

Exposé des épîtres de l'apôtre Jean

William Kelly

Publié en anglais en 1905 et réimprimé en 1970 par Bible Truth Publishers

Préface.....	3
Introduction — Sommaire des 3 épîtres.....	3
Première Épître	3
Deuxième et Troisième Épître.....	5
La Première Épître de Jean.....	6
Première méditation publique — 1 Jean 1:1-4 — La communion avec le Père et le Fils	6
Deuxième méditation publique — 1 Jean 1:5-10 — Dieu est lumière, et les « si nous disons ».....	16
Troisième méditation publique — 1 Jean 2:1-2 — Restauration de la communion.....	29
Quatrième méditation publique — 1 Jean 2:3-6	42
Cinquième méditation publique — 1 Jean 2:7-11 — Le commandement ancien et le commandement nouveau	53
Sixième méditation publique — 1 Jean 2:12-13	64
Septième méditation publique — 1 Jean 2:14-27.....	75
Huitième méditation publique — 1 Jean 2:28 à 3:6	89
Neuvième méditation publique — 1 Jean 3:7-10	103
Dixième méditation publique — 1 Jean 3:11-17.....	114
Onzième méditation publique — 1 Jean 3:18-24.....	126
Douzième méditation publique — 1 Jean 4:1-6.....	137
Treizième méditation publique — 1 Jean 4:7-10.....	150
Quatorzième méditation publique — 1 Jean 4:11-16.....	164
Quinzième méditation publique — 1 Jean 4:17-21	176
Encore le v. 20	188
Seizième méditation publique — 1 Jean 5:1-5.....	191
Dix-septième méditation publique — 1 Jean 5:6-12.....	199
Dix-huitième méditation publique — 1 Jean 5:13-21	209
Exposé sur la Deuxième épître de Jean.....	218
Verset 1a	218
Verset 1b	220
Verset 2	220
Verset 3	220

Verset 4	221
Versets 5-6.....	222
Verset 7	223
Verset 8	223
Verset 9	223
Versets 10-11	224
Versets 12-13	224
Exposé sur la Troisième épître de Jean	226
Verset 1a	227
Versets 1b-2	228
Verset 3	229
Versets 4-6.....	229
Verset 7	230
Verset 8	231
Verset 9	232
Verset 10	232
Verset 11	233
Verset 12	233
Versets 13-15	233

Préface

Le lecteur chrétien supportera, je l'espère, quelques mots d'ordre plutôt personnel. Personne aujourd'hui n'a plus de raisons de louer Dieu pour ces épîtres que celui qui présente cet exposé. La première de ces trois épîtres a été extrêmement bénie pour son âme il y a plus de 60 ans. Il avait été converti à Dieu sans intermédiaire humain, mais restait abattu sous le sentiment du péché qui était en lui. Un ami chrétien suggéra que le témoignage de Dieu en 1 Jean 5:9, 10 était Sa réponse aux questions qui me tourmentaient ; le Saint Esprit s'en servit pour donner désormais le repos dans le Fils de Dieu et dans Son œuvre expiatoire.

Depuis lors, cela a été une grande joie, d'abord d'apprendre, puis après avoir appris, d'enseigner d'autres chrétiens selon ma petite mesure. Car presque tous les croyants que j'ai connus ont trouvé particulièrement difficile de s'approprier cette précieuse portion des Écritures. Cela ne vient pourtant pas d'une quelconque difficulté de langage, qui est tout simple, mais en partie de leur propre carence spirituelle, et en partie de la profondeur de la vérité lorsqu'elle développe la dignité personnelle du Sauveur, et la plénitude de Sa grâce envers les enfants de Dieu. Ces croyants donc, étaient déjà lents à comprendre la communion que l'apôtre invite à avoir avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ, et ils étaient encore plus lents à en jouir.

Après des années de travail, un peu partout en Grande Bretagne, et quelque peu aussi à l'étranger, où j'ai aidé les âmes à sonder spécialement ces épîtres par l'Esprit de grâce, je suis reconnaissant de publier ce volume, même s'il ne couvre pas tout ce qu'on serait en droit d'attendre. Toutefois, Celui qui a inspiré cette Parole écrite ne manquera pas de guider dans la vérité ceux qui s'attendent à Lui pour elle. Puisse le lecteur compter sur l'amour divin en Christ, et avoir sa joie accomplie : ce que Jean a écrit a été expressément donné dans ce but.

Londres, le 20 avril 1905

Introduction — Sommaire des 3 épîtres

Première Épître

Le plan ou la structure de cette épître courte mais importante, est simple. Son fondement est posé dans les quatre premiers versets du ch. 1, la Parole de vie incarnée. Car la vie éternelle, la vie qui était auprès du Père, a été manifestée à des témoins choisis de la manière la plus complète possible ; et ce qu'ils ont vu et entendu, ils l'ont rapporté aux croyants, pour qu'ils puissent avoir la même communion que les apôtres (Actes 2:42). C'était en effet une communion sans pareille : la communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ. Et ces choses, « nous » (comme si c'était au nom de tous) vous les écrivons afin que votre joie soit accomplie.

Cette manifestation de Dieu en Christ est inséparable du message de responsabilité chrétienne des v. 5 à 10. Ce message met en lumière le caractère de Dieu pour influencer sur la marche de ceux qui invoquent le nom du Seigneur, et il montre l'inconséquence absolue de ceux qui disent sans faire.

Un supplément est ajouté en 2:1-2 où réapparaît le nom de Père omis dans la partie du ch. 1 relative aux tests. Car bien que tous aient la responsabilité de ne pas pécher, si quelqu'un le fait quand même, l'amour divin opère pour restaurer ; et nous avons un Avocat auprès du Père, Jésus Christ non seulement le Juste, mais la propitiation pour nos péchés, et d'une manière plus générale, pour le monde entier.

Comment alors la réalité dans le chrétien est-elle prouvée ? Les v. 3 à 11 le montrent. D'abord par l'obéissance (2:3-6), mais aussi nécessairement par l'amour (2:7-11) — ce qui est authentique est mis en évidence positivement, et ce qui est faux est mis en évidence négativement.

Ensuite (2:12-28) nous avons un développement sur les différents degrés de maturité dans la famille de Dieu. Vus comme ensemble, ils sont les chers enfants (τεκνία) — comme en 2:1, 12, 28 et 3:7, 18 et 5:21 — auxquels l'apôtre écrit parce que leur péchés leur ont été pardonnés par le nom de Christ. Mais dans cette parenthèse instructive, la famille comprend 1) des « pères », parce qu'ils connaissaient Celui qui est dès le commencement, la Parole éternelle manifestée en chair ; 2) des « jeunes gens » parce qu'ils étaient forts, avec la Parole de Dieu demeurant en eux, et qu'ils avaient vaincu le méchant ; et 3) « les petits enfants » parce qu'ils connaissaient le Père. L'apôtre repasse tout en revue, répétant la même chose pour les pères, allant plus loin pour les jeunes gens, et encore plus pour les petits enfants qui sont spécialement visés par les antichrists et leurs efforts pour égarer ; les petits enfants sont donc spécialement prémunis.

Puis à partir de 2:28, le sujet général est repris sous forme d'une exhortation aux « chers enfants » vus dans leur ensemble, cette exhortation étant de demeurer en Christ, afin que, s'il est manifesté comme Il le sera sûrement, les ouvriers parmi lesquels se met l'apôtre aient de l'assurance au lieu d'être honteux de leur défection. Puis il passe (2:29) à la justice pratique comme témoin de ce qu'on est né de Dieu. Une nouvelle fois ici, l'apôtre bifurque vers une digression courte, mais bien à propos, en 3:1-3 sur l'amour du Père, qui est le motif et la puissance nécessaires pour fortifier et encourager l'âme dans le chemin étroit de la justice pratique. Alors en 3:4-7, viennent bien à leur place la personne et l'œuvre de Christ dans une séparation absolue du mal, et son efficace pour ôter nos péchés, — tout cela pour inculquer que quiconque demeure en Lui ne pèche pas, et que quiconque pèche ne l'a pas vu, ni ne l'a pas connu. Le reste du chapitre est consacré au contraste de ceux qui sont du diable, d'abord avec la justice des enfants de Dieu, en principe et en pratique, ensuite à partir de 3:11, avec l'amour mutuel des enfants de Dieu, contrairement à Caïn et au monde où règne la haine. Il n'y a que Dieu pour regarder à la réalité jusqu'au fond, dans les petites choses comme dans les grandes, tandis que nous devons assurer nos cœurs devant Lui, ce qui ne peut avoir lieu que dans l'obéissance et la foi au nom de Son Fils Jésus Christ. Or celui qui obéit ainsi, demeure en Dieu et Dieu en lui, et l'Esprit qui a été donné en est la puissance.

Ici cependant, il faut un discernement spécial, et la vérité est essentielle pour ne pas être égaré. Le moyen de protection est donc fourni en 4:1-6. Le premier test contre l'erreur est Jésus Christ venu en chair que le Saint Esprit glorifie toujours, tandis que l'esprit qui ne le confesse pas n'est pas de Dieu. Le second test n'est pas la loi et les prophètes (pourtant parfaitement inspirés), mais le nouveau témoignage de Christ rendu par les apôtres et prophètes. Celui qui connaît Dieu *nous* écoute ; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas. Le Nouveau Testament aussi est indispensable pour préserver de l'esprit d'erreur.

À partir de 4:7 le sujet de l'amour mutuel est repris et largement développé ; il est montré que cet amour mutuel est de Dieu et est inséparable du fait de L'aimer et Le connaître Lui. Ceci introduit la manifestation de l'amour de Dieu à notre égard, parce qu'Il a envoyé Son Fils unique afin que nous vivions par Lui, car nous étions morts, et plus encore, afin qu'Il meure comme propitiation pour nos péchés, car nous étions des coupables. Dès lors que Dieu nous a tant aimés, nous devons assurément nous aimer l'un l'autre ; et si nous le faisons, Dieu demeure en nous et Son amour est consommé [rendu parfait] en nous, au lieu d'être entravé. Si Christ au commencement a fait connaître Dieu que personne n'a jamais vu, c'est ce à quoi nous sommes aussi appelés maintenant. Or il y a une puissance suffisante en ce qu'Il nous a donné de Son Esprit ; et ceci est vrai de tous ceux qui confessent que Jésus est le Fils de Dieu, selon le témoignage que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde : Son amour en nous que nous avons connu et cru. Mais ceci n'est pas encore son niveau maximum. Car l'amour est consommé [rendu parfait] en nous afin que nous ayons toute hardiesse au jour du jugement, par ce que tel qu'Il est Lui, ainsi nous sommes aussi dans ce monde — déclaration d'autant plus surprenante quand on la compare à 3:2. La crainte est ainsi chassée par l'amour parfait, et l'on peut affirmer pleinement : *Nous*, nous aimons parce que *Lui* nous a aimés le premier. Ce chapitre se termine par l'exposé des fausses prétentions à aimer Dieu sans aimer son frère : les deux choses vont nécessairement ensemble.

5:1-5 suppose la question suivante, et y répond : Qui est notre frère ? « Quiconque croit que Jésus est le Christ est engendré de Dieu ». Ainsi l'apôtre souligne le côté élevé de la relation, mais il n'est pas moins explicite qu'aimer le Père implique qu'on aime l'enfant, et que la preuve qu'on aime Ses enfants est quand on L'aime Lui et qu'on garde Ses commandements. L'aimer c'est obéir ; et ses commandements ne sont pas pénibles, mais bons et remplis de bénédiction et de consolation. Ce n'est pas étonnant, car quiconque est engendré de Dieu est victorieux du monde ; et c'est la foi qui a acquis cette victoire. Voulez-vous plus de précision ? « Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? »

En 5:6-12, nous avons les trois témoins avec un seul témoignage à Jésus et à la vérité qui est en Lui — l'Esprit, l'eau et le sang : non pas seulement la purification et l'expiation, mais le Saint Esprit comme puissance de réalisation. Dans le premier homme, il y avait le péché et la mort ; la vie éternelle est dans le Second Homme pour jouir en Esprit du Père et du Fils, ce qui ne peut être que parce qu'Il a donné cette vie éternelle et que nous l'avons dans Son Fils.

À partir de 5:13, nous avons la conclusion. Comme l'apôtre avait commencé avec le Fils incarné comme objet de la foi, et avec les moyens de cette communion merveilleuse jusqu'à une plénitude de joie, ainsi il termine en disant qu'il a écrit ces choses afin que nous sachions dans notre conscience intérieure que, comme croyants, nous avons la vie éternelle. Il parle à nouveau de la hardiesse qu'une telle grâce inspire lorsqu'elle demande ce qui est en accord avec la volonté de Dieu ; la seule exception qu'il fasse est le cas d'un croyant qui est sous la discipline de Dieu pour avoir péché dans des circonstances spéciales, et qui, à cause de cela, n'est plus laissé ici-bas. Dans les dernières paroles à partir de 5:18, l'apôtre répond aux brumes naissantes du Gnosticisme, qui apprend toujours sans jamais parvenir à la connaissance de la vérité (2 Tim. 3:7), par le moyen de la conscience intérieure des saints, profonde et éclatante, d'abord d'une manière abstraite dans le fait que celui qui est né de Dieu est préservé du péché et de Satan ; deuxièmement dans la connaissance personnelle que nous sommes de Dieu, faisant ainsi contraste avec le monde entier qui est sous la puissance du méchant ; et troisièmement, dans la même connaissance personnelle du grand objet de la foi, le Fils, avec l'intelligence qu'Il a donné pour connaître le Véritable, et pour être en Lui, dans Son Fils Jésus Christ : *Lui* est le Dieu véritable et la vie éternelle. Il est aussi le moyen d'être gardé des idoles.

Deuxième et Troisième Épître

Ces épîtres sont si simples dans leur objet et dans leur structure, — même si elles sont très importantes pour la vérité et ceux qui l'aiment — que quelques mots suffiront.

La sœur, une dame qui n'est pas nommée, est avertie solennellement de ne pas recevoir quelqu'un qui n'est pas vrai quant à la doctrine de Christ, c'est-à-dire la doctrine de Sa personne, fondement et substance de toute vérité.

Le frère, qui est bien sûr nommé, se trouvait en face de l'opposition d'une personne ou d'un parti ; il est exhorté à persévérer dans l'amour qui l'a caractérisé, et à recevoir les âmes fidèles sorties pour le Nom, même s'il s'agit d'étrangers.

La sagesse, tout comme la valeur, de ces lettres sont grandes. Les femmes en particulier peuvent éprouver une grande difficulté à refuser des hommes de bonne apparence et apparemment zélés pour l'œuvre du Seigneur. Ce peut être un évangéliste, béni en son temps pour gagner des âmes, ou un ancien comme certains d'Éphèse, que Paul signale comme allant s'écarter. Mais quand l'esprit d'erreur est répandu, la vérité décide, et non pas le service simplement. Par ailleurs le bon frère n'a pas à s'inquiéter de la colère d'un Diotrèphe, mais à accueillir ceux qui vont de l'avant vraiment pour le nom du Seigneur ; c'est ainsi qu'il encourage un Démétrius qui aurait pu autrement être mis au silence avec sévérité. Combien le Saint Esprit est admirable pour donner des conseils pour nous guider au mauvais jour !

La Première Épître de Jean

Première méditation publique — 1 Jean 1:1-4 — La communion avec le Père et le Fils

Le lecteur qui n'est pas un érudit peut être tranquille que les meilleurs et les plus anciens manuscrits n'ont aucune variante de quelque importance doctrinale [note Bibliquest : le reste de la note n'a pas été traduit, et ne traite que de variantes mineures du texte]

Similitudes avec l'épître aux Hébreux

Aucune autre épître ne commence de manière plus NOBLE, — quoique l'épître aux Hébreux soutienne bien la comparaison, — mais son style est différent de celui de toutes les autres épîtres, avec de bonnes raisons pour cela. Ces deux épîtres, sans aucune préface d'aucune sorte, introduisent d'emblée le Fils incarné, la Parole faite chair : l'une le fait pour fixer l'œil de la foi chez les Juifs qui confessaient Jésus comme le Christ, sur Sa personne glorieuse et Son office dans le ciel, fondé sur Son œuvre rédemptrice ; l'autre épître le fait pour préserver partout les croyants de toute innovation doctrinale ou pratique en leur rappelant « Ce qui était dès les commencement » dans la grâce et la gloire immuables de Sa personne tel qu'Il s'est manifesté sur la terre, réellement Dieu et homme unis en Lui pour toujours. La caractéristique de ces épîtres, c'est l'Homme monté au ciel pour l'une, et Dieu descendu en Christ donnant la vie éternelle, pour l'autre. Néanmoins, l'épître aux Hébreux donne aussi un riche déploiement de Sa personne, et cette première épître de Jean présente pleinement Son œuvre expiatoire tout du long.

Il est à noter aussi que ces deux épîtres [Hébreux et 1 Jean] omettent à la fois le nom de l'auteur et l'identité des destinataires. Comme raisons principales de cette particularité — même si d'autres raisons peuvent s'y être rajoutées — il y a la suprématie de Christ mise devant les cœurs, et le désir de la graver le plus possible sur les lecteurs selon la volonté de Dieu le Père. Dans la sphère directe de son ministère parmi les nations, l'apôtre s'adressant aux Gentils n'avait pas manqué de dire — ni d'agir en conséquence, — que l'évangile est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit, au Juif *premièrement* et au Grec (Rom. 1:16) ; et vers la fin, dans l'épître aux Hébreux, il envoie son dernier message aux croyants en s'effaçant lui-même d'une manière précieuse. En effet, tandis qu'il présente le Seigneur comme l'Apôtre et le Souverain Sacrificateur de la confession chrétienne (combinant les types de Moïse et d'Aaron, tout en étant bien au-dessus d'eux), il n'applique ces titres ni aux Douze ni à lui-même ; et tout du long de l'épître, il écrit plutôt comme un docteur chrétien le ferait en expliquant l'Ancien Testament (quoique seul un homme inspiré le pouvait), que comme quelqu'un qui révélait des vérités nouvelles avec l'autorité d'un apôtre et prophète.

En outre, son amour pour ses frères selon la chair pouvait bien suggérer, au moins au commencement, de laisser son nom en retrait, car il connaissait leurs préjugés contre quelqu'un de si jaloux envers tout ce qui enfreignait la liberté des Gentils ; tandis que son allusion à Timothée à la fin de l'épître (Héb. 13:23) désignait le grand ami de Timothée, auteur de l'épître, une fois le terrain préparé par celle-ci, et les cœurs remplis, par le moyen de la vérité, de Celui qui leur parlait des cieux (Héb. 12:25).

Une autre considération peut avoir joué : c'est le principe figurant dans la recommandation de notre Seigneur (non pas aux Douze en Luc 9, mais aux soixante-dix en Luc 10:4) de ne saluer personne en chemin. C'était une mission finale. Les temps de danger grave et de ruine imminente requièrent d'agir en urgence, et la déférence montrée par une salutation en chemin devait céder le pas à la solennité d'un message accompagné d'une malédiction terrible sur ceux qui le méprisaient. Ceci peut avoir aussi compté pour ces serviteurs de Dieu inspirés. Car l'un apportait ses dernières paroles à ses frères Juifs avant la destruction de la ville et du temple, pour qu'ils aient désormais leurs cœurs fixés sur le sanctuaire céleste, et qu'ils sortent vers Lui hors du camp, portant Son opprobre, avant que la crise de jugement ne les y contraigne. L'autre serviteur écrivait à la famille de Dieu de manière toute aussi pressante, en face non pas simplement du mal en train de s'infiltrer,

mais devant le caractère encore bien plus terrible de la « dernière heure » arrivée pour les chrétiens, et à cause de « plusieurs antichrists » sortis du milieu d’eux en opposition ouverte, mais « ils n’étaient pas des nôtres ; car s’ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous » (2:18, 19).

Quoi qu’il en soit, tout croyant a la certitude que le Saint Esprit avait les meilleures raisons pour guider ces deux apôtres à écrire de cette manière si inhabituelle consistant à cacher leur nom. Passons maintenant au début de cette première épître de Jean.

Ch. 1:1 — Dès le commencement

Le premier verset implique que l’évangile de Jean était déjà écrit et connu des lecteurs. Sinon comment pouvait-on comprendre la Parole de Vie ? Une telle phraséologie serait incompréhensible si nous n’avions pas Jean 1 qui nous révèle beaucoup au sujet de Celui qui est cette Parole de Vie. Mais si l’évangile tout seul prépare la voie pour les paroles introductives de cette épître, il y a pourtant une différence notable, qui est non seulement du plus haut intérêt, mais d’une immense valeur comme témoignage à la vérité.

Dans cet évangile nous lisons : « Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu et la Parole était Dieu ». Ce déploiement unique de grâce et de vérité était dû à Celui dont la gloire n’avait jamais été révélée si simplement, et pourtant si profondément, et il était bien digne de Lui. Il y a un contraste frappant avec le mysticisme philosophique de Philon, le Juif d’Alexandrie, partiellement contemporain de l’apôtre, mais le croyant voit bien qu’il en est totalement différent. Aucun des évangiles n’a une introduction telle que celle des 18 premiers versets de ce chapitre. Le premier titre de Christ qu’on y trouve est « la Parole ». « Au commencement » (Jean 1:1, 2) signifie avant la création : la preuve en est clairement donnée au v. 3 qui attribue à la Parole l’existence de tout l’univers. Il a donné à toutes choses leur existence de manière si absolue que rien n’a existé en dehors de Lui. Mais remontez dans le temps aussi loin que vous pouvez en pensée, Il était en essence auprès de Dieu, ayant pourtant son existence personnelle comme Dieu, en contraste avec toutes les créatures. Il n’est pas question de durée qu’on pourrait isoler dans l’éternité avant la création ; mais Lui était « au commencement ». L’absence d’article en grec [litt.: « en commencement »] est une belle manière de faire passer une vérité que notre langue n’arrive pas à exprimer ici. S’il y avait eu l’article en grec, cela aurait fixé l’attention sur un point déterminé et connu, tandis que l’idée est justement d’exclure une telle pensée et de caractériser Son être incréé par une phrase qui admet ce qui est sans limite. « Au commencement Dieu créa » etc..., c’est ce qui commence le temps ; « au commencement était la Parole » laisse la porte ouverte à ce qui est éternel. C’est pourquoi il est juste de dire que Jean 1:1 est antérieur à Genèse 1:1. Mais s’il nous est là dit qu’ « au commencement était la Parole », le v. 14 nous dit que « la Parole devint chair » dans le temps. La première épître commence avec le fait si merveilleux du côté de Dieu, si riche en bénédiction pour les saints, et pour les pécheurs aussi, car nous en étions tous auparavant. Non seulement la Parole était éternellement, mais au temps convenable la Parole est devenue chair. En conséquence dans l’épître, nous ne trouvons pas ce qui était « au commencement » mais « dès le commencement ».

C’est la même expression dont se sert Luc, écrivain inspiré, pour donner sa présentation si caractéristique de la vie du Seigneur ici-bas — sous la direction du Saint Esprit bien sûr. Il ne commence pas comme Marc avec le ministère du Seigneur dans l’évangile, le « commencement de l’évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu ». Luc remonte plus loin, ayant suivi toutes choses depuis le commencement. En conséquence, il est celui qui, plus que tout autre, nous présente le Seigneur dans les premiers jours de Sa jeunesse. Sa sainte humanité est précisée, et nous voyons le bébé dans la crèche et dans le temple, avec Siméon et Anne pour lui rendre hommage, et avec tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance pour lui rendre témoignage. Quel coup d’œil sur Sa croissance dans la maison paternelle, avant et après la scène touchante du temple où il était assis parmi les docteurs, les écoutant et posant des questions ! Tous Ses auditeurs étaient étonnés de Son intelligence et de Ses réponses. En bref, Luc présente donc le Seigneur « depuis le commencement » (1:3) comme homme sur la terre, plus pleinement que tout autre. Même s’il nous parle d’autres qui

ont transmis les choses qui sont reçues parmi nous, il les décrit comme ceux qui, « dès le commencement » (1:2), ont été les témoins oculaires et les ministres de la Parole.

Ch. 1:1 — La Parole de vie

Nous notons ensuite cette expression singulière : « la Parole de Vie ». Elle est en effet en liaison très étroite avec l'objet principal de l'épître ; mais la première mention est amenée sans aucune préparation, et sans l'introduction de Jean 1 dans l'évangile. Nous sommes soudain introduits tout d'un coup dans le thème auguste et divin que le Saint Esprit a daigné aborder et nous communiquer. Quel témoignage au Seigneur n'était-ce pas, de commencer là par la Parole, un Nom éternel, mais avec l'humanité entrée maintenant dans Sa personne ! Les petits enfants, et même l'apôtre Jean, doivent se retirer ; personne ne doit être mentionné sinon l'objet de la foi pour l'homme. La Parole, la Parole de vie, est introduite d'emblée devant les yeux du croyant. Pouvait-on mieux montrer la révérence qui remplissait le cœur de l'apôtre, ou celle que nos cœurs Lui doivent ? Mais ici, il vaut la peine de le noter, nous commençons avec l'Homme-Parole de vie, et on peut ajouter comme un autre point important, avec l'Homme-Parole de vie sur la terre, non pas dans les cieux. L'homme glorifié sur le trône de Dieu en haut a beaucoup d'importance chez l'apôtre Paul. Ici, d'un autre côté, il est pris le plus grand soin pour montrer d'abord la Parole lorsqu'il marchait ici-bas, non pas avant d'être fait chair comme au v. 2, ni après Sa mort et Sa résurrection comme ailleurs dans l'épître. Ces positions ou ces états de notre Seigneur apparaissent de façon appropriée à leur place, mais l'apôtre traite ici de la vie éternelle manifestée sur la terre avec des preuves exactes et complètes, ainsi que de son importance majeure pour avoir communion avec le Père et le Fils, pour la plénitude de joie de tous ceux qui partagent cette communion dans la grâce de Dieu. C'est pourquoi, ce que l'apôtre nous fait entendre tout de suite, c'est son rapport sur la Parole de vie telle que les disciples L'ont vu et entendu (*) sur la terre.

(*) Note Biblique : nous maintenons « vu et entendu » au masculin, car W. Kelly vise bien le Seigneur-Homme lorsqu'il parle de « la Parole ».

Ch. 1:1 — Écrit de Jean

« Ce qui était dès le commencement ». C'était vrai avant que quiconque L'ait vu. « Ce que nous avons entendu ». C'est le moyen par lequel les nouvelles sur le Seigneur Jésus ont atteint leurs oreilles. Les premiers apôtres étaient disciples de Jean Baptiste ; et le privilège de Jean (bien que ce ne soit pas spécifié ici) était d'avoir été l'un des premiers à rejoindre le Seigneur Jésus. Eux, comme d'autres, ont entendu parler du Seigneur par le moyen de Son héraut, avant de L'avoir vu. Ce fut en fait le témoignage de Jean le Baptiseur rendu au Seigneur qui amena deux de ses disciples à le quitter, au moins ultérieurement, pour suivre Christ. L'un d'eux ne fut pas Simon Pierre, mais André le frère de Simon. Il n'y a pas lieu d'avoir aucun doute ou de voir aucune difficulté à identifier son compagnon — l'écrivain de l'Évangile et des épîtres [Jean]. C'est bien sûr d'un grand intérêt pour tous de savoir que Jean a été si tôt dans le champ, avec André. Pour cette raison, et pour d'autres encore meilleures, Jean convenait le mieux pour nous parler de la Parole de Vie. Mais le Saint Esprit l'a conduit à parler de « nous », les témoins choisis, en termes assez généraux : « ce que nous avons vu de nos yeux ». C'est exactement ce qu'ils avaient entendu : « Voilà l'Agneau de Dieu ». Ils avaient entendu ce témoignage, ils avaient vu de leurs yeux cette Personne bénie ; ils « suivirent Jésus » et « demeurèrent avec Lui ce jour-là ». Tel a été le commencement du lien divin entre le Seigneur Jésus et les disciples. Qui mieux que Jean, surtout si nous tenons compte de la place particulière qu'il a eue dans les affections du Seigneur même parmi les Douze, — qui mieux que Jean avec son style si particulier, convenait pour tout nous exposer, dans la puissance du Saint Esprit ?

Mais le retard est aussi remarquable. Nous aurions pensé que le meilleur moment pour faire connaître aux saints tous ces souvenirs intimes, c'était quand ils étaient encore tous frais dans le cœur et dans la mémoire. Mais Dieu a dirigé les choses pour que la vérité soit retenue de la plume de l'apôtre pendant au moins 50 ans, sans pour autant, bien sûr, être cachée dans son cœur. Or la manière de Dieu est toujours la plus sage et la meilleure pour tous, même si l'homme vain préfère la

sienne [dont l'intérieur est comme l'apparence, tout creux]. Mais le Saint Esprit veillait à donner ici la manière plus intelligente de s'attendre à Dieu pour que Sa volonté soit faite. C'était Son temps et Sa manière que l'apôtre Jean, qui était parmi les premiers témoins, demeure pour être le dernier. C'est à lui qu'il revint de communiquer à l'Ange de l'assemblée à Éphèse (si brillante au temps où l'apôtre Paul lui écrivait, sur le tard dans sa vie) l'appel du Seigneur à se repentir et à faire les premières œuvres ; autrement il ôterait la lampe, à moins qu'ils se repentent. C'est à lui qu'il revint de communiquer à l'Ange de l'assemblée à Laodicée la menace du Seigneur de la vomir de Sa bouche, sans condition de repentance, quoiqu'il lui soit ordonné de se repentir. C'est avant l'envoi des lettres du Seigneur aux sept assemblées d'Asie que le dernier apôtre a écrit sur le mal fatal qui surgissait, et sur la « dernière heure » qui venait avec ses « plusieurs antichrists ».

Ceci donne un caractère à cette épître de Jean qui va au-delà de ce nous avons dans celles de Pierre et Jacques. Il y a un portrait de l'antichrist dans l'une des premières épîtres de Paul, bien qu'il ne soit pas nommé antichrist, mais homme de péché, fils de perdition et inique (2 Thes. 2:2). L'apôtre Jean est le seul à parler de l'« antichrist », ainsi que de plusieurs antichrists déjà présents, précurseurs du grand antichrist à venir représenté en Apoc. 13:11-18 comme la Bête qui monte de la terre, avec ses deux cornes comme un Agneau, le faux prophète. Nous pouvons comprendre que celui à qui il a été donné de présenter Christ de manière si vivante dans Sa dignité divine, il lui soit aussi donné de faire le tableau de Son adversaire humain, rempli de et gouverné par Son ennemi spirituel Satan, et nommé antichrist. S'il y avait un cœur sur la terre capable de ressentir n'importe quel coup porté au Seigneur Jésus, c'est bien notre apôtre, qui jouissait de Son amour plus que les autres, et qui l'aimait, peut-être plus que les autres. En règle générale, le pécheur qui ressent le plus profondément ses péchés entre proportionnellement plus dans l'amour du Sauveur, comme Il l'a prouvé à l'homme et par l'homme qui n'avait aucun vrai sens ni de l'un ni de l'autre : celui à qui il a été beaucoup pardonné aime plus. Mais qui pourrait douter que le disciple bien-aimé ait eu un sens exquis de l'amour de Son Seigneur envers lui personnellement, et parallèlement un sens profond du péché ? Les apôtres Pierre et Paul appréciaient et ressentaient Son amour d'une autre manière, mais pas vraiment de la même manière. Rien d'étonnant donc à ce que Jean ait été choisi pour nous écrire des paroles d'amour fervent et de solennité profonde, des paroles de grâce et de vérité remarquablement adaptées à assurer le croyant en face des pires dangers pour les chrétiens sur la terre, et en face des efforts les plus insidieux pour renverser et renier le nom de Jésus. C'est exactement ce que nous voyons dans ces épîtres, spécialement la première.

[La Personne du Seigneur Jésus, non pas Christ dans la gloire](#)

Ainsi ce qui nous est présenté, c'est la personne du Seigneur Jésus, mais non pas comme reçu dans la gloire. C'est un objet admirable placé devant nous pour élever le croyant au-dessus des fausses gloires du monde, que l'Homme glorifié ; et la puissance de Sa résurrection est bien propre à offrir un ferme appui contre les prétentions religieuses terrestres. Saul de Tarse a été converti en voyant Christ dans la gloire par la puissance de l'Esprit : ceci devint son thème spécial, non seulement pour évangéliser, mais pour présenter Christ comme tête de l'Église, la grande vérité qu'on trouve chez lui plus que chez tout autre écrivain inspiré. Mais pour des raisons suffisantes et sages du Donateur de tout ce qui est bon, l'apôtre Jean remonte ici à Christ ici-bas, autant vrai homme que vrai Dieu. Son but n'est pas tant de Le montrer au ciel, mais plutôt de prouver que, tout en étant réellement homme, Il est une personne divine. L'Homme céleste a donné des privilèges glorieux dans la grâce de Dieu ; pourtant, après tout, ce qui est céleste doit céder la place à ce qui est divin. Dieu se sert de la relation céleste pour délivrer les saints de la tendance à avoir leurs pensées aux choses terrestres ; mais la vie divine en puissance déracine entièrement l'orgueil de l'homme, ses convoitises et sa volonté de s'élever, choses qui le font tomber sous l'influence de Satan dressé contre le Père et le Fils. Non seulement la pensée de la chair résiste à la seigneurie de Christ, mais elle est entièrement aveugle vis-à-vis de la plus grande gloire de Sa personne, qu'elle a par droit personnel et qui est bien au-dessus de celle qui lui a été conférée. L'apôtre Paul insiste plus sur la gloire qui Lui a été donnée. Jean se concentre particulièrement vers la gloire qui Lui appartient

éternellement, non pas comme premier-né des morts, mais comme Fils unique. En cela, Il est seul. Paul parle d'union avec Lui pour les membres de Son corps ; Jean parle de l'amour du Père à ceux qui sont déjà maintenant Ses enfants. Rien d'étonnant que ce soit maintenant le moment de mettre de côté le service terrestre, y compris dans le sanctuaire à Jérusalem, et d'adorer le Père en esprit et en vérité comme de vrais adorateurs ; car le Père cherche des adorateurs de ce genre.

Application à des hérésies récentes

Cherchons à être vrai vis-à-vis du Seigneur, à garder Sa parole et à ne pas renier Son nom. La vérité développée dans cette première épître de Jean, est liée à la gloire personnelle du Seigneur, et elle a donc incontestablement pour but d'établir et de montrer le côté positif de la vie, comme étant en Lui, et pareillement dans les Siens, sur la terre. Parmi ceux qui sont au courant de l'erreur sur ce sujet répandue ces dernières années [note : écrit en 1905], personne de spirituel ne peut manquer de discerner combien la vérité dans l'évangile et les épîtres de Jean laisse cette erreur entièrement inexcusable, et l'exclut péremptoirement. Il est douloureux pour plusieurs d'entre nous d'avoir connu deux assauts contre le Seigneur, l'un dans les années 1840 et suivantes, et l'autre dans les années 1890 et suivantes, pendant que nous attendons la bienheureuse espérance et l'apparition de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ (Tite 2:13).

Aujourd'hui comme autrefois, il est tout aussi urgent que les enfants de Dieu restent attachés au Seigneur d'un cœur décidé, et qu'ils progressent dans l'approfondissement de la conscience de la vie éternelle en Lui, afin de mieux pouvoir aider les croyants les plus simples à savoir que cette vie leur appartient. C'est ainsi que la ruse de Satan se tournera pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon Son propos (Rom. 8:28). Ne soyez pas séduits par ceux qui essaient de se persuader eux et d'autres, qu'on a mal compris la nature et la portée des choses dans un domaine où elles étaient tout à fait claires. C'est toujours le cri quand on découvre le fond d'un enseignement qui n'est pas orthodoxe. On tente ensuite des explications spécieuses pour déguiser le mal, quand on n'arrive pas à le nier entièrement, afin d'éviter d'être détecté et discrédité. Ce n'est jamais ainsi là où il y a de l'honnêteté devant Dieu. Si un saint, vrai de cœur, se laissait entraîner par l'erreur, il ne serait que trop reconnaissant que ce soit mis à découvert, pour ensuite le rejeter dans la peine et l'humiliation. Mais cacher, minimiser et excuser une erreur si fondamentale est indigne de ceux qui ont, en son temps, souffert de tout ce qu'ils ont perdu dans le monde pour la vérité. Cela les expose au danger de se faire prendre par ce qu'ils ont altéré, ou de perdre le discernement spirituel. N'est-ce pas l'œuvre de l'esprit d'erreur ?

Ch. 1:1 — Christ vrai homme

Le premier verset décrit notre Seigneur Jésus ici-bas comme un objet examiné de près et à fond, en toute intimité avec les disciples. Sa manière était aussi éloignée que possible de celle des potentats orientaux en particulier, qui affectent l'honneur et la gloire en tenant à distance même leurs grands. Approcher « le grand roi » sans y avoir été invité était passible de mort, comme chacun sait (Esther 4:11). La vie dépendait de ce que le roi tend le sceptre d'or pour qu'on le touche et qu'on vive. Mais le plus grand des plus grands est venu ici-bas dans l'humiliation de la grâce vers le moindre des moindres. Il n'a jamais rejeté un pécheur venant à Lui. Il a touché et guéri le lépreux. Il a pleuré au tombeau de celui qu'Il ressuscitait d'entre les morts. Qui était accessible comme Lui, toujours et pour tous ? Mais quelles occasions n'a-t-Il pas données de voir de leurs yeux, de Le regarder, et même de Le toucher, à ceux qui étaient expressément choisis « pour être avec Lui » ! (Marc 3:14). Impossible de douter que le Saint de Dieu était véritablement homme.

Il est pourtant bon de noter le « vu et entendu » du v. 3 : « ce que nous avons entendu » au v. 1 précède « ce que nous avons vu ». La vérité vient toujours d'abord par l'oreille, non par l'œil. Ils ont « entendu » et ils ont cru. La foi pour leurs âmes était par l'ouïe (Gal. 3:2, 5), non par la vue. Néanmoins, il fallait qu'ils voient Christ de leurs yeux, et qu'ils Le contemplent aussi pour être des témoins envers les autres, — non pas une fois en passant, mais « ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché ». Quelle vérité merveilleuse que le Créateur des cieux et de la terre

devenant un homme, et permettant de pareilles preuves de Son humanité, au point que leurs mains Le touchent ! C'est aussi ce qu'Il a permis après sa résurrection des morts, sauf pour Marie de Magdala pour des raisons spéciales, mais pour les femmes de Galilée, et pour Thomas l'apôtre incrédule — « avance ton doigt » etc. C'est ainsi qu'il en a été quand le Seigneur était ici-bas, parce qu'Il savait bien d'avance l'affreux système de mal qui oserait nier la réalité de Sa nature humaine, et par anticipation il a fourni les preuves contre ce système. Il y a eu là Sa grâce même jusqu'à Sa mort pour nous.

D'un autre côté, la forme opposée du mal est dénoncée tout aussi sévèrement, et même plus, celle qui nie qu'Il était Dieu, le mettant au rang simplement d'un homme, certes doué d'un pouvoir sans égal, mais excluant Sa déité. Il était vraiment Dieu et homme, dans une seule personne. C'est pourquoi Il est appelé ici « la Parole de vie ». Tous les différents membres de phrase du v. 1 sont « concernant la Parole de vie ». Car la « vie », et dans ce cas, la vie spirituelle la plus élevée, n'appartient qu'à Dieu. Elle est distincte du pouvoir créateur (plus élevée que lui) comme nous l'apprenons de la comparaison entre les v. 3 et 4 de Jean 1. Le Seigneur Jésus est désigné ici sous cette appellation combinant « la Parole » et la « vie », en rapport avec le but de l'épître. « Et la vie a été manifestée » (1:2). C'était la vérité à établir ici, sans qu'il soit dit vis-à-vis de qui, mais on a simplement le fait général. C'était à chacun de voir, à tous ceux qui ont aperçu Christ notre Seigneur ; non pas des croyants seulement, mais aussi des non-croyants. Pour les non-croyants, c'était fortuit, sans effet vital, parce qu'ils n'étaient pas enseignés de Dieu à travers leur besoin de Lui ; car pour que voir Christ génère vraiment du fruit et de la bénédiction, il faut en venir à la vérité quant à nos péchés ; les non-croyants pouvaient quand même voir combien Il était merveilleux, sinon en Lui-même au moins dans Ses relations avec tout homme ou femme ou enfant qui s'approche de Lui. Mais à des yeux pareillement aveugles, Il ne faisait découvrir ni Dieu ni Lui-même comme Il le fit à la femme pécheresse dans la maison de Simon le Pharisien, ou à celle de Samarie, ou au brigand converti sur la croix. Eux ne pouvaient pas manquer de voir qu'il y avait en Lui quelque chose bien au-delà de l'homme. Chacun d'eux, à un moment crucial de leur vie, a été effectivement rendu capable d'entendre la Parole de vie. Si la première femme était déjà une âme croyante et repentante, puis amenée au pardon et à la paix, il semble indubitable que ce sont les paroles du Sauveur qui ont vivifié la Samaritaine, ainsi que le brigand crucifié, qui a discerné la grâce infinie et la dignité du Seigneur Jésus à l'heure où Il était dans la plus grande honte et le plus grand mépris.

Ch. 1:2

« Et la vie a été manifestée » : c'est même la pensée-clef de l'épître. Ici elle a été manifestée, « et nous avons vu, et nous déclarons, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée » (1:2). Il n'est rien dit ici sur le fait d'entendre. Il est tenu pour acquis qu'ils étaient déjà dans l'intimité du Seigneur, et « nous avons vu et nous rendons témoignage [ou : déclarons] ». Il ne s'agit pas, comme au premier verset, d'entendre et de voir, mais de voir et de rendre témoignage, et de rendre compte aux saints sur la vie éternelle, qui a le caractère d'être auprès du Père [dans l'éternité], et qui nous a été manifestée dans le temps quand Il vivait ici-bas.

Beaucoup sont au courant de l'effort étrange qui a été fait pour distinguer la « vie » d'avec la « vie éternelle », y compris dans le Nouveau Testament. N'en a-t-on pas la réfutation ici ? Tandis que « la Parole de vie » est l'expression du v. 1, et que le début du v. 2 nous parle simplement de « la vie », peu après, dans le même v. 2 nous trouvons « la vie éternelle ». Il est dès lors certain que « la vie » et « la vie éternelle » désignent précisément une seule et même chose, considérée sous un jour légèrement différent. Elle est liée étroitement à la personne de la Parole, et manifestée dans le Seigneur Jésus Christ. Qu'y a-t-il de plus clair ? Dans le v. 2 qui forme une parenthèse, nous apprenons l'autre grande vérité que la Vie Éternelle était auprès du Père avant qu'Il [ou : elle] fût manifesté en chair ici-bas. Il n'était pas seulement la Parole et le Fils Unique, mais aussi « la vie éternelle » ; et Il était alors autant la vie éternelle que quand, plus tard, Il a daigné naître de femme, pour la gloire de Dieu et la rédemption et la bénédiction de l'homme, et qu'Il a ainsi daigné déployer ce qu'Il donne au croyant.

Il est remarquable que la vie éternelle est ici expressément attribuée à la Parole éternelle, au Fils de Dieu, avant qu'Il vint dans le monde ; mais elle n'est jamais devenue la portion connue du croyant avant que Christ soit manifesté. Quand Il est monté au ciel, Il n'a pas été manifesté, mais au contraire caché en Dieu. Non, c'est ici, dans ce monde de péché, de douleur et de misère, qu'il y a eu manifestation de la vie éternelle ; c'est ici, où le premier homme a entièrement manqué jusqu'à la mort, que le second homme a montré la vie éternelle, en obéissant jusqu'à la mort, et que par Sa mort Il a défait Satan, et a trouvé une rédemption éternelle pour tous ceux qui croient. Et ceux qui croient ont la vie éternelle en Lui, afin que désormais ils vivent de Sa vie, et non pas de leur propre vie déçue.

La manifestation de la vie a lieu précisément dans ce monde, et nulle part ailleurs. Le ciel n'est pas la scène de sa manifestation, et encore moins pouvait-on parler de sa manifestation lorsque cette vie était auprès du Père. Certainement, la manifestation de la vie éternelle aux hommes a eu lieu quand le Fils de Dieu est devenu homme, et qu'Il a été vu et entendu comme le témoin fidèle et véritable de Dieu le Père. Quand le Fils de Dieu est devenu homme, c'est alors, et alors seulement, qu'a été manifestée la vie éternelle, celle qui, jusque là, était en haut auprès du Père. La vie était dans Sa personne manifestée concrètement ici-bas, comme elle l'avait été jusqu'alors en Lui en haut. Un nombre restreint de disciples choisis l'ont entendue, et ont vu sa présence en Lui, avec tous les tests possibles de réalité, pour rendre compte à d'autres de Dieu dans l'homme, avec la vie éternelle de Christ dans son excellence parfaite et sans souillure manifestée parmi les hommes sur la terre.

Qu'il est précieux pour nous de reprendre cette même tâche, malgré la faiblesse que nous ressentons, mais nous regardons à la grâce du Seigneur. Notre droit, c'est Christ Lui-même, aussi valable maintenant que pour les destinataires de l'épître. L'apôtre y écrit à ses « chers enfants » ou « petits enfants », la famille de Dieu, aussi réelle maintenant qu'alors. Une relation identique ne demeure-t-elle pas tant que dure la dernière heure ? Quelles que soient nos insuffisances actuelles, nous recevons humblement l'apôtre, nous croyons dans l'amour du Père, nous confessons la grâce et la gloire de Son Fils, le Seigneur Jésus, et nous comptons sur l'habitation du Saint Esprit en nous pour tirer profit maintenant de ce qui a déjà été communiqué au début de cette dernière heure. Nous reconnaissons notre besoin immense et la bonté miséricordieuse de Celui qui dirigeait les destinataires de l'épître comme nous aujourd'hui, pour trouver en Christ une réserve infaillible de foi et la réponse à tous les besoins.

Ch. 1:3

« Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous ayez communion avec nous » (1:3). N'est-ce pas un legs précieux de l'amour divin en face d'une telle décadence et d'un tel danger ? La communion des apôtres n'est-elle pas une communion ou une association bénie dans de telles circonstances ? (comp. Actes 2:42). « Or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (1:3). La dernière main apostolique allait bientôt cesser d'écrire, mais si l'apôtre avait survécu jusqu'à aujourd'hui, que pourrait-il écrire de plus consolant et de plus rassurant que le fait que cette communion des apôtres à la Pentecôte demeure ; et que la communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ demeure pour que nous en jouissions aujourd'hui par la foi en vertu de la vie éternelle qui est dans le Fils : c'est la leur et c'est la nôtre.

Le but déclaré de cette communication divine est que nous puissions avoir la même communion que les apôtres avaient avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ, afin que, par grâce, nos cœurs soient remplis de joie. Si une telle bénédiction manque en quelque manière, on ne peut rien imaginer d'autre pour produire ce résultat. N'y a-t-il pas dans cette communication divine infiniment plus de quoi remplir nos cœurs de joie que toute autre faveur qui pourrait nous être accordée ? La vie éternelle manifestée dans notre Seigneur Jésus comme la nature nouvelle et divine en nous qui croyons, pour avoir communion avec le Père et avec Son Fils, dans le but exprès de nous remplir d'une joie qui se montre elle-même divine, dans sa source comme dans son caractère ! Considérons, avec toute l'attention que cela mérite, la grâce et la vérité en Christ placées devant nous par ces

paroles au début de cette épître. C'est là le principe fondamental, et aussi le dessein fondamental, de l'épître.

La vérité centrale du christianisme est établie ici brièvement, avec le but avoué de remplir les saints de la joie de Dieu Lui-même malgré l'heure si ténébreuse, et alors que Satan est actif comme jamais auparavant pour saper Christ. Ce n'est pas un appel en vue de préserver les âmes en leur exposant les diverses hérésies et leurs résultats funestes, avec de bons arguments ; il s'agit encore moins de ré-orienter l'énergie des serviteurs de Dieu vers la prédication de l'évangile à toutes les nations. Ce n'est pas non plus la révélation des malheurs imminents qui vont fondre sur la chrétienté et le monde en général, comme l'Apocalypse en fait finalement la description, avec les gloires qui doivent suivre, — non pas « les choses qui sont », mais les jugements à venir. Les prophètes de l'Ancien Testament avaient des communications, dont ils apprirent qu'elles n'étaient pas pour eux, mais pour nous (1 Pierre 1:12). Ainsi aussi les saints qui viendront après l'église auront l'Esprit de prophétie comme témoignage de Jésus pour eux (Apoc. 19:10) : c'est une expression remarquable qui signifie l'Esprit, non pas comme puissance de communion actuelle, mais comme l'Esprit « de prophétie », comme autrefois, rejetant les saints sur le moment futur où Jésus viendra en puissance et en gloire.

L'action actuelle du Saint Esprit est en contraste avec cet Esprit de prophétie. Ce qui est révélé est révélé à nous, et ce qui nous est révélé l'est pour que nous connaissions Dieu dans l'Esprit, et que nous jouissions de la communion avec le Père et le Fils. Pour les enfants de Dieu, il s'agit non seulement d'entrer dans cette communion, mais d'en jouir en plénitude, même au mauvais jour. Tout ce qui nous est révélé l'est pour déverser une pluie continue de bénédiction sur nos cœurs. Être né de nouveau et être pardonné par le moyen de Christ et de Son œuvre, est le seul point de départ valable, car nous connaissons Dieu par l'Esprit, lequel réveille la conscience. Mais en rester là, même si l'on est très dévoué pour répandre l'évangile, c'est très en deçà de la pensée de Dieu à notre égard. Ce n'est pas là avoir Christ comme notre conducteur, avec la possession de la vie éternelle, nous amenant à entrer dans la communion annoncée ici si clairement en vue de nous remplir de joie. Nous ne sommes par nature que des créatures pécheresses allant aveuglément vers le jugement ; mais en recevant le Seigneur Jésus, nous sommes nés de Dieu, et en nous reposant sur la rédemption, nous recevons le don du Saint Esprit, et sommes ainsi oints et scellés. Cette vie nous donne ainsi la capacité, et l'Esprit nous donne la puissance, en reconnaissant le Fils, d'avoir aussi le Père. Notre grand privilège est d'avoir cette communion comme la notre, avec une assurance infinie et pleine de joie par la volonté de Dieu et par Sa Parole.

N'écoutez pas ceux qui soutiennent qu'une telle bénédiction est hors de votre portée sur la terre maintenant. Celui qui disposait de la plus belle robe pour le fils prodigue de retour voudrait vous avoir comme Son enfant pour jouir de la communion avec Lui-même et avec Son Fils. C'est sans aucun doute entièrement au-dessus de la nature humaine. C'est la part de gens qui sont participants de la nature divine. L'amour du Père et du Fils en est la source, opérant par le Saint Esprit envoyé d'en haut pour être en nous et avec nous pour toujours comme puissance. Cela concerne donc spécifiquement le chrétien, et d'autant plus quand l'aspect extérieur de la profession chrétienne est rempli de fausseté et de mal. Sans aucun doute, ceux qui nient le Père et le Fils veulent n'y voir qu'un mythe ou une illusion. Mais pourquoi vous, chrétien, resteriez-vous en deçà de la portion qui est la votre ?

Les enfants de Dieu, y compris les petits enfants de la famille ou ceux en bas âge, sont inclus dans cette bénédiction avec autant de certitude que les plus vigoureux et les plus mûrs, mais selon leur mesure. Les enfants en bas âge sont donc invités à entrer dans cette communion et à en jouir en plénitude. Sur quelle base ? celle de la vie éternelle en Christ. La justification par la foi est précieuse, ainsi que le salut dont on est conscient, et la question des péchés et du péché réglée pour nos âmes avec Dieu. Mais ici, c'est le côté positif de la vie éternelle qui est la vérité sur laquelle il est insisté. L'apôtre Paul fait ressortir, mieux que tout autre, non seulement la justification de chaque croyant individuellement, mais sa condition de membre du seul corps de Christ et ses privilèges célestes.

C'est à l'apôtre Jean qu'a été donnée la tâche, dans un temps de déclin, de présenter la vie éternelle, plus complètement même que le grand apôtre de l'incirconcision.

Quelle est la source des sentiments de joie que l'Esprit de Dieu nous offre ici ? Quelle est la base et la substance de cette communion avec le Père et Son Fils à laquelle nous sommes appelés ? Quelle est la source de cette jouissance divine ? Qu'est-ce qui donne au chrétien de haïr le mal et d'aimer le bien selon Dieu ? d'avoir les doutes et les craintes dissipées pour toujours ? d'être approchés du Père en pleine confiance, et d'avoir ses délices dans le Fils ? C'est impossible sans la foi en la propitiation du Sauveur, mais la faculté de recevoir tout cela réside dans la vie, la vie éternelle, la vie de Christ.

Cependant, si nous regardons ce qu'il en est des enfants de Dieu, nous voyons des mesures variables de réalisation. Si nous pouvions faire le contrôle de tous les enfants de Dieu, nous observerions une mesure de réalisation différente chez chacun. En matière de manifestation de la vie spirituelle, et de son degré d'exercice, nous sommes aussi différents les uns des autres que dans la vie naturelle de l'homme. Bien sûr la vie est la même chez tous, mais la vieille vie s'y mêle pour produire ces différences, alors qu'elle ne devrait pas. Impossible de trouver sa satisfaction dans une scène si changeante. Chez un tel, on peut trouver un peu plus de ce qu'est la vie nouvelle que chez tel autre. Mais pour avoir la vérité au sujet de cette vie, il faut se tourner vers Christ comme la vie éternelle elle-même, sans le moindre alliage ni obscurité. Ce n'est qu'en Lui que nous la voyons dans toute sa perfection, en suivant le Seigneur Jésus selon que les évangiles nous Le présentent. Ne trouvons-nous pas là la justice et la grâce, la dignité et la soumission, la gravité et la tendresse, le zèle brûlant et l'humilité de cœur, la pureté quant à Lui-même et la pitié pour les autres, l'amour de Son Père, l'amour des saints, l'amour de pécheurs, et en même temps l'homme obéissant, qui est pourtant la Parole divine et le Fils divin ? Tout ceci qui a alors brillé à travers le voile de Sa chair, c'était la vie éternelle. On n'en trouve nulle part ailleurs la plénitude, sinon en Lui.

Quoi de plus important, si nous avons la vie dans le Fils, que de savoir, clairement et en toutes circonstances, ce qu'est réellement cette vie ? Car c'est notre vie, et la règle de notre vie, dans la mesure où le Saint Esprit nous l'a donnée avec une minutie sans pareille dans l'Écriture Sainte. Il voulait mettre à notre disposition dans la Parole de Dieu la connaissance intime la plus complète de ce qui fait les délices du Père, afin que nous ayons la joie de connaître dans la communion que cette vie vue dans l'Écriture est vraiment notre vie nouvelle, aussi bien que notre modèle et la référence constante pour se juger soi-même. C'était le moyen que la joie soit accomplie, et que nous-mêmes ne soyons plus rien à nos propres yeux par le sentiment de notre insuffisance. C'est ce dont le chrétien a besoin de la part de Dieu, et c'est ce que notre Père nous a fourni en Christ.

Quelle leçon pour nous qu'Il ait gardé son caractère d'esclave ! Et ceci montait toujours au Père comme une odeur agréable de repos ! S'il y a quelque chose qui n'a jamais manqué en Lui, c'est l'obéissance ; l'obéissance à Son Père à tout prix ; l'obéissance dans toutes Ses paroles et toutes Ses œuvres, les plus grandes comme les plus petites. « Le zèle de ta maison m'a dévoré ». D'autres ont partagé le pouvoir : qui, hormis Lui, n'a jamais fait sa propre volonté, mais celle du Père ? Ainsi dans les afflictions, dans le mépris, dans le dénigrement, dans ce qui est éprouvant pour le cœur, le Seigneur de gloire, débonnaire, s'est abaissé aussi bas qu'il était possible ; et, bien qu'il ait ressenti profondément les maux que toute cette incrédulité entraînait, Il se tournait au même moment vers Son Père, avec actions de grâces et dans une entière soumission. Si le peuple favorisé mais hautain Le refusait aveuglément, la grâce révélerait aux petits enfants ce qui était caché aux sages et aux intelligents. Voilà les exercices et les manifestations de la vie éternelle. Si tout ce qui mérite d'être écrit l'était en détail, le monde entier lui-même ne pourrait contenir tous les livres qui seraient écrits, comme le dit notre apôtre à la fin de son évangile. La Bible contient la sélection faite par l'Esprit de Dieu. Qui d'autre est suffisant pour ces choses ? Il nous donne là la nourriture de Dieu comme notre nourriture ; car c'est en elle que nous avons en communion : ce que le Père a dans le Fils, et ce que le Fils a dans le Père ; et cette nourriture n'est pas seulement celle des apôtres, mais celle de tout chrétien, celle de la famille de Dieu.

Regardez Moïse comme écrivain du Pentateuque, lui qui avait une place absolument unique en rapport tant avec la rédemption d'Israël qu'avec l'établissement de la loi. Combien peu, finalement, nous connaissons au sujet de Moïse lui-même ! Combien il s'est tenu en retrait, le plus doux des hommes avant la venue de Christ ! et pourtant qu'était Moïse en comparaison de Lui ?

Paul aussi, occupe une place sans égal parmi les apôtres et dans le Nouveau Testament. Pourtant nous n'avons que des aperçus à son sujet. Les hommes auraient voulu faire plus intimement sa connaissance ! Or les individualités fortes de Paul, Pierre et Jean, parmi les plus connus, les distinguent bien de Celui dont toutes les caractéristiques étaient en harmonie les unes avec les autres ; les caractéristiques de personnalité se manifestaient chez eux individuellement ou distinctement tout autrement que chez Celui qui était parfaitement homme pour Dieu, et parfaitement Dieu pour l'homme, outre qu'Il était Fils dans le cercle ineffable des personnes de la Déité.

La vie éternelle n'est donc pas simplement le Messie dans la perfection de l'homme, mais la Parole et le Fils de Dieu dans un corps préparé pour Lui, quoique Fils de la Vierge. C'est l'union de la Déité avec l'humanité du Seigneur Jésus qui constituait la merveille de Sa personne ici-bas, et le caractère béni de la manifestation de la vie éternelle en Lui. C'est là le caractère de la vie nouvelle pour ceux qui croient, pour vous et pour moi. Quand nous lisons à Son sujet dans les Écritures de vérité, et que nous L'honorons comme nous honorons le Père (Jean 5:23), et que nous trouvons en Lui des motifs particuliers d'amour ressentis par tout chrétien, disons-nous, tandis que Sa grâce et Sa vérité brillent dans nos cœurs : « Voici ma vie, voici ta vie, mon frère » ? N'avons-nous pas, par là, communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ ? Cette bénédiction incomparable ne remplit-elle pas nos cœurs d'une joie inexprimable et pleine de gloire ?

Par la foi en Christ, nous participons tous en commun à la bénédiction qui est en vertu de la vie éternelle. Il y a d'abord la communion avec le Père. Comment l'avons-nous ? Parce que nous avons Son Fils Jésus Christ, et que les délices du Père se trouvent dans le Fils : il en est de même pour vous et pour moi. C'est dans le Fils que le Père et Ses enfants ont toute la profondeur de leur joie, toute leur joie ensemble. Le Père a envoyé le Fils (4:9), et nous L'a donné (Jean 3:16) ; nous avons le Fils. Or Celui qui a le Fils a la vie (5:12) ; nous avons cette vie merveilleuse parce que nous avons le Fils ; et Lui étant ce qu'Il est, Il doit être les délices de ceux qui ont la vie éternelle. Seul le Père connaît parfaitement le Fils. C'est pourquoi Il apprécie le Fils comme Il le mérite. Ceci, nous n'osons pas le dire pour nous, bien que nous ayons le Fils et que nous L'aimions et que nous ayons notre délice en Lui ; tout ceci est par l'Esprit de Dieu et selon notre mesure. Ceci est la communion avec le Père et dans le Fils Jésus Christ.

Comment avons-nous communion avec le Fils ? C'est dans le Père, qui est Son Père et notre Père. Le Fils était comme tel en relation éternelle avec le Père ; et Il se plaisait dans la communion avec la volonté et la grâce de Son Père pour nous Le faire connaître comme notre Père (comp. Jean 20:17). Il ne suffisait pas qu'Il nous montre le Père (Jean 14:9). L'apôtre Philippe s'en serait contenté, mais l'amour divin ne s'en contentait pas. Il voulait *être* notre Père et nous avoir comme Ses enfants ; et c'est ce que nous sommes maintenant, et nous avons ainsi communion avec le Fils par grâce, comme le Père a le Fils selon que la Déité y a droit.

Ainsi nous avons communion avec le Père en possédant le Fils, et communion avec le Fils en possédant le Père. Notre joie pourrait-elle être autrement qu'accomplie ? Même le ciel et la gloire éternelle ne sont que peu de chose en comparaison, mais nous les avons en plus. Si nous savions l'existence d'une telle communion sans l'avoir, notre joie pourrait-elle être accomplie comme elle l'est ? Pour avoir cette communion, nous n'attendons pas notre départ pour être avec Christ, ni la transformation de nos corps à Son image à Sa venue. Seule l'incrédulité empêche les enfants de Dieu d'en jouir dès maintenant sur la terre ici-bas. Et le Saint Esprit nous a été donné personnellement pour que la puissance divine rende effective cette communion en nous. Dans notre chapitre, le Fils est descendu sur la terre. Mais à Sa venue, nous ne pouvions avoir déjà cette communion comme

nous l'avons, si tant est que nous en ayons eu aucune. C'est en partant de Sa présence sur la terre pour que nous ayons cette communion, que l'apôtre commence son instruction, et il pose la base de la communion divine dans la vie éternelle, qui est le seul vrai moyen et la seule atmosphère convenable pour l'avoir comme notre portion. Sans la vie éternelle, la communion eût été impossible : en dehors de cette vie, il n'y a que la chair, avec laquelle aucune communion n'est possible. C'est pourquoi le Seigneur a annoncé à de multiples reprises la possession présente et connue de cette vie éternelle comme étant essentielle pour le christianisme et pour cette communion, son privilège immensément riche en vertu de la vie éternelle, qui est en Lui-même, Celui qui nous l'a communiquée.

Deuxième méditation publique — 1 Jean 1:5-10 — Dieu est lumière, et les « si nous disons »

Introduction

Nous avons déjà vu que les premiers versets de cette épître nous donnent la manifestation de Dieu, expressément comme Père, dans Son Fils l'Homme Christ Jésus, la Parole de vie. Car tout en Le reconnaissant implicitement et suprêmement comme Dieu, il est pris le plus grand soin d'établir spécifiquement l'importance majeure de ce qu'Il ait pris la nature humaine en union avec Sa personne. C'est bien ce qu'il fallait pour révéler Sa grâce, et pour établir la base nécessaire et complète pour tout ce dont nous nous glorifions dans le Christ le Seigneur. C'est réellement le christianisme du côté positif ; car jusqu'ici il n'a encore été rien dit ici sur la nécessité qu'Il portât nos péchés, et que Dieu condamnât le péché dans la chair pour nous. La différence est en effet bien frappante.

On acceptera volontiers qu'il n'y a guère de chrétien au monde qui, si on lui faisait écrire sur le christianisme, ne prendrait pas pour point de départ la culpabilité du pécheur et ses besoins. Combien il est infiniment plus béni de commencer par Christ dans la plénitude de Sa grâce ! C'est ce que le Saint Esprit fait ici. Il n'écrit pas aux pécheurs perdus pour leur faire savoir comment être justifiés aux yeux de Dieu. L'épître s'adresse aux enfants de Dieu pour qu'ils soient remplis de joie ; or qui ou quoi peut les remplir d'une joie pareille à celle que Dieu produit en Christ par ce début d'épître ?

Christ est clairement présenté dans ce passage étonnant comme la manifestation de la vie éternelle, Lui-même étant appelé personnellement « la vie éternelle qui était auprès du Père » (1:2), et juste avant « la Parole de vie », parce qu'Il l'a annoncée aux Siens afin qu'eux aussi puissent avoir la vie en Lui.

Telle est la base du merveilleux privilège dont Il parle — « la communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ ». C'est impossible à avoir, à moins d'avoir Christ comme notre vie, — d'où l'importance de cette vérité capitale de la possession présente de la vie éternelle par la foi. Il n'y a pas de doute en Christ. Or c'est la vie qui nous est maintenant conférée ; le nier, ou même simplement l'affaiblir, c'est faire le travail de l'ennemi d'une manière subtile et effective.

Mais la grâce, même si elle est source de joie pour nous, n'est pas tout. Il y a le besoin important et immédiat, pour nous, de ne jamais oublier, dès qu'on l'a appris, que Celui qui est notre Père est Dieu, et que malgré la grâce qui s'épanche, la vérité de Sa nature, Sa sainte nature, est mise en relation directe avec nos âmes ; s'il n'en était pas ainsi, que serions-nous ? Au mieux de l'airain qui résonne ou une cymbale retentissante (1 Cor. 13). Mais voici « le message » qui ne peut pas être dissocié de « la manifestation », la manifestation de Dieu dans l'homme dans la personne de Christ, qui nous amène en communion avec le Père et avec Son Fils. Assurément, nous ne pouvons pas avoir la joie découlant de cette communion, ni la vie éternelle sur laquelle elle est fondée, sans avoir part à la nature morale de Dieu. La grâce et la vérité sont venues par Christ. Et la vérité est qu'Il est un Dieu

qui révèle Sa haine du péché, incomparablement plus depuis qu'Il est connu comme Père que lorsqu'Il était adoré par Son peuple comme l'Éternel.

Autrefois, Il demeurait dans l'obscurité profonde (1 Rois 8:12), avec beaucoup de résultats excellents dans ce qui s'exerçait, comme la bonté et la justice, accompagnant avec Sa puissance en gouvernement, — plein de pitié et de longanimité — ainsi que des promesses annonçant des bénédictions et des espérances glorieuses qu'Il ne manquera pas d'accomplir en son temps. Car l'Éternel est pour toujours le Dieu d'Israël, et Il accomplira envers les enfants Ses promesses faites aux pères. Mais avant que ce jour se lève sur la terre, la ruine totale des Juifs et du monde entier viendra sur la terre à cause du rejet de Christ. C'est ce qu'implique le christianisme. Quelle preuve plus complète de la ruine que le Seigneur Jésus mis à mort par les Juifs et les Gentils ? L'homme a alors ôté Dieu, dans la personne de Christ, du monde qui lui appartenait, et il l'a fait dans la pire haine et le pire mépris, Lui crachant au visage et Le clouant sur le bois. N'était-ce pas là le monde, et le monde dans ce qu'il avait de meilleur ? Ce n'était pas Rome, ni Babylone, la cité d'or des chaldéens à l'origine, mais c'était Jérusalem. Ô Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes, te voilà crucifiant ton propre Messie, le Messie de l'Éternel !

Pourtant, malgré cette preuve accablante de l'absence de tout bien dans l'homme, et que les plus coupables de la race humaine, détenteurs des meilleurs privilèges religieux pour l'homme dans la chair, s'en soient seulement servi pour le pire, par incrédulité, — malgré tout c'est à toutes les nations que la repentance et la rémission des péchés devaient être proclamées au nom du Seigneur Jésus, « en commençant par Jérusalem ». Quelle grâce insondable envers ceux qui méritaient un jugement exemplaire ! La grâce n'est plus confinée à l'intérieur des étroites et faibles barrières d'Israël, mais elle les rompt de tout côté pour aller vers toutes les nations, tous les pays et toutes les langues. Dieu veut que Sa maison céleste soit remplie d'invités en vertu de la manifestation de la vie éternelle qu'il fallait désormais faire connaître. La Vie Éternelle avait été là, mais combien peu l'avaient su ! Et ceux qui le savaient, ne l'avaient connue qu'imparfaitement. Or elle était maintenant annoncée clairement, au moment où l'église se montrait déjà de toute manière en ruine, une ruine aussi grande que celle déjà montrée par le monde, mais bien moins grossière qu'actuellement, où les formes de la ruine sont subtiles mais réelles. Tout ce qu'il y a de pire était déjà là en germe, avant le départ des apôtres, tout le mal qui allait se développer ultérieurement. C'est la raison d'être de cette précieuse épître : établir les cœurs de tous les fidèles dans la grâce et dans la vérité, et leur faire connaître que, quels que soient les manquements à la responsabilité, quel que soit le déclin qui allait s'introduire, Christ demeure le même, inchangé et inchangeable, « ce qui était dès le commencement », qui ne doit jamais faire défaut pour la foi, quelle que soit la honte de ceux qui compromettent Son nom, quelle que soit la perte funeste de ceux qui s'écartent ainsi. Car traiter Christ à la légère, est une chose bien étrange et dangereuse. Qu'il est triste pour quiconque d'en arriver à être si négligent, qu'il est déplorable pour le chrétien de s'égarer jusqu'à devenir l'instrument d'un pareil mal !

Ch. 1:5

Mais il y a ensuite un message indissociable de la manifestation de la grâce parfaite : c'est celui de la sainteté : elle est tout autant due à Dieu, et nécessaire pour les saints. Que dit ce message : « Et c'est ici le message que nous avons entendu de lui » (1:5). Ils l'avaient entendu de Christ Lui-même ; plus exactement, ce n'est pas « à Son sujet » (περι), mais « de Sa part » (απο) — et « nous vous annonçons, que Dieu est lumière et qu'il n'y a en lui aucunes ténèbres » (1:5). La manifestation nous fait voir quelque chose de bien spécial. La manifestation concernait (ou : était au sujet de) la Parole de vie, la grâce sans mélange de Dieu en Christ. Le message n'est pas ici « au sujet de », mais « de la part de », non pas une manifestation d'amour, mais un message contre le péché. C'est aussi la première fois qu'apparaît cette habitude de l'apôtre de mêler Dieu et Christ, parce que Christ est Dieu. C'est ainsi qu'après avoir tant dit au sujet de Christ, il donne un message « de Lui », de Sa part. Ceci peut vouloir dire Dieu, mais il venait juste de parler de Christ. Une telle transition rend perplexes les commentateurs ; pourtant c'est une manière de s'exprimer belle, non pas défectueuse. Le

message de Lui (de Sa part) applique le fait que Dieu est lumière (ce qui avait aussi lieu en Lui, en Christ) à notre position et à notre état.

Il était naturel que les païens fassent de Chaos un parent d'Erebos et de Nyx. Les ténèbres caractérisaient la nature essentielle de certains de leurs dieux, comme ils les appelaient, étant entendu que les ténèbres morales les caractérisaient tous. Elles étaient effectivement des divinités d'obscurité, de convoitises et de mensonge. Or il n'en est pas ainsi de notre Dieu : en Lui, il n'y a absolument aucunes ténèbres. C'est le christianisme qui le fait ressortir nettement en essence, en principe et en fait ; le judaïsme ne le fait que partiellement. En effet dans le judaïsme, Dieu disait ouvertement qu'il habitait dans l'obscurité profonde (1 Rois 8:12). Aussi menaçait-Il de mort celui qui osait, de lui-même, s'approcher, ou enfreindre Sa loi d'une manière ou d'une autre. Il est bien vrai que la loi n'a rien amené à la perfection (Héb. 7:19). Nous pouvons dire sans réserve que Dieu est lumière. Il a pleinement démontré Son amour. Qu'y a-t-il de comparable à Sa grâce en Christ, selon ce que nous lisons dans les versets introductifs ? Mais Il est aussi lumière. Nous savons tous combien il est banal de dissenter sur « Dieu est amour » jusqu'à l'exagération extrême non seulement que Dieu est amour, mais que l'amour est Dieu. Nous entendons par contre beaucoup moins parler du message qu'Il est lumière. Sans aucun doute, c'est le comble de la folie de l'esprit humain, qui ramène Dieu à une simple idole. S'il est bien vrai que Dieu est amour, Il est beaucoup plus que cela en réalité. La « lumière » est un mot brûlant, qui exprime la pureté absolue et intrinsèque de Sa nature ; l'« amour » parle de Son activité souveraine envers les autres, comme en Lui-même. Sa lumière n'est pas sacrifiée aux dépens de Son amour ; si Ses enfants se mettaient cela en tête, ils en éprouveraient la plus grande perte. Or c'est à la fois faux et impossible. « Dieu est lumière, et il n'y a en lui aucunes ténèbres » (1:5). C'est pourquoi Il ne tolère pas les ténèbres chez ceux qui sont Siens, chez ceux qui ont la liberté d'être dans Sa présence et qui ont communion avec Lui-même. Qu'y a-t-il de plus contraire à Christ et au christianisme ? Il nous est dit ailleurs (Éph. 5:8) que nous étions autrefois ténèbres, mais que maintenant nous sommes enfants de lumière. Sans doute ce ne sont pas les paroles de Jean : l'apôtre Paul l'avait déjà enseigné avant lui.

Ch. 1:6 — Le premier « si nous disons »... communion et marche dans les ténèbres

Ce que dit Jean ici est aussi très important, car il aborde quelques-unes des grandes inconséquences de la chrétienté, tout à fait opposées au christianisme. Ce sont les trois « si nous disons » des versets 6 à 10, chacun d'eux étant de la plus extrême importance. En premier lieu, « si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité » (1:6). Peut-on citer un écart plus évident ou plus flagrant de la véritable nature du christianisme ? C'est dire, mais ne pas faire. C'était déjà mal en Israël, mais combien plus triste quand on le trouve là où la lumière et l'amour sont venus en vérité et en perfection, chez nous qui avons été engendrés par la Parole de la vérité ! (Jacq. 1:18). « Si nous disons que nous avons communion avec lui » : dans ce cas, comme dans les deux autres, le mot « nous » est utilisé sur un plan général, alors que bien d'autres passages l'appliquent au fidèle.

Nous apprenons là que c'est une erreur d'établir une règle d'exégèse à partir de l'usage particulier d'un mot. Beaucoup de gens, selon ce que j'ai moi-même entendu, admettent comme un fait établi que « nous » désigne toujours la famille de Dieu ! C'est souvent le cas, et on peut même dire le cas général, mais ce n'est pas toujours vrai. En Lui « nous » vivons et nous nous mouvons et avons notre existence (Actes 17:28) : l'apôtre Paul appliquait ce « nous » à toute l'humanité en général, car il parlait aux Athéniens païens. — On trouve que Dieu s'occupe des personnes selon ce qu'ils professent ; l'apôtre Jean parle ici de ces écarts de la vérité qui avaient déjà commencé et qui pénétraient toute la chrétienté de nos jours. Le christianisme admet une profession bien plus largement que ne le pouvait le judaïsme. Car pour qu'un homme soit considéré comme Juif, il faut habituellement qu'il en soit un, ce qui est un fait extérieur ; tandis qu'au contraire, un non chrétien peut se faire longtemps passer pour chrétien. Sans être proprement un séducteur, il peut se tromper lui-même et penser qu'il est réellement chrétien. Or le message que l'apôtre transmet ici a justement pour but de mettre à l'épreuve la profession de christianisme qui était en train de se répandre. C'est

pourquoi, comme ces gens prononçaient le nom du Seigneur, l'apôtre conserve le mot « nous », mais l'état de plusieurs était tel qu'il soulevait un grave problème quant à leur réalité devant Dieu.

Il ressort de ce qui précède que, pour interpréter correctement la Parole, il est nécessaire d'être guidé par le Saint Esprit. Il est aussi important de prendre la Parole dans son contexte, car pour la plupart des textes de la Parole, le contexte aide à trouver le sens qui s'en dégage de façon aussi satisfaisante que si tout était défini. Cette manière-là est bien meilleure, tant pour nos âmes que pour la gloire de Dieu, que si tout était précisé techniquement. Répétons que Dieu s'occupe de nous comme des fils à Lui ; car nous sommes maintenant arrivés à l'âge adulte si nous sommes dans la vraie condition chrétienne. Nous ne sommes plus de petits enfants en train d'apprendre leur alphabet ; nous sommes non seulement capables d'épeler les mots, mais de les lire avec intelligence, par grâce, quand nous sommes devant quelque chose de plus avancé dans la connaissance de Dieu et de Ses voies. Dieu attend de nous un progrès réel. N'est-il pas déplorable que tant de chrétiens se contentent toute leur vie d'en rester aux choses élémentaires, se satisfaisant tout à fait d'espérer que leurs péchés sont ou seront pardonnés ?

En outre quand les âmes se satisfont des privilèges de base de la grâce de Dieu, il est trop souvent à craindre qu'elles se fassent de graves illusions. L'évangile proclame la rémission des péchés, et la foi le reçoit sur la base de la parole de Dieu. La vie éternelle est donnée, ainsi que le Saint Esprit, quand on se repose sur la rédemption de Christ, pour qu'on jouisse de l'amour du Père pour nous. Or si nous vivons de cette vie qui est Christ, ne doit-il pas y avoir une croissance de l'homme intérieur, qui se montre non seulement dans le service extérieur, mais dans la grâce et la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ? Il est clair que les dernières épîtres s'occupent d'avertir solennellement contre ce danger. Mais aucun de leurs auteurs ne le fait de manière aussi profonde que l'apôtre Jean, autant que je pense pouvoir en juger, tout spécialement dans cette 1^o épître.

« Si nous disons » — combien il est fréquent qu'on se borne à dire ! « Si nous disons que nous avons communion avec Lui » — voilà le fruit de ce qu'on reçoit Christ, et de ce qu'en Christ on reçoit le don de la vie. Car la vie éternelle est la base d'une vraie communion avec le Père et avec le Fils, et la jouissance de cette communion conduit nécessairement nos âmes à en apprécier les vertus, non seulement pour la marche chrétienne, mais dans l'adoration chrétienne, et dans les relations du chrétien avec le Dieu vivant comme notre Père et avec Son Fils.

« Si nous disons que nous avons communion avec Lui », c'est revendiquer que nous sommes entrés dans une nouvelle relation avec Dieu en grâce, et que nous sommes participants de Sa nature, de Ses pensées et de Ses affections. C'est quelque chose d'immense où nous avons besoin de Sa vraie grâce pour nous tenir dans la lumière aussi bien que dans l'amour de Dieu. Il s'agit de « Dieu » ici ; le nom de « Père » était utilisé quand il s'agissait de déployer la grâce dans toute son amplitude. Mais voici qu'apparaît ce qui contredit complètement l'authenticité de ce qu'on revendique. « Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres » : de quoi s'agit-il ? Marcher dans les ténèbres, c'est ce que fait l'homme du monde ; c'est la description de quelqu'un entièrement irrégénéré. Cela va beaucoup plus loin qu'une personne tombée dans un péché, ou dans un mauvais état d'âme. Telle était l'interprétation habituelle des Puritains sur ce passage. C'était des hommes vraiment pieux et tout à fait respectables, mais ils avaient l'esprit plutôt étroit, goûtant plus l'Ancien Testament que le Nouveau. En esprit, ils étaient sous la loi, ce qui a toujours pour effet d'affaiblir et déformer le jugement spirituel. Il n'y a que la grâce pour élargir le cœur et donner des pensées, sous la direction de l'Esprit, permettant d'entrer dans les conseils célestes de Dieu et dans Ses voies pour la terre. Ils étaient un peu court sur ces graves questions, et étaient conduits à cette occupation de soi-même que la loi produit inévitablement chez les saints.

La classe de personnes décrite ici n'avait pas du tout une telle occupation ; ils ne s'étaient jamais jugés eux-mêmes devant Dieu. Ils étaient baptisés, sans aucun doute, et s'étaient joints à la compagnie des chrétiens dans l'église ; il semble que leurs pensées étaient même allées un peu plus loin. La carence n'était pas dans la bonne semence, mais dans la qualité du sol. Même si la parole

avait été reçue aussitôt avec joie, « ils n'avaient pas de racine » (Marc 4:16 ; Luc 8:13) dit le Seigneur, parce qu'il n'y a pas eu d'opération divine sur la conscience. On peut croire de manière humaine pour un temps, et tomber quand vient l'épreuve, ou si ça se prolonge comme ici, on est mort tout en étant vivant. Ils confessaient pourtant le nom du Seigneur d'une certaine manière, et étaient baptisés d'eau en rémission de péchés, et s'étaient joints aux chrétiens. N'est-ce pas tout ce qu'il faut ? La poursuite d'exercices d'âme avait cessé, et on ne pouvait rien dire de bon à leur sujet. Déjà aux jours de Jean, ils en étaient là ! Il y avait déjà des personnes marchant dans les ténèbres et prétendant malgré tout avoir communion avec Dieu, — ce qui est la part réelle du chrétien. La confession chrétienne proprement dit, c'est que nous sommes amenés à sortir des péchés, du moi, et de la puissance de Satan ; que nous avons laissé les ténèbres derrière nous ; et que déjà ici-bas nous sommes appelés à Sa merveilleuse lumière (1 Pierre 2:9). C'est dans cette lumière que nous marchons. Ces âmes irrégénérées prétendaient avoir communion avec Dieu. « Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité » (1:6). Ni le baptême ni l'eucharistie ne peuvent y porter remède le moins du monde. Ils n'étaient point du tout réveillés ; ils n'avaient jamais rencontré Dieu en Christ au sujet de leurs péchés ; leur foi était aussi charnelle que leur repentance. Il n'y avait même pas eu d'opération de la conscience devant Dieu, et encore moins aucun vrai sens du besoin de Sa grâce que donne la foi.

Toute relation implique une responsabilité correspondante. Ceux qui disaient et ne faisaient pas, avaient non seulement une responsabilité en tant qu'homme, qui se termine par le péché, la mort et le jugement, mais celle immensément plus grande de prononcer le nom du Seigneur. Par leur marche dans les ténèbres, ils reniaient en réalité la responsabilité nouvelle de confesser en actes et en paroles le second Homme, le dernier Adam, Christ Lui-même, et ils ne pouvaient avoir aucune communion avec Dieu comme Dieu, sans parler de la communion avec le Père et avec Son Fils, qui est l'expression chrétienne élevée de la communion. Car en vérité, ils marchaient dans les ténèbres ; juste comme si le christianisme n'était qu'un credo ou un dogme que l'esprit humain a la capacité de reconnaître et comprendre de manière extérieure et naturelle. Quel aveuglement total vis-à-vis de la parole de Dieu ! Les ténèbres sont-ils compatibles avec la vie éternelle ? pas le moins du monde. La vie éternelle c'est que nous connaissions le Père, le seul vrai Dieu, et Son Fils, le Seigneur Jésus Christ, qu'Il a envoyé (Jean 17:3). Si, par l'enseignement de Dieu, vous Le connaissez, c'est l'amour divin qui vous introduit ainsi dans la communion avec l'un et l'autre, avec le Père et le Fils.

Ici, il s'agissait de gens qui prétendaient avoir cette communion, mais sans qu'il n'y ait aucun effet vivant sur leur marche, leurs buts, leurs voies et leur finalités de tous les jours ici-bas. Avez-vous jamais vu des chrétiens de cette sorte ? N'en avez-vous pas même vu beaucoup ? N'est-ce pas grave pour la conscience de tous ceux qui ne sont que des professants ? Avez-vous vous-même regardé la vérité en face ? Quand la grâce de Dieu gagne une âme, la vérité est bien accueillie, où qu'elle mène et quel qu'en soit le coût intérieur ou extérieur. Marcher *dans* la lumière signifie que désormais vous marchez dans la présence de Dieu pleinement révélé ; vous avez ainsi à faire avec Lui *dans* la lumière en tout temps. Sans aucun doute il y a le danger d'être inconséquent : qui n'est pas prêt à reconnaître que nous manquons tous à marcher toujours de cette manière ? Mais c'est une autre affaire. Car il faut observer ici qu'il n'est pas dit comme beaucoup le comprennent de travers « si nous marchons *selon* la lumière ». Il n'y en a qu'Un qui l'ait jamais fait, et en perfection. Lui seul, quand on Lui demandait « qui es-Tu ? » pouvait répondre « absolument ce qu'aussi je vous dis » (Jean 8:25). Il était le Sauveur, le Fils de Dieu, et pourtant un Homme. Il marchait *selon* la lumière, étant en effet Lui-même la lumière, la Vraie Lumière, la Vie Éternelle.

Mais nous aussi qui croyons, avons été tiré des ténèbres et sommes amenés dans cette merveilleuse lumière (Actes 26:18 ; 1 Pierre 2:9). Ne peut-on pas le dire de tout vrai chrétien ? Et si vous avez été amenés dans la merveilleuse lumière, Dieu vous prive-t-Il de la lumière parce que vous avez manqué ? Nullement. C'est en elle que nous marchons. Dès lors nous avons la lumière de la vie, et nous ne marchons plus dans les ténèbres (Jean 8:12). Par manque de vigilance, vous pouvez

marcher d'une manière indigne de Lui ; vous pouvez être entraîné un certain temps dans de faux principes ou dans une conduite mauvaise ; mais cela n'amène pas dans les ténèbres, ni ne retire la lumière. Si vous êtes réellement sorti des ténèbres, c'est dans la lumière que vous marchez ; seulement vous perdez la jouissance de la communion pour un temps, vous avez aussi besoin d'être restauré, nous allons bientôt voir comment. Mais il s'agissait ici de chrétiens professants, qui prétendaient, comme principe, avoir communion avec le Père et le Fils, avec Dieu Lui-même, et qui pourtant marchaient dans les ténèbres sans s'inquiéter de rien, tout comme n'importe quel inconverti. Il pouvait pourtant y avoir de grandes différences en apparence, les uns étant convenables et moralement respectables, les autres tout le contraire. Certains peuvent prétendre être stricts du point de vue religieux, comme le pharisien du temple qui méprisait les autres hommes, spécialement le « publicain » (ou percepteur). Qu'est-ce que Dieu pensait d'eux deux ? Qu'est-ce qu'a déclaré le Seigneur à leur égard ? Cela ne nous concerne-t-il pas aujourd'hui ? Nous pouvons ne pas être ce qu'on appelle des publicains, et nous devons par la foi entrer dans les lieux saints, si nous voulons nous approcher de Dieu ; car je ne doute pas qu'un temple terrestre ne soit qu'une erreur, maintenant que Christ est monté en haut, et nous a ouvert le sanctuaire céleste.

Nous avons à faire au même Dieu, sauf qu'Il est pleinement révélé, ce qui n'était pas le cas alors, et ne pouvait pas l'être avant que le voile soit déchiré. Mais depuis la mort de Christ, Son amour et Sa lumière ont été manifestés en perfection pour la délivrance de l'âme, non pas encore pour la délivrance du monde, ni même d'Israël comme nation, mais pour le chrétien. Dans notre passage il s'agissait de personnes qui s'appelaient chrétiens, qui marchaient dans les ténèbres tout en revendiquant le grand et saint privilège de la communion avec Dieu, et qui niaient malgré tout la responsabilité de pratiquer Sa volonté. Que dit-Il à leur sujet ? Il dit que, si nous agissons ainsi, « nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité ». Toute la vie est un mensonge, parce qu'elle renie le principe essentiel et le caractère nécessaire du chrétien, qui est non seulement l'objet de la grâce divine, mais qui marche dans la lumière de Dieu. Vous ne pouvez réellement pas plus sortir de cette lumière qu'un homme qui, pendant les heures du jour, marche là où la lumière du soleil brille. Voilà ce que signifie le christianisme réel.

Ch. 1:7 — Les trois marques essentielles du chrétien

À l'opposé de cela, nous avons ensuite au v. 7 l'autre côté, le côté béni. L'apôtre établit la place réelle du chrétien, et la présente sous un jour frappant. Comme il y a trois manières pour le chrétien professant de démentir le christianisme (c'est ce que viennent de montrer les versets précédents, et qui s'est manifesté maintenant à l'approche de la moisson de ce qui n'était alors que semé par l'ennemi), ainsi aussi ici nous trouvons trois grandes marques essentielles du vrai chrétien.

En tout premier lieu, c'est marcher dans la lumière — « Mais si nous marchons dans la lumière ». Nous pouvons illustrer la vérité à l'aide de la figure employée ici. Considérons quelqu'un dans une pièce entièrement noire : il trébuche, manque ce qu'il cherche, se fait du mal et abîme ce qu'il cogne. Allumez la lumière, et voilà l'embarras qui cesse ; il marche à l'aise, tranquille et certain de ce qu'il fait. Il en est de même avec la lumière spirituelle qui brille sur la marche chrétienne, et c'est en Christ qu'elle y brille. Il n'est pas question ici de « comment », mais de « où ». Tout vrai chrétien par grâce marche dans la lumière. C'est pourquoi il est très important que tout vrai chrétien en soit conscient (c'est malheureusement bien loin d'être le cas pour beaucoup). C'est un grand privilège chrétien universel. Ce n'est pas un simple sentiment ou une simple idée, mais une réalité qui lui est conférée, et une réalité pratique que Dieu voudrait voir tout chrétien s'approprier et en jouir. Comme déjà dit, il peut y avoir et il y a des insuffisances dans le détail, et nous sommes d'autant plus responsable de sentir nos manquements et de les reconnaître que nous marchons dans la lumière.

« Mais si nous marchons dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière » (au sens de : « comme Dieu est dans la lumière »), « nous avons communion les uns avec les autres ». C'est la deuxième marque distinctive. Il ne s'agit pas simplement de ce que nous marchons dans la lumière, mais parce que nous y marchons, nous avons communion les uns avec les autres dans le cercle

chrétien. Quand nous rencontrons un enfant de lumière, si même nous ne faisons qu'entendre dans la rue quelques mots d'un homme ou d'une femme montrant que Dieu a resplendi dans cette âme, et qu'il ne s'agit pas d'un simple rêve ou théorie, mais de quelqu'un qui marche dans la lumière comme un vrai chrétien, nos cœurs sont aussitôt attirés. Nous sommes attirés l'un vers l'autre beaucoup plus que vers nos propres frères ou sœurs qui ne marchent pas dans la lumière. Beaucoup connaissent en effet trop bien cette douleur. Ceux qui leur sont le plus proche peuvent haïr la lumière, et Celui qui est la lumière, au lieu d'y marcher par grâce.

On a clairement ici un deuxième privilège chrétien bien distinct, la communion mutuelle des saints, qui n'est ni la communion avec le Père et avec le Fils d'un côté, ni ce qu'on peut appeler la communion de l'Église de l'autre côté. De ces trois communions, l'une peut être la base de toutes, et les autres être la conséquence dans l'ordre jusqu'à la dernière ; mais il ne faut pas forcer le sens. Il n'y a rien d'ecclésiastique dans cette épître ; tout est vérité profondément personnelle, et pourtant éternelle, la grâce et la vérité qui vinrent par Jésus Christ. La communion découle ici du fait de percevoir cela chez l'un ou l'autre. Peut-être ne connaissez-vous même pas les noms de ces autres chrétiens, mais vous avez communion. « Nous avons communion les uns avec les autres », c'est-à-dire que nous jouissons exactement de la même bénédiction de grâce. Dans le domaine des choses naturelles, si j'ai un prix, vous, vous ne l'avez pas ; et si vous l'avez, il n'est pas à moi. Mais il en va tout autrement des privilèges spirituels des chrétiens. Vous les avez pleinement en propre, et pourtant vous les partagez pleinement avec d'autres ; et le fait que vous et d'autres saints en ayez autant que moi ne fait qu'ajouter d'autant plus à la joie d'amour qui remplit tous nos cœurs.

Les privilèges d'un anglais ou d'un français, ou n'importe quoi dont les hommes parlent tant, sont petits et de courte durée ; mais ici nous commençons par la communion avec le Père et avec Son Fils. Seul le Saint Esprit peut nous soutenir dans la jouissance de cette communion, tout comme c'est Lui qui nous donne de nous l'approprier par la foi. Nous ne sommes pas encore arrivés à l'œuvre de cette personne divine, dans cette épître ; il nous en sera abondamment parlé le moment venu. Mais nous trouvons ici l'effet de Sa grâce dans le croyant quand il en rencontre un autre même occasionnellement : « nous avons communion les uns avec les autres ». N'est-ce pas là une victoire bénie sur la puissance de désunion du moi ? Cela ne demeure-t-il pas vrai dans l'état de choses effroyable que nous traversons, où la dispersion s'opère par des différences plus grandes, et ressenties peut-être de façon plus aiguë, qu'autrefois chez les Juifs, alors qu'ils étaient pour la plupart des hommes charnels ? Pourtant leurs disputes et leurs partis n'étaient que peu de choses par comparaison à ce dont nous sommes témoins tous les jours autour de nous, même dans ce pays favorisé (Angleterre), et dans sa capitale.

Ô chers amis, il nous faut sentir le fardeau de l'état de la chrétienté. Mais il y a un fardeau plus lourd quand on réalise que les chrétiens apprécient si peu, en s'élevant au-dessus de tous les manquements, la vérité que nous avons communion les uns avec les autres. Personne ne doutera que tout vrai chrétien en a le sentiment dans une certaine mesure, et qu'il y répond selon la mesure du sens qu'il a de la grâce divine ; mais c'est faiblement, à moins d'entrer en même temps dans l'intelligence spirituelle de la grâce et de la vérité connues en Christ précisément dans le but de nous amener tous dans un état manifeste et actuel d'amour mutuel. « Nous avons communion les uns avec les autres ». Nous reconnaissons ce qu'il y a de Christ chez les uns et chez les autres, pour notre profonde joie.

Il y a le troisième privilège, sans lequel on ne peut posséder aucun bien de manière permanente, ni aucune puissance pour vaincre et ôter les difficultés. Car les péchés sont des difficultés insurmontables autrement, mais « le sang de Jésus Christ Son Fils nous purifie de *tout* péché » selon la formulation exacte de la phrase. C'est une erreur de limiter la force de ce passage en le réduisant à une question de temps. L'apôtre présente la vérité dans la forme abstraite qui caractérise ses écrits. Il nous parle ici de la grande source de consolation qui demeure pour le chrétien. Personne ne savait ni ne pouvait rien savoir de l'efficacité du sang avant la croix, mais elle est là désormais. Et plus la lumière brille dans toute sa puissance pour manifester la croix, plus elle montre la puissance de

purification. En marchant dans la lumière (c'est là qu'on est amené quand on reçoit Christ), nous avons la communion mutuelle et nous connaissons la valeur du sacrifice de Christ. Il est la lumière, et à titre de conséquence d'avoir la vie éternelle, nous jouissons de la communion avec le Père et le Fils ; et en plus, nous avons communion les uns avec les autres. Il ne peut pas y avoir de vraie communion en haut ni ici-bas sans Christ possédé et connu de cette manière. Il peut y avoir une association aimable dans une société religieuse, une association de bienfaisance dans une société du monde ; mais Christ nous établit dans ce qui est non seulement réel, mais divin, déjà maintenant sur la terre, en face de la confusion ecclésiastique.

La grande entrave à la communion, c'est le moi, l'égoïsme pécheur qui imprègne tout homme, femme et enfant dans ce monde, car tous sont déchus. Les gens ne saisissent-ils pas instinctivement, ce qui répondra, comme ils l'espèrent, à leurs désirs et à la satisfaction de leurs penchants, et hélas ! de ce qu'ils détestent ? Ceci n'est pas la communion, mais l'inverse de la communion dans une nature pécheresse. Pourtant dans ce monde coupable, ce monde de péché qui meurt dans le malheur et qui attend le jugement, son Créateur est venu, Lui dont l'amour était avant la création, et dont l'amour s'est d'autant plus manifesté quand toute la création s'est dressée contre Lui et l'a chassé. Son amour, l'amour de Dieu, nous ont amené à participer à tout ce qu'Il a, sauf ce qui est absolument divin, et par conséquent non communicable. Mais dans cet amour dépourvu d'égoïsme, Il partage avec le chrétien tout ce qu'Il peut communiquer ; et comme Il possède toutes choses avec le Père, là encore Il ne fait aucune différence pour nous. Si nous avons communion avec le Père et le Fils, nous avons communion les uns avec les autres. La vie éternelle a été manifestée en Christ, qui nous a aussi donné la même vie pour que ce soit notre vie. C'est là la bénédiction suprême qui nous a donné la possibilité d'avoir part à la communion, gardée et maintenue par Sa mort qui efface tout péché. La responsabilité du chrétien ici-bas sur la terre n'a pas pour autant cessé pour ceux qui sont ainsi bénis. Mais pour faire face à cette responsabilité, il y a besoin de dépendance continuelle : afin que, puisqu'on vit dans l'Esprit, on puisse aussi marcher dans l'Esprit ; car l'Esprit est donné maintenant pour glorifier Christ en toutes choses, et la marche dans l'Esprit en fait spécialement partie. C'est pourquoi il y a ici notre nouvelle responsabilité. « Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites » (Jean 13:17).

Mais ici nous avons notre position en grâce ; la triple bénédiction chrétienne est présentée ici. Cette corde triple qui ne peut être rompue, c'est marcher dans la lumière, avoir communion les uns avec les autres, et le sang de Jésus Christ qui nous purifie de tout péché (*). Nous apprenons d'autres passages de l'Écriture, que pour le chrétien, il n'y a qu'une offrande, qu'un sacrifice, qu'un versement du sang, qu'une application du sang. Les gens se trompent en ne voyant pas le lavage par l'eau en plus de celui par le sang. Or le lavage à l'eau a besoin d'être continuellement répété, tandis que le sang de Christ n'a eu lieu qu'une fois pour toutes. Ôtez cet effet permanent du sang, et vous êtes plongés dans l'incertitude. Il n'y a pas moyen d'avoir jamais une paix solide autrement qu'en sachant que vos péchés sont entièrement effacés devant Dieu.

(*) C'est par une triste ignorance du grec ou de l'anglais [et du français] que certains pensent que ce temps de verbe n'exprime que le temps présent, historiquement. Il a, quand c'est nécessaire, un sens abstrait indépendant du temps. C'est ce que l'apôtre veut dire dans ces trois phrases du v. 7, pour la dernière comme pour les autres ; c'est ce que le sang de Christ fait. Il purifie de tout péché. Il n'est pas question ici du moment où cela a lieu.

Il a été pris une peine immense, spécialement avec les chrétiens hébreux, pour faire ressortir cette grande vérité de l'unicité de l'offrande et du sacrifice, en contraste avec la religion des Juifs, qui avaient toujours un sacrificateur debout pour présenter chaque jour leurs nouvelles offrandes. Mais pour nous, Il s'est assis, non seulement pour toujours, mais sans interruption. Le mot qui est traduit par « continuellement » ou « à perpétuité » (Héb. 10:1, 12, 14) signifie « continuellement ». Il est beaucoup plus fort que s'il était simplement dit « pour toujours » ; parce que « pour toujours » peut signifier « pour le principal », et admettre qu'à tout moment il se retrouve debout ou assis, même si la miséricorde demeure « pour toujours ». Le mot signifie vraiment ici « sans interruption ». Pensez-vous que c'est ce que croient la grande majorité des enfants de Dieu ? La conséquence d'ignorer ce point fait que les gens prennent sur eux d'interpréter le passage de manière erronée. Ils lui font dire

que le sang continue à purifier chaque fois qu'on fait à nouveau recours à Christ. Ce n'est pas la doctrine de l'Écriture. Dans ce sens qu'ils donnent à la purification permanente, pour répondre à nos nouveaux besoins, le sang de Christ est réduit pratiquement au niveau du sacrifice Lévitique quand un Juif avait péché.

L'apôtre parle de nos privilèges d'une manière absolue. Jean plus que tout autre a été conduit à exprimer la vérité sous forme abstraite et avec une force absolue. C'est pourquoi, si l'on applique ceci à ce verset, marcher dans la lumière est une réalité permanente pour le chrétien, même si ici ou là, nous sommes inconséquents. « Nous avons communion les uns avec les autres » n'en demeure pas moins absolument vrai, même si nous manquons de temps en temps ; mais cela demeure le principe réel que nous sommes appelés à pratiquer. N'y sommes-nous pas préparés par notre participation commune, non pas aux circonstances du monde, mais aux bénédictions éternelles ? C'est exactement la même chose avec le sang de notre Seigneur Jésus Christ. La purification de tout péché, voilà ce qu'il opère. Il ne dit pas quand Il l'a fait, et encore moins qu'Il va le faire, et encore moins que tout le reste, qu'Il continue toujours à le faire. La Révélation ne parle jamais ainsi, mais elle parle plutôt de son effet global ; car par une seule offrande, Il a rendu parfait à perpétuité ceux qui sont sanctifiés (Héb. 10:14). Par contre, nous avons besoin du lavage d'eau chaque fois que nous manquons, et, hélas ! aussi souvent que nous manquons. C'est le lavage des pieds de notre Seigneur en Jean 13 qui répond à ce qu'on aura bientôt l'occasion de considérer. Nous n'avons pas besoin d'aborder ce sujet maintenant, qui aura sa place dans une étude complète. Je me borne à y faire référence pour balayer ce qui est une erreur positive et une faute d'interprétation de la Parole de Dieu.

Nous pouvons aussi observer, que la communion ecclésiastique, aussi importante soit-elle, n'est nullement en vue ici. Dans ce temps de déclin de la profession extérieure, l'apôtre parle de la communion spirituelle des vrais chrétiens les uns avec les autres, qui doit survivre à toutes les défaillances, et qui y survit en fait selon la mesure de notre marche en communion avec Dieu. Nous avons à nouveau ici une doctrine abstraite, que nous sommes tenus de mettre en pratique.

Ch. 1:8 — Le deuxième « si nous disons »... pas de péché

Nous en arrivons maintenant au deuxième « si nous disons » de la profession chrétienne. « Si nous disons que nous n'avons pas de péché » : c'est une affirmation bien étonnante pour un chrétien, pourtant il y en a qui le disent, et dont il faut tristement penser qu'ils ne sont pas chrétiens. Cette phrase particulière n'implique pas qu'ils ne puissent pas l'être. Il est dit que « si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes ». Ah ! on le fait facilement, on se séduit soi-même facilement. Ce genre de pensées est effectivement un égarement. Comment ceux qui ont la vie éternelle en Christ peuvent-ils se tromper eux-mêmes au point de dire qu'ils n'ont pas de péché ? S'ils disent que Christ a ôté leurs péchés en les portant, c'est vrai ; s'ils disent que le vieil homme a été crucifié, c'est aussi vrai, s'ils disent que Dieu a condamné le péché dans la chair pour eux, c'est vrai sans aucun doute. Mais dire qu'on n'a pas de péché, avoir d'abord regardé dans son cœur, et avoir ensuite levé ses yeux au ciel, et dire ensuite : « m'étant examiné moi-même, je dis que je n'ai pas de péché », c'est une illusion extraordinaire chez un saint de Dieu. On le comprend chez un panthéiste, parce qu'il est aveugle, tout comme ses dieux. Avoir une pensée rabaisée sur Christ va de pair avec une haute opinion de son propre état. Il semble que cette erreur fut celle des Pélagiens, des années après le temps de Jean.

Pesons le verset. Il ne s'agit pas ici de péché commis, mais du péché inhérent, qui doit être senti comme une tendance constante toujours prête à se manifester ; et si l'on n'y veille pas, il est sûr qu'elle apparaîtra. Car même si nous avons la nouvelle vie en Christ, nous avons aussi notre vieille nature mauvaise, et nous sommes tenus à veiller à en couper les pousses dès qu'elles bourgeonnent. Nous avons une base d'encouragement bénie en ce que notre vieil homme a été crucifié avec Christ, que le corps du péché a été annulé, pour que nous ne servions plus le péché (Rom. 6:6). Néanmoins nous sommes appelés à mortifier par l'Esprit les actions du corps (Rom. 8:13). Dieu sera avec nous

pour nous fortifier, comme Il le fait toujours quand il y a de la dépendance et de la soumission de cœur. Mais dire que nous n'avons pas de péché ! C'est une théorie de propre-justice, et cette théorie ne peut avoir qu'une apparence de force en faisant du péché quelque chose de très vague (on arrive à cela en se trompant soi-même et en ignorant la vérité), et de là on dit qu'on n'a pas de péché. Telle a été l'illusion de tant de chères âmes ; il faut en avoir beaucoup pitié, et leur montrer qu'il a fallu un bien bas niveau d'estimation du péché et de la vérité, pour qu'une telle théorie arrive à s'emparer de l'esprit.

Il y en a eu Un dont on a pu dire en vérité « En Lui il n'y a pas de péché » (3:5) ; dans tous les autres, il y a du péché, sans en excepter aucun des saints qui ait jamais vécu. Car il y a encore la vieille nature ; et celle-ci ne manque pas d'éclater au jour quand nous ne la maintenons pas entièrement sous la puissance de la mort de Christ par l'Esprit de Dieu. Mais ici, il s'agissait d'une vanterie charnelle et fausse. Tous ces « si nous disons » décrivent le mal croissant parmi les chrétiens professants. Ils supposent une erreur systématique chez des gens qui se livrent à la spéculation. « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous » (1:8). C'est une déclaration si forte qu'elle amène à douter que ceux qui s'illusionnent pareillement puissent être chrétiens. Mais « la vérité n'est pas en nous » paraît être un peu différent de « la vérité n'est pas du tout connue par nous ». Sans doute, tout chrétien est censé connaître la vérité par l'enseignement de Dieu. En tout cas, l'attention est attirée par l'expression particulière de la phrase ; car le fait de se tromper soi-même est imputé au fait que la vérité n'est pas en nous intérieurement. La vérité doit être « en nous », non pas simplement crue et reconnue par nous. Il n'est pas douteux que bien des personnes tiennent ces théories, et pourtant on aurait tort de penser que ce ne sont pas des chrétiens. Elle veulent probablement dire qu'elles n'ont jamais cédé au péché : même ceci est bien hardi à soutenir. Au mieux cela témoigne d'une très bonne opinion de soi-même, bien éloignée de ce que les saints plus spirituels ont jamais ressenti ou exprimé.

Ch. 1:9 – Confession

Au v. 9 l'apôtre met le croyant sur un terrain entièrement différent, sous la conduite de l'Esprit de Dieu. « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés ». « Si nous disons que nous n'avons pas de péché », peut-on s'attendre à du jugement de soi-même et quelque confession ? Il n'y en a ni besoin ni raison d'être. Un rêve perfectionniste a eu son influence aveuglante sur l'âme. Ici au contraire, nous n'avons pas de « si nous disons ». Confesser les péchés indique une réalité vivante, tout comme marcher dans la lumière, en ayant communion les uns avec les autres, le sang étant là pour purifier de tout péché. Il n'est pas question de « si nous disons ». Ceux qui ont de la réalité ne font pas étalage de ce qui est leur part ; ils en jouissent. Christ vit en eux ; et comme ils ont été engendrés par la parole de la vérité (Jacq. 1:18), ils pratiquent la vérité. La vérité est *en* eux. N'est-ce pas ce à quoi nous sommes tous appelés, nous qui L'avons réellement, Lui, comme notre lumière, notre vie et la vérité ?

Ici le chrétien est caractérisé par un esprit entièrement différent, du commencement à la fin. « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité ». Si nous avons été entraînés dans le péché, que faisons-nous ? Il en est ainsi à la conversion, et il en reste toujours ainsi chaque fois qu'il y en a besoin. Car notre Dieu ne peut pas supporter les péchés. Nous ne les cachons pas ; nous les confessons à Dieu, et à l'homme aussi quand c'est nécessaire ou édifiant. Ainsi l'orgueil de la volonté est brisé, et par la grâce, on renonce à sa propre réputation misérable. On fait attention au caractère de Christ que nous portons. Dorénavant c'est Son nom qui compte ; et que vaut le notre en comparaison du Sien ? « Si donc nous confessons nos péchés, Il est fidèle et juste pour pardonner » : quelle parole encourageante que celle-ci, et vraie dès le premier moment où nous nous sommes tournés vers Dieu ! Ici aussi, elle est vraie en principe ; il n'y a pas de limite particulière dans le temps, comme dans les cas précédents. Pour le chrétien, c'est un principe de départ, et qui subsiste ; il est censé gouverner sa nouvelle marche du début jusqu'à la fin, comme un fait toujours vivant dans le chrétien.

Aller à Dieu au sujet de notre mal quand tout était mal, nous convenait alors que nous étions dans la poussière comme des perdus. Il est le Dieu de toute grâce, quel que soit le besoin, jusqu'au bout. « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier » non pas seulement de tout péché, mais « de toute iniquité » [ou : « injustice »]. Car la souillure est le résultat malheureux du péché ; c'est la règle susceptible de rendre l'âme malhonnête, et qui la rend effectivement malhonnête si on se cache comme Adam. En cachant le péché en son sein, on s'éloigne de plus en plus de Dieu. La seule chose bonne à faire, c'est de se rejeter sur Lui et de confesser ses péchés à Ses pieds. Cela demeure continuellement vrai dès l'instant où nous Le connaissons comme notre Père. Car le gouvernement de notre Père est aussi vrai et fiable pour le saint que l'a été Sa grâce, lorsqu'au commencement nous avons découvert la rémission de nos péchés. C'est d'ailleurs là la portée de la requête du Seigneur dans la prière dominicale, comme on l'appelle. À proprement parler, elle ne se réfère pas à un homme impie en train de se convertir ; elle correspond plutôt au désir quotidien du disciple, comme le reste de ce que notre Seigneur a enseigné dans le sermon sur la montagne. Il est important de saisir qu'il ne s'agissait pas d'une prédication de l'évangile par le Seigneur en vue de gagner des pécheurs à la grâce de Dieu. Mais si le croyant pêche (Jean 15:1-10 ; 1 Pierre 1:14-17), c'est une affaire dont notre Père s'occupe dans Son gouvernement moral à l'égard de nos âmes. Il prend note de tout, parce que nous sommes Ses enfants et les disciples de Christ. Son amour, Son honneur, Sa grâce, Sa vérité sont tous en cause en cela. La Parole a purifié et elle nous purifie encore. Or cette purification ne concerne pas seulement nos péchés, mais aussi les conséquences du péché — c'est une purification de toute iniquité (injustice), de tout le manque de droiture qui est la suite naturelle du péché.

Ch. 1:10 — Le troisième « si nous disons »... « nous n'avons pas péché »

On arrive enfin au troisième et dernier de ces « si nous disons ». « Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur et sa parole n'est pas en nous ». C'est le plus audacieux des trois. Il décrit une classe de personne dégradée jusqu'à cette extrémité où l'on se dresse contre Dieu à l'aide d'une théorie des plus extravagantes. Ces doctrines singulières s'infiltrèrent nulle part mieux que parmi les chrétiens professants. Car la corruption de ce qui est le meilleur est la pire des corruptions. On ne la trouvait même pas tellement parmi les Juifs, bien qu'ils abondassent en traditions pernicieuses qui les ont profondément souillés en déshonorant Dieu. Mais la chrétienté est un boulevard rempli de fables qui se rajoutent les unes aux autres, s'élevant toujours plus dans la provocation de Dieu à la colère.

Ce dernier « si nous disons » est l'un des rêves les plus immondes issus du gnosticisme, auquel il est fait allusion tout au long de l'épître, et non seulement cela, mais aussi dans les écrits de Paul avant ceux de Jean. Ce n'était que le début de ce mauvais courant, qui s'est développé rapidement, en s'accéléralant encore plus après le départ des apôtres. Mais ces raisonnements vains et profanes de l'esprit humain dans les choses de Dieu passent à la légère sur les grands fondements de la moralité ; c'est sur ce point qu'ils se trahissent, et vers lequel tendent toutes les fausses doctrines. Non seulement cela affaiblit la source de la responsabilité chrétienne, mais cela la nie et la détruit tout à la fois.

Notons au passage que les éthiques de la philosophie, ancienne ou moderne, ne peuvent trouver aucune assise stable. Elles ne saisissent pas la vérité que les devoirs découlent des relations, et par dessus tout de la relation avec Dieu. Cette carence irrémédiable les amène à suivre les païens qui ne connaissent pas Dieu et ignorent toute relation avec Lui ou avec Son Fils. Sur ce plan, les chrétiens de nom s'égarent de manière plus coupable car ils renient même leur foi passée. Il n'y a en effet plus de place pour la grâce de Dieu en Christ. « Si nous disons que nous n'avons pas péché ». Pour dire cela, combien faut-il que leurs âmes soient enveloppées des plus profondes ténèbres ! Combien la lumière qui était en eux est devenue ténèbres ! (Luc 11:35) — et des ténèbres telles qu'il n'y en a guère de plus profondes et plus désespérées ! C'est ainsi qu'il en est encore, dans beaucoup de cas, bien trop nombreux.

Les pires, il faut s'en rappeler, ce sont les antichrists qui avaient eu leur place dans l'église, et étaient reconnus dans la famille de Dieu, au temps où les apôtres vivaient. « Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous ; mais c'est afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant aucun des nôtres » (2:19). Si ceux du v. 10 n'étaient pas des antichrists, ils étaient adversaires de la vérité, et même des séducteurs. Mais les pires d'entre eux sont les derniers, car c'est un rejet provoquant de la Parole de Dieu que de dire qu'on n'a pas péché. C'était déjà mauvais de dire que nous n'avons pas de péché, maintenant que nous sommes chrétiens ; mais dire que nous n'avons jamais péché est en contradiction directe avec le témoignage constant de Dieu tant dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau. C'est ce qui est dénoncé ici. C'est faire Dieu menteur sans même en avoir honte. On rencontre de temps en temps de telles personnes dans la chrétienté, assez rarement, grâces à Dieu. Mais il y en a qui nient l'existence même du péché, comme tous les panthéistes, bien sûr. Ils revendiquent avoir part à la divinité, comme ils disent, et s'il en est ainsi, comment Dieu pourrait-il péché ?

Sans doute c'est de la philosophie fautive et insensée ; mais ce qui est terrible pour le cœur du chrétien, et aux yeux de Dieu, c'est que ceux qui avaient commencé avec Son Fils, le Sauveur, et avec la rémission des péchés par Son sang, aient sombré dans un tel abîme jusqu'à nier entièrement d'avoir péché. « Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur et sa parole n'est pas en nous ». Avaient-ils oublié leur confession du commencement lorsqu'ils avaient pris la position de se détourner du judaïsme périmé et des faux dieux des Gentils ? Mais il y avait pire encore. Peut-on imaginer de faire Dieu menteur ? Se « séduire soi-même » était déjà mauvais en présence de la lumière qui doit nous manifester, mais c'était une bagatelle en comparaison de faire Dieu menteur. Là on se permet le blasphème ; là on attaque Dieu sans pudeur au point le plus sensible de Son honneur. Car qu'est-ce qui importe le plus à Dieu que d'être vrai et saint ? « Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur et sa parole n'est pas en nous ».

Ce n'est pas seulement que la « vérité » ne soit pas en nous (1:8), quoiqu'on puisse supposer qu'il s'agisse de la même chose, mais exprimé de manière plus générale. Mais ici (1:10), c'est un rejet direct de Sa « parole » dans toute sa simplicité : elle ne pouvait guère être reçue par de telles âmes. Quand Sa Parole est en nous, c'est volontiers et avec humilité qu'on reconnaît avoir péché. C'est ce que dira Israël dans un temps futur, « tout Israël sera sauvé » (Rom. 11) dans ce jour qui s'approche pour la joie de toute la terre. Et nous qui appartenons à Christ en haut, que disons-nous ? Qu'avons-nous dit en sortant des ténèbres pour entrer dans la lumière ? N'avons-nous pas commencé par cela ? Oui, nous avons commencé par ce que nous n'oublierons jamais. Toute âme vraiment convertie dit « nous avons péché ». Mais ici l'apôtre écrivant cette épître très longtemps après que la grâce et la vérité soient venues par Jésus Christ et qu'il ait été rendu témoignage depuis longtemps à la confession chrétienne, — c'est alors qu'il nous parle solennellement de ce mal énorme. Il ne s'agit pas des Juifs ni des Gentils, mais des chrétiens professants, de l'époque ou de tous les temps ; ils n'étaient certainement pas de vrais chrétiens, même s'ils n'étaient pas encore des apostats. « Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur et sa parole n'est pas en nous ».

Je saisis l'occasion de rectifier une erreur des Puritains qui appliquaient Ésaïe 50:10 au chrétien. Ce verset vient s'opposer directement au premier des « si nous disons » de l'apôtre aux v. 6 et 7. Cette erreur fleurit encore chez ceux qu'on appelle les hyper-calvinistes, pour ne parler que d'eux. On la trouve formulée clairement dans l'ouvrage « L'enfant de lumière marchant dans les ténèbres » écrit par un ancien ecclésiastique éminent. Je ne dis pas que cet ecclésiastique utilisait un de ces versets pour contredire l'autre, et si je me souviens bien, il ne se référait même pas à l'apôtre ; peut-être n'avait-il même pas vu la confusion et l'erreur impliquées par l'application qu'il faisait. Le fait est que ce Puritain avait en vue des cas assez courants parmi les âmes provenant de l'état de la chrétienté dégénérée depuis si longtemps, où même les vrais chrétiens n'avaient pas une paix certaine, et perdaient le peu qu'ils avaient pu en avoir, pour toutes sortes de raisons, dont la principale était qu'ils recherchaient au-dedans d'eux-mêmes ce repos qui ne se trouve qu'en Christ et en Son œuvre pour nous. C'est cette absence douloureuse d'assurance à laquelle cette école se

réfère par « un enfant de lumière marchant dans les ténèbres ». Or cet usage des termes « lumière » et « ténèbres » est un troisième usage, distinct à la fois de celui qu'en fait le prophète [Ésaïe] et de celui de l'apôtre. Aucun de ces termes « lumière » et « ténèbres » dans l'usage qu'en font Ésaïe ou l'apôtre Jean ne se rapporte au cas — qui est un fait étrange maintenant, et si longtemps banal — d'un croyant cédant à l'incrédulité, au lieu de la juger comme un péché contre le témoignage de l'Esprit, contre l'œuvre du Seigneur et contre la volonté du Père. De telles âmes n'ont jamais vraiment reçu la parole de la vérité, ni l'évangile, et elles ont besoin de commencer par là, même si elles ont à se juger aussi pour tout autre chose. Si elles se tiennent devant Dieu dans la vérité de leurs péchés, elles trouveront qu'Il s'occupe d'elles dans la vérité de Sa grâce en vue de leur délivrance.

Or le prophète Ésaïe ne parlait pas des chrétiens, mais du futur résidu pieux, en contraste avec la masse apostate qui allait périr selon le v. 11. « Qui d'entre vous craint l'Éternel, qui entend la voix de son serviteur, quiconque marche dans les ténèbres et n'a pas de lumière, qu'il se confie dans le nom de l'Éternel et s'appuie sur son Dieu » (Ésaïe 50:10). Il saute aux yeux que le prophète juif et l'apôtre chrétien n'utilisent pas les mots « lumière » et « ténèbres » dans le même sens.

Le prophète [És. 50:10] utilise ces mots en rapport avec les circonstances effroyables de l'heure exceptionnelle à venir, celle du châtement des péchés de la nation, non seulement l'idolâtrie, mais ce qui est bien pire, le rejet du Messie. Dans ce passage, les hommes pieux, soit qu'ils passent par le martyr, soit qu'ils soient préservés, souffrent à l'extrême, n'ont pas de lumière, mais attendent leur Libérateur qui va détruire les ennemis du dedans et du dehors. L'apôtre, de son côté, traite de la vérité chrétienne, de ce qui répond à la nature éternelle de Dieu dans Ses enfants, et il s'élève bien au-dessus d'une crise prophétique ou des particularités d'une dispensation. Le chrétien ne marche pas nécessairement selon la lumière, mais il marche toujours dans la lumière comme Dieu est dans la lumière révélée par Christ. C'est le caractère moral propre à la nouvelle nature, la nature de Dieu, qui est lumière et en qui il n'y a pas du tout de ténèbres. Certes le chrétien a encore la vieille nature, mais il est affranchi, étant mort avec Christ, n'ayant plus jamais, par grâce, à la tolérer, mais ayant à condamner ce que Dieu a condamné dans la croix de Christ à tout prix pour Lui-même. Car nous avons en effet un plein salut, non seulement de nos péchés, mais du péché, étant justifiés du mauvais fruit (Rom. 5:1), et justifiés de l'arbre mauvais (Rom. 6:7).

C'est à l'apôtre Paul qu'est revenu le soin de traiter de cette justification à deux volets, inconnue des théologiens de toutes les écoles. Mais l'apôtre Jean parle de manière plus approfondie que tout autre, de la vie éternelle, notre nature nouvelle et divine, et il met en contraste sa réalité chez les vrais chrétiens avec sa fausseté chez ceux dont la marche renie cette vie et la vérité. Parler de communion avec Dieu tandis qu'on marche dans les ténèbres non dissipés de la nature déchue, c'est un mensonge vivant, ou plutôt le mensonge de la mort. Dès le début de sa course, le chrétien laisse les ténèbres et marche dans la lumière. Ce n'est pas de la présomption, mais de la foi. « Je suis la lumière du monde [Israël n'a jamais pu le dire, ni ne le pouvait] : celui qui Me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jean 8:12). Le chrétien peut glisser par négligence, il peut céder à la propre volonté, ou être entraîné par les convoitises de la chair ou des pensées : tout cela est péché et inconséquent avec la lumière. Mais tout sérieux que cela soit, l'amour divin en Christ qui l'a pardonné quand il était ennemi, et sauvé quand il était perdu, fournit la grâce qui restaure, — comme nous le verrons au chapitre suivant, — et il ne qualifie jamais de « marche dans les ténèbres » aucune triste inconséquence de ce genre. Si nous avons des enfants qui s'égarer, notre relation avec eux demeure : combien plus avec les enfants de Dieu ! Ceux qui marchent dans les ténèbres, selon notre apôtre, mentent et ne pratiquent pas la vérité. Ils n'ont ni la vie ni la lumière, et ce dont ils ont besoin, c'est d'être réveillés et vivifiés. Le chrétien qui tombe n'a besoin que de se repentir et d'avoir sa communion restaurée lorsqu'elle a été interrompue. Au lieu de perdre la lumière, c'est dans la lumière qu'il s'humilie profondément pour sa faute.

Le v. 7 est clair sur tout cela, car il nous donne une vue grandiose du nouveau terrain sur lequel la grâce établit tout vrai chrétien. « Si nous marchons dans la lumière comme Lui est dans la lumière » :

c'est par là que commencent et que continuent tous ceux qui ont été appelés hors des ténèbres. En même temps qu'une vraie perception de la nature de Dieu dont le vrai chrétien est participant, nous avons aussi « communion les uns avec les autres », ce qui est l'action de la vie divine en direction de nos frères, — comme la marche dans la lumière est en direction de Dieu. Alors vient le précieux fondement, et le support, de ces deux choses, comme leur privilège absolument nécessaire : « le sang de Jésus Son Fils nous purifie de tout péché » sans quoi nous ne pourrions ni recevoir ni être gardés dans la merveilleuse part des chrétiens. Mais ce fondement est un tout, et forme la condition de tous les chrétiens.

La dernière phrase du v. 7 est trop souvent considérée comme une ressource vis-à-vis des manquements, mais c'est ignorer sa place au fond, et sa liaison réelle avec le reste ; c'est la dissocier de son objet fondamental, et la substituer à la ressource donnée de Dieu en 1 Jean 2:1-2. Ce mauvais usage est nuisible à tous égards. Le v. 7 est un sommaire de la condition générale du chrétien, et en le prenant comme il est, il va à l'encontre du but recherché. Car si tel était bien le but, il faudrait plutôt écrire : « si nous *ne* marchons *pas* dans la lumière, etc. et *n'avons pas* communion les uns avec les autres, le sang de Jésus nous purifiera de notre péché particulier ». Cette dernière phrase exprime bien la notion de ressource, je pense, mais elle est en opposition manifeste avec l'affirmation générale et abstraite du privilège chrétien, qui est le sens authentique et voulu par l'apôtre. Il n'y a que ce sens qui cadre avec le contexte, mettant en contraste la grande liste brillante des privilèges chrétiens essentiels avec les diverses formes de la profession mauvaise qui déshonore le nom du Seigneur, s'écarte de la vérité, et conduit à la ruine éternelle. La ressource en cas de manquement ne peut qu'être mise ailleurs, et être traitée tout différemment, ce qui est le cas.

Troisième méditation publique — 1 Jean 2:1-2 — Restauration de la communion

Introduction

Ces deux versets appartiennent proprement au chapitre 1 ; ils en sont le complément nécessaire. Malgré la conjonction de coordination du début du v. 3, ce v. 3 introduit un nouveau sujet : l'application de la vérité du ch. 1 de diverses manières, extrêmement importantes et profondément intéressantes, pour garder les âmes de l'égaré et de se tromper elles-mêmes. Ces versets n'ont pas encore été abordés, mais dans les deux versets qui sont devant nous, nous avons largement de quoi fouiller dans la Parole et méditer dans nos âmes.

Nous avons vu que le chapitre 1 comprend deux parties : l'épanchement de l'amour du Père dans le Fils incarné découlant de la grâce divine sans cause externe, — hormis nos péchés ! L'énergie de Sa nature est l'amour, et la pureté de Sa nature nous est communiquée par le mot, ou la figure, si expressifs, de la « lumière ». Quel mot pouvait mieux convenir à Son propos ? Car il a été écrit pour notre instruction, et il n'y a pas de raison qu'il dépasse notre capacité de compréhension avec le secours du Saint Esprit. Car aucun élément ne refuse mieux la corruption que la lumière, et en elle-même elle est absolument pure ; en tout cas, il en est ainsi pour la lumière de la nature de Dieu. Telle est la part que, comme chrétiens, nous recevons par la grâce de Dieu : Sa nature ; et c'est ce que l'apôtre a été conduit à leur dire alors que l'église allait extérieurement au naufrage. Nous voyons ici qu'il en était déjà ainsi : l'épître elle-même le prouve. La pire forme de mal imaginable dans la chrétienté est ce qui est appelé « antichrist », et à cette époque il y avait « beaucoup (*) d'antichrists ». Il y en a beaucoup plus maintenant. Ainsi Dieu a pris soin que les germes des pires maux soient en tout cas complètement manifestés avant que le dernier apôtre écrive, afin qu'il existe une déclaration divine au sujet de ce mal et de ses dangers. Cela n'a pas été laissé au seul jugement spirituel, bien qu'évidemment il en faille pour profiter en aucune manière de la Parole de Dieu. Mais nous avons l'autorité de Dieu exprimée dans Sa Parole : rien à déduire, pas d'argument humain, ni rien qui résulte de l'expérience des saints ; mais seulement ce qui se recommande directement de l'autorité de Dieu à la conscience et à la confiance de tous Ses enfants. Puisque tous ces maux

devaient exister un jour, Dieu, dans Sa sagesse, a donc pris soin par Sa Parole, que les pires d'entre eux soient là pour être mis au jour et condamnés devant Ses saints.

(*) note Bibliquest : « plusieurs » selon la version J.N. Darby

C'est pourquoi cette épître a un caractère bien particulier. Elle n'est pas comme 2 Thessaloniens qui porte les regards vers une autre époque, un autre temps, vers ce qui n'est pas arrivé mais qui doit avoir lieu avant le jour du Seigneur : l'apostasie. L'apostasie signifie l'abandon entier du christianisme, et il est certain que cela arrivera, l'un des facteurs mauvais pour amener cet abandon étant ce qu'on appelle de manière étrange la « haute critique ». C'est la préparation des hommes à une incrédulité qui sera bien plus profonde, complète et ouverte. Où est l'honnêteté des personnages officiels, dont la fonction même est de maintenir l'autorité de la Parole de Dieu, alors qu'ils reçoivent honneurs et salaires sur la terre précisément de ce qu'ils savent, alors qu'ils devraient savoir (s'ils ne le savent pas) qu'ils sont en train de le saper ? Mais cette apostasie est future, tandis que les antichrists étaient déjà là. C'était la « dernière heure », et le signe en était la présence de « beaucoup d'antichrists » ; or ils étaient déjà là ; ce n'était pas simplement un mal futur. L'antichrist est encore à venir, mais beaucoup d'antichrists sont les précurseurs de l'antichrist.

Ch. 2:1 concerne des manifestations de la chair dans le croyant

Toutefois, dans les versets que nous avons devant nous, il s'agit d'un mal beaucoup plus général. Hélas ! c'est ce dont il faut tenir compte avec tout chrétien professant. La chair est inimitié contre Dieu ; elle est un danger proche et permanent, parce qu'elle offre à l'ennemi une prise directe pour agir, et pour agir non pas simplement sur ceux qui n'ont rien d'autre en eux que la chair, mais aussi chez ceux qui, bien que dans l'Esprit quant à eux-mêmes (Rom. 8:9), ont la chair en eux. Il est vrai qu'il est positivement dit qu'ils ne sont pas dans la chair, c'est-à-dire qu'ils sont délivrés de la chair par la foi en Christ ; ils ont reçus une nature entièrement nouvelle, et ne sont pas laissés sans ressources dans la vieille nature. Il y a une puissance suffisante dans le Saint Esprit pour garder tous les saints de pécher.

Nous savons que c'est un fait que nous pouvons pécher, et que nous trébuchons tous souvent ; mais c'est notre faute. C'est pourquoi le croyant est celui qui devrait être *prêt* à défendre Dieu contre lui-même, et il devrait même être *heureux* de le faire. Il est vrai que c'est humiliant, mais chers frères, ne tirons-nous pas notre bénédiction, une grande bénédiction, de ce qui nous humilie ? Il n'y a pas une seule épreuve de ce genre, qui, si elle est acceptée de la part de Dieu, ne tourne par Sa grâce pour le bien, même si en elle-même, elle est désagréable, douloureuse, voire injuste quelquefois. « Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos » (Rom. 8:28). « Tout ce qui nous est donné de bon et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des lumières » (Jacq. 1:17), en sorte que nous sommes inexcusables si nous donnons de Lui une mauvaise image ; car nous sommes Ses enfants, et nous sommes appelés à maintenir le caractère de la famille.

Bien comprendre ch. 1:7. Marcher dans et selon la lumière

C'est pourquoi il ne faut pas prendre de travers ce que dit l'apôtre quand, dans la seconde partie du ch. 1, il montre le merveilleux point de départ au croyant. Car le v. 7 qui est tellement et si largement mal compris, se rapporte réellement à la position du croyant. Ces versets reviennent constamment à sa conduite factuelle, à la *réalité* de sa marche, et au caractère de la marche qui est normal pour nous, parce que nous avons la vie éternelle, et parce qu'en outre cette vie éternelle a, à la fois, la puissance pour préserver et le fondement d'une consolation infinie dans le sacrifice de Christ. « Mais si nous marchons dans la lumière » est une déclaration abstraite applicable au chrétien s'il en est un. Cela suffit pour montrer la perversité de la compréhension erronée dont nous avons parlé. En réalité, il n'est pas question d'un quelconque moment particulier dans le temps, ou d'un fait particulier dans la marche du croyant, mais du caractère de cette marche, selon Dieu.

C'est justement ce que notre apôtre est si heureux de présenter, et de nous appliquer si constamment. « Si nous marchons dans la lumière » signifie en effet « si nous sommes chrétiens », « si nous avons vu la lumière de la vie », « si nous sommes de ceux qui suivent Christ ». C'est le Seigneur qui dit « celui qui Me suit ne marchera pas dans les ténèbres » (Jean 8:12). Veut-Il dire par là que ce n'est la part que de certains saints ? Il affirme que c'est vrai de tous ceux qui Le suivent ; « il ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ». Ce privilège si grand provient entièrement de la grâce divine, et n'est nullement le fruit de notre fidélité. Il n'est le fruit que de la bonté incomparable de Dieu, par laquelle nous qui sommes croyants avons déjà maintenant à faire directement avec Dieu comme Il est. Or où Dieu est-Il connu comme Il est ? Dans la lumière ; certainement pas dans le noir, mais dans la lumière ? C'est là que non seulement nous avons la vie éternelle, mais qu'en plus, nous marchons dans la lumière, au lieu de marcher dans les ténèbres comme si nous étions païens. L'homme déchu marche nécessairement dans les ténèbres, parce qu'il ne connaît pas Dieu. Le croyant marche dans la lumière, parce qu'il connaît Dieu, ayant vu Christ, la lumière de la vie ; et cette lumière de la vie n'est pas seulement un petit rayon bientôt disparu ; c'est une lumière parfaite et constante. La vraie lumière luit déjà (2:8), et où luit-elle ? Sur le chrétien, au fond de son cœur. L'apôtre Paul ajoute même « la lumière de la gloire » parce qu'il était occupé de Christ en haut ; mais ici c'est plutôt la lumière de la vie en Christ, la vraie lumière de la nature divine. C'est pourquoi, quand donc nous sommes convertis, et que nous nous reposons sur la rédemption, où sommes-nous amenés ? Non pas déjà dans le ciel, mais à Dieu (1 Pierre 3:18). Et Dieu est-Il ténèbres ? « Dieu est lumière, et en Lui il n'y a point de ténèbres ». Voilà où nous marchons.

Les gens confondent marcher *dans* la lumière avec marcher *selon* la lumière ; or c'est tout autre chose. Car si vous dites « nous marchons selon la lumière », cela se rapporte à la conduite pratique ; mais si on dit « nous marchons dans la lumière », c'est là où nous sommes amenés par notre Seigneur Jésus Christ : à Dieu ; et nous y marchons désormais jusqu'au moment où nous serons avec Lui là où cette lumière ne rencontre absolument plus aucun obstacle. Ici nous sommes environnés de toutes sortes d'obstacles, d'entraves, et de dangers de la chair, du monde et du diable. Pourtant, nous marchons déjà par la foi dans la lumière de la présence de Dieu.

L'œuvre de Satan

L'Ennemi a ce qu'on peut appeler une rancune personnelle contre le Fils, le Seigneur Jésus, en particulier. Dès l'origine aussi, Satan a eu une rancune contre l'homme, alors que Dieu avait des sentiments de tendresse et de compassion à son égard. Or ce n'était pas étonnant, car c'était le propos de la Dété, que le Fils devînt Homme. Mais en outre, l'homme tout simplement, était un sujet d'intérêt pour Dieu. C'était une créature qui n'était que poussière avant que Dieu lui souffle dans les narines la respiration de vie — ce qu'Il n'a fait que pour l'homme, et pour aucune autre créature sur la terre. Aucune créature, hormis le chef [tête] terrestre, n'a reçu le souffle de Dieu de cette manière directe. Les autres créatures ont commencé à vivre sans rien de la sorte, et en conséquence elles périssent dans la mort. Mais il n'en est pas ainsi pour l'homme ; en mourant il retourne certainement à la poussière, mais qu'advient-il du souffle de Dieu ? C'est là la base de l'immortalité de l'âme. On ne parle pas, par là, de la nouvelle vie des croyants, mais des âmes des hommes. Si quelqu'un nie l'immortalité de l'âme, n'est-il pas au niveau des incrédules (et cela va loin), parce qu'il fait de l'âme de l'homme rien de plus que de celle du chien ? Y a-t-il pire affront et pire incrédulité en face de ce que Dieu a fait à l'homme et pour l'homme ? Aucun animal n'a été fait à l'image de Dieu, ni selon Sa ressemblance. Mésestimer pareillement et sans honte Dieu et Sa parole, c'est d'autant plus de l'incrédulité et de l'ingratitude que Dieu a été si bon envers l'homme, et a mis un honneur aussi remarquable sur toute la race, en traitant ainsi son chef. L'homme est fait pour dominer. Même aux anges, il n'est pas accordé une pareille position ; ils sont tous des serviteurs. Aucun ange ne portera jamais de couronne, ni ne sera jamais assis sur un trône, malgré tous les rêves de poètes et de théologiens ; par contre, ceux qui croient auront bien une telle place, il n'y a pas de doute. Les saints doivent régner avec Christ.

Il y a ainsi ce qui est extrêmement important justement dans la création de l'homme ; l'œuvre de Satan est de ramener l'homme à une simple créature en rapport avec les choses présentes, fermant ainsi ses yeux à tout ce qui est à venir, et niant par là la parole de Dieu et Son jugement. De nos jours il y a beaucoup de degrés dans l'incrédulité, sans aucun doute ; mais on peut considérer que le premier degré c'est de nier que l'Écriture est la Parole de Dieu, voire de rejeter Son témoignage rendu à Christ dans la prédication de l'évangile ; cela rabaisse l'âme immortelle de l'homme à l'état de celle d'une bête, effaçant enfer et ciel. Il en est ainsi tout au travers de tous les nuages de l'incrédulité, qui vont en s'assombrissant toujours plus. Mais il y a là aussi, et toujours, un danger de présomption, car la chair veut abuser de tout. La chair s'efforce par dessus tout de pervertir la grâce, et elle aime à le faire à moins que la nouvelle nature soit là. Et même là où il y a cette nature, le croyant n'est préservé que par la dépendance de Dieu dans la foi en l'œuvre de Christ.

Dieu est actif. Le Père a des pensées et des affections à partager

D'un autre côté Dieu est actif. Si la lumière est la nature morale de Dieu, l'amour est l'énergie de la nature de Dieu s'extériorisant en bonté, et opérant avec l'affection et les égards les plus profonds. En parlant de manière abstraite, ce n'est le cas qu'avec l'amour. Sans doute il est facile d'abuser de l'amour ; et nous en abuserions non pas seulement occasionnellement, mais nous continuerions de mal en pis si Dieu en Christ n'était pas seulement vie et lumière, mais aussi amour. Oui, le Sauveur est mort en amour pour nous, et a versé Son sang pour nous rendre plus blanc que la neige aux yeux de Dieu, comme Il est l'Avocat que nous avons auprès du Père, qui est saint et juste.

Notez que l'apôtre cesse de poursuivre le sujet de la nature de Dieu, comme dans la dernière partie du ch. 1. Nous revenons à Son caractère de Père, le nom de grâce de relation avec le chrétien. Car la grâce montrée au chrétien est la grâce la plus élevée que Dieu ait jamais montré ou montrera jamais. Sa Parole est maintenant complète. Dieu ne donne plus d'autre révélation, et l'homme n'a pas à en avoir d'autre. Non seulement Dieu a fait ressortir Sa dernière parole, la plus profonde, en Christ Son Fils, mais aussi le Saint Esprit est ici maintenant pour nous fournir une puissance dans le temps présent. Nous n'avons pas à aller à Jérusalem ou à Samarie, à Rome ou à Canterbury, ou n'importe où ailleurs pour connaître la Parole de Dieu et sa signification. Comme les Écritures sont la seule norme de vérité, ainsi le Saint Esprit demeure dans chaque chrétien justement dans ce but — de le guider dans toute la vérité (Jean 16:13).

Mais cela suppose aussi une condition d'âme convenable. La condition élevée et bénie considérée au début du ch. 1 est la communion. Or la communion chrétienne, c'est partager les pensées et les affections du Père, Son œuvre, Ses propos, quelle qu'en soit l'étendue, et tels qu'ils sont concentrés dans l'objet de la foi placé devant nous. On les trouve tous dans la Parole comme personne et dans la Parole écrite, et ils sont là pour nous pour les saisir. Nous apprenons ainsi que ce que Dieu a fait pour nous en Christ était ce qu'Il avait dans Son cœur avant que rien ne fût créé, et ceci était tel que cela a été révélé dans Son propre Fils, et appliqué comme seul le Saint Esprit pouvait le faire. Nous avons le mieux de ce que Dieu pouvait nous donner, Son propre délice éternel dans Son Fils, et ce délice nous a maintenant été communiqué. Car quand Il dit « Celui-ci est Mon Fils bien-aimé en qui J'ai trouvé Mon plaisir », n'est-ce pas beaucoup plus merveilleux que de dire « en qui je dois trouver Mon plaisir » ? Nous ressentons bien que cette dernière affirmation aurait déjà été une grande faveur, mais dans ce passage-là Il partage avec nous le principal sujet de joie de Son cœur. Car le plaisir de Dieu se concentre sur le Seigneur Jésus, et d'autant plus parce que le Fils est né de femme, parce qu'Il a daigné devenir homme, — chose aussi nécessaire pour notre bénédiction que celle d'avoir toujours été Dieu. Il aurait pu n'y avoir aucun lien avec l'homme sinon par l'incarnation de Dieu le Fils. Et n'est-ce pas tout, pour la gloire de Dieu ?

Le Seigneur Jésus n'est donc pas simplement venu pour mourir. Certes qu'Il soit venu mourir, c'est ce qui nous introduit dans une condition supérieure à toutes les infirmités issues de nos péchés, et à toutes les conséquences de notre nature déchue. Cependant, jouir de Dieu comme Il est, avoir communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ, est notoirement mis de côté presque

totalemment par les chrétiens modernes ; or n'est-ce pas le meilleur de ce que nous avons ? N'est-ce pas ce qui fait défaut aux croyants ? Ils pensent qu'il est bien suffisant d'être sauvés, ou même d'avoir une petite espérance de l'être à la fin. C'est là que le Calvinisme est si incurablement dur et égoïste. « Si je suis sauvé, c'est la grande affaire. Être élu ou pas, c'est la première des questions à régler ». Tous les cercles sont concentriques autour du moi. La première question avec Dieu, c'est que je dois croire au Seigneur Jésus. Alors le cœur peut se porter ailleurs pleinement, naturellement vers le Père et le Fils dans la puissance de l'Esprit, et non seulement vers tous les saints, mais vers tous les pécheurs, afin qu'eux aussi puissent croire et être sauvés.

Non, la première question n'est pas ma sécurité. Aussi béni que ce soit d'être sauvé, ma sécurité n'est pourtant qu'une petite partie de ce qu'est le christianisme réellement, et une partie encore moindre de la gloire divine. Sans aucun doute, il est essentiel pour le croyant de commencer par là quand il reçoit Christ ; et ce commencement suffit à montrer qu'il ne mérite en rien aucune bénédiction ; Dieu la lui donne gratuitement et pleinement. Mais peut-il y avoir une joie plus élevée que de jouir de Son propre amour, et de Son délice dans le Fils de Son amour ? Qu'y a-t-il de plus grand au ciel ? Certes il y aura l'absence de tout mal et la présence de la gloire, mais rien au ciel ne surpasse la communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ. N'est-ce pas incompréhensible qu'un chrétien puisse aller jusqu'à écrire que nous n'aurons aucune communion dans le ciel ? Bien sûr, en écrivant cela l'auteur ne visait pas la communion « ecclésiastique », car ce serait pure idiotie que de parler d'une telle chose dans le ciel, aussi précieux que cela soit sur la terre. Il voulait bien dire ce qu'il disait : « aucune communion » ; nous vous laissons le soin de peser ces propos. Ce qui est merveilleux, c'est que la communion avec le Père et le Fils nous soit déjà donnée sur la terre ; or que nous soyons rendus capables d'en jouir par l'Esprit, ce n'est là encore qu'une des grâces suprêmes de Dieu.

Ch. 2:1 — Restauration de la communion interrompue

Mais aussi bénie que soit la communion du Père et du Fils, elle est facilement interrompue ; une seule pensée ou parole folle suffit à l'interrompre. Car comment le Père et le Fils pourraient-ils avoir communion avec le péché ? Nous avons ensuite besoin d'une restauration. C'est pour cette raison qu'il est rajouté ce complément plein de grâce : « Mes chers (*) enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas » (2:1). Il n'y avait pas à craindre qu'ils soient perdus. Sur ce point, le Calviniste, aussi dur et borné qu'il soit, a parfaitement raison. La vie éternelle signifie la vie éternelle, et rien moins que cela ; mais cela signifie aussi beaucoup plus que ce qu'on entend communément en juxtaposant ces deux mots. Ils comprennent beaucoup plus que ce que beaucoup de saints et de martyrs ont tiré de ces deux mots de Dieu, tant en étendue qu'en profondeur. À y regarder superficiellement, ce n'est pas une question de simple sécurité. Nous savons tous que bien des chrétiens vivants pensent que c'est même moins que la sécurité, et c'est bien dommage pour eux. Mais y a-t-il quelque chose de trop insensé pour avoir du crédit parmi les chrétiens, même si c'est contraire à la Parole de Dieu, hormis la vérité fondamentale de Christ Lui-même ? Dieu surveille sur ce point le cœur, les pensées et la langue de Ses enfants. Il était ici nécessaire qu'on n'abuse pas de Sa grâce incomparable, et qu'on ne fasse pas peu cas de Son adorable personne.

(*) note Bibliquest : WK traduit « Mes chers enfants » là où JND traduit « Mes enfants ».

La communion avec le Père et avec Son Fils, basée sur la vie éternelle en Christ, nous rend propre pour la lumière, nous rendant capable de marcher dans la lumière ; et Dieu dans Sa grâce nous confère non seulement l'intelligence mais la paix, et nous remplit aussi de joie. Pensez-vous que la plupart des enfants de Dieu croient vraiment que c'est ce à quoi ils ont droit maintenant, et que ce sont les pensées de leur Père à leur égard ? Est-ce que leur christianisme pratique en approche, ne serait-ce qu'un peu ? Une « joie accomplie » (*) ! Or on ne trouve pas cela seulement ici ; la même chose est vraie selon l'expérience et le témoignage de Paul.

(*) note Bibliquest : WK traduit « une plénitude de joie »

Voyez l'épître de l'expérience, celle écrite aux Philippiens. Aucune autre n'a une joie aussi débordante de toute part. À la fois l'apôtre avait cette joie dans Son cœur, et il s'attendait à ce qu'elle se trouve dans le cœur de ces saints qui lui étaient si chers, et à qui il était si cher. En effet, il avait fait l'œuvre à Philippi, si on peut dire, dans une prison à minuit, objet de lourds abus des hommes ; les souffrances et la honte lui avaient été infligées, à lui et à Silas. Nulle part l'œuvre de l'évangile n'a commencé de manière si manifeste avec des chants de triomphe montant vers Dieu au milieu de la douleur. Et Dieu l'entendit, pas seulement les prisonniers comme il nous est dit, mais Dieu l'entendit, et répondit par un tremblement de terre, dont on peut bien présumer sans se tromper, qu'il n'avait pas eu de pareil nulle part ailleurs depuis la création du monde. Les effets qui s'ensuivirent furent entièrement inédits. Leurs liens se détachèrent, sans pour autant qu'aucun prisonnier ne s'enfuit, ni qu'une vie soit perdue, et même sans blessures. Quant au geôlier, il fut réveillé, non seulement pour découvrir que tous ceux dont il avait la charge étaient épargnés, mais pour avoir les yeux ouverts sur quelque chose d'incomparablement meilleur : le Sauveur et Son salut en grâce souveraine. C'était évidemment un homme rude, dur, téméraire, comme tous les geôliers le sont naturellement, et en ce temps-là sans aucun doute. Mais dans cette circonstance, il devint un puissant trophée de la grâce divine, et un témoin de la réponse de Dieu, non pas tant en répression des abus d'autorité, mais à la foi patiente de Ses serviteurs qui chantaient Ses louanges dans la prison. Désormais, leurs chants de joie montaient vers Dieu de manière agréable, et leurs nombreuses blessures les rendaient d'autant plus exquis. Certes dans les circonstances ordinaires, et au milieu de la jouissance paisible de la grâce et de la vérité divine, des chants devraient les accompagner en tout temps en esprit. Cela ne veut pas dire que tous les chrétiens devraient chanter tout le temps, mais la louange devrait en tout temps monter des cœurs ; et c'est ce qui aurait certainement lieu si les saints avaient le christianisme qui avait été communiqué une fois pour toutes à leur foi, et s'ils en jouissaient en esprit, se séparant des blocages obscurcissants de l'incrédulité.

Nos versets s'ouvrent sur l'appel touchant fait à la confiance d'amour de ceux qui sont appelés à de nombreuses reprises « mes chers enfants ». Jusqu'ici, il s'était abstenu de toute parole affectueuse, mais maintenant il en exprime. « Je vous écris ces choses ». Il cesse aussi de se servir de cette forme appropriée à un témoignage en commun, « nous vous écrivons » ; mais son discours devient ici tout à fait personnel. Il écrivait à chacun, et à tous, selon que Dieu le conduisait lui personnellement. Certainement, il était tout autant inspiré pour dire « nous vous écrivons » au ch. 1 que pour dire « je vous écris » au ch. 2 ; mais au ch. 1, c'était ce que des témoins choisis témoignaient par la grâce divine, et ce dont tous les saints étaient censés jouir pleinement. S'ils pouvaient Lui parler en chantant à minuit, c'est sûr qu'ils chantaient aussi leurs cantiques spirituels en plein jour à midi.

Mais ici, un avertissement sérieux est lancé : « Je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas ». Qui s'étonnerait de ce passage à un appel personnel, bien nécessaire ? Pourquoi ? Le péché a des effets en profondeur, spécialement si celui qui compromet Dieu est un saint qui Lui appartient. Si nous connaissons l'évangile, nous devons croire que la vie éternelle s'étend jusqu'à ce que le temps ne soit plus, et que le chrétien a maintenant la vie éternelle, la vie de Christ qui lui est maintenant communiquée, tout comme il a aussi la rédemption éternelle de Christ (Héb. 9:12), non pas une rédemption temporelle comme celle que Moïse a procurée en sortant d'Égypte. Comme nos autres privilèges chrétiens, la rédemption éternelle nous appartient. En 1 Jean 2:1, il n'est pas question que germe une crainte pareille à celle des Israélites. En tant que vivants avec la vie et le caractère de Christ, il nous est fait ressentir, par grâce, ce qui rabaisse le nom de Christ et attriste le Saint Esprit de Dieu pour lequel nous avons été scellé pour le jour de notre rédemption (Éph. 4:30). Nous allons plus loin ici : « le Père » comme tel est cité. Car nous ne sommes pas simplement participants de la nature divine, mais nous sommes dans la relation d'enfants avec le Père.

Si vous pensez à un pauvre orphelin qui n'a jamais connu son père ou sa mère de leur vivant, et qui voit douloureusement l'absence du lien par lequel d'autres sont liés ensemble, vous aurez une meilleure appréciation du grand vide qui doit être éprouvé ici. Ici, nous sommes empêchés d'avoir de

tels sentiments. Non seulement nous avons une nature divine donnée par grâce et qui demeure malgré toutes les tensions et les difficultés ; mais notre titre d'enfants demeure valable parce que nous avons reçu Christ pour être les enfants de Son Père et notre Père. Or qu'est-ce que le péché à Ses yeux ? Rien moins qu'une atteinte portée directement à la nature de Dieu. La proximité de notre relation ne fait qu'aggraver l'offense faite à Dieu. Il s'agit de quelqu'un agissant de sa propre volonté, contre la volonté de Dieu, car tel est le vrai caractère du péché ; ce n'est pas une transgression de la loi comme le traduit à tort la version autorisée du Roi Jacques en 1 Jean 3:4. Les théologiens lui ont fait dire à tort la même chose, parce qu'ils ont tous plus ou moins tendance à sombrer sous la loi. Ce que l'apôtre écrit en réalité dans ce passage (3:4), c'est que le péché est l'iniquité [une marche sans loi, sans règle]. C'est à la fois plus vaste et plus profond qu'une violation de la loi. Quelqu'un qui viole la loi, peut être un Juif négligent ou ayant subi une provocation, sans qu'il ait réalisé l'autorité de Dieu qui s'y rattache ; mais quant à l'iniquité [une marche sans loi, sans règle], son caractère est terrible. C'est pourquoi les Gentils qui ne connaissent pas la loi, ont typiquement ce genre de culpabilité, en sorte que le terme « sans loi » sert à les décrire. Or c'est la définition du péché révélée au chrétien : « le péché est l'iniquité » [une marche sans loi, sans frein]. La transgression de la loi est du péché, mais la réciproque n'est pas vraie ; car le péché a une portée bien plus vaste ; c'est l'iniquité, une marche sans règle, la propre volonté débridée.

C'est pourquoi ici, après tout ce développement de la communion divine et de la nature divine, l'apôtre écrit à ses chers enfants avec une affection grave, afin qu'ils ne pèchent pas. Si je pêche, au lieu que ce soit l'exercice de la vie éternelle, c'est un affront des plus profonds à l'amour du Père et du Fils, une violation de la nature morale de Dieu Lui-même. Ce n'est pas une simple infraction à la loi donnée par Moïse à Israël, même si celle-ci est très importante en elle-même, et d'une grande valeur pour tous ceux qui la connaissent. Le commandement est saint, juste et bon ; mais nous, même si nous avons été des chrétiens Juifs, nous sommes morts avec Christ à la loi, et nous sommes introduits dans une toute autre position ; car nous sommes sous la grâce, et non pas sous la loi. Telle est la position révélée au croyant depuis que notre Seigneur est mort et a été ressuscité. C'est pourquoi, comme Satan est toujours sur le qui-vive pour piéger le chrétien, et jeter du déshonneur sur son Seigneur, nous lisons : « Je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas ». Cela fait bien peu de mots, mais ils sont si solennels ! et la simplicité et la tendresse avec lesquelles ils sont introduits rajoute à leur poids. « Et si quelqu'un a péché ». L'usage de « on » à la place de « quelqu'un » donnerait une idée de généralité de l'affirmation qui n'est pas du tout en vue ici : le mot « on » ne s'y trouve pas du tout. « Si quelqu'un », autrement dit si un saint quelconque, si n'importe quelle personne ayant cette relation et cette nature divine pêche.

Il est supposé qu'il ne s'agit que d'un acte de péché. Il n'est jamais envisagé qu'un chrétien vive délibérément dans le péché. L'Écriture ne fournit ni raison ni excuse à un tel laxisme. Il peut germer dans certains esprits la théorie vicieuse selon laquelle la présence du péché en nous est niée, mais nous avons vu la sentence qui déclare que c'est se séduire soi-même. La vérité ne se trouve pas chez ceux qui bâtissent de pareilles théories. Mais nier avoir péché va beaucoup plus loin, et cela manifeste une conscience cautérisée, et une absence totale de la lumière divine qui met au jour une vie faite entièrement de propre volonté. Est-il possible d'avoir des idées encore plus opposées à la Parole de Dieu à notre sujet ? « Si quelqu'un a péché, nous avons un Avocat ». Ce dernier membre de phrase n'est-il pas une expression singulièrement belle d'une vérité bien consolante ? Il n'est pas dit « il a un Avocat », mais « nous » avons. Ce n'est pas non plus une promesse, si belle soit-elle, de restreindre le service d'Avocat de Christ à l'annulation de la douleur et de la honte issues du péché du croyant.

« Avocat » est un mot de portée beaucoup plus générale que simplement s'occuper d'un acte particulier de péché, même si c'est le point soulevé ici. Or le déshonneur fait à Dieu et dont doit s'occuper l'Avocat est d'autant plus grand qu'il s'agit d'un chrétien. Porter le péché et les péchés, qu'est-ce que cela n'a-t-il pas coûté à Christ ? C'est quand Il a été « fait péché » qu'Il est descendu

dans toutes les profondeurs du jugement de Dieu enduré de Sa main, afin que nous n'ayons pas à l'endurer.

« Si quelqu'un a péché, nous avons un Avocat » — le « nous » désigne l'ensemble des chrétiens, tous ceux qui sont des objets de la grâce divine. C'est en haut qu'Il est pour faire face à ce besoin. Comme Il est toujours pour nous là-haut, ainsi aussi nous L'avons toujours pour nous. De même que nous avons la rédemption par Son sang, la rémission des péchés, la vie éternelle en Lui, ainsi pareillement nous L'avons comme Avocat auprès du Père. C'est une ressource merveilleuse de grâce. Ce mot « Avocat » est le même mot (« παρακλητος ») que celui utilisé par l'apôtre Jean dans son évangile pour désigner le Saint Esprit, et qui est traduit un peu moins bien par « Consolateur ». Si c'était le mot à utiliser, il faudrait qu'il y ait en grec « παρακλητωρ » comme en Job 16:2 dans la version des Septante. Tandis que la formation même du mot παρακλητος, et par-dessus tout son sens tel qu'on peut le déduire de l'usage qu'en fait l'Écriture signifie plutôt quelqu'un qui est appelé en notre faveur et qui peut parfaitement faire pour nous ce que nous sommes incapables de faire, et ce que nous ne pouvons qu'être incapables de faire. Cela suffit à montrer que nous devons pas mettre des limites étroites au sens de ce mot, ni nous imaginer que le seul travail de l'Avocat soit de s'occuper du péché ; Il est aussi notre Consolateur et veille à tout ce qui nous manque.

Il est évident que la consolation serait un manière bien étrange et imparfaite de s'occuper du péché d'un chrétien, même si c'est le résultat en grâce. Certes ce serait un moyen humain, et une manière d'agir appréciée de la chair, autrement dit : « parle le moins possible du péché : épargne les sentiments de notre pauvre frère défaillant, qui n'y peut rien ». Une âme droite désire au contraire que la plaie soit vue de près ; elle prie pour que le mal insidieux soit entièrement passé au crible jusqu'au bout, et elle se juge elle-même devant Dieu pour avoir cédé à un mal si indigne du Père et du Fils, et tellement attristant pour le Saint Esprit. Néanmoins, avant qu'on cède au mal, et pour qu'il soit tiré le meilleur profit d'une circonstance si triste, nous avons un Avocat auprès du « Père », Jésus Christ le juste. Ce n'est pas auprès de Dieu en Sa qualité de « Dieu ». Ce terme aurait été correct si l'on avait perdu sa place de chrétien ; mais aussi déplorable que soit le péché, nous ne perdons pas la relation de grâce. Nous avons le droit de la retenir comme nous appartenant. En effet, s'il y a un moment où il faut plus que jamais nous souvenir de notre position comme chrétien, c'est bien quand nous sommes tombés dans le péché par notre propre folie. Quoi d'autre pourrait nous rendre profondément honteux de nous-même sans sombrer dans le désespoir ? Après avoir bénéficié de la miséricorde et de la bénédiction incomparables de Dieu, qu'il est accablant d'avoir transigé avec l'iniquité, et d'être coupable d'oublier tout à la fois l'amour, la nature sainte de notre Père, et le péché que nous avons encore toléré chez le vieil homme !

Le péché qui demeure en nous n'est-il pas comme une bête sauvage, qu'il faut garder sous clef et enchaîner pour qu'elle ne s'échappe pas ? C'est en effet un ennemi mortel, et pourtant nous avons le droit de le tenir dans la mort, la seule mort qui soit efficace, la mort de Christ et notre mort avec Lui. C'est pourquoi, ce qui expose à chuter est un manque, à la fois de vigilance quant à nous-mêmes, et de foi en Lui, — un exercice de foi, personnel et présent, quant à ce que Christ a fait pour nous à la croix. Car à la croix, ce ne sont pas simplement les péchés qui ont été ôtés, mais le péché dans la chair a été condamné — sous forme de sacrifice — en Lui qui était entièrement saint. Dieu l'a condamné là, et sa fin pour nous par grâce est qu'il soit condamné, non pas pardonné. Les péchés ont besoin d'être pardonnés, mais le péché, Dieu l'a condamné en Christ fait péché. La sentence a été exécutée sur le péché en Christ crucifié, afin que nous soyons rendus libres en Lui. C'est ce dont nous avons besoin et qui nous a été accordé par grâce (Rom. 8:3). C'est pourquoi nous avons besoin d'être constamment en éveil, pour avoir la puissance de condamner la chair quand elle se montre ou qu'elle opère consciemment à l'intérieur sans que les autres la voient.

Mais voilà qu'un péché a été commis. Un saint, un enfant de Dieu, moi-même, vous ou un autre, a péché ; que se passe-t-il alors ? La nature du péché est d'aller de mal en pis, et d'opérer en s'acheminant vers une impiété plus grande ; et c'est inévitable, si nous n'avions pas un Avocat tel que le nôtre. L'Avocat travaille, et le résultat de Son travail est de nous amener à sentir et à juger le

péché avec humiliation devant notre Dieu et Père. Beaucoup peuvent s'étonner qu'il ne soit pas dit « si quelqu'un *se repent*, nous avons un Avocat », mais « si quelqu'un *a péché*, nous avons un Avocat ». La première expression serait évidemment celle du légalisme dans son incrédulité vis-à-vis de la grâce. Car cela ne paraît-il pas correct de dire « si quelqu'un se repent, nous avons un Avocat » ? Or il est bien dit « si quelqu'un a péché... ». Bien sûr, Dieu hait le péché d'une haine infinie ; mais Il aime le saint, et comme Père, Il aime Son enfant d'un amour qui surmonte toutes les difficultés. En outre, Son but est d'introduire ce saint dans Ses propres pensées, Sa propre haine de ce péché même. Nous avons donc un Avocat, et pas seulement auprès de « Dieu », comme si on avait tout perdu par le péché et qu'il fallait tout recommencer à nouveau. Non ; mais j'ai fait honte à Sa grâce et à Sa vérité, et Il m'amène à le condamner et à me juger en conséquence. Or qui est Celui qui opère en vue d'un tel résultat de grâce ? C'est l'Avocat qui est en haut. Il opère en nous par le moyen d'un autre Avocat qui est ici-bas, le Saint Esprit.

On comprend pourquoi on a été jusqu'à affirmer que la traduction correcte en français du mot « παρακλητος » est « Avocat », et qu'il est autant nécessaire d'utiliser ce terme dans l'Évangile pour désigner le Saint Esprit, qu'ici dans cette épître pour désigner le Seigneur Jésus auprès du Père en haut. Le terme « Avocat » est censé englober tout ce que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes, même dans le cas extrême d'un péché. Ce mot correspond à celui de « patron » chez les Romains d'autrefois (c'est l'image qui a été souvent utilisée, pour autant qu'une pauvre illustration terrestre puisse en fournir une), lorsqu'ils n'étaient pas encore égoïstes, adonnés au luxe et corrompus, comme ils le devinrent ultérieurement, — mais à l'époque où il y avait chez eux en tout cas un sens moral fort pour un peuple païen. Les clients pouvaient regarder vers leurs chefs, les différents membres de la famille, ou « clan » comme on dit en Écosse. Le « clan » pouvait réclamer l'aide du « Patron », et celui-ci, par le fait même qu'il était leur chef, était tenu à s'intéresser personnellement et activement à tous ceux du clan qui avaient besoin de son aide. En tout cas, telle était la théorie, car il ne faut pas s'attendre à une mise en pratique complète, ce qui est tout autre chose pour l'homme dans ce monde. Mais telle était l'idée qu'il y a derrière cette fonction d'avocat. Et maintenant, ce qui était une idée grandement déficiente parmi les hommes, le chrétien en trouve la réalisation parfaite dans le Seigneur Jésus.

Cette réalisation parfaite n'est pas seulement le propre de l'Avocat auprès du Père, mais aussi du Saint Esprit venu d'auprès du Père et du Fils pour être Avocat parmi nous. Une partie de Son action est de poursuivre l'intercession pour les saints selon Dieu. Ce n'est pas exactement de la même manière, mais il y a intercession permanente de l'Esprit selon Rom. 8:26-27, tout autant que de Christ en haut (Rom. 8:34). La double fonction divine d'avocat couvre effectivement tous nos besoins. Partout où il y a une difficulté, une épreuve, une douleur, l'Esprit ne fait jamais défaut. Partout où nous sommes faibles ou ignorant, l'Esprit vient à notre secours, opérant d'une manière ou d'une autre, pas toujours directement sur nous-mêmes, mais par le moyen d'autrui. N'est-ce pas une manière des plus heureuses ? Loin de nous d'être indépendants l'un de l'autre. En tant que membres du seul corps de Christ, nous sommes aussi maintenant constitués dans la puissance de l'Esprit membres l'un de l'autre. Et c'est la volonté de Dieu que nous mettions cela en pratique ici-bas, mais comment le faisons-nous ? Au moins, nous savons que l'Avocat en haut ne manque jamais, pas plus que l'Avocat ici-bas ; et ainsi, dans la merveilleuse grâce de Dieu, nous sommes doublement encouragés et pris en charge, pour que nous restions fidèles, même si c'est dans la faiblesse. Ces deux ressources sont exposées, l'une dans l'évangile de Jean, l'autre dans cette épître, du même apôtre. Combien nous sommes doublement redevables à Dieu d'un tel soutien !

L'apôtre Paul n'a pas pourvu à tout, quoiqu'il n'y ait jamais eu un plus grand administrateur des mystères de Dieu, ni un ouvrier plus puissant dans l'évangile et dans l'église, parmi ceux qui ont travaillé, vécu et souffert pour le nom de notre Seigneur Jésus. L'apôtre Jean a eu une place que personne ne pouvait tenir sauf lui, et il a été inspiré par l'Esprit Saint pour cela. Ce n'est pas étonnant, car ce n'est pas pour rien qu'il était dans le sein du Seigneur. Il y avait des raisons et des motifs pour qu'il jouisse d'un privilège si béni ; et nous récoltons la bénédiction par le moyen du

disciple que Jésus aimait, ainsi formé et façonné par la grâce divine pour l'œuvre qu'il lui a été donné de faire tant d'années après, dans les circonstances extrêmement angoissantes qu'a alors connu l'église de Dieu. Quelle est la situation aujourd'hui ? Les sujets de détresses ne se sont-ils pas accrus, approfondis et multipliés depuis ? Pourtant l'Avocat demeure en haut, et l'autre Avocat demeure en nous et avec nous. Croyons-nous à tous les deux, simplement, vraiment et complètement ?

Il est important de voir la différence entre le service d'Avocat et la sacrificature du Seigneur. Jean ne nous présente jamais le Seigneur comme sacrificateur, au moins maintenant pour les chrétiens. L'Avocat a un caractère plus intime, et de beaucoup. Le sacrificateur a une place absolument nécessaire, qui a été particulièrement manifestée là où il y en avait le plus besoin, aux chrétiens Hébreux, dont beaucoup, sinon tous, soupiraient ardemment après la sacrificature et les cérémonies d'autrefois. La vérité dont ils avaient besoin leur fut enseignée par l'apôtre Paul, c'est assez singulier à dire. Il n'était pas leur apôtre, et son épître est écrite sous forme d'un enseignement susceptible d'avoir du poids auprès des Hébreux, plutôt que d'être revêtu de l'autorité apostolique. Il s'efface sans donner son nom, et s'appuie de toutes manières sur des passages tirés de l'Ancien Testament avec une habileté sans pareille. Mais cette habileté lui était donnée à dessein par le Saint Esprit. Sans aucun doute il était aussi un vase approprié pour cette œuvre de Jésus, le grand sacrificateur en haut ; comme Jean l'était pour cette autre tâche que nous avons considéré — la forme plus intime du service d'Avocat.

On peut voir clairement ce qui est si utile pour différencier ces deux épîtres, l'épître aux Hébreux et l'épître de Jean dont nous nous occupons ; car la différence ne réside pas simplement dans un point particulier, mais chacune a comme une ligne distincte de vérités qui court tout au long de l'épître. L'épître aux Hébreux traite de la manière de s'approcher de Dieu, d'avoir accès à Son sanctuaire. Il ne s'agit pas de relation avec le Père. Au chapitre 12, il est bien fait référence à Dieu parlant à Ses saints comme à des fils, et à la discipline paternelle du Père des esprits qui est réservée à ceux qui sont vraiment des fils. Mais le caractère tout du long de l'épître est de parler de « Dieu » en rapport avec les saints ; c'est pourquoi la question est de savoir comment nous approcher de Dieu dans les lieux saints, étant donné ce que nous sommes. C'est pour la même raison que le sacrifice de Christ nous y est déployé de manière frappante, dans sa parfaite efficacité. Il est montré avec un aspect souligné particulièrement, en contraste constant avec Israël — « une seule offrande » accomplit une fois pour toutes ; car il est pris le plus grand soin pour y graver ce caractère d'unicité, et pour exclure toute idée d'application renouvelée du sang. Pourquoi fallait-il qu'il en soit ainsi ? Parce que le sang de Christ a un caractère qu'aucun autre sang ne possédait ni ne pourrait posséder. Il fait son œuvre parfaitement, et par conséquent une fois pour toutes. Or cette vérité est justement celle pour laquelle on aurait de la peine aujourd'hui à trouver, où que ce soit, des gens qui la croient complètement et sans restriction.

Il existe bien différentes formes de gouvernement de l'église, et différentes nuances de doctrines, mais elles sont toutes d'accord, y compris parmi les évangéliques, pour soutenir la répétition du recours au sang de Christ, ou au moins de l'application de ce sang. Dans le fond, c'est être comme les Juifs, et cela revient ainsi à une remise en vigueur du judaïsme après qu'il ait été chassé, spécialement par l'apôtre Paul. On ne trouve aucune trace de cette répétition dans les épîtres aux Thessaloniens, aux Corinthiens, aux Romains, aux Galates, aux Éphésiens, aux Colossiens ou aux Philippiens. Devant les Juifs croyants, les Hébreux, l'apôtre Paul en exclut l'idée péremptoirement. Comme le dit Hébr. 9:26, s'il en avait été ainsi, Christ aurait dû souffrir plusieurs fois. Or il a été offert une fois pour toutes, non pas plusieurs fois. C'est là que se manifeste non seulement l'erreur, mais la folie de la messe romaine. On dit ouvertement que c'est un sacrifice non sanglant, et un sacrifice répété continuellement et quotidiennement pour la rémission des péchés. C'est un sacrement qui déclare que le sang de Christ a failli, et qu'offrir la messe est une nécessité pour qu'il y ait rémission. Mais ce n'est qu'une imposture, une invention du genre le plus grossier, la plus prétentieuse pour un prêtre [= sacrificateur] sur la terre, et la plus déshonorante pour le Seigneur Jésus, tant ici-bas qu'au

ciel. Mais même les protestants fervents, ne sont-ils pas tous enveloppés du brouillard selon lequel il faudrait périodiquement avoir toujours un nouveau recours au sang ?

Voulez-vous que je vous dise comment cette erreur a germé, et à quoi elle est liée systématiquement ? C'est parce qu'on a l'habitude de laisser de côté le lavage d'eau par la Parole. Les gens ne voient pas cette vérité, sauf pour l'appliquer au baptême. Mais l'Écriture l'applique à ce qui est le besoin permanent du saint, une fois qu'il s'est reposé par la foi sur le sang de Christ. Ce lavage d'eau prend deux formes dans l'Écriture. Il y a le lavage de la régénération quand nous nous reposons sur le sang de Christ, ou à peu près en même temps. Ce lavage aussi ne se répète jamais. Il n'existe pas de re-régénération. Il n'y a pas plus de répétition de la régénération que du sacrifice de Christ. Elle n'a lieu, et ne peut avoir lieu, qu'une fois. De la même manière, le sang de Christ demeure en gardant toujours toute son efficacité auprès de Dieu et pour nous ; si ce n'était le cas, nous serions perdus ; Christ ne peut pas mourir une nouvelle fois pour nous. Mais après s'être reposés sur la mort de Christ pour nous, les gens supposent que son efficacité est interrompue par le péché, et qu'il faut une nouvelle application du sang pour nous purifier. Si c'était le cas, où le trouvons-nous ? Il est mort une fois pour toutes, et la valeur de Son sang demeure pour toujours, et même sans interruption, autrement dit « à perpétuité » (εις το διηνεκες). Mais il y a aussi continuellement le lavage d'eau par la Parole, partout où il y en a besoin.

La nécessité d'une purification habituelle, pour nous, ressort de manière très frappante, non pas dans les Hébreux, ni dans les évangiles en général, mais dans l'évangile de Jean seulement. Notre Seigneur prit le bassin, l'eau et le linge pour laver les pieds de Ses disciples, montrant par ce symbole ce qu'Il fait maintenant dans les cieux chaque fois que nos pieds contractent de la souillure ici-bas, — c'est l'explication que le Seigneur leur donne après le lavage des pieds, pour qu'ils le comprennent. C'est pour faire face aux souillures au cours de la marche du chrétien. Ce que le Seigneur a fait là était un service d'Avocat, c'est clair. Le Seigneur en donna le signe en s'abaissant, non pas pour mourir pour eux, mais pour laver leurs pieds souillés, à la surprise de Pierre, et des autres sans doute. Pierre exprima leur ignorance à tous, et montra sa folie de se confier dans ses propres pensées pour préserver l'honneur de son Maître. Son honneur moral le plus grand était dans l'humiliation qu'Il acceptait dans Son amour, et en ce qu'une satisfaction extrême était donnée à l'amour du Père, cela étant aussi offert aux saints pour en jouir pleinement. C'est ainsi que le lavage des pieds de Jean 13 correspond à l'expression que nous avons ici : « Nous avons un Avocat auprès du Père ». Il ne s'agit pas de sang, mais d'eau ; et « C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus le Christ, non seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang ». C'est ce que l'apôtre écrit au ch. 5:6, en se référant de manière évidente au ch. 13:34-35 de son évangile. La mort de Christ fait à la fois l'expiation pour le croyant, et sa purification morale : le sang une fois pour toutes, et l'eau (qui typifie la Parole, Jean 15:3) non seulement au commencement, mais jusqu'à la fin ici-bas ; mais la Parole applique Sa mort pour nous purifier par la foi.

Dans l'épître aux Hébreux, comme déjà expliqué, l'accès à Dieu est assuré par un sacrifice parfait, « le sang de la croix », et par Son entrée dans les lieux saints en tant que Souverain Sacrificateur sur la maison de Dieu ; le Précurseur (Héb. 6:20) est entré pour nous afin que nous puissions entrer en pleine liberté. Mais le rôle de Sa sacrificature est de secourir ceux qui sont tentés (Héb. 2:18), et de sympathiser avec nos infirmités (Héb. 4:15), afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce au moment opportun (Héb. 4:16). Il paraît pour nous dans le ciel, devant la face de Dieu (Héb. 9:24). Il nous encourage ainsi, et nous fortifie contre toutes les épreuves du désert, dans notre faiblesse et dans ce à quoi nous sommes exposés. Mais nulle part Son office de sacrificateur dans le ciel n'est appliqué à nos péchés. C'est à ceci que Son service d'Avocat s'applique expressément. Si quelqu'un a péché, nous avons un Avocat auprès du Père, le même Jésus, mais dans une fonction différente, en vue de restaurer ce qui a été interrompu avec le Père par le péché. C'est la restauration de la communion qui a été interrompue par le péché.

Jésus Christ : le Juste et (ch. 2:2) la propitiation pour nos péchés

Mais notre attention est attirée sur un autre point. L'Avocat est, ici, Jésus Christ le juste. C'est très significatif. Et il y a plus encore ; « et Lui est la propitiation ». Notez ce double fondement. D'abord le service d'Avocat est fondé sur le fait qu'Il est Le juste. Nous n'avons aucune justice ; Lui est le juste, et Il nous a été fait de la part de Dieu non seulement sagesse, mais aussi justice (1 Cor. 1:30).

Secondement, Il est la propitiation pour nos péchés, et a été envoyé par Dieu le Père justement dans ce but. Il a porté tout ce qu'il fallait pour expier nos péchés sous le jugement divin une fois pour toutes. Mais comme Avocat, Il s'occupe du péché du chrétien qui a interrompu sa jouissance de communion avec le Père et avec le Fils. Ceci n'a rien à faire du tout avec Sa souffrance autrefois sous le jugement divin (car tout cela a été achevé sur la croix), mais il s'agit entièrement de la restauration de la communion avec le Père et avec le Fils lorsqu'elle a été interrompue, ce qui a lieu facilement. Combien il est triste, frères bien-aimés, de faire peu cas de cette communion, au point de ne pas sentir ces interruptions, auxquelles nous exposent, dans notre folie, toutes les légèretés en parole ou en acte ! Mais « nous avons un Avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste ».

Christ est en haut dans toute Sa grâce. La justice reste dans toute sa pleine valeur, tout comme la propitiation par Son sang. Le chrétien trouve sa joie et sa gloire à ce que rien ne porte atteinte ni à Christ ressuscité, ni à l'efficacité de Son œuvre sur la croix pour nous. Si la terre est aveugle est sourde, le ciel n'oublie jamais ce qu'ils sont pour la gloire de Dieu et pour notre purification. Seulement ici, il y a autre chose à noter. L'apôtre dit que la propitiation de Christ n'est pas seulement pour nos péchés, mais aussi « pour le monde entier ». Or nous ne trouvons jamais la propitiation pour les péchés si ce n'est précisément pour les croyants, comme autrefois, et maintenant pour ceux qui sont des enfants de Dieu. Christ est une propitiation d'une manière générale pour le monde entier, mais seulement « pour nos péchés ». Il y a une distinction nette quand il parle du monde entier. C'est pourquoi introduire « les péchés » en rapport avec la propitiation [comme le fait la version autorisée du roi Jacques] est douteux quand il s'agit du monde. C'est aller au-delà de l'Écriture. Si le Seigneur avait été la propitiation pour les péchés du monde entier, le monde entier en aurait récolté le fruit et irait au ciel. S'Il a porté les péchés du monde entier comme Il a porté les nôtres, qu'est-ce que Dieu a encore contre eux ? Il est la propitiation pour nos péchés ; Il les a annulés pour toujours, les effaçant par Son sang. S'il en était ainsi pour le monde, cela serait dit clairement.

Ici aussi le calvinisme est creux, dur et erroné. La propitiation n'est pas seulement une question qui concerne les enfants de Dieu. Dieu Lui-même devait être glorifié par rapport au péché, en dehors de la question de notre salut. Sa nature en amour l'exigeait vis-à-vis de Ses pires ennemis. L'instruction fournie sur ces deux vérités se trouve en type dans le grand Jour des Propitiations (Lév. 16). Ce jour-là, il y avait deux boucs pour le peuple d'Israël. L'un de ces boucs était le sort pour l'Éternel, l'autre le sort pour le peuple. Or la confession de tous les péchés du peuple n'était faite que sur le bouc qui était « le sort pour le peuple », et non pas sur le premier bouc qui était offert en sacrifice. C'est là qu'apparaît une différence remarquable. Le premier bouc, le sort pour l'Éternel, était pour Sa gloire, — ternie dans ce monde par le péché, — par Sa grâce, pour satisfaire les exigences de Sa nature. Dieu devait être glorifié par rapport au péché. Mais cela ne suffisait pas à enlever clairement le fardeau du pécheur. Pour qu'il y ait rémission, il fallait que les péchés soient confessés nettement et positivement ; Aaron le faisait en posant ses mains sur la tête du bouc vivant, le second bouc, celui qui était le sort pour le peuple. Le premier bouc était égorgé, et son sang porté dans le sanctuaire comme partout, à l'intérieur et à l'extérieur. C'est ici la propitiation d'une manière typique, qui la rend valable pour le monde entier, afin que la bonne nouvelle puisse être prêchée à tout pécheur.

On trouve la doctrine ici et ailleurs. Le type qui s'y rapporte sert à illustrer les différences importantes. Le sacrifice de Christ a parfaitement glorifié la nature de Dieu, en sorte qu'Il peut s'élever à la place suprême, et envoyer pour faire connaître la bonne nouvelle à toute créature. Mais

pour être sauvés, les pécheurs ont besoin de quelque chose de plus. « Christ a porté leurs péchés en Son corps sur le bois » (1 Pier. 2:24). Ceci n'est jamais dit à l'égard « du monde » ; les expressions s'en gardent toujours assez soigneusement. Mais parce que Dieu a été parfaitement glorifié quant au péché dans le sacrifice de Christ, Il peut, en quelque sorte, adjurer et supplier même Ses ennemis, par le moyen de Ses serviteurs : Soyez réconciliés avec Dieu (2 Cor. 5:20). L'amour de Dieu est la source. La mort de Christ est le moyen et la base de l'évangile. Il ne sauve pas nécessairement toute créature, mais il déclare que Dieu est glorifié en Christ. S'il n'y avait pas une seule âme de convertie, Dieu serait quand même glorifié dans cette odeur agréable de Christ.

Notons bien que la différence entre les deux est grande. Si Dieu laissait tout à la charge de l'homme, personne ne serait sauvé. C'est par grâce que nous sommes sauvés. Aux élus, Il donne la foi, et c'est là qu'intervient la propitiation pour nos péchés. Aucun de ceux qui craignent Dieu ne pense que tous seront sauvés, ni ne nie que la grâce fait la différence entre croyants et non-croyants. Le Jour des Propitiations rend témoignage que la première chose était de glorifier Sa propre nature, en dehors de la question d'effacer les péchés de Son peuple. Il était encore plus important que soient revendiquées et défendues, dans la croix de Christ, Sa vérité, Sa sainteté et Sa justice, Son amour et Sa majesté. C'est là, et nulle part ailleurs, que la question a été résolue entre le bien et le mal, avec pour résultat le jugement et la défaite du mal, le triomphe du bien, la réconciliation non seulement de tous les croyants avec Dieu, mais de toutes choses (*non pas* de toutes les personnes), et les nouveaux cieux et la nouvelle terre pendant toute l'éternité. La base de cela a été posée dans ce dont le bouc sacrifié (le sort pour l'Éternel) est le type. Mais pour libérer le peuple de leurs péchés, Il voulait leur montrer Sa grande miséricorde, et c'est ainsi qu'en second lieu, ils sont précisément pris en charge, et leurs péchés sont déposés sur le bouc vivant, qui les emporte dans une terre d'oubli, pour qu'on ne s'en souvienne plus jamais. C'est la distinction entre la propitiation et la substitution.

Ici nous lisons que notre Seigneur est la propitiation pour nos péchés, « et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier ». Un soin particulier est pris pour ne pas identifier les enfants de Dieu et le monde. C'est pourquoi il n'est pas dit « pour les péchés du monde entier » [ce qui est le texte de la version autorisée du Roi Jacques]. Sur ce point les traducteurs de la version autorisée du Roi Jacques ont été téméraires, alors que les Réviseurs ont fait correctement la différence. C'est un danger d'ajouter à l'Écriture, et l'obligation de croire ne porte que sur l'Écriture. Ce que l'homme ajoute crée la difficulté, mais le fait de s'en tenir à la Parole de Dieu résout cette difficulté ; avec cela il en est quand même suffisamment dit pour pouvoir proclamer la miséricorde divine au monde entier. C'est là que la nature de Dieu et Son amour sont revendiqués et défendus. Qu'Il soit un Dieu Sauveur, cela apparaît à tous les hommes. Il envoie le message de grâce à toute créature. Il ordonne aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent. Mais pour que le pécheur soit sauvé, il y a d'abord l'appel effectif du pécheur selon le conseil divin ; puis en second lieu vient le travail de l'Esprit Saint dans le cœur du croyant qui reçoit Christ. Ce n'est pas le cas avec « le monde entier » ; c'est en vain qu'on nie les faits. Mais ici nous avons l'Écriture qui l'explique.

Quand quelqu'un croit en notre Seigneur Jésus, on peut lui dire, en suivant la Parole, qu'Il a porté et ôté nos péchés. Mais nous n'avons pas le droit de le dire à un incroyant, ni au « monde entier ». La foi seule a le droit de tenir ce langage.

Le fait est que ce type n'est qu'un témoignage particulier rendu au grand principe de l'Écriture, posé dogmatiquement dans les termes les plus clairs dans le Nouveau Testament. Prenez par exemple la distinction entre la « rédemption » (Éph. 1:7) et « l'achat » (2 Pier. 2:1) : c'est la vraie clef qui résout le dilemme calviniste et arminien. Les deux confondent les deux vérités, en sorte que chacun d'eux est partiellement juste et partiellement faux. Le Seigneur par Sa mort a « acheté » toute la création, et tout homme bien sûr, les « faux docteurs » comme le reste. C'est à leurs risques et périls pour l'éternité qu'ils nient Ses droits et se dressent contre leur Maître Souverain. Mais aucun n'est « racheté » sauf ceux qui ont le pardon de leurs péchés par la foi en Son sang. C'est pourquoi le calviniste a autant raison de tenir à la rédemption particulière que l'arminien de maintenir l'achat universel. Mais les deux sont dans l'erreur en ne faisant pas la distinction entre

achat et rédemption [ou : rachat]. Par Sa mort sur la croix le Seigneur a ajouté à Ses droits de créateur, et Il a acquis toute créature pour Lui par cet achat infini. Tous sont à Lui, et non pas à eux-mêmes, le croyant étant seul à le reconnaître pleinement. Mais la rédemption délivre de Satan et des péchés ; et nul n'a cette part sinon par la foi.

Prenons encore une autre forme de la vérité en Hébr. 2:9, 10. Christ, par la grâce de Dieu, a goûté la mort pour tout (υπερ παντος), y compris tout homme, bien sûr (comp. Hébr. 2:7, 8). Tous sont achetés. Mais le langage change tout à fait au v. 10 où nous entendons que Dieu a amené « plusieurs fils » à la gloire, consommant [rendant parfait] le chef de leur salut par des souffrances. Si l'on confond ces deux vérités distinctes, non seulement on perd la précision, mais la vérité souffre de ce que le cœur manque à s'élargir par la connaissance de l'achat universel, et de ce que l'on s'évapore dans le vague par ignorance de la spécificité de la rédemption.

Que Dieu bénisse la vérité placée devant nous pour la gloire du Seigneur Jésus.

Quatrième méditation publique — 1 Jean 2:3-6

Tout chrétien qui réfléchit en lisant ces v. 3 à 6, est certainement conscient qu'ils arrivent à un endroit bien singulier selon l'apparence extérieure. Le début de ce passage peut donner un semblant de continuité avec ce qui précède, et il y a en effet une relation vitale entre les deux ; mais ce n'est pas la manière ordinaire dont les hommes lient les différents sujets entre eux ; car il est parlé ici de quelque chose de tout à fait distinct de ce qui précède. Néanmoins il y a un lien entre les deux, et un lien extrêmement intéressant. Ce lien est exprimé par un mot, la « vie ». Ce n'est plus simplement la vie divine, mais Sa nature dans la pureté absolue du mot-image « lumière », dans laquelle le chrétien est introduit à partir de sa conversion.

Cette lumière est ce qui agit désormais puissamment sur la conscience, car la conscience n'est pas seulement réveillée, mais purifiée ; et la nouvelle nature répond à la lumière de Dieu, d'autant plus qu'elle a été rendue douloureusement consciente combien la vieille nature est mauvaise en elle-même. Mais on a déjà une nouvelle nature qui est de Dieu. Nous qui croyons, l'apôtre Pierre déclare que nous avons une nature divine (2 Pierre 1:4), et cela dès l'instant où la vie de Dieu agit dans notre âme, et elle agit dès le moment où nous sommes convertis à Dieu. Nous pouvons ne pas encore avoir la paix ; cela peut même être très long avant que nous en jouissions pleinement. Mais il y a une joie immense à croire que Dieu a solennellement parlé à nos âmes, et c'est un soulagement immense de se courber entièrement devant la lumière de Dieu qui manifeste et condamne notre vie passée.

Mais comment cela se fait-il ? Parce que nous avons une nouvelle vie de la part de Dieu, et la vie en Christ est la lumière des hommes. Ailleurs elle est appelée la vie éternelle ; mais Christ n'a pas deux vies. Le côté « vie éternelle » est significatif et frappant, mais c'est absolument la même vie ; il n'y en a pas d'autre pour le croyant. Nous voyons combien il est approprié qu'il en soit ainsi, parce que Christ est Lui-même la vie éternelle, selon les expressions de 1 Jean 1:2. Et l'apôtre Paul n'hésite pas non plus à dire (Col. 3:4) que Christ est notre vie, et encore (Gal. 2:20) que *je* ne vis plus moi, mais Christ vit en moi. Il ne peut donc pas y avoir de doute sur la vérité. Christ n'a pas deux vies, et le croyant non plus : Je dis ceci à propos de la vie spirituelle, sans nier l'existence de la vie naturelle. En Lui était la vie dès l'éternité ; et descendant du ciel, Il donne la vie, par la foi, non pas au Juif seulement, mais au monde entier (Jean 6:33). Le Gentil qui croyait devait l'avoir tout autant que le Juif. C'est pourquoi le croyant a cette vie, et quand il est un peu plus réveillé pour comprendre, c'est une grande joie de savoir que c'est la vie éternelle.

En 1 Pierre 1:2, nous trouvons en substance la même vérité dans la sanctification de l'Esprit dont il est parlé dans ce passage. Ce passage a été compris de travers par les théologiens de toutes les écoles, anciens et modernes, catholiques romains ou protestants, calvinistes ou arminiens. Ils se rangent presque universellement à l'interprétation qui estime qu'il s'agit de sainteté pratique ; et de Bèze, par exemple, a été à son tour induit en erreur pour faire une très grosse faute de traduction. Une fois semée, l'erreur aboutit à une moisson de confusion. Pourtant le contexte rend clair et

certain que la sanctification de l'Esprit ne peut rien signifier d'autre ici qu'une mise à part du croyant pour Dieu, qui est opérée par le fait qu'il est né de Dieu, parce que c'est « pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ ». Autrement dit cette sanctification de l'Esprit précède, au lieu de suivre, l'obéissance comme celle de Christ et le sang d'aspersion (le Sien), en contraste avec la loi et son aspersion du sang (Ex. 24). Dès le tout début de notre vie nouvelle, par laquelle l'Esprit nous met à part pour Dieu, nous sommes appelés à obéir comme Christ a obéi, étant des fils en toute sainte liberté, et avec le sang d'aspersion qui proclame que nos péchés sont ôtés et pardonnés. Israël, de son côté, a commencé ses efforts pour obtenir la vie en obéissant à la loi sous peine de cette mort attestée par le sang de la victime, qui était aspergé sur le livre et sur le peuple. Le même sens explique pourquoi, en 1 Cor. 6:11, l'apôtre met « lavé et sanctifié » avant « justifié », et non après, comme il le faudrait si c'était une question de sainteté pratique. La sanctification de l'Esprit dont traitent les deux apôtres principaux, signifie la séparation pour Dieu qui a lieu quand nous sommes nés de Dieu (selon la manière de parler de Jean), avant que s'applique l'aspersion du sang de Christ, et pour que nous obéissions à Dieu comme Christ a obéi. L'archevêque Leighton est à peu près le seul, à ma connaissance, à avoir entrevu la force réelle de cette expression.

Sous la loi, la vie était offerte à l'Israélite sous condition de son obéissance. Pourtant cette vie n'était pas vraiment à lui, mais il en était déchu ; il fallait qu'elle passe sous la puissance de la mort, comme cela eut lieu pour la vie du premier Adam. Il n'est pas dit qu'il fallait que cette vie tombe sous une puissance d'anéantissement, car où trouve-t-on une quelconque extinction de l'homme ? — bien au contraire ! Toute la puissance de Satan était incapable d'anéantir le plus faible être humain. Sans doute il y a eu des choses créées qui n'étaient pas prévues comme devant revivre. La mort de l'homme n'est qu'une séparation de l'âme et du corps. L'homme coupable doit mourir et être jugé ; et cela n'est nullement limité à une souffrance à cause de son iniquité contre Dieu et contre l'homme. Mais en croyant, l'homme apprend de Dieu que la vie éternelle qu'il a ici-bas dans le Fils, est la même vie que celle qu'il aura quand il sera transmué ou ressuscité d'entre les morts ; c'est ce qui le rend propre à avoir communion avec le Père et le Fils tandis qu'il est dans ce monde, comme cela le rendra propre pour jouir du Père et du Fils durant toute l'éternité.

L'Esprit de Dieu est en outre la puissance divine, aussi bien que la personne qui travaille pour le bien dans cette vie contre tout ce qui s'y oppose. C'est ainsi qu'Il glorifie le même Christ qui nous a donné cette vie. Car nous avons toujours besoin du Seigneur Jésus, comme le but et la force de nos âmes, comme nous en avons eu besoin en tant que donateur de la vie ; nous aurons encore besoin de Lui pour toujours pour servir, adorer et avoir la jouissance. Mais dans le ciel, Il vit maintenant pour nous, en sorte que nous ne pouvons pas dire qu'Il nous manque comme si nous ne l'avions pas. Nous voudrions avoir toujours nos délices en Lui qui a laissé Sa vie pour nous ; par dessus tout, nous voudrions maintenant Lui plaire ; et comme nous aimons accomplir la volonté de Dieu sur la terre, ainsi en sera-t-il là-haut quand toutes les influences contraires auront cessé pour toujours.

Nous commençons ici-bas avec ce qui est éternel alors que nous sommes dans le monde et dans le temps. N'est-ce pas béni pour nous de ne pas regarder à l'éternité simplement comme quelque chose de futur, mais de savoir de la part de Dieu que celui qui a la vie éternelle s'est engagé dans un sens réel dans ce qui se poursuit pour toujours ? Nous ne regardons pas aux choses qui se voient, qui ne sont que pour un temps ; nous avons le privilège de regarder aux choses qui ne se voient pas, à celles qui sont éternelles. La foi sait que les choses invisibles sont beaucoup plus réelles et immuables que tout ce qui se voit. Évidemment, le lien de notre association est que la même Personne qui est Elle-même la Vie Éternelle, c'est elle qui est notre vie ; et comment cette vie va-t-elle être connue ? Ici-bas, nous savons que Satan s'efforce souvent d'enfoncer le croyant dans ce qu'il ne devrait jamais permettre — le doute. Or nous qui croyons la révélation de Dieu, nous devons traiter le doute comme du péché. Car sur quoi porte le doute ? Sûrement pas au sujet de nous-mêmes. Avant que nous n'entendions la voix du Fils de Dieu, n'étions-nous pas pécheurs et seulement pécheurs ? Comme tels, nous étions perdus, c'est ce que dit l'Écriture. De même, il n'y a aucun doute au sujet de l'amour de Dieu. La preuve en est Christ Lui-même, — Christ donné pour

nous, jusqu'à être crucifié, non pas simplement dans toute la valeur de Son sang pour effacer nos péchés, mais Christ ressuscité et dans la gloire, là où Il n'a pas honte de nous, mais nous reconnaît comme Ses frères. Par grâce nous avons Christ maintenant, et Christ pour toujours : c'est ce dont Il nous donne l'assurance (Jean 10:28).

La vie éternelle est comme la rédemption éternelle, le merveilleux privilège en Christ qui reste essentiellement immuable. Christ est descendu dans la mort pour lui donner le caractère béni d'une vie de résurrection, pas seulement d'une vie éternelle. Vivifiés ensemble avec Lui, nous savons que nos fautes sont toutes pardonnées (Col. 2:13). « Ressuscité avec » signifie que Celui qui est mort est à nouveau vivant pour toujours ; et nous avons maintenant le droit de nous tenir selon Sa position, et de savoir que la grâce fait d'elle notre portion présente. Mais si nous sommes défiés par le diable, nous lui donnons occasion par notre négligence, notre manque de vigilance, notre manque de prière et d'avoir la Parole comme nourriture journalière. On sent le besoin de repas pour le corps ; notre âme n'en a-t-elle pas autant besoin, sinon plus, pour ne rien dire de son importance incomparable ?

Qu'est-ce que le pain de vie ? C'est Christ révélé par la Parole, la Parole qui fait de Christ notre nourriture par l'Esprit. Rien sinon Christ ne nourrit pareillement l'âme. Et quand une âme a cédé à la tentation, et est tombée dans le péché, il y alors une occasion pour l'ennemi. C'est ce dont il se sert généralement pour nous entraîner dans le doute à l'égard de la Parole de Dieu, sous le prétexte fréquent de douter de soi-même. Mais en vérité c'est douter de Dieu. C'est douter de Sa grâce en Christ. Quelle honte d'avoir de tels doutes, quand nous avons clairement devant nos yeux le Seigneur crucifié ! Il est là, présenté à notre foi comme Le crucifié par la Parole de Dieu, pour faire disparaître tout doute. N'est-ce pas pour des ennemis impies et sans force qu'Il est mort ? (Rom. 5:6-10). En effet, si nous n'étions pas aussi mauvais que nous ne sommes, nous n'aurions pas besoin d'un tel Sauveur divin. En fait, c'est parce nous étions aussi mauvais, qu'il est difficile d'imaginer que nous puissions être pires. De plus, nous connaissons la perfidie de la chair dans le croyant. C'est ce qui trouble beaucoup de saints : non pas ce qu'ils ont fait quand ils étaient dans les ténèbres et la mort morale, mais le fait d'avoir manqué dans la grâce et dans la vérité, dans des manifestations de propre volonté ou de folie, de vanité, d'orgueil ou de mondanité, et toute autre chose qui pouvant attrister le Saint Esprit, après toute la miséricorde que Dieu nous a montrée. Qu'il est triste, après avoir fait l'expérience d'une grâce aussi riche, d'être mordant et dur, ou négligent et léger ! C'est de cette manière que le manquement du croyant produit des difficultés dans son âme au sujet de lui-même devant Dieu. Et non seulement cela ; mais si on compromet le Seigneur par du péché connu par autrui, ces autres personnes sont souvent bien prêtes à soulever des problèmes.

1 Jean 2:3-4

C'est pourquoi, après que la base doctrinale de l'épître a été posée au premier chapitre, complétée par les deux premiers versets du second chapitre, la question est lancée : comment puis-je déterminer les vrais tests de la vie ? Certes les philosophes disent beaucoup sur la vie naturelle, mais ils en savent peu : pourquoi dès lors s'étonner que Satan soulève facilement des doutes sur la vie spirituelle, spécialement quand on a été piégé et que la conscience n'est pas nette ?

À partir du v. 3 nous avons des tests qui sondent et qui sont appliqués de manière à montrer clairement à nous-mêmes et aux autres, comment la vie manifeste sa réalité ou son absence. L'objet de la foi a été d'abord présenté pleinement en Christ ; ensuite le travail nécessaire de la nature de Dieu dans ceux qui sont Siens ; ensuite encore (après le bref complément sur la grâce pour restaurer ceux qui sont tombés) nous arrivons à la révélation des tests sur la vie.

Les v. 3 à 6 fournissent le premier test. Quel est le test de base pour n'importe quelle âme ? Ce qui marque son empreinte dès le départ, incontestablement et immédiatement, sur une personne qui a la vie, c'est l'obéissance ; et si cette marque manque, cela signifie l'absence de vie. « Et par ceci nous savons que nous le connaissons » (c'est un résultat continu du fait d'avoir cette connaissance), « si nous gardons Ses commandements ». Ce n'est rien d'autre que l'obéissance. Ce n'est pas la seule forme qui démontre l'esprit d'obéissance, mais en règle générale, c'est la première.

Cela commence sans tarder, et cela convient au plus jeune saint. Il est sûr d'être immédiatement testé par la question d'obéissance. C'est précisément ce que la vie nouvelle porte à faire.

Voyez ceci chez celui qui allait devenir le grand apôtre des Gentils. Dès que la voix du Seigneur a atteint son âme, et a identifié le vrai Dieu avec Celui qui est mort sur la croix, il n'a pu que s'écrier : « Seigneur que veux-tu que je fasse ? » (Actes 22:10). Il juge son erreur et désire obéir. C'est l'instinct spirituel pressant de la vie. Converti dans le cœur, sa pensée est d'obéir à Celui que, sans hésitation, il appelle le Seigneur. Si nous y regardons à travers toute la Parole de Dieu, nous verrons combien l'obéissance embrasse tout et est de toute importance. Prenez le cas de la soumission de l'âme à la justice de Dieu : c'est ce qui est appelé dans l'épître aux Romains « l'obéissance de la foi » (Rom. 1:5) ; ce que l'apôtre entend par là, c'est non pas l'obéissance pratique que la foi produit dans la marche, mais l'acte majeur de croire la parole de Dieu. C'est réellement l'obéissance de cœur. C'est l'obéissance de la personne à la vérité, l'acceptation par l'âme du témoignage de Dieu à l'égard de Son Fils. L'homme qui était jusque-là impie reconnaît vraiment ce témoignage, se courbe devant la parole de Dieu, accepte la vérité de la personne et de l'œuvre de Christ, et est justifié. C'est pourquoi l'évangile est prêché à toutes les nations, non pas comme avec Israël pour l'obéissance de la loi, mais pour l'obéissance de la foi. Telle est la vraie force de cette expression ; ou encore, pour en rendre la portée un peu plus claire : non pas une obéissance produite par la foi, mais la soumission à l'évangile dans la foi. Sous différentes formes, on retrouve cela dans toutes les Écritures.

Mais il y a encore d'autres signes et preuves de son importance, et il vaut la peine de regarder au commencement de l'humanité. Qu'avons-nous là ? Le premier Adam, le père de la race. Hélas ! le commencement de l'histoire morale de l'homme, c'est qu'il a désobéi. Car le commandement en Eden était simplement et entièrement un test d'obéissance sous peine de mort. Manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal n'était pas intrinsèquement un acte moral ou criminel comme voler, tuer, convoiter ou toute autre violation des Dix Commandements. Ces interdictions supposent un penchant inné au mal ; mais ce n'était pas alors le cas. Adam était encore innocent et droit ; et Dieu lui dit de ne pas manger du fruit de cet arbre. Cette interdiction n'avait rien à voir avec la qualité de son produit, ni n'impliquait le moins du monde que le fruit fût un poison. C'est la manière dont l'homme aime considérer cette interdiction : comment en serait-il affecté ? Mais le commandement était une affirmation de l'autorité du Seigneur Dieu. Il était fait pour tester l'obéissance de l'homme, sa confiance en la parole de Dieu et en Sa bonté, en bref, sa soumission absolue comme créature de Dieu. Car Adam ne pouvait pas encore être appelé par grâce un enfant de Dieu. Il était fils de Dieu comme les Athéniens, le rejeton de Dieu. C'est-à-dire qu'il n'était pas un simple animal naturel sans raison, une bête brute ; dès le début il avait une âme issue du souffle de Dieu en lui, une âme immortelle. En ce sens bien sûr, il était le rejeton de Dieu ; mais il n'était pas encore un enfant de Dieu né de Lui par la grâce et par la foi. Une telle naissance n'est jamais rien d'autre que le fruit de Sa grâce en Christ. Ce n'est que de cette manière qu'on reçoit la vie dans Son Fils ; or Adam n'avait rien de la sorte ; il était simplement un homme innocent dans le paradis d'Eden.

Mais le fait clair qui apparaît vite et qui caractérise sa ruine, c'est sa désobéissance. Il a désobéi jusqu'à en mourir ; c'est le grand contraste avec ce qu'est le Second homme, le Dernier Adam, qui est devenu obéissant jusqu'à la mort. Pourtant dans Son être éternel, dans la position qui Lui était propre, dans Sa dignité personnelle inaliénable, le Fils était une personne divine, et comme tel, Il n'avait rien à faire avec l'obéissance. C'est justement la raison pour laquelle il est dit en Héb. 5:8 qu'Il a appris l'obéissance par les choses qu'Il a souffertes. Il ne savait pas ce que c'était qu'obéir avant de descendre pour être un homme. Il savait parfaitement bien ce que c'était pour les autres, pour toute créature ; mais Il n'était pas une créature, Il était le Créateur. Néanmoins, étant devenu homme, Il s'est chargé loyalement des obligations des hommes, dont la première était d'obéir à Dieu.

Le Seigneur a manifesté l'obéissance comme nul autre ne l'a jamais fait, et Il a glorifié Son Père dans tous les sentiments de Son cœur, aussi bien que dans toutes les paroles de Sa bouche, et dans tous les pas de Son chemin. Il a passé outre l'avis de Jean Baptiste en disant « il nous est convenable d'accomplir toute justice ». Il a fait face aux tentations de Satan en se bornant à obéir. C'est là en

effet la différence profonde entre le Seigneur Jésus comme Homme et tous les autres hommes. Jamais il n'y a eu un autre homme qui n'a fait qu'obéir. C'est même une caractéristique beaucoup plus grande que faire des miracles : n'importe qui peut faire des miracles si Dieu lui en donne le pouvoir. Judas a fait des miracles, et beaucoup diront au Seigneur en ce jour-là : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom, et n'avons-nous pas chassé des démons en ton nom, et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en ton nom ? Et alors je leur déclarerai : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui pratiquez l'iniquité » (Matt. 7:21-23). Faire des miracles n'est en aucune manière, à soi tout seul, un signe nécessaire de bon état moral. En général cela a accompagné les serviteurs justes de Dieu qui ont inauguré une ère nouvelle de Sa volonté révélée, ou qui l'ont défendue quand l'apostasie se montrait. Mais Dieu, selon Son propre propos de sagesse, nous montre les hommes les plus méchants faisant de grands prodiges, y compris celui qui a trahi le Seigneur Jésus comme déjà mentionné. Il y en a un autre à mentionner ici ; mais le premier de ceux qui sont appelés « le fils de perdition » montre clairement qu'il n'avait pas la moindre appréciation de la personne de Christ. Il avait reçu de la puissance, mais il n'y avait ni l'obéissance ni la foi qui y conduit.

De la considération du premier fils de perdition, on passe naturellement à celle du second, l'antichrist. Quelle est la marque caractéristique de l'antichrist, qu'est-ce qui le rend propre à être un vase dont Satan prend possession au degré le plus extraordinaire ? Rien ne pouvait être un pire affront contre Dieu que la manière dont Judas a montré sa révolte en trahissant le Bien-aimé de Dieu. De même l'antichrist sera la ruine tant des Juifs que des Gentils au-delà de ce que quiconque a jamais vécu. Qu'est-ce qui le caractérise avant qu'il soit permis à la puissance de Satan d'agir en lui si puissamment pour une courte période ? Qu'est-ce qui l'y prépare ? Sa propre volonté, la source de la désobéissance. C'est pourquoi il est décrit comme le roi qui agira selon son bon plaisir (Dan. 11:36), non pas selon la volonté de Dieu, mais selon la sienne et celle de Satan. Il est « l'homme de péché », « l'inique » (2 Thes. 2:3, 8). Hélas ! chaque fois que vous faites votre propre volonté, vous devenez un esclave de Satan ; mais l'antichrist le sera plus que tout autre.

Nous voyons ainsi tout au contraire la place essentielle de l'obéissance du commencement à la fin. Au commencement, le premier homme l'a abandonnée, et toute la ruine a suivi. Puis le Second Homme est venu et n'a été rien d'autre que l'homme obéissant, Celui qui apportait non seulement la bénédiction pour l'homme, gratuitement et pleinement, mais aussi l'expiation et la paix par le sang de Sa croix. Car Il efface complètement et parfaitement les péchés des pécheurs sur la base de la foi ; et le Saint Esprit est envoyé du ciel comme témoin de Lui-même et de Son œuvre de rédemption éternelle, et de réconciliation de l'univers quand Il reviendra. C'est pourquoi, quand Jésus est connu et confessé, l'obéissance est l'inclination, la résolution et la joie de l'âme. Le cœur orgueilleux, négligent et obscurci est arrêté par la Parole et par l'Esprit de Dieu qui le remplit de l'horreur de sa méchanceté, et lui présente Christ et la bonté de Dieu donnant Christ pour son âme ; et le cœur s'incline devant son Seigneur et Sauveur, fervent pour obéir désormais. Si l'importance majeure de l'obéissance dès le commencement de la vie dans l'âme est évidente, il en est aussi de même dans toutes les voies publiques de Dieu, comme nous l'avons vu même jusqu'à l'antichrist futur à la fin de cette ère.

Il est donc montré que le principe d'obéissance a une très vaste application, d'importance majeure pour la gloire de Dieu et pour l'homme, et en fait, bien au-delà de l'homme. Considérez que les anges qui sont tombés étaient à l'origine des êtres célestes. C'est par leur désobéissance, par leur orgueil, qu'ils ont abandonné la position que Dieu leur avait donnée, et qu'ils s'en sont attribué une autre que Dieu ne leur avait pas donnée. L'obéissance de Dieu est partout et toujours la vraie bénédiction.

C'est pourquoi il ne faut pas être surpris que l'Esprit de Dieu l'introduise immédiatement dans notre épître et dans cette partie de l'épître. Si quelqu'un doute de sa relation avec Dieu, ou si d'autres doutent de lui, l'Esprit se sert de l'obéissance comme du premier grand test. Cette âme a-t-elle l'esprit d'obéissance pour elle-même ? Au temps où nous étions dans les ténèbres, nous savons

que nous étions fort justement décrits comme étant alors des « fils de la désobéissance » (Éph. 2) ; mais quand est venu le demi-tour de la conversion à Dieu, nous sommes devenus des « enfants d'obéissance » (1 Pier. 1:14). C'est dès le début, l'expression réelle du cœur purifié par la foi. Désormais le désir intérieur et constant est d'obéir à Dieu, longtemps peut-être avant d'avoir une paix solide, quoique celle-ci puisse arriver relativement vite. Il y a la haine du péché, le jugement de soi-même, et la grâce de Christ qui non seulement produit le désir, mais rend capable ; car personne n'a jamais été converti sans quelque petit rayon de grâce. Alarmer ne convertira jamais, quoique cela puisse arrêter et montrer la voie à suivre. La terreur n'a jamais converti une âme, quoiqu'elle puisse pousser à écouter l'évangile. Il faut plus, et autre chose que la peur pour nous gagner à Dieu. Ce peut être un tout petit peu de Christ, mais c'est ce qui permet, nous n'en doutons pas, que la foi ait la lumière divine et la vie éternelle. Et cette vie opère dans l'obéissance, et montre sa réalité en ce que l'homme intérieur se met à obéir à Dieu, comme une loi de liberté, non pas comme une servitude. La vie de Christ en nous, comme en perfection en Christ, trouve ses délices à faire Sa volonté et rien d'autre que cela.

Cela explique la divergence remarquable qu'on peut voir d'avec ce qui précède dans l'épître. Insister sur l'obéissance ici est tout à fait à sa place. Nous avons vu la source divine de bénédiction dans le Père que le Fils a fait connaître, et la communion avec eux qui devient nôtre. Nous avons eu le message de Sa part sur le caractère de Dieu dans toute la pureté qui accompagne nécessairement cette communion. Si nous recevons la bénédiction, nous ne pouvons pas échapper à la responsabilité d'avoir la lumière de Dieu, et d'y marcher, et nous ne pouvons même que l'accepter volontiers. Comment cela s'opère-t-il en nous ? La vie éternelle qu'Il était en Lui-même est aussi la vie en nous. Or la lumière et vie se montrent toutes deux dans l'obéissance. Et l'obéissance qui brille tout le long de la marche de Christ, est aussi essentielle chez le saint, et elle est au premier rang comme test ici-bas. « Et par ceci nous savons que nous le connaissons, savoir si nous gardons ses commandements ».

Garder ses commandements : il ne s'agit pas de zèle pour la prédication. On le met souvent en avant dans la pratique moderne. Dès qu'une âme est convertie, la personne désire devenir un prédicateur, on voit cela quelquefois ; peut-être n'est-il qu'un petit garçon, et voilà un jeune garçon qui se met sur-le-champ à parader en qualité de prédicateur. Garder ses commandements, ce n'est pas non plus cultiver ce qu'on appelle « un don de prière », spécialement en public, là où une observation attentive des personnes fournit facilement la liste des besoins à satisfaire et des fautes à corriger dans le monde entier. Même si ces choses peuvent se produire, les voies révélées de Dieu sont entièrement différentes. Nous savons en particulier, que la prédication est un piège à vanité. Cela paraît être un service que beaucoup convoitent, à en juger d'après le nombre de cas où le désir de prêcher prévaut sans être accompagné de puissance. Mais là où il y a le don, il y a un travail admirable de foi et d'amour. Seulement, il faut une base correcte pour cela ; il faut être animé de l'amour des âmes, plutôt que de l'amour de la prédication, Dieu ayant premièrement opéré dans le cœur pour qu'il connaisse ce que nous sommes réellement, et par dessus tout, ce que Dieu est en Christ envers les perdus.

L'apôtre commence ici par l'obéissance. Y a-t-il quelque chose de plus dû à Dieu, et qui nous convient mieux ? C'est clairement personnel ; cela s'applique à tout et toujours. Cela demande et maintient l'humilité, tout en donnant de la fermeté. Cela exige de la dépendance de Dieu, et de se garder de soi-même et de l'influence intempestive des autres, qui ne sont que des créatures. En rapport avec cette obéissance, il faut que l'âme ait personnellement affaire à Dieu pour que cette obéissance vaille réellement quelque chose et pour éviter de se tromper soi-même. Mais ici, la première forme qui nous en est donnée est celle de « garder Ses commandements ». Cela introduit un aspect remarquable de l'épître. Il arrive fréquemment qu'il est impossible de dire si « Il » représente Dieu ou Christ. L'apôtre glisse de l'un à l'autre ; la raison en est que les deux sont vrais ; car bien que Christ soit devenu homme, Il n'a jamais cessé d'être Dieu. C'est pourquoi, si vous dites « les commandement de Dieu », cela inclut ceux de Christ. Souvent, l'apôtre commence clairement

avec Christ, puis se met tout aussi clairement à parler de Dieu. Mais Christ est Dieu, et la Parole de Dieu, le Seul qui met personnellement en évidence les pensées de Dieu, comme Son grand porte-parole, en action comme en parole. Le Saint Esprit qui a toujours opéré en Christ, fait aussi de « garder Ses commandements » une réalité dans le croyant, afin que ce ne soit pas simplement ses propres pensées, encore moins sa volonté qui se charge de tout, mais qu'il soit conduit par Dieu ; car telle est la fonction du Saint Esprit, en ceci et ailleurs aussi.

Ainsi nous commençons à apprendre, comme les bébés le font naturellement dans la vie. Ils peuvent ne pas comprendre grand'chose au début, mais c'est de toute importance qu'avant de tout comprendre, ils apprennent à obéir. Si on leur apprend à obéir, il faut que ce soit d'une manière claire pour s'adapter à leur esprit qui s'ouvre. Vous ne pouvez pas attendre d'un enfant qu'il saisisse facilement un principe abstrait. On ne peut pas non plus s'attendre à ce que la force de l'exemple parle toujours à l'enfant. On peut avoir vite fait de dire « cela fait plaisir à papa ou maman, à cet homme ou à cette femme », mais c'est autre chose de voir comment cela concerne son propre petit moi.

En conséquence, la première forme d'obéissance est simplement, proprement et nécessairement de s'incliner devant Ses commandements. Cela ne veut pas dire les Dix Commandements de la Loi. Ce n'est jamais ce à quoi Jean se réfère quand il parle des commandements comme ici. Car c'est tout en liaison avec Christ, selon un lien vital avec Lui-même. On peut dire brièvement que la différence entre l'épreuve par la loi, et le test de ces commandements réside en ceci : que la loi est la preuve de ce qu'est l'homme, tandis que l'évangile est la révélation de ce que Dieu est en Christ. Sous la loi donc, l'homme était mis à l'épreuve pour savoir s'il abandonnerait sa propre volonté, et ferait ce que Dieu demande pour avoir la vie. La vie était proposée à ceux qui sont sous la loi sous condition d'obéissance à la loi. Mais c'est le contraire de ce que Dieu donne maintenant au croyant. La vie est supposée être déjà possédée sur la base de la foi, aussi véritablement que la vie était en Christ avant qu'Il vint dans ce monde. Il était la vie éternelle auprès du Père, et quand Il a revêtu l'humanité, Il était encore la vie éternelle. Il a été manifesté ici-bas, non seulement comme une personne divine venue montrer l'amour en tant que vrai Dieu et vrai Fils de Dieu, mais comme la vie éternelle pour donner la vie à ceux qui n'avaient rien que la mort, et le péché qui amène la mort. Il est ainsi manifeste que les commandements dirigent ici la vie nouvelle qui a été donnée, au lieu d'être une norme morale à laquelle il faut obéir pour avoir la vie. Ils sont l'exercice de la vie en Christ que la grâce a déjà conférée au croyant. Mais la première forme d'obéissance qui soit prise est « Si nous gardons Ses commandements ».

Dieu dans Sa grâce présente les choses d'une manière autoritaire pour que l'enfant, comme un bébé de la grâce, en sente la solennité, l'importance et le besoin. C'est pourquoi, dans bien des cas, Dieu les formule, on pourrait dire de manière péremptoire, en tout cas avec toute clarté et autorité. N'est-ce pas bon et juste ? Une créature sobre et qui réfléchit pourrait-elle imaginer que Dieu parle autrement qu'avec une autorité absolue, ou que l'autorité de Dieu n'est pas concernée dans tout ce qu'Il impose ainsi à l'homme ? Ne supposez pas que le commandement de Dieu est toujours quelque chose que l'homme doit faire. N'y a-t-il rien de ce qu'Il a fait que l'homme doive croire ? En 1 Jean 3:23 croire au nom de Son Fils est le sujet d'un commandement tout autant que de s'aimer l'un l'autre. Autrement dit, Il commande aux gens de croire effectivement l'évangile, tout comme Il commande aux saints de s'aimer l'un l'autre. Il en fait ainsi une question de commandement, pour montrer à quel point Son autorité est profondément concernée, pas seulement Son amour, mais Son droit à commander. Il est évident que, selon Dieu, l'obéissance incombe à l'homme.

Prenez un autre cas : l'apôtre Paul en Actes 17:30 dit aux Athéniens que Dieu ordonne aux hommes, que tous, en tous lieux ils se repentent. Cela correspond à croire en Son Fils Jésus Christ. Il ne s'agit pas d'échapper à la destruction comme les habitants de Ninive, mais de sauver les pécheurs de l'enfer. Ni Jonas ni les hommes de Ninive ne pensaient à être délivrés du jugement éternel, ni à recevoir la vie éternelle pour jouir maintenant de la communion avec le Père et le Fils, et pour être avec Christ pour toujours dans le ciel. Mais *nous* avons Son commandement maintenant,

expressément dans ce but, et si l'état de l'âme est bon, il aura et a déjà le plus grand poids. C'est ainsi qu'il est montré combien Dieu est pressant à notre égard. Et pour l'âme qui est dans la poussière et dans la cendre à cause de ses péchés, n'est-ce pas une bonne nouvelle de savoir qu'Il est pressé de bénir gratuitement et pleinement, dans Sa propre grâce, celui qui ressent tellement le besoin de se repentir et de croire ? Sa majesté est concernée en même temps : Il ne peut pas la mettre de côté pour plaire à l'homme vain, aussi misérable qu'orgueilleux. Si l'homme prétend prendre Dieu en faute, c'est qu'il est entièrement aveugle à l'égard de ses péchés, et ennemi de Dieu dans toute sa vie, et haineux à l'extrême dans sa propre volonté — alors que ce Dieu a donné Son Fils pour sauver les plus vils.

Si nous aimons quelqu'un, nous nous plaisons à faire ce qui pourrait être mis sous forme de commandement ; et là où il y a de l'autorité, cela prend la forme d'un commandement, même parmi les hommes. Combien plus en est-il ainsi avec le Dieu qui ne ment jamais ni ne trompe le moins du monde, le Dieu plein de bonté, de grâce et de longanimité, même envers les négligents et les rebelles ? Ici, si nous gardons Ses commandements, c'est pour la bénédiction de l'âme, et pour toujours. En effet, le pécheur endurci au mal depuis longtemps, a besoin de tout ce qui est bon. Quand on se repent réellement envers Dieu et qu'on croit au Seigneur Jésus Christ, c'est tout le cours de la vie qui est censé changer. Et Dieu, dans Sa grâce, établit clairement et positivement ce que sont Sa volonté et Ses pensées. Mais ce soin de Sa part rend d'autant plus mauvaises la propre volonté de l'homme et son indifférence à Ses commandements, surtout s'il fait profession de porter le nom du Seigneur.

1 Jean 2:5

Au v. 5, l'apôtre aborde quelque chose de plus profond. « Mais quiconque garde Sa Parole ». C'est différent de Ses « commandements ». C'est un progrès dans la nature et la portée de l'obéissance. Car cela suppose qu'il y a eu un progrès spirituel, et plus d'intelligence et de résolution de cœur ; ainsi ce n'est pas simplement un « commandement » clair qui gouverne l'obéissance de l'âme, mais « Sa parole ». Sa parole peut ne pas prendre la forme d'un commandement précis, mais elle révèle sans aucun doute ce qui Lui plait, ce qui a de la valeur pour Lui. Là où l'esprit d'obéissance est fort, cela constitue donc une indication suffisante pour être fidèle sur tel point particulier, même si, dans ce domaine, Il n'a exprimé rien qui ressemble à un commandement formel.

N'est-il pas curieux et douloureux de voir comment le légalisme agit dans le cœur de manière diamétralement opposée ? Dans la chrétienté, et parmi les baptistes en particulier, ce qui prévaut n'est-il pas de ranger le Baptême et la Cène du Seigneur parmi Ses commandements ? Or ils n'en sont point du tout. Où y a-t-il un commandement personnel d'être baptisé ou de prendre la Cène du Seigneur ? Parler de commandement, c'est tourner les choses entièrement à l'envers. Le baptême est une faveur conférée à l'âme sur la base de l'autorité du Seigneur Jésus. L'Éthiopien demande « qu'est-ce qui m'empêche d'être baptisé ? », et dans le cas de Corneille, Pierre demande : « quelqu'un pourrait-il refuser l'eau ? ». Il serait étrange de parler de la sorte si c'était un commandement. Qui aurait l'idée d'empêcher ou d'interdire un commandement du Seigneur ? Or ici, ceux de la circoncision combattaient avec acharnement contre ces baptêmes. Quoi qu'il en soit, cherchez où vous voulez, ce n'est jamais présenté comme un commandement. Sans doute celui qui se trouve devant quelqu'un qui confesse la foi chrétienne peut baptiser le candidat ou l'amener à être baptisé. Mais ce n'est pas le sens que les gens donnent au baptême : ils en font un commandement du Seigneur au candidat. Or le Seigneur ne le présente pas de cette manière. C'est une faveur qu'Il se plaît à conférer selon Sa propre parole, et par conséquent il n'est pas question de commandement au sens moral ou légal du terme. Il en est de même avec la Cène du Seigneur. Le Seigneur dit : « prenez, mangez ». Cela en fait-il un commandement ? Supposez que je sois en train de mourir, et qu'un cher ami vienne à mon chevet où est posée ma Bible, et que je lui dise « prends ma Bible, et garde-la ». Si vous appelez ça un commandement, c'est que vous êtes naïf ou que vous avez l'esprit tortu. Ce n'est pas un commandement, mais une marque d'amour. Sans doute, cela a l'effet d'un commandement, mais c'est tout différent et la portée en est toute autre. Cela se lie aux

affections et au souvenir de celui qu'on a aimé longtemps et tendrement, jusqu'à son départ. Ainsi ce qui est donné depuis un lit de mort, est pris dans cet état d'esprit, et c'est ce que comprennent les gens qui ont du discernement.

Un cas dont je me suis souvent servi auparavant le rendra peut-être plus clair. Supposez une humble petite famille dont la subsistance dépend du labeur journalier. Le chef de famille, celui qui gagne le pain, doit aller au travail très tôt le matin. Je ne suis pas du tout sûr que ce soit une obligation courante dans nos temps de facilité ; mais en tout cas il en était ainsi dans le passé. Supposons qu'il lui faille partir tôt pour arriver à l'usine ou autre lieu de travail. Or voilà la mère de famille soudainement clouée au lit par la maladie. On se trouve devant une grande difficulté. Elle qui à l'habitude de se lever joyeusement pour préparer le petit-déjeuner de son mari, et peut-être son nécessaire pour la journée, la voilà trop malade même pour qu'on lui parle. Que faire dans cette situation critique ? Une enfant de la famille se rend tout de suite compte de la situation. Aucun commandement ne lui a été donné, et pourtant elle saisit toute la difficulté ; elle sait que les circonstances sont changées entièrement, et comme il n'y a plus de mère pour tout diriger, c'est elle qui s'en charge. Elle a souvent aidé sa mère, et maintenant elle prend les initiatives elle-même. En conséquence elle se lève tôt, fait le feu pour le père, y met la bouilloire, lui chauffe le thé ou le café, et fait tout le reste du nécessaire pour le temps de son absence au foyer. Aucun commandement n'a été donné, mais cela sert à illustrer « Sa parole ». De même que la Parole exprime la volonté de Dieu, sans pour autant être un commandement, ainsi la jeune fille sait ce qu'il faut pour faire la volonté de la mère, comme si celle-ci était en état de parler. Le père est tellement accablé par la maladie de sa femme, qu'il ne peut guère faire quoi que ce soit pour les repas, et en plus il est tenu de travailler comme d'habitude. La jeune fille a tout compris, et sans plus de façons, elle fait le travail que sa mère aurait fait. Ce n'est pas garder un commandement, mais cela montre ce que signifie « garder Sa parole ».

Ainsi le croyant croît dans la connaissance de Dieu, et fait ses délices de Lui plaire. Ce n'est pas simplement ce qui est mis sous forme de commandement ; mais si nous savons en aucune manière ce qu'est la volonté bonne de Dieu, cela suffit pour le cœur obéissant. Ce n'est pas chercher un directeur pour sa conscience, en dehors de soi, pas plus que consulter quelque chose au-dedans de vous. Non, je suis appelé à être assujéti à Dieu, et ceci en gardant Sa Parole. J'ai à faire la volonté de Dieu, et celle-ci m'est maintenant donnée dans Sa Parole écrite, les Écritures. Elles sont écrites pour notre avertissement aussi bien que pour notre consolation (1 Cor. 10:11 ; Rom. 15:4). Ainsi l'apôtre recommande ceux qui n'allaient plus voir sa face à Dieu et à la Parole de Sa grâce (Actes 20:32). Si nous cherchons à ce que tous les saints fassent la volonté de Dieu, cherchons à voir cette volonté afin de commencer humblement à la pratiquer nous-mêmes. Elle est toute clairement établie dans Sa Parole. Le meilleur moyen de la lire correctement, est de voir Christ lui-même comme l'objet que Dieu a en vue tout au long de cette Parole. Cela ne veut pas simplement dire ce que Christ a dit, quoi que cela soit déjà immense ; ni ce qu'Il a commandé, qui est de la plus haute valeur ; mais ce que Christ a manifesté à toute heure. Là vous le trouvez debout avant le jour, avec Dieu. Cela ne nous parle-t-il pas à vous et à moi ? Observez-Le comment, quand quelque chose de grave à faire le lendemain, Il était en prière toute la nuit devant Dieu. Cela doit sûrement parler à nos âmes. Nous ne pouvons ni ne devons penser que nous pratiquerons cette Parole de la manière dont Christ l'a fait ; mais qui peut nier qu'Il nous a laissé là un exemple ? Un exemple n'est pas un commandement ; mais néanmoins il est censé agir puissamment sur ce dont l'âme tient compte et sur son obéissance.

Ainsi donc « Celui qui dit : Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est menteur, et la vérité n'est pas en lui » (2:4). C'est là une absence totale de l'esprit d'obéissance. Ce n'est pas simplement qu'il ne garde pas Sa parole, il ne garde même pas Ses commandements. Il viole ses obligations ; il met de côté les injonctions divines, non pas seulement celles de l'Ancien Testament, mais aussi celles du Nouveau Testament, qui pèsent sur lui plus particulièrement. Car ces commandements nouveaux sont la première forme du test prescrit pour vérifier la profession

chrétienne. Et s'il n'a pas de conscience pour garder Ses commandements, inutile de chercher à savoir comment il traite Christ ou le Nouveau Testament dans son ensemble.

Au v. 5, nous passons à une étape toute nouvelle. « Mais quiconque garde sa parole, — en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé ». Il est évidemment tenu compte, là, de toute la pensée de Dieu, et elle est pratiquée, parce qu'il y a de l'amour pour Sa parole. C'est un cœur qui prouve son obéissance en gardant non seulement Ses commandements, mais aussi Sa Parole. Non seulement la Parole fait autorité sur l'âme, et lui communique de l'énergie, mais elle lui est aussi précieuse. C'est pourquoi toute la Parole est sondée avec délice et profit ; et quand c'est le cas, Jean n'hésite pas à dire que l'amour de Dieu est consommé [rendu parfait] dans une telle personne.

Ceci fournit de nouveau l'occasion d'une remarque générale sur la manière de l'apôtre, non seulement dans cette épître, mais dans tous ses écrits. Il regarde aux choses selon le principe divin révélé, sans s'occuper des entraves et insuffisances dus à l'état ou au comportement de l'homme. Il ne traite pas des manquements inhérents à notre négligence. Quand le vrai chrétien est devant lui, il le voit comme exécutant la pensée de Dieu. Il n'affaiblit donc pas, ni ne restreint le principe, en introduisant un peu d'obstacle ici, un peu de mise en garde là. Il dit ouvertement et clairement ce qui plait à Dieu et qui convient à Son enfant : or, même pour le plus jeune, cela consiste à garder « Ses commandements » ; tandis que pour ceux qui sont mûrs et ont de l'expérience spirituelle, ce qui exprime complètement Sa volonté, et sous toute forme possible, ce n'est plus simplement Ses commandements, mais « Sa parole ».

C'est pourquoi si nous regardons à nouveau au Seigneur, nous lisons « Voici, je viens pour faire ta »... Loi ? non ; ton commandement ? non. Pourtant Il gardait assurément Sa loi et accomplissait Son commandement ; mais en même temps Il honorait, défendait Sa loi et lui donnait une portée comme jamais personne d'autre ne l'a fait. Il était venu pour faire la « volonté » de Dieu. Pourtant Il ne s'exprimait pas simplement comme cela, mais Il disait « il est écrit de moi dans le rouleau du livre » (Ps. 40:7 ; Hébr. 10:7). C'était le rouleau d'un livre (Dieu utilisait en figure les expressions inhérentes aux habitudes humaines) que seuls le Père, le Fils et l'Esprit connaissaient ; c'est là qu'était, dans Ses conseils secrets, la pensée de Dieu, ce qui a été écrit ensuite dans le livre des Psaumes. Ce qui en est dit est plutôt en rapport avec la loi et ses ordonnances, mais c'était toujours la pensée de Dieu néanmoins. Et quand Il est venu comme homme, ce qu'Il venait faire, c'était la volonté de Dieu. Or la volonté de Dieu allait bien au-delà de ce que les gens connaissaient comme étant les Dix Paroles, ou Dix Commandements. C'est la grâce ineffable qu'elle annonçait. Et Son œuvre n'était pas simplement de faire la volonté de Dieu, mais de souffrir à cause d'elle. Car Il a obéi jusqu'à la mort, et à la mort même de la croix. Quand est-ce que la loi a jamais requis ou attendu un tel sacrifice de la part d'un juste ? La loi a-t-elle jamais pensé à une chose pareille, que le Saint de Dieu mourant pour les injustes ? elle n'en a même pas conçu l'idée. Or la volonté de Dieu n'était rien moins que cela ; et Il le savait avant que le temps fut.

Il était inutile de parler de sacrifice ou d'offrande de créature. Dieu dit en effet que ces choses ne peuvent jamais ôter les péchés. Le sang de taureau, de brebis ou de bouc ne peut pas ôter les péchés, ni donner aucun moyen d'échapper à l'étang de feu de l'enfer, ni ne peut délivrer l'homme méchant du jugement de Dieu. Aucun rituel ne peut jamais transformer un homme mauvais en un homme bon, ou l'amener sans tache à Dieu, aussi blanc que la neige. Alors quoi ? « Il est écrit de moi ». Et il était ainsi écrit (Hébr. 10:9) que même Il abolirait ce qui vient en premier, la loi, et établirait le second, la volonté de Dieu. La volonté de Dieu en grâce infinie, ici, est de sauver les pires des pécheurs par la mort du Seigneur Jésus. Ceci ne montre-t-il pas la puissance merveilleuse de ce que Dieu a donné dans les Écritures ? C'était donc un propos chéri de Dieu avant que rien n'existe. Le Seigneur le connaissait dans l'éternité, et quand l'accomplissement du temps est venu (Gal. 4:4), Lui est venu pour accomplir ce propos, et en le faisant, Il a souffert à l'extrême. Aucune œuvre de puissance, si grande fût-elle ne pouvait y suffire. Désirait-Il que Dieu Le fasse péché, et Le fasse en supporter toutes les conséquences pour glorifier Dieu même à l'égard du péché, et fasse qu'il soit juste de Sa part d'accorder un plein pardon, et même de nous justifier et de nous glorifier ? Il a dû

souffrir pour nos péchés sous la sainte main de Dieu Lui-même, cette main armée contre le péché, et accomplissant ce que le péché méritait ? Or Il a tout porté avec une parfaite soumission, quoiqu'il Lui en coûtât. Ainsi, entre la loi et la grâce, la différence est complète et bien marquée.

Pour le chrétien, le principe est le même que pour Christ, sauf que Lui est Dieu et qu'Il a fait l'expiation pour nous. Nous avons aussi la vie avant de passer à la pratique, comme le Seigneur l'a eue en Lui-même de toute éternité. À nous donc d'agir parce que nous avons cette vie, et non pas pour avoir la vie, comme le faisait l'homme sous la loi. La marche chrétienne est l'exercice de la vie nouvelle, quelque chose d'impossible pour qui n'a pas la vie, et qui n'est possible que pour celui qui a cette vie avec l'œil fixé sur Jésus. Autrement l'œil n'est pas simple ; il peut être occupé de ceci ou de cela, quand la marche n'est plus selon la lumière. « Si ton œil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière » ; et il n'y a que Christ pour rendre l'œil simple.

Ceci est indiqué assez clairement ici, mais Jean va plus loin. Ce n'est plus seulement « par ceci nous savons *que nous Le connaissons* » (2:3), mais « par ceci nous savons *que nous sommes en Lui* » (2:5). Ceci implique un grand supplément de privilège, et c'est la manière dont Dieu encourage ceux qui sont vraiment obéissants en esprit. Non seulement ils Le connaissent, mais ils connaissent qu'ils sont en Lui. Quelle chose merveilleuse pour un saint que d'être assuré qu'il est en Christ ! Lui qui est infini, alors que nous, nous sommes finis et très faibles, même si nous sommes bénis par grâce. La vie ici dépend de Dieu et de Son Fils. Et l'Esprit de Dieu fortifie le sens de la dépendance, et utilise la Parole pour nous confirmer dans cette attitude. Qu'est-ce que montrent de telles paroles ? Son plaisir à donner l'assurance aux saints obéissants qu'ils peuvent savoir qu'ils sont en Lui. Quel bonheur pour nous de savoir ce qu'Il est envers nous et ce qu'Il a été pour nous ! Quel encouragement et quelle force cela ne donne-t-il pas quand nous avons le sentiment de notre faiblesse !

Si nous comparons Jean 14:20, nous apprenons qu'être en Christ est la part du riche groupe de privilèges chrétiens qu'Il a assuré à Ses disciples depuis le jour où le Saint Esprit a été donné pour être en eux et avec eux, après qu'Il soit monté en haut auprès du Père. « En ce jour-là vous connaîtrez que Moi Je suis en Mon Père, et vous en Moi, et Moi en vous » (Jean 14:20).

Il y a d'abord la position merveilleuse et juste du Seigneur ressuscité dans Son Père — ce qui est merveilleux, ce n'est pas que le Fils unique soit dans cette position, car elle était Sienne de droit dans la Déité, mais c'est la première fois que cette position leur était déclarée comme étant vraie de l'homme ressuscité tel qu'Il était et qu'Il ne cessera jamais d'être. C'est Sa place à la suite de l'ascension, la juste récompense qui Lui revient à la suite de Son rejet par le monde (Jean 16:10) ; et nous qui croyons, nous savons par l'Esprit du Père en Son nom qu'Il est là dans Son Père, — une position dépassant de loin Sa position comme Messie sur le trône de David, ou même comme Fils de l'homme gouvernant toutes les nations de la terre dans le royaume futur. C'est la place qui Lui revient, et elle ne peut l'être que parce qu'Il est une personne divine, une avec le Père, et pourtant homme ressuscité ayant accompli la rédemption ; c'est ce qui donne au christianisme sa grandeur unique.

Il fallait ensuite qu'ils sachent qu'ils étaient en Lui. Cela ne se limitait pas à ce que, en vertu de Sa mort et de Sa résurrection, ils feraient partie du fruit abondant issu du grain de blé tombé en terre, puis mort. Mais ils devaient avoir une position intime et céleste en Lui, pour autant que ce soit possible à la créature, non pas seulement une vie de résurrection, mais une place de proximité garantie, là en Lui, et connue comme étant nôtre déjà maintenant sur la terre. Répétons qu'ils devaient connaître Christ en eux : c'est une vérité caractéristique de l'épître aux Colossiens (1:27), tout comme le fait d'être en Christ est une vérité caractéristique de l'épître aux Éphésiens (1:3 ; 2:6, 10, etc.), sauf que l'apôtre Jean la traite comme étant une vérité vraie individuellement, tandis que Paul la traite en liaison avec l'unité du corps de Christ, l'Église. C'est la portion de tout vrai croyant, alors que ne pas connaître ces choses est la honte de l'incrédulité de la chrétienté. Hélas ! c'est ceci qui obscurcit la compréhension de beaucoup de saints maintenant, et presque continuellement

depuis la mort de l'apôtre ; or ce dernier montre ici que sa réalisation dépend de ce qu'on garde la Parole de Christ, et l'amour de Dieu consommé [rendu parfait] en soi. Or ce n'est rien d'autre que ce qui devrait être vécu par tout chrétien, et dont la carence attriste le Saint Esprit de Dieu par lequel nous sommes scellés pour le jour de notre rédemption, c'est-à-dire la rédemption du corps. Le manque de foi ou de fidélité obscurcit l'œil spirituel à l'égard de nos meilleurs privilèges.

1 Jean 2:6

« Celui qui dit demeurer en lui ». Ici on a quelque chose de plus qui ne peut être qu'une vanterie, et une vanterie vaine. L'apôtre le traite d'une manière toute différente de celle dont il avait traité celui qui méprisait de façon insouciant l'autorité de Dieu. Il qualifiait ce dernier de menteur, en qui la vérité de Dieu n'était point. Il était réputé n'avoir rien de Dieu en réalité. Mais quand on se trouve en face de la profession de demeurer en Lui, quelle déduction tranquille et décisive en tire-t-il ! Vous dites que vous demeurez en Lui ? Alors vous devez marcher comme Lui a marché. On ne se trouve pas ici devant une prétention à ne pas avoir de péché. Mais si nous disons que nous demeurons en Christ, l'effet de demeurer en Christ est immédiat et puissant sur la marche. La marche est l'expression de la vie dans la lumière de Dieu ; et si je demeure en Lui qui est la Vie et la Lumière, qu'est-ce qui m'empêche de marcher comme Christ a marché ? En Sa présence, nous ne péchons pas ; en dehors du sens de Sa présence, nous péchons. Par grâce c'est le même principe de marche, quoique bien éloigné de la présomption de marcher selon la même mesure. La norme, c'est Christ, non pas la loi.

Or nous savons comme une question de fait, combien il est facile de s'éloigner en glissant, combien il est facile d'oublier le Seigneur pendant un petit moment, combien nous sommes enclin à laisser le champ libre à l'activité de notre propre nature. Cela n'est pas demeurer en Lui ; mais l'apôtre ne dévie pas de ce qu'il dit pour introduire ces nuances. Il regarde au principe, et un principe est absolu. Tous ceux qui refusent de regarder à la vérité absolue parce que l'homme est dans une condition hybride, ceux-là abandonnent la foi au profit du sentiment et des sens. Comment quelqu'un de pareil peut-il comprendre la vérité de Christ, ici ou ailleurs ? Il faut être absolu en Christ et en Son œuvre. La grâce doit être absolue pour qu'un pécheur ruiné puisse en profiter. Si Dieu me donne la justification, ce n'est pas à remettre en question. Si Dieu justifie l'impie (Rom. 4:5), c'est aussi absolu que le fait qu'Il donne la vie éternelle en Christ. Or le croyant a la vie éternelle pour obéir aussi bien que pour jouir de la communion avec le Père et Son Fils. C'est ce que nous lisons : « Celui qui dit demeurer en Lui, doit lui-même aussi marcher comme Lui a marché ». L'apôtre laisse ceci agir sur la conscience, car ici il n'est rien revendiqué de supérieur au fait qu'on dit demeurer en Christ. Il ne s'agit pas de la bénédiction de savoir que je suis en Lui, mais il s'agit de ce que je professe faire de Lui la demeure de mon âme dans toutes les situations de joies et de douleurs, de dangers et de difficultés. Car c'est cela demeurer en Lui. S'il en était vraiment ainsi pour moi, je devrais marcher comme Lui a marché. Mais en est-il ainsi en action et en vérité ? Le manque à réaliser qu'on demeure en Lui, se manifeste dans les carences de notre marche. Mais comme chrétiens, nous reconnaissons que Christ est la norme que nous devrions suivre, aussi humiliant que cela soit pour nous. Nous ne prétendons pas non plus que quelqu'un ait jamais marché à la mesure de la marche de Christ, mais on cherche par grâce à marcher de cette manière.

Cinquième méditation publique — 1 Jean 2:7-11 — Le commandement ancien et le commandement nouveau

L'obéissance est le premier test de la vie nouvelle

Nous avons déjà vu dans les versets précédents que l'obéissance est le premier signe, et le signe absolument essentiel, de la possession de la vie divine. L'essence de l'obéissance n'est pas simplement de faire ce qui est droit en soi, mais de le faire sous l'effet de l'autorité de Dieu et pour Lui plaire. Il ne faut pas hésiter à dire que, si un homme faisait toujours ce qui est droit, simplement parce que c'est droit, il ferait toujours ce qui est mauvais, parce qu'il laisserait de côté l'élément le

plus important de tous pour Dieu Lui-même et pour le croyant qui est Son enfant. Le premier de tous les droits, c'est que Dieu ait Ses droits, tandis que laisser Dieu de côté, c'est exactement ce que fait l'homme s'il agit seulement parce qu'il juge de lui-même de ce qui est droit. Qui est-il, dans une telle question ? Qu'est-ce que l'homme pour qu'on fasse cas de lui ? (Job 7:17). Non, ce qui est en question est la volonté de Dieu, et c'est pourquoi la crainte de Dieu est toujours le commencement de la sagesse (Prov. 9:10). En conséquence l'obéissance est le premier test de la vie nouvelle et divine, comme l'apôtre vient de le dire, spécialement en vue de l'iniquité [absence de loi] à l'œuvre parmi les chrétiens professants. Quand l'homme se considère lui-même comme la personne capable de juger, oubliant Dieu qu'il ne voit pas, tout le terrain du jugement saint et sûr est abandonné. Car même en le supposant décent moralement et correct extérieurement, l'homme qui ne marche que d'après son propre jugement sur ce qui est placé devant lui, est nécessairement dépourvu de l'obéissance rendue à Dieu. Or sans obéissance, tout est de travers, et en total désaccord avec la responsabilité du chrétien.

Christ est la vie du chrétien. La vie est donnée par Dieu

Mais il y a un autre principe moral qui vient après celui qui vient d'être traité, et pourtant étroitement lié à lui dès le départ. La raison est simple : les deux découlent de Christ. Car Lui est la vie, et l'expression qu'en a donné Christ ici-bas en paroles et en actes fournit le modèle pour savoir ce qu'est réellement la vie éternelle, mais ne se borne pas simplement à parler d'une doctrine ou d'une théorie. La vie est la chose la plus intime de toutes pour la créature, la plus absolument nécessaire pour sentir ou pour juger, pour être une chose quelconque ou faire une chose quelconque, dans l'existence spontanée. Tous les hommes ont la vie naturelle de l'homme déchu sous la puissance du péché et de la mort ; à quoi peut-elle servir devant Dieu et pour nous ? Elle peut faire beaucoup de mal, mais ne peut jamais conduire à ce qui plait à Dieu. Christ est le seul à Lui avoir toujours plu parfaitement ; et c'est la vie de Christ qui est notre vie maintenant. Il est le donateur de la vie à quiconque croit du cœur. Le premier homme a introduit la mort, le Second Homme est un esprit vivifiant (1 Cor 15:45). C'était dans la Parole éternelle ; et comme homme, Il a reçu du Père d'avoir la vie en Lui-même (Jean 5:26), mais Il donne la vie à ceux qui Le reçoivent. Il vivifie de manière égale au Père (Jean 5:21).

Rien n'est plus caractéristique de Dieu, que de créer et donner la vie. Mais les philosophes qui n'ont pas la foi n'ont pas encore réussi à savoir ce qu'est la vie, ni où elle est. Certains cherchent activement à en trouver la trace dans leur creuset, s'attendant à en extraire le secret à partir de leurs expériences chimiques. Les métaphysiciens ne sont en rien plus sages lorsqu'ils interrogent la raison, excellente pour analyser les déductions, mais incapable de découvrir la vérité. Tous ces moyens humains, et d'autres encore, peuvent bien être utiles dans les domaines matériels ou mentaux. Mais, pensez à ce qu'est la vie, réfléchissez à ce que peut être la valeur des opinions de ceux qui s'attendent à (ou au moins le désirent fortement) découvrir la vie comme le résultat de pareilles recherches !

Non, la vie de l'homme, à l'origine, vient de Dieu directement ; elle a été donnée par Dieu soufflant dans les narines de l'homme. C'est la raison pour laquelle il est le seul à avoir une âme immortelle. Les autres animaux ont une vie et une âme appropriées, mais qui ne viennent pas du souffle de Dieu, seulement de Sa volonté et de Sa puissance. Il a permis leur existence temporaire, mais c'est tout différent de souffler personnellement dans les narines de l'homme, un procédé qui n'a jamais été appliqué à aucune autre créature sur la terre. Seul l'homme a eu cette faveur. Reconnaître cette différence permet d'éclaircir complètement la base de l'être moral et de la responsabilité, c'est-à-dire l'immortalité de son âme.

Mais il y a un privilège immensément plus grand que d'être simplement immortel au sens de l'existence perpétuelle de l'âme. Car cela peut aboutir à quelque chose d'indiciblement terrible. Pensez à l'existence perpétuelle dans l'étang de feu ! Tous ceux qui rejettent le Fils de Dieu doivent tomber sous Son jugement éternel : une existence de souffrance qui ne cesse pas, et de souffrance

sous la main de Dieu, parce qu'on a refusé obstinément et volontairement de croire que Lui a souffert judiciairement, en grâce, pour que le coupable puisse ne jamais souffrir de Sa part, mais seulement être béni éternellement ! Combien la miséricorde de Dieu est riche pour proclamer le salut aux perdus, parce que Christ a porté le jugement du péché à la croix ! Et si je ne crois pas en Lui, ni dans la bonne nouvelle de ce que Dieu a opéré par Lui, où suis-je ? sous la puissance de Satan, la puissance de l'ennemi qui ne se relâche pas dans sa haine contre Dieu et contre l'homme. Mais l'homme ne peut pas avoir de non-existence. Cela devient la terrible culpabilité du pécheur qui voudrait se rendre non-existant, s'il le pouvait. Il peut se suicider, mais il doit en rendre compte à Dieu, car Dieu lui a donné la vie ; or qui lui a donné permission de se débarrasser de cette vie de sa propre main ? Comment une pareille folie méchante pourrait-elle générer quelque bien que ce soit ? Si le meurtre, sous quelque forme que ce soit, est un crime noir et mortel, le suicide en est l'une des pires formes, et est une insulte directe et extrême à Dieu. La parfaite obéissance qui a toujours été celle de Jésus, découlait d'une vie qui était expressément éternelle. En nous qui croyons, cela ne fonctionne pas toujours ainsi, parce que la chair opère à notre honte ; mais la vie nouvelle, étant éternelle, reste toujours prête pour l'activité qui doit être la sienne. La vieille vie peut resurgir par négligence ou par manque de vigilance dans la prière ; car la vieille vie, ou la pensée de la chair, est là aussi, toujours inimitié contre Dieu (Rom. 8:7). C'est la propre volonté de l'homme, et à qui obéit-il alors ? à Satan. Car la volonté de l'homme convient sûrement au travail de Satan. Voilà ce qu'est le libre arbitre (ou volonté libre) dont l'homme se vante.

Il ne faut jamais cesser de répéter que tout croyant reçoit la vie éternelle immédiatement de Christ. Son premier souffle en nous a lieu quand la foi commence dans l'âme : quand le pécheur se courbe devant Christ comme donné par la grâce de Dieu. Même cela, nous l'avons vu, Il en fait une question d'obéissance à notre Dieu. C'est expressément Son commandement que je croie l'évangile et que je me repente. Il y a ainsi une vraie soumission à Dieu dans l'âme ; l'obéissance dans ce cas ne se rapporte pas à ce que je vais désormais faire pour Lui, mais dès le premier instant mon âme se courbe devant Dieu comme le Dieu Sauveur par le moyen de Son Fils. Quelle bénédiction qu'Il me donne la vie ! Quelle merveille qu'Il fasse de moi l'objet de Son amour ! Et y a-t-il un amour plus grand que celui qui donne Son Fils pour vivre ici-bas pour moi, afin que j'aie la vie éternelle, sauf de me donner ce Fils-même qui est la vie éternelle pour mourir pour mes péchés, afin qu'ils soient complètement effacés par une rédemption éternelle ?

Or cette vie nouvelle est la source non seulement de l'obéissance, mais de l'amour divin. Car l'amour ici n'est pas simplement vu envers Dieu. Cet amour envers Dieu ne peut que jaillir quand l'âme sait réellement que Dieu, dans Sa grâce souveraine, lui a donné à la fois la vie éternelle et la propitiation pour ses péchés, dans Son Fils Unique et Bien-aimé. Mais ce sur quoi il est insisté ici, c'est l'amour l'un de l'autre, l'amour de ceux qui sont chrétiens comme nous.

Quand les saints sont jeunes, et non spirituels comme les chrétiens de Corinthe, ils pensent qu'il est facile de s'aimer l'un l'autre. On aimerait qu'ils essaient seulement pour de bon chaque jour. S'ils se sondaient seulement devant Dieu, ils apprendraient vite que beaucoup de choses passent pour être de l'amour, alors que ce n'est que paroles de la bouche. C'est tout facile quand tout se déroule gentiment dans la bonne direction à nos yeux ; mais si les choses se mettent en travers de nos désirs, c'est là qu'il est difficile d'aimer. Cette sorte d'amour, vous pouvez facilement le trouver chez n'importe quel être humain aimable, même chez un chien ou un chat ; mais il n'y a là absolument rien de divin. Mais aimer ses frères va faire obstacle à beaucoup de choses chez nous, tout comme chez eux. Il n'en est pas avec le chrétien comme avec Christ. « En Lui il n'y a pas de péché ». Le péché est justement ce qui est en nous maintenant par nature. C'est malheureux pour tous ceux qui ne le croient pas ; car ils vivent dans un paradis de sottise sur eux-mêmes en s'imaginant être eux-mêmes parfaits maintenant au sens pratique. Or ils sont loin d'être parfaits de cette manière. Ils n'ont même pas appris la perfection chrétienne qui se renonce soi-même et trouve tout en Christ, surtout s'il s'agit de le pratiquer tous les jours. Il n'y aura jamais de perfection en nous tant que nous ne serons

pas conforme à Son image (Rom. 8:29). Si nous nous jugeons dans la lumière, nous avons vite de quoi nous affliger sur nos manquements, et avec raison.

Néanmoins, le Seigneur enjoint solennellement à Ses disciples de s'aimer l'un l'autre. La foi en Lui ne prend pas plus le parti des Juifs que de celui du dénigrement de toutes les nations. Aimer son propre peuple est truffé d'orgueil. Nous nous identifions avec ce que nous considérons avoir des mérites particuliers et des honneurs brillants. Certainement les Juifs étaient aussi orgueilleux qu'une nation peut l'être, et on ne peut pas nier qu'ils avaient pour cela de meilleures apparences que leurs ennemis. Mais en vérité personne n'a de raison valable d'être fier ; on n'a que des raisons de nous tenir le front dans la poussière à cause de nos péchés contre Dieu.

Si quelqu'un a de quoi s'étonner devant ce que Dieu a fait, c'est sans doute Israël, beaucoup plus que tout autre peuple. Mais il reste vrai que, dès l'instant où nous considérons les choses à la lumière de Dieu, si nous sommes fidèles nous ne pouvons que nous humilier pour notre indignité devant Lui. Nous trouvons du péché tant chez nous que l'un chez l'autre. C'est pourquoi il faut bien l'Esprit de Dieu pour nous élever au-dessus de tout ce qui provoque et éprouve, de tout ce qui est contraire non seulement à ce que nous aimons, mais à ce que nous jugeons sérieusement comme étant à tort.

On en vient maintenant au test sévère de l'amour. Persévérons-nous à aimer même de cette manière ? Nous ne devons pas être indifférents au déshonneur fait à Christ, ni à ce qui trahit la vérité de Dieu, ni à l'injustice, ni à toute autre forme de péché manifeste. Mais nous avons à nous montrer patients, et même très patients, forts dans la grâce qui est dans le Christ Jésus, à prendre notre part des souffrances comme Ses bons soldats, à endurer tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus avec la gloire éternelle (2 Tim. 2:3, 10). Et c'est bien ce que fait l'amour en réalité. Il s'élève de manière à avoir part à la patience de Dieu, ce dont Christ a fait preuve jusqu'à l'extrême, et qu'Il a montré chaque jour, dans presque tous les détails de la journée. Cela ne L'a pas empêché de dénoncer le mal fait contre Dieu, mais ce n'était pas là un manque d'amour. Ne pas haïr le mal aurait fait tort à la nature de Dieu et à Sa Parole ; car l'indifférence au mal est juste le contraire de la sainteté. L'amour de ce qui est bon, et l'honneur rendu à ce qui est juste font partie de la sainteté pratique de tous ceux qui sont nés de Dieu.

Mais l'amour s'élève au-dessus de ce qui est toujours si éprouvant pour nous personnellement, et si opposé à nos pensées et à nos désirs. Par la foi, nous pouvons laisser tout cela à Dieu, et nous devons le laisser dans l'amour. Nous pouvons reprendre ce qui est fait à tort, et nous devons le faire, sauf au cas où il serait inconvenant que nous le fassions. En face de tout ce qui peut être déplorable, nous sommes appelés à nous garder dans l'amour de Dieu (Jude 21). Cela ne concerne pas seulement nos propres esprits, mais l'amour de Dieu se déversera aussi assurément l'un envers l'autre.

On peut aussi simplement mentionner que le premier mot, ici, montre la tendance de l'homme à glisser et s'écarter de l'exactitude de la Parole de Dieu. Dans la version autorisée du roi Jacques, le v. 7 commence par « Frères ». Mais l'apôtre n'introduit pas encore cette désignation. Il sera bien temps d'utiliser cette appellation « frères », mais une seule fois (3:13). La pensée principale ici, n'est pas nos relations mutuelles. « Chers enfants » ou « Bien-aimés » sont ses expressions habituelles. Ici le terme utilisé pour interpeller est adapté de manière exquise à l'amour au sujet duquel il va s'étendre plus longuement. Le vrai sens du terme est « Bien-aimés ». « Bien-aimés », je ne vous écris pas un commandement nouveau ». Voyons-nous bien combien ce terme est approprié ? Il ne va pas parler de leur relation entre eux, bien que ce soit évidemment vrai à sa place, mais la forme de l'expression employée ici leur rappelle qu'ils sont des bien-aimés. Il n'est pas nécessaire de dire par le moyen de qui ils le sont, bien que la grâce les ait en effet rendus chers à l'apôtre. Dieu Lui-même les a aussi aimés, comme Christ l'a manifesté ; ils étaient les objets de Son amour qui ne change pas. Y a-t-il quelque chose de plus puissant pour faire jaillir l'amour l'un envers l'autre, étant les objets du même amour ? « Bien-aimés, je ne vous écris pas un commandement nouveau, mais un commandement ancien que vous avez eu dès le commencement » (2:7).

Le commandement ancien (2:7) en Jean 13:34-35

Le commandement ancien, nous l'avons dans l'évangile de ce même apôtre inspiré. C'est lui qui le fait ressortir plus que tout autre, si même il n'est pas le seul à le faire en ces termes. Le Seigneur a enjoint avec ferveur à Ses disciples de s'aimer l'un l'autre. Cette injonction se trouve dans le premier de ces chapitres remarquables de l'évangile où Il parle à Ses disciples en vue du moment où Il allait quitter la terre pour aller au Père. En Jean 13:34, 35, nous avons le commandement nouveau. Reportons-nous au contexte pour un moment. « [Petits (= chers)] enfants, je suis encore pour un peu de temps avec vous : vous me chercherez ; et, comme j'ai dit aux Juifs : Là où moi je vais, vous, vous ne pouvez venir, je vous le dis aussi maintenant à vous » (13:33). Son départ était une condition nécessaire du christianisme. Son absence est une absence de la terre pour être au ciel. Jusqu'à ce moment-là, le christianisme n'avait pas commencé proprement, pour autant qu'il s'agissait de la relation des disciples, même si la racine de la bénédiction était en Lui-même. Mais leur vraie position vis-à-vis du Seigneur et de toute autre personne par conséquent, leur pleine relation, était nouvelle et n'a été apprise de manière consciente qu'après que le Seigneur soit mort, ressuscité et monté au ciel.

En leur indiquant qu'Il allait les quitter, Il leur exprime ce qu'Il désire qu'il y ait en eux, et de leur part. « Je vous donne un commandement nouveau » (notre texte se réfère clairement et directement à l'évangile de Jean — 13:34) « que vous vous aimiez l'un l'autre ; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous » (Jean 13:34-35). C'est ce qui est appliqué ici dans l'épître. Le Seigneur donne un commandement que Jean a déjà fait connaître dans l'évangile. Il avait été donné par notre Seigneur quand Il était ici-bas. Nous voyons aussi une ample confirmation de ce que nous avons dit en expliquant les premiers versets de l'épître, à savoir que « dès le commencement » est entièrement différent de « au commencement ». Il aurait été impossible qu'il y eût quelque chose comme « dès le commencement » sans qu'il y ait eu préalablement la Parole et le Fils « au commencement », avant les cieux et la terre. « Dès le commencement » signifie depuis le temps que la Parole éternelle était ici-bas, en plénitude de grâce et de vérité avec les disciples, la Parole devenue chair et dressant tabernacle, ou demeurant parmi eux. C'est justement à ce temps-là que se réfère l'expression « un commandement ancien que vous avez dès le commencement ». « La parole que vous avez entendue » n'existait certes pas « au commencement ».

C'était de Christ qu'ils avaient entendu ce commandement. Aucun commandement semblable n'avait été donné auparavant. Ce n'était pas aimer son prochain ; tout s'en distinguait : la mesure, la manière, l'objet, quelle qu'en soit la source. C'était l'amour divin découlant de et vers ceux qui avaient reçu la vie éternelle en Christ, et qui allaient recevoir la rédemption éternelle par Sa mort, étant tous pareillement les objets de cet amour divin. C'était une nouvelle compagnie, dont les individus étaient préparés pour tout ce qui devait leur appartenir, et formés autant qu'il était alors possible selon la vie éternelle qu'ils possédaient tous en Lui. Mais il était absolument nécessaire qu'interviennent Sa mort et Sa résurrection pour donner à cette compagnie une base divine pour faire face à toutes les difficultés et à tous les besoins, et qui garantirait tous leurs privilèges, quels qu'ils soient. Mais ces conseils et ces voies de Dieu ne sont pas tellement le domaine de l'apôtre Jean : c'est dans les épîtres de Paul qu'on les trouve. Jean a en vue les principes abstraits pour les saints personnellement et sans adaptation, quoiqu'il faille certaines adaptations dans une mesure à cause de ce que nous sommes, et à cause de ce qu'est le monde. Les principes demeurent cependant à leur place, et Jean y conduit pleinement les fidèles. Il insiste sur les principes donnés de Dieu, auxquels nous avons à tenir ferme ; et il nous faut dépendre d'un Dieu fidèle pour résoudre toutes les difficultés par la parole par le moyen de celui qui l'a écrite dans ce but, surtout l'apôtre Paul.

L'apôtre Jean se fonde ici sur le commandement d'aimer selon le modèle de l'amour de Christ pour nous. C'était « un commandement ancien » parce qu'antérieur à la mort et à la résurrection de Christ, alors qu'Il était encore vivant et avec eux sur la terre. Ils étaient bien encore Juifs jusque là, mais ils avaient reçu dans leurs âmes ce qui était infiniment au-dessus du judaïsme. Extérieurement

ils continuaient de monter au temple. Ils pouvaient offrir des sacrifices et payer des vœux selon le Lévitique. Les disciples ont continué cette manière de vivre longtemps après, beaucoup d'entre eux, sinon tous, étant à Jérusalem. Nous lisons même que les principaux apôtres, après avoir reçu le Saint Esprit promis au jour de la Pentecôte, montaient ensemble au temple à l'heure de la prière, tout comme ils avaient eu l'habitude de le faire avant et après avoir suivi le Seigneur sur la terre.

« Le commandement ancien est la parole que vous avez entendue » [il est correct ici de ne pas répéter « dès le commencement » malgré le Texte Reçu]. Cela ne peut pas se rapporter à l'éternité. Le commandement n'avait pas été commandé « au commencement » : personne ne l'entendait dans l'éternité. Cela aurait été entièrement en dehors du temps, des lieux et des personnes, quand il n'existait encore personne à aimer. En bref, c'est une erreur évidente de confondre « dès le commencement » et « au commencement » comme beaucoup le font à tort.

Ch. 2:8 — Le commandement nouveau

Au verset suivant (2:8), nous lisons quelque chose qui paraît paradoxal. Cela ne gêne pas Jean, parce que ce qui paraît paradoxal peut être parfaitement vrai. L'oreille incirconcise l'estime intolérable et contradictoire. Mais pour comprendre les Écritures de la bonne manière, il faut toujours commencer par les croire ; c'est alors qu'on commence à comprendre. Si nous ne les croyons pas, comment pourrions-nous les comprendre ? Il n'y a que l'esprit naturel pour préférer le moi à Dieu, et refuser d'apprendre ce qui est infiniment au-dessus de sa petite portée. Préférer à la Parole de Dieu nos propres pensées, notre propre manière et notre propre parole, c'est entièrement incompatible avec la foi en l'inspiration de Dieu.

La seule chose qui convienne au croyant est de se mettre résolument du côté de Dieu et de Sa Parole. Il peut sentir son incapacité à expliquer telle ou telle difficulté, mais il croit Dieu et n'a pas confiance en lui-même. C'est pourquoi il attend. Il croit que le Seigneur lui donnera de la lumière sur l'énigme, si c'est bon pour lui. Si cette lumière ne vient pas, il a confiance que le Seigneur a une très bonne raison pour cela. Il est certain que Dieu a toujours raison ; mais quant à lui-même, combien souvent n'a-t-il pas eu tort ! Ici l'apôtre ajoute « je vous écris un commandement nouveau, ce qui est vrai en lui et en vous ». Ce qui paraît difficile à première vue explique tout exactement. Il ne faut pas attendre longtemps, ni chercher loin pour comprendre comment le commandement ancien peut être le commandement nouveau. Il est bien probable que les simples érudits ne pourront en découvrir le sens avant le jour du jugement : ce serait comprendre sans croire. Par conséquent ils restent dans l'obscurité et le brouillard, aussi savants soient-ils. Le commandement ancien était vrai en Christ. Quand Il l'a prononcé, Il les aimait tous, comme personne ne pouvait aimer, sinon Dieu. Il les aimait parfaitement. Imaginez-vous qu'ils s'aimaient l'un l'autre à ce moment-là ? N'étaient-ils pas aussi jaloux l'un de l'autre qu'on peut bien imaginer chez des gens pieux ? Nous les trouvons toujours prêts à se quereller, et à disputer avec vigueur et âpreté lequel d'entre eux serait le plus grand. Y avait-il là de l'amour ? Une telle rivalité était aux antipodes de l'amour, et indiquait l'activité de la chair.

L'amour aurait éprouvé que c'était à Dieu à décider la place de chacun. L'Écriture montre que Dieu place dans l'Église comme il Lui plait (1 Cor. 12:18). Mais chacun d'eux voulait être le plus grand, ce qui était évidemment impossible. Y a-t-il un sentiment plus opposé à l'amour de tous, que celui de vouloir être le plus grand, et d'avoir la meilleure place pour soi-même ? Combien cela est contraire à l'esprit de Christ comme nous le montre Phil. 2 !

Il est donc montré ici que ce qui était le commandement ancien lorsqu'Il était sur la terre, est maintenant un commandement nouveau, parce que maintenant il est vrai non seulement en Lui mais en eux. Qu'est-ce qui a fait qu'il soit vrai en eux ? La mort et la résurrection du Seigneur Jésus. C'est ce qui fait toutes choses nouvelles. La résurrection n'existe pas sans la mort, et les choses vieilles ne pouvaient pas passer sans la mort de Christ, pas plus que les choses nouvelles ne pouvaient arriver sans Sa résurrection. Or Lui est la résurrection et la vie. Tel est le grand et glorieux principe du christianisme. La mort et la résurrection du Seigneur Jésus est comme un pivot sur lequel tout

tourne. C'est ce qui a rendu nouveau le commandement ancien ; c'est ce qui l'a rendu vrai en eux comme en Lui. Il était en effet, et Il est la vérité ; mais comment cela peut-il être pour vous et pour moi ? Sommes-nous dans l'Esprit ? ou bien est-ce que je me recherche encore moi-même ? S'il en est ainsi, ce n'est ni Christ, ni l'amour.

Quelle bénédiction que le commandement ancien soit nouveau maintenant, et qu'il soit vrai en Lui et dans les Siens ! et pourquoi en est-il ainsi ? Parce que les chrétiens ont tous la même position, ayant la vie en Lui ; mais maintenant tout ce qui est mal a été traité à la croix, tout ce qui empêchait l'œuvre de la vie divine et son exercice en amour et son libre déploiement l'un envers l'autre — toutes ces choses mauvaises ont été jugées à la croix de Christ. La Parole nous révèle tout cela, et l'Esprit le rend effectif en chacun de nous. L'apôtre parle à nouveau ici selon le principe. Il ne prend en compte aucune réserve transitoire qui serait due à l'état particulier dans lequel se trouve le chrétien, et que la Parole corrige ailleurs. Mais Jean nous donne le vrai principe dans tout son absolu pour que la foi en jouisse, et le mette en pratique par grâce selon notre mesure de spiritualité. Il déclare que ce principe est vrai en nous, c'est-à-dire en tous les chrétiens aussi bien qu'en Christ.

C'est un fait encourageant, et même surprenant dans le royaume spirituel, mais la bénédiction n'est jamais effectivement connue sans qu'on croit la Parole de Dieu, et qu'on la croit à l'égard des autres autant qu'à l'égard de sa propre âme. « Ce qui est vrai en Lui et en vous ». Le commandement ancien était sans puissance tant qu'Il n'était pas mort et ressuscité ; mais une fois qu'Il est mort et ressuscité, la plénitude de la bénédiction ayant été montrée en Lui, elle a été alors communiquée à Ses disciples. Le grain de blé demeure seul, à moins qu'il ne tombe dans le sol et qu'il meure ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit, selon ce que dit le Seigneur. Or où est-il ce « beaucoup de fruit » ? dans tous les chrétiens, dans tous ceux qui le sont réellement. Des interférences peuvent malheureusement intervenir pour faire obstacle ; et il est important d'apprendre comment ce qui empêche peut être surmonté, et comment nous pouvons et devons nous élever au-dessus. Nous ne devrions jamais nous accorder du repos, ni nous relâcher de crier instamment à Dieu, et de nous servir des moyens fournis par Sa Parole et Son Esprit pour régler la difficulté en nous-même, ou éventuellement chez d'autres. Car Christ nous a donné l'exemple ; nous devons aussi nous laver les pieds l'un l'autre.

Ch. 2:8 — Les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit déjà

Nous avons ici ensuite le principe, le commandement de Christ en puissance. Il était toujours parfait en Christ. Quand il n'était que le commandement ancien, lui seul l'a pratiqué. Mais quand Il est mort et ressuscité, voici la différence parmi eux : « Alors Pierre se leva avec les onze » (Actes 2:14), juste comme un seul homme ; il n'y avait plus de lutte charnelle, de rivalité, ou de recherche de soi. On n'avait jamais vu un pareil changement auparavant, durant les jours du ministère de notre Seigneur dans Sa chair, ou de ce qui est appelé ici « dès le commencement ». Cela n'avait été vrai qu'en Lui. Maintenant par la puissance de Sa résurrection, c'était vrai en eux aussi bien qu'en Christ. Voyez la raison qui en est donnée : « car les ténèbres s'en vont ». Je regrette de paraître trop critique, mais supportez que je dise ce que je sais être la vérité. Il ne s'agit pas de sentiments subjectifs, ou de suppositions. Le terme utilisé ici par le Saint Esprit signifie « s'en vont » et non pas « sont passées » comme dans la version autorisée du roi Jacques. Dire que les ténèbres ont disparu, c'est aller trop loin. Les ténèbres n'auront jamais disparu avant le retour de Christ. « Lève-toi, resplendis, car ta lumière est venue » (És. 60:1). C'est alors qu'il y aura de la lumière pour toute la terre. Elle pourra briller plus fort à Jérusalem, mais elle atteindra le monde entier, comme Sa gloire remplira la terre (És 6:3 ; 60:2).

Il est clair que c'est loin d'être le cas maintenant. Il y a et il y a aura le paganisme et l'Islam dans l'ère présente. Il y aura Babylone, comme il y a Rome maintenant, outre toutes sortes d'énormités dans la chrétienté. Et pis que tout, l'unique est imminent, et il va s'asseoir au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu (2 Thes. 2). Pensez aujourd'hui à tout le scepticisme qui est notoirement prêché tous les dimanches à Londres, dans l'anglicanisme, chez les baptistes, les églises

indépendantes, les méthodistes etc., et ce ne sont pas les paroles de quelques excentriques, mais celles d'hommes les plus éminents. Peu nombreux sont ceux qui se prononcent résolument contre ces sottises coupables, sauf quelques personnes qui sont source de trouble et se font détester de plus en plus parce qu'elles sonnent la trompette et l'alarme. Peu importe comment ils agissent, tous seuls et simplement, ils rendent témoignage à ce que toute cette incrédulité est une tromperie du diable, et le précurseur de l'apostasie qui vient, et de l'homme de péché qui va être détruit par l'apparition en gloire du Seigneur.

Les ténèbres ne sont donc pas passées, et même loin de l'être ; mais elles s'en vont. Où ? dans chaque nouveau chrétien. Certains qui croient peuvent être au Kamtchatka, d'autres au Japon, d'autres dans la Russie, pauvre et fière, maline et agressive. Partout où la grâce agit, — et peu importe où, — s'il y a de nouveaux saints de Dieu, les ténèbres disparaissent d'autant. Elles disparaissent effectivement dans tout chrétien. Ici aussi, l'apôtre regarde au principe. Il n'examine pas dans quelle mesure cela a été réalisé, car ce n'est pas sa tâche. Il regarde aux choses comme elles devraient être dans le chrétien, agissant et pratiquant le principe divin que son âme a reçu.

Mais il ajoute : « et la vraie lumière luit déjà » pour traduire le passage en rendant sa force aussi exactement que possible. Certains chrétiens n'aiment pas les traductions exactes. Pourtant n'est-ce pas mieux de disposer de la vérité aussi simplement, clairement et complètement qu'il est possible ? Le point important à remarquer ici, est que ceci vient après la mort et la résurrection de Christ. Le monde n'a-t-il pas éteint cette lumière dans Sa mort ? Il a tenté de le faire autant qu'il lui était possible. Mais Sa résurrection a enterré l'effort du monde, car la lumière brille plus puissamment que jamais. « La vraie lumière luit déjà ». Les saints, si faible auparavant, deviennent forts, et s'oublient, ainsi que leurs folies, dans la joie en face du Sauveur ressuscité. L'Esprit donné ensuite est un Esprit de puissance, d'amour et de sobre bon sens. Nous pouvons donc voir ensuite combien il est vrai que le commandement d'aimer est en Lui et en eux. C'est « en eux » [« en vous »] que gît la difficulté. En Lui, c'est indiscutable, mais comment peut-il être vrai en eux également ? Ressuscités pour porter du fruit, nous voyons les ténèbres s'en aller et la vraie lumière luire déjà. Christ bannit les ténèbres pour chaque croyant, et Christ brille déjà pour eux et en eux, plus que jamais.

1 Jean 2:9-10 — Pas de haine des frères quand on est dans la lumière

Le v. 9 fournit la réplique à celui qui dit être dans la lumière tout en haïssant son frère. « Dire » est mal vu dans cette épître. Le vrai saint de Dieu ne parle pas à la légère sur le fait qu'il est dans la lumière. Il sait qu'il l'est, Dieu en soit béni, mais il a de la gravité par rapport à ce qui est aussi solennel. Il laisse aux autres le soin de dire en se vantant « je suis dans la lumière » lorsqu'ils veulent dire d'un vrai saint « tu es dans les ténèbres ». Qu'y a-t-il de plus attentatoire pour le Seigneur et indigne pour le chrétien ? La manière juste et vraie n'est pas de dire, mais de manifester qu'on marche dans la lumière par un comportement pieux. « Celui qui dit être dans la lumière et qui hait son frère » manifeste qu'il n'est pas dans la lumière. La haine à l'égard de son frère est incompatible, non seulement avec l'amour, mais avec la lumière et la vie ; car tous les trois vont ensemble et on ne peut les séparer. La vie se montre dans l'obéissance, mais aussi dans l'amour ; et la vraie lumière qui brille déjà rend visible de telles ténèbres. Certainement, si un frère est dur, impatient, ou manifeste quelque autre faute, c'est là pour vous tester vous-même : soyez d'autant plus attentif s'il y a en lui quelque chose de grave à vos yeux. Mais pourquoi notre cœur n'irait-il pas au-devant de lui pour le gagner ? Pourquoi laisser l'amour de côté quand il y en a tant besoin. Il faut aussi avoir de la compassion, si vous croyez qu'un frère a fait quelque chose de sérieusement mauvais. Ne doit-il pas être un objet de vos instantes supplications envers Dieu, même si vous réprouvez le mal ?

« Celui qui dit être dans la lumière et qui hait son frère, est dans les ténèbres jusqu'à maintenant ». Combien c'est bref et tranchant ! c'est comme cela chez Jean si plein d'amour ; personne n'est plus tendre que lui, mais qui est plus décidé ? C'est là où brille le contraste avec l'indifférence. Il ne dit pas « j'aime mon frère », mais il l'aime effectivement. « Celui qui aime son frère demeure dans la lumière » (2:10) ; et il aime, même s'il y a de douloureuses inconséquences qui

exigent beaucoup de son amour. L'amour en est alors d'autant plus démontré. « Et il n'y a point en lui d'occasion de chute ». C'était un cas éprouvant, mais il aimait. Quelqu'un de pareil « demeure dans la lumière, et il n'y a point en lui d'occasion de chute ». Si une volonté de revanche avait opéré, ou s'il y avait eu un désir sans grâce de mal contre celui qui a manqué, il y aurait eu occasion de chute. Tel est le sentiment naturel de l'homme quand on le provoque, mais c'est une négation de Christ, et donc du chrétien.

1 Jean 2:11— La marche dans les ténèbres et l'aveuglement

« Mais celui qui hait son frère » (2:11). Nous avons ici le mal montré à fond dans son caractère violent. « Celui qui hait son frère est dans le ténèbres ». C'est son état, ce qui décide vraiment la question. Celui qui hait son frère est un meurtrier en principe, comme Jean le montre ultérieurement (3:15). « Celui qui hait son frère est dans le ténèbres ». Il ne s'agit pas simplement de ce qu'il fait ou de comment il marche, mais il est dans les ténèbres. Il le manifeste par un comportement impitoyable. Les paroles et les actes proclament son état. Que sont ses paroles ? « Il hait son frère ». Que sont ses actes ? « Il hait son frère ». « Il marche dans les ténèbres ». La marche introduit la réalité de l'homme, tout comme le fait de marcher dans la lumière découle du fait d'être dans la lumière. Ce n'est pas une théorie, mais une réalité profonde. Le terme « marcher » n'exprime rien moins que cela. « Et il ne sait pas où il va ». Il se trompe lui-même. Malheureux mais endurci, il ne réalise pas qu'il est la proie de l'ennemi. Il n'est pas conscient qu'il va à la perdition. Mais il est lié en cela, et d'autant plus qu'il prend aveuglément la place d'un chrétien. Car s'il n'y a rien de plus béni que d'être un chrétien, il n'y a rien de plus misérable que de prendre cette place sans en être vraiment un ; et pourtant, combien égarent ainsi les âmes aujourd'hui ?

Comment peut-on donc en être sûr ? Je suis sûr que je suis un pécheur perdu, et je suis sûr que Dieu accueille le pécheur perdu au nom de Jésus ; car Dieu a donné le Fils de Dieu pour être le Fils de l'homme, pour chercher et sauver ce qui était perdu (Luc 19:10). J'ai besoin de Christ pour mon salut, et je crois en Lui à cause de la parole de Dieu à Son sujet. N'ai-je pas dès lors droit à prendre la place de chrétien ? Si nous recevons Christ, nous recevons Sa vie ; et pour la foi Il est la seule propitiation pour nos péchés. Le titre d'enfants de Dieu est ainsi donné à ceux qui croient au nom de Christ. Il n'y a que Lui pour assurer à tous ceux qui sont tels la part et la bénédiction du chrétien. Tous les privilèges de grâce en Lui arrivent pratiquement ensemble.

À l'inverse, si on prend simplement le nom du Seigneur légèrement, sans avoir dûment considéré ses péchés et l'état misérable où on a besoin de salut et de délivrance, il est clair qu'on marche dans les ténèbres tout le temps. C'est être dans les ténèbres et y marcher, et ne pas voir où on va parce que les ténèbres ont aveuglé les yeux ; et cette situation est d'autant pire qu'on a pris la place de chrétien. « Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, combien seront grandes les ténèbres ! » dit le Seigneur (Matt. 6:23). On naît non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu (Jean 1:13). C'est par une foi vivante en Jésus.

Cela n'est pas dit pour décourager aucun croyant, si faible soit-il. Pourquoi le serait-il ? Il n'y a pas un mot dans tout le Nouveau Testament, ni dans l'Ancien, pour amener une personne à douter ; tout est dit pour engager à croire. Quiconque croit, quiconque se soumet à la révélation de Dieu — la parole de Sa vérité et de Sa grâce, — la bénédiction est à lui. La parole de vérité est l'évangile du salut. Ce n'est que là qu'il y a ce qui vous met à nu comme pauvre pécheur, qui en même temps ôte toute tache, efface tout votre péché, et vous donne de vous tenir en possession consciente de la vie éternelle et justifié devant Dieu. Ce n'est pas le moi qui me justifie ; je me condamne moi-même. Dieu justifie celui qui croit dans le Seigneur Jésus. Il n'y a que Christ qui peut faire que ma délivrance de toute condamnation devienne une réalité. Si j'ai Christ, je peux laisser partir mon moi entièrement. Tout ce dont j'étais fier ou qui nourrissait ma vanité, quelle qu'ait été la forme de ma folie, je le désavoue comme entièrement faux et mauvais. Ô le bonheur de découvrir que toute bénédiction de Dieu est en Christ, et qu'Il la donne en entier par pure grâce ! non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie (Éph. 2:9). Mais ici on a quelqu'un qui s'est permis de se

placer sous Son saint Nom sans avoir aucun sens réel ni de ses péchés ni de la grâce de Dieu. Ce n'était que pure présomption, et auto-illusion, ou, comme aujourd'hui, cela venait de la pression cléricale sur les masses ou classes étourdies. Il s'est mis quelque peu parmi les frères, mais l'échec est complet ; il hait son frère. Il est dans l'état de l'homme naturel, et par conséquent dans les ténèbres ; il marche dans les ténèbres, et ne sait où il va, parce que, comme il est dit, « les ténèbres ont aveuglé ses yeux ».

Sur l'aveuglement ôté : Encore les deux tests de la vie

Mais nous voyons clair après avoir cru. La foi en Christ ôte l'aveuglement, et chasse toute autre obstacle. Car la grâce de Dieu nous donne Christ non pas simplement comme vie et propitiation, mais pour la marche journalière, et pour les dangers et difficultés quotidiens. Ô quel encouragement il y a dans cette manière si simple et si profonde par laquelle l'apôtre insiste sur ces deux tests ou signes d'un vrai chrétien : d'abord l'obéissance, ensuite l'amour ; et dans les deux on ne marche plus dans les ténèbres comme le monde, mais on a la lumière de la vie. Puisque nous suivons Christ en croyant et en obéissant, nous marchons aussi dans l'amour.

Ainsi donc, la toute première chose que nous apprenons est qu'obéir à Dieu est la première marque, et la marque essentielle du chrétien. L'obéissance dont il est question se rapporte à tous les actes de notre vie, reliant ce qui est mis devant nous avec nos intentions et nos désirs, etc., et les jugeant tous selon cette norme : est-ce la volonté de Dieu ? cela plairait-il à Dieu ? Dieu m'appelle-t-Il ici à agir ou à supporter, quoi qu'il en soit ?

Être soumis à Sa parole règle toutes les questions ; c'est comme cela que Christ a toujours marché. La soumission absolue à la volonté de Son Père nous rend celle-ci douce. C'est comme Il disait : « Prenez mon joug sur vous et apprenez de Moi ; car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car Mon joug est aisé et mon fardeau est léger » (Matt. 11:29-30). Mon frère, acceptes-tu ce joug loyalement ? Combien il est réconfortant ! Mais qu'est-ce qui le rend aisé ? Rien sinon Christ. Si l'œil est fixé sur Lui, Son joug est aisé ; si l'œil se détourne de Christ, que ce soit vers moi ou vers quelque autre objet, Son fardeau devient intolérable, et sous l'effet de l'incrédulité on le brise totalement.

Nous pouvons voir aussi la sagesse de l'Esprit qui donne ces deux tests, et dans l'ordre où ils sont. D'abord l'obéissance, ensuite l'amour. On constate en général, — et j'en ai fait l'expérience — que quand les chrétiens parlent l'un sur l'autre, ils sont enclins à donner la première place à l'amour dans leur schéma pratique du christianisme. Ils se fient à leur opinion qu'un tel est un frère plein d'amour. Ce serait effectivement malheureux de ne pas être un frère plein d'amour ; mais qu'en est-il de son obéissance ? Lui qui était autrefois rempli de propre volonté, est-il maintenant marqué par l'obéissance à Dieu ?

On se rappelle le premier passage des apôtres au tribunal (Actes 4, 5) ; ils n'avaient qu'une défense : il leur fallait obéir. Leur prédication et leur enseignement que Jésus était le Christ offensaient gravement le souverain sacrificateur et les scribes, les anciens et les sadducéens. C'est pourquoi ils leur commandèrent de ne pas prêcher en ce Nom. Mais Dieu leur apparut dans la prison à la surprise de tous ceux qui étaient chargés d'eux. Un ange les fit sortir de prison, et leur commanda de recommencer à parler dans le temple. Ce n'était pas comme quand Pierre a été conduit tout seul dehors, aussi extraordinaire que fût ce miracle. Mais dans le premier cas, tous les douze furent secourus, tandis que les gardes allaient et venaient sans se rendre aucunement compte de ce que Dieu était en train de faire. Car Il savait bien comment aveugler les yeux et délivrer des liens selon qu'Il Lui plaisait. Ayant reçu la direction d'aller au temple, ils y délivrèrent Son message. Insensibles pourtant même à un tel signe, les chefs Juifs insistèrent pour qu'ils gardent le silence. L'apôtre Pierre put dire qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. C'est ce que Dieu revendique, qui est de toute importance, et qui est le devoir immuable du chrétien, — l'obéissance. Si nous n'obéissons pas à Dieu, nous Le faisons mauvais.

On est bien d'accord qu'ici-bas, il y a ceux qui ont le droit de commander et ceux qui ont à obéir. Un enfant par exemple, doit obéir à ses parents, et chacun de nous doit être soumis aux autorités civiles. Mais leur obéissance n'a pas du tout le même caractère que celle placée ici devant nous pour le chrétien. L'obéissance extérieure ou naturelle peut-être rendue même si on y répugne. L'obéissance de Christ n'a jamais été telle, et celle du chrétien ne doit jamais l'être non plus. Il est sanctifié pour l'obéissance de Christ. Il est exhorté à fixer ses yeux sur la loi parfaite de la liberté (Jacq. 1), ayant une nouvelle nature qui aime faire la volonté de Dieu telle que révélée dans Sa Parole, en contraste avec Israël sous une loi de servitude et dont l'obéissance était sous peine de mort. La nouvelle nature trouve ses motifs dans la volonté de Dieu, selon le modèle parfait qui était en Christ.

Obéir à Dieu peut nous faire souffrir, mais c'est alors un honneur, comme pour les apôtres, fouettés parce qu'ils étaient résolus à obéir à Dieu, et ils en ont porté humblement les conséquences. C'était une grande honte pour un Juif d'être fouetté devant le Conseil, mais ils l'ont enduré tranquillement, et sont sortis en se réjouissant même d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le Nom (Actes 5). Ce n'était pas de la « résistance passive », mais une sainte obéissance, en souffrant les conséquences sans murmurer et remplis de joie. L'obéissance donc, suppose une volonté brisée et soumise à la Parole de Dieu, et à Lui-même par conséquent. Il n'y a pas de vraie humilité sans cela, et cependant elle arme l'âme contre toutes les attractions contraires, et affermit le plus faible contre tous les adversaires. C'est ce que nous voyons en Christ Lui-même, qui a honoré l'Écriture comme personne auparavant, et qui façonne le chrétien d'après Son propre modèle. Cela concentre l'être moral sur la volonté de Dieu, et il y a du zèle pour maintenir Son autorité dans tout ce qui tombe de Sa bouche, sachant qu'Il a la perfection divine de majesté, de sainteté, de vérité, de fidélité, qui ont été pleinement manifestées en Christ, Son image.

L'amour n'est pourtant pas la pureté de la nature exprimée de façon si éclatante par la lumière, — quoiqu'entièrement en harmonie avec, — cette lumière qui se manifeste elle-même et manifeste tous et tout là où elle brille. L'amour est l'énergie de la Déité en bonté intrinsèque, — non seulement là où il y a une relation et un accord de sentiments avec Lui-même, mais s'élevant et s'épanchant activement à l'extérieur au-dessus de toutes les barrières, et venant en grâce souveraine arracher les plus vils qui reçoivent Christ aux pires maux en vertu de la rédemption par Son sang, et avec la vie éternelle qui est dans le Fils, mais qui est donnée au croyant comme sa vie nouvelle, avec le Saint Esprit pour le guider désormais comme un fils de Dieu, et pour opérer en lui et par lui dans l'unité du corps de Christ, l'Église, tandis qu'il attend Sa venue pour le recevoir auprès de Lui, et l'introduire avec tous les saints dans la maison du Père en haut. Si on me permet d'utiliser ce langage, l'obéissance dans la lumière est la force centripète des chrétiens, et l'amour en est la force centrifuge, les chrétiens étant imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchant dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur (Éph. 5:1-2).

Que le Seigneur veuille nous accorder non seulement que le premier caractère soit vrai en nous, mais aussi le second, l'amour, le principe d'énergie de la nature divine. On gardera à l'esprit que les saints de Thessalonique étaient jeunes dans la foi, et malgré tout l'apôtre leur dit : « Or, quant à l'amour fraternel, vous n'avez pas besoin que je vous en écrive ; car vous-mêmes, vous êtes enseignés de Dieu à vous aimer l'un l'autre » (1 Thes. 4:9). Nous avons été beaucoup plus longtemps sur la route chrétienne qu'eux. Que le Seigneur nous donne la grâce, étant enseignés de Dieu, d'abonder en amour encore plus. Rendre grâces accompagne toujours l'amour. Tout le reste n'est qu'« un bon naturel » comme les gens disent, un esprit gentiment bienveillant, qui n'aime pas troubler ni être troublé, et qui est prêt à laisser chacun marcher son propre chemin ; et on met ça au compte de l'amour ! Que le Seigneur veuille nous rendre capable de discerner les choses de l'Esprit de Dieu (1 Cor. 2:14).

Sixième méditation publique — 1 Jean 2:12-13

« Je vous écris, chers (*) enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés à cause de (2*) son nom. Je vous écris, pères, parce que vous connaissez celui qui est dès le commencement. Je vous écris, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le méchant. Je vous écris (3*), petits enfants, parce que vous connaissez le Père » (1 Jean 2:12-13)

(*) Note Bibliquest sur la traduction W.K. : La traduction de ce verset est semblable à celle de JND, sauf qu'il écrit « chers enfants » au v. 12, au lieu de « enfants ».

(2*) Note Bibliquest sur la traduction W.K. : J.N.D en français traduit ici « par son nom ». En anglais, J.N.D. traduit comme W.K. « à cause de Son nom » (= for his name's sake).

(3*) Note W.K. : Il y a une prépondérance de témoignages en faveur de « je vous ai écrit » dans la dernière phrase du v. 13, mais cela arrive pour des bévues très anciennes des copistes. C'est le cas ici où le contexte ne permet pas de lire « je vous ai écrit ». Si on retient cette expression, cela ne fait qu'introduire de la confusion, comme cela ressort du commentaire du doyen Alford qui a été égaré par ce choix de lecture.

Il est clair que l'apôtre s'écarte ici du fil du sujet où il exposait les tests visant la réalité spirituelle de la vie éternelle, et de la communion avec le Père et le Fils. Car il est évident qu'un fil de sujet analogue reprend sous une autre forme à partir du v. 28 de notre chapitre 2. On trouve là une série de versets, voisine dans le fond de celle de 2:3-11 qui discutait les deux grands principes distinguant le vrai chrétien des autres. Comme nous l'avons vu, le premier principe est l'obéissance, et le second est l'amour ; les deux sont majeurs et indispensables. Il n'est pas sage de les comparer un seul instant, sauf que l'obéissance est à la première place comme il convient, parce qu'il s'agit d'obéir à Dieu, et Lui doit et devrait avoir la prééminence. De son côté, l'amour envisagé ici n'est pas l'amour envers Dieu, mais l'amour des frères. Bien qu'il soit un principe essentiel du christianisme, et que son absence soit fatale à toute profession chrétienne, néanmoins obéir à Dieu est une exigence qui vient nécessairement avant l'amour des frères, et qui est susceptible, dans certaines circonstances, d'infléchir sérieusement les exigences de cet amour. En fait, l'amour et l'obéissance commencent en même temps, quand l'âme reçoit la vie éternelle par la foi en notre Seigneur Jésus. Dès ce commencement-là, ce n'est plus le vieux moi qui vit, mais Christ vit en moi, ce qui est vrai de tout chrétien sans exception.

Privilèges communs aux enfants de Dieu et gradation spirituelle — 2:12

Ici, après l'introduction du v. 12, on passe aux différents degrés spirituels existant chez les chrétiens, — sujet poursuivi du v. 13 jusqu'à la fin du v. 27. L'apôtre prend d'abord bien soin d'ouvrir la voie à ce nouveau sujet en plaçant tous les chrétiens sur un même terrain en disant « Je vous écris, chers enfants ». Il s'adresse ainsi à eux tous ensemble, et se sert intentionnellement de leurs privilèges universels comme d'une introduction aux différentes classes de croyants, déterminées selon leurs différences de développement spirituel. Car même si la Parole de Dieu est maintenant complète, et qu'il ne peut y avoir aucun développement de Christ qui est absolument parfait, il peut et il doit y avoir une croissance chez le chrétien quant à la connaissance de Dieu. Mais dans un esprit de grâce, avant d'entrer dans les différences spécifiques entre les chrétiens, il nous est montré le fondement nécessaire sur lequel nous met la foi de l'évangile, où nous sommes tous semblables, et ceci dès l'instant même où nous avons commencé à confesser Christ. Il est certainement utile et intéressant de voir ce qu'est le premier pas du croyant après avoir reçu la vie, et après que les principes d'obéissance et d'amour aient été implantés dans son âme, — principes qui accompagnent la vie, et dont l'essence en est indissociable. Celui qui connaît le Seigneur Jésus peut-il douter qu'il était toujours obéissant, et qu'il a toujours marché dans l'amour ? Or le chrétien ne peut pas, en principe, être séparé de Christ, car il est un seul esprit avec le Seigneur (1 Cor. 6:17). Il Lui doit tout, et Christ est son tout, et en tout (Col. 3:11).

Or il y a un privilège de très grande importance, qui devrait être connu et dont on devrait jouir dès les tous premiers jours. Ce n'est peut-être pas toujours le cas, pour des raisons diverses, bien que l'évangile proclame un pardon actuel et complet pour le croyant, par la foi en Christ et en Son œuvre.

Pourtant, beaucoup de saints manquent à cet égard, nous ne le savons que trop ; et on peut dire qu'il en a été ainsi depuis longtemps, pratiquement dès le départ du dernier des apôtres. La grâce de Dieu en salut a très tôt fait place à des raisonnements humains, et par suite à des conditions légales ; le plein pardon des péchés en a été affaibli, et ce pardon est devenu progressivement le but final du chrétien au lieu d'être son point de départ. En bref, l'erreur des Galates, malgré l'épître qui la dénonce et la réfute, s'est répandue dans toute la profession chrétienne ; et l'évangile est tombé sous la loi, qui présente toujours la vie comme quelque chose pour quoi il faut travailler en vue d'obtenir et de garder la bénédiction. Sur une telle base, on recule au niveau du judaïsme, ayant abandonné la grâce caractéristique de l'évangile. Car la bonne nouvelle de Dieu, c'est que le chrétien commence avec la grâce divine, et que Dieu répond à la foi en donnant à la fois la vie en Christ, et Sa propitiation pour nos péchés. Si la vie ne peut pas être éteinte, son exercice et sa jouissance peuvent être beaucoup empêchées par l'erreur qui chasse ou cache le pardon des péchés en faisant travailler les gens pour l'obtenir, et en les faisant gémir parce qu'ils ne l'ont pas obtenu, et parce qu'ils sont ainsi troublés par des doutes et des craintes naturels.

« Suis-je à Lui ? ou ne le suis-je pas ? » est une question indigne de Christ et déplorable pour un chrétien. Il est donc bien étrange qu'elle soit soulevée par des chrétiens sérieux. Et de manière surprenante, ce ne sont pas seulement les arminiens qui chérissent cette hésitation, mais aussi les plus éminents calvinistes. Certains vont même jusqu'à affirmer : « si vous ne doutez pas de vous-même, je doute de vous ». Y a-t-il une école de pensées plus étroite et plus extrême ? On ne peut guère imaginer que les pensées d'un catholique romain soient plus enténébrées. Pourtant, certains d'entre eux sont des hyper-calvinistes, préoccupés d'auto-inspection et de juger tout le monde sauf eux-mêmes. Mais en réalité, s'ils se jugeaient eux-mêmes, ils seraient forcés de se rejeter sur la grâce du Seigneur Jésus, et de s'oublier dans les richesses de la bonté de Dieu en Christ.

Rien ne peut mieux fortifier que Sa grâce sous l'effet de l'enseignement de l'âme par l'Esprit. Le pardon de nos péchés nous est assuré par Christ par Son sang qui nous purifie de tout péché. C'est ce que l'évangile proclame à toute créature afin qu'elle croie. Même au pire des pécheurs sur la terre, on peut adresser en vérité et en justice, avec sérieux, amour et persévérance, un appel à croire en Christ et en Son sang pour la rémission des péchés. L'Écriture déclare que ceci résulte de l'œuvre de Christ, non seulement de la grâce de Dieu, mais aussi de Sa justice. Pourtant en pratique, beaucoup de chrétiens croient vraiment dans le Seigneur Jésus sans pour autant saisir que Son œuvre sur la croix leur donne droit à un pardon actuel et complet. Croyant en Lui, ils mettent leurs péchés entre Christ et eux-mêmes. En outre et en particulier, ils sont troublés par le sentiment du péché qui demeure en eux. Ceci se comprend facilement : le péché dans la chair est une grande difficulté pour les croyants dès le début et par la suite. Bien que vraiment convertis, ils découvrent en eux, par expérience, un mal plus profond que tout ce qu'ils avaient jamais imaginé auparavant. Ils sont surpris qu'il faille en arriver à le réaliser avec douleur. C'est pourtant la lumière de la vie dans leur âme qui les rend conscients de ce moi inhérent étroitement à leur vieille nature.

L'âme en vient alors, par grâce et selon qu'elle y est conduite, à la connaissance qu'il n'y a pas seulement chez elle le nouvel homme (elle s'attendait à ne trouver que lui), mais aussi le vieil homme, bien actif. Ce dernier cherche en effet constamment à se déchaîner, et c'est pourquoi il faut le maintenir par la foi là où est sa mort, c'est-à-dire la croix de Christ où Dieu l'a condamné. Rien d'autre ne peut régler complètement le compte du vieil homme, — rien sinon la mort de Christ. Quand on parle de Son sang, il s'agit plutôt de son application à nos péchés et à notre culpabilité ; mais la mort de Christ en sacrifice a une portée qui dépasse de beaucoup les actes de péché. La pensée de la chair y a aussi été traitée judiciairement, et Dieu y a exécuté Sa sentence sur le péché dans la chair par le sacrifice pour le péché ; non pas seulement sur les péchés, mais sur le péché qui demeure en nous. On l'apprend non seulement par la foi, mais aussi expérimentalement.

Car beaucoup de gens, une fois convertis, — et peut-être tous, plus ou moins — sont choqués de trouver le péché demeurant en eux après avoir cru en Christ. Remplis de joie d'avoir reçu un Sauveur parfait, ils ne saisissent pas que leurs péchés sont complètement ôtés, et qu'il leur faut faire

l'expérience d'un mal intérieur qui ne les avait jamais autant troublé auparavant. Or si la mort de Christ ne lui règle pas son compte, que faut-il y rajouter ? Y a-t-il autre chose de plus efficace à l'égard du péché ? C'est dans l'épître aux Hébreux qu'on trouve un examen approfondi de l'œuvre de Christ, dont l'essentiel est qu'il n'y a qu'un Sauveur divin et qu'un seul sacrifice efficace ; s'il en avait fallu plus, Il aurait dû souffrir plusieurs fois. Mais ceci renverse et renie la vérité de la croix de Christ ; et cela annule Son œuvre, Lui qui est mort une fois pour toutes. « La mort ne domine plus sur Lui » (Rom. 6:9) comme le péché n'a jamais non plus dominé sur Lui. Mais le péché qui demeure en nous, même après avoir cru par grâce, devait être condamné, et il l'a été à Sa croix. Ce dont le péché qui demeure en nous a besoin, c'est d'être condamné par Dieu ; et ceci, nous l'avons dans la mort de Christ à la croix. Le feu du jugement dans le sacrifice pour le péché doit consumer le péché devant Dieu selon la figure bien connue. Le Nouveau Testament nous donne la pleine vérité de ce que l'Ancien Testament ne montre que partiellement dans le type. Toutes ces figures sont centrées sur Christ et sur Son œuvre, et elles comportent beaucoup plus que ce qu'aucune autre figure ne pouvait montrer.

L'apôtre Jean allègue le résultat béni du pardon complet comme motif pour écrire son épître, à partir de quoi il va beaucoup plus loin. Il ne dit pas que c'est sa seule raison, mais c'est la raison qu'il a eue pour leur écrire, et nous pouvons ajouter que sa raison pour leur écrire conserve tout son profit pour nous. Toute la doctrine chrétienne, tout l'enseignement des saints est fondé sur cette base : que nous avons par grâce le pardon des péchés. Nous ne sommes pas sur un terrain proprement chrétien tant que nous n'avons pas accepté de la part de Dieu que nos péchés sont pardonnés en vertu de Christ. « Je vous écris, chers enfants » (par quoi il embrasse toute la famille de Dieu, sur laquelle il y a beaucoup à dire présentement) « parce que vos péchés vous sont pardonnés par Son nom » (2:12). Quoi de plus simple ? Pour avoir une pleine bénédiction, le commencement c'est de connaître cela personnellement. C'est par là que le chrétien doit commencer la journée, et qu'il doit continuer chaque jour, et c'est là la certitude consolante qu'il doit retenir jusqu'à sa dernière pensée avant de dormir. Car en effet, nos péchés sont pardonnés par Son nom. Il n'y pas de crainte misérable que quelque chose soit resté dans l'ombre, ou qu'une incertitude soit restée derrière un voile : la bonne nouvelle que nous avons reçue alors que nous étions impies, a déclaré de la part de Dieu, que nos péchés sont remis à cause de notre foi. En douter est donc manquer beaucoup de considération pour l'évangile, et c'est un très grand déshonneur pour le Seigneur Jésus. Un tel sentiment met clairement de côté ce que Dieu a dit clairement ; car qu'y a-t-il de plus clair que ces paroles qui sont devant nous ? Ce fondement ne demeure-t-il pas ? Sommes-nous sous des promesses temporelles et conditionnelles comme autrefois Israël sous la loi ?

Pierre a proclamé le pardon des péchés dès les premiers jours : « Tous les prophètes Lui rendent témoignage, que, par Son nom, quiconque croit en Lui reçoit la rémission des péchés » (Actes 10:43), et le don du Saint Esprit a été donné à tous ceux qui croyaient parmi les Gentils, comme auparavant aux Juifs. Il n'y a en effet aucune réception du sceau divin sans la connaissance du pardon des péchés (comparer Actes 11:17). Un peu plus tard Paul prêcha aussi la même chose dans la synagogue d'Antioche de Pisidie : « Sachez donc, hommes frères, que par lui vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par Lui » (Actes 13:38-39). Ainsi les deux grands apôtres, tant de la circoncision que de l'incirconcision, corroborent entièrement ce que le dernier apôtre survivant expose à la fin pour contrer les séducteurs en train de développer leur mauvais travail. Il leur annonce le privilège d'avoir leurs péchés pardonnés par Son nom, non pas *pour qu'ils* l'apprennent, mais il leur écrit son épître *parce que* leurs péchés leurs sont pardonnés. S'ils n'étaient pas pardonnés, le fondement essentiel et présupposé pour le chrétien est ôté. Sans la certitude connue de ce pardon, il ne peut pas y avoir de paix avec Dieu, ni de condition de l'âme permettant de recevoir ou de profiter de communications divines supplémentaires.

On ne voit pas apparaître de « si » ici. Les « si » sont importants dans l'Écriture, et il ne faut pas en évacuer l'explication là où il y en a. Ici, il n'y a pas de « si », car un « si » dans l'évangile le ruinerait

entièrement dans sa nature, son caractère et son but. Car la bénédiction de la rédemption (quelle que soit la grâce qu'elle apporte, et la nouvelle responsabilité qu'elle génère) dépend du Rédempteur et non du racheté. Rien de plus simple que cette vérité, qui paraît être, en bref, l'essence de la rédemption ; or la foi reçoit ce que Dieu déclare à ce sujet. Il y a pris la plus grande peine, non seulement par le moyen des deux grands apôtres Pierre et Paul, l'un de la circoncision et l'autre de l'incirconcision, mais aussi ici par le moyen de Jean, le dernier de tous. La vérité de l'évangile demeure « à la dernière heure », aussi fraîche à la fin qu'au commencement. Dans l'Écriture, elle demeure entièrement intacte malgré la ruine pratique de l'église, et malgré l'indication terrible donnée très tôt par l'apôtre Paul, qu'il y aurait « l'apostasie » avant le jour du Seigneur en jugement. Il le déclare dans l'une de ses toutes premières épîtres, la seconde aux Thessaloniens, la première aux Thessaloniens étant la première de toutes ses épîtres. La seconde n'a pas été écrite longtemps après, peut-être la même année, et il y est prédit le terrible point culminant de l'iniquité, l'apostasie de la vérité, et ceci non de la part de Juifs ou de païens, mais dans la chrétienté, chose bien triste à dire. Si un regroupement des branches de la chrétienté a lieu, ce sera dans ce caractère d'apostasie.

Les Juifs avaient déjà apostasié quand ils avaient abandonné l'Éternel, le Dieu de leurs pères, au profit des idoles, et ils couronnèrent tout cela par le rejet de leur Messie, le Seigneur Jésus. On peut appeler cela leur apostasie, bien qu'au temps de la fin ils doivent s'enfoncer dans une énormité encore plus grande. Les païens ont toujours été dans un état d'apostasie vis-à-vis de Dieu dès l'instant où ils ont établi des faux dieux. Mais la fin terrible annoncée par 2 Thessaloniens, c'est que l'apostasie va s'abattre sur la chrétienté avant le jour de la venue du Seigneur. Il suffit de regarder les journaux, ou les périodiques mensuels ou trimestriels d'aujourd'hui, aussi bien religieux que mondains, pour voir la preuve de l'imminence de l'apostasie. Ils ne peuvent pas le cacher, et ils en dévoilent la préparation.

« La haute critique », faussement ainsi nommée, est l'instrument du diable pour jeter de la poudre aux yeux des gens au sujet de l'Écriture. Que laissent-ils de la Parole de Dieu pour la foi ? Si on nie que l'Écriture est la Parole de Dieu, où est l'église, le croyant, et le pécheur perdu ? Où est Christ le Seigneur, où est le témoignage de Dieu à Sa grâce et à Sa vérité ? Il ne reste plus aucun fondement pour la foi. Faites de l'Écriture une chose incertaine, une parole d'homme (une parole d'élohistes et de jéhovistes, d'anciens ou de modernes, et rajoutez-y des rédacteurs !) au lieu de la Parole de Dieu, et vous perdez l'amour du Dieu qui sauve, Sa grâce, et Sa puissance qui ont dirigé et préservé l'homme infirme de la moindre erreur, afin qu'il n'y ait aucun défaut dans toute l'Écriture telle qu'Il l'a donnée originellement. C'est ce que Dieu a voulu faire, et l'apôtre Paul le déclare avec autorité dans sa dernière épître (2 Timothée). C'était aussi le bon moment pour le faire. Il ne dit pas simplement que toute l'Écriture en général est donnée par inspiration de Dieu, mais il dit que « toute écriture », chaque partie de la Bible, chaque partie de l'Ancien Testament et chaque partie du Nouveau Testament, le moindre passage de chacun d'eux est inspiré de Dieu (comme si c'était Sa respiration). Dieu soit béni qu'il en est ainsi. Dieu peut-Il mentir ? Dieu a-t-Il besoin de se repentir, ou de changer d'avis ?

Ô la méchanceté de l'homme, et de la chrétienté en particulier ! Combien il est affligeant de voir ce scepticisme non jugé dans toutes les dénominations, grandes ou petites. Aucune d'elles n'échappe plus ou moins à son influence desséchante, spécialement chez leurs conducteurs et leurs hommes énergiques.

Ici au v. 12, nous avons la position commune ou le privilège initial que tout vrai chrétien est supposé posséder. Il ne s'agit pas simplement d'avoir la vie, car tous les saints de l'Ancien Testament avaient la vie ; mais même ayant la vie, aucun d'eux ne pouvait dire : « nos péchés ont été pardonnés par Son nom ». Christ n'était pas encore venu, et Il n'avait pas encore souffert ; l'œuvre d'expiation restait à faire, et la pleine proclamation de la grâce ne pouvait pas encore être faite. Maintenant tout est prêt, même le Seigneur pour le jugement des vivants et des morts ; et « je vous écris, chers enfants, parce que vos péchés vous sont (ont été et sont) pardonnés par Son nom » (2:12). Ce n'était

pas possible avant qu'Il vienne. Les mots « par Son nom » [ou : à cause de Son nom] sont de toute importance. Il n'était pas nécessaire de mieux préciser de *qui* il s'agissait ; tout chrétien le comprend tout de suite. Ces mots « par Son nom » trouvent particulièrement leur application quand Il n'est plus ici. La révélation de Sa grâce et de Sa vérité a eu lieu, et demeure. « Son nom » signifie ce que Dieu a révélé de Lui et de Son œuvre. Cette expression recouvre non seulement ce que le Seigneur était quand Il était ici-bas, mais ce qu'Il a souffert et ce qu'Il a accompli avant de quitter ce monde pour aller au Père. Et l'Esprit de Dieu est descendu à Sa demande, et aussi de la part du Père, non seulement pour la riche bénédiction des saints, mais pour Sa gloire, afin que la proclamation de l'évangile puisse être faite à toute créature dans la puissance de l'Esprit. Personne n'est exclu de sa communication bénie. Beaucoup d'individus peuvent refuser de l'écouter, par hostilité ou par négligence ; mais c'est leur affaire, dont ils auront tristement à rendre compte. Quoi qu'il en soit, l'évangile est diffusé vers tous : Juifs et grecs, circoncision et incirconcision, barbare, Scythe, homme libre ou esclave ; personne n'est exclu de la Parole de réconciliation de Dieu. Il s'agit de Sa justice, non pas seulement de Sa grâce ; tandis que le travail de conscience, si nous nous égarons, est une question de sainteté dans l'état de l'âme et dans sa condition pratique. Il faut que la communion soit restaurée quand le péché l'a interrompue. Néanmoins personne ne tire une bénédiction effective de la réconciliation sinon ceux qui croient en Christ par la grâce divine ; et cela requiert l'action de l'Esprit de Dieu dans la conscience et dans le cœur. Néanmoins c'est par la foi en la Parole de Dieu que le Saint Esprit opère de façon vivante.

Mais parmi les saints dans l'église de Dieu, où qu'ils soient, il est toujours admis que tous ceux qui en font partie savent que leurs péchés sont pardonnés. Sans cela, comment pourraient-ils être heureux personnellement devant Dieu ? comment l'œil simple discernerait-il Sa volonté et aurait-il le courage de la faire, en face de tous les pièges du monde, de la chair et du diable ? comment pourrait-il y avoir une communion réelle dans le culte ? comment être en état de prendre sa part des obligations de l'assemblée pour s'occuper du mal, et en dernier ressort pour l'ôter ? Les saints ne pourraient pas autrement assumer la connaissance de ce qu'« un peu de levain fait lever toute la pâte », et les conséquences qu'il y a lieu d'en tirer. Car le manque de jouissance du pardon implique non seulement une mauvaise conscience, mais qu'on n'est jamais purifié des œuvres mortes pour rendre culte au Dieu vivant, en sorte que la puissance spirituelle fait défaut, et que l'incertitude ne peut qu'obscurcir et affaiblir l'âme. Quand on saisit par la foi la grâce qui donne la purification par le sang de Christ, le Saint Esprit fait savoir qu'un des premiers devoirs comme corps est d'« ôter le vieux levain afin d'être une nouvelle pâte, comme vous êtes sans levain » (1 Cor. 5:7). La pratique doit être gouvernée par les principes divins : sinon l'assemblée devient une offense au Nom, et son existence ne fait que renier ce Nom et le déshonorer. « Car aussi notre pâque, Christ, a été sacrifiée : c'est pourquoi célébrons la fête, non avec du vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité » (1 Cor. 5:8). Il peut y avoir de tristes manquements là où, comme parmi les Corinthiens, on ne doute pas que tous les chrétiens ont leurs péchés pardonnés par la foi de l'évangile ; mais sans ce pardon, les épîtres en général ne sont pas applicables. Elles ne s'adressent pas à ceux qui ne sont pas pardonnés. Ils ne sont pas sur le terrain chrétien, et encore moins sur le terrain de l'église.

Où insiste-t-on là-dessus aujourd'hui ? La Réformation ne le requérait pas pour l'assemblée (pour autant qu'on puisse parler d'« assemblée » à cette époque), car elle n'a rien mis en place quant à l'ordre de l'église. Elle a fait ce qui était un travail bien plus nécessaire et bien plus important : elle a donné au peuple la Bible qui lui avait été ôtée, spécialement par les plus orgueilleuses des organisations religieuses, qui s'appellent églises sans en avoir le droit. Il y avait longtemps que l'Écriture était cachée. Un prêtre pouvait donner une autorisation particulière, mais il ne s'en souciait que rarement, et le peuple ne pouvait pas l'avoir autrement.

Quelqu'un à Londres était extrêmement désireux de lire le Nouveau Testament. Étant catholique romain, et ce qu'on appelle un « bon catholique », il ne voulait pas enfreindre la « loi de l'église », qui interdisait cette lecture en règle générale. Mais cette loi n'interdisait pas de lire le Nouveau

Testament en grec. Il parvint donc à ses fins par ce détour. Bien qu'il fût chef dans une usine (vous savez ce qu'un tel poste implique, la responsabilité qui repose sur ses épaules, et sa lourde charge horaire), il apprit le grec spécialement dans le but de profiter de la parole de Dieu directement dans le Nouveau Testament. Le fait m'a été rapporté par son maître, un chrétien bien connu et respecté, qui avait toute confiance dans son employé zélé et consciencieux. C'était des sentiments chrétiens chez un catholique romain en lutte contre le zèle impie et tyrannique d'une autorité illégitime. Si d'un côté il n'avait pas de lumière pour juger la méchanceté, de l'autre, il est évident qu'il avait un désir consciencieux d'avoir la Parole de Dieu la plus récente ; et il prit grand peine pour y arriver ; nous espérons que cela a été en bénédiction pour son âme. Je ne peux rien dire de plus que ce qui m'a été dit, sauf que de tous ses ouvriers, aucun n'était plus fiable que le pauvre catholique romain qui apprit le grec pour jouir du Nouveau Testament tel que donné de Dieu. On ne s'étonnera pas de ce qu'il craignait Dieu et qu'il aimait Sa parole.

2:13 — Les différents degrés

Nous arrivons enfin aux différents degrés, après avoir vu ce qui leur était commun à tous.

Le premier degré, c'est « je vous écris, pères », autrement dit les plus mûrs quant à la puissance et à la connaissance spirituelle. Cela ne mérite-t-il pas sérieusement notre attention ? Que dit l'Écriture ? Il ne s'agit pas du tout de notions de gouvernement ou de doctrine. Il s'agit de la profondeur spirituelle avec laquelle on entre dans les pensées de Dieu à l'égard de Christ. Ce qui constitue un père spirituellement, — la première des trois classes dans la famille de Dieu selon la distinction faite par l'apôtre — c'est qu'il saisit le Seigneur Jésus dans une haute mesure. Il y a d'abord les « pères », ensuite les « jeunes gens », et en troisième lieu les « petits enfants ». Si l'expression « chers enfants » traduit correctement ce qui inclut les trois classes, il faut se servir d'une expression telle que « petits enfants » pour désigner ceux qui sont les moins mûrs. Car il faut se rappeler que des mots tout à fait différents sont utilisés régulièrement tout au long de ces passages. Au v. 12, le terme « cher enfants » (τεκνία), invariable, désigne toute la famille ; et ce mot qui introduit ce passage à caractère de parenthèse, introduit aussi au v. 28 la reprise de ce qui suit ces différentes classes. Au v. 28 l'apôtre reprend le fil du sujet qui avait été interrompu pour montrer que, sur ce même fondement de la grâce, il y a des différences de maturité spirituelle entre les enfants de Dieu, et que c'est la seule sorte de différence reconnue. Mais à l'intérieur de la parenthèse (voir la fin du v. 13), « je vous écris, petits enfants », c'est un mot différent (παιδια) qui est utilisé (*). On ne trouve ce mot que deux fois dans toute l'épître, ici au v. 13, et une seconde fois au début du v. 18. Notre Seigneur se servait d'une manière générale de ces deux termes, selon l'évangile de Jean ; mais je n'aborde pas cette question maintenant, car elle ne semble pas porter à conséquence sur l'usage particulier qu'en fait la première épître, — usage dont l'importance est tout à fait nette. Inutile de d'aller chercher l'opinion des gens quand Dieu a énoncé la vérité de manière très claire. Il n'y a donc pas de doute à émettre sur ce sujet. Il n'y a pas non plus place pour des différences de jugement, ni pour estimer valables de telles différences, car Dieu, dans Sa Parole, est et doit être la fin de toute controverse.

(*) Il est extraordinaire qu'un chrétien tant soit peu intelligent commet une bévue comme le doyen Alford ici. Dans la 3^e édition de son dernier volume, p. 440, il parle encore de « trois classes de lecteurs, désignées la première fois par τεκνία, πατερες, νεανισκοι, et la seconde fois par παιδια, πατερες, νεανισκοι. Mais c'est passer à côté de la partie commune des τεκνία, suivie par les trois divisions en πατερες, νεανισκοι, παιδια reprise avec plus de détails (sauf pour les πατερες) aux versets 14 à 17 pour les νεανισκοι, et aux versets 18 à 27 pour les παιδια. Ensuite à partir du v. 28, il s'adresse à tous avec le terme τεκνία, comme au v. 12. Ce qui a induit Alford en erreur, c'est l'une de ces erreurs (trop fréquentes dans les anciens manuscrits aleph, A, B, C, L, P etc.) qui mettent εγραψα [je vous ai écrit] dans le dernier membre de phrase du v. 13, à la suite d'une confusion de scribe sur ce qui suit. Ce n'est même pas vrai en fait ; car l'apôtre n'a pas encore écrit aux παιδια. Ce qu'il faut lire, même si ce n'est pas aussi bien supporté, c'est γραφω [je vous écris], pour tous les trois à la première mention, et εγραψα [je vous ai écrit] pour tous les trois à la seconde mention. Cette erreur évidente de variante du texte aboutit à brouiller l'exposé. Affirmer que s'adresser ici aux παιδια, c'est s'adresser à tous les lecteurs, c'est ignorer les mots, le contexte et le sens.

Ici au v. 13, comme au v. 18, on a les « petits enfants » de la famille. Après les « pères » et les « jeunes gens » viennent les « petits enfants », ce qui forme la triple division des « chers enfants » de la famille de Dieu en général. Il est nécessaire de les distinguer en quelque manière, d'autant plus que l'absence de distinction a exposé des gens excellents et érudits à l'erreur. Il en est toujours ainsi quand l'érudition ne se soumet pas à la vérité révélée, et que par conséquent, elle ne bénéficie pas des directions du Saint Esprit selon la Parole. Quand c'est malheureusement le cas, l'érudition, au lieu d'être utile, cause un grand tort, et ne peut pas faire de bien. Car où est la bonne spiritualité de quelque chose où l'Esprit Saint n'entre pas ni ne guide ? Mais si l'Esprit de Dieu parle en paroles enseignées par Lui-même, nous devons être soumis à la Parole. C'est alors, et pas autrement, que nous avons la certitude bénie de la révélation.

Ce que ce verset couvre est évident, et comme le précédent, sous une forme très simple et très claire. Les trois classes distinctes apparaissent ici d'une manière remarquablement brève. Mais l'Esprit de Dieu y revient ensuite, en le développant, hormis une exception remarquable, et fort instructive, ce que nous allons voir à sa place.

Contentons-nous d'abord des quelques paroles que l'Esprit de Dieu énonce sur leurs différences particulières

Les pères

Les « pères » sont ainsi désignés ici, « parce qu'ils connaissent celui qui est dès le commencement ». Qui se tromperait sur Son identité ? Il s'agit de Christ, et de personne d'autre. Mais Il n'est pas nommé ici sous Son nom habituel. Il était la Parole et le Fils avant le temps décrit comme « dès le commencement » (Jean 1). Il était le Fils unique du Père dans toute l'éternité. Aucun esprit humain ne peut sonder le Fils Éternel du Père Éternel ; et l'incarnation accroît encore nécessairement cette inscrutabilité. Mais ce n'est absolument pas une raison pour ne pas croire ce qui est infiniment au-dessus et au-delà de nous ; cela nous est révélé de manière non douteuse. La raison pour laquelle les hommes achoppent sur tout cela, c'est qu'ils raisonnent à partir de l'homme en allant vers Dieu, ce qui est toujours faux. Si vous voulez être dans la vérité, il faut raisonner à partir de Dieu en descendant vers l'homme ; car qui connaît la vérité sinon Dieu ? Et qui peut révéler la vérité si ce n'est Dieu, comme Il l'a fait en Christ ? Dans son évangile, Jean fait très attention de dire « au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu ». On peut remonter aussi loin qu'on veut en pensée dans les profondeurs de l'éternité, peu importe jusqu'où. Imaginez des millions d'années ! Ce n'est toujours pas le commencement, quoi que bien sûr, il ne soit pas correct, au sens strict, de parler d'années avant que les mesures de temps s'appliquent. Mais remontez en imagination dans ces profondeurs non mesurées : Il existait alors déjà. Celui qui est éternel n'a pas eu de commencement, et dans Sa propre personnalité, Il était aussi « auprès de Dieu ».

Redisons-le : non seulement Il était auprès de Dieu comme une personne distincte du Père et de l'Esprit, mais Il était Dieu. Il n'y a pas de propriété plus distinctive de Dieu que d'être éternel ; s'il n'était pas éternel, Il ne serait pas Dieu.

Mais ici, il s'agit de quelque chose de tout différent. Il ne s'agit pas de connaître Celui qui était au commencement auprès de Dieu, mais de connaître « Celui qui est dès le commencement ». C'est le commencement quand Il a pris un corps de chair dans ce monde, le commencement de la Parole incarnée. C'est cela le fait absolument nouveau. Ce commencement est compté à partir du moment où Il s'est manifesté Lui-même comme Emmanuel, le Dieu-homme. C'est là Celui que les « pères » connaissaient. Que pouvez-vous savoir du Fils dans l'éternité, sinon qu'Il était le Fils unique dans le sein du Père, l'objet de Son délice éternel, comme Prov. 8 nous le dit ? Cela, Il l'était quand aucune créature n'existait, ni au ciel, ni ici-bas, ni ange ni homme ni être inférieur. Il n'y avait que le Dieu béni, le Père, le Fils et le Saint Esprit selon ce que nous savons maintenant ; et il y avait des conseils divins qui devaient être divulgués plus tard, à nous qui croyons. Que savons-nous de plus que ceci ?

Mais si nous regardons à « Celui qui est dès le commencement », il y a, peut-on dire, presque tout à apprendre et tout à connaître.

Et où trouvons-nous ce sujet infini ? Dans le Nouveau Testament en général, et dans les évangiles en particulier. C'est là que nous L'avons sur la terre, là qu'Il est montré comme homme, non pas simplement un être humain, mais Dieu et homme dans une seule personne, véritablement une personne divine. C'est là qu'Il est né de la vierge, non pas seulement le Messie, mais le Fils de Dieu, Elohim et l'Éternel (Matt. 1:21, 23). Oh ! combien il y a à apprendre même lors de Sa naissance ! Car c'est là seulement qu'on touche le fait de Sa personne au moment de Son incarnation. S'il nous est dit bien des choses sur Lui comme petit enfant, nous en avons encore plus à Son sujet vers l'âge de douze ans. Mais quel silence significatif sur toutes ces années jusqu'à l'âge de 30 ans ! Pas de sonnerie de trompette, pas de roulement de tambour, ni pompe ni cérémonie, ni célébration d'anniversaire par qui que ce soit, sauf Sa vraie mère et Son père légal, et peut-être leurs connaissances ; aucune autre reconnaissance, exactement comme à l'hôtellerie où il n'y avait pas de place pour Lui à Sa naissance. Qui mesure avec perspicacité l'importance d'un personnage du point de vue du monde, sinon le garçon d'accueil d'un hôtel ? Il évalue très tôt la personne qui apparaît ; il devine qui apporte du revenu à la maison. Pour quelqu'un comme Lui, la crèche fera bien l'affaire. L'étable est juste à côté, tandis qu'« il n'y avait pas de place pour Lui dans l'hôtellerie ».

On s'étonne de l'obscurité totale où vivait Celui qui faisait les délices du Père au temps où Il travaillait simplement à l'établi de charpentier avec Son père légal. Mais là aussi, à ce moment même, Il faisait la volonté de Dieu. « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » (Luc 2:49). Or quand Il fit cette réponse, Il était au temple, écoutant les docteurs, et leur posant des questions. Il n'était pas en chaire pour prêcher, comme certains jeunes insensés poussés par des hommes et des femmes encore plus insensés. Mais Il était là, de la manière la plus humble et la plus aimable, écoutant et posant des questions, alors qu'Il avait beaucoup plus de connaissance que tous Ses maîtres. N'était-ce pas un témoignage à leurs consciences d'apprendre comment cela se pouvait ? Il était sans prétention : devenu homme, Il restait jusque là simplement comme un garçon, mais ce garçon était le Seigneur Dieu, le Créateur du monde. Tel était Celui sur qui le Père regardait d'en haut pour voir s'Il trouverait quelqu'un selon Sa pensée et selon Ses affections, non pas simplement comme une personne divine, mais spécialement comme une personne divine devenue un homme. Devenu un homme ! La Parole faite chair ! Quoi ? entrée dans la famille de l'homme ? Pourtant l'homme tel qu'il est et tel qu'il l'a été trop longtemps, est la plus méchante, la plus vaine et la plus orgueilleuse de toutes les créatures de la création de Dieu. Les autres animaux s'en tiennent aux habitudes qu'ils avaient au temps où le péché de l'homme a tout ravagé, même à leur égard ; mais l'homme n'a fait qu'aller de méchanceté en méchanceté, toujours de mal en pis au fur et à mesure du temps qui passe ; et plus ils ont reçu de lumière extérieurement, plus ils l'ont pervertie.

Après tout, quand le monde dans son ensemble en est arrivé au pire de ce à quoi il était jamais arrivé, le Seigneur est né quand l'accomplissement du temps (Gal. 4:4) est venu. Et quand Il est entré dans Son service public, quelle manifestation n'en avait-Il pas chaque jour ! Quelles leçons sortaient de Sa bouche et de Sa vie ! Il fréquentait couramment les hommes, les femmes et les enfants, les anciens et les docteurs de la loi, les scribes et les pharisiens, les hérوديens et les sadducéens, les hypocrites et les propres justes, les pécheurs et les pécheresses, et spécialement les hommes et femmes de piété. Car le Seigneur avait à faire avec toutes les classes. Jamais personne n'a eu autant de contacts aussi divers, jamais personne n'a autant pris à coeur avec amour les peines de chacun, jamais personne n'a autant montré la grâce et la vérité divines à tous ceux qui s'approchaient de Lui. Il n'est pas parlé ici de Ses miracles, bien qu'il étaient prodigieux et étaient des signes de choses encore plus profondes. Il n'est pas nécessaire de discourir longuement sur Ses paroles, bien qu'il parlait comme jamais homme n'a jamais parlé. Quand on lui demandait qui Il était, Il pouvait dire « absolument (κατ' αρχην) ce qu'aussi je vous dis » (Jean 8:25). Il était ce qu'Il disait. Il est la vérité comme personne d'autre ne l'a été. Or, qui sont ceux qui trouvent leur plaisir en tout ceci, qui en

jouissent, qui L'apprécient lorsqu'Il est ainsi présenté, et qui savent comment l'appliquer ? Ce sont les « pères ». « Personne ne vit jamais Dieu, — le Fils unique qui est dans le sein du Père, Lui L'a fait connaître ». C'est Lui qui a aussi montré le Père. Leurs cœurs sont remplis de Christ.

Comme vous le savez bien, ce n'est pas ce qui satisfait généralement les chrétiens, même les vrais, et on ne peut pas attendre à ce qu'il en soit autrement à l'avenir, vu l'expérience passée dès les jours anciens. Ce ne sera jamais la part du chrétien sans une rupture totale avec l'homme et avec le monde, car il doit avoir traversé, personnellement et dans l'Esprit, toutes sortes de difficultés en lui-même et dans tout ce qui l'entoure. L'œuvre du Seigneur absorbe beaucoup trop certaines âmes dévouées, comme d'autres sont trop occupées de l'église, mais c'est beaucoup plus rare. Mais quand on connaît Christ comme Il était, Il révèle et chasse tout ce qui n'est pas nécessaire, et Il demeure alors mieux connu, avec un sens plus profond de la plénitude qui habitait en Lui corporellement.

Bien sûr, un « père » a été auparavant un « petit enfant » et « un jeune homme », avant de pouvoir être un « père ». Il a pleinement goûté les joies du début dans toute leur fraîcheur ; il a pris part aux conflits qui demandent de l'énergie spirituelle et du courage. Mais après avoir traversé toute sortes d'expérience comme homme de foi et d'amour, il en résulte ceci : rien d'autre que Christ, et Christ est tout. Mais répétons qu'il s'agit de connaître « Celui qui est dès le commencement ». Ce n'est pas simplement le Fils dans le ciel durant l'éternité, en reconnaissant l'éternité de Sa personne, mais c'est Christ, homme sur la terre parmi les hommes. Ce qui caractérise particulièrement les pères, c'est de connaître le Fils incarné, le Christ comme Il a été vu et entendu tous les jours dans Son service public en Galilée, en Judée ou en Samarie. C'était Lui-même, Dieu et homme, Dieu dans un homme, le Fils révélant le Père dans tout ce qu'Il disait et faisait. Voilà ce qui a gagné, saisi et rempli le cœur des « pères ». C'est ce qui a fait les délices du cœur de Dieu. « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon délice » ou « mon plaisir ». C'était ici-bas dans Sa grâce (Matt. 3), et en témoignage de la gloire à venir (Matt. 17), que la voix du Père a été ainsi entendue ; et c'est en Lui manifesté ici-bas qu'un « père » jouit de la communion avec Lui. Car les pères ont vraiment communion avec le Père et le Fils, et d'une manière extrêmement pratique et profonde. Voilà ce que sont les « pères ».

On peut avoir un grand don, et ne pas être du tout un « père ». On peut être un grand prédicateur de l'évangile, et en plus un docteur puissant, et pourtant ne pas être un « père ». Cela ne dépend aucunement du don, mais de la spiritualité qui a appris l'absence de valeur de tout ce qui n'est pas Christ. Il peut y avoir du profit dans d'autres choses, et même du profit par ce qui humilie et inflige la douleur la plus aiguë. On peut avoir eu de l'émerveillement, de la joie et de la gratitude à cause de nos bénédictions en Christ dans les lieux célestes, comme membres de Son corps dont Lui est la Tête à la droite de Dieu, — et dans l'union avec tous les saints qui découle de l'union avec Lui. Mais l'aboutissement de tout ce mystère et de toutes les expériences profitables, c'est de découvrir que le tout est en Christ Lui-même ; en ce Christ que notre Père aime et honore. Et c'est le même Christ qui occupe nos cœurs et fait leur délice, et ceci en tant qu'Il a été manifesté dans le monde. Voilà ce qu'est « connaître Celui qui est dès le commencement », la portion ultime et suprême des « pères ».

[Les jeunes gens](#)

L'apôtre passe alors à la seconde classe. Il dit : « Je vous écris, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le méchant ». Ils sont caractérisés par l'énergie, une énergie qui s'est extériorisée dans la foi et dans l'amour. Ils ont entièrement discerné et jugé le péché, sachant qu'ils sont morts au péché avec Christ. Ils savent aussi qu'ils sont ressuscités avec Lui, pour avoir leurs pensées fixées sur Lui et sur ce qui est à Lui en haut, et pour mortifier leurs membres qui sont sur la terre. Ils ont dépassé le stade de l'occupation de soi. Ils ont appris la puissance de Satan et y ont fait face. Ils ont résisté au diable, et il s'est enfui d'eux. C'est ainsi qu'ils ont vaincu le méchant. Ils ont été au cœur de cette sorte de conflit, et ils y ont été forts. Ils en ont profité au premier chef. Bien sûr tous les croyants commencent par être des « petits enfants », et poursuivent peut-être comme « jeunes gens » ; mais peu nombreux sont ceux qui arrivent au stade de « père ». On me permettra peut-être de dire

qu'ayant connu beaucoup de chrétiens dans mon pèlerinage, j'ai peu connu de « pères », et je n'en ai même entendu parler que très rarement. Mais heureusement, il est moins rare de trouver des « jeunes gens ». On en trouve très peu dans le monde religieux, voire point du tout. En effet, le plein caractère et le caractère propre des « jeunes gens » ne peut se développer là où le monde exerce forcément son influence, ce qui est le cas dans le monde religieux. C'est pourquoi, comme il nous reste à le voir, il y a même des « petits enfants » qui n'ont pas la marque propre aux « petits enfants » selon la qualification de l'apôtre. Qu'il est triste de ne même pas posséder ou reconnaître clairement la signature que Dieu accorde au « petit enfant » !

Nous espérons avoir assez défini la seconde classe pour que tout chrétien l'apprécie et la comprenne, même si le jeune homme ne peut guère prétendre lui-même en être un. C'est un christianisme vigoureux, droit et décidé, qui sait bien que la lutte avec la chair et le sang à laquelle beaucoup sont habitués, est loin d'être la lutte avec ce qui est la puissance de Satan. Ils ont besoin de toute l'armure de Dieu, et ils la revêtent comme un élément essentiel de cette guerre. Ils savent comment résister, et après avoir tout surmonté, tenir ferme. Ils ont vaincu le méchant. Leur combat est assez clair, sur un plan général. Ils n'ignorent pas les artifices de l'ennemi, mais ils lui résistent résolument, et sont capables de vaincre. C'est un christianisme vigoureux avec de la puissance en foi et en pratique. Ici aussi il ne s'agit pas de dons, mais purement de niveau spirituel. Le pardon des péchés n'a rien à voir avec le niveau atteint, pas plus que la possession de la vie et de la lumière en Christ. C'est simplement une question de foi en l'évangile. Mais le monde et l'être humain étant ce qu'ils sont, le croyant qui a reçu les privilèges de la grâce, ne peut éviter de faire l'expérience du moi et du monde, et aussi de Satan testé et réduit au silence. Les jeunes gens ne sont pas trompés par le comportement secret ou le silence du grand ennemi. Mais ils s'établissent fermement par grâce sur le fondement de la victoire sans appui de Celui qui est leur Sauveur et Seigneur, et rendent grâce à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ (1 Cor. 15:57). Nous démontrons ainsi que dans tout ce qui paraît être contre nous, nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimé (Rom. 8:37). C'est ainsi que les jeunes gens ont vaincu le méchant.

Les petits enfants

Nous arrivons alors à la troisième classe, si intéressante et de loin la plus nombreuse : les « petits enfants ». « Je vous écris, petits enfants » — il s'agit des derniers des « chers enfants » (2:12 comme 2:1 et 2:28) — parce que vous connaissez le Père (ou : avez la connaissance du Père) ». Avez-vous jamais testé dans quelle mesure ce caractère marque effectivement les enfants de Dieu que vous avez connus ? Admettons que beaucoup d'entre nous ont rencontré bien des enfants de Dieu au cours de leur vie chrétienne. Mais si vous vous êtes spécialement occupés de demander « connaissez-vous le Père », quelle est la réponse la plus fréquente ? Est-ce aller trop loin que de prévoir que la plupart estiment que c'est avoir de trop hautes prétentions ? « Connaître le Père ! hélas ! je ne saurais prétendre chose pareille pour moi-même ». La plupart des chrétiens pensent évidemment que ce serait réellement merveilleux d'arriver sur la terre au niveau de la connaissance du Père ! Qui peut avoir une telle connaissance dans cette vie et dans ce monde ? Car cela implique qu'on sait être soi-même Son enfant déjà maintenant, et qu'on n'a pas d'hésitation à cet égard ; et que c'est une vérité reçue de Dieu, établie et sûre dans l'âme, non pas le fruit de rêves, de sentiments ou d'idées, — et sans aucun lien avec quelque mérite venant de soi. Ils ont été enseignés de Dieu à cet égard et ils l'ont cru avec reconnaissance dans leur âme. Ils savent déjà que leurs péchés sont pardonnés, comme nous l'avons vu. Ils ne pourraient pas connaître le Père sans se reposer sur la rédemption en Christ. Mais combien peu de saints se reposent ainsi toujours en paix sur Sa rédemption !

Avoir la meilleure doctrine sur la rédemption, ce n'est pas du tout reposer son âme sur la rédemption de Christ à cause de ce que dit la Parole de Dieu. On peut tout à fait recevoir la vérité de la rédemption de manière abstraite, et dire : « je n'ai pas cette rédemption devant Dieu pour mes péchés. Quelquefois j'ai une humble espérance, mais à d'autres moments je suis complètement abattu quant à mon âme ». Il est clair que ce n'est pas là une paix réelle, et encore moins un paix

établie. La paix établie est celle qui, fondée sur le sang de Sa croix, ne change jamais parce que son fondement ne change jamais. C'est aussi une relation connue avec le Père, qui vient par le Saint Esprit qui nous a été donné parce que nous sommes fils. Même le petit enfant est caractérisé par plus que la simple connaissance du pardon des péchés. C'est une vérité vitale du christianisme. La rémission complète des péchés par le sang, quelle qu'en soit la réalisation et l'assurance par la foi, ce n'est pas tout ce qu'un « petit enfant » de la famille de Dieu est censé connaître. Si c'était tout, il manquerait la bénédiction essentielle de la relation, et de la relation connue, avec le Père.

C'est pourquoi un autre apôtre (Gal. 3:26) insiste auprès des Galates : « vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus », comme l'apôtre dit ici : « je vous écris, petits enfants, parce que vous connaissez le Père ». Ils ne pouvaient connaître ceci que parce qu'ils étaient fils, et que Dieu avait envoyé l'Esprit de son Fils dans leurs cœurs, criant : Abba, Père (Galates 4:6). Personne ne peut le ressentir et l'exprimer à Dieu à moins d'avoir reçu, non un esprit de servitude, mais l'Esprit d'adoption (Rom. 8:15). Alors, la divine puissance animant le sens et les affections en nous quant à cette relation intime, les devoirs en découlent envers le Père et selon Sa volonté. Ce privilège béni est donc accordé et établi en toute simplicité. Nombreux aujourd'hui sont ceux qui ont foi en Jésus Christ, alors qu'ils ont peur de croire qu'ils sont fils de Dieu et qu'ils le restent. Le Saint Esprit est attristé d'une telle incrédulité, et il ne peut que la réprouver tant qu'elle dure, au lieu de donner la joyeuse liberté qui est le propre d'une telle relation.

Or ici c'est la catégorie la plus jeune de la famille de Dieu qui est dans une relation connue avec le Père. Personne ne peut avoir le sentiment constant d'être un fils de Dieu à moins d'avoir été scellé du Saint Esprit. C'est là que le Saint Esprit demeure parce que nos péchés nous ont été pardonnés par le [à cause du] nom de Christ, et c'est par cela que les petits enfants connaissent le Père. Ainsi l'apôtre dit aux saints à Éphèse « en qui vous aussi vous avez espéré, ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut ; auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse » (Éph. 1:13). Ils n'étaient pas alors des chrétiens avancés. Ils n'avaient pas encore fait de progrès dans la vérité. Ils venaient juste de recevoir la vérité de l'évangile telle que Dieu la leur avait envoyée. Ils croyaient à l'efficacité de la mort de Christ, et acceptaient la plénitude de Sa grâce ; et cette plénitude impliquait alors à la fois que leurs péchés soient effacés, et qu'eux-mêmes soient faits fils de Dieu et aient reçu le Saint Esprit, de manière à crier en tout temps Abba, Père. La bénédiction chrétienne n'est ni conditionnelle ni temporaire comme celle des Juifs. Les pensées légales déplacent l'œuvre de Christ *pour* nous au profit de l'œuvre de l'Esprit *en* nous, ce qui ébranle la paix faite par le sang de Sa croix.

Assurément c'est merveilleux d'entrer par la foi dans une telle place pour quelqu'un qui, peut-être peu de temps auparavant, n'était qu'un pécheur perdu. Maintenant en vertu de la rédemption de Christ, le croyant a la connaissance du Père. Cela change tout pour lui, et le conduit à ces échanges confiants d'un fils avec son Père. Si un père selon la chair est cher à ses enfants, spécialement s'il est un père affectueux et fidèle, il y a une relation d'intimité et de proximité lumineuse. Il n'y a aucun doute quant au Père. De Son côté tout est béni et grand ; car Il est aussi plein de tendresse que de vérité et de fidélité. Il s'ensuit une relation d'amour entre les fils et le Père. Et qui est suffisant pour ces choses ? (2 Cor. 2:16). Notre suffisance vient de Dieu. Il ne s'agit pas simplement de crier Abba, Père ; mais tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu (Rom. 8:14). Et l'Esprit rend témoignage avec leur esprit, qu'ils sont enfants de Dieu » (Rom. 8:16). C'est dans cette condition qu'ils goûtent aussi la consolation et la certitude que leur Père les aime et les bénit jour après jour, même s'il a besoin de les châtier pour leur profit, afin qu'ils participent à Sa sainteté (Héb. 12:10), étant appelé à Sa gloire éternelle dans le Christ Jésus (1 Pierre 5:10). C'est ainsi alors que nous voyons les petits enfants de Sa famille ; et ils sont caractérisés par le fait qu'ils « connaissent le Père ».

Or non seulement on cherche en vain des « pères » en Christ dans la chrétienté, non seulement il y a fort peu de jeunes gens portant la véritable marque de Dieu — mais où trouve-t-on des « petits enfants » au sens de la vérité révélée ? N'est-ce pas très attristant ? Les gens ne sont-ils pas pourtant,

plus que jamais, très satisfaits d'eux-mêmes ? Combien on voudrait accueillir de « petits enfants » comme l'apôtre les décrit, et les encourager dans le chemin, à être vaillants contre l'ennemi, et à apprendre de plus en plus de Celui qui a souffert pour nous de manière inexprimable ! Mais c'est difficile d'en trouver. Dès le premier siècle, si l'on en juge d'après les premiers pères, les choses ont tristement dérivé, et l'une des preuves les plus claires de leur dérive, c'est qu'on ne s'appropriait même plus les vérités que « vos péchés vous sont pardonnés par son nom » et « je vous écris, petits enfants, parce que vous connaissez le Père ».

Prenez par exemple le recours fréquent au sang de Christ pour restaurer quand on a manqué. Comment peut-on parler ainsi si on a cru que Christ nous a obtenu une rédemption éternelle ? (Héb. 9:12) ; ou si on a cru que ceux qui rendent culte, une fois qu'ils sont purifiés, n'ont plus aucune conscience de péché ? (Héb. 10:2). Ils ne peuvent pas avoir la vérité de l'évangile dans leur âme, sinon ils n'auraient pas de pareilles idées. Christ a porté nos péchés en Son corps sur le bois, non pas seulement les péchés avant que nous ayons cru. Son sang purifie de tout péché, non pas seulement de certains péchés. Les saints doivent savoir qu'il y a le lavage d'eau par la Parole pour remédier à toute souillure du chrétien en chemin, mais cela n'annule pas du tout la rédemption par le sang de Christ. « Car par une seule offrande, Il (Christ) a rendu parfait » non seulement pour toujours, mais continuellement (εις το διηνεκες) [= à perpétuité] ceux qui sont sanctifiés (Héb. 10:14). On ne trouve pas dans l'évangile de Dieu la notion d'avoir besoin d'une nouvelle application de Son sang après la première ; car celle-ci a été complète et entièrement suffisante. Mais nous avons besoin que nos pieds souillés soient purifiés par la Parole de Christ et par Son service d'avocat. Et nous confessons tout péché par lequel nous avons agi d'une manière qui ne soit pas en accord avec Lui ; nous confessons notre péché sur ce point particulier à Dieu, et nous jugeons en nous-mêmes ce qui nous a exposé à manquer pareillement. Tout cela est tout à fait vrai et juste, mais cela n'ébranle point le fondement de Son sacrifice unique et de la rédemption par Son sang, le pardon de nos péchés.

Si nos péchés n'étaient pas tous effacés, quel intérêt y aurait-il à ce que certains le soient ? Qu'un seul ne soit pas pardonné, et l'issue est fatale. Mais pour le croyant, le pardon ou la rémission des péchés signifie une libération entière de ce triste fardeau. Seulement, si quelqu'un a péché, la conscience opère sous l'action de l'Esprit, et il s'ensuit une réelle humiliation de nous-mêmes due au manquement ; car tout manquement de la sorte est une honte pour nous, et il attriste le Saint Esprit de Dieu par lequel nous avons été scellés pour le jour de notre rédemption (Éph. 4:30). Toutefois, ceci ne saurait porter atteinte à la parfaite valeur de l'œuvre de notre Seigneur Jésus, l'Auteur de notre rédemption éternelle (Héb. 9:12), et la connaissance du Père et de notre relation avec Lui comme Ses enfants reste donc aussi intacte. Car « nous avons un Avocat auprès du Père » qui est justement en haut pour s'occuper effectivement de toutes ces difficultés qui seraient autrement insurmontables. Nous sommes donc toujours redevables à Christ ; mais Son service d'avocat ne consiste pas à verser Son sang, et Son sang n'est pas le service d'Avocat. Ressuscité et présent dans le ciel auprès du Père, Il est vivant pour intercéder pour nous. Son sang a un but et un effet tout à fait différent. Son sacrifice a eu son effet parfaitement, et ensuite Son service d'Avocat a la place qui lui revient en rapport avec nos besoins. Malheur à tous ceux qui, dans leur ignorance, ébranlent la vérité, et insinuent ce qui sape l'évangile de Christ, même s'ils croient en Sa personne !

Septième méditation publique — 1 Jean 2:14-27

[Ch. 2:14a — Les pères](#)

Nous nous retrouvons ici sur le sujet déjà abordé, celui des différents stades de croissance spirituelle dans la famille de Dieu. La triple distinction est encore développée. Mais d'emblée nous avons devant nous un fait remarquable à propos des pères : nous aurions pu penser qu'ils méritaient bien que ce qui les concerne soit énoncé plus complètement, car ils sont plus capables que les autres de jouir de la vérité de Dieu... Or voilà que ce qui leur a été dit est simplement répété sans changement. C'est d'autant plus frappant que la répétition est loin d'être la règle dans l'Écriture. Il y

a des cas ou des paroles identiques ou similaires sont répétées, mais c'est tout à fait exceptionnel, et le cas présent est l'une de ces exceptions.

La raison en est très touchante. Au v. 13 nous lisons « Je vous écris, pères, parce que vous connaissez [ou : avez connu] Celui qui est dès le commencement » (2:13), c'est-à-dire Christ tel qu'Il a été manifesté ici-bas. Jean n'entre pas dans les conseils divins de toute éternité, ni ne regarde vers les gloires futures de Christ, ni même vers Sa position à la droite de Dieu, ce qui est une vérité centrale chez l'apôtre Paul. Mais pour faire face au déclin qui s'était installé, et pour prendre soin au mieux des pères, les plus avancés de tous spirituellement, le disciple bien-aimé a été conduit à répéter simplement : « Je vous ai écrit [ou : je vous écris ; c'est l'aoriste épistolaire], pères, parce que vous connaissez celui qui est dès le commencement ». Aucun mot ne diffère, sinon la forme verbale : « je vous ai écrit » au v. 14 au lieu de « je vous écris » au v. 13, le v. 14 se référant à ce qui avait déjà été dit. Pourquoi ceci ? pourquoi n'a-t-il rien de plus à leur dire ? Parce qu'en Christ il n'y avait pas des émanations de Dieu comme les hommes les concevaient, mais en Lui habite toute la plénitude de la déité corporellement (Col. 2:9). C'est en Lui, un Homme, que Dieu s'est incarné et a manifesté la plénitude de Sa grâce et de Sa vérité comme jamais cela n'avait eu lieu auparavant, et comme jamais il n'y aura besoin de le refaire. La notion même d'y ajouter quelque chose est la négation de cette plénitude : c'est un mensonge de Satan.

Nous sommes ici en présence de ce qui est infini. Et cet infini se trouve dans la personne divine du Fils devenu homme (non pas simplement dans la nature divine de la Déité), et c'est dans cette Personne que nous trouvons la merveille suprême de cet infini ; car c'est Son humanité qui a donné l'élément nécessaire à ce merveilleux. Cet élément n'aurait été en effet que peu de chose sans la Déité ; mais Dieu se manifestant réellement Lui-même dans un homme et comme homme, a présenté ce qui est au-dessus de toutes les autres merveilles (en dehors de Sa mort et de Sa mort expiatoire). C'est en Lui que les « pères » trouvaient leur tout. De manière caractéristique, ils avaient été en leur temps des « petits enfants » connaissant le Père ; ils avaient aussi été des « jeunes gens » dans la vigueur de la puissance spirituelle, un privilège nouveau, intime et béni, qui n'est jamais perdu, inutile de dire ; car au travers de cette expérience, on récolte une bénédiction qui ne passe jamais. Mais après avoir traversé toutes sortes de difficultés et de dangers, et y avoir gagné un riche profit de croissance par la vraie connaissance de Dieu (Col. 1:10), ce qui les attirait le plus et qui captivait leurs affections pour toujours, c'était le Seigneur dans Sa marche, allant et venant, parlant et agissant, manifestant Dieu et Son Père dans tous Ses motifs et Ses actions, dans toutes les paroles et les actes de Sa vie ici-bas. Telle est la force de l'expression connaître « Celui qui est dès le commencement ». En dehors de Christ ainsi manifesté, on ne trouve rien de si profond et de si réel, et on n'apprend rien de si élevé, de si saint et de si direct. Ce n'est pas l'Homme exalté dans la gloire céleste, ce qui est spécialement l'enseignement de Paul, et est de toute importance pour l'énergie spirituelle. Ici, c'est Dieu manifesté en chair ici-bas, Jésus plein de grâce et de vérité au milieu du mal pour nous en séparer, et pour agir selon Lui en nous par la puissance du Saint Esprit.

Ch. 2:14b — Les jeunes gens

Nous arrivons au second stade de croissance, les « jeunes gens ». Ici l'Esprit de Dieu développe un peu le sujet. « Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le méchant ».

Observez d'abord l'ajout du v. 14 qu'on ne trouve pas au v. 13, et qui donne le secret réel de leur force : La Parole de Dieu demeure en eux. C'est une vérité de poids, qui produit un courage immense et une immense puissance spirituelle. Il ne s'agit pas simplement d'avoir recours à la Parole en cas d'urgence, sous la pression des difficultés ou de l'épreuve, mais c'est Sa révélation qu'ils avaient toujours demeurant en eux. C'est exactement et parfaitement ce que nous trouvons dans le Seigneur Jésus. Qu'Il eût à faire à un ami ou un ennemi, quelqu'un d'apparence grande ou faible, cela ne faisait aucune différence : ce que les gens entendaient de Lui était la Parole de Dieu. Même si le diable Le tentait, Il répondait par la Parole ; et si l'ennemi la citait en vue du mal, il répliquait par

l'Écriture en vue du bien et de la vérité. Si les disciples avaient besoin d'apprendre ce à quoi ils avaient à s'attendre, Il le tirait de la Parole de Dieu. Jamais il n'y a eu quelqu'un comme le Seigneur Jésus qui ait ainsi montré la Parole de Dieu demeurant en Lui en tout temps, et vis-à-vis de toutes les personnes et de toutes les circonstances.

Nous ne trouvons cela même pas chez les apôtres, bien qu'ils fussent apôtres, ni chez Jean lui-même pour qui la Parole était un si grand trésor, ni chez Pierre avec son amour abondant et fervent. Personne ne fut comme le Seigneur, pas même l'apôtre Paul, bien que nous soyons parfaitement certains que jamais un autre homme (hormis le Seigneur Jésus) n'honora la Parole de Dieu plus que lui. Néanmoins, sous cet aspect comme sous d'autres, aucun n'a égalé le Seigneur Jésus. En effet la soumission à la Parole L'a particulièrement caractérisé, et c'est pourquoi les évangiles qui montrent le Seigneur dans Sa vie quotidienne sont si richement profitables et si humiliants, et pour cette raison ils dépassent la plupart des enfants de Dieu dans leur état effectif.

La plupart de ceux qui viennent de se convertir tendent à se cantonner à l'épître aux Romains ou à celle aux Galates, et certains n'avancent même pas beaucoup dans les Romains. Ils sont attirés par le solide fondement donné par Dieu dans les premiers chapitres des Romains, et y trouvent leur joie ; ils s'étonnent d'y trouver non seulement Sa grâce, mais aussi Sa justice. Ils tiennent ferme la justice accomplie. Ils saisissent Christ Lui-même comme étant leur justice, car ils sont enseignés à distinguer celle-ci qui est leur position, d'avec leur sainteté pratique. C'est ce que le Saint Esprit opère en nous parce que nous sommes de Christ. Le pécheur injuste a besoin de justice, aussi bien que de la grâce qui l'assure du pardon des péchés ; en Christ, il trouve tout en plénitude pour lui. Il n'a qu'à prendre la place de pécheur perdu, et à se rejeter sur le Seigneur Jésus, qui est fait sa justice à lui (1 Cor. 1:30). Cette justice, il en est revêtu jusque devant le trône même de Dieu, où il peut désormais se tenir par la foi en toute confiance ; et tandis qu'il se condamne lui-même entièrement pour tous ses péchés, il a en Christ une justice qui satisfait Dieu et qui Le glorifie. Car c'est la propre justice de Dieu, une justice justifiante, parce qu'elle vient de ce que Christ a fait et souffert pour le plus misérable des pécheurs ; et il est l'un d'eux. Peut-être comme le publicain, il peut dire « si jamais il y a eu un pécheur, c'est moi qui le suis », mais même en cela, l'apôtre dit qu'il était, lui, le premier des pécheurs (1 Tim. 1), et c'était vrai. Le fait même de sa justice légale le constituait d'autant plus ennemi de Dieu, et le remplissait de haine vis-à-vis de tous ceux qui invoquaient Son nom. C'était purement la religion de l'homme dans la chair, selon ses propres expressions. Il était Hébreu des hébreux s'estimant capable de garder sa religion, et marchant très consciencieusement selon ses ténèbres, ce qui l'a rendu si implacable contre le Seigneur Jésus et tous les Siens. Qu'y a-t-il de plus opposé à la justice de Dieu en Christ ?

En Jean 16 on voit qu'il n'est maintenant plus question de loi ni pour le péché ni pour la justice ni pour le jugement. Le changement de norme opéré par Sa présence et Son rejet est tellement immense que, selon ce qu'Il nous dit, l'Esprit, une fois venu, convaincra le monde à l'égard du péché, de la justice et du jugement : de péché parce qu'ils ne croient pas en Moi ; de justice parce que je vais au Père, et vous ne Me verrez plus ; et de jugement parce que le chef de ce monde est déjà jugé. La preuve du jugement n'est pas quelque déploiement extérieur de la rétribution divine comme en Égypte, en Canaan, à Babylone ou à Rome. Elle est dans le jugement prononcé sur celui qui a conduit le monde à crucifier le Seigneur de gloire. C'est par là que le chef de ce monde a été jugé : l'exécution est différée, mais le cas est tranché définitivement. Le grand péché est de ne pas croire en Lui ; la vraie justice est dans Le rejeté s'en allant auprès du Père. Le monde a perdu Jésus. Il est venu dans le monde pour gagner des pécheurs où qu'il aille ; et ils n'ont pas voulu de Lui ; et les pire de ceux qui L'ont refusé ont été Son propre peuple. Cela a fini par la croix ; et c'est à cause de la croix que non seulement Dieu est exalté, mais que dans Sa réception en gloire il y a la vraie justice contre l'homme, contre Satan et contre le monde avec Israël par surcroît.

Une manifestation voisine de la justice de Dieu se trouve dans Sa bonne nouvelle du salut pour le pauvre pécheur qui vient en Son nom, le seul nom qui nous soit donné par lequel il nous faille être sauvé (Actes 4:12). C'est là que « la justice de Dieu est manifestée... par la foi en Jésus Christ envers

tous, et sur tous ceux qui croient » (Rom. 3:22). Après la justification, commence la sainteté pratique. Car la vie est donnée en Son nom, aussi bien que le pardon des péchés ; et cette vie nouvelle est celle qui produit de bons fruits. Cependant c'est une question de sainteté. Ce qui répond à nos besoins et nous sauve comme pécheurs, c'est Christ et l'œuvre de Christ pour nous avec Dieu ; mais ce qui opère dans nos âmes le jugement de soi-même et l'honneur rendu à Dieu par la confession complète des péchés, cela fait partie de la sainteté de celui qui est désormais compté comme juste en Christ et à cause de Christ.

Nous avons ensuite le secret de ces jeunes gens caractérisés par la vigueur. Ce n'est pas l'énergie naturelle, car il n'y a rien de la grâce en elle. C'est du courage et de la puissance spirituels ; et ce qui maintient et dirige ce courage et cette puissance, c'est la Parole de Dieu demeurant dans ces jeunes gens. Ils aiment tellement la Parole qu'ils l'ont toujours, non pas simplement *avec* eux, mais demeurant *en* eux. Ils n'ont pas prétendu à ce qu'on a entendu dire par un cher frère : passer une heure ou deux sur la Parole. Ces jeunes gens ont toujours la Parole au-dessus d'eux. C'est la bonne manière de faire, non pas se placer au-dessus de la Parole, ce qui se termine souvent par beaucoup de discours ; mais la Parole placée au-dessus de nous met un terme à nos pensées, et nous fortifie autant qu'elle nous gouverne, et remet à sa place notre présomption. Les jeunes gens étaient donc marqués, comme nous l'avons lu, par la Parole demeurant en eux. Il ne s'agissait pas simplement de la creuser, ni d'y chercher des questions bizarres, ni de chercher à savoir ce que, peut-être, la volonté de Dieu ne veut pas nous faire connaître pour le moment, voire jamais durant notre vie terrestre. Mais voilà où en étaient ces jeunes gens, soumis à toute la Parole. Il dépend de cela que les Écritures soient sondées avec prières d'un bout à l'autre, pour autant qu'on les possède ; car c'était beaucoup plus difficile de les avoir à l'époque de Jean que de nos jours. Mais aujourd'hui, si vous donnez un coup d'œil à la Bible de n'importe qui, vous découvrez qu'elle est assez jaunie dans certaines parties, et beaucoup trop blanche ailleurs. Est-ce cela la Parole de Dieu demeurant en nous ? Quand elle demeure en nous, toute la Parole est appréciée et sondée diligemment, car on ne sait jamais de quelle parole nous aurons besoin la prochaine fois. C'est pourquoi la chose pieuse, sage et nécessaire, c'est d'avoir la Parole demeurant en nous.

Mais il y a plus que ceci dans ce qui suit. « N'aimez pas le monde ». Pourquoi cet avertissement leur est-il particulièrement adressé ? Il n'est adressé ni aux « pères » ni aux « petits enfants ». Pour les petits enfants, on va voir qu'il leur est dit beaucoup de choses, mais aux « pères », il n'est rien répété de plus que ce qui a été dit la première fois. Leur caractère spécial était, comme Marie, de rester assis aux pieds du Seigneur et d'écouter Sa Parole. N'est-ce pas cela être absorbé par Christ et être rempli de Christ ? La Parole de Christ demeurait en eux richement en toute sagesse et intelligence spirituelles (Col. 3:16 ; 1:9). Mais il n'y avait pas que cela. Christ Lui-même, tel qu'Il avait été manifesté ici-bas, était habituellement devant eux comme l'objet suprême de délices et de communion avec le Père. — Mais ces jeunes gens étaient avertis de ne pas aimer le monde. Cela paraît-il étrange pour des âmes spirituellement si énergiques ? Non, cette vigueur même, même si elle était de la vigueur spirituelle, était source de danger. Ils sortaient avec le désir sérieux de répandre la vérité, sans crainte de témoigner de Christ au moyen de la Parole demeurant en eux, et par le Saint Esprit opérant par eux. Or c'est justement les victoires remportées qui constituaient un danger, et les relations avec les hommes les exposaient à aimer le monde avant de savoir où ils étaient. Car il ne faut pas supposer qu'aimer le monde soit simplement le goût du spectacle, du plaisir, de la musique, du théâtre, de la chasse, du tir, des courses de chevaux, des jeux d'argent, ou autres choses peut-être plus grossières.

Le monde est un piège beaucoup plus subtil que la chair. Dans bien des cas de convoitises de la chair, l'homme va jusqu'à se mépriser lui-même, et d'autres qui se sont lancés à fond dans le monde auraient honte de pareilles voies. Mais la convoitise mondaine est tout autre chose. Elle paraît tout à fait respectable ; car n'est-ce pas ce que font tous les gens importants ? C'est convoiter ce que la société aime ; c'est convoiter ce qui est estimé normal pour tous, hommes et femmes, par ceux qui ont des lumières, par les personnalités et par ceux qui sont doux. Cela a une immense influence,

spécialement chez les jeunes, et chez les jeunes gens qui sont forts, qui connaissent le Seigneur, et qui ont sincèrement à cœur de répandre la connaissance de la vérité. Mais cela les conduit à se risquer hardiment ici ou là, pensant qu'ils peuvent aller partout tellement ils ont une bonne nouvelle à dire. Eux au moins connaissent le Sauveur qui n'est pas connu ; où n'auraient-ils pas le droit d'aller ? Dans ce zèle, ils sont particulièrement mis en garde quant au monde.

Dans ce sens, Dieu n'a pas fait le monde. « Le monde » moralement parlant, c'est ce que le diable a fait après la chute de l'homme. Le premier commencement « du monde » a été chez Caïn et sa descendance. Car que voyons-nous chez Caïn ? Condamné à être vagabond et errant sur la terre, il s'est efforcé d'effacer cette sentence, et a construit une ville : non contents de vivre l'un ici, l'autre là, il fallait qu'ils se retrouvent tous en groupe. L'union fait la force, dit-on. En outre, un homme capable a vite fait de parvenir au sommet ; et c'est ce à quoi beaucoup espèrent arriver une fois ou l'autre, d'une manière ou d'une autre, en tout cas dans une certaine mesure. Dans de tels efforts, on a vite fait d'oublier Dieu et le péché. C'est ainsi (Genèse 4) que Caïn a construit une ville et l'a nommée du nom de son fils. L'orgueil arrive directement, avec la volonté de se faire plaisir et de faire plaisir aux autres, sans avoir la moindre pensée pour Dieu. C'est dans cette famille qu'ont commencé les grandes inventions. On ne trouvait pas cet esprit chez Abel, ni chez Seth qui a remplacé Abel, mais par contre il a abondé chez Caïn et sa descendance. C'est là qu'on a commencé à faire des vers en société ; Lémec écrivit de manière élégante à ses femmes ; or c'est le même homme qui a introduit la polygamie, et a justifié l'homicide pour se défendre dans ce qu'on peut appeler « un sonnet adressé aux objets de ses affections ». Ce qui occupait ses pensées dans une aussi triste affaire (le meurtre), ce n'était pas Dieu, mais ses femmes. La manière dont Dieu avait traité Caïn servit à Lémec pour faire non seulement une apologie, mais une justification de la rétorsion dans son cas. Nous trouvons encore dans ce passage la vie nomade audacieuse à son origine, et les délices plus civilisés des instruments de musique à vent ou à cordes : « le monde » a ainsi été très tôt en activité. N'est-ce pas cela « le monde » ? Sans aucun doute beaucoup de commodités qu'on trouve dans le monde peuvent être utilisés par le chrétien ; mais il reste gravée sur lui une marque noire : l'absence de Christ méprisé mais d'autant plus aimé. Citez-moi quelque chose du monde qui ait l'approbation de Christ ? Où trouve-t-on tout ce qui a de la valeur pour Christ ? où trouve-t-on tout ce que Christ a vécu et aimé ?

C'est là un critère assez rigoureux pour trancher beaucoup de choses, du fait que tout ce qui est en dehors de Christ peut être un objet pour le cœur de l'homme déchu ; or c'est le cas pour le monde. Certains, nous le savons, se lancent dans les sciences, d'autres préfèrent la littérature, d'autres aiment la politique. Hélas ! on peut même se lancer dans la religion, l'œuvre et le culte du Seigneur avec un esprit mondain et d'une manière égoïste, pour en tirer du profit ou de la renommée ; et les manières de courtiser la popularité y sont nombreuses ! N'est-ce pas là aussi le monde ? Le nom du Seigneur séparé de Sa volonté et de Sa gloire ne comporte aucune sauvegarde en lui-même ; quelques-uns des plus méchants poètes qui aient jamais vécu l'ont séparé ; ils ont écrit sur des sujets de l'Écriture, mais ils étaient loin d'être les meilleurs dans ce domaine, car ils restaient entièrement sans Dieu et souvent ennemis déclarés de Christ.

C'est pourquoi ceux qui sont jeunes spirituellement, aussi vigoureux soient-ils, courent un grave danger s'ils n'ont pas le sentiment toujours croissant de leur relation avec le Père. Même les petits enfants ont cette connaissance ; ils sont caractérisés par le sentiment de cette relation bénie, et ils en jouissent. Comme toutes les autres classes de croyants, ils ont l'assurance du pardon ; et à cette joie, il s'ajoute, même pour eux qui sont de petits enfants, le fait de connaître le Père, ce qui est effectivement un privilège précieux, comme nous le voyons quand nous nous rendons compte que tant de chrétiens qu'on croit avancés et qui se croient avancés, ne se risquent pourtant pas à prendre un quelconque chemin de ce genre. Ils n'ont pas de certitudes nettes ; la plupart invoquent Dieu, mais non pas comme Père dans toute la force du terme ; ils l'invoquent comme le Tout-Puissant, ou comme l'Éternel, ou comme le Dieu d'Abraham, exactement comme s'ils étaient Juifs. Tout le monde devrait voir que l'état de la chrétienté en est là maintenant, spécialement ceux qui se vantent de

l'antiquité de leur religion de multitude. Cela a un caractère juif. Mais dans le christianisme, Christ retire quelqu'un de tout ce qui est terrestre, tant des Juifs que des nations, et Il imprime Son nom sur lui dès le début de sa vie nouvelle et tout au long de sa course. Comme Il dit Lui-même à propos des hommes que le Père Lui a donnés : ils ne sont pas du monde comme Lui n'en est pas (Jean 17). C'est la raison pour laquelle ce sont particulièrement les « jeunes gens » au point de vue spirituel qu'il fallait mettre en garde contre le monde, de peur que, dans leur ardeur, celui-ci prenne de la valeur pour eux. Ils pourraient prétendre qu'ils voulaient seulement gagner le monde à Christ ; que leur motif était de faire connaître Christ et Son évangile au monde. Mais n'avez-vous pas besoin de dépendre de Lui et des directions de Son Esprit pour savoir où, quand et comment aller ? Il ne suffit pas d'avoir un bon projet ou un bon but. Le danger principal contre lequel nous avons à veiller est dans la manière de faire les choses. C'est dans le « comment » nous faisons, qu'est le risque de chute. L'objectif peut-être juste, mais les moyens aussi doivent être selon la volonté et la Parole de Dieu. Et qui peut nous garder et nous préserver dans les moyens à adopter ? Seulement Celui à qui nous appartenons, opérant en nous par Sa Parole et par Son Esprit.

Mais les « jeunes gens » ne sont pas seulement mis en garde d'une manière générale ; un autre avertissement suit. Il leur est dit de ne pas aimer « les choses qui sont dans le monde ». Ceci peut être plus insidieux et plus subtil que le monde lui-même. Prenez la religion du monde, la religion des multitudes, des grands, des nobles, des sages, des savants. Quel est l'homme naturel qui en évite le piège, à moins d'être entièrement profane ? Même Caïn avait son culte et son monde, alors qu'il était dans les ténèbres et éloigné de Dieu. N'est-ce pas un piège tendu à beaucoup de saints, et un piège attrayant pour ceux qui sont forts ? Car bien des chrétiens voudraient dire : « je n'ose pas aimer le monde ; mais voici une offre acceptable qui me permet de faire beaucoup plus de bien partout et en tout temps, et où je puis parler sans tenir compte de mes circonstances et du groupe de chrétiens que je fréquente ». Mais voilà qu'il faut faire un compromis avec la vérité. Il s'agit donc de l'une de ces choses « qui sont dans le monde » que je ne dois pas aimer. Répétons-le, qu'y a-t-il de plus banal que la faute d'avoir un objet particulier qui nous attire, une occupation favorite d'un genre ou d'un autre, sans lien réel avec Christ ? Toutes les choses de ce genre deviennent des idoles, parce que c'est Christ qui a droit à l'amour suprême, outre les obligations et la relation connues.

Christ est l'objet que notre Père met devant nous ; si nous avons un œil simple pour regarder à Lui, nous pouvons être sûr que le corps tout entier sera plein de lumière. Il est impossible pour un chrétien d'être vrai en regardant à Christ, et de faire de Christ l'objet de toute son activité et sa marche quotidiennes, s'il s'occupe de ce qui n'a pas Son approbation. Il faut que la Parole de Dieu demeure en lui. Si l'on est content de ne s'occuper que de ce qui Lui plait, Il sera certainement en aide. Mais le monde peut exercer une influence aveuglante, et le zèle peut s'orienter vers l'importance donnée au moi et vers la propre volonté. Il s'ensuit qu'une ardeur réelle est la porte ouverte au danger ; et c'est pourquoi les jeunes gens sont avertis : « n'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde », à la suite de quoi vient un autre avertissement très solennel : « si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui ». Jean aime à présenter les choses dans leur principe absolu, sans mentionner de circonstances susceptibles d'apporter des nuances. En posant le principe « si quelqu'un aime le monde », il n'y met pas de bémol. Voilà le principe ; et si l'amour du monde est votre principe et votre pratique, l'amour du Père ne peut guère être réel chez vous.

Mais quand on a affaire aux chrétiens comme ils marchent maintenant, il y a souvent un triste mélange. Des motifs bons et mauvais peuvent agir simultanément. Mais ici, nous n'avons pas un tel tableau. D'autres passages de la Parole de Dieu en traitent. Mais au vu de ce passage, la tâche nous incombe de présenter le principe entièrement juste, et le principe entièrement faux. C'est pourquoi il est établi que si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. C'est solide et c'est vrai, parce que cela suppose que des deux côtés les principes sont menés à bout.

L'apôtre en vient ensuite aux différences particulières parmi les aspirations vers le monde. « Parce que tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair [ce qui opère dans le moi], et la convoitise

des yeux [ce qui m'attire en dehors de moi], et l'orgueil (ou la vanterie) de la vie [le troisième piège] » (2:16). Il peut s'agir de maintenir dans le monde un rang social et les habitudes et les sentiments qui s'y rattachent. Supposons par exemple un noble, ou un gentilhomme, ou quelqu'un de la classe beaucoup moyenne qui voudrait le devenir. Comment se situe cette personne, et comment se situe Christ ? Admet-on que Christ approuve chez Ses disciples le rang naturel, ou la place qu'on pourrait acquérir d'une manière ou d'une autre ? Que voulait dire le Seigneur quand Il disait : « ils ne sont pas du monde comme Moi, Je ne suis pas du monde » ? Le monde est-il ce que le chrétien doit préserver comme une offrande agréable à Christ ?

Bien des chrétiens gardent ainsi leur dignité, et l'offrent à Christ, comme on dit — comme si Lui l'appréciait ! Est-ce là le principe posé par le Seigneur, ou celui selon lequel les apôtres et les autres fidèles ont marché ? Pour le cœur simple purifié par la foi, qu'est-ce qui attire autant en pratique que la séparation de Christ d'avec le monde et pour le Père ? On sait très bien qu'on voit le contraire chez beaucoup de chrétiens, et cela a toujours été une douleur profonde et un fardeau pour ceux qui pensent à Son nom et à Sa Parole. L'orgueil de la vie chez un chrétien, c'est de la dureté pour l'homme et c'est odieux pour le Père. Ce n'est pas ainsi qu'Il a cherché grands et petits au milieu des péchés et des folies, au milieu de la vanité et de l'orgueil, et de tout ce qui gouverne les hommes ; ce n'est pas ainsi que Christ est venu vers nous, sinon pour extirper et mettre la sentence de mort sur toute vanité. Aucune de ces choses a-t-elle été épargnée à la croix ? C'est pourquoi Son serviteur Jean dit ici qu'aucune de ces choses, soit isolément, et encore moins comme ensemble, n'est du Père, mais elles sont du monde qui a haï et le Père et Son Fils. Quel plaisir le Père trouve-t-Il dans aucune de ces choses dont les hommes font tant cas, et auxquelles ils tiennent avec tant de ténacité, soit en les enviant chez les autres soit en les recherchant pour eux-mêmes ? En bref, l'orgueil de la vie n'est pas du Père ; mais pis que cela, il est de Son ennemi, le monde.

Car qu'est-ce que le monde ? C'est le système mis en place par Satan parmi les hommes déchus pour effacer la mémoire du paradis perdu ; et depuis il a toujours continué à se développer, à s'embellir et à progresser, malgré la terrible catastrophe du déluge, jusqu'à se dresser en rébellion contre le Fils de Dieu, et à Le crucifier sur le bois. C'est ce que le monde a poursuivi avec ses arts, ses lettres, sa religion et sa philosophie. Le monde était alors constitué à la fois de Juifs et de Gentils. Tous les deux aimaient le monde, et tous les deux se sont unis pour rejeter le Seigneur de gloire dans la plus extrême ignominie. Le monde est-il dès lors un objet pour l'amour du chrétien ? cet amour a-t-il pour objet la moindre partie ou parcelle de ce monde ? y a-t-il là quoi que ce soit dont il se glorifie ou dont il jouisse ? si oui, n'est-ce pas une trahison contre le Père et le Fils ?

Il est insisté ici sur une autre caractéristique du monde. Il est éphémère, car la sentence de mort de Dieu est sur lui. Il doit passer entièrement. Il s'en va, avec sa convoitise, car qui peut le retenir ? Peu importe qu'il s'agisse de richesses ou de rang, de plaisir, de puissance, ou quoi que ce soit d'autre ; il va être réduit à rien — son orgueil, dans le présent siècle, peut même se trouver quelquefois dans une usine. Pour tout cela, les hommes sont dévorés du désir d'être grands qu'ils ne sont, en sorte qu'en dessous de la surface, on trouve le mécontentement qu'aucun plaisir ne peut dissiper.

« Le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (2:17). Non seulement la Parole demeure éternellement (1 Pierre 1:25), mais aussi celui qui fait la volonté de Dieu. Ceci est beaucoup plus important que n'importe quelle doctrine que les hommes en tirent, y compris les articles de foi, comme on les appelle. Sans doute, il est nécessaire de s'opposer à ce qui est faux et mauvais, et nous sommes tenus de nous soumettre à la Parole et à la volonté de Dieu révélées. Mais l'erreur se glisse facilement dans les doctrines, même formulées par les meilleurs hommes, et contre lesquelles ou pour lesquelles les hommes se battent. Il nous est dit ici que celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. Personne ne peut ainsi demeurer, sans être attaché étroitement à Christ, et sans l'amour pour le Père. Certainement, « le Fils demeure éternellement » (Jean 8:35 ; 12:34). Le chrétien peut s'endormir, mais il demeure pour toujours. Le Seigneur va venir le réveiller du sommeil de la mort, ou s'il est encore en vie à ce

moment-là, Il va le changer en la ressemblance de Son corps de gloire, manifestée alors pour toujours. Mais il est appelé à le reconnaître déjà maintenant, et à agir en conséquence chaque jour, pour ne pas se laisser attirer dans les voies de souillure du monde, qui paraissent plaisantes, mais qui sont au contraire toutes couvertes et remplies de mal et d'impiété.

Les petits enfants

Nous en arrivons aux « petits enfants » au v. 18. Ce n'est pas toute la famille, et c'est même une erreur inexcusable de confondre la famille avec cette catégorie particulière, la classe ou le niveau le plus jeune de tous, les petits enfants. Pourtant ceux-ci, les moins mûrs de la famille de Dieu, sont eux dont il est dit qu'ils connaissent le Père. Pensez un peu à quel point les saints sont maintenant déchus de cette connaissance ! Et ne vaut-il pas la peine de noter que c'est pour les petits enfants que l'Esprit de Dieu fait le développement le plus grand ? Pour les « pères », il n'y avait pas un mot de plus ; pour les « jeunes gens » il n'y en avait guère plus ; mais le maximum, et de loin, est donné aux « petits enfants ». Ne sentons-nous pas la beauté de la grâce dans cette manière de faire ? Ce n'est pas la manière de l'homme (2 Sam. 7:19) ; mais Dieu par Son Esprit entre par-dessus tout dans les besoins des « petits enfants ». Ils ont le plus de besoin, et ils reçoivent le plus. C'est à leur égard que l'Esprit de Dieu s'appesantit sur les détails, beaucoup plus même qu'avec les jeunes gens. Les petits sont en grand danger.

« Petits enfants, c'est la dernière heure » : ne vaut-il pas mieux garder le sens littéral ici ? (*). Cela va évidemment plus loin que les « derniers temps » (1 Tim. 4:1) et les « derniers jours » (2 Tim. 3:1). Il s'agit effectivement de la « dernière heure », une heure fort longue sans aucun doute ; la raison en est non pas du retard, mais la longue patience de Dieu qui ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance (2 Pierre 3:9). La grâce a encore des âmes à sauver et à bénir, et à ajouter comme membres du corps de Christ ; c'est pourquoi Dieu attend. Mais depuis les jours de l'apôtre, on en est à la dernière heure. Qu'est-ce qui fait qu'on soit à la dernière heure ? Ce n'est pas parce que Christ est connu, mais parce qu'il y a « plusieurs [beaucoup d'] antichrists ». Il est dit de la première venue de Christ qu'elle a eu lieu « à la fin de ces jours-là », les jours qui ont commencé quand Dieu s'est occupé de Son peuple sur la terre, et qui se terminent dans la consommation des siècles, avec Christ. C'est ce que nous lisons en Hébr. 1:2 et 9:26. « Mais, quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils » (Gal. 4:4).

(*) Note du traducteur : la version autorisée du roi Jacques traduit « le dernier temps ».

Voilà une phrase particulièrement solennelle : c'est « la dernière heure ». Il reste peu de temps. Le Seigneur est proche. Il est prêt à juger les vivants et les morts, comme dit l'apôtre Pierre, — non seulement prêt à nous enlever au ciel, mais en ce qui Le concerne, prêt à exécuter le jugement sur les vivants et les morts. Mais même ainsi, Dieu prolonge Sa grâce bénie en sauvant davantage d'âmes. Quand le dernier membre de Christ sera ajouté, que se passera-t-il ? Le Seigneur viendra et prendra en haut ceux qui sont Siens, et Il commencera alors à travailler parmi les Juifs et les Gentils en tant que tels, spécialement pour préparer Son peuple pour la place qui leur est réservée sur la terre. Ils n'étaient pas préparés la première fois ; le Seigneur le fera la seconde fois. Il y aura alors un peuple prêt pour le Seigneur et pour Son royaume. Il fera ce que Jean Baptiste n'a pas réussi à faire ; Il fera ce que l'église n'a pas fait ; Il tournera le cœur d'Israël pour accueillir leur Messie rejeté depuis si longtemps, et qu'à leur grande surprise et leur grande douleur, ils découvriront comme étant tout simplement Celui qu'ils ont crucifié. C'est pourquoi en ce jour-là, l'Éternel Lui assignera une part avec les grands, et Il partagera le butin avec les forts (Ésaïe 53:12) ; tandis que maintenant ce sont les choses folles, faibles et viles du monde que Dieu a choisies pour exalter Sa grâce en Christ (1 Cor. 1:27-28). Mais au jour de Son apparition, Il fera miséricorde à Sion abaissée depuis si longtemps, et les nations craindront le nom de l'Éternel, et tous les rois de la terre Sa gloire (Ps. 102:15). Certains pourront anticiper cette découverte ; d'autres l'apprendront quand Il apparaîtra ; car il y aura des différences entre eux.

Mais maintenant c'est la « dernière heure » pour nous : ce n'est pas le christianisme qui prévaudra, ni la mission de l'évangile du royaume à toutes les nations, mais l'arrivée de beaucoup d'antichrists. Il y aura une mission de Juifs convertis vers tous les Gentils ; et ils trouveront leur voie là où les chrétiens ne l'ont pas trouvé (car la grâce divine les fortifiera) ; et alors viendra la fin de ce siècle [ou : ère].

Mais est-ce là l'espérance chrétienne ? Nous n'attendons pas la fin, mais nous attendons Christ, et Christ pour nous enlever pour être là où Il est maintenant. Eux aussi attendent le Seigneur pour descendre et bénir la terre, et Il le fera certainement. Mais c'est autre chose, et c'est postérieur. Cela pourra ne pas être long, mais il y aura quand même un petit intervalle entre les deux parties de Sa venue — la partie céleste et la partie terrestre.

On a ici l'annonce solennelle que la dernière heure est venue. « Petits enfants, c'est la dernière heure ». Quelle résonance, et quel étonnement cela a-t-il dû produire dans leurs âmes ! Beaucoup pensent qu'une telle vérité n'est pas du tout la bonne nourriture pour de petits enfants. Il est très désirable que les chrétiens lisent la Bible, et non seulement qu'ils la lisent, mais qu'ils la croient en toute simplicité. Ce qu'ils y trouvent, met fin à ces pensées et ces théories humaines. « Petits enfants, c'est la dernière heure ; et comme vous avez entendu que l'antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs [beaucoup d'] antichrists » (2:18). C'est la marque caractéristique de « la dernière ». Aucun mal n'est aussi flagrant que l'antichrist. C'est l'affrontement personnel et direct contre le Seigneur. Il peut imiter le Seigneur Jésus, mais seulement pour s'opposer à Lui ; il peut revendiquer ce qui n'appartient qu'à Dieu, mais seulement pour s'exalter lui-même et nier Dieu. Certainement c'est le mal le pire et le plus effronté contre Lui ; « et maintenant aussi, il y a plusieurs [beaucoup d'] antichrists ». Il y a beaucoup d'antichrists à Londres, comme dans toute la chrétienté ; ils y prêchent et enseignent des foules qui les écoutent, et celles-ci ne soupçonnent même pas qu'elles sont en train d'écouter l'antichristianisme au lieu du christianisme. La raison pour laquelle les vrais chrétiens prennent tout cela à la légère, c'est qu'ils pèsent peu la Bible avec l'Esprit de Dieu travaillant en eux.

Ce qui favorise ce mal, c'est l'adoption par les allemands de l'ancien déisme des anglais ; car c'est en bonne partie ce qui constitue la « haute critique ». Cet ancien déisme anglais, expulsé bruyamment d'Angleterre au 17ème siècle, est revenu dernièrement, policé et rendu brillant par l'habileté allemande et son étalage de connaissances. Voilà ce que les gens gobent comme quelque chose de nouveau, de grand et d'avant-garde. Hélas ! Cela a fait prisonniers les centres du savoir, les anciens comme les nouveaux ; ils ont été transformés en forteresses contre le Seigneur Jésus, en centres de propagation de l'incrédulité qui ruinent par leur poison les jeunes gens destinés à être le clergé ou les ministres de diverses sortes. Car sur ce point, il n'y a guère de différences entre les dénominations. Le libéralisme et la dissidence sont probablement aussi corrompus l'un que l'autre dans ce domaine, et deviennent toujours plus destructeurs. La « haute église », avec Pusey, a résisté pour un temps, mais depuis, elle a cédé. Les gens ne le croient pas, et la conséquence en est qu'ils sont contaminés par la corruption dans tous les sens. Même les croyants sont gravement atteints. Mais le Seigneur sait comment délivrer (2 Pierre 2:9), et Il travaille à éclairer les yeux obscurcis, et Il les rendra sensibles au piège. Car il est bien clair que l'érudition n'est ni un frein ni une barrière contre le mal. Cependant Dieu protégera les « petits enfants » dans Sa grâce. À cet égard, leur connaissance du Père fournit un fondement béni. Ces critiques bibliques s'en soucient-ils ? Ont-ils la Parole de Dieu demeurant en eux ? S'attendent-ils à l'Esprit de Dieu comme puissance pour recevoir Sa vérité et pour marcher en elle ? Comment cela serait-il possible chez ceux qui nient que l'Écriture soit Sa Parole ? Oui, plusieurs [beaucoup d'] antichrists sont venus, « par quoi nous savons que c'est la dernière heure » (2:18).

Quel chrétien intelligent n'est pas au courant de cela aujourd'hui ? Beaucoup se souviennent du temps où ces choses ne prévalaient pas, ni rien de comparable. L'incrédulité augmente rapidement ; mais elle s'est toujours montrée au moins en germe depuis le temps des apôtres. « Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres » (2:19). C'est le caractère apostat. Certains des

leaders de l'antichristianisme actuel étaient précédemment des chrétiens professants. Quelques-uns d'entre eux étaient connus parmi nous, notamment un homme malin et érudit qui, depuis est devenu éminent en matière de scepticisme religieux ; il était pourtant végétarien, de bonne moralité, abstinent vis-à-vis de l'alcool, et révolutionnaire, et tout cela le rendait recommandable à beaucoup de gens. Car beaucoup sont enclins à penser qu'il doit y avoir du bien chez une telle personne ! mais non, c'est un antichrist.

« Car s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous ; mais c'est afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant aucun d'eux des nôtres » (2:19).

La version autorisée du roi Jacques traduit « ils n'étaient pas tous des nôtres ». C'est une traduction étrange et incorrecte, et qui réellement n'a pas de sens. C'est simplement une traduction faite sans soin, ou plutôt un contresens. Le texte grec dit en réalité : « ils étaient tous pas des nôtres », et en bon français « aucun d'eux n'était des nôtres ». Si l'on dit « ils n'étaient pas tous des nôtres », cela implique que certains l'étaient ; certains de ces antichrists étaient des nôtres ! Or l'apôtre dit justement le contraire. Pratiquement, cela montre combien les plus érudits, quand ils s'occupent de la Bible, semblent fermer les yeux. Il serait intéressant de rechercher la raison qui a exposé des gens pieux et érudits à une erreur aussi étrange. Mais il suffit d'affirmer positivement que le seul sens juste est la pensée toute différente, qu'aucun d'eux — aucun de ces antichrists — « n'étaient des nôtres ». Le lecteur non-érudit peut être assuré que c'est là le vrai sens sur une base purement grammaticale, ce que les érudits ne devraient pas manquer de voir, alors qu'ils y manquent parfois, et même régulièrement dans le passé.

« Et vous, vous avez l'onction de la part du Saint » (2:20). C'est le nouveau don d'en haut, que possèdent même ces « petits enfants », guettés par l'un ou l'autre des nombreux antichrists. Ils étaient oints par l'Esprit de Dieu qui leur avait été donné, et cette onction était de la part du Saint, le Seigneur Jésus Lui-même. Qu'en est-il de vous, cher lecteur ? Car il est très important pour vous d'avoir cette onction. Car une caractéristique du chrétien est non seulement d'être établi en Christ, mais d'être oint par l'Esprit, selon 2 Cor. 1:21. Or c'était vrai des petits enfants malgré leur manque de maturité. Est-ce votre cas ? Ne perdez pas votre temps à penser aux autres, mais commencez plutôt par connaître ce privilège comme étant le vôtre de la part du Saint ; ensuite seulement, ayant une bonne conscience et un cœur heureux, vous aurez pleinement le droit de chercher le bien des autres. Si nous avons à travailler pour les autres en sécurité, avec sagesse et avec zèle, commençons par considérer notre propre besoin et notre propre état devant Dieu.

Notons bien l'emphase mise sur le « vous », bien que ces propos soient adressés aux chrétiens les plus jeunes spirituellement, ce qui est bien sûr la preuve que le privilège appartient à eux tous. « Et vous, vous avez l'onction de la part du Saint et vous connaissez toutes choses » (2:20). N'est-ce pas une parole bien remarquable dite au sujet de « petits enfants » ? Mais pourquoi en douter quand on se souvient qu'il s'agit de membres de la famille de Dieu ? Ils étaient des enfants de Dieu ayant déjà reçu, en commun avec tous les autres, la certitude bénie du pardon de leurs péchés. Ceci chassait la culpabilité et la frayeur, qui font inévitablement obstacle au bonheur et au progrès. Tant qu'on ne sait pas que ses péchés sont pardonnés, comment entrer dans toute la vérité ? Le pourrait-on avec une conscience qui n'a pas été purifiée ? Même les hommes admettent qu'une mauvaise conscience nous rend tous peureux. La conscience, une fois qu'elle est divinement purifiée, donne de la hardiesse. Voyez Pierre qui était connu pour avoir renié son Maître. Pourtant, une fois restauré et se reposant sur la rédemption, il pouvait accuser les Juifs non purifiés : « Vous ... L'avez renié devant Pilate lorsqu'il avait décidé de Le relâcher » (Actes 3:13). L'âme chargée de péchés est réticente à écouter la vérité qui ne peut que la condamner toujours davantage. Il nous faut une conscience nette devant Dieu avant de pouvoir croître par la connaissance de Dieu (Col. 1:10), et d'avoir du vrai courage vis-à-vis des autres.

C'est pourquoi l'épître a été adressée à tous parce que leurs péchés sont (ou : ont été) pardonnés par (ou : à cause de) Son nom. Ce n'était pas pour le faire savoir pour la première fois. Ils le savaient

déjà depuis qu'ils croyaient la bonne nouvelle. Christ leur avait procuré ce pardon par Son sang, et c'était ainsi une situation réglée pour tous les saints. Il est vain de raisonner et de discuter sur le pardon de tous vos péchés avant la conversion. Qu'advient-il alors des péchés commis après ? Le Seigneur ne va certainement pas recommencer à souffrir une nouvelle fois ; et Il n'a pas simplement souffert pour certains de nos péchés, mais pour tous : voilà le sens de la rémission des péchés. Le sacrifice de Christ n'a pas été efficace jusqu'à un certain point, mais pour la totalité de nos péchés ; Il les a portés une fois pour toutes. C'est effectivement ce qui constitue la bénédiction de ce privilège premier de la grâce divine. Ce n'est pas une doctrine accrochée bien haut comme un prix à atteindre, ni une vérité extérieure à raconter publiquement ou à admirer, mais c'est un privilège personnel de la foi, reçu dans notre conscience et appliqué à notre âme, et reçu de Dieu comme une faveur incomparable par laquelle nous débutons notre profession chrétienne.

Comme nous l'avons déjà dit, « les petits enfants » étaient caractérisés par leur avancement dans ce qui est le lot commun de tous les chrétiens. Le point spécifique par lequel ils commençaient, était la connaissance du Père. Ils étaient Ses enfants. Ce n'était pas seulement qu'ils connaissaient (ou avaient connu) Dieu comme Créateur, ou comme le Dieu Tout-Puissant qui prend soin des pauvres pèlerins, ou comme l'Éternel Dieu, le gouverneur ; mais ils le connaissaient comme le Père. Le Seigneur Jésus ressuscité L'a fait connaître comme Son Père et leur Père. Ils savaient qu'Il était leur Père et leur Dieu, aussi vraiment que Son Père et Son Dieu. Et ils le savaient par Sa propre parole, aussi bien que dans la puissance du Saint Esprit envoyé dans leurs cœurs pour crier Abba Père. Comment les chrétiens peuvent-ils méconnaître une vérité qui les concerne de si près, et qui court à travers presque tout le Nouveau Testament ? Elle est caractéristique du christianisme. Par Christ, tout le mal qui a eu lieu est jugé à la croix ; et, si indigne que soit le chrétien, il lui est donné de Le connaître comme Son Père depuis le tout début de Sa foi en l'évangile. Même les petits enfants savent qu'il n'y a pas de bénédiction temporaire, comme la loi l'offrait à Israël sous condition d'obéissance. Dans l'évangile, Dieu donne à la foi un don qui demeure. C'est ce que la loi ne pouvait pas faire. La loi est conditionnelle : « si vous obéissez à la loi de Dieu, vous vivrez, et vous ne mourrez pas ». Mais ce n'est pas l'évangile que de promettre que Dieu me sera fidèle si je L'aime (sur un tel terrain, aucun pécheur ne pourrait être sauvé) ; mais l'évangile c'est que « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:16).

C'est là le grand fait spirituel auquel tout est confronté ; si je ne crois pas Dieu au sujet de Son Fils, j'assume la perdition de mon âme : la colère de Dieu demeure sur moi. Mais si je reçois ce privilège immense et terriblement nécessaire, l'amour de Dieu qui donne au croyant la vie éternelle, et qui ne se borne pas à m'accorder le pardon des péchés, mais qui me met en relation avec Son Fils par la foi dans le Christ Jésus, — je suis alors sur le seul vrai terrain chrétien en tant que petit enfant. Pourtant ici, en tant que petits enfants, ils sont avertis des dangers qui les guettent. Les séducteurs et antichrists abondent. Nous verrons plus bas quelque chose des aspects particuliers de la manière dont ils égarent, mais commençons par le commencement, la mesure pleine de grâce par laquelle les petits enfants sont avertis à l'avance et prémunis. « Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez et qu'aucun mensonge ne vient de la vérité » (2:21).

Sans l'onction de la part du Saint (c'est-à-dire sans l'Esprit de Dieu de la part du Saint, Christ), ils ne pourraient pas être en état de faire face à des pièges si subtils et si dangereux. Le don du Saint Esprit caractérise le chrétien. Le Seigneur en parle comme de « l'eau vive » qu'Il donnerait au croyant. Ce n'était pas Lui-même seulement. Il donne le Saint Esprit comme la source continuellement nouvelle d'eau vive jaillissant en nous, non pas tout à fait « un puits », mais « une fontaine » d'eau jaillissant en vie éternelle (Jean 4). Ainsi ce n'est pas seulement que nous avons la vie éternelle au commencement où nous avons la foi ; mais nous avons en nous, en vue d'une condition glorieuse, la puissance du Saint Esprit que nous avons maintenant dans une condition de grâce.

L'apôtre, ayant montré que ce privilège divin existe déjà, dit aux « petits enfants » qu'ils « connaissent toutes choses » (2:20b). Comment cela peut-il être dit d'eux ? Ils ont Christ comme leur vie, qui est la puissance de Dieu, et la sagesse de Dieu (1 Cor. 1:24). « Ils seront tous enseignés de Dieu » (Jean 6:45). Avoir Christ, c'est avoir la clé qui ouvre toutes choses. Plus que ceci, ils sont oints par le Saint Esprit pour réaliser la vérité, se l'appropriant en toute certitude et toute liberté. Et quel est le but d'une telle faveur ? C'est pour nous séparer du monde et nous approcher du Père, au-dessus des pensées humaines du monde, et des nôtres entre autres. Car que sommes-nous en dehors de Christ et de la dépendance de Lui ?

« Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez et qu'aucun mensonge ne vient de la vérité » (2:21). Combien cela est encourageant et consolant ! L'enseignement de la tradition est toujours vague, et laisse l'âme dans l'incertitude, même à l'égard de ce dont nous avons le plus besoin, — l'assurance qui permet d'avoir avec Dieu une paix qui demeure. Mais là où Christ est simplement reçu, et où on jouit de Lui pleinement, la prétention à de nouvelles vérités ouvre la porte au méchant, qui ne tarde pas à apparaître. C'est un signe auquel les petits enfants doivent prendre garde, parce qu'aucun mensonge ne vient de la vérité, et qu'un mensonge manifeste suffit à trahir la fausseté de tout un système, tout comme la vérité est cohérente dans son ensemble ; et Dieu la fait connaître même aux petits enfants. Mais ces gens qui égaraient déniaient à ces petits enfants toute connaissance de ce genre ; ils prétendaient être les seuls à connaître la vérité : « Nous avons de nouvelles lumières, tandis que vous, vous n'avez que les premiers éléments que nous avons laissés derrière nous. Tout ce que vous possédez en provenance de vos vieux maîtres, ce n'est que gratter les instruments avant le concert ; mais maintenant nous avons la musique pour de bon : ce n'est plus seulement la mélodie, mais toute la partition et le chœur au complet ». Voilà l'esprit d'autosatisfaction qui anime toujours les gens qui cèdent à la tromperie de l'ennemi. « Qui est le menteur » dit l'apôtre dans son indignation, « sinon celui qui nie que Jésus est le Christ » ? D'une manière ou d'une autre, ils sapent ou détruisent Sa personne. Qu'il est terrible qu'un tel mensonge soit tenu pour une grande vérité nouvelle parmi ceux qui autrefois confessaient Christ ! Car « le menteur » ici, ce n'est pas Satan, mais c'est une personne qui passait autrefois pour chrétienne. Or maintenant, ils nient que Jésus soit le Christ.

Mais l'apôtre continue à suivre le mensonge à la trace. « Celui-là est l'antichrist, qui [non seulement nie que Jésus est le Christ, mais qui] nie le Père et le Fils » (1 Jean 2:22). Un antichrist implique l'abandon de davantage de vérité que ce que les Juifs connaissaient. D'une manière générale, le Juif qui a entendu parler du Seigneur Jésus, mais qui L'a rejeté, peut bien être « le menteur ». La loi, les Psaumes, les prophètes visent tous Jésus. Mais les Juifs ne voulaient pas d'un Messie souffrant pour les péchés sur la croix, au lieu d'établir son royaume du monde ; ils préféraient ce que le diable offrait, et ce que le Messie refusait alors (Matt. 4:8-10). Les pseudo-chrétiens peuvent être « le menteur » d'une manière plus subtile. Mais dans le terme « antichrist » il y a quelque chose de plus. Il s'agit de quelqu'un qui a eu sa place autrefois parmi les chrétiens professants. Il a entendu la vérité sur le Père et sur le Fils, mais maintenant il la rejette et la renie.

Aucun Juif n'a jamais entendu parler d'une relation éternelle dans la Dêité, et il reste étranger et hostile à la vérité et aux privilèges du christianisme. Car le principe du christianisme est implicite dans ces expressions, et encore plus explicite dans les paroles prononcées au baptême chrétien, pour lequel la seule formule faisant autorité, est : « pour le nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » (Matt. 28:19). Il ne s'agit pas de mettre de côté le nom du Seigneur Jésus, mais la formule correcte est affirmée si clairement par notre Seigneur qu'on peut douter que le baptême soit valide en leur absence. Ce n'est rien d'autre que le respect dû aux paroles de notre Seigneur ressuscité. L'argument fondé sur les mentions historiques du baptême tout au long du livre des Actes n'a pas de poids, car aucune d'elles ne prétend donner la formule effectivement utilisée. La seule exception apparente qui en fournit une expressément, n'a pas la moindre autorité, car il est certain et communément admis qu'Actes 8:37 est apocryphe. Dans ce verset, Philippe est supposé demander une confession de foi à l'intendant éthiopien, à la suite de quoi ce dernier la prononce. Mais tout cela doit être mis de côté

comme un texte imaginaire ne figurant pas réellement dans les manuscrits anciens. Il s'agit probablement d'une note marginale insérée dans le texte par un scribe ultérieur qui s'est imaginé que cela faisait partie de l'original. Dans les Actes des apôtres, il n'y a pas réellement de formule de baptême, et il n'y a donc pas de raison valable de se dispenser de suivre l'instruction du Seigneur de Matth. 28:19. L'hypothèse que cette formule serait destinée au résidu juif futur ne concorde ni avec le fait que « toutes les nations » sont concernées, selon le début du verset, ni avec la condition spirituelle de ce résidu dont la connaissance n'atteindra pas du tout ce niveau.

Ici, celui qui professe Christ, nie le Père et le Fils : sans doute, il méprise beaucoup trop le Saint Esprit pour même simplement le mentionner. — Il nie le Père et le Fils : pour les âmes spirituelles, il n'y a pas de marque plus nette d'un antichrist. Et l'avertissement solennel est que ces antichrists étaient issus du milieu des chrétiens. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que là où la grâce a donné une mesure spéciale et particulièrement étendue de vérité, et aussi de zèle pour la faire connaître, et pour la mettre en pratique, — si cette vérité est perdue parce qu'on a cédé à des idées subversives vis-à-vis d'elle, les égarés de ce genre sont hors du commun. Selon le vieil adage, la corruption de ce qui est le meilleur est la pire corruption. Qu'y a-t-il de plus terrible que d'apostasier de la vérité la plus haute et la plus complète ? Or c'est ce qui caractérise les antichrists.

Mais si nous avons l'avertissement que « quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père », on a, juste après, l'encouragement aux « petits enfants » que « celui qui confesse le Fils a aussi le Père » (2:23). Les deux côtés de cette affirmation sont à bien peser, tant à cause de leur importance qu'à cause de la lumière ainsi jetée sur les ruses du diable. Les Unitariens professent honorer le Père, mais ils nient le Fils ; la conséquence en est, selon le passage dont nous nous occupons, que leur profession du Père est dénuée de toute valeur. Le test de la vérité n'est pas le Père, mais le Fils. C'est pourquoi Celui qui reconnaît le Fils a aussi le Père. Les deux vont ensemble, mais le Fils est le seul critère, et le seul Médiateur. Si vous niez le Fils, Le Père rejette entièrement le fait que vous Le reconnaissez, — votre reconnaissance étant au déshonneur du Fils. Le Père se doit de revendiquer la gloire du Fils qui s'est anéanti Lui-même par rapport à la gloire qui Lui était due, et qui s'est humilié non seulement jusqu'à devenir un homme et un esclave, mais jusqu'à la mort de la croix (Phil. 2). C'est pourquoi quiconque manque d'égards pour le Fils le fait à ses dépens pour l'éternité. Car Dieu a rendu amplement témoignage à l'homme, qui est ainsi sans excuse.

Il vaut la peine d'ajouter que la seconde moitié du v. 23 (« celui qui confesse le Fils a aussi le Père ») est tout à fait authentique (*). Cela est d'autant plus remarquable qu'au chapitre 5, v. 7 et 8, les mots « dans le ciel » et « sur la terre » n'ont pas de support réel des textes anciens, comme le savent très bien ceux qui sont versés dans les questions touchant les bases du texte biblique. Ainsi cette épître souffre doublement des textes fautifs dont disposaient les traducteurs de la version autorisée du Roi Jacques de 1611, et qui ne connaissaient pas la leçon correcte ici, quand ils firent leur traduction. Cette seconde moitié du v. 23 est vraiment l'Écriture, tandis que les mots mentionnés au ch. 5 sont sans le moindre doute apocryphes et ne sont supportés par aucune autorité valable. Mais on reviendra sur cette question du ch. 5 le moment venu.

(* Les plus anciens manuscrits (Σ A B C P) et environ 35 textes en écriture cursive, avec les meilleures versions anciennes et d'abondantes citations par les premiers auteurs ecclésiastiques, ne laissent aucun doute quant à cette authenticité.

Nous arrivons maintenant à un point ayant quelque intérêt, et sur lequel il faut dire quelques mots. « Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous » (2:24). Il n'est pas dit « Celui qui est dès le commencement », mais « ce que vous avez entendu dès le commencement ». L'apôtre revient jusqu'aux premières paroles du chapitre 1. La différence entre « Celui qui est dès le commencement » et « ce que vous avez entendu dès le commencement » est minime, et en fait les deux sont vrais, et chacun parfaitement à sa place. Mais dans ce début du v. 24 il y a une insistance qui est perdue dans la version autorisée du Roi Jacques qui omet les mots « Pour vous ». « Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous ». Ce sur quoi l'apôtre insiste est qu'on demeure dans ce qu'on a entendu dès le commencement.

Là, rien de nouveau n'est acceptable. Si c'est nouveau, ce n'est pas le christianisme : le développement est l'œuvre de Satan. Tout ce qu'on ajoute à la révélation de Dieu en Christ, est une fausseté. L'homme déteste être soumis à la Parole de Dieu, d'où les efforts pour se débarrasser de l'autorité divine, non seulement dans l'Ancien Testament, mais aussi dans le Nouveau. La « haute critique » est absolument sans valeur, ou pire : c'est un poison destructeur de la foi. Prenez aussi l'école de pensées opposée qui se réfère à « l'enseignement de l'église » (certaines personnes, d'ailleurs, combinent ces deux types d'erreurs) ; où trouve-t-on quelque chose de ce genre dans l'Écriture ? L'enseignement de l'église ! Selon la Parole de Dieu, c'est l'église qui est enseignée par les apôtres et prophètes, puis de manière ordinaire par les docteurs, etc., c'est-à-dire les dons donnés précisément dans ce but par Christ, la tête (Éph 4). L'église est enseignée, mais n'enseigne jamais ; elle croit la vérité, et en jouit, et est responsable de marcher et de rendre culte en vérité. Dans ces jours d'incrédulité, l'église ferait mieux de regarder si elle-même croit la vérité.

C'est une illusion dangereuse de penser que l'église enseigne. Nous sommes tenus d'écouter l'église en matière de discipline. Mais l'enseignement, c'est tout autre chose. L'église a besoin de la vérité, mais l'idée que l'église enseigne amène bientôt les gens à écouter ce qui n'est pas révélé dans les Écritures ; ils sont abandonnés par-là à l'activité de leur esprit et de leur imagination dans des théories humaines ou des ajouts de légendes à la Bible ; dans des rêves sur la vierge et les saints, des apparitions et autres choses semblables ; ou dans des hypothèses rationalistes, dont vivent les sceptiques, ou plutôt dont ils meurent. Mais Dieu est le seul enseignant [ou : docteur] infaillible. Comme il est écrit dans les prophètes (Jean 6:45), Ses enfants, les croyants, seront tous enseignés de Dieu pour savoir qui la Parole désigne, sans que l'église prétende enseigner. Il n'y a pas de développement de ce qui a été entendu dès le commencement. Tout « développement » — dont on est tant enragé aujourd'hui, tant en matière de religion que de science — n'est qu'un mythe, et un mythe très mauvais, particulièrement dans le domaine religieux. Un mythe scientifique, on peut le laisser s'éteindre sous l'effet de la théorie suivante qui va lui succéder ; mais les mensonges religieux ont une puissance satanique, non seulement corruptrice, mais d'effet permanent sur les âmes.

Où est alors la vérité, et quelle est-elle ? C'est Christ, et Christ tel qu'Il a été manifesté ici-bas. Comment peut-il y avoir de développement de Lui, ou de la Parole de Dieu écrite qui Le révèle ? Rien ne peut être ajouté à la vérité pour la rendre plus parfaite qu'elle n'est ; rien ne peut être plus clair que ce qu'ils ont entendu du Seigneur lorsqu'Il était ici-bas, ou que le Saint Esprit a écrit en plus de ce qu'ils pouvaient alors supporter (Jean 16:12). Car tout a été prononcé, non pas en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées par l'Esprit, communiquant des choses spirituelles par des moyens spirituels (1 Cor. 2:13 ; litt : « communiquant des spirituels par du spirituel » — Ceci veut dire que les vérités aussi bien que les mots sont également par l'Esprit). Quel résultat béni en pratique ! C'est la même parole. « Si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père » (2:24). La vérité est inséparable de Christ, et de Christ comme Dieu L'a révélé dans Sa Parole. « Et c'est ici la promesse que Lui nous a promise, — la vie éternelle » (2:25), et cette phrase est aussi impressionnante que celle utilisée en rapport avec Son origine personnelle au ch. 1 v. 1 et 2).

« Je vous ai écrit ces choses touchant ceux qui vous égarent » (2:26). Les petits enfants ont besoin de recevoir l'avertissement le plus vif contre les novateurs qui sapent la vérité par des promesses aussi fausses que celles de Dieu sont vraies. Prenez la vérité méprisable contre laquelle tant d'entre nous ont eu à combattre, et au sujet de laquelle tous les saints vrais de cœur ont été affligés si profondément, durant la dernière décennie [fin du 19^e siècle]. N'était-ce pas justement sur ce sujet de la vie éternelle ? Les séducteurs récents se sont efforcés de se persuader et de persuader les autres, qu'au lieu d'avoir (et d'avoir réellement maintenant) la vie éternelle dans le Fils, ils ne pouvaient la recevoir qu'à la résurrection. Mais c'est oublier et abandonner ce que nous avons reçu dès le commencement ; c'était un mensonge, et aucun mensonge ne vient de la vérité. Le passage dont nous nous occupons montre que toutes ces idées et toutes les idées nouvelles sur le sujet sont fausses ; la Parole du Seigneur prouve qu'elles sont fausses ; car c'est « ce que nous (les témoins

inspirés) avons entendu dès le commencement ». Qu'y a-t-il de plus certain, et d'importance plus capitale ? Les séducteurs ne sont donc pas morts, mais ils continuent à répandre leur fausseté, — qu'ils prétendent à la succession apostolique, ou non (Apoc. 2:2).

« Et, pour vous, l'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous » (2:27). Le « vous » est emphatique comme aux v. 20 et 24. Il avait dit qu'il fallait que la parole qu'ils avaient entendue demeure en eux : c'était la seule norme de la vérité, et une norme écrite. Maintenant il répète l'autre vérité bénie. L'onction sainte, le Saint Esprit qui leur avait donné, demeure. Son onction demeure en vous, « les petits enfants » : et Il continue à le faire fidèlement. Or l'onction du Saint Esprit permet de comprendre et de goûter en puissance la vérité de Dieu en Christ.

« Et vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne » (2:27). Ils avaient reçu Christ, qui est la vérité tout autant que le chemin et la vie. Ils le savaient déjà de la part de Dieu le Père, par le Saint Esprit. « Mais comme la même onction vous enseigne à l'égard de toutes choses, et qu'elle est vraie et n'est pas mensonge, — et selon qu'elle vous a enseignés, vous demeurerez [ou : vous, demeurez] en lui » (2:27). Il ne s'agit pas simplement de ce qu'ils avaient ; mais Il était en eux pour leur enseigner tout le reste de ce que la Parole contient en détail et en application, par les soins de grâce de Dieu à l'égard des petits enfants. Ils n'avaient pas besoin de tenir compte des séducteurs, ni de les craindre. Ils ne dépendaient pas des hommes qui ne faisaient que se prêcher eux-mêmes, et non pas le Seigneur Jésus. Ô quelle assurance, et quelle bénédiction même pour ceux qui sont spirituellement jeunes dans la famille de Dieu. Il s'agissait pour eux de demeurer en Christ comme Il a enseigné dès le commencement.

Huitième méditation publique — 1 Jean 2:28 à 3:6

Nous revenons à la doctrine générale de l'épître. Après la parenthèse remarquable sur les différentes classes parmi les enfants de Dieu, nous revenons à Ses enfants tous groupés ensemble. C'était déjà le cas avant la parenthèse introduite par le v. 12 et il en est de nouveau ainsi maintenant dans ce qui est adressé à tous ; le v. 28 reprend le cours ordinaire et régulier de l'épître. La parole est ici adressée à tous : « Et maintenant, enfants, demeurez en lui » (2:28).

Le christianisme révèle Dieu manifesté dans le Fils

C'est la vraie condition de la pratique chrétienne. C'est la foi en Sa personne qui conduit à demeurer en Lui, — non pas simplement à demeurer dans la vérité, dans l'œuvre ou dans la doctrine, mais dans la personne divine et vivante de Christ. C'est comme l'attraction magnétique d'un aimant, si l'on peut dire, d'autant plus fort qu'Il est à la fois Homme et Dieu. Toutefois ce n'est pas selon la manière dont certains sont disposés à le considérer, à savoir que quand Il est homme, c'est en dehors de Sa Dité, et quand il est parlé de Lui comme Dieu, c'est en dehors de Son humanité. Il n'y a en vérité qu'une personne, les deux natures unies dans Sa personne : c'est en cela que réside sa particularité immense ; c'est la raison pour laquelle il est impossible à l'homme de sonder cette Personne en profondeur. Il nous dit Lui-même : « Personne ne connaît réellement (επιγνωσκει) le Fils, si ce n'est le Père » (Matt. 11:27). Remarquons en effet qu'il n'est pas parlé ainsi du Père, bien que le Père ne soit jamais devenu homme comme le Fils. Mais le Fils révèle le Père ; cependant il n'est pas dit que le Père révèle le Fils. Comparez Matt. 11:27 et Luc 10:22 : ce dont parle Jean 17:3, c'est le processus pour apprendre. Dans le Seigneur Jésus, il y a l'inscrutable ; et c'est là qu'est le danger pour l'esprit de l'homme, si orgueilleux et effronté dans tous les domaines, particulièrement dans les choses de Dieu où il est irrespectueux et présomptueux — alors que c'est justement le domaine où l'homme naturel n'a aucune place, étant dépourvu de justice et d'intelligence, et ne cherchant même pas Dieu (Rom. 3:10-11). C'est pourquoi l'homme tel qu'il est ne fait que s'embourber en passant d'une erreur à l'autre, et de mal en pis. « Car qui des hommes connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ? Ainsi personne ne connaît les choses de Dieu non plus, si ce n'est l'Esprit de Dieu » (1 Cor. 2:11). Et le Saint Esprit nous est donné comme croyants en Christ pour Le glorifier. Car le Seigneur Jésus est la vérité, et Il est Seigneur de ces

deux manières, comme Dieu et comme homme, tout en étant une seule personne. Si nous croyons, ce sera notre sagesse, notre bonheur, notre puissance pour le service ou pour le culte, et notre vraie sécurité, que de « demeurer en Lui ».

Aucune personne divine n'était révélée quand Dieu a fait d'Israël un peuple. Il y avait des commandements émanant de la majesté de Dieu, et appropriés à la terreur que Dieu inspirait à un peuple terrestre, dont la plupart n'étaient même pas convertis. Pourtant la loi s'adressait à tous ceux du peuple, mais rien en elle ne ressemblait à la révélation d'une personne. Dieu édicta des commandements justes, et Il établit des institutions. Il imposa des rites et des cérémonies très impressionnants et importants, dont la signification visait le nom, les offices et l'œuvre du Seigneur Jésus. Et pourtant cela ne révélait toujours aucune personne divine. La loi reposait sur l'autorité de Dieu qui demeurait dans l'obscurité profonde. Mais la vérité essentielle du christianisme réside dans ce que le Fils de Dieu est venu à l'homme de la part du Père. Nous connaissons les choses qui nous ont été librement données par Dieu (1 Cor. 2:12) en Celui qui est Lui-même Dieu et homme, de sorte qu'Il pouvait parfaitement représenter l'homme comme il devrait être vis-à-vis de Dieu, et parfaitement faire connaître Dieu comme Il est vis-à-vis de l'homme, et qu'après la rédemption Il a pu envoyer le Saint Esprit. N'est-ce pas là la grâce souveraine ?

Telle est la bénédiction incalculable qui provient du Seigneur Jésus. Ce n'était pas la loi, bien qu'Il vînt sous la loi. Ce n'était pas la promesse, bien qu'Il fût l'accomplissement et l'accomplisseur de la promesse. C'était Lui-même, le Fils, et le Fils daignant être un homme véritable. Seulement, comme on trouve plus loin dans l'épître (3:4), « il n'y a pas de péché en Lui », non pas simplement qu'Il n'ait pas commis de péché, ni selon 2 Cor. 5:21 qu'Il n'ait pas connu le péché, mais il n'y avait pas de péché en Lui. Sa nature était sainte, et non pas pécheresse, sous aucun point de vue. C'est pourquoi Il est né d'une manière tout à fait singulière. Sans doute Il est né de la Vierge, mais ce n'est pas ce qui L'a fait être sans péché : car la Vierge était en elle-même pécheresse comme tous les autres. Cependant elle était une croyante remarquable tant quant à sa simplicité que quant à sa pureté de caractère ; elle avait pourtant besoin d'un Sauveur, et elle a eu le même Sauveur que nous dans son Fils. Mais elle savait bien que son Fils était différent de tous les autres fils dans la manière dont Il était devenu chair. Il l'est devenu par la puissance du Saint Esprit. C'est Lui, et non pas elle, qui était donc immaculé. Il est bon de coller à la vérité. Car en osant ajouter à la vérité révélée, la superstition ne fait qu'inventer des faussetés qui donnent à autrui la place unique qui revient à Christ — Dieu jugera certainement le blasphème.

Il y a eu dans l'incarnation un miracle d'une nature extraordinaire, et un autre aussi dans Sa mort et Sa résurrection. Rien de plus humain que de naître et de mourir, car telle est la condition présente de l'homme. Et le Seigneur a connu ces conditions, mais en toutes Dieu a été manifesté. Sur la croix, Il s'est plu à laisser Sa vie : personne ne pouvait la Lui prendre si cela ne Lui plaisait pas. Il laissa Sa vie comme personne d'autre ne pouvait le faire. Si vous ou moi laissions notre vie, ce serait un grand péché ; mais pour le Seigneur Jésus, c'était la grâce la plus précieuse, faisant valoir les droits de Dieu en face de tout le péché. Ainsi dans les deux choses où Il s'est le plus approché de l'homme, Il a été infiniment au-dessus de lui, comme cela convenait à une personne divine. Ici la simple intelligence de l'homme fait complètement défaut, parce que sa confiance en lui-même et son ignorance de Dieu font qu'il ne veut admettre aucun grand mystère au-dessus de lui. Il se considère compétent pour traiter n'importe quelle difficulté, et il aime le faire, étant poussé par le grand ennemi à se confier en lui-même et non pas en Dieu, qui l'abaisserait dans la poussière comme pécheur, et qui l'appelle à ne regarder qu'au Seigneur Jésus ; car toute bénédiction découle de la foi par Lui. Or c'est exactement ce qui froisse l'orgueil de l'homme, jusqu'à rejeter la grâce de Dieu en Christ. La foi est le don de Dieu.

[1 Jean 2:28a — Demeurez en Lui](#)

Après avoir montré ici, qui était et ce qu'était cette personne merveilleuse, Celui qui était dès le commencement, Celui qui unit Dieu et l'homme dans une seule personne, l'apôtre dit « demeurez en

Lui ». En effet nous ne connaissons personne en qui nous ayons à demeurer, sinon Celui qui est la vérité, c'est-à-dire Christ. L'Esprit de Dieu demeure en nous pour donner de la puissance ; mais l'objet de foi qui a été révélé est constamment le Même avec lequel nous avons commencé. C'est d'ailleurs pour cela que les « petits enfants » ont l'onction de la part du Saint, comme nous l'avons vu. Ce n'est pas seulement qu'ils ont été convertis. Un chrétien est beaucoup plus qu'une âme vivifiée et tournée vers Dieu. Les saints de l'Ancien Testament étaient convertis simplement de cette manière-là : ils ne recevaient pas le Saint Esprit, car ce don particulier aux chrétiens fait suite à une rédemption connue. Christ a reçu le Saint Esprit sans rédemption et sans propitiation, parce que Lui seul était le Saint de Dieu, le Juste. Mais nous, nous avons besoin de rédemption, de la rémission des péchés. C'est pourquoi nous recevons le Saint Esprit après être convertis et avoir cru à l'évangile. C'est alors que nous devenons proprement chrétiens (comparer Actes 11:17). Le don de l'Esprit est la vraie marque distinctive — « l'onction de la part du Saint ». Il ne faut pas la confondre avec le fait d'être né de l'Esprit. Maintenant l'apôtre dit : *vous* (= non pas ces antichrists) avez ce grand don de la part du Saint ; et comme Christ est Celui de qui l'onction vient, « demeurez en Lui ».

Pour l'Israélite sous la loi, y avait-il quelque chose qui ressemblât au fait de demeurer ? Aucune personne divine ne leur avait été manifestée. L'objet de la loi était d'attendre la rédemption (sauf en figure) ; ils n'avaient pas reçu Christ, et encore moins Sa propitiation. La mission du Seigneur Jésus était de manifester Dieu et le Père à celui qui croirait dans le Fils, et le don de l'Esprit n'a eu lieu qu'après Sa mort et Sa résurrection et Son ascension, à la suite de laquelle Christ L'a envoyé du ciel. C'est pourquoi le don du Saint Esprit était absolument sans précédent même pour des convertis. Par ailleurs, les fausses religions en général ne prétendent même pas à cela. Malgré tout ce qu'on peut trouver dans le Coran de Mahomet comme jeux de passions et de convoitises, allant jusqu'à des extases extravagantes, il n'y a pas de révélation de Dieu Lui-même ; mais il y a la révélation d'un faisceau de mensonges. C'était aussi le cas des anciens « Vedas » comme les hindous appellent leurs livres sacrés ; et encore plus avec les bouddhistes, qui sont des athées bricolant avec les polythéistes. Le Brahmanisme est polythéiste, et le bouddhisme est un système d'athéisme sous forme panthéiste ; c'est pourquoi il reconnaît ouvertement ne pas avoir de Dieu personnel à révéler, pas plus que son rival, le Brahmanisme, n'a le seul vrai Dieu.

Mais le christianisme, c'est essentiellement Dieu révélé dans Son Fils, et ceci notamment comme Homme marchant en amour saint sur la terre, au-dessus de tout le mal et de toute la fausseté qui L'entouraient, pour qu'Il ne fût pas simplement une révélation en parole, mais en action et en vérité. Toutes Ses voies et toutes Ses paroles révélaient Dieu le Père ; tous Ses miracles le faisaient connaître d'une manière dépassant n'importe qui d'autre. Il avait pu y avoir des signes et des actes de puissance, mais ils étaient de nature différente quand ils étaient opérés par Moïse, Élie, Élisée ou d'autres. Mais ici nous avons le Christ Jésus, l'Unique, le seul Médiateur entre Dieu et l'homme ; et c'est pourquoi, quant à ceux auxquels s'adressait l'apôtre, de même qu'ils L'avaient reçu, de même ils avaient à « demeurer en Lui ». C'est là seulement qu'il y a sécurité et bénédiction ; là seulement qu'il y a la lumière de Dieu, et l'amour de Dieu, et la connaissance de la vie éternelle que Dieu accorde au croyant. Tout cela est en Lui et inséparable de Lui.

Des gens ont débattu récemment [fin du 19ème siècle] sur le fait que nous n'aurions pas la vie [éternelle] en nous-mêmes. Qu'ils prennent garde à ne pas outrepasser l'Écriture dans leurs pensées. Tant qu'ils insistent pour dire que la vie est dans le Fils, c'est parfaitement vrai ; et c'est même en effet une particularité précieuse que la vie éternelle soit en Lui. Rendons grâces à Dieu qu'il en soit ainsi ; car c'est ce qui met cette vie hors d'atteintes, et la rend immaculée et immuable. En Lui, elle est et elle demeure parfaitement assurée ; mais elle est aussi donnée à tout croyant pour être sa nouvelle vie. Si nous avons cette vie séparée de Lui, ne la perdrons-nous pas bien vite, ou bien n'en ferions nous pas bientôt un mauvais usage, comme nous l'avons fait de nos autres privilèges venant de Dieu ? *Nous* l'avons, et nous l'avons *en Lui* : les deux choses sont vraies, la seconde renforçant la première. Mais c'est Lui qui est notre vie.

Mais continuons. « Et maintenant, chers enfants, demeurez en lui » — cela s'adresse à toute la famille de Dieu — « afin que, quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance et que nous ne soyons pas couverts de honte, de par lui, à sa venue » (2:28). Il faut considérer cette phrase de près, car elle a été souvent mal comprise. En général ceux qui se servent de ce verset pensent qu'il veut dire que nous, ou n'importe quel autre chrétien, ne devons pas être ainsi couverts de honte. Ce que l'apôtre dit en réalité, c'est qu'il faut que *vous* demeuriez en Lui, afin que *nous* ne soyons pas couverts de honte (*vous* étant le fruit du travail dans le Seigneur de *nous*). Car c'est un grand affront pour la vérité, et une très grande peine pour l'ouvrier, si l'un de ceux qui a paru recevoir la vérité l'abandonne. C'est pourquoi l'apôtre tourne cette phrase sous forme d'un appel à leurs affections. L'apôtre ayant personnellement ainsi travaillé, il voulait être finalement qualifié d'apôtre béni, saint et fidèle ; mais en soi, c'est une honte pour l'ouvrier quand ceux qui sont supposés avoir été amenés à la vérité, l'abandonnent.

Rappelez-vous que cet abandon était alors en cours. Il avait commencé avec Judas, ou plus exactement avec ces plusieurs disciples qui s'en allèrent, et ne marchèrent plus avec Lui dès l'instant où Il leur révéla Son incarnation et Sa mort comme une nourriture indispensable de la foi, et cela longtemps avant l'apostasie de Judas (Jean 6:60, 66). Il y en avait aussi beaucoup parmi les chefs qui croyaient, mais qui ne le confessaient pas à cause des pharisiens ; car ils ont aimé la gloire des hommes plutôt que la gloire de Dieu (Jean 12:42-43). Ô chers amis, prenez garde ! confessez-Le si vous croyez ; confessez-Le si vos cœurs se reposent sur Lui pour la vie éternelle. Et non seulement confessez-Le, mais demeurez en Lui malgré toutes les pressions extérieures contraires. L'apôtre le formule ici d'une manière extrêmement tendre : « afin que, quand Il sera manifesté... nous ne soyons pas couverts de honte, de par Lui, à Sa venue » (2:28). Autrement dit : Leur abandon ne serait-il pas plutôt une honte qu'un honneur pour nous en ce jour-là ?

1 Jean 2:28c — Venue et présence du Seigneur

Mais ce verset suggère aussi d'autres choses fort instructives. Notez l'usage de deux termes qui ne sont pas tout à fait identiques. Le premier est « s'il est *manifesté*... » [voir plus loin l'explication sur « s'il est manifesté » au lieu de « *quand* il sera manifesté »] ; le deuxième terme est « à Sa venue ». La « venue » ici, comme souvent ailleurs, n'est pas exactement le mot qui exprime le fait de venir, et rien d'autre, comme en Jean 14:3 et 1 Cor. 11:26 et très souvent dans l'Apocalypse. Quand Il dit « je reviendrai » (ερχομαι), cela se rapporte à l'acte de venir. Mais il n'y a pas seulement l'acte de venir, mais aussi le fait ou l'état de Sa présence (παρουσια). C'est Sa présence quand Il vient, et c'est pourquoi il est légitime de traduire « venue » ; mais souvent cela ne signifie pas exactement « quand Il est venu », mais l'état qui s'ensuit une fois qu'Il est venu. Prenez par exemple la résurrection des saints mis à mort au début ou à la fin des temps apocalyptiques ; ces deux classes de saints doivent ressusciter après l'apparition judiciaire du Seigneur en gloire (Apoc. 20:4). Ils font partie de « ceux qui sont du Christ » ressuscités « à Sa venue » (1 Cor. 15:23). « À sa venue » ne signifie pas dans ce passage l'acte de Sa venue, mais l'état de choses lié à ce qu'Il est présent au lieu d'être absent. Il y a une autre différence entre ces deux termes. Le terme « présence » ou « venue » peut se rapporter soit au peuple céleste, soit au peuple terrestre. Par exemple, dans l'épître de Jacques (5:8) « la venue du Seigneur est proche » est le côté terrestre, de même quand le Seigneur disait « le Fils de l'homme, quand il viendra » [= « à Sa venue »] (Luc 18:8). La liaison faite entre Sa présence et « le Fils de l'homme » décide de la question dans les évangiles de Matthieu, Marc et Luc, et pareillement quand l'épître de Jacques (5:9) dit « le juge se tient devant la porte ». Cette situation du Seigneur doit être rattachée à Son jour ou Son apparition. Sa « manifestation » est encore un autre effet de Sa présence, ainsi que Sa « révélation ».

Mais le mot « présence » embrasse l'acte de Sa venue pour nous recevoir auprès de Lui pour la maison du Père avant qu'Il soit manifesté ; en d'autres termes, quand le mot παρουσια n'est pas joint à un qualificatif se rapportant à une manifestation, il s'agit du Seigneur nous rassemblant auprès de Lui en haut par Sa présence, comme en 1 Thes. 4:2 et 2 Thes. 2:1. Si rien ne modifie le mot παρουσια, il s'applique simplement à Sa présence en grâce ; car il s'agit bien là de grâce souveraine.

Mais quand notre responsabilité est introduite, il y a toujours, non pas simplement la venue, mais l'apparition ou la manifestation. Il en est ainsi dans ce verset 1 Jean 2:28, sauf que les deux termes sont employés ; car la manifestation suppose aussi Sa présence, mais Sa présence peut ne pas être déjà Sa manifestation.

1 Jean 2:28b — Manifesté : « si » ou « quand »

Notez une autre chose. La traduction exacte n'est pas « quand il sera manifesté », mais « s'il est manifesté », bien que ce soit l'inverse d'un doute. Cela peut paraître étrange à ceux qui n'ont pas l'habitude de lire l'Écriture telle que Dieu l'a révélée, mais il faut toujours nous attendre à ce que Sa manière soit la meilleure. Ce que Dieu dit est certainement sous la forme la plus exacte où cela pouvait nous être communiqué. Or le mot « si » ne se réfère pas au temps de l'événement, mais à sa réalité, indépendamment du temps où aura lieu la manifestation de Christ ; car il n'y a aucun doute quant au fait lui-même, qui est futur. Savoir si cette manifestation aura lieu n'est pas une question en suspens. Mais s'il est manifesté comme cela aura certainement lieu, Il voudrait avoir Ses saints demeurant en Lui, au lieu qu'ils soient mis de côté, afin que nous ayons de l'assurance et que nous ne soyons pas couverts de honte devant Lui à Sa venue. C'est le sentiment de l'apôtre à ce sujet, une expression de son amour pour ceux qui portent le nom de Jésus, et donc une peine à la pensée que certains se détournent de la vérité. Quel que soit son amour pour les enfants dans la foi, il aime le nom de Christ plus que les saints, de sorte qu'il doit faire en sorte qu'aucun ne soit une source de honte pour lui lors de ce moment béni.

1 Jean 2:29

« Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui » (2:29). Comme l'obéissance, la justice découle de la vie. Comme Il est juste, ainsi quiconque pratique la justice est né de Lui. Il y a ainsi la communication de la justice à cause de la nouvelle nature. Nous en venons ici au sujet de la justice pratique qui va être débattu dans les versets suivants, avec une petite exception qui doit aussi être signalée. Il ne s'agit pas maintenant de l'amour, ni de l'obéissance en tant que telle, déjà traités dans ce chapitre (2:3-6, 7-11). Dans la dernière partie du ch. 3, nous avons de nouveau l'amour après la justice, tout comme au ch. 2 nous avons d'abord l'obéissance puis l'amour dans le fils du sujet général de l'épître. Il y a ainsi un lien important entre, respectivement, l'obéissance et la justice d'une part, et l'amour d'autre part ; celui-ci est en effet le lien de la perfection selon Col. 3:14.

Il est intéressant de se demander quelle est la différence entre notre obéissance et notre justice [pratique]. La réponse n'est-elle pas suffisamment claire ? Bien que la justice soit toujours obéissante, elle est en elle-même non seulement une expression de soumission à l'autorité divine, mais aussi de cohérence avec notre relation. Cela semble définir son sens propre. Même si on recherche ce qui est au cœur de la justice de Dieu (sa force), ce sens n'est pas moins applicable ici qu'ailleurs ; elle signifie que Dieu est conséquent avec Sa relation ; il en est exactement de même avec la justice de Christ et avec la justice de l'homme, si grandes que soient les différences entre elles par ailleurs. Dans le cas de Christ, il y a la perfection de la cohérence de Christ avec Sa relation ; dans notre cas il faut déplorer le manque de cohérence de notre part avec nos relations comme chrétiens.

N'est-ce pas un sujet de réflexion solennel pour chacun de nous ? La grâce de Dieu en Christ n'a pourtant pas laissé le moindre sujet de méfiance ; et le but principal ici est d'établir les saints en Christ. On ne trouve pas un mot susceptible de générer des questions ou des doutes personnels. Or les séducteurs font plus pour susciter des questions et des doutes que les autres incroyants, afin de propager leurs erreurs et d'égarer les simples qui jouissent de la vérité de Dieu. Or nous venons de voir que l'un des grands buts de l'épître est d'armer même les plus jeunes croyants contre leurs artifices mauvais et dangereux ; cela répond exactement à l'une des manières que ces séducteurs ont d'opérer leur travail, et qui consiste, à l'égard de ceux qui ne sont pas mûrs spirituellement, de leur faire douter d'avoir la vérité complète. Les antichrists soutenaient qu'il y avait beaucoup de choses bien au-delà de ce qui était connu auparavant, et que cette nouvelle lumière qu'ils apportaient était

la grande récompense, et que si on n'avait pas cette nouvelle lumière, il se posait carrément la question de savoir si on pouvait être réellement chrétien.

Tout au contraire, le but de l'apôtre était que les jeunes saints soient assurés d'être eux-mêmes oints de l'Esprit, et que, pour eux-mêmes, ils laissent demeurer en eux ce qu'ils entendaient depuis le commencement. Tout jeunes qu'ils étaient, ils avaient à juger, d'après la vérité ancienne, toute prétention à de nouvelles lumières. C'est pourquoi un discours sur de nouvelles lumières doit être pour tous les saints un signal avertisseur de danger, spécialement pour les jeunes ; car ceux-ci sont trop enclins à croire des promesses de quelque chose de très raffiné et élevé, que les autres gens n'ont pas. Mais supposez que cela se révèle être un mensonge ; qu'arrive-t-il alors ? C'est exactement ce à quoi on doit plutôt s'attendre — un mensonge de l'ennemi, parce que Dieu n'a rien de nouveau à nous dire au sujet de Son Fils ; Il l'a déjà tout mis en lumière ; et ils avaient reçu la vérité dans Son Fils dès le commencement. Il est la vérité, qui par conséquent est complète en Lui. C'est pourquoi toute promesse de nouvelle vérité n'est qu'une pure tromperie de Satan. Certains d'entre nous ont vu l'esprit d'erreur à l'œuvre plus qu'autrefois, même durant notre vie ; et il n'y avait pas besoin d'aller bien loin pour le trouver.

Ici, donc, l'apôtre insiste sur le sujet de la justice pratique comme étant d'une grande importance, parce qu'elle est basée sur une relation. N'est-ce pas une très grande leçon à apprendre ? En général les chrétiens n'ont que de la faiblesse à cet égard. Ils n'apprécient pas les nouvelles relations dans lesquelles la grâce nous a placés. Qui a introduit ces nouveaux privilèges, sinon le Seigneur Jésus ? Qui, du côté le plus élevé, est impliqué dans ces relations ? C'est le Seigneur Jésus et Son Père, — le Saint Esprit étant venu comme puissance divine pour nous les faire réaliser par Son habitation en nous qui croyons. Nous verrons que ce dernier point commence à être traité à la fin du ch. 3 et est poursuivi au ch. 4 ; de sorte que cette épître est de manière évidente strictement systématique, bien qu'écrite dans un langage très simple, mais avec la plus grande profondeur de pensée et de sentiment selon la grâce et la vérité de Dieu.

Certains se rappellent peut-être le temps où on avait l'habitude parmi nous de condamner librement tout « système ». Ce qui avait conduit à l'utilisation de ce terme, était le contraste entre l'innovation rigide des dénominations, et la sainte liberté de l'Esprit telle qu'on la voit dans l'Église des Écritures. La dénonciation des « systèmes » dans toute la chrétienté a pu être un peu trop brutale, parce qu'elle donnait l'idée que la seule manière juste était de n'avoir aucun système. Assurément, ceux qui n'ont aucun système doivent être un sujet de pitié, si vraiment on en arrive là. La vraie question est et reste : quel est le système de Dieu ? Le système de l'homme ne peut pas être bon. Loin de nous de ne pas nous courber devant le système de Dieu. Peu importe en quoi il consiste ; car Dieu a toujours un système à Lui, et l'homme le manque toujours. Seule Sa parole peut l'exposer, et seul Son Esprit peut nous rendre capable de le mettre en œuvre. Assurément il nous faut sentir et reconnaître qu'il n'y a absolument que Sa grâce — par la puissante opération du Saint Esprit à travers l'Écriture — pour nous rendre capables de trouver Son chemin pour sortir du labyrinthe d'erreur, des anciens et des modernes, en dehors des traditions et des inventions de l'homme. À ceux qui sont empêtrés là-dedans, le chemin de Dieu paraît dur, incertain, étroit, pharisaïque et je ne sais quoi d'autre. Mais quand on juge vraiment les systèmes des hommes à la lumière du système de Dieu, quelle largeur de cœur donne le chemin de Dieu, quelle liberté et quelle hardiesse dans l'humilité ! Car c'est ce système de Dieu qui nous est révélé dans la Parole. Un système aussi béni traverse chaque livre et chaque chapitre de la Bible, et il caractérise remarquablement cette épître de Jean, d'autant plus qu'il ne s'y trouve pas superficiellement, mais qu'il y est imprégné en profondeur. C'est le même système partout selon le but particulier ; mais ici, le but est très pénétrant, et particulièrement intéressant, et il nous conduit dans les hauteurs et les profondeurs de vérité dans la vie de Christ, telles qu'on en trouve rarement ailleurs, voire jamais, même dans le Nouveau Testament.

« Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui » (2:29). La justice pratique prouve la source de la nouvelle vie qui marche ainsi. Nous pouvons demander qui est

ce « Il » ? Probablement qu'aucun chrétien ici ne voudrait dire autre chose que « Christ », et certainement à juste titre. Mais il y en a passablement qui répondent qu'ici c'est « Dieu » qui est appelé « juste », parce qu'être né de Lui dans le contexte désigne naturellement Dieu. On ne peut pas nier que cet argument aurait normalement un grand poids, car personne ne nie que Dieu est juste. Mais on a omis de voir qu'une particularité très frappante de cette épître est qu'on ne peut pas dire de manière absolue s'il s'agit de Dieu ou de Christ ; et la raison en est très précieuse : c'est que Christ est Dieu. Le Père n'est pas exclu, mais la nature divine est également partagée par le Fils et par le Père, ce qu'aucun chrétien ne nie. C'est pourquoi l'apôtre qui, plus que tout autre, insiste sur la nature de Dieu, et y trouve son délice, continue à se mouvoir, si on ose parler ainsi avec révérence, dans ce cercle adorable de Christ à Dieu, et de Dieu à Christ, puis à Dieu, dans l'usage qu'il fait de « Il » et « Lui » tout au long de cette épître. Nous l'avons déjà vu au début du ch. 2. Nous le revoyons ici vers la fin de ce chapitre, et on le retrouve au début du ch. 3, et ainsi de suite jusqu'à la fin, où il n'hésite pas à dire de Christ : « Lui est le Dieu véritable, et la vie éternelle ». Cela peut paraître confus à un érudit qui n'a pas été rendu attentif à ces choses ; mais c'est au contraire la beauté de la vérité, pour ceux qui savent qu'il en est ainsi, et qu'il ne peut en être ainsi que parce que Christ est le Fils, également Dieu avec le Père. C'est pourquoi en Jean 5:23, le Seigneur Lui-même montre que le Père agit en sorte « que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père ». C'est du fait que la Dété Les caractérise tous les deux, qu'il est impossible de déterminer de manière absolue s'il s'agit de l'un ou de l'autre. Comme tous les deux sont des personnes dans la Dété, et qu'ils sont actifs en amour, l'apôtre passe ainsi volontairement et comme insensiblement de l'un à l'autre. « Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui ». Nous sommes effectivement enclins à dire qu'au début de la phrase, le « Il » c'est Christ, mais c'est avec tout autant de simplicité que nous dirions qu'à la fin le « Lui » signifie Dieu.

Une manière d'écrire aussi inhabituelle doit avoir sa source dans un motif divin chez l'écrivain inspiré, car elle n'est pas l'effet du hasard, mais une habitude autant répétée dans cette épître prouve son caractère intentionnel. On n'y voit aucune hésitation. Nous savons que tout écrivain soigneux traitant de sujets classiques veillerait à l'éviter. En règle générale un homme de lettres serait fier d'avoir un style suffisamment limpide pour que même quelqu'un à l'esprit lourd ne confonde pas un « lui » avec un autre dans la même phrase. Quant à l'apôtre, il était loin d'être de ceux qui affectent d'écrire de façon obscure pour paraître profond. Mais la raison qui l'animait sans aucun doute, était que la Dété était également partagée par le Père et le Fils. Au sujet de cette vérité, où est le sage, où est le scribe, où est le disputeur de ce siècle ? (1 Cor. 1:20). Jean ne voulait pas mettre le Fils unique au rang d'un homme ordinaire, simplement parce qu'Il est Dieu. Bien qu'Il soit devenu homme en grâce infinie, il ne voulait pas tracer une ligne de démarcation précise. Mais par cette confusion apparente et cette imbrication mutuelle réelle, il nous amène à voir combien il aimait présenter Dieu et Christ si étroitement unis qu'on ne peut pas les séparer dans le langage.

« Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui » (2:29). Comment l'apôtre peut-il parler ainsi ? Parce que le saint est né [ou : a été engendré] de Dieu ; il a la vie de Christ. C'est la vérité sous-jacente partout dans cette épître. Car du fait que Christ nous donne Sa propre vie, il résulte que « Christ est notre vie ». L'une des caractéristiques importantes de la vie en Christ telle que manifestée dans toute Sa marche, est la justice absolument parfaite ; et Sa vie est la vie qui est devenue notre vie, la seule vie dont nous osions nous glorifier. C'est la vie divine, parce qu'elle est de Dieu dans Sa grâce infinie, Lui qui nous a donné la meilleure vie possible, la vie la plus élevée, la plus chère, la plus parfaite qui ait jamais été. Elle était de toute éternité dans le Fils ; et Il nous confère cette vie maintenant, afin que, comme Il est juste, ainsi aussi quiconque pratique la justice montre qu'il a sa source en Lui.

Il est triste de savoir que certains en doutent, mais cela revient à douter du christianisme, et c'est ce que cela veut dire en pratique. Il est inutile de se chercher des excuses, car l'erreur est trop nette et fondamentale pour qu'on s'en sorte en prétextant une faute de style ou une mauvaise compréhension par certains d'un autre aspect de la vérité. C'est une erreur si profonde et si mortelle

qu'il faut réclamer son rejet, et qu'il faut appeler à chercher sérieusement la délivrance de tous ceux qui ont été pris dans un piège aussi destructeur. Ici, par le moyen de la marche juste, il est démontré que la vie dérive d'une communauté de nature morale avec Christ, de sorte que, s'il est juste, ceux qui marchent dans la justice sont dits être nés de Dieu. Chacun peut voir en effet que, dans ce verset, il n'est pas question de justification, mais de justice pratique. Il est absolument vrai, qu'en vertu du fait que Christ a été fait péché par Dieu comme sacrifice, nous devenons, par la foi, justice de Dieu en Christ (2 Cor. 5:21) ; mais c'est notre position par grâce. Dans notre texte il s'agit de la conduite quand on est ainsi justifié. L'apôtre insiste, comme étant un sujet de toute importance, sur le fait que la justice pratique consiste à être conséquent avec Christ et qu'elle est inséparable du fait d'être né de Dieu.

Tel est le caractère et la nature de la nouvelle relation placée devant nous. Nous sommes nés de Dieu, nous sommes Ses enfants ; pouvez-vous imaginer la moindre injustice en Dieu ou en Christ ? Comme quiconque pratique la justice est né de Dieu, ainsi nous pouvons dire que quiconque est né de Dieu pratique la justice. C'est une question de ce qu'on fait, non pas simplement de ce qu'on dit ou de ce qu'on professe. Ce n'est pas du tout une position formée par un signe ou un rite, mais c'est ce que la grâce, par une nouvelle nature, assure dans notre conduite, et qui fait ressortir cette source, et non pas une autre. Quoi de plus efficace pour agir sur la conscience, là où il y a la vie nouvelle de la part de Dieu ? C'est écrit pour la foi, sans doute, bien qu'assurément écrit en vue d'agir fortement sur la conscience. Car la justice implique d'être conséquent avec une relation qui n'admet aucun badinage avec le péché.

1 Jean 3:1a

Or le verset suivant montre que nous avons besoin de la grâce la plus abondante. Plus on veut que la conscience agisse librement et en vérité, plus nous avons besoin du repos donné par la grâce parfaite. Cela est introduit ici de manière apparemment abrupte, mais de manière à faire ressortir notre nouvelle relation dans l'amour du Père. Il ne s'agit pas simplement de poser la base nécessaire à notre relation pour notre conduite ; cette relation est aussi là pour que nous jouissions de Son amour au-delà de toute pensée humaine, même jusque dans ses résultats les plus glorieux. C'est pourquoi, bien que cela semble être une transition abrupte comme on en rencontre quelquefois dans les écrits de Jean, c'est divinement sage et c'est tout juste ce dont nous avons besoin chaque jour. « Voyez de quel amour [litt.: de quel manière d'amour] le Père nous a fait don ». Ce n'est pas seulement la mesure, mais la manière de cet amour qui est si merveilleuse. Car elle se montre en ceci que le Père nous a donné cet amour illimitable en sorte « que nous soyons appelés enfants de Dieu ». Le terme correct est bien « enfants » et non pas « fils » [ce dernier terme étant celui utilisé par la version autorisée anglaise]. Jean utilise régulièrement le mot « fils » seulement en rapport avec Christ. Non seulement c'est parce qu'il est jaloux de la gloire du Fils, mais il lui a été donné de Dieu d'avoir soin de la vérité révélée, et c'est ce qui l'a conduit à dire que nous sommes enfants de Dieu plutôt que de parler de notre relation de fils. Après tout, être enfant de la famille est plus intime que la position de fils adopté. Nous sommes fils par adoption, mais nous sommes enfants par le lien de famille le plus étroit avec le Père, bien que les deux soient par le moyen du Fils. C'est donc cette manière merveilleuse d'amour dont il nous a été fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu.

1 Jean 3:1b

« C'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu » (3:1). Quel honneur pour nous de partager avec Christ le fait d'être ignoré du monde ! Notre place, notre nature et notre proximité de Dieu sont incompréhensibles pour le monde. Peut-être est-il bon de dire que certains manuscrits parmi les plus anciens connus s'accordent pour ajouter « et nous le sommes » après « que nous soyons appelés enfants de Dieu ». Ce petit membre de phrase ne se trouve pas dans la version autorisée anglaise, et je ne suis pas en état de me prononcer sur lui. On peut juger de beaucoup de choses avec certitude, mais je n'ose pas le faire dans ce cas. Notons seulement que ces très vieux manuscrits s'accordent occasionnellement avec ce qui est certainement erroné. Il y a

cependant dans cette phrase une particularité qui ne ressemble pas à ces variantes erratiques. Ce qu'ils expriment ici, c'est « que nous devons être appelés enfants de Dieu, et que nous le sommes ». Or ce dernier membre de phrase est certainement vrai en lui-même, et en fait c'est ce que le début du v. 2 exprime avec force. Plusieurs fois leurs variantes, lorsqu'elles diffèrent des autres manuscrits, ont un sens faux de manière certaine, mais ici c'est un sens vrai. La seule question est de savoir si cette variante est tirée du verset suivant et insérée ici comme une phrase humaine.

Or cela semble suffisamment important pour mériter qu'on s'y arrête. Il est assez remarquable que la Vulgate qui, vous le savez peut-être, est acceptée par les catholiques romains comme l'Écriture authentique bien qu'elle ne soit qu'une traduction, est ici erronée. Elle donne le membre de phrase comme les manuscrits grecs à lettres onciales, mais elle dévie quand ils expriment ce qui concorde avec la vérité. Dans ce cas, ces manuscrits donnent une pensée naturelle « que nous devons être appelés les fils de Dieu, et que nous le soyons ». Mais le latin (= la Vulgate) ne dit pas « nous sommes [appelés enfants de Dieu] », mais que « nous pouvons l'être » ou « nous devons l'être » : Ceci n'est pas vrai, parce que cela nie que nous sommes maintenant enfants de Dieu, et cela cherche à situer cet état dans le futur (peut-être faut-il supposer que cet état dépend de notre bon comportement), et cela ne concorde pas avec ce qui suit, et intrinsèquement cette variante est fautive et indéfendable.

Sans vouloir récapituler tous les cas semblables, en Luc 2:14 de très anciennes copies lisent « paix dans les hommes de bonne volonté », ce qui est une classe d'hommes bien difficile à trouver dans ce monde, et voilà un évangile étrange, où la paix sur la terre est pour les hommes de bonne volonté, une bonne nouvelle pour ceux chez qui Il ne trouve pas de faute. Où les trouvera-t-on ? — Certes, c'est une variante extraordinaire, qui ne dépend que de l'ajout d'une seule lettre, et qui est acceptée non seulement par Rome, mais par Alford, Lachman, Tischendorf, Tregelles, Westcott et Hort, et d'autres.

Malgré l'existence de tels cas, la phrase ici en 1 Jean 3:1 est incontestablement vraie en elle-même. Qu'elle fasse partie du texte effectivement inspiré, cela reste une question non résolue. Mais de toute façon l'affirmation qu'elle contient se trouve au début du verset suivant.

1 Jean 3:2

« Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu » : c'est une assurance importante, qu'il faut que nos âmes connaissent, et qui dépasse de beaucoup le membre de phrase contestable du verset précédent ; le « maintenant » est très important. Ce n'est pas simplement « nous sommes », mais « *maintenant* nous sommes », ce qui est bien digne de notre attention, comme de ce qui précède juste avant : « c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu ». Quelle identification frappante avec le Seigneur cela apporte ! Le monde n'a pas compris Christ, et il ne comprend pas le chrétien. L'homme ne peut jamais vraiment comprendre Christ, même s'il prétend le faire. Personne, si ce n'est le Père, ne Le connaît parfaitement. Mais le monde a assez connu ce qui sortait de Sa bouche et ce qui ressortait de Sa vie, pour Le haïr. Pour cette raison et pour d'autres, il était inconnu du monde comme objet de révérence, d'honneur et d'amour. Vis-à-vis du monde, il était un rien du tout, et telle est la manière dont le monde regarde le chrétien fidèle. La grâce nous donne Sa relation avec le Père, et en conséquence nous partageons Son néant ici-bas. Il était une puissance inconnue dans le monde, et nous pareillement : ne devrions-nous pas considérer cela comme un grand honneur ?

Le monde, comme chacun sait, se bat extraordinairement pour avoir la puissance, la renommée, ses aises et le plaisir. Y a-t-il quelque chose dont la plupart des gens fassent plus grand cas que d'avoir beaucoup d'argent et un bout de l'honneur du monde ? N'est-ce pas malheureusement aussi le cas de trop nombreux chrétiens ? Christ ne l'a jamais fait ; non seulement Il ne l'a jamais recherché, mais Il l'a toujours refusé. Il a toujours été le vrai Serviteur ici-bas, et Il a pu dire : « Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que moi, je vis à cause du Père » [non pas *par* le Père], « de même celui qui me mangera [la nourriture de la foi], celui-là aussi vivra à cause de moi » (Jean

6:57). C'est pourquoi l'amour du Père est directement opposé à l'amour du monde. Là où l'amour du Père fait défaut, il y a l'amour du monde ; et là où l'amour du Père demeure, l'amour du monde est exclu. Le monde L'ignore, et ignore aussi le fidèle, et les enfants de Dieu doivent sûrement être aussi ignorés. Le sentiment du monde peut-il être plus simplement et plus fortement exprimé qu'en ignorant complètement ? Le monde se croit parfaitement capable de faire sans Lui et sans les Siens : ils ne sont réellement qu'un sujet de trouble pour le monde.

« Bien-aimés » : le mot est à nouveau utilisé de manière significative, comme nous l'avons vu plus haut. L'apôtre traite de notre relation présente élevée, et de notre espérance future glorieuse ; rien d'autre que l'amour du Père ne pouvait nous accorder cela. « Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; nous savons que s'il est manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est » (3:2). Ici nous avons de nouveau un « si » (« s'Il est manifesté ») ; ce n'est pas « quand » (« *quand* Il sera manifesté » (*)), qui est un mot différent, et on ne pourrait guère montrer que le mot de l'original signifie jamais *quand* en aucune circonstance. Le mot *si* peut paraître étrange faute d'être utilisé habituellement, mais il est exact. Par exemple, « *quand* Il apparaîtra » peut donner une idée erronée quant au moment où nous Lui serons semblables. Beaucoup, on peut le dire, ont été embarrassés par cette question. Or nous savons selon 1 Cor. 15:51, 52 et 1 Thes. 4:16, 17 et 2 Thes. 2:1 que nous serons changés lors de Sa venue ou de Sa présence pour nous. C'est alors que notre corps sera conforme au Sien, et que nous Lui serons fait semblables. Et si nous Lui sommes faits semblables lors de Sa présence, a fortiori serons-nous tels quand Il apparaîtra ou qu'Il sera manifesté. C'est ce qui est dit ici et que le texte veut dire. Le monde nous verra manifestés avec Lui et comme Lui. Cette manifestation dans la même gloire, tout le monde la verra (Jean 17:22, 23 ; Col. 3:4), et quand cette manifestation aura lieu, nous serons avec Lui et comme Lui. Cependant le changement n'aura pas lieu à ce moment-là, mais avant. C'est cela qui fait l'importance du changement de « quand » en « si ». Ce point n'est pas soulevé pour supposer quelque chose qui resterait à prouver par l'Écriture, mais simplement parce que c'est le sens de la particule : *S'Il* est manifesté (et Il le sera certainement), nous Lui serons semblables. D'autres passages montrent que nous Lui serons faits semblables avant qu'Il nous introduise au ciel, et même avant d'entrer dans la maison du Père. Car Il sortira du ciel avec ces saints à Sa suite ; et quand Il sera ainsi manifesté, nous Lui serons semblables, mais non pas pour la première fois, car nous Lui aurons été faits semblables quand *nous* Le verrons venant *pour* nous. Ainsi, l'usage du mot *quand* dans le cas de cette expression « *quand* Il sera manifesté » peut induire gravement en erreur. Nous Lui serons semblables aussi bien quand nous entrerons au ciel que quand nous en sortirons.

(*) note Bibliquest : La version autorisée anglaise et la version JND française traduisent « quand ». La version JND anglaise traduit « si » comme WK, et comme Carrez. — Par ailleurs, dans la version JND anglaise qui traduit « s'il est manifesté », « il » est au neutre, ce qui implique que « il » se rapporte à « ce que nous serons » de la phrase précédente. Toutefois JND met en note que l'on peut aussi lire « s'Il est manifesté », le « Il » dans cette note étant alors masculin ; étant masculin, il se rapporte au Seigneur, ce que WK choisit aussi de lire.

Quels privilèges que ceux-là, bien-aimés frères ! Que pouvons-nous dire de notre fidélité et de notre dévouement maintenant ? Pourtant, en entendant Sa voix, nos cœurs sont bien décidés à Le suivre, et ils sont transformés par le Saint Esprit en contemplant Christ par la foi et en étant occupés de Lui. Mais il n'est jamais dit que nous Lui sommes semblables maintenant. Nous pouvons L'imiter dans Ses souffrances pour nous, Lui qui nous a laissé un exemple pour que nous suivions Ses traces (1 Pierre 2:21) ; et nous sommes appelés à imiter l'apôtre Paul dans la mesure où il imitait Christ ; mais il n'est jamais dit que nous sommes déjà comme Christ. Nous Lui serons semblables quand nous serons changés et enlevés, non pas auparavant. C'est montrer beaucoup de présomption de parler de quelqu'un en disant qu'il est maintenant comme Christ ; bientôt ce qui est parfait sera venu pour nous (1 Cor. 13:10), et nous serons dans l'état glorifié qui est le Sien, en aucune manière dissemblables de Lui. Il y a donc ici une expression très riche et complète du grand changement qui attend les chrétiens quand le Seigneur viendra pour nous ; et s'Il doit être manifesté (c'est sûr qu'Il le sera), ainsi en sera-t-il de nous, car nous devons être manifestés dans la même gloire. Tout le monde le verra alors ; mais nous serons changés quand nous Le verrons, car nous Le verrons comme Il est.

N'est-il pas clair que le fait que nous Le verrons ne sera pas au jour de Sa manifestation au monde, mais lors de la première phase de Sa présence, quand Il viendra nous recevoir auprès de Lui en haut ? Alors nous Le verrons comme Il est ; alors aussi nous Lui serons semblables. Mais quand Il sera manifesté, et nous avec Lui, en gloire, ce sera pour tout œil (Apoc. 1:7).

1 Jean 3:3

L'un des effets spirituels de cette espérance est pourtant actuel, et il est manifesté ici ; on ne saurait trop insister sur son importance pour le chrétien. « Et quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur » (3:3). Le sens n'est pas que l'espérance est *dans l'homme*, mais *en* (ἐν) *Christ* ; cette espérance est fondée *sur* Christ. Car le mot, à proprement parler, est « sur » Lui, non pas « en » Lui. C'est une espérance dirigée vers Lui et établie sur Lui. C'est pourquoi le chrétien « se purifie ». Cet effet montre bien que nous ne sommes pas encore comme Lui. Christ n'a jamais eu à se purifier. Il s'est sanctifié ou mis à part dans le ciel, pour être le grand modèle pour nous sur la terre, afin que nous aussi nous soyons sanctifiés [ou : mis à part] pour le Père par ou dans la vérité (Jean 17:19). Mais nous avons aussi à nous purifier ici-bas, parce que, outre le fait d'avoir la vie de Christ, nous avons ce qu'il est naturel de combattre, de mortifier et de réprimer, afin que cela ne réapparaisse pas dans ses mauvaises voies. Nous avons donc à nous purifier de la souillure par manque de vigilance et manque de prière, et cela « comme Lui est pur » : car Christ est la norme. Il était toujours absolument pur. Ceci est certes parfaitement applicable à Dieu, car Dieu est lumière, la pureté même (ce dont aucun chrétien ne peut douter), mais ici, c'est de Christ qu'il est dit qu'Il est pur ; et c'est d'autant plus merveilleux (mais certain), qu'Il était vraiment homme. Malgré qu'Il soit né de femme, Il est pur au plus haut degré. Ceux qui n'appliquent pas cela à Christ perdent beaucoup, et Lui ôtent un peu de l'honneur qui Lui est dû en niant qu'il s'agisse de Lui dans ce verset (même si des hommes pieux et instruits l'ont aussi prétendu).

1 Jean 3:4

Ceci conduit d'ailleurs à l'opposé direct de la pureté, — d'où la discussion grave et importante sur ce qu'est réellement le péché (3:4). Il n'y a guère de verset du Nouveau Testament qui ait été autant perverti, si on peut s'exprimer ainsi, et qui ait suscité autant de malentendus largement répandus. La version autorisée du roi Jacques qui est généralement excellente comporte un écart manifeste et pénible d'avec la pensée évidente de ce passage de la Parole de Dieu dans son seul sens légitime. La raison de cette erreur et de son acceptation assez générale, est la judaïsation qui prévaut dans la chrétienté. Les différentes parties de cette chrétienté ne regardent-elles pas la loi de Moïse comme la règle de vie du chrétien ? Or c'est Christ qui est cette règle, et Sa parole pour tous les détails. Jean 1:17 n'est-il pas en contraste avec la loi : « la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ » ? La loi, au contraire, est un ministère de mort et de condamnation (2 Cor. 3:7-9). C'est la règle de mort pour le pécheur, et c'est ce qui a été démontré avec les Israélites — non pas seulement la loi cérémonielle, mais même les dix commandements, gravés dans la pierre comme dit Paul.

S'agissant de la traduction de ce verset maintenant, le fait est qu'il n'y a rien sur la transgression de la loi, alors qu'il n'existe guère de catéchisme, quelle qu'en soit la source, qui ne soit égaré par cette mauvaise traduction, et qui ne définisse le péché comme étant la « transgression de la loi ». Or c'est une définition entièrement fautive, et ce n'est pas du tout ce que dit l'apôtre. L'iniquité [litt. : marche sans loi, sans frein] est beaucoup plus profonde, plus subtile et plus étendue que la violation de la loi ; il ne s'agit pas seulement d'œuvres mauvaises, mais de l'activité d'une nature malveillante, ce qui s'applique tout à fait à ceux qui n'ont même jamais entendu parler de la loi. Ils cèdent à leur volonté mauvaise et sans frein. Comment peut-on parler de gens qui transgressent la loi alors qu'ils n'ont même jamais entendu parler de son existence ? Le mal qui est le leur ne peut guère être qualifié de « transgression », car ce terme veut certainement dire qu'il y a violation d'une loi connue. Le fait est, quelle que soit la façon d'y regarder, que le terme « transgression de la loi » parle de lui-même, et est tout à fait distinct de l'iniquité (*) qui est le seul vrai sens à retenir pour la traduction ici, alors que le mot « transgression » induit en erreur.

(*) note Biblique : dans ce passage, et dans la traduction que donne WK, et dans son commentaire sur ce passage, avant et après, il faut partout comprendre le mot « iniquité » au sens de « marche sans loi, ou sans frein » (en anglais « lawlessness »). Le commentaire de WK perd sa valeur et sa force si l'on ne tient pas compte de ce sens précis, qui ressort aussi du mot grec original, mais qui n'a guère d'équivalent direct en français.

On peut penser que presque tous les chrétiens intelligents ont entendu parler de ce qu'est le vrai sens de ce passage, car beaucoup de serviteurs de Dieu ont insisté là-dessus depuis plus de 70 ans. Le péché va plus loin que les convoitises charnelles et mondaines contre lesquelles le verset 2:16 met en garde. La phrase ici est réciproque : « le péché est iniquité » et « l'iniquité est péché ». C'est la volonté propre, qu'elle soit ignorante de la volonté de Dieu ou qu'elle n'en tienne pas compte. Le sens du v. 4 est : « Quiconque fait le péché, fait aussi l'iniquité, et le péché est l'iniquité » (*) (3:4). Telle est la force simple et non déformée de ce passage. Certains préfèrent traduire le verbe par « pratiquer / pratique » au lieu de « faire / fait » ; mais sans insister sur cette variante de traduction ici, on peut effectivement se contenter de dire « fait » si l'on comprend ce terme essentiellement dans le même sens que « pratiquer » ; on ne peut en effet guère douter que le sens réel soit celui de « pratiquer ». Il ne s'agit pas de commettre un péché, mais de « faire » le péché (ou « du péché »). C'est ce qu'un pécheur fait toujours. Si un homme est pécheur, que peut-il faire d'autre que du péché ? Comment peut-il l'éviter aussi longtemps qu'il reste simplement ce qu'il est, un pécheur ? parce que le péché est l'état de sa nature. Maintenant que l'homme est déchu et rien d'autre, il ne fait que pécher. Il ne fait pas la justice ; il est aussi loin de la sainteté qu'il est possible de l'être ; il ne fait rien d'autre que le péché. « Quiconque fait le péché » dit l'apôtre (qu'il soit Juif ou Gentil, cela ne fait pas de différence ici) « fait l'iniquité ». Le Juif ajoutait à sa culpabilité, parce qu'en outre il violait la loi ; mais le Gentil pratiquait l'iniquité et était ainsi pécheur, sans pour autant connaître quoi que ce soit de la loi, en sorte qu'on ne pouvait décemment le qualifier de « transgresseur de la loi ». L'Écriture ne lui applique pas cette expression, mais parle simplement de « pécheurs d'entre les nations » (Gal. 2:15). Où sont-ils jamais appelés transgresseurs de la loi, comme l'étaient les Juifs ? Mais ils étaient tous coupables ; ils faisaient tous leur propre volonté, ce qui est l'essence de l'iniquité [marche sans loi, sans frein]. L'iniquité, c'est laisser Dieu entièrement de côté, l'homme faisant juste ce qui lui plaît et parce qu'il en a envie. Qui est-il pour parler contre Dieu ? Or on ne se moque pas de Dieu (Gal. 6:7), et Il amènera l'homme en jugement pour cela. L'homme peut fermer ses oreilles sur ce sujet maintenant, mais il arrivera un jour où ce sera absolument terrible pour lui.

(*) note Biblique : À cause de l'explication précise que donne WK sur ce v.4, nous avons conservé dans ce paragraphe la traduction ultra-littérale de WK utilisant le verbe « faire » au lieu de « pratiquer » (« Quiconque fait le péché, fait aussi l'iniquité » au lieu de « Quiconque pratique le péché, pratique aussi l'iniquité » selon JND en français ; en anglais, JND utilise aussi le verbe « pratiquer »). — En fait, WK n'utilise pas d'article, et il traduit ainsi plus littéralement : « Quiconque fait du péché, fait aussi de l'iniquité » — Par contre, dans tout le reste du texte de ce livre (avant et après ce paragraphe), nous avons laissé la formulation selon JND en français, c'est-à-dire « Quiconque pratique le péché, pratique aussi l'iniquité ».

Ainsi « l'iniquité » [au sens de « marche sans loi, sans frein »] représente bien la pensée de Dieu dans ce passage, et son sens a une portée beaucoup plus large que l'expression « transgression de la loi » utilisée par la version autorisée du roi Jacques. Le terme « iniquité » est tout à fait différent et appliqué différemment. On trouve la « transgression de la loi » dans l'Écriture, par exemple en Rom. 2:23, et la « transgression » dans le même sens sans les mots « de la loi » se trouvent en Rom. 14:15 et Gal. 3:19 et Hébr. 2:2 et 9:15. Mais dans notre verset 4, le sens du mot « iniquité » [marche sans loi, sans frein] veut simplement dire autre chose que « transgression de la loi ».

1 Jean 3:5

La fin du v. 4 rend ce sens clair, car il s'applique à tout pécheur et à toute sa vie. C'est un chemin d'iniquité. Or un tel mal est juste le contraire de Christ, qui, au v. 5 est introduit sans être nommé. « Et vous savez que *Lui* (avec insistance) a été manifesté, afin qu'il ôtât nos péchés ; et il n'y a point de péché en lui » (3:5) ; il n'est pas dit « afin qu'Il portât nos péchés » comme en 1 Pierre 2:24, mais qu'Il les ôtât, ces deux effets étant opérés d'un coup totalement. Il ne peut y avoir aucun doute sur l'identité de Celui qui a souffert. Ce n'est pas Dieu le Père, mais exclusivement le Fils, le Seigneur Jésus. Lui seul a, pour toujours, porté et ôté nos péchés sur la croix. L'idée d'une action se

prolongeant au cours de Sa vie est écartée : ce fut un acte de courte durée mais d'efficacité éternelle. « Et il n'y a point de péché en lui » (fin du v. 5). Ceci s'applique à Sa personne durant toute Sa vie, de Sa naissance à Sa mort, à Sa résurrection et à Son ascension dans la gloire céleste.

Il ne pouvait être question de péché en Lui dans Son état simplement divin, comme Fils, pendant toute l'éternité. Hélas ! on a émis des doutes du fait qu'Il était né de Marie, et malgré le miracle de l'incarnation (Luc 1:35). « Il n'y a point de péché en lui », il n'y en a jamais eu et il ne pourra jamais y en avoir. En Christ ici-bas, nous avons exactement le contraire de ce qu'est un pécheur. Le pécheur n'a rien que du péché. Même quant à ses affections, Dieu n'est pas dans ses pensées, mais seulement lui-même. Ceci n'est pas l'amour qui était en Dieu et en Christ, et de qui le chrétien dérive son amour. Cette sorte d'affection aimable, vous la partagez avec un chien ou un chat ; car il y a des chiens et des chats vraiment aimables, qui ne sont pas du tout méchants. L'âme immortelle chez l'homme donne à l'affection une nature plus élevée ; mais l'homme est pécheur, ce que ne sont pas les bêtes ! Oui, l'homme a une âme immortelle, quel qu'il soit ou quelle qu'elle soit ; et c'est pour cette raison qu'il viendra certainement en jugement, ce qui n'arrivera ni aux chiens ni aux chats ni à aucun animal de la terre — de toute la terre, l'homme seul y viendra. On ne parle pas des anges, quoi que les anges déchus viendront aussi en jugement ; mais de tous les êtres de la terre, l'homme est le seul à être constitué de cette manière, et à être directement responsable devant Dieu.

1 Jean 3:6

Nous avons ici un tableau vrai et unique de Christ. Non seulement il n'y avait pas de péché en Lui, mais Il est venu pour ôter nos péchés quoi qu'il Lui en coûtât. Dès lors, ne Lui devons-nous pas tout ? et quelle pratique est conséquente avec les relations de grâce qui sont les nôtres maintenant ? « Quiconque demeure en lui ne pêche pas » (3:6), mais si quelqu'un ne demeure pas là et se tourne vers des voies détournées, faut-il s'étonner qu'il pêche ? Il ne marche pas en chrétien, s'il ne demeure pas en Christ. Personne ne pêche s'il jouit consciemment de la dépendance et de la confiance et des délices dans le Fils de Dieu. Qu'y a-t-il d'autre pour nous garder sûrement de pécher ? « Quiconque pêche ne l'a pas vu, ni ne l'a pas connu » (3:6). Ici l'apôtre ne parle que de nature et de caractère : il ne voit l'homme que selon sa nouvelle nature. L'autre nature, la vieille, est sa honte et sa douleur ; il condamne entièrement tout laisser-faire de cette nature chez lui et chez tout chrétien. Mais la nouvelle nature est caractérisée par Christ, et ne pêche pas ni ne peut pécher.

« Quiconque pêche ne l'a pas vu, ni ne l'a pas connu ». Pécher est incompatible avec un vrai amour pour Christ. Le péché est supposé être simplement un état dans lequel l'homme vit : ce qu'il fait est de pécher habituellement. Mais le pécheur n'a pas vu Christ et ne l'a pas connu. S'il avait réellement reçu Christ comme Fils de Dieu, il aurait cru en Lui. S'il l'avait ainsi connu, il aurait reçu la vie en Lui, et par conséquent il aurait haï le péché ; mis en possession de cette nature nouvelle et sainte, il aurait regardé à Christ et aurait dépendu de Lui pour qu'Il le garde du mal, comme Lui est juste. En dehors de Lui, on ne peut rien faire, ni porter aucun fruit pour Dieu. Une âme convertie peut être dans la servitude, être faible et malheureuse comme en Rom. 7:7-24 ; mais quand, par grâce, elle abandonne le moi comme entièrement et désespérément mauvais, et s'en remet à Christ et à Sa puissance en délivrance, elle est libérée de la loi du péché et de la mort et introduite dans la liberté chrétienne. Seul l'apôtre Paul entre dans ce processus d'émancipation. Notre épître le passe sous silence, et voit toute la famille de Dieu comme ayant une paix durable et établie sur un fondement proprement chrétien, les petits enfants y compris. La nouvelle vie en Christ est le thème principal.

De là vient l'aspect précieux du témoignage de l'apôtre Jean, qu'il donne de la part du Seigneur en Jean 14:20 : « En ce jour-là [le jour qui est depuis la Pentecôte], vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous ». Ainsi, quand ceci est réellement notre portion connue, c'est le nouveau « moi », non plus dans la chair ni redoutant le jugement à cause de mes manquements, mais Christ ressuscité est ma vie dans l'Esprit. Mais prenons garde de penser que ce changement est seulement une nouvelle compréhension dans nos pensées ; c'est une possession

réelle de la pensée de l'Esprit. Encore moins est-ce la loi qui réclame ce qui est juste de ma part ; mais la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort (Rom. 8:2).

1 Jean 3:7-8

Il est évident que, dans ces versets, l'apôtre va au-delà des convoitises et de la vaine gloire des hommes sans Christ, selon le tableau dépeint au chapitre précédent. Christ est placé devant tous les saints dans l'absence absolue de péché qui est la Sienne, et dans Son œuvre pour ôter nos péchés. Ainsi la racine du péché est entièrement mise à nu, le responsable du péché en personne étant mis en avant sans ambages, lui dont l'orgueil et l'indépendance rebelle vis-à-vis de Dieu sont reproduites chez ceux dont il est dit au v. 8 qu'ils sont « du diable ». Celui qui a été manifesté pour ôter les péchés de ceux qui sont Siens n'a pas moins été manifesté pour détruire les œuvres du diable, une destruction qui va bien au-delà des péchés de l'homme et qui inclut toute énergie malveillante tendant à déshonorer Dieu et à faire du mal à l'homme. Nous ne pouvons méconnaître que le Fils de Dieu est mis ici en opposition personnelle au méchant, comme au ch. 2 l'amour du monde est manifestement antagoniste de l'amour du Père.

1 Jean 3:9

Au v. 9 est montrée la cause secrète de la différence radicale. « Quiconque est né [ou : a été engendré] de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né [ou : a été engendré] de Dieu » (3:9). Il n'est pas question du premier homme, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme. La chair et le sang n'ont rien qui leur permette d'être la source de la vie nouvelle. La persuasion morale n'a pas plus de puissance que les ordonnances religieuses, car « ce qui est né de la chair est chair » (Jean 3:6). Il faut être né de Dieu ; or ceci a lieu objectivement par la foi en Son Fils, et par l'opération de Son Esprit par le moyen de Sa parole vivante. Ainsi le croyant est né de l'Esprit ; et ici il est également vrai que ce qui est né de l'Esprit est esprit (Jean 3:6). Il n'y a pas d'échange réciproque, ni d'amélioration ou de modifications des deux natures : chacune d'elles demeure selon sa source.

Ainsi il ne s'agit pas seulement d'être justifié par la foi, ni même seulement d'avoir le coeur purifié par ce moyen. L'œuvre d'expiation du Seigneur *pour* le pécheur, et l'œuvre de l'Esprit *en* lui, sont très vraies et très réelles ; mais il y a aussi une nouvelle vie, non pas du premier homme, mais du Second, qui est alors communiquée à son âme pour la première fois, alors qu'il était jusque-là mort spirituellement, comme le Seigneur l'enseigne clairement en Jean 5:24, 25. C'est ce qui explique le langage de l'apôtre ici, comment celui qui est né de Dieu ne pêche pas. Il est vu selon la nature divine dont la grâce l'a rendu participant (2 Pierre 1:4) ; et il est supposé avoir en horreur son vieux moi de péché, et vivre de la vie nouvelle qu'il a dans le Fils, étant en garde contre les ruses, les tentations et les incitations du diable selon toutes les manières qu'il a d'agir sur le vieil homme.

Du fait qu'il a la vie de Christ, sa responsabilité est et doit être de discerner, haïr et ne pas permettre l'activité de la vieille vie. Ici cependant, il n'est pas insisté sur la responsabilité, mais sur une nature vraie vis-à-vis d'elle-même (les natures sont faites pour cela). Et comme il a maintenant la nouvelle nature comme étant sienne de la part de Dieu, ainsi il vit en conséquence. Sans aucun doute, elle est entièrement différente de l'ancienne création déçue, mais sa foi reconnaît qu'elle n'est pas moins réelle et incomparablement plus importante. Sur cette base qui est tout à fait vraie, il est dit non seulement qu'« il ne pratique pas le péché », mais qu'« il ne peut pas pécher parce qu'il est né de Dieu » (3:9). La raison pour laquelle il ne pratique pas le péché est donnée : « parce que sa semence demeure en lui », c'est-à-dire la vie de Christ communiquée par la puissance de grâce de Dieu, qui n'est pas sujette comme l'ancienne création à la déchéance et à la mort ; c'est sa semence et elle demeure en lui. La nouvelle nature est incapable de pécher, et Celui qui l'a en Christ n'est caractérisé que par elle, le péché dans la chair étant ici entièrement ignoré, comme déjà condamné par Dieu pour son compte en Christ fait sacrifice pour lui sur la croix. Mais il n'est rien dit ici sur cette manière dont s'opère la délivrance divine, pas plus que de notre nature pécheresse. Il n'est parlé que

du croyant caractérisé par le nouvel homme. Mais le nouvel homme vit dans et par la dépendance de Lui qui est la source de cette vie. Quand le croyant cesse de marcher par la foi, en s'appuyant sur le Seigneur, la vieille nature se réintroduit et éclate en péché.

Cependant, tandis que nous n'avons la vie qu'en Christ, il est très important et très intéressant de voir le soin que le Saint Esprit prend pour maintenir le Fils devant nous objectivement, de manière à nous garder du mysticisme et de l'admiration de soi-même, ce qui est un piège si fréquent chez les âmes pieuses. Il fixe nos yeux sur l'espérance suprême d'être semblables à Christ quand nous le verrons comme Il est — ce qui n'était certainement pas le cas quand Jérusalem est tombée, selon le rêve extravagant et profane de l'école de J. S. Russell, quelle que soit l'importance de cet événement du point de vue providentiel. Voyez aussi la déclaration insistante : « en Lui il n'y a pas de péché », tellement est précieux, pour le cœur du croyant qui regarde à l'Homme, Christ Jésus, le contraste éclatant avec n'importe qui d'autre. Combien alors l'esprit a en horreur l'effort de Satan de baser une prétendue sympathie de Christ avec nous, sur la supposition mensongère que Christ pouvait pécher parce que Lui, le vrai Dieu, daigna unir la nature humaine avec Sa Dèité ! Le péché dans Sa nature est une insinuation des plus méchantes ; mais cela valait-il mieux d'enseigner que Sa naissance d'une femme Le mettait nécessairement dans une relation distante vis-à-vis de Dieu ? Ces deux erreurs, mère et fille l'une de l'autre, sont incompatibles non seulement avec la vraie expiation, mais avec Sa divine personne.

Neuvième méditation publique — 1 Jean 3:7-10

[Retour sur les versets déjà considérés, 1 Jean 2:29 à 3:6](#)

Nous saisissons l'occasion ici de revoir brièvement ce que nous avons déjà considéré au sujet des versets qui sont devant nous, pour en faire ressortir plus complètement les grands principes, et en s'encombrant de moins de détails. Ces principes sont d'une immense importance à tous égards, bien que la manière dont l'apôtre introduit le second des deux (principes) semble particulière ; mais c'est selon la sagesse de Dieu. Seule notre ignorance la fait paraître étrange. Ce que Dieu dit ou fait, soyons-en parfaitement assurés, doit être la meilleure manière de dire ou de faire.

Nous avons vu qu'au dernier verset du ch. 2, le sujet de notre justice est introduit pour la première fois dans cette épître. C'est ici que commence en effet notre justice, en principe et en pratique : en 1:9 nous avons eu Dieu juste, et la déclaration de cette merveilleuse vérité que Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et nous purifier de toute iniquité. La notion humaine de Sa justice serait qu'Il est strict pour condamner le mal. Mais Christ, par Sa mort expiatoire, a tout changé pour le croyant, et le pardon du croyant n'est plus une question de grâce en Dieu, mais de justice. La base de cela, c'est Lui-même — Jésus Christ le Juste, et Sa mort pour nos péchés ; l'effet de cette mort est que Dieu est en mesure d'agir non pas simplement en grâce en notre faveur, alors que nous ne méritons rien, mais en justice pour pardonner ce qui L'offense tellement : les péchés. Il est vrai qu'une fois nés de Dieu, nous renonçons aussi aux péchés ; nous avons appris à condamner le péché lui-même, et à nous condamner nous-mêmes comme ayant été coupables de péchés. Ne voit-on pas que c'est ce qui se passe chez le croyant dès le premier moment où il s'est tourné vers Dieu ? Il a horreur de lui-même et de ses péchés, comme par le passé il avait horreur de Lui. Il connaît très peu de choses, mais il le connaît personnellement et vraiment par l'enseignement de Dieu. Quand l'œuvre du Seigneur Jésus, et également Sa personne, sont reçues dans la puissance de l'Esprit, alors même le jeune croyant voit les choses clairement comme elles sont aux yeux de Dieu. Il commence à connaître non seulement les choses selon les yeux de Dieu, mais Dieu Lui-même dans Ses sentiments d'amour parfait envers ceux qui sont Siens.

Ici cependant, notre justice est affirmée comme étant inséparable de notre nouvelle naissance. Ceci effraye souvent ceux dont la foi manque de maturité, parce que naturellement ils se mettent tout de suite à regarder en eux-mêmes. Et voilà qu'ils n'y trouvent pas de quoi être satisfaits, et qui plus est, ils ne le pourront jamais. Ce que nous avons à faire en premier lieu, c'est de nous reposer

sur Christ qui a été fait notre justice. C'est donc là la direction de la foi. La foi ne trouve aucun objet auquel s'attacher en regardant à nous-mêmes ; cela n'apporte que l'expérience de notre faiblesse totale. C'est seulement quand Christ remplit l'œil spirituel, que Sa puissance s'accomplit dans notre infirmité (2 Cor. 12:9). C'est alors en effet que la justice pratique suit.

Or ceci est la partie de l'épître où l'apôtre revient à l'ensemble de la famille de Dieu, posant le principe que « si vous savez qu'Il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui » (2:29). Il a déjà été remarqué que la justice, soit en rapport avec Dieu au niveau suprême, soit en rapport avec nous en tant que nés de Dieu dans notre petite mesure, la justice, dis-je, est dans tous les cas conséquente avec la relation dans laquelle nous sommes. C'est justement la raison pour laquelle, bien qu'il ait introduit la justice au dernier verset du ch. 2, il semble immédiatement s'en détourner dans les versets du début du ch. 3 où il éclate soudain dans ces paroles merveilleuses : « voyez de quel amour le Père nous a fait don... ». Ainsi il englobe l'amour présent du Père et la gloire future dans la même faveur sans pareille envers les enfants de Dieu en ce qu'ils seront semblables à Christ, « car nous Le verrons comme Il est. Et quiconque a cette espérance en lui » (Christ), fondée sur Lui, « se purifie comme Lui (Christ) est pur ». Il est clair qu'il ne s'agit pas du chrétien qui est pur, autrement il ne lui serait pas demandé de se purifier ; mais Christ étant la norme, et *Lui* étant absolument pur, l'inconséquence de l'impureté chez quelqu'un qui suit Christ, c'est-à-dire quelqu'un qui a Christ comme sa vie et sa justice, lui fait sentir qu'il ne peut faire autrement que de se purifier de tout ce qui est indigne de Lui. Inutile de dire que, quand nous regardons à la conduite journalière, il y a trop souvent des manquements. Mais en règle générale, Jean ne s'occupe pas des imperfections, mais du principe, et il l'exprime donc dans toute sa simplicité comme il était en droit de le faire.

Car ceci est la bonne manière de considérer un principe, en ne s'occupant pas des complications possibles ou effectives. Si nous nous mettons à décortiquer à droite et à gauche et tout autour, nous ne pouvons jamais réellement voir le principe en face. Il risque d'être perdu dans nos considérations des circonstances. Mais un principe est au-dessus de toutes les circonstances si c'est un principe de grâce, et un principe de grâce fait nôtre en Christ tandis que nous sommes ici-bas. Ceci ne nous aide-t-il pas à voir pourquoi l'apôtre se met à déployer la grâce et la gloire les plus riches après avoir commencé à parler de justice pratique ? « Voyez de quel amour... » Pourquoi parle-t-il ainsi ici ? parce qu'il est besoin de toute cette grâce pour la justice pratique. Car comment cette justice maintiendrait-elle son cours constant sans cette source puissante ? Comment le chrétien, en étant au milieu du monde extérieurement et avec la chair au-dedans, pourrait-il trouver de bonnes dispositions pour persévérer dans la volonté de Dieu avec joie et confiance, à moins d'avoir l'assurance de Son amour parfait ? Son amour merveilleux est introduit juste au bon moment et au bon endroit, bien que cela puisse paraître un écart singulier d'avec le sujet de la justice dont il avait parlé avant. C'est pour introduire l'amour du Père qui est ce qu'il y a de mieux pour fortifier la justice pratique.

Nous n'exécutons jamais correctement nos devoirs envers Dieu ou envers autrui, si nous ne sommes pas par grâce au-dessus de nos devoirs. Si vous sombrez au-dessous de vos devoirs, vous manquerez toujours. Dans ce cas, il y aura inévitablement quelque chose que vous ne pourrez atteindre. Beaucoup de saints se contentent de marcher à petit pas en traînant. Ils sont tout à fait satisfaits d'avoir un bon espoir de ne pas être perdus. « Par la grâce de Dieu, j'ai humblement confiance qu'Il ne me jettera pas en enfer ; j'espère pour l'amour de Christ aller au ciel ». On s'en tient là, et on va tranquillement, comme si l'évangile ne donnait rien de plus. Mais ceci est-il conséquent avec la relation d'enfant vis-à-vis de son Père ? Combien on est loin de ce qui est ici révélé à la foi et qui est censé remplir déjà maintenant le chrétien de délices et d'une plénitude de joie sans fluctuation ! Un chrétien a droit à rien moins que cela. Pourquoi ? à cause de Christ ! Tout tourne autour de Lui pour le croyant. En conséquence c'est un appel à sa foi, et c'est ce qu'il faut. Il n'y a pas d'autre canal par lequel nous ayons reçu quelque bénédiction divine depuis que le péché est entré dans le monde. Qui a jamais reçu témoignage si ce n'est par la foi en ce que Dieu est en

Christ ? et ce que Dieu est en Christ pour le croyant, c'est un Dieu qui délivre. Lui seul délivre, mais jamais Il ne consentira à délivrer en aucune manière autre que par le Seigneur Jésus ; et le Saint Esprit, qui glorifie Christ, opère dans le chrétien pour le lui faire réaliser. Car la vérité, si bénie soit elle, est en dehors de lui, dépourvue de la puissance intérieure de l'Esprit de Dieu. Mais si l'on se repose sur Christ et sur Sa rédemption, le Saint Esprit le fait réaliser intérieurement, tournant même l'affliction la plus sévère en une joie excellente. Nous n'avons pas à supposer que les premiers chrétiens avait un privilège spécial de pouvoir avoir communion avec l'apôtre Paul quand il leur commandait : « réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; encore une fois je vous le dirai : réjouissez-vous ». Les enfants de Dieu goûtent bien peu cela aujourd'hui ; mais nous faisons bien de nous interroger dans nos âmes pour savoir si nous le faisons. Cherchons à ce que nous lisons dans la Parole puisse être réalisé effectivement en nous et en nos frères, selon la grâce de Christ qui est à eux et à nous.

C'est pourquoi il est alors insisté en termes ardents sur la nouvelle relation, et à quoi cela se ramène-t-il ? Sommes-nous simplement devenus étrangers et pèlerins comme Abraham ? Non ; nous sommes et avons à être tels, mais n'y a-t-il pas quelque chose qui va bien plus loin ? Abraham fut séparé des nations parce qu'elles étaient idolâtres. Lui et sa famille furent appelés à marcher à l'écart vers Dieu. Ils ne demandèrent pas pour cela un petit rempart, mais ils voulurent L'avoir Lui-même pour leur bouclier au milieu des ennemis qui les haïssaient à cause de leur séparation pour Son nom. Si seulement ils avaient accepté les mariages mixtes avec eux comme de bons concitoyens, et s'ils s'étaient engagés dans une communauté d'objectifs, participants à leurs amitiés et à leurs guerres, tout aurait été bien ! Le même principe s'applique maintenant. Mais les chrétiens ont perdu immensément en s'associant avec le monde, non moins excités que les gens du monde par les problèmes des Boers, de l'Allemagne, du Japon et de la Russie (*), etc. Qu'avons-nous à faire avec de telles associations ? Si nous n'étions qu'Anglais, cela nous occuperait et devrait nous occuper beaucoup. Si nous n'étions que des hommes dans la chair, s'en occuper serait clairement un devoir naturel, pour autant qu'on puisse parler de devoir pour l'homme pécheur, coupable et perdu. Or comme chrétiens, nous ne sommes pas à nous-mêmes, mais nous avons été achetés à prix (1 Cor. 6:19-20). Nous sommes sauvés et amenés à Dieu afin que nous ne vivions plus pour nous-mêmes, mais pour Celui qui pour nous est mort et a été ressuscité (2 Cor. 5:15). Nous sommes appelés à faire la volonté de Dieu pendant le peu de temps où nous sommes ici sur la terre au milieu d'un monde mauvais (1 Pierre 4:2-3). En conséquence nous avons une relation de beaucoup supérieure.

(*) note Biblique : on rappelle que ceci a été écrit dans les premières années du 20ème siècle

Abraham avait besoin de protection, et il l'a eue en Dieu sous le nom béni de « Tout-puissant ». Quel nom approprié de relation pour lui et les siens ! Ses ennemis étaient tous proches, et l'entouraient ; il allait aisément transpirer au dehors que sa semence devait déposséder l'Amoréen et les autres. Sans doute bien des Israélites pouvaient raconter que Dieu avait donné Canaan à leurs pères et à sa descendance pour toujours. En tout cas, le fait même de la venue d'Abraham et de son installation dans ce pays devait être un présage pour les Cananéens et les autres habitants. N'était-ce pas un avis donnant l'instruction de s'en aller, un avertissement avant jugement ? Pensez-vous qu'ils le prirent paisiblement ? Pendant longtemps, la race choisie fut peu nombreuse, mais la vérité allait se faire sentir au fur et à mesure qu'ils allaient croître et devenir forts, et plus spécialement après l'œuvre puissante de leur délivrance d'Égypte, quand leur nombre se multiplia en dépit de tous les efforts du méchant roi pour détruire les enfants mâles.

Les fils d'Israël furent ensuite conduits au Sinaï ; et avant même d'y arriver, au cours de leur rédemption d'Égypte (extérieurement bien sûr), Dieu leur indiqua qu'Il allait Se donner un nouveau nom. Ce qu'Il donna à Israël fut le nom de l'Éternel [Jehovah]. « Père » n'aurait pas été vrai, parce que cette grande nation était composée en majorité d'inconvertis. Il n'était pas du tout question de régénération par grâce. Ils étaient un peuple pris en charge par Dieu pour le gouverner, et gouverner n'implique pas nécessairement que les gens concernés aient la vie divine en eux. Un gouvernement suppose qu'il y a du mal à réfréner ; et Dieu prit le nom d'un gouverneur divin, le Dieu de leurs pères,

mais aussi maintenant « l'Éternel ». Au Sinaï, en tant que Sa nation, ils s'engagèrent à obéir à Sa loi comme condition de leur position et de Sa bénédiction. Mais Lui savait bien qu'ils ne se soumettraient pas, et s'écarteraient de plus en plus vers la rébellion. Hélas ! l'esprit charnel n'a pas d'autre principe que la propre volonté, et il ne se soumet jamais à Dieu. Au contraire il est inimitié contre Lui et déteste Sa volonté. C'est pourquoi il était tout à fait certain que tout irait à la ruine (Moïse en était tout à fait conscient), qu'ils abandonneraient l'Éternel, et suivraient avidement des dieux étrangers, en sorte qu'il faudrait qu'ils soient chassés de leur beau pays (Deut. 31). Quelle leçon solennelle pour toutes les nations que de voir un peuple pour lequel Dieu faisait autrefois les choses les plus puissantes et les plus heureuses, et qui maintenant était devenu non seulement rebelle, mais apostat, et puni en conséquence de manière publique et extrêmement sévère devant le monde entier par l'action de ses pires ennemis devenus les instruments de sa dégradation.

Or tout ceci se réalisa dans les voies de l'Éternel en relation avec les Juifs jusqu'à ce que le Fils de Dieu apparut ; bientôt il y eut pire, et il y a plus encore à réaliser. Mais Il apparut comme Homme, la seule manière dans laquelle Il pouvait apparaître en grâce et non pas en vain — la manière dans laquelle, selon l'Écriture, il était absolument nécessaire qu'Il apparaisse. Car dans cette nature qui, chez les autres, avait fait le mal constamment sous toutes les formes, Il ne vint pas simplement apporter Dieu dans le monde, mais en ôter le péché. Seulement dans les faits, cela n'allait pas se faire d'un coup. Entre temps la manifestation de la méchanceté incrédule des Juifs allait empirer par le refus de Jésus comme « l'Éternel-Messie », malgré les preuves surabondantes de la vérité données de Sa part. Néanmoins leur propre volonté invétérée et rebelle n'en voulait pas. Ils furent donc les instruments majeurs pour le mener à la croix. Même les Romains idolâtres ne le souhaitaient pas. Le nom de Pilate avait été connu pour sa dureté et sa sévérité parmi les gouverneurs Romains ; mais Pilate brille plutôt par comparaison avec le Souverain Sacrificateur des Juifs, leurs anciens et leurs scribes, et tous les autres des Juifs. Il n'y avait pas de différence entre les masses et les classes supérieures du peuple ; ils étaient tous remplis d'inimitié et de méchanceté contre leur propre Messie, aveuglés qu'ils étaient par la volonté charnelle. Voilà ce que les gens appellent le « libre arbitre », ou « volonté libre ».

Oui, c'est la liberté de volonté pour Satan et pour le pécheur. En tant qu'homme, quel droit peut-il avoir à avoir une volonté libre [= libre arbitre] ? N'est-il pas tenu, en tant que créature intelligente, à servir Dieu ? Revendiquer l'exercice de la volonté libre est donc irrationnel. En tant qu'homme déchu, n'est-il pas esclave de Satan ? N'est-ce pas là la condition dans laquelle vous et moi et tous les autres hommes sont nés et ont vécu jusqu'à ce que Dieu nous donne d'être mis sous sentence de mort pour nos âmes, et de recevoir par la foi une vie nouvelle en Celui qui est descendu du ciel ? Et Lui, le Fils de Dieu et Fils de l'homme, tandis qu'Il exerçait Son ministère sur la terre, Il a fait connaître à Ses disciples qu'il y avait un nom nouveau que Dieu révèle comme le Sien aux croyants, le même nom que Lui, Christ, connaissait et aimait, non seulement à ce moment-là, mais de toute éternité — le nom de *Père* ; Lui le connaissait de droit divin, et nous par la grâce souveraine.

Tel est le fruit de l'amour qui a atteint nos cœurs autrefois enténébrés et auquel il est fait ici référence : nous ne sommes pas simplement pardonnés et justifiés, mais nous sommes appelés enfants de Dieu. Le second verset, sinon le premier, dit nettement que nous le sommes. Ce n'est pas seulement un nom qui correspondra à la réalité dans le ciel ou dans l'état de résurrection. « Nous sommes *maintenant* » enfants de Dieu. On a déjà souligné que l'apôtre ne nous applique pas le terme de « fils », mais celui d'« enfants ». Les traducteurs de la version autorisée anglaise [qui ont utilisé le terme de « fils »] étaient des savants admirables, mais pour traduire correctement l'Écriture, il faut avoir la vérité dans son âme et la dépendance continuelle de l'Esprit qui l'a écrite. S'ils avaient eu à faire à n'importe quel autre livre, ils l'auraient traduit correctement ; mais leurs préjugés théologiques les ont entravés ici ou là dans la traduction de la Bible. Leurs erreurs semblent être issues principalement de l'habitude. Leurs fautes ne proviennent pas d'un manque de connaissance, mais de préjugés issus de la tradition. Ils ont trouvés des prédécesseurs de renom qui avaient traduit d'une certaine manière, et ils ont suivi la même ornière. « Enfants de Dieu », qu'y a-t-

il de plus étroit comme relation avec Lui ? L'homme ne peut pas faire de quelqu'un qui lui est étranger son enfant ; Dieu le peut, et c'est ce qu'Il fait. Telle est maintenant la relation de grâce. Christ n'a pas seulement appelé Dieu Son Père, mais voilà que Son Père est notre Père ; et Il ajoute « Son Dieu est notre Dieu » après avoir porté comme victime expiatoire le jugement de nos péchés et être ressuscité d'entre les morts. Car Il est très remarquable que Christ ne s'adresse pas normalement à Lui comme Dieu, mais comme Père. Une fois ressuscité d'entre les morts et l'œuvre de la rédemption accomplie, Il ne dit pas simplement « votre Père », mais « votre Dieu ». La force de l'expression est extrêmement frappante si l'on compare au moment où le Seigneur a dit « mon Dieu, mon Dieu ». Aux jours de Sa chair, et avant ces paroles sur la croix, quand Il parlait de Lui ou qu'Il s'adressait à Lui, Il disait toujours : « Père ». Après avoir été fait péché, et par conséquent après avoir été abandonné de Dieu, Il recommence à dire « Père », avant même qu'Il meure, afin que nous sachions que tout ce qui était contre nous était réglé. Car Il était descendu sous ce jugement infini avec nos péchés sur Lui, et dans Son esprit Il avait la conscience que c'en était fini et accepté, de telle sorte qu'Il pouvait dire « Père » avant le moment de la mort, parce que c'était virtuellement fini. La résurrection était la preuve publique que tout était paix ; mais avant de partir, Il dit « Père, entre tes mains je remets mon esprit ».

En accord avec cela, nous avons ici ce merveilleux privilège. « Le Père nous a fait don » du titre d'« enfant de Dieu ». Cela en donne le caractère ; et pour qu'il soit plus clair que le don qui nous a été fait est celui d'une nature, et non pas seulement d'un titre, il ajoute : « Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu ». D'une manière générale il avait été dit auparavant que, comme Lui est juste, le juste [c'est-à-dire, quiconque pratique la justice] est « né de Dieu » (2:29).

Tout ceci est extrêmement important pour que soit posée une base ferme et sûre pour notre justice ; car il ne s'agit pas du tout d'une obligation d'accomplissement de certains devoirs pour arriver à la justice. C'était le terrain où se trouvaient les Israélites. La loi plaçait devant eux certains devoirs qu'ils étaient tenus d'accomplir pour acquérir la vie. Cependant, ils ne les ont jamais accomplis. La loi ne pouvait donc que les condamner. Il en va tout autrement du chrétien. Ceci devient clair quand nous avons l'assurance d'être enfants de Dieu, et de ce qu'Il est notre Père selon la manière dont Christ Le connaissait (Lui, selon le droit qui Lui revenait comme personne divine, et nous, seulement par grâce).

Mais n'y a-t-il aucun devoir à notre charge ? et si oui, lesquels ? — Les devoirs à notre charge sont ceux des enfants de Dieu. Nous sommes introduits dans une relation plus élevée qu'aucun devoir. Avoir la position d'enfant de Dieu, cela peut-il se comparer avec le fait de remplir un devoir, quel qu'il soit ? Nous sommes donc toujours au-dessus de nos devoirs. Nous sommes introduits dans une proximité de Dieu que jamais nous ne pourrions acquérir en accomplissant un quelconque devoir. Nous avons reçu le titre d'enfant de Dieu par la grâce souveraine quand nous étions dans le pire état, des enfants de colère comme aussi les autres (Éph. 2:3). Il nous a donné la vie dans le Fils (5:11).

Pour beaucoup, c'est une vérité bénie d'apprendre que nos devoirs découlent d'une relation existante, au lieu qu'il faille les accomplir pour gagner cette position. Nos devoirs ne nous introduisent pas dans cette relation ; c'est la relation qui décide du genre de devoirs qui lui conviennent et qui lui sont dus. Notre relation proche et bénie (nous ne pouvions pas en avoir de plus proche) découle du fait que nous sommes maintenant Ses enfants. C'est un fait constant, que rien ne peut altérer, sauf quand quelqu'un qui a professé être chrétien montre qu'il n'y en avait aucune racine chez lui, parce qu'il a abandonné Christ ; et dans ce cas, cela témoignera contre lui lors du jugement. Mais évidemment, c'est un principe général et facile à comprendre quand on regarde les devoirs naturels. C'est pourquoi le monde a toujours tort dans ses notions d'éthique, parce qu'il ne base pas du tout le devoir sur une relation. Au contraire elles font découler le devoir de la force morale de l'homme ; elles supposent l'homme capable de faire son devoir s'il le veut ; et par conséquent tout ce qui se trouve dans le devoir de l'homme, il peut le faire s'il choisit de le faire. Ce qui est triste, c'est certainement que l'homme manque entièrement à ses devoirs envers Dieu ; or les philosophes ne s'en soucient guère. L'erreur montre combien le système d'éthique n'a pas sa source

dans la révélation, mais relève simplement de l'homme déchu. Il n'y a dedans, aux yeux de Dieu, ni la vérité de Dieu, ni la réalité de l'homme.

Voyons un père ou une mère à titre d'illustration. Quel est le fondement du devoir de l'enfant vis-à-vis de ses parents ? C'est la relation. C'est parce qu'il est un enfant de son père qu'il est tenu d'aimer celui qui l'a engendré, et de lui obéir. Personne ne peut se mettre à la place du père. Si l'enfant commence à regarder d'autres personnes comme aussi proches de lui que son père, ou à les laisser usurper sa place, il est clair que tout est faux et erroné. — Il y aussi la relation de mari et femme ; et ici, quoi de plus évident ? Le devoir de l'homme est de l'aimer, d'une manière qui ne revient à personne d'autre, même si elle est quelquefois un peu éprouvante ; et le devoir de la femme est de lui obéir, même si quelquefois il y a des choses à endurer.

Les devoirs sont tout à fait indépendants des simples circonstances qui passent. Ils ne sont pas non plus l'affaire de la volonté de l'homme ou de la femme. Quels que soient leurs pensées et leurs sentiments, l'obligation du devoir découle de la relation. Qu'on fasse son devoir ou non, la relation est ce qui crée et commande le devoir. Chez un serviteur, il y a un peu du même principe, mais naturellement de manière plus distante et plus faible, spécialement de nos jours où les serviteurs sont enclins à se lasser de leurs maîtres, et où les maîtres et maîtresses sont prêts à se séparer de leurs serviteurs, quelquefois pour peu de chose. En soi, c'est en effet, comme nous lisons en Jean 8, une relation temporaire, et non pas une relation qui demeure. Mais d'autres relations demeurent pour la vie, et elles illustrent donc mieux les relations que la grâce a établies pour n'avoir pas de fin.

La Parole de Dieu nous donne le droit de croire cela. Mais tant que la chair demeure en nous, nous avons besoin de grâce (« mais Il donne une plus grande grâce », Jacq. 4:6) pour accomplir les devoirs propres à notre relation, que ce soit avec Dieu, ou entre nous et nos frères. La moindre relation implique un devoir correspondant. Mais les relations de toute importance dépendent des droits suprêmes de Dieu. Et ici Dieu a pris une place d'amour incomparable : « Voyez de quel amour » [litt.: « Voyez de quel genre d'amour », ou « de quelle manière d'amour »] ; cet amour est entièrement au-delà de toute affection que l'homme puisse jamais concevoir. Il n'était possible que pour Dieu ; et Il nous fait ce don sous le nom de Père, selon que le Seigneur Jésus Le connaissait et qu'Il l'a communiqué après être mort et ressuscité, — le Père, qui est véritablement autant le Sien que le nôtre. C'est pourquoi possédant cette bénédiction qui est au-dessus de toute pensée de l'homme, nous sommes maintenant encouragés par elle à remplir les obligations que cette relation fait naître.

N'y a-t-il pas un lien étroit entre cette relation et la justice ? Ne voit-on donc pas tout de suite la grande convenance et la beauté, autant que la force spéciale donnés par ce lien pour maintenir la justice [pratique] : être conséquent avec notre relation ? Car ici plus que jamais, la relation est mise en relief dans toute sa réalité, et sa grâce présente et riche ; et elle est aussi maintenue constamment jusqu'au moment de la présence du Seigneur, quand, Le voyant comme Il est, nous Lui serons semblables. Tout cela fournit ainsi un éclairage très complet et divin sur le sujet, et d'une manière aussi inattendue qu'indispensable, conçue et appropriée pour donner de l'énergie au devoir de justice pratique, et pour procurer en permanence joie et consolation en toutes circonstances.

Prenez le cas du danger couru quand nous abandonnons notre relation, et que nous nous mettons à douter de ce que nous soyons enfants de Dieu : ne sommes-nous pas mûrs pour le monde et pour la complaisance vis-à-vis du péché ? Il n'y a rien d'étonnant à ce que nous nous tournions vers de mauvaises voies si nous ne jouissons pas d'une relation présente, vivante et éternelle avec Dieu ; mais si nous en jouissons, il n'y a pas d'excuse pour le péché. La motivation réside dans la nouvelle nature, le nouveau lien et le genre d'amour le plus puissant. Car la nouvelle nature peut être vue en rapport avec la relation, ou agissant par elle-même en dehors de cette relation. Mais la voie complète et normale est d'amener à la fois notre nature et notre relation à avoir de l'influence sur notre conduite à cet égard ; et c'est ce que l'apôtre Jean fait à sa manière si remarquable dans la parenthèse de ces trois versets, entre les deux fois où il traite de la justice.

Ayant ainsi introduit l'amour du Père et notre relation en tant qu'enfant, avec sa brillante espérance, il revient au côté moral, et teste le péché jusqu'à sa racine, comme il ne l'avait pas encore fait. Il ne qualifie pas le péché de « transgression de la loi » (*), et cela pour la meilleure des raisons. Il va le traiter d'une manière beaucoup plus vaste que simplement en rapport avec la loi ou les Juifs. Ceux-ci étaient habitués dans une mesure à la justice et à l'injustice, bien qu'elles ne fussent comprises que de travers et superficiellement à cause de leur incrédulité. Il en était parlé dans leurs Écritures qu'ils avaient l'habitude de lire, et ils ne pouvaient que s'étonner de la profondeur de la parole de justice de la part du Seigneur Lui-même quand Il était ici-bas et qu'Il brilla comme la vraie lumière.

(*) note Biblique : contrairement à la traduction de la version autorisée anglaise.

Or qu'est-ce que les païens connaissaient de la justice ? Ils n'avaient aucune relation consciente avec Dieu, qui leur était un Dieu inconnu. Le seul sentiment moral en présence de leurs vains objets de vénération, c'était la crainte. Mais ils n'avaient pas la moindre idée que Dieu fût un Dieu d'amour. Leurs dieux étaient des protecteurs du vice et de l'infamie, et ils ne s'élevaient jamais au-dessus de l'égoïsme. Si jamais ils descendaient sur terre vers l'homme, c'était pour prendre l'un ou l'autre comme favori, et cela pouvait devenir bien pire qu'un favori, parce qu'ils étaient vraiment honteux dans leurs voies immorales. En matière de religion, la civilisation grecque a-t-elle jamais fait mieux que des dieux ignobles ? De Zeus jusqu'au bas de l'échelle, avaient-ils un dieu qui n'était pas mauvais ? Leurs dieux n'étaient qu'un reflet amplifié d'eux-mêmes. Mais ici nous avons la vérité de Dieu, et cette vérité opérant en grâce souveraine pour bénir sans le moindre mérite de notre part. Le chrétien ne peut que prendre le terrain du mal et de la ruine complets chez le premier homme, et de la justice et de la grâce parfaites en Christ. Toute la vertu, l'efficace et la bénédiction viennent de Dieu qui donne tout libéralement à la foi en Christ. Qu'est-ce que Dieu pourrait faire de mieux envers le croyant qui renonce à lui-même et à tous les obstacles, pour ce qui regarde la confession du nom de son Seigneur et Sauveur et la jouissance de la proximité bénie de sa relation avec le Père, dans une vie nouvelle donnée par grâce ?

Que le croyant soit juste en tant que né de Dieu, et qu'en conséquence il partage avec Christ la haine de Dieu à l'égard du péché, c'était déjà beaucoup ; car l'action découle de ce qu'on est (*). Et quiconque pratique la justice est né de Dieu, et il connaît ainsi qu'il a la proximité de relation par le fait qu'il est l'objet de l'amour spontané et parfait du Père. Ainsi la nature et la relation se donnent la main et vont ensemble, et c'est ce que l'apôtre nous explique ici. Mais maintenant, ayant introduit tout le côté brillant, ainsi que sa réalité présente et son espérance excellente, il se met à insister sur l'incompatibilité inéluctable de la nature de Dieu vis-à-vis de tout péché, que ce soit en Christ ou en nous.

(*) note Biblique : on remarque l'opposition radicale de la Parole de Dieu avec la philosophie existentialiste

« Quiconque pratique le péché, pratique aussi l'iniquité [marche sans loi, sans frein] ; et le péché est l'iniquité » (3:4). « Commettre le péché » est une expression dont on se sert habituellement en rapport avec un acte particulier de péché, comme quand on dit qu'un homme a commis un péché. Mais « pratiquer le péché » [ou : « faire le péché »] comme ici, signifie que c'est à la fois le principe de l'homme et sa pratique ; car il n'y a rien d'autre réellement chez l'homme que la pratique du péché. C'est sa nature. De qui parle l'apôtre ? De tout homme naturellement. C'est exactement ce que l'homme fait aux yeux de Dieu. Ce n'est pas simplement le cas des Gentils, mais aussi des Juifs ; car sous ce jour, il n'y avait pas de différence, bien qu'ils s'opposassent toujours tellement l'un à l'autre, se livrant habituellement à la haine et au mépris mutuels. Avant que Dieu soit pleinement révélé en Christ, où y avait-il place pour une quelconque pensée de se glorifier ? La place de l'homme comme pécheur est dans la poussière.

Qui alors est le pécheur, sinon tout homme en tant que tel dans son état naturel ? N'était-ce pas votre vie et la mienne avant d'apprendre à connaître Christ ? Dieu était inconnu à nos âmes, sauf dans une certaine frayeur de Lui, la peur qu'Il nous jette un jour en enfer. Si Dieu n'était pas dans nos

pensées, le péché y était. Quel est alors son vrai caractère ? C'est l'iniquité [marche sans loi, sans frein], le principe de la propre volonté et de l'indépendance totale de Dieu. L'homme trouve qu'il n'est pas si facile que cela, maintenant, d'être indépendant des autres hommes, et il n'a aucune difficulté à être entièrement indifférent à Dieu ! Quel état de folie, méchant et terrible ! Dieu n'est dans aucune de ses pensées ; c'est le péché. Dès l'instant où l'on introduit une définition du péché telle que celle révélée ici, elle s'applique à n'importe qui, Juif ou Gentil. Le Juif revendiquait la justice, parce qu'il était sous la loi ; mais le résultat en était que, s'il péchait, il avait une culpabilité supplémentaire de violation d'une loi connue, et d'une loi qui était la loi de Dieu. Il était donc « transgresseur », ce qu'un Gentil ne pouvait pas être, parce qu'un Gentil ne connaissait rien de la loi comme règle générale ; la plupart d'entre eux n'en avaient même pas entendu parler. Ce serait donc une erreur d'expression que de qualifier un Gentil de transgresseur. L'Écriture ne le fait jamais, mais elle appelle les Gentils « iniques » ou « pécheurs » ; par exemple Gal. 2:15 parle de « pécheurs d'entre les nations ».

Mais maintenant nous avons l'iniquité mise à charge contre le Juif ; s'il ne croit pas en Christ, il est aussi inique [sans loi, sans frein] avec toute sa vantardise sur la loi, parce que le fait qu'il pêche démontre qu'il vit réellement sans Dieu. Tant que le temple était là, il pouvait y aller et offrir son sacrifice ; tout Juif pouvait le faire. Les hommes, même les pires d'entre eux, aiment bien avoir un peu de religion. Caïn n'avait pas simplement le monde à aimer quand il commença de l'aimer, mais il avait la religion du monde selon l'idée de l'homme. Il n'était pas du tout le genre de personne à ne pas avoir son église ou sa chapelle. Il était strict en ce qu'il apportait un sacrifice à l'Éternel selon son invention ; mais dans ce sacrifice il n'y avait rien qu'une insulte à Celui qui seul peut dire comment Il faut Lui rendre culte, et il s'y joignait une ignorance absolue de son état de péché. Il apportait des fruits et des fleurs de la terre. Les gens font un peu ça lors des enterrements. C'est un grand jour pour les fleurs, nous le savons, même jusqu'à la tombe ; et quant au principe, peut-on concevoir quelque chose de plus monstrueux que des fleurs sur un cercueil ? Cela masque complètement la solennité et les conséquences de la mort. Qu'est-ce que la mort pour le saint, sinon déloger pour être avec Christ ? Et qu'est-ce que la mort pour le pécheur, sinon le glas qui annonce un jugement juste et inévitable ? Pour lequel des deux, les fleurs sont-elles appropriées ? Il n'est pas étonnant de voir des gens du monde, sensibles, signaler à leurs amis « ni fleurs ni couronnes ». En tout cas il n'y a guère de mode plus folle ou sans cœur, quoi qu'elle soit assez naturelle pour les jardiniers, et peut-être bonne pour le goût et le commerce, mais non pas pour autre chose.

« Quiconque pratique le péché, pratique aussi l'iniquité ; et le péché est l'iniquité ». La traduction de la version autorisée anglaise est fort différente [« Quiconque commet le péché, transgresse aussi la loi : car le péché est la transgression de la loi »], mais comme on s'est déjà arrêté sur la question, il n'y a guère à ajouter. Le péché n'est pas la transgression de la loi, mais il est l'iniquité [marche sans loi, sans frein]. Tel est le vrai sens. On ne peut pas légitimement traduire autrement. Ce qui a prévalu ici est totalement erroné ; cela est basé sur ce qu'on fait de la loi la règle de vie pour le chrétien, au lieu que ce soit Christ, et c'est justement ce que font les gens qui ne comprennent pas les Écritures. « Et vous savez que Lui a été manifesté, afin qu'Il ôtât nos péchés ; et il n'y a point de péché en Lui » (3:5). L'apôtre introduit tout de suite ce qui est exactement le contraire. Où faut-il regarder pour trouver quelqu'un d'entièrement dépourvu d'iniquité ? Il n'y en a eu qu'Un, et son identité était si évidente, qu'il était inutile de Le nommer. Oui, nous savons que le Seigneur Jésus a été manifesté pour ôter nos péchés. Combien cela convenait pour une personne divine, qui est en même temps véritablement homme ! Il avait en effet horreur du péché, et comme il est dit immédiatement après qu'il soit parlé de Son œuvre, « il n'y a point de péché en Lui ». Ce n'est pas seulement qu'il n'y avait pas de péché chez Lui avant Sa venue ici-bas, ni qu'il n'y en avait plus maintenant qu'Il est ressuscité, mais « il n'y a point de péché en Lui ». C'est une vérité absolue. Comme il n'y en a jamais eu à aucun moment, il ne pourra jamais y en avoir. Cependant, Celui qui était sans péché, est justement Celui que Dieu a fait péché, afin que nous qui étions effectivement pécheurs, nous devinssions justice de Dieu en Lui (2 Cor. 5:21). Le verset qui dit qu'Il « a été fait péché afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui », se réfère à l'acte unique qu'Il a accompli et au but de Sa mort expiatoire ; tandis que le

verset qui dit qu'« il n'y a point de péché en Lui » se réfère au caractère immuable et saint de Sa vie, si particulièrement manifesté et spécifiquement testé dans ce monde. C'est là que cela était manifeste à tout œil, sauf à ceux qui étaient aveugles ou qui voyaient de travers.

« Quiconque demeure en Lui ne pèche pas » (3:6). Il n'y a pas d'autre remède contre le péché que de demeurer en Lui, dans une dépendance et une confiance constantes. La sauvegarde, ou ce qui nous préserve, ne se trouve pas dans le fait d'avoir invoqué le nom du Seigneur. Il est excellent de commencer par cela, mais il y en a beaucoup qui disent aujourd'hui « Seigneur, Seigneur » et qui seront ignorés en ce jour-là (Matt. 7:21-23 ; 25:11-12). Demeurer en Christ est le test d'une foi vivante en Christ, qui n'est ni vide ni vaine, mais opérante par l'amour (Gal. 5:6), comme cela était dit aux Galates qui aimaient tant la loi. Et il ne pouvait pas en être autrement. « Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi [c'est-à-dire le vieil homme], mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20). Il n'a pas honte de nous appeler frères (Héb. 2:11) ; Il a prouvé Son amour pour nous jusqu'à toute extrémité d'une manière essentielle, mais qui n'était appropriée ni au Père ni au Saint Esprit. Le Père et le Saint Esprit ne se sont jamais incarnés pour manifester une obéissance absolue dans la vie, et dans la mort pour endurer le jugement de nos péchés par la main de Dieu. Christ l'a fait. Il y a là un motif très puissant, spécialement parce qu'une nature juste est communiquée, ainsi qu'une relation d'une telle proximité de Dieu, que seulement l'amour suprême du Père pouvait la concevoir et la donner.

1 Jean 3:7

Nous arrivons maintenant aux versets que nous n'avons pas encore considérés. « Chers enfants, que personne ne vous égare » (3:7). Y a-t-il un sujet sur lequel on se trompe plus fréquemment que celui-ci ? Y a-t-il un sujet sur lequel les gens ont davantage tendance non seulement à s'égarer, mais encore à égarer les autres qui leur font confiance ? Le seul secours est en Christ, en Sa parole, en Son Esprit. À quoi peut bien servir l'instruction dans ce cas ? Même la piété n'aide guère, à moins qu'en même temps il y ait véritablement le « demeurer en Lui ». « Séparés de moi, vous ne pouvez rien faire » (Jean 15:5). C'est la raison pour laquelle, si nous demeurons ainsi en Lui, le méchant ne peut pas nous nuire, bien que nous soyons toujours exposés à ses ruses, sans être cependant ignorant de ses artifices. Il n'a pas peur de nous, mais il a peur de Christ son vainqueur. Mais notre foi, et le fait de demeurer en Christ, mettent Christ entre le diable et nous, et cette résistance le met en fuite. Notre vieille nature, la chair, n'a pas été transformée en une bonne nature par le moyen de la grâce et de la vérité. La chair, la pensée même de la chair sont incurablement mauvaises ; et Dieu a exécuté, dessus, la condamnation pour notre compte à nous qui croyons en Christ comme sacrifice pour le péché. Et maintenant qu'Il est mort et est ressuscité, Il nous donne de Sa vie de ressuscité, une nouvelle création, non pas l'ancienne création améliorée, car elle a été mise de côté pour toujours et jugée à la croix de Christ. Qu'est que Sa vie ? Y a-t-il jamais eu un seul péché pour la ternir ? Y a-t-il jamais eu une souillure, si petite soit-elle, qui soit jamais entrée en Lui ? Ceci est la vie que nous avons maintenant ; et c'est pourquoi la joie de l'amour du Père repose sur nous comme étant Ses enfants, les enfants de Dieu le Père. Nous avons donc la nouvelle nature, qui est une nature juste, avant même que nous ayons à pratiquer la justice qui est le cours normal de cette nature, autant que l'injustice lui est étrangère.

Avec l'Israélite, on avait à faire à l'homme sous la loi et ayant une nature pécheresse. La loi supposait ces penchants chez lui ; il était donc entouré d'interdictions de tout côté. Il ne devait pas reconnaître les faux dieux, ni avoir d'image du vrai Dieu. Le culte était exclusivement réservé au Dieu invisible, mais seul vrai Dieu, qui avait conduit Israël hors d'Égypte, et dont il fallait ne pas prendre le nom en vain. L'Israélite ne devait pas prendre ce qui appartenait à autrui, ni même convoiter qui que ce soit ou quoi que ce soit qui appartenait à son prochain. Il devait garder le sabbat le septième jour, et honorer ses parents, le tout sous peine des plus sévères sanctions. Pourquoi cela ? Parce qu'ayant par nature la volonté de Dieu en aversion, il était injuste. La loi offrait la vie et la mort, — la vie à l'obéissant, la mort au désobéissant. « Maudit qui n'accomplit pas les paroles de cette loi, en les

pratiquant ! Et tout le peuple dira : Amen ! » (Deut. 27:26). La mort était donc passée sur Israël depuis bien longtemps. Mais le jour vient bientôt où eux aussi vivront ; et « pratiquer la justice » suivra. L'âme qui pratique la justice, la nature qui aime la justice, a une nouvelle vie en Christ que Dieu donne dans Sa grâce indépendamment de quoi que ce soit de notre part. C'est Son Esprit qui opère en nous la repentance, et le fait de croire l'évangile. C'est par cette vie nouvelle que commence la nouvelle responsabilité chrétienne. Nous sommes appelés à marcher de manière conséquente avec Christ de qui est la vie juste donnée à notre âme. « Celui qui pratique la justice est juste comme Lui aussi est juste » (3:7). C'est Sa nature, tout comme l'homme déchu pêche.

1 Jean 3:8-9

L'apôtre devient maintenant plus ferme, et regarde à la source du mal. « Celui qui pratique le péché est du diable » (3:8). Il a montré la source de la bénédiction ; maintenant il regarde à la source originelle du péché. Ce n'est pas simplement ce qu'Adam et Ève ont fait, mais ce que le serpent a insufflé dans leurs cœurs. De quoi le diable s'est-il toujours occupé depuis, sinon d'ajouter au péché de la tête de race de nouvelles injustices chez chacun des membres de la race ? Ici il est dit : « celui qui pratique le péché est du diable ». Il est le conducteur auquel l'homme appartient. L'homme peut se vanter de ses ancêtres, mais il y a un autre ancêtre, qui n'est pas littéralement son père ; mais l'homme déchu a pratiquement fait de Satan son dieu. C'est ainsi que l'Écriture l'appelle le dieu de ce siècle, le chef de ce monde. Combien il est vrai que « celui qui pratique le péché est du diable » ! Ce n'est pas comme quelque chose de jeté à la hâte à la figure de l'homme, mais ce n'est rien moins que la vérité de Dieu. Non seulement il est un homme pécheur, mais « il est du diable ». « Car dès le commencement le diable pêche », c'est-à-dire dès l'instant où il n'a plus été satisfait d'être un ange de Dieu, mais qu'il s'est établi indépendamment de Dieu dans son orgueil. Dès ce moment-là, il a eu son commencement en tant que diable. Ceci eut lieu bien sûr après sa création en tant qu'ange. Une nouvelle fois ici, nous voyons que « dès le commencement » ne signifie pas « au commencement ». « Au commencement » est dit de la Parole, le Fils, dans l'éternité avant la création, ou, comme dans le cas du « au commencement » de Gen. 1:1, cela vise une action de Dieu, non Son existence. « Dès le commencement », indépendamment de comment cela a eu lieu et de où cela a eu lieu, c'est depuis le temps où la personne en question s'est manifestée. « Dès le commencement » de Christ (Luc 1:2), c'est depuis le temps où Christ s'est manifesté Lui-même. « Dès le commencement » du diable, c'est quand il a manifesté non pas ses qualités angéliques, mais d'abord son orgueil contre Dieu, et ensuite sa méchanceté, qui est le sûr effet de l'orgueil chez les autres également.

« C'est pour ceci que le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruisît les œuvres du diable » (3:8b). Ceci ne paraît pas signifier exactement la même chose qu'ôter nos péchés. Il n'y a pas lieu de douter que ce grand but concerne aussi exactement le même moment ; mais nous devons nous rappeler que la mort de Christ comporte bien davantage que simplement ôter nos péchés. Ceci est tout pour nous ; ou en tout cas, tout ce qui est de la grâce de Dieu commence pratiquement avec Son œuvre pour ôter nos péchés. Mais Il est devenu esclave de Dieu, et ainsi Son champion contre Satan, l'adversaire perpétuel de Dieu et de l'homme ; et Christ a été manifesté non seulement pour nous réconcilier avec Dieu par Sa mort, mais pour détruire tout ce que Satan avait opéré au cours de sa méchante histoire. Et c'est ce qu'Il fera. Satan s'occupe beaucoup de guerres, de famines, de tremblements de terre, de pestes, etc. comme cela ressort du début du livre de Job, et autres. Entre temps, Dieu redirige pour le bien toutes ces choses que Satan fait pour le mal. Mais il y a tout le temps chez lui des mauvais coups, une activité incessante pour faire des dégâts, comme il y a un amour incessant de Dieu pour faire du bien à tous ceux qui L'écoutent, spécialement dans ce qu'Il révèle du Seigneur Jésus. « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché » (3:9a). La justice est sa vie pour la pratique, comme elle l'est pour la piété. Le croyant est caractérisé par la nouvelle nature qui ne pêche pas. Supposons le cas d'un homme qui a été esclave dès sa naissance, et voilà qu'une fois, un anglais plein de bonté s'interpose et le délivre de ceux qui le retiennent captif. L'homme devient directement un homme libre selon la loi anglaise, ce qui n'est pas un mince privilège pour un esclave. Quand ultérieurement il pense et parle de lui-même, pense-t-il encore qu'il

est un esclave ? pas du tout ; loin de lui cette pensée ! Il l'était autrefois, mais maintenant il est un homme libre. On peut objecter que le vieil homme existe encore dans le chrétien ; mais la réponse est que Dieu l'a libéré de ce vieil homme par la mort de Christ — de sorte qu'il reste suffisamment de vérité dans cette illustration pour en permettre l'usage ici. Hélas ! ce qui est spirituel n'est pas aussi facile à comprendre et à éprouver que ce qui est naturel.

« Quiconque est né [ou : a été engendré] de Dieu ». C'est le point de départ. Être né de Dieu est le commencement réel, non pas dans les conseils divins, mais celui de Son œuvre effective dans l'âme. L'apôtre ne parle pas de l'autre vie, mais il parle bien nettement de tous ceux qui sont nés avec une nature qui ne pèche jamais. Notre affaire n'est pas de laisser la vieille nature dehors, mais de la maintenir sous la puissance de la mort de Christ, mortifiant tout qui lui appartient et ne lui faisant jamais grâce pour opérer activement. Nous pouvons manquer, et cela arrive par notre faute ; mais nous avons le Saint Esprit habitant en nous pour s'opposer à la chair, et nous sommes toujours inexcusables quand nous tombons ainsi. Mais au départ la justice est notre principe, et elle est aussi un fait béni, parce que nous l'avons comme notre nouvelle nature. Nous ne l'attendons pas comme un prix accordé du dehors, comme les Israélites. La grâce souveraine l'a déjà faite nôtre, non seulement *pour* nous comme ce qui en est de la justification selon les expressions de l'apôtre Paul (Rom. 4:25 ; 5:8, 9, 18), mais *en* nous, une nouvelle nature comme nous voyons ici. Dieu nous a donné la bénédiction ; et c'est pourquoi nous avons à agir de manière conséquente avec elle, regardant à Dieu la source, et au Seigneur Jésus par qui nous avons cette justice pour demeurer en Lui, afin que nous portions beaucoup de fruit à la gloire du Père (Jean 15:5, 8) tout le long du chemin.

« Quiconque est né [ou : a été engendré] de Dieu ne pratique pas le péché, parce que sa semence demeure en lui » (3:9a). Ce n'est pas seulement qu'il ne doit pas pécher, mais il ne le fait pas [ou : « pratique pas »]. Toute créature agit selon sa nature ; et la nouvelle nature du chrétien est telle qu'il ne peut pas pécher ; à en juger par cette nouvelle nature, elle ne pèche assurément jamais. Le péché est la triste inconséquence qui permet à la nature dépravée de faire son chemin, ce qui est clairement contraire à la volonté de Dieu, qui voudrait qu'elle soit tenue dans la mort de Christ. Ne sommes-nous pas morts au péché dès le début, quand nous sommes passés de la mort à la vie ? (3:14 ; Jean 5:24). Notre baptême n'en rend-il pas témoignage ? (Rom. 6:3-11). Ce qui est impur et ce qui est mort devrait être hors de vue, et même complètement chassé de nous. « Et il ne peut pas pécher, car il est né de Dieu » (3:9b). C'est clairement en vertu de la nouvelle nature que l'apôtre parle si péremptoirement.

1 Jean 3:10

« Par ceci sont [rendus] manifestes les enfants de Dieu et les enfants du diable : quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu ». Mais il y a un test supplémentaire à l'égard de l'amour, et l'apôtre ajoute : « et celui qui n'aime pas son frère » (3:10). Si cette absence d'amour est le caractère de quelqu'un, cela montre qu'il n'a jamais eu la nouvelle nature qui aime la justice et vit en elle.

Je désire attirer l'attention sur le langage extrêmement incisif de l'apôtre en rapport avec ces deux catégories de personnes. Beaucoup d'excellents chrétiens ont l'habitude de refuser aux saints le droit d'exercer un tel jugement ; et à l'appui de leur dire, ils citent l'interdiction de notre Seigneur en Matt. 7:1-2 : « Ne jugez pas afin que vous ne soyez pas jugés : car, du jugement dont vous jugerez, vous serez jugés ; et de la mesure dont vous mesurerez, il vous sera mesuré ». Or en faisant cette application, ils ne sont pas sages ; car le Seigneur ne blâme pas du tout ici le discernement spirituel des personnes ou des choses, qui est un privilège clair et important du chrétien pour sa propre conduite, pour le secours ou l'avertissement des autres. L'apôtre établit pareillement (1 Cor. 2:15) que l'homme spirituel (en contraste avec l'homme naturel) juge, ou examine, toutes choses, mais que *lui* n'est jugé par personne. L'avertissement du Seigneur aux disciples visait la mauvaise habitude de critiquer qui si souvent conduit à suspecter de mauvais motifs sans fondement et contrairement aux saints instincts de l'amour. Mais l'amour serait étouffé par l'idée que nous ne devrions pas juger qui sont les enfants de Dieu. S'il nous est interdit de les discerner, comment pouvons-nous les

aimer ? Or justement le contexte prouve que nous pouvons et devons juger ; car le Seigneur suppose que non seulement c'est faisable, mais c'est juste et nécessaire quand Il dit « ne donnez pas ce qui est saint aux chiens, ni ne jetez vos perles devant les porcs » (Matt. 7:6). Si nous sommes ainsi tenus de discerner l'impur, combien plus nous revient-il heureusement de reconnaître les brebis et les agneaux de la pâture de Dieu, et de les aider dans l'amour selon leurs besoins et selon notre mesure !

Mais nous n'avons pas besoin d'aller au-delà du verset qui est devant nous pour voir où se trouve la vérité sur cette question. « Par ceci sont [rendus] manifestes les enfants de Dieu et les enfants du diable ». L'apôtre regarde la différence comme suffisamment claire. Comme d'habitude, il s'intéresse à des preuves toutes simples, claires et pratiques ; il ne s'embarrasse pas hypocritement de choses sans importance qui pourraient permettre pour un temps d'échapper à la détection. Il attire l'attention de la famille de Dieu de manière pressante vers ce qui a constamment de la valeur et de l'intérêt pour eux tous. Il n'y a pas de réelle difficulté à se former un saine jugement à l'égard de ceux dont la conduite nous est connue, soit qu'ils marchent dans la justice ou qu'ils marchent dans l'injustice. Il est inexcusable de suspecter un mal caché là où aucun mal n'est apparent, tout autant que de mettre au crédit d'autres personnes une excellence imaginaire. Un jugement juste, surtout dans une application d'ordre général comme celle-ci, agit sur une base qu'aucune âme droite et pleine de grâce ne pourrait mettre en question.

Bien que l'homme marche en hésitant et sous une vaine apparence, il n'en est pas ainsi, ni ne devrait en être ainsi avec le chrétien qui a le devoir très clair d'agir convenablement sur la base de sa relation avec Dieu et avec ses frères. Car il a à faire régulièrement chaque jour soit avec des enfants de Dieu, soit avec des enfants du diable. L'amour divin qui opère en lui ne peut être indifférent ni aux uns ni aux autres ; mais cet amour prend une forme entièrement différente selon chacun. L'apôtre en tout cas ne voyait aucun obstacle sur le chemin, et il encourage le chrétien à agir pour Dieu aussi bien que pour eux, et il voulait le préserver de se former hâtivement des jugements sur des bases obscures et incertaines. « Par ceci sont [rendus] *manifestes* les enfants de Dieu et les enfants du diable ». La justice et l'amour ont des effets visibles devant tous. Ils sont tous les deux manifestes chez les enfants de Dieu ; et il est également manifeste qu'ils ne sont pas chez les enfants du diable, mais qu'on y trouve plutôt les qualités opposées.

Il est tristement intéressant de s'informer comment se fait-il que les saints puissent glisser dans une erreur grave au point de les amener à pervertir un passage de l'Écriture et à en négliger d'autres. Car nombreux sont les passages qui considèrent comme certain que même les croyants les plus simples sont capables de reconnaître leurs frères et de les aimer, et qu'ils se sentent aussi tenus de gagner les négligents et de les éloigner du danger fatal qui les guette, et d'avertir ceux qui méprisent et se moquent. C'est la ruine de la profession chrétienne de justifier une présomption si destructrice du devoir chrétien. Le monde est religieux, et l'église est encore plus mondaine, de telle sorte que la confusion marque l'état actuel des saints qui sont mélangés avec ceux qui n'ont rien de commun sur le plan spirituel et qui ne peuvent qu'entraîner toujours plus bas dans leurs ténèbres ceux qui devraient être dans la clarté et la liberté pour le Seigneur. Car qui douterait qu'un saint ne peut pas élever son associé inconverti au niveau de la communion avec les pensées de Dieu ? Ou qu'y a-t-il de plus certain et de plus banal que, si le naturel est mis au joug avec le spirituel, le poids mort du naturel fera sombrer le spirituel dans une conformité plus ou moins grande avec ses propres pensées et ses propres voies ?

Dixième méditation publique — 1 Jean 3:11-17

[Retour sur 1 Jean 3:10](#)

La dernière phrase du v. 10, comme nous l'avons remarqué, est un chaînon de transition de la justice vers l'amour. Les gens mettent ces deux choses en opposition l'un avec l'autre, mais elles sont parfaitement unies en Christ, qui est la perfection à la fois de la justice et de l'amour. C'est pourquoi

cela est tout à fait applicable au chrétien, du fait que Christ est la vie du chrétien. Nous recevons réellement et en vérité, par la foi, cette vie qui était dans le Seigneur Jésus Lui-même, non pas la vie d'Adam que tous les hommes possèdent, mais la vie nouvelle que personne ne possède tant qu'il n'a pas cru au Seigneur Jésus. En tant que vie, elle ne peut présenter aucune marque extérieure tangible ; encore moins se présente-t-elle de manière visible pour nous, quoique par le moyen de ses opérations et de ses effets, nous sachions où elle existe. S'il en est ainsi de la vie naturelle, combien moins peut-on l'attendre de la vie supranaturelle ou spirituelle ? Nous ne devrions pas demander la vie, ce qui reviendrait à montrer que nous ne savons pas ce qu'est la vie ; pourtant, aussi difficile soit-il de définir la vie, chacun sait quand la vie s'en va et que la mort s'installe. La mort peut opérer avant que nous délogions, et elle le fait depuis que le péché est entré dans le monde. Nous sommes mortels, mais la mort survient quand le caractère mortel aboutit à son terme. Tout le monde peut dire, en règle générale, si un homme ou un animal quelconque est mort. On connaît des exceptions en certaines occasions, et probablement que toute règle comporte des exceptions, et toute vérité est sujette à difficultés. Mais il n'y a aucun risque que la Parole de Dieu fasse réellement obstacle à l'intelligence spirituelle. Sans doute il y a une difficulté insurmontable pour ceux qui n'ont aucune connaissance de Dieu ; mais cette connaissance est communiquée par la foi de Christ. « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent, seul vrai Dieu, et Celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (Jean 17:3).

Qui sont ceux qui ont reçu la nouvelle nature ? Tout chrétien, et dès le commencement ; et les chrétiens l'ont maintenant dans sa forme la plus complète, car même notre Seigneur ici-bas a parlé d'avoir la vie en abondance pour nous. « Moi, je suis venu afin qu'elles [mes brebis] aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance » (Jean 10:10). Inutile de dire « plus abondamment » : « abondamment » est tout ce que le Seigneur dit réellement. Mais quelle différence cela fait ! La vie que les disciples possédaient quand notre Seigneur était ici-bas n'a jamais poussé ouvertement à rompre avec le temple et avec le système Juif. Mais quand notre Seigneur Jésus qui daigna s'assujettir au système Juif quant à la loi, fut mort et ressuscité, qu'avait-Il plus à faire avec la loi ? Il aurait été absurde de parler de Christ ressuscité montant au temple ou prenant part à quelque cérémonial Juif, qu'il s'agisse de fêtes ou de tout le reste. Exactement la même chose était applicable aux disciples doctrinalement. Ils ne le réalisèrent pas tout de suite. Nous avons tendance à être lents à apprendre ces grands changements. Mais la vie ressuscitée de Christ est dans le croyant, et par elle il est mort à toutes ces choses. Christ n'est pas seulement mort pour nos péchés, mais Il est mort au péché qu'Il n'a jamais eu en Lui-même, mais qui nous concerne au plus haut point. Christ n'a plus rien à faire avec le péché ; Il est mort au péché une fois pour toutes. Lui-même, durant tout Son temps ici-bas, n'a pas du tout été affecté par l'action du péché. Ce que le péché a suscité dans Sa vie n'a été que de la douleur et de la pitié pour ceux qui étaient ainsi fourvoyés. Mais quand Il est mort, l'œuvre puissante que Dieu pouvait faire, a été faite par le Seigneur Jésus.

Même quand Il reviendra en gloire, ce ne sera, pour ainsi dire, que la prolongation des vertus renfermées en Christ crucifié, d'une manière publique et puissante ce jour-là. Ainsi cette nouvelle vie, bien que n'étant pas du tout de nature tangible extérieurement, est une vie de puissance indissoluble. La puissance lui est donnée par le Saint Esprit. C'est un esprit non pas de crainte, mais de puissance, d'amour et de sobre bon sens. Les apôtres devaient recevoir de la puissance. Il ne fallait pas seulement qu'ils soient témoins pour d'autres, mais ils devaient apprendre pour eux-mêmes des choses bien plus grandes qu'ils ne pouvaient pas encore supporter. Ces choses vinrent au jour quand il y eut, non pas simplement la vie de résurrection, mais le Saint Esprit descendu du ciel. Il ne faut pas confondre ces deux choses, ni confiner Son action à des langues, des miracles ou quelque autre de ces pouvoirs, qui n'étaient que des justificatifs extérieurs. La puissance intérieure de l'Esprit Saint était beaucoup plus grande que n'importe lequel des signes extérieurs accompagnateurs. Les signes extérieurs furent retirés quand l'église faillit et s'effondra quant à l'amour, la vérité et la lumière. Comment Dieu aurait-Il pu continuer d'apposer Sa marque d'approbation sur un état de choses indigne ? Même l'église d'Éphèse fut menacée, car elle avait abandonné son premier amour quand Jean écrivait. Et après le départ de Jean, cela devint l'état de choses général. Car les apôtres étaient un grand frein au déclin qui s'installait si fortement.

Il vaut la peine de s'arrêter ainsi sur la vie nouvelle, car c'est elle qui unit la justice pratique et l'amour actif chez le croyant. L'apôtre ne parle pas ici de l'amour de Dieu, bien que cela vienne plus loin, mais de notre amour ; de la même manière, il ne parle pas de la justice en Christ, qui est en justification en dehors de nous-mêmes, mais il parle de notre justice. Il est clair que cette justice consiste en de bons fruits. Or comment peut-il y avoir de bons fruits sans un bon arbre ? Certainement dans notre état naturel, on trouve tout sauf du bon fruit ; notre état naturel n'est qu'un mauvais arbre portant de mauvais fruits. Pour produire du bon fruit, il faut que la vie divine nous soit communiquée, comme dans le cas des arbres mauvais auxquels il faut faire une bonne greffe afin qu'ils produisent du bon fruit. Il ne peut pas en être autrement, et c'est de cette vie, la vie éternelle que Jean s'occupe. Il ne s'occupe pas de justice pour nous qui n'en avons pas, et que nous obtenons en Christ, mais de justice dans ce qui produit notre justice journalière. Les gens peuvent ne pas aimer la vérité, mais ici on la trouve dans les paroles de l'apôtre.

Après tout, c'est trop solennel pour être traité à la légère, car personne n'est réellement chrétien sans avoir à la fois la justice en dehors de nous en Christ, et la nature juste au-dedans de nous, qui est la nouvelle nature en vertu de ce qui est propre à Christ. Il y a donc deux choses, ce qu'on appelle « objectif » (au dehors), et ce qu'on appelle « subjectif » (ce que nous sommes), car les chrétiens ont nécessairement la vie de Christ. Or cette vie ne diffère pas de Lui-même. C'est la vie qu'Il nous donne pour vivre en elle et par elle, exactement la même vie que Christ avait et était.

1 Jean 3:11

Il commence donc ainsi : « car c'est ici le message que vous avez entendu dès le commencement ». Vous vous rappelez peut-être qu'au v. 5 du ch. 1 nous avons une phrase semblable : « c'est ici le message que nous avons entendu de Lui ». Mais ici c'est plus précis. Ce n'est pas « avant le commencement », mais « dès le commencement ». Dans les deux cas cela rend le message décisif. Ce que les hommes y ont ajouté n'a pas de valeur. Ce qui demeure, c'est la vérité immuable du christianisme pratique, et elle est d'autant plus importante qu'elle est radicalement opposée aux idées qui prévalent parmi les hommes. En particulier elle contredit ouvertement la notion de développement, comme on l'appelle. Il est tout à fait faux qu'il y ait développement, et cette notion est encore plus mauvaise dans les choses divines que dans les choses naturelles. C'est une conjecture païenne répétée récemment en rapport avec la nature. Elle nie la puissance et la volonté de Dieu qui a déterminé des espèces. Car la fixité des espèces comme dans les autres lois dites lois de la nature, est le vrai principe de la zoologie (non pas une classification humaine basée sur des ressemblances superficielles). C'est pourquoi l'idée de développement est en désaccord avec la création à tous égards — c'est-à-dire avec les droits de Dieu en création ; combien il est humiliant qu'une idée aussi téméraire des païens puisse resurgir ! Cette idée était tout à fait naturelle pour ceux « ceux qui ne connaissent pas Dieu » (1 Thes. 4:5), qui sont plongés dans l'ignorance. Elle a existé longtemps avant Darwin et ses comparses. Il semble qu'elle soit maintenant la grande folie des soi-disant « philosophes » et de ceux qui leur courent après, les serviteurs empressés d'une idée sortant purement de l'imagination. Or bien que cette idée soit mauvaise à l'égard des créatures inférieures, il ne serait guère important, sauf pour les droits de Dieu, de savoir comment on pense qu'une souris ou un singe ou aucune créature semblable se soient développés. Mais quand cela touche à l'homme et aux relations de l'homme avec Dieu, avec l'idée qu'on puisse être issu d'une algue ou de n'importe quoi d'autre qu'il leur a plu de qualifier d'originel dans la nature, il est grave de noyer ainsi la conscience et la responsabilité, et les revendications de Dieu à l'égard de l'humanité, Sa race (Actes 17:29). L'incrédulité de la théorie la rend intolérable, et il vaut bien mieux en parler ouvertement et clairement.

Il y a ici un sujet vivement intéressant, parce que « c'est ici le message » comme dans l'introduction du ch. 1 qui suit la manifestation de l'amour divin et de la vie divine dans le Fils de l'Homme sur la terre. Il y avait là au ch. 1 le message que Dieu est lumière, avec les conséquences que cela a pour nous, et c'est là certainement une vérité du christianisme autant que Dieu est amour ; en effet cela a été affirmé avant que soit effectivement déclaré que Dieu est amour.

Pourtant le fait que Dieu est amour est clairement implicite dans les quatre premiers versets ; mais ce n'est pas annoncé formellement avant le ch. 4. Mais il était très important que l'homme amené à Dieu dans Sa grâce souveraine n'oublie jamais que Dieu est lumière. Le fait que nous recevions la vie éternelle en Christ ne devait pas rendre facultative la sainteté pratique. Notre nouvelle bénédiction de la part de Dieu est censée rendre le péché aussi haïssable à nos yeux que ce que Dieu l'a montré être quand Il a abandonné le Seigneur Jésus en train de porter ce fardeau intolérable. S'Il nous a déjà donné une bénédiction inestimable, nous ne pouvons échapper à la responsabilité morale de marcher comme étant dans la lumière. C'est aussi un grand privilège. Combien il est béni que nous qui étions des créatures de ténèbres à cause du péché, nous soyons transportés dans cette merveilleuse lumière (1 Pierre 2:9), non pas quand nous irons au ciel, mais déjà maintenant dans ce monde, et que nous soyons appelés à marcher en conséquence. Si nous étions envoyés pour marcher sans que notre Père veille constamment sur nous, cela nous dépasserait, parce qu'il faudrait rompre avec Dieu toutes les fois que nous péchons. Le péché interrompt la communion, mais il ne détruit pas la vie de Christ. Sa vie diffère de toute autre vie en ce qu'elle ne peut pas être anéantie. Elle est éternelle par nature. C'est là une très grande consolation pour nous, bien que ce soit un appel solennel à nos cœurs et à nos consciences.

L'apôtre dit donc « c'est ici le message que vous avez entendu dès le commencement ». C'est alors [dès le commencement] que Christ est venu en amour, et qu'Il nous a donné la vie ; l'appel a suivi, non pas seulement de croire en l'amour de Dieu en Christ envers nous, mais l'appel à s'aimer l'un l'autre comme Lui nous a aimés.

C'était une bénédiction, et un appel merveilleux digne de Christ ; et cela suppose un changement complet pour nous et en nous. S'il y a quelque chose qui caractérise l'homme déchu, c'est bien d'être toujours au centre de ses pensées et de ses sentiments. Nous sommes ce que nous recherchons et ce qui a de la valeur pour nous. Le moi n'est certainement pas l'amour. C'est pourquoi le monde dans son parler spécial le nomme « numéro un ». Pour l'homme, le « numéro un » n'est pas Dieu, mais c'est le pauvre moi déchu et misérable ; lui est le dieu propre à chaque homme. Car le numéro un doit assurément être la place de Dieu pour mon âme, et il le serait si je n'étais pas un homme déchu et pécheur. Or maintenant le Seigneur met fin à toute cette distance par l'appel de la grâce. En tout cas c'est le fruit de la venue de Dieu en Christ pour être Celui qui nous bénit — Celui qui nous bénit non seulement par une œuvre accomplie pour nous, mais dans une vie qui nous a été donnée. Ainsi le christianisme pratique consiste à vivre à Dieu et selon Sa Parole, — non seulement à se reposer sur Christ et sur Son œuvre faite en dehors de nous, mais aussi à avoir Christ en nous. Les deux sont vrais, et vrais dès les premiers jours. On ne peut rien y changer, sinon pour le mal. Mais ce message fut entendu « dès le commencement ». Il est bien clair que « dès le commencement », ce n'est pas « au commencement » quand la Dêité seule existait ! Il n'y avait même pas d'ange pour écouter, encore moins un homme. Mais avoir entendu « dès le commencement », c'est évidemment depuis le temps où Christ était ici-bas. Et ce n'était pas un simple appel à aimer son prochain comme soi-même (comme le faisait la loi).

Quand il était dit d'aimer « notre prochain », il faut interpréter « notre prochain » comme désignant avant tout les Juifs. Ils n'aimaient pas les Gentils. Quand il s'agissait de Gentils venant se réfugier sous les ailes du Dieu d'Israël, les Juifs n'avaient peut-être guère de difficultés. On pouvait les compter comme « prochains » par grâce. Mais ces « prochains » Gentils étaient relativement peu nombreux, surtout si l'on compare le nombre de ces personnes par rapport à tout le reste de l'humanité. Ruth est venue se réfugier sous la protection du Dieu d'Israël. Bien qu'elle ne fût pas de la lignée d'Abraham, elle fut mariée à un Israélite hautement considéré, et c'est lui qui lui donna de faire partie de la lignée d'où serait issu le Berger d'Israël, le Seigneur Lui-même. De telles personnes étaient pratiquement des Israélites. Mais il n'est pas nécessaire de discuter davantage ce point. Car chacun sait combien « aimer son prochain » était tristement rétréci avant la venue du Seigneur. Le Seigneur lui donna de l'extension quand un scribe qui lui parlait souleva la difficulté : « Qui est mon prochain ? » Voilà ce qui arrive quand la vérité est présentée clairement et que les auditeurs ne

peuvent pas s'en débarrasser facilement : ils posent des questions destinées à mettre dans l'embarras. Le Seigneur prononça donc la belle parabole du bon Samaritain. Quel coup porté à l'orgueil juif ! Ce n'était pas la parabole du « bon Israélite », mais du « bon Samaritain ». En quoi réside sa force ? Le Samaritain ne rencontra pas un autre Samaritain ayant besoin de secours, mais un Israélite dont chacun se détournait sauf le Samaritain. Même un Lévite ou un sacrificateur virent l'homme souffrant et s'en détournèrent : ce n'était pas leur affaire ; ils ignoraient complètement leur prochain, et ils l'ignoraient parce que sa détresse réclamait de l'amour et de la compassion. Mais le Samaritain ne se comporta pas de la sorte ; il banda ses blessures et pourvut à son entretien. N'était-ce pas une figure parlante du Seigneur Lui-même ? et d'autant plus bénie que le Seigneur la donnait justement avec cette portée ! Celui qui est venu ici-bas pour être « esclave » ne craignait pas d'être abaissé jusqu'à avoir l'apparence d'un « Samaritain ». Il était venu porter les péchés en Son corps sur le bois, et les porter tout seul, en souffrant pour eux, Lui le Juste pour les injustes, pour les effacer définitivement. Rien d'étonnant qu'Il n'ait pas eu honte d'être un Samaritain dans la parabole : Quelle bassesse pour les Juifs de le qualifier ainsi !

Or voilà maintenant un amour d'un nouveau genre. Il a la saveur de l'amour même de Dieu. À qui Son amour se montre-t-il pleinement ? À Ses enfants. Qu'un pareil amour soit peu perçu, montre à quel point la chrétienté s'est éloignée. Les chrétiens les plus faibles prennent fort à cœur les pécheurs en danger de périr, mais ils ne se soucient guère de savoir si les saints de Dieu Le glorifient ou non, Lui et Son Fils. On fait grand cas de la conversion des pécheurs, et l'on relègue tout le reste à un rang secondaire. Qu'il est triste de s'en tenir là ! Est-ce le sentiment de Dieu ? Était-ce tout ce dont Son Fils se souciait quand Il était sur la terre ? Il fut révélé comme l'objet de l'amour divin et de la faveur divine dans toute sa course, avant de porter nos péchés sur la croix ; mais en quoi n'aima-t-Il pas les enfants de Dieu ?

Or maintenant nous sommes à Sa place, sauf quant à l'expiation. Nous sommes enfants de Dieu, et l'amour qui reposa sur Lui repose sur nous, comme le Seigneur le dit à la fin de Jean 17. Cela dépasse entièrement ce que la plupart des enfants de Dieu considèrent pour eux-mêmes. Bien sûr ils ne nient pas que cela ait été dit, mais ils ne semblent pas le comprendre ; parlent-ils et agissent-ils comme si ces paroles leur indiquaient le modèle de leur privilège et de leur devoir ? La conscience d'être pareillement aimés se traduit en amour envers ceux qui en sont autant les objets que nous.

Il est important de comprendre qu'un amour tel que le Sien était quelque chose d'entièrement nouveau. Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que les enfants de Dieu reçurent la tâche de s'aimer l'un l'autre. Le Seigneur l'établit comme un « commandement nouveau ». C'était en effet quelque chose de nouveau d'apprendre que Dieu allait former une famille, une famille réunie en un, à partir des enfants de Dieu dispersés au loin. Jamais pareille chose n'était arrivée. Or c'est ce que Dieu fait sous deux formes distinctes. Dans les écrits de Jean on trouve l'unité de la famille ; dans ceux de Paul, l'unité du corps de Christ. Les deux se combinent, en tout cas, comme étant l'unité divine de deux manières différentes : L'une provient de ce que Christ a apporté la nature de Dieu pour la donner ici-bas, pour que ceux qui la reçoivent, Ses enfants, soient rassemblés en un ; l'autre, l'unité du corps, parce que Christ est glorifié dans le ciel, et que nous sommes unis par l'Esprit avec Christ en haut. C'est l'unité de la Tête et du corps. La Tête du corps est l'Homme glorifié, et le centre de la famille est Jésus le Fils de Dieu ; Christ en haut est tous les deux.

Nous avons ici ensuite les limites de cet amour, — s'aimer l'un l'autre. Ce n'est pas l'amour dans l'évangile allant au devant de l'homme perdu ; cet amour n'a rien à faire avec la loi, ni avec l'amour du prochain ; c'est l'amour dans une relation divine avec la famille de Dieu. L'amour pour les enfants de Dieu s'applique pareillement envers ceux qui sont aux bouts de la terre et envers ceux de notre entourage dans notre pays. Ils sont tous pareillement membres du corps de Christ. Ces vérités sont là pour être pratiquées autant à l'égard de quelqu'un qui est loin qu'à l'égard de quelqu'un qui est près ; vous ne pouvez les mettre de côté sauf au risque de méconnaître la Parole de Dieu, ou de combattre contre elle, et d'attrister le Saint Esprit qui est en nous pour que la volonté de Dieu soit accomplie dorénavant.

1 Jean 3:12

Ceci donne l'occasion à l'apôtre de creuser plus profondément. Il met en contraste très fort les enfants de Dieu et les enfants du diable, en remontant pour tous les deux à la racine de cet état. Non content de les appeler mauvais, enfants de colère comme aussi les autres, il les qualifie ici d'« enfants du diable ». On arrive là à un point-clef d'importance terrible. Il est remarquable de voir qu'il se réfère aux premiers temps de l'homme déchu sur la terre, après qu'Adam et Ève eurent des enfants, et il commence par l'aîné de leurs deux fils. « Non pas comme Caïn était du méchant » (ce qui est la manière correcte de traduire). Le « qui » n'a rien à faire là, et ne fait qu'affaiblir. Caïn ne doit pas être notre modèle, sinon pour le fuir. Et pourquoi ? Il « tua son frère ». Voilà où l'a conduit sa méchanceté. Ce n'était évidemment pas de l'amour, mais de la haine ; et c'est ce que Jean veut montrer. Il ne veut pas laisser d'espace intermédiaire entre l'amour et la haine. Il ne veut acquiescer à aucune de ces pensées mélangées auxquelles certains semblent se complaire. Tout sentiment de ce genre qui vise à excuser Caïn, est un compromis avec la vérité. Il est de la plus grande importance de savoir qu'il faut une cassure nette entre ce qui est de Dieu et ce qui est du diable. Voilà où l'apôtre nous amène ici.

Or il est remarquable que la grande portée de la vérité ici, soit montrée par Caïn qui fut à la tête de deux innovations. Il a été le premier à établir une religion naturelle. Caïn ne faisait pas partie de ces gens qu'on qualifie d'irreligieux, si l'on entend par là qu'il n'avait pas de religion. Il était ce qui correspond de nos jours à une personne fréquentant régulièrement son église ou sa chapelle. C'était simplement la religion de la nature, et il ne s'est absolument pas posé la question dans son âme de savoir si son offrande convenait à son propre état ou si elle était selon la pensée de Dieu. Les gens en général ne se posent pas ce genre de question. « Leurs parents allaient là » et cela suffit pour la plupart. Ils ont été baptisés enfant, ont fait leur confirmation, ont pris les sacrements ; ou selon un autre langage, ils sont devenus membres de leur église ou de leur congrégation. On suppose que tout cela est ce qui convient à un homme de bonne tenue. Les Jésuites vont même plus loin quand ils disent « pour la plus grande gloire de Dieu » : c'est la base qu'ils donnent à leurs ambitions sans cœur, sans scrupule et méchantes. Ils jurent d'obéir à leur Général, s'il déclare que tel ou tel moyen aide à promouvoir ce but ; comme le Général agit pour le pape, et non pas simplement avec le pape, quelquefois ils vont bien plus loin que le pape, mais ils prétendent toujours que c'est pour promouvoir leur seigneur, la gloire du pape.

Ainsi pour son acte d'hommage, Caïn n'avait aucune idée de ce qui lui convenait pour s'approcher de Dieu. Il semble avoir eu la pensée qu'il n'y avait rien de mieux ici-bas que les fleurs et les fruits que Dieu a faits dans ce beau monde. C'était pourtant un monde déchu ; et ils étaient tous des bannis du paradis. Oh ! combien cela fut vite oublié, et la cause de ce bannissement fut encore plus vite oubliée ! Caïn oublia le péché de rébellion qui obligea moralement Dieu à prononcer la sentence d'exil sur le premier couple. N'était-ce pas son devoir religieux d'offrir ce qu'il pensait être le meilleur du produit de la terre ? Il était sans doute horrifié par le sacrifice de son frère Abel. « Regardez-le ; rendez-vous compte de sa stupidité : aller offrir un petit agneau et le tuer devant l'Éternel ! Réfléchissez un peu ! Combien Il doit trouver cela choquant ! Quelle cruauté que cet acte ! Quel mal cet agneau a-t-il fait ? Pourquoi les premiers nés du troupeau, et de leur graisse ? Il s'est sûrement trompé quant au caractère de l'Éternel. Trouve-t-Il plaisir au sang et à la graisse ? Trouve-t-Il plaisir à ce qu'on tue une pauvre créature innocente à qui Il avait donné la vie ? ».

Voilà, en particulier, les sujets sur lesquels on raisonne en général beaucoup ; c'est exactement la base de la religion naturelle en tout genre et de tout temps. C'est une religion que l'homme élabore par ses raisonnements sur ce qui convient à lui et aux autres en rapport avec Dieu. Mais dès l'instant où l'homme en est la seule source, il n'y a rien de Dieu dedans, sinon la prétention de l'homme et sa profession.

Et qu'en était-il d'Abel ? Abel a eu la foi de peser ces choses en profondeur. Il avait au moins réalisé le terrible état d'être un pécheur aux yeux de Dieu ; car Abel, on peut en être sûr, avait appris

de son père et de sa mère ce que Dieu avait dit au sujet de la chute. Il avait appris que Dieu avait parlé d'Un autre qui devait intervenir, la Semence de la femme pour accomplir l'œuvre qu'aucune créature ne pouvait faire : détruire le serpent et sa semence, qui était des ennemis. Mais il y avait plus que cela ! Ce n'était pas peu de chose pour Abel d'apprendre que Dieu avait revêtu ses parents avec des habits de peau, au lieu de feuilles de figuier. Pour Caïn c'était sans importance. Mais Abel reconnaissait qu'assurément il y avait une grande vérité derrière ce fait. La mort ! C'est là qu'il voyait sa portée. La mort ! être vêtu du fruit de la mort, et non de ma propre mort, qui est le salaire du péché, mais de la mort d'un autre et de quelqu'un de si mystérieux ! Lorsque nous aussi nous croyons, l'Éternel dans Sa grâce dirige nos regards sur le seul vêtement pour l'homme et la femme déchus et pécheurs, qui malgré leurs feuilles de figuier (des vêtements de la nature) étaient nus à tous égards dans leur péché. Auparavant leur nudité était en toute innocence, mais maintenant leur transgression effrontée était mise à nu. Leur recours rapide à une couverture de feuilles de figuier trahissait qu'eux aussi, avaient des remèdes qui n'étaient pas meilleurs que ceux de Caïn. Seulement, Dieu avait corrigé les choses pour eux, et ils avaient accepté la correction. « L'Éternel Dieu fit à Adam et à sa femme des vêtements de peau, et les revêtit » (3:21) : c'était un vêtement basé sur la mort. Abel fut donc enseigné par la foi à faire la relation entre ces choses, et c'est pourquoi il apporta les premiers nés de son troupeau. Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu ; la foi s'appuie sur le témoignage de Dieu. Ce n'est ni à moi ni à vous de déterminer dans quelle mesure la foi d'Abel l'a soutenu ; mais il avait l'intelligence de la foi, et Caïn ne l'avait pas. On peut avoir l'impression que la distinction est mince dans ce qui nous en est révélé, mais elle est quand même nette ; et c'est là le point important : la foi doit être réelle et de Dieu.

Il y a une grande simplicité dans la foi d'Abel, mais avec de la perception spirituelle. Il apporta des premiers nés de son troupeau, un agneau pour mourir. Ce n'était pas une offrande de puissance, ni un loup, ni un lion, ni un ours pour combattre le serpent ; mais au contraire un petit agneau destiné à mourir. « Et l'Éternel eut égard à Abel et à son offrande ». Ne voyait-il pas, comme toujours auparavant, ce qui n'était encore qu'obscur pour tous les croyants ? — c'est-à-dire l'Agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté en Christ et dans son sang pour nous ? Là et alors le germe de la vérité divine apparaît ; c'est à quoi Abel s'attache, abandonnant les notions humaines ; mais l'Éternel n'eut pas égard à Caïn et à son offrande de fruits du sol.

On a remarqué précédemment comment Caïn donna le point de départ au monde ; mais il nous est donné beaucoup plus que les traits extérieurs, car c'est lui qui a introduit la religion du monde. Ceci semble ressortir tout spécialement de la pensée de l'Esprit dans l'épître de Jude, qui est plus apparentée à la première épître de Jean qu'aucune autre épître, même en se souvenant de l'analogie remarquable (par voie de contraste) avec 2 Pierre. La forte ressemblance avec Jean à cet égard, réside en ce que les deux épîtres sont des épîtres de l'apostasie. Tel est le trait sinistre et sombre qui les marque les deux, c'est le mal dans le cœur, l'apostasie opérant en esprit (ce qui ne peut être caché à Celui qui habite dans l'église), annonciatrice de l'apostasie future ; et dans l'épître de l'apôtre Jean, il y a beaucoup d'antichrists, qui sont les avant-coureurs de l'antichrist.

Jude seul, le frère de Jacques et esclave de Jésus, parle du « chemin de Caïn ». Il ne faut pas limiter cette expression au meurtre de son frère, mais plutôt y voir l'iniquité religieuse comme chez Balaam et Coré, surtout du fait que c'est ce qui est directement à l'origine du meurtre. À côté de cela, il avait un caractère général effronté, présomptueux, et méchant. « Ses œuvres étaient mauvaises, et celles de son frère étaient justes ». C'était tout à fait l'homme propre à devenir le fondateur du « monde » et de la religion naturelle. Il ne faut pas s'étonner de ce qu'il ne fût pas content de vivre dans sa propre maison ! « Non, non ! l'union fait la force : unissons-nous ». Étant un homme d'énergie, il obtint l'assentiment d'autres gens. Sa volonté était plus forte que la leur. Il fut le premier à fonder une ville, et vous pouvez compter qu'il gouverna aussi la ville quand elle commença à croître. Telle est la nature de l'homme et de sa volonté. Il aime la puissance ; et il semble bien que ce fût le cas de Caïn. Mais auparavant il prétendit aussi à la religion ; et c'est ce qui a plus

spécialement donné l'occasion formelle de sa chute. Ce fut la grande rupture d'avec Dieu, avec le meurtre qui en résulta, et qui est maintenant devant nous. En effet la religion du monde et sa civilisation vont tout à fait de pair. Adam et Ève étaient loin d'être des sauvages comme le disent des mauvais esprits ; mais on ne peut pas parler de leur état comme étant un type de civilisation. Vivre selon la volonté de Dieu est incomparablement au-dessus de la civilisation. Qu'est-ce qui a de la valeur aux yeux de Dieu, ou pour l'âme et l'esprit, parmi tout les progrès dont les hommes se vantent ?

Le monde s'enthousiasme du progrès actuel. C'est avec Caïn qu'il a commencé ; et bientôt dans la même famille, on vit apparaître les instruments de musique, à vent et à corde, et toutes sortes d'outils ou instruments coupants en airain ou en fer : le luxe et les commodités dans la vie terrestre. Le progrès n'était guère possible sans la métallurgie, et la famille de Caïn s'y activa très tôt. Au temps de Lémec, la polygamie arriva, et les premiers vers qui furent composés s'adressèrent à ses femmes au lieu de s'adresser à Dieu en louange ou en repentance. Un peu de chant fut adressé à Ada et Tsilla, pour s'excuser ou s'exalter, et pour calmer leurs craintes, avec des accents de défi, et une prétention impie à avoir l'approbation de Dieu. Si Caïn devait être vengé sept fois, Lémec le serait certainement 77 fois. Lémec tourne tout en une confiance en soi hautaine.

Tel est le monde et la religion du monde dans ses premiers bourgeons. Or voici que la vérité ressort clairement. « Et pour quelle raison le tua-t-il ? Parce que ses œuvres étaient mauvaises et que celles de son frère étaient justes ». La condition morale de tous les deux est déterminée avant le sacrifice et avant la ville. Les œuvres de Caïn étaient « méchantes » (car tel est le vrai sens), et celles de son frère étaient « justes ». « Méchant » est plus fort que « mauvais », car ce mot implique un dessein et un effort, une assiduité au mal, non pas seulement des actes mauvais, mais une activité dans le mal que le mot « mauvais » n'implique pas nécessairement. C'était l'état de choses habituel avant l'occasion qui suscita la rancune de Caïn. Il est pourtant instructif de remarquer ce qui fut le détonateur. L'Éternel eut égard à Abel et à son offrande, mais il rejeta l'offrande de Caïn. Caïn ne put le supporter. Son orgueil s'enflamma et sa rancune ne connut plus de bornes. Comme il ne pouvait rien contre l'Éternel personnellement, il s'en prit à son frère. En réalité c'est à l'Éternel qu'il s'attaquait. Son rejet par Dieu était bien plus grave à ses yeux que l'agrément par Dieu de son frère, bien que ce fût cet agrément qui enflammât sa rage. Le péché ne figurait pas plus que Dieu dans la conscience de Caïn : les deux vont ensemble, en fait et en principe. C'est le sens du péché qui amène Dieu devant l'âme, et Dieu comme juge du péché. Dès lors quel est le sort de notre culpabilité à Ses yeux ? N'y a-t-il pas de miséricorde pour le pécheur ? Oui, il y en a ; Sa miséricorde demeure à toujours, comme le chrétien le sait, et comme Israël l'apprendra sûrement par Sa grâce. Or c'est ce que Caïn n'a jamais cru, et ainsi il passa de l'endurcissement au désespoir. Étant lui-même méchant, il n'avait aucune idée de la bonté de Dieu, même à l'égard de l'homme méchant qui se tourne vers Dieu à l'appel de la grâce. Il savait très bien que si on l'offensait, on ne pouvait guère s'attendre à de la miséricorde de sa part. Et comme il n'avait jamais senti le besoin d'un Sauveur, il n'accordait aucun crédit à la grâce manifestée dans la Semence de la femme ; il jugeait Dieu selon ses propres pensées, L'estimant être comme lui-même, et plus même, implacable vis-à-vis de la culpabilité.

1 Jean 3:13

C'est ce qui est appliqué ensuite. « Ne vous étonnez pas, frères ». C'est bien « frères » et non pas « mes frères ». « Ne vous étonnez pas, frères, si le monde vous hait ». C'est une tournure de phrase qu'il faut bien peser. Nous avons eu les « enfants » en général, et deux fois les « petits enfants ». Nous avons eu ensuite « bien-aimés », et maintenant nous avons « frères ». Il n'est pas difficile de voir combien chacun de ces termes est approprié. Il va parler de l'amour des frères, alors il est bien de s'adresser à eux en tant que « frères ». Ne passons jamais sur un mot de l'Écriture sans lui attacher d'importance, mais cherchons plutôt à apprendre pourquoi Dieu utilise un mot plutôt qu'un autre. La foi peut dire que c'est toujours le meilleur. Certes on ne peut oublier le manque de soin de l'homme et ses effets. Nous apprenons ainsi comment il surgit ; on peut compter qu'il s'y glisse, et en

général on a toutes les preuves qu'il faut pour corriger, bien que ce ne soit pas toujours possible dans tous les cas.

On a donc ici quelque chose de très clair. « Ne vous étonnez pas, frères, si le monde vous hait ». Or qui est-ce qui compose le monde ? qui sont ces gens pleins de haine auxquels pense l'apôtre ? Ce sont principalement au moins ceux qui ont été un temps dans la communion de l'église, et qui l'ont abandonnée. Ceux-là sont toujours les pires. Ceux qui se retirent de la vérité, ne haïssent pas particulièrement la vérité seulement, mais ceux qui la tiennent ferme. Ils ne peuvent supporter ni l'un ni l'autre. Pourquoi cela ? pour la même raison que Caïn. Ils se sentent condamnés. Rien n'est plus provoquant pour un méchant apostat que d'être condamné ; car il essaie de bannir tout soupçon à l'égard de sa méchanceté, étant entièrement aveuglé par l'ennemi. Et comme il est sous l'emprise du mensonge de Satan, il participe aussi à son esprit meurtrier.

Tel est donc l'esprit du monde, tout spécialement chez ceux qui ont laissé la vérité qu'ils ont professée un temps. Telles sont les personnes qui sont tristement visées dans toute cette épître. Ils avaient paru, un temps, laisser le monde derrière eux ; et maintenant ils retournaient vers ce monde qu'ils avaient dénoncé extérieurement. Ce n'avait été qu'un détachement superficiel ; le lien n'était pas réellement coupé ; et maintenant que leur cœur n'était plus attiré par l'attrait de la nouveauté de la vérité, ils retournaient à leurs anciennes amours. Le nom de Jésus ne les avait jamais gagnés pour Dieu. Il a pourtant quelquefois une influence apparente, même sur les inconvertis.

C'est remarquablement juste de montrer l'effet du Sauveur sur ce qui est le plus mondain. Prenez le cas des artistes. Ce n'est certes pas la piété qui les caractérise dans leur ensemble. Au contraire et en général, ils s'abandonnent singulièrement au laisser aller et à la mondanité en tout genre. On sait bien sûr qu'un bon nombre de peintres étaient chrétiens, en sorte qu'en parlant des peintres globalement en tant que classe, il faut absolument s'en tenir aux faits indiscutables. Notre excellent ami, le poète W. Cowper, avait une très mauvaise opinion de ses collègues ; il disait qu'en règle générale les poètes n'étaient que des mauvais sujets, et nul n'était mieux qualifié pour les caractériser que Cowper. Bien qu'il ne fût pas un pur poète, il tenait à se dissocier de toute complicité avec ses fâcheux consorts. Les poètes comme les peintres sont portés à flatter la vanité des hommes et des femmes, et en fait, beaucoup en vivent, car les parents, bien sûr, ne se soucient guère des tableaux de leurs enfants. Pourtant la tradition relative au Seigneur Jésus a eu une immense influence sur les peintres. Si quelqu'un connaît l'art des statues des anciens [gréco-romains], il reconnaîtra que les sculptures des Grecs étaient marquées par la sensualité. Elles étaient comme eux-mêmes. Mais les peintres du Moyen-âge, spécialement les tardifs dont la renommée est parvenue jusqu'à nos jours, ont été étonnamment influencés par la pauvre représentation de Christ qu'en donne la papauté. Quelle différence entre leurs œuvres et celles des anciens [gréco-romains] ! On trouve même là le reflet de la beauté de la sainteté pour autant qu'un homme mondain puisse en donner l'idée. Vous y trouverez la douceur de l'humilité et l'expression de dépendance vis-à-vis du Dieu invisible. La femme n'y était plus représentée comme un piège à hommes, ni l'homme en train de montrer sa volonté et sa convoitise. Il n'y a pas trace d'Aphrodite ni d'Apollon qui transportaient tellement les Grecs et faisaient le jeu des voies de la nature corrompue. La Vierge et l'Enfant attiraient des hommages à la pureté que n'avaient jamais imaginés de tels hommes. Bien loin de moi de penser que cet effet allait plus loin que du superficiel. Au contraire, tel est le mauvais cœur de l'homme qu'il tomba dans l'idolâtrie de la mère, au déshonneur du Fils de Dieu. C'était l'effet puissant mais extérieur du nom de Jésus sur ceux qui ne s'élevaient pas au-dessus de l'humain, sans avoir aucune foi réelle dans le Père et le Fils.

Ne soyons donc pas surpris que ceux qui entraient dans l'église en se trompant eux-mêmes, étaient encore plus affectés par tout ce qui les entourait et par l'influence spirituelle du Nom béni ; mais cette influence ne pénétrait pas plus profond que les pensées. Christ n'était pas leur vie, sinon ils ne l'aurait jamais abandonné ; et Lui les aurait encore bien moins laissés. « Car s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous » (1 Jean 2:19) ; et s'ils ne demeuraient pas ainsi, où aboutissaient-ils ? Une fois dehors ils s'élevaient progressivement et implacablement, surtout quand

les chrétiens refusèrent de mettre le nom de christianisme à de pareils renégats. « Ne vous étonnez pas si le monde vous hait ». Ils faisaient justement partie de ce monde de Caïn qui a toujours commencé par des prétentions religieuses et fini par le meurtre.

1 Jean 3:14

Mais voici le contraste frappant avec le vrai christianisme : « *Nous*, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères ». Cette déclaration a d'autant plus de poids qu'elle se relie d'emblée avec les paroles les plus fortes de l'évangile. En Jean 5:24 le Seigneur Lui-même utilisait la même expression de la fin de la phrase, sans y mettre l'emphase du « nous » et en s'adressant au croyant individuellement : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie ». Ce texte ainsi traduit est plus précis que ce que donne la version autorisée anglaise, et c'est bien ainsi qu'il faut rendre l'importance réelle de ce merveilleux verset qui a été en bénédiction à tellement d'âmes, même dans sa forme un peu obscurcie de la version autorisée anglaise.

Cependant il ne faut jamais trop se laisser impressionner par les ressemblances. On dit que ce qui caractérise un bel esprit, c'est de trouver des ressemblances entre des choses qui diffèrent, et beaucoup en sont surpris et y prennent plaisir. Mais il y a une autre qualité bien meilleure que la finesse, c'est le jugement sain. Or le jugement sain se fait sentir en voyant des différences entre des choses qui paraissent se ressembler. C'est juste l'opposé de la finesse d'esprit et c'est ce qui manque à beaucoup de gens.

Quelle est donc la différence entre ces deux textes ? N'est-ce pas qu'en Jean 5:24 notre Seigneur montre comment un homme reçoit maintenant la vie éternelle en croyant Dieu au sujet de Son Fils, de sorte qu'il ne vient pas en jugement contrairement à tous ceux qui sont sans Christ. C'est cela qu'il dit. Car, en vérité, si quelqu'un vient en jugement, il ne peut pas s'en sortir. La raison est claire : le jugement veut dire qu'on s'attire ce qu'on mérite. Or vous ou moi, que méritons-nous ? Avant d'être sauvés par grâce, n'étions-nous pas coupables, sans force quant au bien, et impies ? Ne pensez pas que qui que ce soit puisse, tel qu'il est, aller en jugement et s'en sortir. Non, il ne peut qu'aboutir à l'étang de feu. Mais ce n'est pas la manière d'agir de Dieu envers ceux qui croient. Ils ont la vie éternelle et ne viennent pas en jugement. Ce n'est pas seulement qu'ils ne tombent pas sous la « condamnation », car ce n'est ni le mot utilisé, ni la pensée que le verset veut exprimer. Le Seigneur déclare de manière très claire que le croyant ne vient pas en jugement ; c'est Lui qui a porté le jugement de nos péchés à la croix. La notion de jugement associé à la vie éternelle est tout à fait monstrueuse, et en réalité n'a pas de sens. Pour confirmer encore plus cette grâce, Il ajoute qu'il « est passé de la mort à la vie ». La mort, c'était sa condition de perdu à cause du péché ; mais maintenant il vit de Sa vie. Ce changement a déjà eu lieu pour l'âme, mais pas encore pour le corps ; pour le corps l'assurance de la résurrection de vie est donnée au v. 29 de Jean 5.

Jean 5:24 est donc une parole très bénie pour le pauvre pécheur qui désire savoir comment obtenir la vie éternelle. Mais ce n'est pas du tout ce qu'on a ici dans l'épître. Il n'est pas question de croire pour obtenir une bénédiction, mais de ce que « nous » les frères, nous savons, et dont le fait d'aimer les frères est la preuve pratique. On est incapable d'aimer les frères si l'on n'a pas la vie éternelle, car c'est la nature divine qui aime selon Dieu. C'est pourquoi l'apôtre dit « nous », et qu'il parle seulement des frères, et qu'il en parle avec emphase. C'est pourquoi c'est tout à fait distinct de Jean 5:24. Il est vrai que ce n'est pas toujours le sens de « nous ». Seul le contexte décide du sens de « nous ». Car « nous » est appliqué de manières si différentes dans l'Écriture, qu'établir une règle applicable systématiquement n'est que de l'ignorance. Le « nous », ici aussi, est emphatique : « *Nous*, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères ». Combien les différences sont frappantes quand on les pèse mûrement. « Nous », nous savons (consciemment).

Qu'est-ce que le non croyant sait de ce changement ? Comment pourrait-il le connaître ? Le non croyant est dans la mort et dans ses péchés, et il va vers le jugement. La foi seule reçoit la bénédiction que Christ donne ici. Mais les frères comme tels s'aiment l'un l'autre en tant que membre de la famille de Dieu et en tant qu'ayant déjà cru. « *Nous* » ne sommes donc pas appelés à croire ici. Il est admis que *nous* qui avons cru pour la vie éternelle, nous aimons nos frères ; et étant passés de la mort à la vie, notre amour pour eux confirme ce fait. *Nous* avons cette connaissance consciente, et devons l'avoir, en contraste avec ceux qu'une haute spéculation, sans aucune affection divine, n'amène qu'à une connaissance vide. Parmi tous les hommes sur la terre, il n'y a que les croyants, seulement les frères dans le Seigneur, que « nous » qui pouvons dire que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons les frères. Cet amour en est le témoignage et la preuve pratique ; mais ce n'est que la foi par la grâce de Christ qui nous amène à cette bénédiction. Aimer les frères ne nous fait pas recevoir la vie éternelle, ni passer de la mort à la vie. À ce moment-là nous haïssions les frères, étant morts dans nos péchés ; mais croyant en Dieu, nous sommes passés de la mort à la vie, et ce n'est qu'alors que nous avons connu les frères pour les aimer dorénavant pour toujours.

C'est pourquoi l'apôtre pose comme un axiome du christianisme que « Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort ». Quelle conclusion solennelle ! Il n'y a pas de vie et on ne sort pas de la mort, si l'on n'aime pas son frère. Mais pourquoi dit-il « frère » ? C'est une déclaration abstraite, tirée bien sûr de ce qu'il professe. L'apôtre se plaint à faire ce genre de déclaration que les pédants évitent soigneusement ; mais l'apôtre est loin de n'en rester qu'à la lettre. L'apôtre prend l'homme sur la base de ce qu'il professe, et énonce que « Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort », ce qui prouve qu'il n'est pas véritablement un frère, justement à cause de cette haine. Remarquez l'acuité de son langage. Il ne dit pas simplement qu'il est mort, mais qu'il demeure dans la mort. Quoi que ce soit qu'il professe, il était toujours mort spirituellement, et il demeure dans la mort. La preuve est qu'il n'a jamais aimé celui qu'il a été appelé à aimer en tant que membre de la famille de Dieu. Il n'a pas d'amour, mais il doit en avoir s'il possède la vie de Christ dans son âme.

1 Jean 3:15

L'apôtre fait ensuite une déclaration encore plus forte sur l'affaire : « Quiconque hait son frère est un meurtrier ». Il accentue sa sévérité. Il ne s'agit plus simplement de quelqu'un qui n'aime pas, mais d'une haine positive en action. Étant davantage franc en paroles, et outrageux dans sa conduite, il trahit sa haine, et est appelé un « meurtrier ». L'apôtre descend ici à la racine des choses. Comme la haine apparaît marquer son esprit quand il est mis à l'épreuve, il est meurtrier en principe ; c'est la même chose que quand le Seigneur déclarait adultère celui qui se permet de convoiter ce qu'il ne devrait pas, au lieu de le juger et d'en être honteux et de s'en humilier. Dieu s'occupe du cœur, et non pas seulement des choses extérieures comme dans la chrétienté. Ce qui donne le caractère du professant, c'est aussi bien l'activité intérieure que ce qui en sort à l'extérieur, même si dans un tribunal des hommes cela serait inacceptable et impossible. « Et vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui ». C'est tout juste l'opposé de Christ, et cela correspond étroitement au diable. Car qu'est-ce qui ressemble le plus à notre adversaire, lui qui est menteur et meurtrier dès le commencement ?

1 Jean 3:16-17

« Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que *lui* a laissé sa vie pour nous ». Les termes utilisés n'ajoutent rien à « l'amour » ; il ne dit pas « l'amour de Dieu ». C'est rédigé volontairement de cette manière, et il vaut mieux coller à la vérité toute simple. « C'est que Lui a laissé Sa vie pour nous ». Ce Lui est remarquable. Sans doute il s'agit aussi de l'amour de Dieu, mais il mêle volontairement Dieu et Christ, bien que seul Christ ait laissé Sa vie pour nous. Nous avons déjà trouvé cela à plusieurs reprises. Ceci est la grande preuve irréfutable d'amour infini, et d'un amour qui est clairement de Dieu, quoique Christ soit le seul à l'avoir manifesté. Il a laissé sa vie pour nous. Comparer cela à un homme mourant à cause de la grande affection qu'il a pour son ami, ou risquant sa vie pour un

étranger, ce n'est qu'une illusion, et c'est passer à côté de la force du passage. Considérez seulement Celui qui est mort pour nous de cette manière ! et qui est devenu homme afin d'accomplir cette mort dans la souffrance la plus déchirante ! et ceci pour nous alors que étions perdus et n'avions rien d'autre que nos péchés !

« Et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères ». Dans Son cas, cela a été d'une profondeur insondable, et rien ne peut s'y comparer en aucune manière. En outre, il devient le modèle pour ceux qui sont Siens, hormis l'expiation. Quelle limite peut-il y avoir ? L'amour se plaît à surmonter toutes les difficultés maintenant. L'amour de Dieu pour nous lorsque nous étions dans nos péchés crée l'amour non seulement envers Dieu, mais envers Ses enfants, nos frères. « Et nous, nous devons » ; il ne dit pas seulement « nous laissons », quoiqu'il y ait eu des saints qui soient morts non seulement pour Christ, mais aussi pour leurs frères. Il est content de dire « nous devons » ; notre amour étant de Dieu, est capable de le faire. Et en fait si le fait de mourir pour lui était réellement utile à notre frère, nous devrions être volontaire. Cependant rares sont les circonstances qui en ferait un devoir.

Mais, sans qu'il soit trop insisté sur cette preuve extrême, nous sommes aussi enseignés qu'il y a un appel adressé à nos cœurs. Il n'est pas besoin d'aller très loin pour rencontrer des appels à l'exercice de l'amour qui est dans nos cœurs. Venez maintenant et regardez les affaires journalières. Laisser nos vies pour les frères peut nous arriver rarement ici-bas, mais il se présente souvent un cas où l'amour fait défaut : nous savons très souvent où se trouve ce que nous avons à faire, avec un frère ou une sœur dans un besoin pitoyable. Comment cela se traduit-il dans notre âme ? Comment notre amour répond-il à la souffrance du pauvre frère ou de la pauvre sœur ?

« Mais celui qui a les moyens d'existence du monde... ». C'est ce qui est appelé ici les « biens » de ce monde. Il ne dit pas non plus simplement « qui voit », mais « qui contemple », qui a une pleine vue du besoin de son frère. Peut-être le frère n'a-t-il pas fait le moindre signe, ne s'est-il pas plaint du tout, ni n'a mentionné son épreuve à autrui. Ce silence devrait être un appel d'autant plus fort à nos cœurs. Il a supporté la pression sans murmure ; il a enduré et ne l'a dit qu'à Dieu. Mais voilà qu'avec les yeux largement ouverts, en contemplant l'affliction de notre frère, nous hésitons. On a les moyens d'aider et de porter remède, mais au lieu de cela, on « ferme ses entrailles » vis-à-vis de celui qui souffre. Il n'est pas besoin d'ajouter des entrailles « de compassion », ce qui est indiscutablement implicite. « Comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? » L'apôtre pose la question posément et calmement, mais avec gravité et de manière qui sonde : « comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? ». Il ne me demande pas de mourir pour mon frère ; il me demande que mon amour s'extériorise avec des moyens dépassant mes propres besoins réels, vis-à-vis de celui qui souffre de maladie, ou de faim ou de toute autre chose. On peut venir en aide à son frère et on ne le fait pas : « comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? ».

L'amour étant l'énergie de la nature de Dieu, il l'est aussi de la nouvelle nature de Ses enfants, et il est censé s'épancher constamment vers les autres, non seulement en de grandes occasions, mais dans les moindres choses de cette vie. Ne passons pas à côté de l'à-propos exquis des expressions de l'apôtre. Au v. 16 il suffisait de parler d'amour ou de l'amour, en laissant ouverte l'identité de son auteur, tandis que les paroles qui suivent manifestent à l'évidence qui était celui dont l'amour l'a poussé à laisser Sa vie pour nous. Au ch. 2 aussi, ce n'est pas seulement « l'amour » qui est mis en contraste avec le monde, et pas encore « l'amour de Dieu », mais « l'amour du Père ». Mais ici « l'amour du Père » n'aurait pas convenu. C'est « l'amour de Dieu » qui fait tant cas de la moindre de Ses créatures, qui reprend aussi sévèrement Son enfant en train de fermer sa compassion à l'égard de son prochain dans l'épreuve.

En conclusion, notez combien ce chapitre applique de manière variée la mort de Christ. Au v. 4 c'est pour ôter nos péchés par Son sacrifice ; au v. 8 c'est pour détruire les œuvres du diable ; au v. 16 Lui a laissé Sa vie pour nous comme modèle d'amour envers nous et pour nous. Tout cela se réunit dans Sa mort ; nous en voyons encore davantage en Hébr. 2:9, 10, 14, 17.

Onzième méditation publique — 1 Jean 3:18-24

1 Jean 3:18

Nous arrivons maintenant à un nouveau sujet qui n'avait pas encore été abordé, mais qui se rattache à celui de l'amour mutuel des enfants de Dieu que nous avons déjà considéré. L'apôtre fait premièrement appel à eux en leur qualité de chers enfants, entendant par là, comme d'habitude, l'ensemble de la famille. Il n'est pas besoin de dire « *Mes enfants* » (*); ce « mes » n'est pas donné par l'Esprit de Dieu et est donc illégitime. « Chers enfants » est son expression générale de tendresse, et c'est la raison pour laquelle il ne les appelle pas simplement « enfants », mais « chers enfants ». Cette expression regroupe les pères, les jeunes gens et les petits enfants.

(*) Note Biblique : la traduction autorisée anglaise (KJV) dit : « *Mes petits enfants* ». JND dit : « *Enfants* ».

L'apôtre nous invite ici à aimer non pas de parole ni de langue, mais en action et en vérité. Il entre ainsi dans le nouveau sujet. Il ajoute : « Et par ceci nous saurons ». Ce n'est pas « nous savons », mais « nous saurons ». Ceci a son importance, parce que cela ne se réfère pas à ce qu'ils étaient déjà en Christ. Par exemple la connaissance de la vie éternelle que nous possédons maintenant en Lui est quelque chose de bien établi ; mais ici l'apôtre regarde en avant à la pleine liberté et à la confiance de cœur données par une marche pratique journalière dans la droiture devant Dieu, et spécialement dans l'amour. Car c'est un devoir à l'égard duquel beaucoup se trompent eux-mêmes. Rien n'est plus facile que de réclamer l'amour, et de se plaindre que les autres en manquent ; mais ceux qui se plaignent le plus fort sont parfois ceux qui en manquent le plus. Ils désirent être de ceux qu'on aime, ou s'estiment désireux de l'être ; mais le vrai chemin est d'aimer si l'on veut être aimé. L'épanchement du cœur en bonté sans but égoïste provoque la ferveur d'autres cœurs, tandis que la langue apprend trop facilement à parler d'amour, et à s'en tenir là. L'apôtre choisit donc soigneusement les expressions qui font la liaison entre ce qui précède et ce qui suit.

« Chers enfants, n'aimons pas de parole ni de langue ». Quel que soit son état, un chrétien sait, bien sûr, que ceci est détestable ; mais s'il n'est pas dans un bon état pratique avec Dieu, son amour est vain et sans force. C'est pourquoi il est dit ici « non pas de parole ni de langue », ou plus exactement « non pas avec parole ou avec la langue ». Il y a une légère différence si l'on omet ces deux « avec » et l'article avant « langue ». Nous avons à aimer, « mais en action et en vérité ». L'homme naturel dans la chrétienté parle d'amour à sa manière. Christ a prouvé l'amour dans toute son authenticité, et nous qui Le confessons avons à marcher dans la même simplicité et la même réalité.

Tout ceci découle évidemment de la vie éternelle que nous avons si nous croyons en Lui. C'est ce qui est évoqué dans l'expression inhabituelle « la vie de Dieu » en Éph. 4:18, et « Christ notre vie » en Col. 3:3,4 et quelque chose d'équivalent en Gal. 2:20 (« Christ vit en moi »). À cet égard Jean mêle si remarquablement Dieu et Christ qu'il n'est guère possible de dire Lequel des deux il a en vue précisément. Mais il le fait volontairement pour une bonne et excellente raison : le Fils est autant vraiment Dieu que le Père — il n'est pas permis de l'oublier. Cette manière d'écrire n'est nullement de la négligence. L'apôtre Jean savait très bien ce qu'il faisait et ce qu'il voulait dire en écrivant. Seuls des insensés ayant grande confiance en eux-mêmes oseraient penser autrement d'un homme inspiré. C'est parce que le Père et le Fils sont Dieu. Bien que Christ soit devenu homme, Il demeure Dieu aussi véritablement que les autres personnes de la Dèité. Dans Son humiliation pour revendiquer les droits de Dieu et bénir l'homme, Il n'a jamais perdu un instant Sa gloire divine. Il était le vrai Dieu quand Il a daigné naître de femme. Vous savez cependant ce qu'est un nouveau-né, à quel point il est entièrement dépendant de sa mère ou de l'infirmière. Y a-t-il au monde aucune créature qui soit autant redevable aux soins d'amour qu'un bébé humain ? Mais Christ, même dans cette condition, était le vrai Dieu autant que quand Il ressuscitait Lazare, ou d'autres, d'entre les morts. Il ne pouvait pas cesser d'être le vrai Dieu ; ceci n'a été ni touché ni aucunement affecté par le fait de mourir. Même dans un homme, l'âme et l'esprit ne sont pas affectés par la mort, qui n'est que la rupture du lien entre le corps et l'homme intérieur. C'est ainsi qu'il en a été pour le Seigneur Jésus,

Il était toujours le Fils. Jésus Christ était sans doute Son nom une fois devenu homme, mais Il est sur toutes choses Dieu béni éternellement, Amen (Rom. 9:5) ; Il l'est réellement tout comme le Père et le Saint Esprit qui ne se sont jamais incarnés.

Or l'amour est ce qui caractérise l'énergie de Dieu : combien cela est béni en soi et pour nous ! Le jugement n'est pas Sa nature, et il n'a pas été exercé sur l'homme avant l'apparition du péché ; il n'a pas été question de quelque chose de pareil sinon à cause du péché. Mais Dieu a toujours été amour. Et quand le moment convenable est venu pour Lui de mettre Son amour en action, spécialement dans l'incarnation de Christ et dans l'œuvre de Christ, tout s'est manifesté dans des voies sans pareilles. Ses bienfaits envers la créature furent dépassés, et de loin ; Ses dispositions sages et bonnes envers les plus grands comme les plus petits des animaux furent éclipsées, si merveilleuses qu'elles aient été ; et cela a été encore plus manifeste au vu de la bonté de Ses dispositions en faveur de l'homme.

Il est bon de considérer ce qui nous entoure. Le Seigneur nous fait voir quelque fois des objets extérieurs avec une application *a fortiori* pour nous. On a des exemples de cela avec les importantes leçons adressées aux disciples et tirées de ce qui se voyait des oiseaux du ciel, ou des lis des champs. En effet, ils ne montrent pas seulement la puissance divine, mais la sagesse, la bienveillance, la vigilance qui pense à eux jusque dans les moindres détails, la bonté qui pénètre et demeure en présence du péché et de la méchanceté de l'homme. Car quand l'homme est tombé, Dieu aurait pu changer la verdure des champs en un rouge très voyant, en signe d'avertissement du jugement à venir ; mais il n'y a pas eu de pareil changement. La verdure des champs est restée verte, et les fleurs sont restées belles et douces. Nous ne disons pas qu'elles sont toutes identiques à ce qu'elles étaient dans le paradis, car certaines choses ici-bas ont été profondément affectées par la chute ; mais elles sont incontestablement restées comme un idéal dépassant tout ce que l'homme peut atteindre. Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme les fleurs des champs sans qu'elles aient subi aucune culture par l'homme.

Il est important de voir que l'amour divin est une affection entièrement en dehors de la création, et au-dessus de la simple nature humaine dans son essence. Il est autant surnaturel que la vie qui est la nouvelle nature sur laquelle l'Esprit de Dieu agit. Il faut une nature qui soit capable de porter du fruit agréable à Dieu. En effet, vous ne pouvez avoir aucun fruit sans une source vivante. D'où vient la source de ces nouveaux sentiments et de ces nouvelles actions permettant de surpasser entièrement, dans les exercices d'âme, tout ce dont l'homme est capable ? Quelle est la source dans le croyant de tout ce qui est amour envers Dieu et envers l'homme ? C'est la vie éternelle. Sans elle, il n'y a pas de nature pouvant porter du fruit bon. Ne sommes-nous pas nous-mêmes d'amples témoins de cette vérité ? Nous étions autrefois des hommes ayant les qualités surprenantes conférées par Dieu à l'homme ; car elles sont très grandes, en dehors même de la nouvelle création et de ses privilèges spéciaux. Quant à ces derniers, nous n'en avons aucun auparavant, et nous ne pouvions pas comprendre ce qui a été exprimé en grâce. Ceci aurait paru extravagant et dépourvu de sens à l'homme naturel, comme c'est toujours le cas, quoique l'homme naturel puisse avoir assez de sens pour tenir sa langue et ne pas le dire. Mais les hommes sentent qu'ils n'entrent pas dans les pensées de Dieu, et ne le peuvent pas. Même l'esprit de l'homme, la meilleure partie de l'homme, peut s'en rendre compte. Son esprit s'élève bien au-dessus de la nature inférieure de l'homme, mais la partie la plus élevée de la nature humaine ne peut pas entrer dans les choses de Dieu (Jean 3:3-6).

L'esprit de l'homme ne peut pas s'élever au-dessus des choses de l'homme (1 Cor. 2:9-11), pas plus qu'un chien, par exemple, ne peut comprendre le fonctionnement d'une montre. Car le chien n'a que la nature d'un chien, non pas la nature de l'homme qui a une intelligence très supérieure, s'améliorant elle-même, profitant des autres, travaillant dans un but nouveau et précis, et guidé par des raisons et une puissance mécanique s'il fait une montre. Au cours du temps, cela peut devenir assez mécanique, mais le premier qui a fait une montre a dû avoir un fort exercice de pensée et une grande habileté. Peut-être qu'au début, elle était grosse et grossière et a eu souvent besoin d'être modifiée. Néanmoins le premier à faire une montre a eu besoin d'un bien plus grand effort

intellectuel que le dernier qui a fait la meilleure montre du pays. Car le dernier fabricant a bénéficié de tous les innombrables perfectionnements faits au cours du temps, depuis tel petit détail jusqu'au chronomètre. Et outre toute cette activité des pensées, il y a chez l'homme une conscience de responsabilité devant Dieu, et un sens moral beaucoup plus élevé que celui de l'intelligence, et qui n'appartient qu'à l'homme sur la terre.

Le fond de tout cela est que les choses de Dieu dépassent autant le meilleur homme selon la chair, et la partie la plus élevée de cet homme, que la montre ou tout autre travail de cette nature est au-dessus de la nature du chien et de ses instincts. Oublier cela est une grande source de dégradation morale. C'est sûrement une différence de toute importance, et chez ceux qui la ressentent, elle ne peut que produire des actions de grâce, tandis qu'elle justifie et manifeste les profondeurs de la grâce de Dieu. Car à nous qui croyons, Il nous a donné une vie capable d'entrer dans Ses pensées et Ses affections et Ses conseils, nous rendant capables par Son Esprit de sonder toutes choses, même les choses profondes de Dieu (1 Cor. 2:10).

On admet que, pour cela, nous avons besoin de l'Esprit de Dieu. Il ne suffit pas d'être né de l'Esprit. Les saints de l'Ancien Testament étaient eux aussi nés de l'Esprit, mais ils ne pouvaient pas encore recevoir d'en haut l'Esprit habitant en eux. Aucun saint ne l'a reçu avant la rédemption. Et seules les âmes converties qui se reposent sur la rédemption reçoivent maintenant le Saint Esprit. L'absence de cette réception est la raison pour laquelle on voit des personnes converties si obtuses spirituellement. Elles n'arrivent pas à aller au-delà des choses élémentaires de la vérité divine parce que, bien qu'ayant la nouvelle nature, elles n'ont pas encore la puissance de l'Esprit ; et si on y regardait de près, on verrait qu'elles n'ont pas encore une paix établie. Le fait réel est qu'elles ne se reposent pas réellement sur la rédemption de Christ, et ainsi elles n'ont pas le fruit de la rédemption. Elles attendent ce qui leur manque. Elles s'efforcent sérieusement, comme elles disent, d'obtenir ce qu'elles n'ont pas. Il leur faut apprendre qu'on ne peut avoir la liberté en Christ qu'en s'abandonnant entièrement soi-même, et en abandonnant ses efforts, pour ne se reposer que sur Christ et sur Son œuvre de rédemption, et pour s'y reposer entièrement. L'œuvre d'expiation est faite.

Cette insuffisance ou superficialité de la foi a tout inondé et submergé après le départ des apôtres. Dans les premiers jours de l'église, personne ne s'y joignait s'il n'était pas scellé du Saint Esprit. Mais quand l'église a commencé à s'établir dans le monde et que la persécution n'a plus éclaté qu'occasionnellement, — quand beaucoup de gens sages et riches sont entrés, des puissants et des nobles, on se mit à avoir pour objectif d'avoir de bonnes relations avec des personnages avec lesquels, grâce à l'amour chrétien, on pouvait devenir beaucoup plus intime qu'on ne le serait jamais devenu dans le monde. Beaucoup furent incités à les suivre ; certains ont récemment vécu les mêmes causes et les mêmes effets dans leur petite histoire. Dans de telles circonstances, l'amour tombe bientôt en décadence. Il est dès lors facile de comprendre la nécessité de ces paroles : « N'aimons pas de paroles ni de langue, mais en action et en vérité ».

1 Jean 3:19

« Et par ceci nous saurons que nous sommes de la vérité », c'est-à-dire si nous marchons dans l'amour. C'est un réconfort immense pour le croyant ; mais quelle faute de placer cette parole devant une âme inconverte comme chemin pour obtenir le pardon ! Quelqu'un qui connaît l'évangile pourrait-il demander à des inconvertis de montrer ces fruits de l'amour ? Par contre c'est ce que les saints devraient ressentir dans ce qui est justement appelé le gouvernement moral de Dieu. Car quand nous sommes amenés à Dieu, nous devenons les objets journaliers du jugement de Dieu comme Père (1 Pierre 1:17). Le Seigneur l'a présenté figurativement en Jean 15, où Il déclarait être Lui-même le vrai Cep (= plant de vigne), dont Ses disciples étaient les sarments. Ce n'est pas la figure d'être né de nouveau (qui se trouve en Jean 3:3-6), et cela n'a rien à faire, non plus, avec l'union, comme beaucoup l'imaginent à tort. En aucun de ces deux cas, on ne trouve la perte de la vie éternelle ou le retranchement de membres du Christ. Cette différence suffit à invalider ce genre de mauvaises applications. Le Cep enseigne la nécessité de la communion pratique avec Christ.

Demeurer en Lui et Lui en nous, c'est la puissance pour porter du fruit. Car qu'est-ce qui rend les disciples capables de porter du fruit ? N'est-ce pas la dépendance de Christ, Ses paroles demeurant en nous, ainsi que la prière ? (Jean 15:7). C'est Christ qui est la source de tout le fruit, et les sarments en portent dans la mesure où ils Lui sont rattachés. Séparés de Lui, ils ne peuvent rien faire. C'est le Père qui émonde les sarments afin qu'ils portent plus de fruit. Mais c'est le Cep qui fournit toute la sève aux sarments qui Lui sont attachés.

Notre Seigneur a fait beaucoup plus ; mais pour porter du fruit, c'est ce qu'Il fait. Si vous détachez le sarment du cep, qu'arrive-t-il ? portera-t-il de nouveau du fruit ? peut-il y avoir encore du fruit ? pas du tout. Il y en avait qui avaient suivi Christ un temps (Jean 6:60-66) et qui ne marchaient plus avec Lui. Ils se retranchaient eux-mêmes. Ils ne faisaient plus partie des sarments du Cep. On ne nie pas qu'ici ou là, l'un ou l'autre puisse se repentir et chercher la restauration. Loin de nous de renier ou de décourager une âme. Mais ceux qui abandonnent Christ deviennent en général durs et opposants au plus haut degré. En fait il est relativement rare que ceux qui ont tourné le dos au Seigneur retournent à Lui de nouveau. Si une réelle repentance s'opère, qui va être prompt à les recevoir ? Il n'y a pas de limite à Son amour. Mais ceux qu'on envisage ici, au lieu de se juger eux-mêmes, ont des pensées dures à l'égard de Christ, et abandonnent toute révérence, rabaisant Sa personne, et badinant sur Son œuvre, montrant ainsi qu'ils n'avaient que des notions de christianisme, et non pas la vie éternelle.

C'est pourquoi il est très important de se souvenir que le gouvernement moral de Dieu s'occupent maintenant des âmes sous un double aspect. D'un côté Dieu veille sur chacun des saints, et juge toutes les fautes, mais Il le fait dans Son amour fidèle. D'un autre côté, il y a ceux qui, se méfiant de Lui, ne peuvent supporter Ses actions. Ils résistent ou méprisent les épreuves dont Dieu se sert comme moyen de relèvement. Car Il châtie, et aucun châtiment n'est un sujet de joie pour le temps présent. La joie serait tout à fait la négation de Son caractère ; mais la discipline est pour notre profit, et ensuite elle porte le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par elle (Héb. 12). C'est Dieu comme Père qui juge maintenant selon l'œuvre de chacun ; en bref, c'est Son gouvernement moral. Il agit ainsi avec ceux qui sont Ses enfants, ou qui au moins professent l'être. Car Dieu agit ainsi selon la profession des hommes ; Il agit tout à fait différemment avec ceux qui n'ont jamais porté le nom du Seigneur.

Il incombe donc à quiconque prononce le nom du Seigneur de se retirer de l'iniquité, et ainsi de se réveiller du piège du diable de peur qu'il ne prévale sur son âme de manière durable, jusqu'à prendre un avantage écrasant. Plus on attend, plus la situation s'aggrave. Elle est déjà suffisamment mauvaise pour ceux qui croient rester une unité à eux tout seuls ; et il est à craindre que beaucoup se satisfassent de l'isolement, comme si c'était un moyen d'échapper à leur responsabilité dans le désordre présent croissant ici-bas. Ils regardent aux fautes des autres chrétiens pour justifier leur isolement, et ils se dérobent aux épreuves de la marche ensemble en tant que frères, dont ils sont très prompts à discerner les carences, sans miséricorde. Mais il n'y a pas de réelle conscience en rapport avec la gloire de Dieu dans leur propre état. Quelle méchanceté de se justifier par les fautes des autres ! Leur marche est-elle réellement meilleure que celle de ceux qui n'ont jamais fait profession de Christ ? N'est-ce pas là, tristement, marcher à la lumière de son propre feu et des étincelles qu'on a allumé soi-même ? Veillons de peur de coucher dans la douleur (És. 50:10-11). Leur course n'est ni celle de la justice ni celle de l'amour ; or le christianisme unit les deux selon la vérité de Christ.

Or dans la marche par laquelle nous sommes amenés à Dieu, le secret de la puissance est la dépendance de Christ. Le cep de vigne ne nous enseigne-t-il pas cette leçon plus que toute autre figure ? On ne trouve guère, dans tout le règne végétal, d'arbre qui souligne mieux que la vigne le besoin qu'ont les sarments de garder leur place dans le cep afin de porter du fruit. Or il est tout à fait certain que le même principe s'applique en rapport avec Christ et le chrétien. C'est ce qu'on a ici. Si l'amour est simplement en parole et en langue, s'il n'est pas en action et en vérité, peut-il faire autre chose que déplaire à Dieu ? N'est-il pas une insulte à l'Esprit de Dieu ? Si nous marchons comme

enfants de lumière, nous manifestons aussi le principe divin de l'amour, c'est-à-dire que nous recherchons le bien l'un de l'autre sans but égoïste. Tel est l'amour que nous connaissons en Dieu ; et Christ est devenu homme pour le montrer d'une manière que même Dieu comme tel ne le pouvait pas. Qui peut s'étonner de ce que Dieu ressente tellement la moindre absence de déférence à l'égard du nom de Son Fils, Jésus notre Seigneur ? L'amour en action et en vérité, c'était l'humiliation de Christ devenant un homme, et portant les souffrances que Son sacrifice de Lui-même entraînaient jusqu'à endurer le jugement de Dieu contre le péché appliqué à Lui-même. Cela ne pouvait pas avoir lieu en Dieu comme Dieu ; mais c'est exactement ce que nous avons de la part de Dieu dans la propitiation de Christ pour nos péchés. C'est là que toute la lumière et l'amour et la vérité de Dieu ont brillé d'une manière dépassant les pensées de l'homme ; c'est cela le christianisme.

Mais une partie nécessaire du christianisme pratique n'est pas simplement la justice, comme nous l'avons vu, ou l'obéissance. C'est l'amour ; seulement il faut qu'il soit réel, dit l'apôtre ; et s'il l'est, « nous saurons ». En ceci, il se met dans la même classe que les autres, ce qui contribue à la beauté de ses paroles. « Par ceci nous saurons que nous » (vous et moi, l'apôtre et les saints) « sommes de la vérité ». Or quand il y a mauvaise conscience, l'exercice de l'amour et de tout ce qui découle de la vie divine dépérit. On ne se réfère pas en ceci à ceux qui ne sont pas des enfants de Dieu, mais seulement à ceux qui en sont. C'est eux que la mauvaise conscience paralyse ; c'est eux qui souffrent de ce qu'ils ont perdu ; et il y a toujours une suspension de la jouissance quand la communion avec Lui est ainsi interrompue. Certains peuvent trouver extraordinaire que, tandis que la vie que Dieu donne en Christ est éternelle, la communion dont nous jouissons par elle est très sensible à tout mal de notre part ; elle cesse immédiatement par tolérance d'un tout petit peu de folie. Pourquoi en est-il ainsi ? La communion signifie que la bénédiction est partagée en commun. Comment Dieu pourrait-Il partager un peu de folie avec nous ? Il ne peut avoir communion avec aucun péché, et s'il y en a, nous ne pouvons pas marcher en Christ. La jouissance de la communion est brisée instantanément. Loin de Lui de dire qu'elle est perdue au point de ne pas pouvoir être retrouvée, ou regagnée. Mais nous pouvons Le louer de ce qu'on ne regagne pas la vie éternelle, parce qu'elle est éternelle ; cependant il est nécessaire que nous soyons restaurés à la communion quand celle-ci a été interrompue par du mal de n'importe quel sorte. Ce peut être seulement une mauvaise pensée ou un mauvais sentiment ; mais la communion est brisée jusqu'à ce que ce mal soit jugé. Si ce mal est toléré, il entrave, tout comme n'importe quel mal franc et manifeste.

Aussi dit-il : « Par ceci nous saurons que nous sommes de la vérité, et nous assurerons nos cœurs devant Lui ». Être « de la vérité » est la base de la fidélité pratique ; perdre ou négliger la vérité est bientôt suivi de voies mensongères qui exposent à aimer en parole et en langue, au lieu de en action et en vérité. Ce n'est pas revenir en arrière pour constater qu'ils étaient convertis, et encore moins qu'ils étaient baptisés. Dieu n'envisage ni l'un ni l'autre pour nous reconforter quand Il est ainsi déshonoré dans de telles circonstances, mais Il veut plutôt pour nous faire honte. N'est-ce pas lamentable que moi, qui ai été amené à Dieu et en a bien plus qu'une simple marque extérieure, j'aie jusqu'à me comporter si mal ? Si au contraire nous restons vigilants et sérieux devant Dieu, aimant et en même temps humble, « nous saurons que nous sommes de la vérité ». Ceci inspire la pleine liberté et la confiance devant Dieu. C'est bien cela le sens réel ici. La force du passage ne se rapporte pas à la position, ni à l'assurance de la foi ; mais à la pleine liberté de cœur devant Dieu dans une marche qui est celle d'un amour sincère et actif.

« Par ceci nous saurons que nous sommes de la vérité, et » non pas exactement « nous assurerons », mais plutôt « nous persuaderons nos cœurs devant Lui ». C'est le sens simple et littéral, qu'il me semble préférable de prendre tel qu'il est, en cherchant à comprendre ce que l'Esprit veut dire par là. Si le sens voulu ici avait été celui d'« assurance », une forme différente de ce mot, ou d'autres mots (il en existe) auraient été utilisés ; mais « nous persuaderons nos cœurs devant Lui » semble bien adapté pour agir puissamment sur nos âmes, et pour exprimer la pleine liberté inspirée par la sincérité d'un cœur simple dans une marche chrétienne vivante.

Dans ces expressions, il y a bien de quoi encourager et fortifier un méthodiste pieux. Leur point faible est de ne pas percevoir la vie éternelle en Christ, et d'attribuer trop de poids à leurs émotions. La grâce de Dieu dans l'évangile fait largement place aux affections chaudes et profondes. Les sentiments spirituels y ont tout à fait leur place, mais il y en a bien plus pour la grâce et la vérité par Christ qui en sont la source et le stimulant ; cependant tous les saints devraient être en bon état selon la Parole et selon l'Esprit de Dieu. On ne devrait pas non plus être comme un calviniste rigide qui pense que l'essentiel est d'arriver à la conclusion que nous sommes élus, et d'en tirer de là toute consolation. Il noie ainsi le gouvernement moral de Dieu dont parle notre passage en l'absorbant dans l'élection. Or l'élection est une vérité admirable pour laquelle nous louons notre Dieu ; mais ce n'est pas son rôle de servir de garantie contre la certitude malheureuse d'avoir déshonoré Dieu. Pourquoi voudrions-nous être réconfortés en présence du fait que nous Lui avons causé du déplaisir ? Il désire que nous soyons humbles à cet égard, et c'est ce qui est présenté immédiatement après.

1 Jean 3:20

« Car si notre cœur nous condamne » ; c'est juste ce que notre cœur fait quand nous marchons mal, et qu'il y a de quoi attrister l'Esprit de Dieu, et que nous ne nous sommes pas jugés devant Dieu comme nous le devons. Si nous savons que notre cœur nous condamne, nous en déduisons à juste titre que Dieu sait qu'il y a encore bien plus à blâmer. « Dieu est plus grand que notre cœur, et il sait toutes choses ». Certains calvinistes tourne ce passage de la manière suivante : si notre cœur nous condamne, Dieu dans Sa grâce ne le fait pas. Combien il est triste de perdre le profit de Sa Parole en s'écartant systématiquement de son sens direct ! Sa pensée est que si je me condamne moi-même, Dieu est plus grand que moi, Il sait tout là où nous ne connaissons qu'en partie.

Ils craignent d'ébranler notre position par ce passage. Or il n'a rien à voir avec notre position en Christ, mais plutôt avec notre état de chaque jour. C'est une question de perte de communion ; et nous sommes appelés à nous juger nous-mêmes sous Son regard, au lieu de nous rejeter sur l'élection ou sur la position. L'élection aussi bien que la position demeurent ; c'est une erreur pour le croyant de douter soit de l'un soit de l'autre. Mais si son cœur le condamne, nous pouvons être sûr que Dieu en sait beaucoup plus : il devrait être dans la poussière devant Lui, et avoir ainsi le secours divin pour tout sonder à fond et haïr sa négligence, du fait même qu'il est l'objet d'une telle grâce. Nous avons à juger notre bas état tout en tenant ferme la position en Christ que Dieu nous a donnée. Ceci demeure solidement ; mais notre état a été mauvais, et Dieu voudrait ni que nous le cachions ni que nous l'excusions, mais que nous le condamnions impitoyablement.

Quel dommage de tomber dans ces systèmes des hommes, comme on peut qualifier les particularités des calvinistes et des arminiens ! Car on ne blâme que leurs particularités, non pas la vérité qu'ils détiennent en tant que chrétiens. Il y a de chers saints de Dieu parmi les uns et les autres, mais ils ont bien de quoi souffrir, — chez les arminiens de ce qu'ils ne rendent pas suffisamment gloire à la grâce de Dieu dans la vie éternelle, et chez les calvinistes de ce qu'ils n'attribuent pas suffisamment de valeur à la communion, ce qui a souvent pour résultat de l'incertitude quant à leur propre élection. Comme l'un d'eux disait : « si vous ne doutez pas de vous-même, je doute de vous ». Leur tendance est soit d'escamoter leurs péchés, soit d'établir une école du doute. C'était un homme pieux qui parlait ainsi, et qui a écrit beaucoup de cantiques ; je ne peux qu'espérer que ses cantiques sont meilleurs que sa doctrine. Car douter pareillement est abominable, indigne non seulement du chrétien, mais encore plus de Christ. C'est la négation pratique de l'évangile qui proclame le salut par la grâce de Dieu, et nous appelle à en jouir paisiblement. C'est pourquoi en fait, les calvinistes sont en général faibles quant à l'évangile, malgré de brillantes exceptions. Ils sont occupés de l'élection plutôt que de l'amour de Dieu pour le monde, sans parler des ressources de grâce pour leur propre âme. L'élection a une place trop absorbante dans leur credo, qui en fait une sorte de bonne-à-tout-faire. Tout ceci est misérablement en dessous de la grâce et de la vérité de Dieu. En Christ il y place pour tout ce qui est vrai à la fois chez les calvinistes et chez les arminiens, et il y place pour beaucoup plus que ce que tiennent soit les uns soit

les autres. Il est dommage que des saints de Dieu ne laissent pas tomber ces schémas doctrinaux partiels, pour ne coller qu'à la révélation de Dieu, l'acceptant entièrement et renonçant à tout ce qui en est un substitut. Le christianisme fait largement place aux sentiments les plus larges et au jugement le plus sain, en bref pour tout ce que la foi est tenue de recevoir de Dieu, et que l'amour est libre d'accomplir pour Sa gloire.

La condamnation du cœur dont parle ce v. 20, provient de la conscience d'avoir manqué dans nos voies, et de la conviction que Dieu en connaît encore bien plus dans Son gouvernement moral de nos âmes. C'est aussi ce qui est impliqué dans le « Remets-nous [= pardonne-nous] comme nous aussi nous remettons [= pardonnons] à nos débiteurs » (Matt. 6:12). Il n'est pas question, là, du pardon complet par la foi dans l'évangile, mais de la surveillance vigilante et constante de Dieu vis-à-vis des voies de Ses enfants. Ceci n'a absolument rien à faire avec le besoin du pauvre pécheur, car il est clair que l'évangile n'offre nullement le pardon des péchés sous condition d'un esprit de pardon en faveur des autres. La grâce donne la rémission des péchés sur la base de la foi au Seigneur Jésus. Le passage ici n'a rien à voir avec cela ; mais si vous, un chrétien, manquez à marcher dans un esprit de pardon envers les autres, Dieu a du déplaisir à votre égard. Il en résulte que vous ne jouissez plus de la communion avec Lui, et qu'Il ne la restaurera pas tant que vous ne vous serez pas vraiment jugés vous-même pour ce qui a été commis. Ce manque de communion est ce qui produit le fait que le saint se condamne lui-même, et il est l'indication d'un blâme de la part de Dieu.

Il est évidemment très important de distinguer entre le fondement de grâce sur lequel nous nous tenons pour la vie éternelle et la rédemption, d'avec l'application que Dieu fait en agissant moralement avec nous chaque jour lorsqu'Il doit juger nos voies fautives, et qu'Il nous châtie afin que nous participions à Sa sainteté (Héb. 12:10). Ceci nous conduit vraiment à condamner nos inconséquences et à conformer notre pratique aux pensées de Dieu dans Sa haine du péché, et dans l'avancement de ce qui relève de l'amour, de la justice et de la vérité.

1 Jean 3:21

L'apôtre dit : « Bien-aimés, si notre cœur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance [litt. : « de la hardiesse »] envers Dieu ». Son cœur répond à ceux qui marchent normalement devant Lui. Il ne s'adresse plus simplement aux « chers enfants ». Il se réjouit en voyant l'amour réalisé, et Il encourage l'activité de l'amour en prière là où ainsi les choses vont bien. Là où l'Esprit de Dieu doit nous occuper de nos manquements, nous ne sommes pas libres de Lui demander de nouvelles faveurs. Nous devons nous soumettre à la pensée humiliante que, si nous nous condamnons nous-mêmes au sujet de nos voies, Dieu nous condamne encore plus. Là où, par Sa puissance, il y a une jouissance paisible de la communion, nos cœurs peuvent avec ferveur demander davantage de grâce. « Bien-aimés, si notre cœur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu ; et quoi que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous pratiquons les choses qui sont agréables devant lui » (1 Jean 3:21-22). Dans ce cas, il n'y a rien pour arrêter l'activité de l'amour. La grâce ne rencontre pas d'obstacle sur son chemin dans le bien, parce que nous marchons heureusement dans la lumière de Dieu, de sorte que notre cœur ne se met à nous condamner. Nous pouvons librement en avoir fini avec nous-mêmes pour jouir de Christ.

Tel est clairement le bon état où tout chrétien a à marcher jour après jour. Ce devrait être notre objectif, mais hélas ! nous ne l'atteignons peut-être pas ; mais assurément, c'est ce à quoi nous sommes appelés par grâce. On ne peut être dans un état paisible, confiant et avec l'œil simple, sans marcher devant Dieu conformément à notre vie en Christ. Nous consoler quand nous manquons par le fait d'avoir la vie éternelle, ce n'est pas la réponse correcte à ce qui est dû à Dieu, pas plus qu'à notre propre état. Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit. Il n'y a pas seulement la foi, mais la réalité expérimentale dans le fait, pour l'âme, de suivre ce que l'apôtre nous dit de ce qui a été opéré en lui. « Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; mais ce que je vis maintenant dans [la] chair, je le vis par la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Galates 2:20 ; WK). La tradition est vaine, les ordonnances échouent. Il fait

sentir la puissance de la croix de Christ. Quant à son ancienne vie, l'apôtre était identifié avec Celui qui avait effectivement souffert la croix ; et maintenant il vit en Celui qui est vivant pour toujours ; et c'est une vie de foi dans Son amour. Cette individualisation n'est pas une étape très courante dans l'Écriture. Généralement c'est aux chrétiens collectivement qu'il est parlé de l'amour qui a été celui de Christ, et de Christ qui s'est livré Lui-même, comme en Éph. 5:1,2. Mais il est très précieux d'avoir cela personnellement, bien que ce soit effectivement maigre de ne l'avoir pas plus que personnellement, car alors on n'a pas l'occasion d'apprécier notre communion avec le Père et avec le Fils dans l'état de bénédiction goûté par toute la famille de Dieu.

La paix avec Dieu, la paix de la conscience, sont certes indispensables, mais ce n'est pas toute la bénédiction dont Sa grâce voudrait que nous jouissions ; et encore moins est-ce l'assurance d'être pardonné de toutes nos fautes. Cette assurance est ce que nous avons en croyant la bonne nouvelle de Dieu ; mais ce n'est pas ce dont il est parlé dans les versets 19 à 22. C'est une grande grâce, fort nécessaire pour toute âme lorsqu'elle débute. Une fois qu'une âme est dans la foi, c'est une erreur de remettre en question le fait qu'elle croit réellement ou non. L'Écriture ne connaît pas ce genre de doute chez quelqu'un qui croit en Christ ; celui qui croit n'est nulle part rejeté sur ce qu'il trouve à l'intérieur de lui. C'est parce qu'on est perdu que Dieu attire les regards sur Son Fils comme Sauveur, vis-à-vis duquel aucune question de manquement ne peut être soulevée. Ce dont notre passage traite ici, c'est pour les chrétiens dans leur marche de tous les jours ; et la question soulevée est celle de la confiance pratique dans le cœur. Nous sommes dans une telle proximité par grâce que tout ce qui ne convient pas en nous vis-à-vis de Dieu et du Père est intolérable, et les ressources à l'encontre sont soigneusement données.

Beaucoup d'entre nous savent au travers de leur propre famille ce que c'est que d'avoir un enfant quelquefois méchant. Cela ne fait-il pas une différence si l'enfant a réellement de l'affection ? Même si le père et la mère ne savent pas pourquoi, voilà l'enfant mal à l'aise. Au lieu d'avoir à faire heureusement avec ses parents comme d'habitude, quelque chose va de travers ; et plus l'enfant est droit, plus il le ressent. Il en est exactement ainsi avec notre Dieu et Père, sauf qu'Il ne manque jamais, et que tout Lui est connu. D'où l'immense importance du jugement de soi-même, dont nous avons besoin à cause de ce que nous sommes. Quand il est appliqué à nos manquements, l'âme revient à la jouissance de la communion, que nous avons douloureusement perdue. Le bon état, c'est la pleine liberté avec Dieu. Ce n'est pas la position que le chrétien a de manière permanente ; mais l'état du cœur responsable vis-à-vis de l'interruption par négligence. Tant que nous marchons par [ou : dans] l'Esprit, cette pleine liberté avec Dieu est notre état heureux, et c'est le seul état convenable pour un chrétien. Qu'il est triste de s'installer habituellement dans le manque de liberté ! Sûrement, il devrait y avoir un cri fervent montant vers Dieu pour détecter ce qui l'a ôté du cœur ; s'il en est ainsi, on n'aura pas à crier longtemps. Il découle de l'amour du Père la volonté que nous goûtions la consolation de cet amour, et que nous en ressentions la privation par une faute quelconque non jugée. Mais en Jésus comme avocat auprès du Père, nous avons la ressource qui nous est fournie, au lieu d'avoir à chercher un directeur [de conscience] terrestre qui supprime le Seigneur et qui est forcément insuffisant pour une fonction aussi délicate et aussi difficile. C'est notre privilège de réparer la situation facilement et sur-le-champ par Christ au trône de la grâce, ou plutôt auprès de l'amour du Père, étant assurés qu'il n'y a pas là de défaillance.

1 Jean 3:22

C'est pourquoi il est beau qu'il soit ajouté ici : « quoi que nous demandions, nous le recevons de lui » (3:22). C'est un nouvel exemple de la manière absolue dont Jean aime à parler. Il ne parle pas de changement selon les circonstances qui arrivent, ni d'obstacles spéciaux qui interviendraient. Il ne fait pas allusion à un éventuel état inconséquent. Il admet ici que le cœur ne condamne pas, qu'on a une pleine liberté avec Dieu, qu'on jouit de la communion avec Lui. Or quel est l'effet de cette communion ? elle exclut les demandes faites à tort. Nous ne cherchons alors, rien d'étranger à la volonté de Dieu. Nous demandons ce qui est selon Sa volonté ; et Il ne lésine pas sur ce qui est bon. Il a Son plaisir dans notre jouissance de tout ce qui est pour Sa gloire, et de tout ce que nous avons

trouvé en Christ, car Christ est le lien qui attire et soutient toujours. C'est Christ qui choisit tout pour nous. Il n'y a ni lumière ni source dans nos cœurs sans une telle dépendance de Christ. Ce que Dieu nous a donné est juste en accord avec cela. Quoi que ce soit que nous demandions, nous le recevons ; car dans cet état nous ne demanderons jamais quelque chose mal à propos. L'apôtre en donne ici la raison : « parce que nous gardons Ses commandements ». Ceux qui omettent de voir que c'est une question de gouvernement moral de Dieu vis-à-vis de l'état du chrétien, tombent dans l'erreur de le confondre avec le fondement de notre salut, et de rendre ce dernier conditionnel. Mais ceci annule la souveraine grâce de Dieu qui sauve les pécheurs. Il ne s'agit pas ici de grâce, mais de gouvernement. Or le gouvernement est nécessairement conditionnel. Mais la grâce de Dieu qui sauve nos âmes et efface nos péchés est absolue, gratuite et souveraine. La seule condition dans ce cas, si on peut appeler cela une condition, c'est de renoncer à nous-mêmes comme impies, et de recevoir ce que Son amour nous donne gratuitement en Christ.

C'est ici un tout autre sujet ; le mélanger à la grâce est le vice ordinaire de ce qui s'appelle la « théologie ». Qui peut dès lors s'étonner de ce que des chrétiens simples, sains et intelligents n'aient aucune confiance dans un guide aussi peu fiable, et le désavouent. Ils ont de bonnes raisons de se tenir sur leur garde car habituellement la théologie obscurcit et rend perplexes beaucoup de croyants, qui ne sont pas mûrs dans la vérité, bien que quant à eux-mêmes ils s'en tiennent à une ligne juste en l'écoutant. Mais la théologie systématique est comme un jardin sec, c'est-à-dire comme des fleurs et des feuilles, ou le reste, cueillies sur les plantes et séchées, en sorte qu'il ne reste pas un brin de fraîcheur ou de vie en aucune d'elles.

Telle est la théologie, tandis que l'Écriture est « esprit et vie ». Et c'est ainsi qu'est le Seigneur Jésus, Le vivant, qui a été mort, mais qui a repris vie pour toujours ; et encore le Saint Esprit, qui est l'Esprit de vérité qui vivifie, Celui qui est donné non seulement pour avoir la vie, mais pour garder toute vérité fraîche et puissante ; et c'est aussi ainsi qu'il en est de l'amour de Dieu le Père qui ne cesse de s'épancher. L'homme fait et s'efforce de faire de la révélation une science. Y a-t-il plus différent que ces deux choses ? Qui a jamais trouvé la vie et la paix dans la théologie systématique ? Elle consiste toujours à garder ceci et à garder cela avec des armes humaines, et à disposer ses doctrines incertaines et défectueuses dans des forteresses imaginaires de la foi, — ce qui devrait être l'opération de Christ en nous par la Parole et par l'Esprit de Dieu. Ce n'est que dans la Bible que nous avons la vérité, toute la vérité et rien que la vérité ; et nous avons le Saint Esprit qui l'a écrite toute entière pour nous guider dans toute la vérité. C'est pourquoi nous avons confiance en Dieu et en la Parole de Sa grâce (Actes 20).

L'Écriture est la norme, et le Saint Esprit est la puissance envoyée d'en haut pour demeurer en nous et avec nous pour toujours (Jean 14:16,17). Quels immenses privilèges, sans parler des dons de grâce de Christ dans les ministères, depuis le plus élevé jusqu'au plus petit ! C'est ce à quoi nous sommes confiés, et Dieu voudrait que nous jugions tout ce qui est un obstacle ; et c'est ce qui occupe l'apôtre dans ces versets. Et si nous en faisons notre profit dans la foi et dans l'amour, il dit : « quoi que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements, et que nous pratiquons les choses qui sont agréables devant lui ». Imaginez d'appliquer cela à l'évangile ! La dernière phrase est exactement ce que notre précieux Seigneur dit avoir toujours fait (Jean 7:29). Il est la perfection de tout ce qu'Il a entrepris. « Je fais toujours les choses qui lui plaisent ». Mais c'est là où nous manquons. Nous ne faisons ni ne disons toujours les choses qui Lui plaisent. Comme Dieu voit et entend tout, Il fait spécialement attention à Ses enfants, non pas contre nous, mais pour nous ; et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? (Rom. 8). C'est pourquoi, comme Il n'escamote aucune faute, nous n'avons pas à nous cacher derrière Jean 17 ou Rom. 8 comme derrière un paravent, mais nous faisons bien de nous humilier nous-mêmes pour tout ce qui a attristé le Saint Esprit de Dieu par lequel nous avons été scellé pour le jour de notre rédemption (Éph. 4:30). Nos cœurs reviennent ainsi à la jouissance de la pleine liberté devant Dieu. Ceci donne de la hardiesse et incite à la prière, du fait qu'il est dit ici : « quoi que ce soit que nous demandions ». Sûrement, si nous demandons de la dépendance de Christ, Dieu nous écoutera, cherchant plus de persévérance dans la

prière, plus de profit tiré de Sa Parole : ces choses sont selon la volonté de Dieu, aussi bien que les moyens de vivre pratiquement la vie éternelle et d'en jouir. Car cette vie est le fond de toute cette épître.

1 Jean 3:23

« Et c'est ici son commandement, que nous croyions le nom de son Fils ». Certains [JND] traduisent ici « ... que nous croyions *au* nom », mais il n'y a pas ici de « au » en grec. Il peut être plus difficile de comprendre ce verset selon ce que l'Esprit de Dieu a écrit de manière qui ne laisse aucun doute ; mais si nous ne comprenons la phrase, n'avons-nous pas à la recevoir implicitement comme elle est écrite ? Nous n'avons pas à forcer un sens, mais à être satisfaits d'accepter ce qui est Sa parole sans la comprendre, et à attendre jusqu'à ce que nous la comprenions. Or elle est adressée à la famille de Dieu, malgré que ce soit une phrase inhabituelle. Dans l'Écriture, il est question normalement de « croire Dieu », et de croire Dieu au sujet de Son Fils ; et quand Christ est introduit, il s'agit de « croire en Christ, ou à Christ ». Tel est le langage général de l'Écriture. Ici la forme utilisée est « croire le nom ». Quand il est parlé de croire Dieu au sujet de Christ, c'est croire ce que Dieu rapporte de Christ, c'est croire ce que Dieu me dit de Christ. Quand il est parlé de « croire le nom de Son Fils », cela ne signifie-t-il pas croire la portée de ce Nom ? Le Nom est la révélation de Dieu sur le Seigneur, c'est-à-dire sur ce qu'Il est et sur ce qu'Il a fait, et c'est une belle expression. Inutile de dire que ce n'est pas seulement que, en tant qu'homme, Son nom était Jésus ; et ce n'est pas seulement son titre de Seigneur, ou aucune de Ses fonctions. Ici il s'agit de croire le Nom, la révélation divine, ou le témoignage de Dieu rendu à Son Fils Jésus Christ. Car Il est par excellence l'objet de la foi ; et c'est ici et maintenant que nous avons à croire Son nom, comme si Son nom Le personnifiait. Il ne s'agit pas seulement de ce par quoi nous avons commencé quand nous avons cru initialement. Nous avons cru le Seigneur alors ; mais l'apôtre aime à parler de la personne et de tout ce qui vient en Lui et par Lui quand on le croit. C'est pourquoi il emploie cette expression singulière « croire le nom de Son Fils Jésus Christ ». Il y a la dépendance de Christ, mais ici c'est croire le Nom de Son Fils Jésus Christ, ce que ce nom béni communique comme révélé par Dieu dans Sa Parole. Nous croyons Son Nom.

Il y a une différence d'expression très minime qui vaut la peine d'être notée. La forme du mot « croire » dans le texte ordinaire appuyé de hautes autorités implique la persévérance dans la foi ; dans d'autres manuscrits de grand poids, il est question de croire *une fois pour toutes*, c'est le fait résumé dans la conclusion. Mais quand on en arrive à « aimer », il s'agit de l'amour effectif de *chaque jour*. C'est net et certain. Les deux choses s'entremêlent dans un seul commandement. C'est le grand commandement du christianisme, en contraste avec le commandement de la loi. Dans la loi, il s'agissait d'aimer Dieu et son prochain. Maintenant il s'agit de croire le nom de Son Fils Jésus Christ et de s'aimer l'un l'autre, spécialement les enfants de Dieu. Combien est déplorable la bétise de confondre les enfants de Dieu et le prochain ! Ce n'est pas le sens, mais ceux qui doivent être aimés sont ceux que le monde ne connaît pas, comme ils n'ont pas connu Celui dont le nom est cru. Tout ceci est bien éloigné des pensées de l'homme. Que penseriez-vous de quelqu'un qui vous dirait d'aimer tous les enfants de Londres de la même manière que vous aimez vos propres enfants ? Vous penseriez que cette personne est insensée. Cela peut aider à montrer combien est beaucoup plus grand « Son commandement » ici. Comme on l'a déjà dit, les enfants de Dieu et les enfants du diable sont aussi différents qu'il est possible de l'être. Un homme peut être mon voisin de la porte à côté, et être le plus grand ennemi de Christ. Le commandement d'aimer que nous avons ici ne s'applique pas à une telle personne. On doit avoir l'amour de compassion pour lui, désirer et rechercher de la part de Dieu qu'il puisse recevoir la Parole de vérité, l'évangile du salut. Son opposition endurcie, sa méfiance même à l'égard de Dieu, ne peuvent que stimuler davantage nos supplications pour qu'il puisse devenir un monument de la grâce. Et Dieu écoute la prière dans un tel cas, et honore le cri persévérant qui supplie, dans la foi et l'humilité, pour une âme coupable. Cela nécessite passablement de courage d'être capable de chercher et de travailler pour un voisin de la porte à côté qui aurait un caractère pareil. Cependant même ce voisin ne tombe pas du tout sous le coup du

commandement que nous avons ici de « s'aimer l'un l'autre comme Il nous en a donné le commandement ». Il s'agit strictement et uniquement de l'amour chrétien mutuel.

C'est ici un nouvel exemple de la manière dont Jean mêle Dieu et Christ. Au commencement du verset, la personne dont il vient d'être parlé est Dieu ; nous avons à demander et à recevoir de Lui, et à pratiquer les choses qui sont agréables devant Lui (3:22). « Et c'est ici Son commandement que nous croyions le nom de Son Fils Jésus Christ, et que nous nous aimions l'un l'autre, selon qu'Il nous en a donné le commandement ». Or nous savons très bien que c'est Christ qui nous a donné le commandement. Cependant c'est apparemment le même « Il » tout le long du passage (v. 22 et 23). Une pareille manière d'écrire n'aurait jamais été possible si Christ n'était vraiment Dieu comme le Père. C'est le secret de cette particularité. L'écrit de Jean a spécialement pour but d'honorer le Fils comme le Père, il ne s'agit pas d'un lapsus de négligence. Rien n'est fait par inadvertance dans l'Écriture, comme on en trouve chez les auteurs classiques les plus célèbres. Le propos divin et la sagesse parfaite règnent dans la Parole écrite.

1 Jean 3:24

« Et celui qui garde Ses commandements demeure en lui ». L'un des inconvénients de la belle version autorisée anglaise est que les traducteurs ne continuent pas à utiliser le même mot sans changement dans un même contexte, tellement ils aimaient changer de sonorité pour un même mot [pour les deux mots « demeure » du v. 24, la version autorisée anglais utilise la première fois le mot « demeure » et la deuxième fois le mot « habite »]. La plupart des lecteurs supposent qu'il y a une nuance de sens entre « demeurer » et « habiter ». Mais il n'y a qu'un même mot en grec. Il est d'autant plus regrettable de changer de mot, que le mot pour « demeurer » est un mot spécial qui a ses propres particularités d'application. Il est bien meilleur pour le lecteur d'utiliser un même mot « demeure » les deux fois au v. 24. Retenons simplement que « demeurer » et « habiter » de la version anglaise signifient la même chose. En Jean 5 il est beaucoup plus lourd de conséquences de maintenir le mot « jugement » tout le long du chapitre, et de ne pas le changer ici ou là en « condamnation » ou « damnation » comme le fait la version autorisée anglaise.

Nous avons ici la transition vers le nouveau sujet de demeurer en Dieu et Dieu en nous. Il n'y a rien de vague à cet égard. Sans obéissance, ce merveilleux privilège ne peut pas exister. « Et celui qui garde ses commandements demeure en lui, et lui en cet homme [litt.: lui en lui] ». Du point de vue de l'exégèse, il demeure en Dieu, et Dieu en lui. Or cela est aussi applicable à Christ, et c'est effectivement utilisé ainsi ailleurs. C'est pourquoi il est parfaitement vrai en soi de dire ou bien « demeure en lui » ou bien « habite en lui ». Quand vous demeurez en Christ, vous demeurez en Dieu ; et quand vous demeurez en Dieu, vous ne demeurez pas moins en Christ. Mais selon le contexte, il peut être plus approprié d'utiliser « demeurer » ou « habiter » en vue d'une interprétation stricte. C'est souvent important à voir, et c'est quand même simple. Mais il est utile d'éviter les erreurs quant à l'Écriture, et d'éviter de voir des distinctions quand il n'y a pas de différence.

« Et par ceci nous savons qu'il demeure en nous, [savoir] par l'Esprit qu'il nous a donné ». Là le don de l'Esprit est la puissance et la preuve de la demeure de Dieu dans le chrétien. C'est de cette manière que Dieu demeure en lui. Il lui a donné l'Esprit. Mais demeurer en Dieu est une affaire de dépendance spirituelle de Lui en pratique ; et cela ne peut avoir lieu à moins que l'Esprit demeurant dans le saint opère de manière à le maintenir le regard fixé sur Christ sans trouble, et puisant en Lui. Si j'ai attristé le Seigneur à un moment, je ne demeure plus en Lui ; je me suis détourné de Sa présence en glissant, et je poursuis, peut-être pour un temps, mes propres pensées, mes propres voies et ma propre volonté. Mais que l'écart soit passager ou plus durable, je ne jouis plus de Sa présence, et je ne demeure plus en Lui.

On peut pourtant noter que dans la dernière moitié du verset, il n'est plus parlé des deux vérités comme dans la première moitié du verset, mais seulement de Dieu demeurant en nous, ce qui a lieu simplement par l'Esprit qui nous a été donné. C'est de cela seul que dépend le fait que Dieu demeure

en nous ; il est basé sur la rédemption, et il dure autant que la rédemption. Mais savoir si nous nous demeurons en Lui, c'est une question d'état spirituel ; et cela ne donne lieu à une explication complète que dans la dernière partie du ch. 4. Les versets 1 à 6 du ch. 4 sont une parenthèse de la plus grande importance comme base tant pour l'un que pour l'autre de ces deux « demeurer ».

C'est dans les versets 23 et 24 du ch. 3 que l'apôtre aborde l'exposé de la place caractéristique du chrétien et qui est pleinement la sienne ; il le fait en se référant le moins possible au côté négatif, tellement mis en avant dans la discussion précédente. Ici le côté positivement béni de nos privilèges est placé devant les saints avec la même simplicité, mais aussi la même profondeur qui caractérise l'épître d'un bout à l'autre. Au v. 23 il s'agit de l'aspect du chrétien clair et facile à reconnaître ; au v. 24, c'est l'exercice intérieur moins visible, mais non moins réel, de la vie par la puissance de l'Esprit de Dieu demeurant dans le chrétien, cet Esprit opérant sur, ou plutôt dans cette vie. Et il est souligné, comme nous l'avons vu, l'influence néfaste d'une marche négligée sur la jouissance de la pleine liberté devant Dieu, qui devrait être notre part habituelle.

Douzième méditation publique — 1 Jean 4:1-6

Avant d'aborder le sujet de Dieu demeurant en nous, connu par l'Esprit qui nous a été donné (3:24), l'apôtre se détourne vers le sujet grave placé devant nous. Il veut par là nous préserver des attaques de l'ennemi contre les fondements de la foi, par la vérité de la personne de Christ, et par la révélation divine de Christ revêtue de l'autorité de Dieu et donnée par le moyen des apôtres et prophètes inspirés suscités par le Seigneur monté au ciel, et concrétisée dans les Écritures du Nouveau Testament.

Il ne s'agit pas comme dans les enseignements précédents, de tests pour distinguer le chrétien vrai d'avec le chrétien factice ou qui se trompe lui-même. L'introduction du Saint Esprit conduit l'apôtre à une digression, à sa manière, d'une extrême valeur sur ce qui est le plus fondamental, à savoir les tests donnés de Dieu sur la vérité elle-même. Il y a deux tests : d'abord [1] la personne de Celui qui a été manifesté en chair, et ensuite [2] la révélation de Celui-ci au moyen de témoins choisis pour que, comme Il était réellement divin et parfaitement humain, nous puissions avoir une communication tout à fait divine de ce qui est une bénédiction si transcendante, marquée de l'autorité divine à travers des hommes inspirés pour la communiquer. Il est Celui de la réception duquel dépendent la vie éternelle et tous les privilèges du chrétien et de l'église, dont l'apôtre Paul était ministre plus que tous les autres ; Il est Celui dont le rejet fait que la colère de Dieu demeure sur tous ceux qui en sont coupables (Jean 3:35-36). Comme Il est descendu du ciel, Lui la vérité en grâce souveraine, ainsi Dieu a pris soin de nous donner la révélation en pleine certitude, par l'homme et pour l'homme, qu'il écoute ou qu'il refuse, — une révélation adaptée à la conscience et au cœur de l'homme, mais gardée et guidée par le Dieu qui ne peut se tromper.

S'il a plu à Dieu, en vertu de la rédemption de donner le Saint Esprit au chrétien, dans une mesure et d'une manière qui n'avaient pas eu lieu et ne pouvaient avoir lieu avant la mort, la résurrection et l'ascension de Christ, Satan s'est mis à contrefaire le don divin, et à contrecarrer le Père et le Fils et le Saint Esprit. Il agit au moyen d'apostats, les nombreux faux prophètes qui non seulement égarent les autres vers la perdition, mais attirent sur eux une vengeance plus sévère que les Juifs coupables et les Gentils enténébrés. D'où le soin mis à présenter le double critère de vérité de manière très simple et très directe pour venir en aide à tout chrétien qui en a besoin.

1 Jean 4:1

« Bien-aimés, ne croyez pas tout esprit, mais éprouvez les esprits [pour voir] s'ils sont de Dieu » (4:1a). Il s'agit là, non pas de discerner les chrétiens, mais le caractère réel de ceux qui prétendent parler par l'Esprit. C'est ce que l'ennemi contrefait ; et il a toujours eu une grande puissance de persuasion subtile depuis la première tentation de l'homme au paradis. « Lui a été meurtrier dès le commencement, et il n'a pas persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui. Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur, et le père du mensonge » (Jean

8:44). Les esprits mauvais étaient plus que jamais à l'œuvre pour s'opposer à l'Esprit de vérité, alors que beaucoup d'esprits immondes étaient chassés des démoniaques par le Saint de Dieu quand Il était ici-bas. Dans l'évangile du divin Serviteur de Dieu et de l'homme, c'est le premier miracle rapporté ; la Parole de Christ avait la puissance de bénir l'homme, et de chasser le démon. Et maintenant que l'apôtre de l'incirconcision, courageux et ferme, n'était plus là, son avertissement aux anciens de l'assemblée d'Éphèse s'était rapidement confirmé : « Moi je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau ; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des [doctrines] perverses pour attirer les disciples après eux » (Actes 20:29-30).

Cette explosion du mal s'était aggravée sous les yeux du dernier apôtre. Il fait appel à tous les saints sur la base de leur foi en Christ et en la Parole de Dieu ; et il dépouille le cœur du problème de tout l'enrobage de raisonnements et de sentiments par lesquels l'ennemi obscurcit l'enjeu. Il s'agissait réellement de l'abandon de Dieu et de Sa parole sous prétexte de vérités nouvelles et plus élevées. Certains antichrists niaient la réalité de l'humanité de Christ, d'autres, celle de Sa déité, et d'autres de leur union en une seule personne. Dans tous ces cas, on abandonnait la vérité de Sa personne, et donc de Son œuvre, et on cherchait à les renverser. Ils connaissaient le Père et Celui qu'Il avait envoyé, Jésus Christ ; et ils avaient l'Esprit pour les assister. Ainsi, en tant qu'enfants de Dieu, ils étaient non seulement responsables de tester quelle sorte d'esprits était à l'œuvre dans ces lumières nouvelles, mais par grâce ils étaient en état de le faire. Ils étaient tenus de passer au crible leurs nouveautés pour l'amour de Lui et de leurs propres âmes, « parce que beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde » (4:1b). Ces hommes en faisaient-ils partie ? Christ leur avait donné de vrais « apôtres et prophètes » (Éph. 2:5 ; 3:20 ; 4:11) qui avaient ensemble posé le fondement dogmatique de l'église. Or voilà que Marc et Luc, sans parler des auteurs d'épîtres, n'étaient pas apôtres mais prophètes. Satan a imité cela, et s'est servi de ces incroyants pour sortir dans le monde pour égayer et détruire. Il y avait « beaucoup de faux prophètes ».

1 Jean 4:2-3a — Confesser Jésus

Le premier test est relatif à l'Esprit. « Par ceci vous connaissez l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus Christ venu en chair est de Dieu » (4:2). La traduction de la version autorisée anglais [« tout esprit qui confesse que Jésus Christ est venu en chair »] ne donne pas la force réelle de ce verset ; car l'introduction de « qui » et « est » n'est pas du tout nécessaire, et elle rend la confession purement factuelle, alors que la parole apostolique vise une confession de Sa personne. Est-il vrai qu'un mauvais esprit nierait le fait historique que Jésus Christ est venu en chair ? Les musulmans n'admettent-ils pas ce fait sans hésiter, sinon les Juifs ? Et certains sceptiques des plus extrêmes et des plus pernicieux acceptent assurément le fait, et font l'éloge du Seigneur à leur manière comme le meilleur des hommes.

Mais il n'y a pas de véritable confession de la personne du Seigneur selon la formule de l'apôtre si ce n'est par l'Esprit de Dieu. Car ce qui est dit est bref, mais va au cœur du sujet. Beaucoup d'hommes ont été appelés Jésus, depuis Josué fils de Nun jusqu'à Jésus le fils de la vierge Marie. Le premier, pour ce qu'en dit l'Écriture, était un type du Jésus/Josué incomparablement plus grand que lui, mais il n'en était qu'un type. D'autres ont pu être ainsi nommés, mais sans en être dignes, notamment celui que les Juifs préférèrent au Seigneur de gloire, si on attribue quelque valeur à la vingtaine de manuscrits qui l'affirment. Il était surnommé Barabbas (fils du père) comme contrepartie diabolique du vrai Fils du Père.

L'Esprit en Matthieu 1 nous donne Son interprétation du nom : « Tu appelleras Son nom Jésus, car Lui sauvera Son peuple de leurs péchés ». Josué conduisit Israël en Canaan en face d'ennemis qui pullulaient ; mais seul l'Antitype pouvait sauver Son peuple de leurs péchés. Il était Jah, Jehovah, l'Éternel dans l'absolu, l'Éternel relativement et historiquement ; et comme ils étaient Son peuple, c'était Lui qui devait les sauver de leurs péchés, car nul autre ne le pouvait que Lui qui était Emmanuel, Dieu avec nous. Et qui d'autre que Lui pouvait revendiquer ce titre ? Si Son peuple Le

rejette à leurs dépens pour un temps, Sa grâce se tourne vers les nations dégradées, au moins vers ceux d'entre eux qui écoutent Sa voix. Ce salut était envoyé entre temps aux Gentils dont nous étions ; mais les Gentils, enflés d'orgueil et d'incrédulité doivent être retranchés, comme les Juifs l'ont été en partie pour nous laisser entrer. À la fin, ils se tourneront vers leur Messie crucifié, Celui qui a été ensuite exalté et placé très haut, et ils seront débarrassés de tous leurs sujets de crainte intérieurs et extérieurs. « Et lors tout Israël sera sauvé » (Rom. 11:26). Son amour aura attendu longtemps, sans se lasser et fidèlement jusqu'à ce qu'ils arrivent au fond de leur mal et de leurs souffrances ; Sa miséricorde demeure à toujours et Ses dons et Son appel sont sans repentir (Rom. 11:29).

Voilà le « Jésus Christ » que confesse tout esprit qui est de Dieu. Seulement Il est maintenant connu dans le christianisme bien plus profondément et plus intimement que dans sa présentation à Israël qui Le connaîtra dans les gloires visibles du royaume à venir. Lui qui est venu en chair était à la fois Jah le Sauveur, et l'Oint de Dieu, ou Christ. C'est Lui que l'Esprit de vérité honore, et que l'esprit d'erreur hait. Car il y a un côté sombre au tableau : « Tout esprit qui ne confesse pas Jésus (*) n'est pas de Dieu » (4:3a). Ce qui confirme la variante brève ici [« qui ne confesse pas Jésus venu en chair », la variante longue étant « qui ne confesse pas *que* Jésus est venu en chair »], c'est l'article devant « Jésus » en 4:3a. C'est une manière ordinaire de s'exprimer quand on fait référence à quelque chose, et est difficile à reproduire en français. L'explication est claire et sûre : « Tout esprit qui ne confesse pas (le) Jésus (déjà décrit) ». Cela suppose qu'il n'y a pas répétition des mots [« venu en chair »], qui sont donc omis, et pourtant cela implique la véracité de leur affirmation.

(*) JND traduit « Jésus Christ » en 4:3a aussi bien qu'en 4:2 ; en 4:3a, WK met seulement « Jésus ».

Le nom de Jésus est l'expression de tout ce qu'Il est selon la révélation de Dieu ; et selon que nous en avons besoin, nous l'avons tout pour notre joie éternelle. Et ce n'est pas seulement profitable en rapport avec l'excellence suprême de tout ce qui est en Lui et par Lui : Lui et Lui seul nous donne la vérité de tout un chacun et de toute chose selon la réalité ; et ainsi Il prouve qu'Il est Lui-même la vérité objectivement, du fait que l'Esprit est la vérité en puissance intérieure pour nous donner de réaliser et de jouir de ce qui est en Christ et par Christ (5:6). Lui seul conduit dans une connaissance adéquate quelconque de Dieu. Il nous montre le Père. Il nous fait connaître le Saint Esprit, comme Il ne le fait pas pour le monde. Il révèle la Trinité. En Christ, et nulle part ailleurs, nous connaissons la lumière et la vie et l'amour, comme étant de Dieu. En Lui nous connaissons l'obéissance, la justice, la sainteté, la révérence, la dépendance, la fidélité, l'humilité, la débonnairété, absolument et en toute perfection. En Lui est manifesté l'homme comme l'objet digne des délices de Dieu ; et aussi l'homme sous la puissance de Satan, dans son inimitié contre Dieu, la vérité de l'homme comme il est naturellement. Par Lui, nous connaissons ainsi ce qu'est Satan en haine et en tromperie. Sans Christ, nous n'avons que l'ombre de la rédemption et de la propitiation, du sacrifice et de l'offrande, du sacrificateur et du sanctuaire. Lui seul est la substance et la plénitude, plaçant toutes choses dans son vrai caractère et dans sa vraie relation avec Dieu, Lui-même le centre de tout. Avez-vous des doutes quant à la vérité de quelque chose ? Introduisez Christ dans la difficulté, appliquez-Le au sujet, et vous trouverez la vérité dans tous les cas. N'est-Il pas manifestement et justement le critère de la vérité ?

Ainsi, tandis que l'âme qui raisonne se perd dans le labyrinthe des spéculations en quête de la vérité qui échappe à l'esprit naturel le plus fort, la grâce fournit la vérité en Christ au plus simple des croyants qui regarde à Lui comme Son tout. Car là est la solution ; Christ est la vérité objectivement, comme l'Esprit l'est en puissance pour l'esprit du croyant. Les « faux prophètes » qui se cherchent eux-mêmes et se glorifient eux-mêmes peuvent dire aux « petits enfants » qu'ils ne peuvent pas se passer d'eux, et qu'eux seuls ont « l'esprit », et que lui « le petit enfant » n'a rien de plus que « la lettre ». Le croyant sait qu'il a Christ, le Fils manifesté en chair, et il refuse de laisser tomber ce qui « a été entendu dès le commencement » (2:24 ; 3:11) et qui est maintenant dans la Parole de Dieu écrite. Il ne prétend pas avoir tout réalisé ; mais il sait qu'en ayant Christ la vérité, il l'a toute parfaitement en Lui, et il compte sur l'onction de l'Esprit pour l'appliquer s'il est besoin. Il ressent

donc la toute importance que ce qui a été entendu dès le commencement demeure en lui, afin que lui aussi demeure dans le Fils et dans le Père (2:24). Si Christ ainsi révélé est abandonné, il ne reste rien du christianisme. Et quand l'ennemi est en train de saper Christ sous prétexte de vérité supérieure, l'Esprit de Dieu ramène à Celui qui était et qui est la vérité. Il n'admet donc aucun développement : un développement n'est rien d'autre que le mensonge de Satan, et n'a pas de vérité, mais il se trahit soi-même en niant la vie éternelle connue comme Son don présent. Le mensonge n'offre que des « idées ».

La grâce fournit alors un critère sûr pour distinguer quand c'est l'Esprit de Dieu en train d'enseigner la vérité, et quand c'est un esprit mauvais en train d'insinuer le grand mensonge. Le Saint Esprit glorifie Jésus ; l'esprit mauvais vante le monde, étant l'instrument du diable pour tromper autant qu'il peut. S'il ne peut pas tromper les élus, il les accuse et les fait paraître étroits, fanatiques et avec l'air chagrin, parce qu'ils ne sont pas égarés par le coloriage raffiné dont Satan habille ses actions mauvaises. Ils croient Dieu au sujet de Son Fils. C'est tout à fait différent de la crédulité confondue avec la foi, la crédulité ne consistant qu'à croire l'homme. Mais aucun lien avec Dieu n'est formé si ce n'est en croyant Dieu ; et on Le croit par Sa parole, et par Sa Parole écrite depuis que les apôtres ne sont plus là. Le Saint Esprit rend témoignage au Seigneur comme au Fils incarné de Dieu. En accord avec cela, on croit au Seigneur Jésus Christ d'après la Parole de Dieu pour la vie éternelle. Reconnaître un fait concernant le Seigneur Jésus, même s'il est vrai et important, ce n'est pas croire au Seigneur Jésus ni Le confesser. La Vie est dans Son Fils. Et Il est venu en chair ; voici ce qui était essentiellement « Jésus », la merveille de la grâce divine, le test de la vérité divine. Le confesser signifie qu'on reconnaît la vérité de Sa personne ainsi venue en chair. La différence n'est pas seulement importante, elle est vitale. Ce qui est à confesser n'est pas le fait de Sa naissance, mais Sa personne née ainsi.

Beaucoup pensent qu'ici il ne s'agit de confesser que le fait de Son incarnation. Certes il est insisté sur l'incarnation, parce que c'est une vérité majeure du christianisme, un acte de grâce riche ; et certains le niaient, et d'autres le réduisaient à une simple ressemblance. Un petit livre fort ancien a été découvert récemment, qui s'appelle l'évangile de Pierre, non seulement apocryphe, mais entièrement hétérodoxe, mettant en relief les erreurs mortelles des premiers temps de l'église ; il est désolant qu'un pareil document ait jamais été écrit. Car il est à la fois intrinsèquement faux, et c'est une vile imposture, qui n'émane pas plus de Pierre que d'aucun chrétien. Pierre était un favori en pointe à cause de sa ferveur ; beaucoup qui étaient incapables d'assimiler l'enseignement de Paul jouissaient à l'extrême des prédications de Pierre. Le méchant faussaire prit avantage de la réputation de l'apôtre (probablement après sa mort) pour mieux faire passer sa légende gnostique. Car son but est de soutenir que Christ n'est pas venu en chair pour mourir sur la croix, qu'Il a simplement pris la chair comme on habite dans une maison, que la chair ne faisait pas réellement partie de Sa personne ; qu'après avoir vécu dans un corps pour un temps, Il le quitta en allant à la croix, et monta au ciel.

Cela ressemble à la doctrine des musulmans qui imaginent qu'au moment critique, Dieu, exerçant Sa puissance et Sa justice rétributive, a substitué Judas Iscariote au Seigneur Jésus, et L'a pris au ciel. En bref, cette sorte de gnostiques et les musulmans soutiennent que le Seigneur n'est pas mort sur la croix. En effet les musulmans croient que le Seigneur reviendra pour juger le monde, et qu'alors Il trouvera le monde entier dans un état apostat. Partout dans la chrétienté il y a des ignorants qui prêchent pire que cela, et qui s'attendent à un état de perfection croissante pour l'homme sur la terre sans Christ. N'est-il pas humiliant que beaucoup ont en tête, aussi bien dans les églises nationales que chez les dissidents, l'idée d'un royaume sans le Roi. Certains sans doute attendent une nouvelle et plus grande effusion de l'Esprit pour le mettre en place. Or cette nouvelle effusion de l'Esprit aura lieu en l'honneur du règne de Christ sur la terre. Les musulmans, malgré leur aveuglement, reconnaissent que dans la crise à venir, ils auront eux-mêmes abandonné leur Coran (le nom qu'ils donnent à leur livre sacré), et que les Juifs auront abandonné l'Ancien Testament, et que les chrétiens auront abandonnés le Nouveau Testament. L'Écriture montre effectivement que la

chrétienté coure en hâte vers une telle apostasie ; et ce qui l’y pousse très fort se trouve dans les théories incroyables qui nient la vraie inspiration, et qui prévalent tellement aujourd’hui dans la chrétienté.

Mais voici le test, la pierre de touche de la vérité. « Tout esprit qui confesse Jésus Christ venu en chair est de Dieu » (4:2). C’est la manière simple et correcte de traduire. L’esprit vrai confesse la personne de Christ. Il est de toute importance de comprendre ceci, parce qu’à force d’insister sur le « venu en chair », on peut perdre de vue Celui qui est ainsi venu. Sans doute le fait qu’il soit venu en chair est très important, mais Celui qui est ainsi venu est encore bien plus important. *Qui* est Celui qui est venu en chair ? Aucune personne de bon sens ne soutiendrait que vous ou moi sommes venus en chair. Prenez les plus puissants monarques qui ont fondé les empires mondiaux — Nebucadnetsar, Cyrus, Alexandre, César : prenez les plus grands noms des lettres, de la philosophie, de l’éloquence, de la science et de je ne sais quoi d’autre ; on ne peut dire d’aucun d’entre eux, de manière appropriée, qu’ils sont venus en chair. La raison est qu’ils ne pouvaient pas du tout apparaître autrement qu’en chair. La merveille, la vérité, la grâce infinie, c’est que Lui est venu en chair. Il était une personne divine, le Fils de Dieu, le Créateur. Qu’il soit venu en chair, est une chose des plus glorieuses moralement pour Dieu et pour l’homme. Rien dans l’éternité passée ne peut se comparer avec cela, sinon Sa mort sur la croix ; rien dans l’éternité future.

Évidemment le grand point n’est pas simplement qu’il est venu, mais c’est Celui qui est ainsi venu. Il aurait pu évidemment venir autrement. Il aurait pu venir dans Sa propre gloire, Il aurait pu venir dans une gloire angélique (Il l’avait déjà fait souvent sous cette apparence pour de courtes apparitions). Il Lui plut de venir en chair pour glorifier le Père, pour justifier les droits de Dieu comme tel, pour bénir ceux qui croient, pour juger ceux qui Le déshonorent, pour restaurer la création, et pour détruire le diable et ses œuvres. Le pivot central de tout est Son existence éternelle et Sa gloire divine. C’est cela la doctrine de Jean à travers toute son épître, mais aussi son évangile, et prophétiquement dans le livre de l’Apocalypse ; et ici c’est ce qui est compris dans le critère de l’Esprit de Dieu par opposition à l’esprit d’erreur.

Aucun esprit mauvais ne Le confessera jamais. Ils ont une frayeur terrible du Seigneur Jésus, et cette frayeur vient naturellement de ce qu’ils n’ont jamais douté qu’il soit une personne divine, et que c’est à Lui que revient non seulement de juger le monde, mais spécialement de les punir eux, en tant qu’instruments permanents, actifs et subtils de l’antagonisme contre Dieu et du malheur sans fin contre l’homme. C’est pourquoi, toutes les fois qu’ils se trouvaient en présence du Seigneur, ils montraient une terreur extrême. Comme l’épître de Jacques l’exprime, « les démons croient, et ils frissonnent ». Hélas ! c’est ce que l’homme ne fait pas ; il ne croit ni ne frissonne ; mais le jour vient où il sera obligé de le faire.

Nous avons donc eu là le premier test. C’est la personne glorieuse de Celui qui est venu en chair. La vérité de Jésus Christ court du premier chapitre de cette épître jusqu’au dernier. Elle est présentée ici en quelques mots clairs comme le test de l’Esprit de vérité descendu pour glorifier Christ.

1 Jean 4:3

Nous avons ensuite la contre partie. « Et tout esprit qui *ne* confesse *pas* Jésus » ; telle est le texte plus bref, et je crois véritable, sur lequel les meilleurs critiques s’accordent. Si l’on accepte ce texte, cela confirme le sens authentique de ce qui précède, et rend parfaitement clair qu’il s’agit de la confession de la personne, non pas d’un simple fait. Car pour détecter l’esprit mauvais, rien n’est exprimé quant à la venue de Christ en chair, quoiqu’elle y soit implicitement, bien sûr. C’est simplement « Jésus », et ici l’article apparaît, « le » Jésus dont il vient d’être parlé davantage. « Tout esprit qui ne confesse pas (le) Jésus n’est pas de Dieu » (*). C’est ce qui convient pour détecter tout esprit mauvais. Il ne s’agit pas seulement de ce qu’il est venu, de ce qu’il a été véritablement homme, et de ce qu’il reviendra. Les musulmans croient tout cela, et pourtant ils sont eux-mêmes ce dont ils qualifient les autres, des incroyants. Car ils ne croient pas à la gloire de Sa personne. Leur incrédulité leur fait haïr les chrétiens, et se joindre aux Juifs, dans une mesure, contre les chrétiens. Ils ne voient

en Lui qu'un prophète, un homme merveilleux, plus excellent que tous les fils des hommes, et Celui qui est déjà désigné comme Juge du monde, quand Il reviendra régner pour sept ans ! Mais ils ne croient pas en Sa nature divine, ni qu'Il ait mis de côté Sa gloire divine pour manifester la grâce de Dieu.

(*) note Bibliquest : JND, aussi bien en français qu'en anglais, traduit : « Tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair n'est pas de Dieu ».

Mais si le texte critique est certain, il n'y a au fond aucune différence entre le côté négatif et le côté positif ; pourtant il confirme de la manière la plus forte que la confession requise par l'Esprit de Dieu n'est pas celle d'un simple fait, mais celle de la personne de notre Seigneur, car dans le test négatif, seule la personne est nommée, bien que l'expression plus complète soit implicite. Il vaut la peine de noter qu'il ne manque pas de manuscrits qui s'écartent du texte correct au v. 2 pour en faire un test simplement factuel, et que la Vulgate latine suit cette erreur, avec quelques-uns des premiers pères grecs et latins. Mais aucun éditeur de tant soit peu de poids ne suit cette erreur.

Ceci achève le premier test de l'Esprit de Dieu. C'est la confession de la vérité, Jésus Christ venu en chair. Tout esprit qui Le confesse est de Dieu ; tout esprit qui ne Le confesse pas n'est pas de Dieu. « Ceci est [l'esprit, ou, le principe] de l'antichrist, duquel vous avez entendu qu'il vient, et déjà maintenant il est dans le monde » (4:3b). Ce n'étaient pas seulement des hommes actifs, mais des esprits mauvais ; et l'apôtre parle dans un amour vrai, mais péremptoirement. Si une personne divine, par amour pour l'homme, daigne naître de femme, comment cela pourrait-il être une question non résolue ? Ne pas Le confesser, c'est combattre contre Dieu.

Ainsi, en liaison étroite avec le premier test, nous avons le second test de la vérité communiquée au chrétien. Sans doute, Lui est personnellement la vérité (Jean 14:6), la Parole faite chair qui tabernacla au milieu de nous. Mais Dieu a une révélation nouvelle dont Lui est le centre ; c'est Sa parole et la vérité. C'est ce qui est pris en compte ici. C'est la parole du Père, et elle fait connaître le Père et le Fils par le Saint Esprit. Peut-être vous demandez où ? C'est ce qui appelé ordinairement le Nouveau Testament, l'enseignement réuni en un de Ses saints apôtres et prophètes. Les faux prophètes revendiquaient alors d'avoir la lumière plus complète de Dieu. Ils n'admettaient pas que « la doctrine des apôtres » soit la Parole de Dieu. Selon eux, elle était bonne pour commencer, mais eux seuls avaient la vérité. Ils étaient comme les Quakers qui aiment tellement témoigner, mais ils témoignent de leurs propres pensées et de leurs discours. Il y en a d'autres, cela ne manque pas, jusqu'à ceux qui comptent plus sur leurs visions que sur la Parole écrite de Dieu pour leur montrer Christ ou leur devoir de chrétien. Nous avons maintenant l'école rationaliste qui nie que l'Écriture est la Parole de Dieu, même si certains acceptent qu'il puisse s'y trouver des paroles de Dieu. Mais tous nient qu'elle soit en entier la Parole de Dieu. Or l'incrédulité sur ce point ébranle tout dans la Parole de Dieu, car alors qui va décider ? Qui va dire ce qui est la Parole et ce qui ne l'est pas, si on vous abandonne à des écrits incertains ? Or les sceptiques aiment se trouver dans cette situation incertaine, car ils ont horreur de l'autorité de l'Écriture, et du péril où se trouvent tous ceux qui ne se courbent pas devant Dieu. Si c'est la Parole de Dieu, quelle insulte contre Dieu, et spécialement contre le Saint Esprit, contre qui le Seigneur déclare qu'il est impardonnable de blasphémer !

1 Jean 4:4

Ceux auxquels l'apôtre s'adressait ressentaient sans doute la gravité de ce l'apôtre avait déjà dit. Il ajoute aussitôt un autre critère du même genre : la nouvelle Parole de Dieu, Sa communication finale, fondée sur Jésus le Seigneur et Son œuvre rédemptrice accomplie et acceptée par Dieu. « Pour vous, chers enfants, vous êtes de Dieu » (4:4a). Il semble préférable en général de rendre ce terme $\tau\epsilon\kappa\nu\alpha$ par « chers enfants ». Tous traduisent $\tau\epsilon\kappa\nu\alpha$ par « enfants » ; « petits enfants » ($\pi\alpha\iota\delta\iota\alpha$) est approprié en 2:13 et 2:18 pour la troisième catégorie des « chers enfants » ($\tau\epsilon\kappa\nu\alpha$) qui est la désignation générale de l'ensemble des trois catégories, et est utilisé tout le long de l'épître. C'est pourquoi « enfants » en 3:1,2 inclut l'ensemble de la famille. Nous sommes appelés « enfants de Dieu » (3:1), et nous le sommes effectivement maintenant (3:2) ; et c'est une erreur de dire « fils »

de Dieu, bien que nous soyons aussi Ses fils. Mais ici il s'agit expressément des « enfants » de Dieu, non pas de fils par adoption, mais nés de Dieu, et ainsi Ses enfants. Mais *τεκνία* est un terme à caractère de diminutif, très proche de « enfants », et il est utilisé comme un terme d'affection ; c'est comme un parent qui ne se contente pas d'appeler son petit « mon cher », mais qui l'appelle « mon chéri ». Ce terme est là pour traduire l'affection de l'expression. Ce que nous venons de voir illustre la force de la phrase, ici ; et c'est pourquoi il semble préférable de dire « chers enfants » pour distinguer d'avec *τεκνα* d'une part, et les petits enfants (*παιδια*) d'autre part.

« Pour vous, chers enfants, vous êtes de Dieu » : cela s'adresse à toute la famille. Le « Pour vous » exprime « vous » de manière emphatique. Les faux prophètes affirmaient être, eux, les conducteurs fiables. Non, veut dire l'apôtre, ils sont des ennemis de Christ, des émissaires de Satan. « Pour vous », vous êtes enfants de Dieu, en contraste avec ces prétentions et en contraste avec ces faux conducteurs qui méprisent les enfants de Dieu. Dieu en Christ est pour vous la source de toute bénédiction, la vie éternelle, le pardon, la relation avec Lui comme Père, et le don du Saint Esprit habitant en vous. « Pour vous, chers enfants, vous êtes de Dieu, et vous les avez vaincus » (4:4 ; les vaincus sont les faux prophètes). Mais ce n'est pas parce que vous avez quelque motif de vous vanter de votre sagesse, de votre puissance ou de votre sainteté, mais « parce que celui qui est en vous est plus grand ». La source de puissance du chrétien est l'Esprit de Dieu demeurant en lui. Dieu Lui-même demeure en lui, et Il le réalise par le Saint Esprit qui habite en lui. C'est pourquoi l'apôtre peut dire « parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde » (4:4), ou comme en 5:19 : « le monde entier gît dans le méchant ». Ici (4:4), il s'agit clairement du diable opérant par le moyen de ces esprits mauvais.

Ainsi l'emphase mise sur le « vous » (« Pour vous » au début du v.4) est extrêmement encourageante et affermissante : quel privilège qu'il leur soit dit qu'ils sont positivement « de Dieu » au sens que Lui est la source de toute leur bénédiction ! Et aussi, si Dieu est le donateur de la bénédiction, Lui ne change pas. Les dons de Dieu sont sans repentir de Sa part (Rom. 11:29). Quand il ne s'agit pas d'un don ou d'un appel de Sa part, Dieu peut se repentir. Ainsi Il s'est repenti de la création comme il nous est dit (Gen. 6:6 [d'avoir *fait* l'homme]), et Il l'a détruite. Mais ce n'était pas un don ; c'était simplement un acte, si immense soit-il. Mais quand, dans Son amour souverain, Il appelle à Lui de pauvres hommes coupables pour qu'ils soient à Lui, quand il leur fait don de la vie éternelle, par exemple, ou du pardon des péchés, ou de la position d'enfant, de tels privilèges sont les dons et l'appel de Dieu ; et ils sont sans repentir. Dans ce cas Il ne change jamais d'idée. Trop souvent les enfants agissent follement ou à tort (c'est triste), mais Lui ne change pas.

Ce que l'apôtre dit ici a une grande force, sans aucun doute. Ce n'est pas seulement qu'ils avaient reçu toutes ces bénédictions de la part de Dieu, mais « pour vous [c'est emphatique] vous êtes de Dieu ». Ils étaient nés de Dieu, ils étaient aimés comme tels par Lui, et le restaient quant à leur nouvel être. Et s'ils « les avaient vaincus », c'est-à-dire s'ils avaient vaincus les instruments de la tromperie de Satan, c'était « parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde », quand bien même il en soit le prince et le dieu. Ces faux prophètes allaient hardiment de l'avant avec leur méchanceté spirituelle, mais « vous les avez vaincus ». Les chrétiens n'étaient pas attirés à eux, mais tenus à l'écart ; ils écoutaient la voix du bon Berger et Le suivaient. Ils savaient que Lui seul peut donner la vie, la liberté et la nourriture (Jean 10:9), et Lui était venu et était envoyé du Père avec cette commission de l'amour de Dieu et de Son amour pour eux. Seul le Fils de Dieu pouvait prononcer de telles paroles, et Lui seul laissa Sa vie pour eux comme expiation. Ils croyaient en Lui qui appelle Ses propres brebis par leur nom, et elles Le suivent parce qu'elles connaissent Sa voix : elles ne connaissent pas la voix des étrangers, mais s'enfuient d'eux, et ne les suivent pas (Jean 10:3-5). Et maintenant, se reposant sur la rédemption de Christ, Dieu Lui-même était en eux par Son Esprit, demeurant en eux.

1 Jean 4:5

Ensuite il décrit ces faux prophètes en termes très tranchants, et s'exprime aussi de manière emphatique à leur égard, mais avec une emphase d'un genre autre et terrible : « Pour eux, ils sont du monde ». La source de tout leur enseignement comme de toute leur conduite et leurs buts, ce n'est pas Dieu, mais c'est le monde qui est inimitié contre Lui. Tout relève donc de l'instigation de Satan, qui est à la base de tous les mensonges qui prétendent être la vérité. « C'est pourquoi ils parlent selon les principes du monde », ou plus exactement et littéralement : « ils parlent (comme) du monde ». Le monde qui a rejeté Dieu en Christ, et L'a crucifié, était la source de tout ce qu'ils enseignaient. Le sens de la phrase n'est pas qu'ils parlaient « au sujet du » monde, et c'est pour se distinguer de cette interprétation qu'on vient d'en donner une paraphrase. Le monde est la source qui les fait parler, non pas le sujet dont ils parlent. « Et le monde les écoute ». Le monde aime ce qui est sien, et c'est pourquoi le monde, n'ayant aucune connaissance de Dieu, ni du péché qui a besoin de Son intervention dans le Seigneur Jésus par la vie et la rédemption éternelles, est content des spéculations grandiloquente des aveugles, qui laissent Dieu de côté et exaltent l'homme tel qu'il est. Ils n'entendent jamais vraiment la voix du Fils de Dieu. Ils sont morts, et les choses de la mort sont leurs réalités.

1 Jean 4:6

L'apôtre met alors de l'emphase sur un autre point : « *Nous*, nous sommes de Dieu ». C'est quelque chose de nettement distinct de « Pour vous ». « Vous » signifie l'ensemble du corps des chrétiens, et seulement ceux qui le sont réellement. À côté de ce que « nous » partageons avec « vous », Dieu est la source de la puissance divine qui fait de nous les porte-parole de Sa parole, de sorte que vous L'écoutez Lui en nous écoutant nous. « Nous » signifie les apôtres et prophètes envoyés par Christ, et donnés pour la bénédiction de Ses saints. Ils étaient inspirés de Dieu, et enseignaient ainsi la vérité telle qu'elle est en Jésus. Le Nouveau Testament est constitué de ces communications divines sous une forme permanente. Ces hommes inspirés ont écrit comme ils enseignaient ; et ils s'exprimaient oralement comme ils écrivaient.

Certains pouvaient avoir éprouvé de la difficulté du fait que les divers écrits constituant le Nouveau Testament et rajoutés progressivement les uns aux autres, n'étaient pas encore réunis en un seul volume comme maintenant. L'autorité du Seigneur était la fin de la controverse pour l'Ancien Testament pour tous les hommes de foi. On pouvait avoir insisté dans les premiers temps sur le fait que les paroles nouvelles étaient tellement différentes de l'Ancien Testament, qu'elles étaient tantôt relativement si simples et tantôt si profondes, qu'il était difficile de dire que tous les petits livres circulant alors, les évangiles et les épîtres, étaient inspirés de Dieu avec certitude. C'est donc de cette nouvelle Parole de Dieu que l'apôtre traite, formée en un tout appelé le Nouveau Testament. Voici le critère supplémentaire. Ce que les apôtres et prophètes ont en leur temps témoigné par le Saint Esprit du Père et du Fils, a contribué à ce nouveau dépôt inspiré ; et l'apôtre se réfère à leur témoignage comme étant la vérité autant que Christ. Christ est la vérité personnellement. En donnant le témoignage oral de ces témoins choisis, le Nouveau Testament est la vérité sous forme écrite. C'est pourquoi il dit d'eux : « *Nous*, nous sommes de Dieu ». Par le Saint Esprit, nous vous avons présenté la vérité de Christ du début jusqu'à la fin ; nous sommes de Dieu dans et pour cette œuvre : « Celui qui connaît Dieu nous écoute ».

C'est une erreur monstrueuse d'appliquer ces déclarations à tout prédicateur chrétien, indépendamment du fait de savoir s'il prêche en vérité, et à tout enseignant de la vérité, indépendamment du fait de savoir s'il est bien instruit. Quel évangéliste et quel enseignant pourrait revendiquer une pareille position ? Évitions soigneusement cette erreur d'exalter un don quelconque que le Seigneur donne aujourd'hui, et je n'ai jamais vu aucun vrai serviteur revendiquer l'application à lui-même de pareilles déclarations. Cela n'appartient qu'à des hommes inspirés. Considérez sérieusement ce que dit l'apôtre : « Celui qui connaît Dieu nous écoute ». Quel ministre de la Parole pourrait s'attendre à ce qu'on l'écoute ainsi d'une manière absolue ? L'obstacle ne provient pas

seulement de l'état divisé de la chrétienté où personne ne peut s'attendre à une telle audience, mais cette affirmation n'a jamais été vraie au-delà des apôtres et prophètes. L'apôtre ne parle que de ceux qui partageaient une position semblable à la sienne dans ces temps où l'on posait les fondements du christianisme. Il était juste et nécessaire que les croyants connaissent désormais l'autorité divine sur laquelle Dieu insiste à l'égard de l'enseignement apostolique. Mais elle est restreinte aux auteurs inspirés du Nouveau Testament comme elle l'avait été à ceux de l'Ancien Testament. Il y a encore, aujourd'hui comme alors, une direction donnée par grâce et par l'Esprit à tous ceux qui prêchent et enseignent la vérité ; mais l'inspiration a le caractère spécial d'être exempte d'erreur dans ce qui était donné comme la règle de foi.

En outre, bien que ces auteurs inspirés ne soient plus, Dieu a pris soin que nous ayons leurs paroles enseignées de l'Esprit, non seulement leur témoignage, mais les paroles mêmes que le Saint Esprit leur a donné d'exprimer, afin que ce qu'ils étaient alors comme de Dieu ne soit jamais perdu aussi longtemps qu'il reste un chrétien pour en profiter. Cette épître de 1 Jean, par exemple, nous l'avons aussi vraiment que ceux auxquels elle était écrite, et nous avons le même Esprit de Dieu qui demeure éternellement. Mais ici il revenait aux auteurs inspirés de poser les fondements. Il n'y a plus maintenant sur la terre de serviteur de ce genre. Mais nous avons l'ouvrage fait par les écrivains inspirés. C'est la norme écrite du christianisme et de l'église. L'apôtre parle simplement de ce qu'ils annonçaient, et que les saints écoutaient. La plus grande partie était déjà écrite, bien que l'apôtre Jean, quant à lui, eût encore un peu à ajouter. Mais il n'hésite pas à dire que « celui qui connaît Dieu (c'est-à-dire tout chrétien) nous écoute ». Il rejette les faux prophètes comme étant de Satan, et non de Dieu. « Il nous écoute », — nous en tant qu'hommes exclusivement suscités de Dieu pour donner la vérité, qui est maintenant contenue dans le Nouveau Testament.

Les paroles de l'apôtre sont à la fois importantes et du plus profond intérêt. Des hommes ont osé prétendre qu'il n'y a rien dans le Nouveau Testament qui revendique pour soi l'autorité de Dieu. C'est être aveuglé par ignorance vis-à-vis de ce que Dieu dit ici. Et ce n'est pas le seul témoignage à la même vérité, car il y en a plusieurs autres dans le Nouveau Testament. Le premier passage à considérer se trouve en 1 Cor. 2. Les démons étaient déjà à l'œuvre dans ces temps du commencement, et l'apôtre prend la peine au ch. 12 de les mettre en garde contre tout esprit refusant d'appeler Jésus Seigneur. Mais 1 Cor. 2:13 nous vient de la part de Dieu, « révélant » par l'Esprit des choses cachées autrefois, même pour les prophètes des premiers temps. Le temps était venu, car le Fils de Dieu était venu, pour nous révéler par l'Esprit même « les choses profondes de Dieu » [litt.: « les profondeurs de Dieu »] ; il y ajoute ensuite leur inspiration, ou communication aux croyants : « desquelles aussi nous parlons, non en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit ». L'Esprit n'était pas seul à communiquer les idées, et cette notion a servi à beaucoup de gens à saper l'inspiration : ils admettent que les pensées venaient de l'Esprit de Dieu, mais que, quant au langage, des hommes de qualité étaient livrés à eux-mêmes pour faire le mieux qu'ils pouvaient. Si tel était le cas, rien d'étonnant à ce que les hommes tombassent dans l'erreur. Mais cette notion est justement ce qui est faux. L'apôtre dit ici qu'en parlant, ils exprimaient les choses révélées, et ceci en paroles enseignées de l'Esprit, n'étant pas laissés à l'infirmité humaine. En bref, l'Esprit qui révélait les vérités, prenait également soin de préserver les paroles, « exposant (ou : communiquant) des choses spirituelles par des [paroles] spirituelles » [JND traduit : « communiquant des [choses] spirituelles par des [moyens] spirituels »]. Le moyen de communication, les paroles enseignées de l'Esprit, n'étaient pas laissés à l'homme dans sa faiblesse. Ainsi le passage nous dit expressément que les paroles elles-mêmes étaient inspirées, et non pas seulement les pensées.

Prenez un autre témoignage de la même chose tiré de la dernière épître écrite par Paul, la seconde à Timothée. Il montre que, dans les temps périlleux des derniers jours, la principale sauvegarde ne réside pas dans des traditions incertaines de sources inconnues, mais dans le fait de demeurer dans la vérité apprise en étant pleinement convaincu, sachant la source (de qui on l'a apprise), — et maintenant dans la Parole écrite. Considérez les personnes qui parlent, leur maintien

dans leurs voies, leur conduite et leur vie. Il dit donc : « mais toi, tu as pleinement compris ma doctrine » — en contraste avec ces hommes mauvais, qu'il appelle imposteurs et qu'il compare aux magiciens d'Égypte. « Mais toi, tu as pleinement compris ma doctrine, ma conduite, mon but constant, ma foi, mon support, mon amour, ma patience, mes persécutions (non pas ma popularité), mes souffrances, telles qu'elles me sont arrivées à Antioche, à Iconium et à Lystre, quelles persécutions j'ai endurées ; — et le Seigneur m'a délivré de toutes. Et tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés » (2 Tim. 3:10-12). Telle est la grande marque d'un vrai chrétien maintenant, comme cela a toujours été. « Mais les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, séduisant et étant séduits. Mais toi, demeure, dit l'apôtre à Timothée, dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises » (2 Tim. 3:13-14). Le caractère de ces choses, soutenues par la vérité, est de toute importance ; car peu importe ce qu'un homme dit, qu'il soit malin ou policé ou qu'il ait des sentiments raffinés : tout est sans valeur, à moins qu'il vive la vérité maintenant de manière que les élus de Dieu en aient conscience.

Car « dès l'enfance, tu connais les saintes lettres » (c'est ainsi qu'il désigne l'Ancien Testament au v. 15), « qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus » (2 Tim. 3:15). Mais ensuite au v. 16, l'apôtre en arrive à ce que « Toute écriture est inspirée de Dieu ». Cette expression vise incontestablement à couvrir le Nouveau Testament, et c'est intentionnellement qu'il est dit « toute écriture » parce que certaines parties, au moins les écrits de Jean, n'étaient pas encore écrits. S'il avait dit « toute l'écriture », cela aurait voulu dire « tout ce qui a déjà été écrit » ; mais en disant « toute écriture », la porte reste ouverte à d'autres écrits inspirés. « Toute écriture » est donc la phrase correcte, dès l'instant où d'autres ajouts devaient être faits au canon des Écritures. Il n'y avait pas seulement l'inspiration portant sur les hommes. Ce que l'apôtre dit ici, est que tout ce qui tombe sous le caractère d'Écriture est inspiré. De nouveau ici, l'inspiration ne concerne pas simplement les idées, mais ce que ces hommes ont écrit ; le terme « Écriture » veut nécessairement dire les paroles qu'ils ont utilisées. Les paroles étaient inspirées tout autant que la vérité développée. Sans cela, rien ne pouvait être satisfaisant.

Laissons ceux qui veulent faire des compromis tendant à accepter l'inspiration jointe à des erreurs et des incohérences ; nous qui croyons que l'inspiration de Dieu exclut de telles erreurs, nous sommes exhortés à rejeter la théorie et à accepter les faits. Or nous nions que leurs objections soient fondées, bien que nous ne nous fermions pas les yeux devant les difficultés, beaucoup d'entre elles venant d'ailleurs des copistes et ne relevant donc pas de la question de l'inspiration.

Assurément aussi, de toutes ces théories, aucune n'est aussi illogique et irrespectueuse que celle qui voit l'inspiration divine associée à l'erreur et aux contradictions internes dans cette partie si vitale de l'Écriture, les évangiles et les Actes des apôtres. Comment un tel mélange pourrait-il être revêtu de l'autorité de Dieu, ou avoir droit au nom de Parole de Dieu ? En fait on peut montrer que les contradictions apparentes découlent de l'intention voulue de Dieu chez chacun de Ses instruments, chacun convenant spécialement par grâce à l'œuvre de Dieu, et concourant d'autant plus richement au témoignage commun à la gloire du Seigneur Jésus au-delà des pensées des écrivains eux-mêmes, et étant là pour servir au chrétien en tant que de besoin. Mais admettre que Dieu ait inspiré les divers écrivains en vue de glorifier Christ dans la puissance du Saint Esprit, et soutenir ensuite qu'il leur fut permis de faire un bon nombre d'erreurs (dont certains grossières et puérides), c'est certainement la théorie la moins satisfaisante et la moins défendable même logiquement, sans parler de ce qu'elle est totalement indigne du Saint Esprit autant que de Celui qui est la vérité. Car cette théorie de compromis du milieu, comme tous les compromis dans les choses divines, ne peut avoir l'agrément que de ses inventeurs, et probablement même pas d'eux. Nous savons bien que le Seigneur a promis la puissance du Saint Esprit pour enseigner toutes choses aux apôtres, et pour leur rappeler toutes les choses qu'Il avait dites (Jean 14:26). Cette hypothèse boiteuse est que le Saint Esprit ne leur aurait remis en mémoire les choses que d'une manière ou dans une mesure qui les exposait aux prétendus défauts. Le croyant, même s'il ne prétend pas être capable de clarifier toutes

les difficultés, est assuré que ce qu'Il a promis, le Saint Esprit le réalisera, et que toute Écriture est digne non pas simplement de ses écrivains, mais de Dieu, Son Auteur réel.

Il est dès lors clair que si « celui qui connaît Dieu nous écoute », tout chrétien accepte le Nouveau Testament comme étant de Dieu ; et redisons que celui qui ne le fait pas n'est pas réellement un chrétien, mais un sceptique. Car écouter les apôtres et prophètes du Nouveau Testament est inséparable de connaître Dieu maintenant. C'est le second test de la vérité, qui va plus loin que de détecter si quelqu'un est chrétien. Professer Christ et rejeter l'inspiration plénière de l'Écriture est une marque de l'œuvre des mauvais esprits. En général l'incrédulité commence par l'Ancien Testament, mais elle ne manque pas de s'attaquer ensuite au Nouveau Testament, et de le rejeter également. Il est étrange de rapporter le cas d'un monsieur distingué, ayant occupé une place importante avec les honneurs du monde, et actif dans le travail d'école du dimanche ; un jour que nous parlions ensemble, il déclara soudain que, quoiqu'il crût pleinement à l'Ancien Testament, il ne croyait pas au Nouveau ! L'aveu ne pouvait que blesser un croyant au plus haut point. Tuer quelqu'un avec un revolver me semble un péché bien moindre contre Dieu. N'est-il pas terrible de penser à une incrédulité aussi effrontée chez quelqu'un reconnu comme un enseignant chrétien ? « À cela nous connaissons l'Esprit de vérité, et l'esprit d'erreur ».

Il est bon d'observer jusqu'où va le principe affirmé ici si péremptoirement : « Celui qui connaît Dieu, nous écoute ; celui qui n'est pas de Dieu, ne nous écoute pas ». Ceci encourage le chrétien qui trouve sa meilleure nourriture spirituelle non pas dans l'Ancien Testament, quoiqu'il soit tout autant inspiré, mais dans le Nouveau Testament où Christ n'est plus voilé ni distant, mais manifesté dans toute la plénitude de Sa gloire et de Sa grâce, dans la majesté de Dieu, dans la douce tendresse de l'homme le plus humble que la terre ait jamais porté. Nous écoutons Dieu parler dans les prophètes Ses serviteurs, mais nous L'écoutons comme Père dans le Fils, Son Père et notre Père, Son Dieu et notre Dieu. Ceci juge aussi bien l'homme religieux que le profane ; ceci Lui donne Sa place et me met à la mienne. Cela condamne la superstition pieuse à cause de son incrédulité, aussi entièrement que l'infidélité profane, et que toutes les nuances de l'incrédulité, en ce qu'elles n'écoutent pas la voix de Dieu dans les paroles des auteurs inspirés, ici celles des apôtres et prophètes de Christ en particulier. On peut noter au passage que l'apôtre Paul ne revendique pour lui-même rien moins que ce que l'apôtre Jean revendique pour eux tous. « Si quelqu'un pense être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont le commandement du Seigneur. Et si quelqu'un est ignorant, qu'il soit ignorant » (1 Cor. 14:37-38). Quelle réprobation à l'encontre de ces chrétiens superficiels comme les Corinthiens qui entraient sur un terrain si glissant sans s'en rendre compte !

« Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire » (Héb. 4:12-13). Avons-nous besoin de l'église pour nous dire que l'épée de l'Esprit est la Parole de Dieu quand elle est sans pareille pour nous transpercer ? Notre Seigneur disait ainsi aux Juifs incroyants dans Son dernier discours : « Et si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde pas, moi, je ne le juge pas ; car je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde. Celui qui me rejette et qui ne reçoit pas mes paroles, a qui le juge ; la parole que j'ai dite, celle-là le jugera au dernier jour » (Jean 12:47-48). Ici en 1 Jean 4:6 le Saint Esprit inspira notre apôtre pour affirmer quelque chose d'équivalent à propos des paroles provenant des apôtres et prophètes. A-t-on besoin de l'église pour nous dire qu'il a parlé la vérité de Dieu pour la bénédiction du croyant, pour la ruine des faux prophètes et de tous ceux qui méprisent ce que Dieu authentifie ? Les auteurs inspirés étaient des serviteurs de Christ et des administrateurs des mystères de Dieu (1 Cor. 4:1) ; mais la Parole qu'ils prononcèrent ou écrivirent n'était pas moins de Dieu que s'Il l'avait exprimée de façon audible à tous ceux qui l'écoutaient.

Sa Parole s'adresse directement à l'église, et au chrétien individuellement. Cela saute aux yeux à première vue des épîtres du Nouveau Testament. Sauf une petite exception, elles étaient écrites à la

masse générale des fidèles, hormis les lettres très courtes écrites à des compagnons de travail pour l'œuvre dont le fidèle moyen n'était pas capable, mais seulement ceux qui avaient l'autorité adéquate. Les épîtres restent maintenant pour les fidèles aussi réellement qu'alors ; et s'ils trouvent des difficultés comme les premiers chrétiens en trouvèrent, ils ont le même Interprète vivant que leurs frères d'autrefois. Mais le principe essentiel pour la foi est d'avoir Dieu en train de parler à Ses enfants directement dans Sa Parole. Interposer l'église ou un clergé entre Sa Parole et Ses enfants est une rébellion contre Dieu. Plaider le droit de l'homme à écouter Sa Parole écrite (ce que font trop communément les protestants), c'est un faux principe ; par contre il est tout à fait juste d'affirmer le droit de Dieu à s'adresser à Sa propre famille, à l'instruire, la consoler ou la reprendre ; et plus encore, à parler à la conscience de tout homme, quel qu'il soit, comme l'ont fait le Seigneur et Ses apôtres, et en effet Ses serviteurs en général.

Il n'y a pas non plus de principe plus faux que celui répandu récemment en Angleterre par le réveil d'Oxford — un papisme sans pape. Ils le basent sur une parole d'Augustin, le fameux évêque d'Hippone, mais elle était indigne de sa piété. Car elle dérobe à Dieu ce qui Lui est dû, jusqu'à dire qu'il ne croirait pas l'évangile si l'autorité de l'église catholique ne l'y poussait pas. C'était un grand homme, mais ici il ne réalisait pas ce qu'il disait ; car si l'on ne croit pas la Parole de Dieu parce qu'Il la dit par des auteurs inspirés, on ne croit pas réellement Dieu, mais on croit Ses garants : c'est une insulte véritable et manifeste à Dieu. Croire Dieu Lui-même, c'est ce qui donne à ma foi une source et un caractère divins. Aucune autre foi n'est acceptable pour Dieu. Même croire en Christ à cause des miracles qu'Il faisait et qu'ils voyaient, c'était une foi humaine, inacceptable : « Jésus Lui-même ne se fiait pas à eux » (Jean 2:24). S'attendre à quelqu'un ou à un corps, ou autoriser ceux-ci à accréditer la Parole de Dieu, est un grave péché contre Dieu et un grand tort fait à l'homme ; ce serait même fatal, à moins que ce ne soit une bévue, et que l'homme ait, en réalité, mieux qu'une foi avec un fondement humain.

Si quelqu'un veut recourir au subterfuge que l'apôtre ne parle que de la parole orale, qu'il sache qu'il est entièrement en erreur, comme un ingrat, en rabaisant ainsi la parole écrite. Le Seigneur Lui-même a décrété que, s'agissant d'autorité, l'Écriture est supérieure à tout ce qui n'est que simplement parlé, même si c'était Lui qui parlait, et Il parlait comme nul autre ne parlait. C'est pourquoi Il dit aux Juifs qui raisonnaient : « Ne pensez pas que moi, je vous accuserai devant le Père ; il y en a un qui vous accuse, Moïse en qui vous espérez. Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi ; car lui a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ? » (Jean 5:45-47). Les deux étaient la parole irrécusable de Dieu, l'une parlée et l'autre écrite par le Saint Esprit ; mais du point de vue de l'autorité de Dieu sur l'homme, le Seigneur donne incontestablement une place supérieure à la parole écrite, qui est le témoin permanent des pensées divines, et qui permet la méditation et la considération devant Dieu comme aucune parole orale ne le permet. Nous pouvons comparer ce passage avec la déclaration de l'apôtre en Rom. 16:26, traduite à tort par plusieurs « les écrits des prophètes », en contradiction directe avec les mots qui précèdent « manifesté maintenant » et avec « donné à connaître à toutes les nations » aussi bien qu'avec l'absence d'article : tout cela conduit à traduire « des écrits prophétiques » (en contraste avec Rom. 1:2). La phrase s'applique réellement aux écrits du Nouveau Testament qui avaient commencé à paraître dans la langue la plus connue des Gentils, et qui s'adressaient, comme l'évangile, à toutes les nations.

Ces paroles terminent le sujet, et elles le font de manière admirable. Que ce soit la confession de Christ tel qu'Il est réellement, la vérité de Sa personne, ou l'autorité de la Parole qui Le révèle, nous avons ici dans sa forme la plus simple la vérité en Lui, et la vérité qui découle de Lui. Ceci est l'Esprit de vérité. Mais il y a aussi l'esprit d'erreur. Le diable en est la source active sous sa forme la plus mortelle. Il est naturel que ceux qui ne croient pas en la présence de grâce de l'Esprit de Dieu soient également incrédules quant à l'immense part que prend Satan à tout ce qui est fait pour égarer le monde à grande échelle en général, dans les misères des hommes individuellement, aussi bien que des nations civilisées et des ethnies sauvages. Mais le pire du mal du diable est ce qu'il fait dans la

chrétienté, ce qu'il insinue contre Christ et contre la vérité de Dieu révélée. Là c'est appelé précisément, non pas l'esprit de méchanceté, mais « l'esprit d'erreur » ; c'est lui le plus dangereux. Ce n'est pas la corruption grossière, ni la violence sanguinaire, mais quelque chose d'extérieurement plausible, et subtil intérieurement, avec un peu de vérité à la surface d'une gros mensonge, la voie étant laissée libre à la volonté sans laisser de place à la conscience, Jésus n'étant pas confessé mais perversi, et le Père inconnu. Telle est l'œuvre de l'esprit d'erreur. C'est de là que sortiront l'apostasie et l'homme de péché.

En face du déclin de la profession chrétienne, et de la révélation de la ruine complète, accompagnée du jugement, sans aucune promesse de rétablissement, combien grande est la grâce de Dieu de pourvoir à la sécurité et à la joie du fidèle, même dans l'épreuve : Jésus confessé en vérité, et cru ; la Parole de Dieu ; et les deux par l'Esprit de vérité. Telle est la substance de la parenthèse solennelle que nous avons devant nous.

Parmi ceux qui font reposer la sécurité et les directions à suivre sur les ordonnances extérieures et la position officielle, et non pas sur les paroles du Seigneur ou des apôtres, un cri retentit souvent : « écoutez l'église ». Mais il est frappant qu'ils ne pensent jamais à appliquer ces paroles de notre Seigneur en Matt. 18:17 comme Il les adresse. Il s'agit de la discipline qu'Il prescrit quand un frère pêche contre un frère, et il semblerait que ce soit une affaire individuelle entre les deux, inconnue des autres pour commencer, et qui vient au jour à la longue dans la mesure où l'offenseur est réfractaire, de telle sorte que l'assemblée ou église devient le dernier recours. Est-ce toujours la voie adoptée par ceux qui citent ces paroles en rapport avec ce que le Seigneur n'envisage ni ici ni ailleurs ? Comme chacun sait, aussi bien dans le bon cas que dans le mauvais, la parole « écoutez l'église » signifie pour eux, « écoutez le prêtre » ou « les prêtres » collectivement, ou, chez les extrémistes, l'archiprêtre, le pape. Mais ceci est purement une erreur, ou bien une fraude s'ils savent qu'ils sont sans doute en train d'appliquer Ses paroles de travers.

Pourtant l'Écriture va beaucoup plus loin, et montre qu'avant la disparition du dernier apôtre, le déclin s'était établi de manière si décisive que le Seigneur dit à Jean en Esprit d'écrire aux sept églises choisies en tant que telles pour recevoir des lettres sur la terre. Elles commencent par celle d'Éphèse, si brillante aux premiers jours, mais menacée d'avoir sa lampe ôtée, et elles se terminent par le vomissement de l'église à Laodicée de la bouche du Seigneur à cause des nausées intolérables qu'elle donne. Le Seigneur n'est pas vu en train d'exercer un ministère de grâce, mais en train de juger au milieu des assemblées, et c'est pourquoi Il est vu comme Fils de l'homme, vêtu d'une robe allant jusqu'aux pieds, ni retroussée ni ôtée pour le service. Or à chacune de ces églises choisies pour manifester, comme un mystère, l'église sur la terre avant qu'elle ne soit plus vue ici-bas, la Parole du Seigneur (avec une promesse avant et après) est celle-ci : « Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées ». Dès les jours de l'apôtre, le Seigneur a une grave controverse avec les églises. Déjà en ce temps, elles tendaient à la ruine comme assemblées, et Il finit par menacer de répudier. La prophétie du chapitre suivant (Apoc. 4) montre que le système extérieur n'est plus l'objet de Ses communications, et les vainqueurs sont vus glorifiés dans le ciel autour d'un trône de jugement divin sur les Juifs et les Gentils, avec un résidu épargné chez tous les deux ; quant à l'église, on ne la voit plus sur la terre, mais on voit les coups de courroux sur les nations. Ce sont « les choses qui doivent arriver » après « celles qui sont » (la période de l'église).

Or le message du Seigneur « à celui qui a des oreilles » est d'une puissance inexprimable. Il s'oppose au cri perversi « écoutez l'église ». Il fait appel à toute âme fidèle pour « écouter ce que l'Esprit dit aux assemblées ». La norme pour la vérité n'a jamais été l'église, mais seulement la Parole de Dieu. Certes l'église (non pas Israël, ni l'Islam, ni les païens) est le témoin responsable de la vérité, et elle doit l'être par la fidélité à la vérité en paroles et actes. Ce n'est que dans l'église, et nulle part ailleurs ni en d'autres temps, qu'il est rendu témoignage à ce si grand « mystère de la piété » ; l'église n'est pas la vérité, mais elle en est la colonne et le soutien [piédestal]. Christ est la vérité objectivement, et l'Esprit est la puissance pour opérer intérieurement et pour la faire sentir et comprendre. Mais quand la décadence s'installe et que l'orthodoxie disparaît, l'église

extérieurement professante cesse même d'être un témoin fiable. Et le Seigneur commande à celui qui a une oreille obéissante d'écouter ce que l'Esprit dit aux assemblées.

L'autorité de la vérité réside dans Celui dont les paroles sont divines ; il n'en est pas ainsi pour la colonne et le piédestal qui les soutenaient autrefois, afin qu'elles soient vues et entendues (1 Tim. 3). La colonne peut être endommagée ou défigurée, mais la vérité demeure pour toujours en Christ, dans l'Esprit et dans la Parole. Pourtant 2 Tim. 3 parle de gens qui ont la forme de la piété, mais qui en ont renié la puissance, et l'instruction est donnée de se détourner d'eux. Il n'a pas tardé à y avoir des rivalités entre les églises, et non seulement cela, mais elles se sont lancées des anathèmes les unes aux autres. Cela a contraint tous, sauf les insouciantes, à voir la nécessité de connaître la vérité, pour juger entre deux, laquelle était la vraie église, ou si ni l'une ni l'autre ne l'était. Ainsi le septuple appel du Seigneur à écouter ce que l'Esprit dit aux églises reste vrai, mais appliqué maintenant judiciairement et individuellement, sa valeur s'est accrue. Assurément, il est resté tout autant nécessaire et n'a rien perdu de son application après la Réformation quand non seulement les rois et les nations revendiquaient le droit d'établir leurs églises en tant que corporations religieuses distinctes, mais aussi des conducteurs ont affirmé un droit semblables pour leurs associations. Ainsi pour la plupart, la notion même d'église s'est perdue dans le chaos de la chrétienté.

Personne ne peut s'étonner qu'après avoir cessé depuis longtemps de croire en la présence et l'action du Saint Esprit dans l'assemblée, on a perdu en même temps la notion de l'autorité de la Parole, non seulement en pratique mais en principe, allant jusqu'à nier sa lumière qui éclaire tout pour la conscience de l'homme, et à affirmer le besoin que l'autorité de cette Parole soit validée par l'église faible et en train de tomber. Mais la perversité en ceci est aussi manifeste que la présomption : car on se sert de tout semblant d'Écriture mal comprise pour accréditer des systèmes à soi. Or le principe de se servir de l'église pour authentifier la Parole de Dieu est de l'incrédulité ; il convainc ceux qui affirment délibérément qu'elle n'a plus d'autorité divine. Le jour même de la Pentecôte, l'apôtre Pierre a justifié le don du Saint Esprit par la Parole de Dieu. Il ne lui est jamais arrivé, ni à aucun autre apôtre, de faire appel à l'église pour ce faire. La Parole de Dieu n'a pas besoin qu'on la justifie. Prétendre qu'elle en a besoin est au bord du blasphème. L'apôtre Paul rend honneur à l'Ancien Testament en louant les Juifs de Bérée de ce que non seulement ils recevaient la Parole avec toute bonne volonté, mais qu'aussi ils recherchaient dans les Écritures si les choses étaient ainsi. Ils savaient que les anciens oracles étaient de Dieu, et faisaient bien de tester la prédication orale de quelqu'un qu'ils ne connaissaient pas, et dont ils trouvèrent, par leurs recherches constantes, que son témoignage était corroboré par ces Écritures. L'ancienne Parole écrite était la norme qui les conduisait d'autant plus à recevoir la nouvelle Parole avec toute bonne volonté.

Treizième méditation publique — 1 Jean 4:7-10

1 Jean 4:7

Après cette digression des versets 1 à 6, nous revenons au nouveau thème introduit par l'apôtre à la fin du ch. 3. Il y avait montré l'amour des frères comme étant une affection divine, qui n'est pas seulement désirable, mais qui est d'une importance si solennelle qu'elle permet de déterminer de manière décisive si nous sommes chrétiens ou non. C'est ce qui rend cette digression tout particulièrement intéressante pour nous, pour que nous soyons gardés de nous tromper nous-mêmes. « Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre, car l'amour est de Dieu ; et quiconque aime est né de Dieu, et connaît Dieu ».

Si cette conclusion tirée de manière divine est quelque chose de certain et de fort, qu'il fallait exprimer, il n'y a pas d'excuse pour manquer d'amour. Mais nous devons nous souvenir que l'amour ne consiste pas simplement à faire preuve d'amabilité envers les saints que nous côtoyons ; l'amour est aussi fidèle envers Dieu. Et quelque fois la fidélité de l'amour est prise en mauvaise part, au lieu d'être agréable. Dans un tel cas, le frère qui a été froissé par une réprimande occasionnée par un manquement quelconque, et qui regarde la fidélité de l'autre comme de l'inconséquence par rapport

à l'amour, — ce frère a besoin de prendre garde. Car si le ressentiment l'envahit, ce qui arrive parfois, le résultat final peut être tel qu'il prouve qu'il n'y a jamais eu le don divin de la vie dans son âme. On constate trop souvent que manquer à l'amour, même dans une petite mesure, si on s'y laisse aller, est un signe extrêmement grave. Ce peut être un symptôme de ce qu'on peut appeler une lèpre morale de l'homme ; car nous sommes enseignés ici que chez l'homme qui n'aime pas, il n'y a réellement rien de Dieu, rien de vraiment sain.

Au niveau du principe, n'est-ce pas aussi tout à fait clair ? La haine n'est certainement pas de Dieu ; l'amour l'est, car il est le reflet de l'énergie active dans la nature de Dieu. La lumière est, si l'on peut dire, le principe moral de Sa nature, ce qui est parfaitement pur, qui détecte et rejette tout mal ; car en Dieu, la lumière va de manière absolue avec la sainteté, et de fait également chez le chrétien, partout où il y a la vie éternelle. Mais l'amour est l'épanchement actif de la nature divine, la recherche du bien avec des motifs qui ne sont nullement puisés en ceux qui sont aimés, mais dans sa propre source de bonté. L'amour de Dieu non seulement donne tout, mais pardonne tout. Cela ne peut avoir lieu en notre faveur que grâce au Médiateur. Car Dieu est conséquent dans Ses voies ; et là où il y a du péché, il faut qu'il y ait une base pour la justice. Où la trouver ? Certainement pas chez l'homme pécheur. Mais Dieu savait en Lui-même où trouver une justice infaillible, même en des jours où l'injustice prévalait.

Avant le déluge et après la loi, l'Éternel comptait sur Son Christ, et dans un jour mauvais Il parlait par Son prophète du salut à venir, et de Sa justice qui devait être révélée (És. 56:1). On ne pouvait la voir nulle part sur la terre, mais la foi l'attendait toujours. Il n'y avait aucune base quelconque pour la justice chez l'homme, même pas chez de vrais saints de Dieu, pas même chez Énoch ni chez Élie, sans parler des autres. Eux aussi regardaient vers l'avenir pour la justice, en espérance. Mais elle n'était pas encore un fait accompli. Tous les saints comptaient entièrement sur Celui qui allait venir ; car comme chacun sait, Il avait été annoncé à l'homme immédiatement après qu'il soit devenu pécheur. C'est ce que l'Éternel Dieu présenta au couple coupable de manière tout à fait frappante, car Il le fit sans s'adresser à ceux qui étaient tombés, mais en prononçant le jugement du serpent. Qui hormis Dieu aurait jamais pensé, à l'occasion d'une sentence prononcée sur un ennemi, à y incorporer la révélation d'un Sauveur ? C'est ainsi qu'en gardant tout son caractère de sainteté, Il fit la révélation d'un Sauveur qui allait écraser la puissance de l'ennemi, et délivrer ses victimes, mais qui allait aussi endurer en amour l'angoisse dans l'accomplissement de cette délivrance. Car qui sinon un incroyant ne voit pas que c'est le sens clair du talon qui allait être brisé ? Mais la Semence de la femme, bien qu'elle dût ainsi souffrir, allait briser la tête du serpent, causant ainsi la destruction fatale d'où le méchant ne se relèverait jamais.

L'amour envisagé ici n'a aucune source dans la créature ; il « est de Dieu » ; et si Dieu n'en était pas la source et la puissance, personne ne serait sauvé, et aucun saint ne marcherait dans Son amour. Car l'amour sait faire jaillir toutes les ressources de la grâce là où l'homme est plongé dans une ruine complète. Voyez-le en Christ qui est mort pour nos péchés, et qui vit pour être Avocat auprès du Père. Quel amour dans l'un et dans l'autre ! Il n'est pas dit simplement que les péchés des croyants sont pardonnés : si c'était tout, cela aurait pu signifier que lorsqu'un saint tombe, il a tout à recommencer. Or il ne manque pas de chrétiens qui pensent que si un croyant pèche, il perd tout et doit tout recommencer ; mais ceux qui pensent ainsi ne croient évidemment pas en la vie éternelle comme possession présente du croyant en Christ. Il est humiliant de dire que d'autres ont nié la vie éternelle, bien que d'une manière toute différente ; mais quelque soit la manière de la nier, c'est pécher contre une vérité fondamentale du christianisme.

Il nous est dit ensuite que « quiconque aime est né de Dieu » (4:7). Être de Lui implique donc que l'amour se trouve chez les enfants. Ils ont Sa nature. Celui qui n'aime pas n'est jamais né de Dieu. Mais il peut arriver qu'on soit mal instruit, et qu'on n'ait guère appris à juger les résurgences de la chair, et en conséquence ne pas être au courant qu'un sentiment de haine est totalement hors de place chez le chrétien, car il est incompatible avec Dieu et avec la vie qu'a le chrétien dans Son Fils. « L'amour est de Dieu, et quiconque » (rien n'est plus clair) « aime est né [litt.: a été engendré] de

Dieu et connaît Dieu ». N'est-il pas merveilleux de pouvoir dire cela au sujet de quelqu'un sur la terre ? Nous ne savons pas grand-chose l'un sur l'autre ; et une preuve de notre ignorance même de nos proches amis et parents est que nous sommes parfois surpris par de petites choses qui sont sources de difficultés et de surprises immenses, avec des peines et des douleurs sans fin ici-bas. Et bien, si nous nous connaissions l'un l'autre, et si nous possédions une nature aimante, cela ne pourrait pas avoir lieu. Quelle chose extraordinaire que nous, qui sommes si ignorants même de notre voisin de la porte à côté, nous soyons capables de connaître Dieu ! Il est possible que nous sachions beaucoup trop peu de choses sur nos frères ; la raison en est la faiblesse de notre amour. Si notre amour était fort par la foi, et si la vie nouvelle était en exercice sans entrave, nous serions intimes avec eux tous, et nous entrerions dans leurs souffrances avec Christ et pour l'amour de Lui, de manière qui à la fois plairait à Dieu, les consolerait et serait bénie pour nos âmes. Car la confiance est fille de l'amour, et l'amour connu engendre la confiance, comme nous le voyons avec Dieu aussi bien qu'avec Ses enfants. Chacun sait que la confiance est relativement petite, même parmi ceux qui sont enfants de Dieu ? Le manque d'amour est en effet un sujet de profond opprobre, et une grande inconséquence dans la famille de Dieu. Mais ici nous avons Sa pensée en quelques mots clairs.

Il y a des difficultés immenses dans ce monde, et elles sont aggravées par l'état de ruine de la chrétienté. Un ennemi extrêmement subtil et inlassable est à l'œuvre ; c'est ce que nous voyons dans les premiers versets quand il est dit : « Ne croyez pas tout esprit ». Le Saint Esprit a été envoyé d'en haut par le Père et le Fils. Alors Satan n'a pas tardé à envoyer des mauvais esprits pour imiter l'Esprit de Dieu, comme autrefois quand il cherchait à harceler le Seigneur Jésus sur la terre. Ce n'a pas été seulement des esprits incorporés aux démoniaques, mais il s'est servi de faux enseignements subversifs vis-à-vis de Christ Lui-même. Christ a donné des apôtres, des prophètes, des docteurs ou enseignants dans la puissance du Saint Esprit pour édifier les membres de Son corps ; Satan a tout contrecarré. « Ne croyez pas tout esprit », à la suite de quoi figurent les tests que nous avons considérés. Mais ici il s'agit de notre marche dans l'amour. Il ne s'agit pas d'assauts contre la vérité, mais de la vie pratique du croyant que Dieu voudrait voir, plus que tout autre chose, s'exercer de manière instinctive avec amour chez ceux qu'Il a engendrés par la Parole de vérité. La justice est supposée, de même que l'obéissance, mais il faut qu'il y ait l'amour ; et comme l'amour est la puissance d'énergie dans la nature de Dieu, ainsi il est aussi la puissance indispensable qui opère dans la vie des chrétiens les uns avec les autres, et qui ressort extérieurement peut-être plus que toute autre chose. Est-ce le cas chez vous, mon frère ? Est-ce que je manque d'amour ?

Il entame ce sujet comme précédemment en disant : « Bien-aimés ». Il faisait ainsi spécialement appel à leurs affections, bien qu'il s'agît d'un avertissement ; il était terriblement convaincu du danger. Il y avait ici ces mauvais esprits, et il y a une tendance à avoir beaucoup d'incrédulité tant vis-à-vis du Saint Esprit que vis-à-vis de Satan et de ses émissaires. Les mauvais esprits sont plus que jamais à l'œuvre dans la chrétienté, car c'est là leur lieu d'action privilégié. Ce n'est pas simplement les pays païens avec leurs superstitions sombres et cruelles ; dans la chrétienté l'esprit d'erreur prend une forme de belle apparence et prétend accéder au plus haut niveau de la vérité. « N'avons-nous pas des vérités dont personne n'avait jamais entendu parler auparavant, et de la plus haute valeur ? C'était très bien d'avoir la justice de Dieu, l'appel céleste, le mystère de l'église, etc., mais maintenant nous avons quelque chose de bien meilleur. Nous n'avions alors que le son des instruments ; maintenant le concert a commencé pour de vrai, et nous sommes ceux qui jouent ! » Sans doute c'est complètement faux, mais tel est l'esprit et les sentiments aveugles de ceux qui sont animés par de mauvais esprits. Quelle vaine gloire ! elle saute aux yeux, et est tellement en contraste avec l'humilité du Seigneur de tout ! Elle a pour effet la destruction de la vérité, et non pas l'édification des âmes qui leur font confiance, un état pire que ce que l'Écriture appelle « servir son propre ventre » (Rom. 16:18). Ils sont du monde, et parlent selon les principes du monde. Ils ont leurs propres motifs en eux-mêmes.

Mais le fait précieux relatif à l'amour qui est de Dieu est le suivant : le motif est entièrement dans Sa propre bonté, alors que par nature l'homme est l'inverse de cela. Le croyant reçoit la grâce en tant

que pécheur perdu, et la grâce dans toute sa souveraineté quant à son objet ; le croyant ayant la vie éternelle, la grâce s'épanche de chez lui au dehors habituellement. C'est donc l'action de l'Esprit sur la nouvelle nature, comme engendrée de Dieu. Il a le droit de se glorifier en Dieu aussi bien que dans l'amour de Dieu, sans autre motif que le bien qu'Il est, et qu'Il se plaît à communiquer à d'autres. Tels sont les chrétiens qui, par la foi en Christ, sont d'abord remplis de ce qu'ils sont les objets de Son amour, et qui ensuite sont portés au dehors à exercer cet amour envers leurs frères (car c'est de cette direction qu'il s'agit ici) par l'Esprit de Dieu. Mais le principe est tout à fait clair : aimer est inséparable d'être né de Dieu ; et ainsi celui qui aime prouve ipso facto qu'il est enfant de Dieu. Cet amour n'a rien à faire du tout avec les affections naturelles, lesquelles comme chacun sait, sont fortes chez les hommes et les femmes les plus méchants. Des ennemis mortels de Dieu, livrés aux viles passions et convoitises peuvent malgré tout avoir beaucoup de douceur naturelle et de chaude bienveillance. Aucune de ces choses n'est l'amour de Dieu, ni ce dont l'apôtre parle ici, ni rien de ce qui a brillé dans la Seigneur Jésus. « L'amour » dit l'apôtre « est de Dieu ». Tout ce qui est de nous-mêmes n'est pas de Dieu. Mais cet amour n'est pas de nous-mêmes, même chez le croyant. L'amour chez le croyant dérive entièrement d'en haut ; il est né de l'Esprit ; et ce qui est né ainsi, est esprit et non pas chair. Le croyant est né de Dieu, et Dieu est amour.

Il y a un lien ici avec ce qui a été abordé à la fin du ch. 3 où pour la première fois dans l'épître, il était question de l'Esprit de Dieu. Il était là (3:24) sous la forme de Dieu demeurant dans le croyant ; et la preuve est l'Esprit qu'Il nous a donné. L'Esprit donné au croyant demeure en lui et est la preuve que Dieu demeure en lui. C'est un grand progrès par rapport au fait d'avoir la vie nouvelle. Mais si grand que soit le privilège de partager une nature divine, c'en est un bien plus grand d'avoir Dieu demeurant en nous. Pourtant ceci est opéré et procuré par ce don de l'Esprit qui est la marque distinctive du chrétien.

L'objectif dès lors est de mettre en exercice l'amour mutuel des chrétiens par la source d'où il découle, et par la nature qui, s'il agit, doit s'accorder avec. Mais il y a des obstacles qui s'opposent fortement à l'amour, au-dedans et au dehors, de telle sorte que les saints ont besoin que Dieu demeure en eux pour que l'amour opère librement et pleinement. En conséquence il nous faut non seulement être né de Dieu, mais avoir une puissance divine, et même Dieu demeurant en nous afin que nous nous aimions l'un l'autre selon Dieu. Si nous étions seulement né de Dieu, il resterait encore un obstacle puissant sur lequel la nouvelle naissance n'a guère d'effet. Quel est-il ? L'ignorance de la rédemption. Il doit y avoir la foi en l'œuvre de Christ pour nous, dans le sang de Christ qui purifie de tout péché. Il y a une œuvre divine dans l'âme avant qu'on se repose sur la rédemption qui est dans le Christ Jésus. Prenez n'importe quel cas de l'Écriture.

Permettez-moi de présenter ainsi un cas tiré de l'évangile de Luc : la femme de Luc 7 au sujet de laquelle le Saint Esprit dit tant en si peu de mots : « une femme dans la ville qui était une pécheresse ». Pourtant au grand étonnement de Simon le pharisien, elle vint dans sa maison alors que le Seigneur et Ses disciples étaient chez lui en train de souper. Malgré ces circonstances si dissuasives, cette femme vint, alors qu'en toute autre occasion elle aurait eu peur d'entrer dans la maison de cet homme. Qu'est-ce qui lui donnait cette hardiesse ? Comme elle regardait au Seigneur avec foi, rien ne put la retenir de cette intrusion (c'est ainsi que n'importe qui aurait qualifié son acte, et tel il était selon les apparences) dans une telle maison et dans de telles circonstances. Or la puissance de la foi enfonce les plus grands obstacles. Pourtant à ce moment-là, elle ne savait pas que ses péchés fussent pardonnés, et ils ne l'étaient pas. Mais elle était en chemin. Elle aimait le Seigneur. Ce serait trop dire qu'elle aimait les disciples, ni qu'elle éprouvât envers Simon des sentiments meilleurs que pour n'importe qui. Il faut une autre œuvre puissante de Dieu pour produire cela. Mais le Seigneur l'attire à Lui par une force nouvelle d'attraction divine. C'est l'effet de la foi opérante par l'amour (Gal. 5:6). Sa grâce créait une affection qu'elle n'avait jamais connue auparavant. Elle était parfaitement sûre que le Seigneur était rempli d'un amour saint. Pourquoi parcourait-Il ainsi tout le pays ? Quel était le motif puissant de toute Sa vie, de Ses paroles et de Ses voies ? N'était-ce pas l'amour divin ?

La vie opérait déjà chez cette femme jusqu'alors pécheresse, pleine de souillures et marquée d'un caractère d'infamie. Mais elle croyait déjà au Seigneur Jésus, et elle aimait beaucoup, comme Il en rendit témoignage à Simon et à toute l'assistance. Elle trouvait en Lui une vie nouvelle, et un caractère nouveau formé par Sa précieuse Personne. Elle pouvait ne plus Le revoir, ni avoir de nouveau une opportunité pareille, si inopportune à d'autres yeux. Pour son âme, c'était maintenant ou jamais ; et il en est ainsi lorsqu'une foi simple pousse le cœur. Il n'y a pas de temps perdu, ni d'excuse pour reculer ; mais elle entre et « se tient derrière à Ses pieds, en pleurant ». Son attitude, dont elle ne se rendait pas compte, était moralement belle. Elle ne l'avait certainement pas apprise dans sa vie antérieure : c'était entièrement l'effet de la foi en Christ sur son âme. Elle commença à Lui laver les pieds avec ses larmes, et à les essuyer avec les cheveux de sa tête. Le Seigneur savait tout, et n'avait pas besoin de se retourner pour voir celle qui était derrière. Il savait tout parfaitement, et personne ne savait mieux que Lui. Mais cela ne fit qu'attirer le mépris de Simon ; car les mauvais sentiments du non-croyant visent plus le Seigneur que ceux qui Le suivent ; le non-croyant ne le dit pas toujours, et peut-être ne reconnaît-il pas toujours qu'il en est ainsi. Il est même possible que Simon n'eût pas permis cela, mais il est évident que, pour lui, la moralité de toute cette scène, la moralité du diable, était la suivante : « Celui-ci, s'il était prophète, saurait qui et quelle est cette femme qui le touche, car c'est une pécheresse ». Ainsi disait-il en lui-même, mais le Seigneur l'entendit et répondit. N'était-Il pas venu sauver les perdus ? et si Simon avait été brisé comme elle pour être aussi sauvé ? Mais prendre vraiment la place d'un pécheur, et cela devant Dieu, c'est plus difficile pour un pharisien orgueilleux et propre juste que pour une femme qui n'avait plus de réputation à perdre.

Mais la grâce et la vérité peuvent briser un Saul de Tarse tout autant que donner un profond sens du péché à une personne dissolue. Qu'est-ce qui produisit, ici, à la fois ce brisement et l'amour ? C'était Jésus pour la foi, l'amour divin en Jésus. Mais elle avait besoin de plus ; et la grâce le lui donna sur-le-champ. Car c'est un immense plus pour le cœur de savoir que les péchés sont pardonnés. Et le Seigneur ne voulut pas laisser cette question à l'état implicite seulement ; Il prononça la Parole de Dieu que l'âme réclamait si ardemment : « tes péchés sont pardonnés ». Il avait le droit de le dire. L'œuvre sur laquelle cela était fondé n'était pas encore faite, mais le Juge des vivants et des morts ne peut que dire ce qui est parfaitement juste, comme le Juge de toute la terre ne peut que faire ce qui est juste (Gen. 18:25). Aussi le Seigneur Lui-même plaide sa cause, et réfute l'incrédulité du pharisien ; car Il se montrait Lui-même le Seigneur des prophètes, et pardonnait les péchés comme Dieu seul en a le droit. Par la plénitude de Sa grâce, Il amena la femme à la connaissance que Sa foi l'avait sauvée, et Il la renvoya en paix.

Or jusqu'à ce que nous sachions que notre foi nous a sauvés, et que nos péchés sont pardonnés, cette question doit toujours nous occuper l'esprit. C'est forcément la grande question pour une âme réveillée. Comment une âme vivifiée peut-elle trouver du repos tant qu'elle ne connaît pas que ses péchés sont effacés et qu'elle est sauvée ? Tant qu'il y a hésitation et incertitude, le cœur doit être préoccupé ; et si nous n'avons pas d'assurance que nos péchés sont pardonnés, nous ne sommes pas encore en condition permettant au cœur de s'épancher en amour envers ceux qui ont trouvé le repos. Jusqu'à ce moment-là, nous ne pouvons pas vraiment prendre la place d'enfants de Dieu. Comme la femme le reçut de la bouche du Seigneur, nous avons à le recevoir par la foi de ou par la Parole écrite de Dieu. Si nous n'avons pas le pardon certifié par la Parole de Dieu, si l'Écriture n'a pas fait saisir à notre âme notre nouvelle relation, nous ne pouvons qu'agir sur la base de nos sentiments, de nos pensées, ou peut-être sur ceux d'un homme qui ne connaît rien de mieux lui-même. Or même si c'était le meilleur prédicateur possible, qui ne prêchât rien que la vérité, on est tenu de recevoir le témoignage de Dieu qu'Il a rendu au sujet de Son Fils. Et « celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au dedans de lui-même » (5:10). Il n'y a de ressource qu'en Dieu, et il n'y a pas de règle de foi hormis Sa Parole. Nous devons donc avoir la vérité de la part de Dieu, et comment l'obtenir de la part de Dieu ? Par Sa Parole écrite.

C'est pourquoi on ne peut pas appliquer la hache plus méchamment contre l'arbre de la vérité qu'en niant l'autorité divine de l'Écriture. Un des signes principaux de l'incrédulité aujourd'hui consiste à dire que l'Écriture contient la parole, comme le dit le plus modeste des libres-penseurs. Mais ce que le Seigneur et les apôtres ont enseigné, c'est la Parole ; du fait que « toute écriture est inspirée de Dieu » (2 Tim. 3:14-17), ils ont certifié l'authenticité de ce qui a été écrit pour l'église de Dieu. Dans ces « écrits prophétiques » (Rom. 16:26), on trouve ce que dit le diable et d'autres méchantes personnes. Bien sûr, nous n'avons pas à suivre leurs paroles, mais elles sont données pour connaître les ennemis selon la mesure qui plait à Dieu. Seule l'incrédulité y voit une difficulté ; le croyant, quant à lui, accepte de la part de Dieu ce qu'Il dit du mal comme du bien. Ce qui est ainsi écrit est réellement la Parole de Dieu pour faire du bien par Sa sagesse, et que nous puissions d'autant mieux être sur nos gardes et éviter les pièges de Satan ou simplement de la nature. L'Écriture est la Parole de Dieu écrite.

Depuis que le sang de Christ a été versé, ou pour parler d'une manière plus générale, depuis qu'Il est mort et ressuscité, le moyen pour les âmes d'avoir la paix est par la foi en la bonne nouvelle [l'évangile]. Dans le message de l'évangile, l'Esprit proclame la grâce de Dieu qui sauve. En Christ, la foi trouve non seulement la vie, mais aussi la paix. C'est la vraie préparation non seulement à l'obéissance, mais à aimer ceux qui croient, les enfants de Dieu comme nous-mêmes. Il n'est pas douteux que la nouvelle nature aime. La vie éternelle qui nous a été donnée a la capacité d'aimer ; mais la chair lorsqu'elle n'est pas jugée, est un obstacle sur le chemin. La grâce nous appelle à ressentir l'inconséquence, avant d'aller plus loin. On peut avoir un moteur et ses accessoires prêts à servir, mais il faut du carburant pour qu'il marche. Ceci illustre ce qui nous est communiqué dans les versets que nous considérons.

1 Jean 4:8

Voici à nouveau un côté sombre. « Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu ». Peu importe le don de l'homme, ou son activité, ou sa réputation et son influence ; s'il n'aime pas, il ne connaît pas Dieu. La Parole est impitoyable vis-à-vis de l'illusion. Celui qui est né [a été engendré] de Dieu, aime son frère, et connaît Dieu. Ses nouvelles affections divines ont un domaine précis ; et il a cette connaissance de Dieu dont le Seigneur Jésus dit précisément qu'elle constitue la vie éternelle. Ce qu'Il présentait au Père en Jean 17:3 est pratiquement reproduit ici dans cette brève déclaration à caractère dogmatique, suivie de l'inverse : « Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour ». Là où il n'y a pas d'amour, il n'y a pas de connaissance de Dieu. La raison est aussi claire que décisive : « car Dieu est amour ».

1 Jean 4:9

Le verset qui suit fait ressortir l'amour de Dieu dans sa grâce et sa plénitude souveraines, un courant qui remplit d'amour le cœur vide. L'Esprit parle de Son amour dans sa manifestation éclatante en Christ, le Fils, envoyé en grâce infinie dans ce monde de péché, d'égoïsme et de ténèbres. Il serait difficile de dépasser sa grandeur simple, même ailleurs dans l'Écriture. « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu », non pas tout à fait « envers nous » ou « envers tous » comme dit l'apôtre en Rom. 3:22. L'amour de Dieu est manifesté en principe envers chacun. Ici c'est plus précis, et ça ressemble plus au « sur tous ceux qui croient » du même verset de Rom. 3:22. L'amour « a été manifesté en nous » (ou : dans notre cas) » [JND traduit : pour nous, ou : à l'égard de nous]. Cela parle ainsi de sa prise d'effet. « En nous » paraît donc tout à fait la traduction correcte. « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu en nous » ou « dans notre cas ».

Ici, s'agissant de la mission de notre Seigneur au sens le plus large, pour la vie éternelle, ce n'est pas seulement « envoya », mais « a envoyé », c'est-à-dire que cela exprime le résultat permanent d'un acte passé. Au v. 10 qui suit, c'est simplement « Dieu envoya », car bien que cela exprime simplement le fait, c'était le but de loin le plus profond, le plus grand, et le plus grandiose dans lequel le Père et le Fils aient jamais été engagés dans le temps et dans l'éternité. La différence est minime, car elle ne porte que sur le temps du même verbe ; mais comme toutes les différences dans l'Écriture

sont là par la sagesse divine, il est bon pour nous d'en rechercher le sens. « Envoya » exprime simplement le fait. Ce peut être, et c'est très lourd de conséquences, et l'acte unique l'accentue dans ce cas. Mais « a envoyé » exprime le résultat présent d'une action passée, ce qui convient à Sa mission qui était que nous vivions par Lui.

« En ceci a été manifesté l'amour de Dieu en nous (ou : dans notre cas), que Dieu a envoyé son Fils unique ». Quel soin pour déclarer la gloire de Sa personne dans ce cas ! « Son Fils unique » : il n'était pas nécessaire de le répéter au verset suivant, car bien sûr « le Fils » est le même. Mais ici il était sage de signaler une œuvre si lourde de conséquences durables dans un langage très simple afin que son immensité sans parure et insondable puisse remplir le cœur et le faire déborder de l'amour de Dieu. « Dieu a envoyé Son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui ». C'est la première action de la grâce divine, essentielle en tant que premier besoin de ceux qui étaient vraiment morts spirituellement. Et cela subsiste pour toute âme maintenant. La première preuve basique et indispensable de l'amour surprenant de Dieu est que ceux qui étaient les objets de Son amour, et positivement morts vis-à-vis de Dieu, dussent recevoir la vie. Ils n'avaient pas conscience de leur propre état ; ils ne connaissaient pas Dieu ; et dans leur ruine morale, ils étaient entièrement indifférents à l'un et à l'Autre. Il pouvait y avoir des notions intellectuelles de l'esprit de l'homme, mais sans le moindre mouvement de vie vers Dieu. Ils avaient conscience de faire de Lui l'objet d'une frayeur pire qu'avec le démon le plus furieux qui soit.

Malgré la présence d'une telle dépravation, « Dieu a envoyé Son Fils unique dans le monde ». Quelle vérité ! Ce simple fait est merveilleux à lui tout seul, spécialement parce qu'il n'y avait dans cet acte que de l'amour. Ce n'était pas quelque chose fait au ciel. C'est le Fils unique qu'Il a envoyé pour donner dans ce monde une vie qui convienne à Dieu, là d'où Il venait. Mais aucune œuvre faite dans le ciel, même par le Fils, ne pouvait convenir ni à Dieu ni à l'homme. Le chemin de l'amour était que le Fils devienne homme pour glorifier Dieu, et qu'Il donne une vie de la nature la plus élevée à l'homme mort, par le moyen de la foi. Il y avait là des Juifs et des Gentils ; ils étaient tous pareillement morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, par nature des enfants de colère (Éph. 2:3). En tant qu'hommes, ils étaient morts en vivant. Ils n'avaient aucune haine du péché, aucun amour pour la grâce ; aucun trait de caractère intérieur ou extérieur n'était bon chez eux. La pensée de la chair dans la circoncision et l'incirconcision n'était réellement qu'inimitié contre Dieu. Néanmoins Dieu a envoyé dans ce monde Son Fils unique, les délices du Père dans toute l'éternité, afin que nous vivions par Lui ; et la vie donnée était Sa vie.

L'Ancien Testament nous dit comment la race, Juifs ou Gentils, s'est comportée vis-à-vis de Dieu pendant des milliers d'années ; le Nouveau Testament raconte une histoire encore pire. Pourtant Celui qui connaissait tout à l'avance a envoyé Son Fils unique dans le monde ; mais en vue de quoi ? pour le jugement ? non, juste le contraire ; c'était pour vivifier des âmes mortes avec la vie éternelle qui était dans Son Fils. Car ce n'est rien moins que cela qui est impliqué par ces mots « afin que nous vivions par Lui ». Il y avait une vie nouvelle que l'homme n'avait pas en tant qu'homme, même pas Adam innocent dans le paradis d'Eden, qui désobéit quand tout était bon en lui et autour de lui, amenant la mort et le jugement. La vie était proposée à l'homme naturel, à Israël sous la loi : s'il y obéissait, il ne mourrait pas. Mais le seul résultat de ceci a été que la loi est devenue un ministère de mort et de condamnation (2 Cor. 3:7,9) ; parce que l'introduction de la loi a provoqué la volonté de l'homme, lequel est devenu transgresseur, et donc un pécheur pire après avoir eu la loi qu'avant de l'avoir. Le péché, afin qu'il parût péché, causait ainsi la mort par ce qui est bon, afin que le péché devienne excessivement pécheur (Rom. 7:13). Il n'y avait même pas prolongation de son ancienne vie. L'aboutissement pour le pécheur sous la loi était la ruine totale.

Mais il y avait une autre vie, la vie éternelle, et cette vie était dans le Fils, dans le Fils unique de Dieu que l'amour de Dieu a envoyé dans ce monde. Sans doute le Père réveille les morts et les vivifie (Jean 5:21) : c'est la prérogative de Dieu. C'est pourquoi aussi, le Fils vivifie qui Il veut. Mais en devenant homme, sans pour autant cesser d'être Dieu, Lui en parfaite humiliation, Il reçoit tout de Dieu, comme il convient à l'homme parfait. C'est pourquoi, comme le Père a la vie en Lui-même, ainsi

Il a donné aussi au Fils d'avoir la vie en Lui-même (Jean 5:26). Le Fils était Celui qui était envoyé pour devenir homme et familier avec l'homme. Il était toujours l'objet de la foi ; et une fois devenu homme, Il est de manière encore plus évidente et urgente l'objet de la foi en tant que Jésus Christ, et pourtant le Fils, et cela dans une même personne. Il devint ainsi aussi de plus en plus évident pour qui Il avait été envoyé dans l'amour du Père. C'était pour l'homme, non pas pour les anges. « La vie était la lumière des hommes » (Jean 1:4). Mais aucune illumination ne suffit au besoin de l'homme ; et ainsi, bien qu'en venant dans le monde Il éclaire tout homme (ou : Il est lumière pour tout homme), il était beaucoup plus nécessaire qu'Il fût la vie pour celui qui croit, et Il le fut. À tous ceux qui l'ont reçu, Il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu. Ils sont nés maintenant, et ils ne sont pas nés d'une source créée, mais de Dieu. Or on ne croit pas, ni il n'y a de nouvelle naissance sans la Parole et sans l'Esprit. Il faut qu'il y ait la Parole de Dieu, parce que l'essence même de la foi est, qu'au lieu de me fier à mes pensées et à celles des autres, je crois Dieu dans Sa Parole (Rom. 10:17 ; Jacq. 1:18 ; 1 Pierre 1:23-25). Christ est la semence incorruptible par la Parole vivante et permanent de Dieu.

Quand Adam et Ève ont péché au paradis, c'était parce qu'ils avaient oublié la Parole de Dieu, non pas parce qu'ils y étaient assujettis. Ève a été trompée par la tentation du serpent, Adam n'a pas été trompé, mais il a transgressé plus effrontément. La Parole de Dieu ne gouvernait pas leur âme. L'ennemi subtil a insinué la méfiance à l'égard de Celui qui leur interdisait de manger de l'arbre qui permettait de connaître le bien et le mal comme Dieu. Alors la convoitise à l'égard de cet arbre a suivi, quand la femme n'a pas craint de parler davantage avec une créature dont il devint évident qu'elle avait pour but de la séduire pour qu'elle désobéisse à l'interdiction positive de Dieu, et qu'elle doute que la mort s'ensuivrait : « Oh ! non, mes chers, Dieu ne sera pas si dur que ça. Regardez ce beau fruit ! il est si désirable pour rendre sage. Dieu veut garder la connaissance du bien et du mal pour Lui tout seul. Quand vous serez capables de juger vous-mêmes de manière autonome entre le bien et le mal, vous acquerrez un rang absolument nouveau. Vous n'en savez rien pour le moment ; mais quand vous aurez mangé du fruit de cet arbre, vous saurez par votre propre conscience si une chose est bonne ou mauvaise. Pourquoi ne pas grandir et devenir indépendants de Celui qui fait peu cas de l'homme, et faire valoir vos droits comme monarques de tout ce que vous surveillez ? »

C'était la propre volonté, la triste racine du mal. Par amour, le Fils de Dieu est venu pour se tenir à la brèche. La première urgence n'est pas l'expiation par le sang versé du Sauveur. Personne n'a jamais cru l'évangile sans avoir de la part de Dieu une nature qui désire ardemment et crie à Dieu pour avoir ce que l'évangile fournit. En tout cas, on est né de Dieu avant de se reposer réellement sur la propitiation de Christ. Car ayant ainsi une vie nouvelle, on a bientôt part à ce qui lui est nécessaire, et on entre dans son caractère précieux ; par la foi on mange la chair de Christ et boit Son sang. C'est pourquoi il est dit qu'on croit dans son cœur (Rom. 10:9) que Dieu L'a ressuscité d'entre les morts. Ceci ne veut pas dire qu'il y ait une certaine ferveur de sentiments. Cela n'a rien à faire avec le fait de rejeter l'âme sur ses émotions ; cela signifie qu'au lieu de résister à la vérité, le cœur s'accorde à la bonne nouvelle que Dieu lui envoie. Du cœur on croit à justice, se fondant sur l'estimation que Dieu fait de l'œuvre expiatoire du Seigneur Jésus ; comme de la bouche on fait confession à salut : ainsi Dieu est honoré, ainsi que Son Fils, le Seigneur rejeté.

Or le premier désir est celui de la vie, la vie éternelle dans le Fils. Avant d'avoir la vie, quel sens correct du péché peut-on avoir, comment peut-on connaître la nature sainte de Dieu d'une manière réelle ? On n'a rien, que la frayeur de Dieu. Un païen peut l'avoir ; les démons croient et ils frissonnent (Jacq. 2:19). Nous le savons par l'autorité divine, et c'est elle qui nous explique les faits révélés. La raison est que les démons ne savent que trop bien qu'il n'y a pas de pardon pour leur rébellion. Bien qu'ils croient qui est Jésus, cela ne leur sert à rien : ils sont sous la sentence d'une destruction éternelle. Ils ont péché de manière irréparable. Il n'y a pas de possibilité de salut pour un esprit mauvais, pour un ange déchu.

Mais la situation est totalement différente pour l'homme. La naissance de Christ a rendu témoignage au bon plaisir dans les hommes (Luc 2:14) ; combien plus Sa mort expiatoire ! Mais pour

que le sang versé purifie le cœur et la conscience, une nouvelle nature est donnée quand on reçoit le Seigneur Jésus. Ce n'est pas encore se reposer sur Son œuvre, mais on croit en Sa grâce comme venu en chair, et en la gloire de Celui qui est venu pour cette merveilleuse mission d'amour, l'amour de Dieu. Aussi sûrement que le cœur Le reçoit de la part de Dieu, là à ce moment même, la vie est communiquée à l'âme. La vie est toujours une chose instantanée, alors qu'il n'en est pas du tout ainsi pour la paix avec Dieu. Dans les faits, il peut y avoir beaucoup d'expériences à traverser, où les âmes restent sans paix pendant des mois, voire des années. Pourtant pendant tout ce temps elles ont en partage une nature divine par le fait qu'elles se courbent devant le Fils de Dieu, sans pour autant avoir de paix solide. Elles ont la vie dès l'instant où le cœur Le reçoit. Et ainsi elles acquièrent une perception divine à la fois du mal au-dedans d'elles-mêmes, et de leurs voies passées, non seulement de ce qu'on a fait, mais de ce qu'on est. Tel est l'effet d'avoir la vie divine. C'est pourquoi elle est introduite ici parfaitement à sa place, sa vraie place, et la place qui lui convient.

L'amour de Dieu manifesté quand nous étions encore pécheurs (4:9 et 4:10)

« En ceci a été manifesté l'amour de Dieu en nous (ou : dans notre cas), c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui ». Nous avons vu que la raison en est que jusqu'alors, nous étions spirituellement morts devant Dieu, absolument sans aucun lien vivant quelconque avec Dieu, n'ayant que la terrible responsabilité d'être naturellement de la progéniture de Dieu, mais néanmoins ennemis de Dieu dans nos mauvaises œuvres (Col. 1:21). Si l'on est ruiné par le péché, il ne nous est pas utile pour le salut de l'âme d'être la progéniture de Dieu (ce point est en contraste avec les animaux) par le fait de ce qu'Il nous a créé. L'homme tombe quand il est sous une responsabilité, et quand les Juifs ont entrepris d'obéir à la loi de Dieu, cela n'a fait qu'aggraver leur responsabilité, et n'a pu en aucune manière les délivrer de la colère qui vient. Le monde comprenait alors d'une part l'homme sans loi et poursuivant sa propre volonté, et d'autre part le Juif sous la loi essayant de se faire valoir auprès de Dieu. Or la grâce qui sauve n'est pas dans le pécheur, mais dans le Sauveur. « Mais Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. 5:8). Voilà l'évangile. Ce n'est pas notre amour pour Lui, mais Son amour pour nous alors que nous étions encore pécheurs, Son amour spontané et gratuit envers nous.

Cette seconde manifestation de Son amour nous est accordée ici aussi. L'apôtre nous montre comment l'amour de Dieu agit au vu du poids de notre culpabilité, non pas seulement au vu de notre état de mort spirituelle. L'amour de Dieu a opéré dans ce qui, pour Lui, était rude au-delà de tout pour Son cœur et pour celui de Son Fils. On ne peut pas concevoir ce qu'était pour Jésus de porter le jugement de nos péchés sous la main de Dieu. C'était aussi entièrement au-delà de la pensée des saints ; même les apôtres ne virent que l'extérieur de la croix jusqu'à ce que le Seigneur leur ouvre l'intelligence pour comprendre les Écritures (Luc 24:45).

Cependant l'Écriture avait préfiguré le Seigneur dans Sa grâce expiatoire, et dans Sa souffrance infinie, à la fois dans la Loi, les Psaumes et les Prophètes. Tous les disciples avaient été témoins du rituel solennel du Jour des expiations (Lév. 16) ; tous avaient entendu le Psaume 22, ce psaume unique ; tous avaient été rendus perplexes par Ésaïe 53, non pas pourtant à cause de quelque obscurité de langage de ce chapitre, mais à cause de la vérité si étrange qu'il contient. Jésus en train de faire la propitiation pour nos péchés, c'est la solution de l'énigme de ces trois passages de l'Écriture. Aucune parole émanant de Jésus avant la croix ne donne la clé ; la contemplation de Jésus sur la croix n'apportait même pas la vérité dans leurs cœurs. Le sang de Sa croix a fait la paix dans les pensées de Dieu ; pour eux c'était encore l'angoisse aigue et la déception cruelle ; car Ses paroles étaient tombées dans des oreilles encore sourdes au sens de Sa mort, et ils n'avaient pas connu l'écriture selon laquelle Il devait souffrir afin qu'eux, aussi bien que quiconque, aient la rédemption. Au jour de la résurrection, les deux disciples déprimés sur le chemin d'Emmaüs exprimaient l'état de tous les autres quand ils Lui disaient « nous espérions qu'Il était celui qui doit délivrer Israël » (Luc 24:21) — or c'était justement ce en vue de quoi Il avait posé le fondement efficace et éternel ! Mais que répondit notre précieux Sauveur (Luc 24:25-26) ? « Ô gens sans intelligence et lents de cœur à

croire toutes les choses que les prophètes ont dites ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'Il entrât dans sa gloire ? » Or Il le leur avait dit peu de temps auparavant (Luc 17:25) : « Mais *auparavant* il faut qu'Il souffre beaucoup, et qu'Il soit rejeté par cette génération ».

Regardons à l'un de ces passages à la lumière du Seigneur ressuscité et selon le témoignage rendu par le Saint Esprit. Que signifie ce cri, poussé non pas par les deux brigands de chaque côté, mais au milieu par le Messie rejeté ? « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné ? » C'était le sommet de cette souffrance sans pareille, le Serviteur juste, le Fils bien-aimé, abandonné de Dieu, celui que la nation abhorre (És. 49:7), méprisé des nations, Celui que les disciples ont fui. Pourquoi après avoir joui sans interruption de la face du Père à chaque pas de Son chemin d'épreuves et de douleur, pourquoi cette face Lui était-elle cachée maintenant qu'Il avait le plus besoin de son encouragement et de sa consolation ? Il connaissait bien la réponse ; pourtant Il laissait à la foi le soin de la donner, — la foi de ceux qui étaient autrefois morts, mais qui maintenant, par le moyen de Sa grâce ayant porté leurs péchés en Son corps sur le bois, étaient rendus capables de confesser qu'ils n'avaient eu que des péchés. Combien notre culpabilité était grande ! mais Son amour l'était encore plus, — cet amour qui envoya Son Fils, non seulement comme la vie pour les morts, mais comme propitiation pour nos péchés, quel qu'en fût le coût ; et ce coût était infini. L'opprobre, le mépris, les moqueries, les sarcasmes, les railleries étaient là pour Le blesser de la part de tous, les grands comme les petits, les religieux, les civils, les militaires, et même les brigands crucifiés ; beaucoup de taureaux, et des forts provenant de Basan, L'entouraient ; des chiens, et des malfaiteurs amassés en foule ; à cause de la perfection de Sa personne, la souffrance physique était d'autant plus ressentie, et non pas moins, quand Il était répandu comme de l'eau, et que tous Ses os se déjoignaient, que Son cœur était comme de la cire, Sa force desséchée comme un tesson de potier, et que Sa langue s'attachait à Son palais. Mais qu'était tout ceci comparé à l'abandon de Son Dieu, comme Lui-même le ressentait et le reconnaissait ?

Beaucoup de Ses saints avaient souffert à l'extrême dans leur corps, de la part des païens, et même de la part des Juifs, et ils avaient pourtant été remplis de patience et de joie. Un plus grand nombre encore de Ses disciples ont soufferts des tortures encore plus infernales par l'action de l'église dénommée à tort catholique, et spécialement par son enfant, l'abominable Inquisition ; eux aussi triomphèrent en Son nom des pires persécuteurs de la terre. Mais Lui se déclara abandonné de Son Dieu, et dans les angoisses de la croix, Il le confessa à Dieu comme le mal le plus profond, — de sorte que Ses ennemis purent l'entendre, quoiqu'ils ne comprissent pas mieux que Ses amis jusqu'à ce que le Seigneur ressuscité clarifia tout, et que le Saint Esprit fit que la vérité soit réalisée en puissance de paix et en témoignage à tous.

Mais le Seigneur débonnaire fit plus encore. Même en réalisant l'horreur d'être abandonné pour Son âme sainte et aimante, Il justifia pleinement Celui qui Le frappait et Le meurtrissait d'une manière dépassant toute pensée humaine : « Et Toi, Tu es saint, Toi qui habites au milieu des louanges d'Israël ». Et plus encore, Il reconnut que l'abandon de Dieu envers Lui était une exception unique : « Nos pères se sont confiés en toi ; ils se sont confiés, et tu les as délivrés. Ils ont crié vers toi, et ils ont été sauvés ; ils se sont confiés en toi, et ils n'ont point été confus. Mais moi, je suis un ver, et non point un homme ; l'opprobre des hommes, et le méprisé du peuple » (Ps. 22:4-6). Oui, il fallait qu'il en soit ainsi s'Il devait être la propitiation pour nos péchés. Car nous les coupables, nous ne pouvions être sauvés avec justice, à moins que Dieu ne fasse péché pour nous Celui qui était sans péché, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui (2 Cor. 5:21). Ceci et rien que ceci était la vraie réponse à Son « pourquoi ? », la seule réponse complète de l'énigme de cet abandon. Mais il reste encore impénétrable à tous les non croyants, à Israël plus qu'à tout autre, mais quand le voile qui couvre encore leur cœur aura été ôté, cela sera leur chant de louange éternelle. C'est ce que la seconde moitié de ce Ps. 22 révèle en toute clarté et certitude, en commençant par le petit troupeau chrétien, avant que se lève la lumière du ciel sur « la grande congrégation » (Ps. 22:25), conduisant dans le bon chemin tous les bouts de la terre pour qu'ils se souviennent de l'Éternel et qu'ils se tournent vers Lui, et toutes les familles des nations pour qu'elles se prosternent devant Lui, aux jours

non pas du christianisme ni de l'église, mais du royaume, quand Il régnera parmi les nations comme Il ne le fait pas du tout maintenant.

Il est d'autant plus important, et même impératif, de posséder la vérité avec clarté sur Christ abandonné de Dieu pour l'expiation du péché ; parce que cela seul est le fondement de la grâce de Dieu et de notre paix saisie avec fermeté et avec une intelligence donnée de Dieu. Et ce n'est qu'ainsi que nous pouvons faire une estimation correcte, même si c'est faiblement, de la souffrance insondable de l'homme de douleurs, souffrant pour Dieu et pour nous, glorifiant Dieu et nous sauvant nous qui croyons. Sur ce point les théologiens, même ceux qui sont vraiment pieux, sont superficiels et fautifs ; et leurs âmes font une perte en proportion, — et pareillement, si ce n'est plus, ceux qui se confient dans leurs directions. On ne pense pas simplement à la communion grecque « orthodoxe » ou à la communion latine, où la pauvreté est extrême. Mais prenez les plus évangéliques des Anglicans, Luthériens ou Réformés, ou bien les Non-conformistes qui se vantent de leur liberté par rapport à la tradition et aux préjugés. Parmi ceux-ci l'un des meilleurs à citer est non pas Thomas Scott qui manque de finesse, mais le génial Matthew Henry, le fils pieux d'un père pieux chassé par l'« Acte d'uniformité » en 1662. Pourtant il n'y a aucun doute que ce commentateur anglais très respectable, semblable à tous les autres (*) sur ce point particulier, se montre incapable de saisir le fond de l'abandon de Jésus par Dieu sur la croix. Il dit en effet : « Une triste complainte sur le retrait de Dieu au v. 1 et 2. Ceci peut s'appliquer à David, ou à tout autre enfant de Dieu, en manque de signes de Sa faveur, écrasé sous la pression du fardeau de son déplaisir, etc. » (**). Bien sûr Henry croyait que cela s'appliquait à Christ crucifié, sinon on ne pourrait pas le reconnaître comme chrétien. Le Psaume parle tout du long de Lui seul, la seule personne qu'il a en vue, et au début du Psaume, il parle de Son abandon seulement à titre d'expiation pour tous les saints antérieurs ou postérieurs. Personne n'a jamais partagé cet abandon, Lui seul pouvait le supporter, quoiqu'il fût infiniment plus lourd pour Lui, le Saint de Dieu, que pour aucun saint ayant jamais vécu. Il nie positivement que quiconque ayant vécu auparavant ait connu un tel abandon ; le Saint Esprit l'exclut, dans le Nouveau Testament, pour tout chrétien. Il a été abandonné de Dieu pour nos péchés, afin que ces saints, comme nous, ne soyons jamais abandonnés. Il est entièrement faux de dire que « ceci peut s'appliquer à David, ou à tout enfant de Dieu ». C'est sans s'en rendre compte, un grave affaiblissement de l'évangile. Même quand le péché du croyant appelle un châtement très sévère, Dieu agit envers lui comme un père, châtiant ceux qu'Il aime, et fouettant tout fils qu'Il agrée, car nous faillissons tous à plusieurs égards (Jacq. 3:2) ; mais Il a dit : « je ne te laisserai pas, et je ne t'abandonnerai pas » (Héb. 13:5). C'est une vérité absolue de Sa grâce ; et comme cela s'applique aux difficultés terrestres, ainsi de manière encore plus évidente elle s'applique à nos relations divines par l'efficace de la propitiation de Christ.

(*) C'est exactement dans la même veine que l'évêque pieux G.Horne écrit à propos des psaumes. — Par ailleurs, je saluerais avec plaisir un seul ecclésiastique qui en saurait plus, et qui l'écrirait, sur cette vérité fondamentale de l'évangile ; mais je n'en connais absolument aucun.

(**) Exposé de l'Ancien et du Nouveau Testament, en six volumes, Londres 1839, avec préface de E.Bickersteth's.

Comme témoignage typique du jour des expiations, on n'a pas besoin d'aller plus loin maintenant que de souligner la belle distinction entre les deux boucs, qui, ensemble, sont une ombre du seul sacrifice expiatoire pour les fils d'Israël, le sort pour l'Éternel, et l'autre, le sort pour Azazel (le bouc qui s'en va). Le premier bouc était égorgé, et son sang porté à l'intérieur du voile. Sur le second bouc, qui est un complément du premier, le souverain sacrificateur confessait toutes les iniquités d'Israël, et toutes leurs transgressions, selon tous leurs péchés, les déposant pour ainsi dire sur sa tête, et il l'envoyait alors par quelqu'un qui se tenait prêt pour cela, dans une terre inhabitée pour qu'on ne le revoie jamais (Lév. 16:21-22). C'est un témoignage rendu à la substitution de Christ emportant nos péchés au loin dans le pays de l'oubli, tandis que le bouc égorgé est le témoin de la propitiation pour le péché subissant le jugement devant l'Éternel en défense et justification de Sa nature, de Sa majesté et de Sa parole déshonorées par le mal. Ensemble, les deux boucs préfiguraient l'œuvre expiatoire de Christ dans laquelle on voyait Dieu ne pas épargner le Sauveur, Son propre Fils, afin d'épargner les pécheurs coupables que nous étions. L'amour de Dieu, à la fois dans le Père et le Fils,

n'a-t-il pas été pleinement manifesté dans le sacrifice de Christ à Dieu pour nous afin que nous soyons sauvés pour toujours ?

Sur Ésaïe 52:13 à 53:12, il y a d'autant moins à dire que ce passage parle si clairement du Messie qui doit être exalté et placé très haut, mais qui doit préalablement souffrir pour les péchés en sacrifice pour Son peuple pécheur, afin qu'ils puissent avoir part à la bénédiction et à l'honneur ainsi gagnés pour eux par Sa grâce. Nous partageons ses souffrances durant Sa vie, et certains partagent aussi Ses souffrances comme martyr ; mais Il est absolument seul à être la Propitiation et le Substitut, — ce qui n'est typifié qu'en Lév. 16, et qui est introduit seulement sur la base de Son abandon par Dieu selon le début du Ps. 22. Aucun autre que Lui n'a enduré le jugement de Dieu à l'égard du péché et de nos péchés ; et rien d'autre que ce jugement n'a provoqué l'abandon de Dieu. Nous pouvons endurer une discipline sévère à cause de nos fautes, mais c'est dans Son amour ; Lui, et Lui seulement, a enduré comme étant notre sacrifice pour le péché. Que signifie qu'il a été blessé pour nos transgressions, meurtri pour nos iniquités ? que le châtement de notre paix a été sur Lui ? Que signifie que l'Éternel a fait tomber sur Lui l'iniquité de nous tous ? « À cause de la transgression de mon peuple, Lui a été frappé » (Lui, et non pas Israël comme les Juifs disent). De manière encore plus décisive, « il a plu à l'Éternel de le meurtrir ». Il L'a soumis à la souffrance. Si Toi (Éternel) fait de Son âme (celle du Messie) un sacrifice pour le péché, quel en est le sens sinon d'être Son œuvre expiatoire ? Et encore, qu'est-ce « Il portera leurs iniquités » ? et « Il a porté le péché de plusieurs » ? Seule l'incrédulité aveugle et obstinée peut échapper à ce que Dieu nous révèle aussi clairement que des mots peuvent l'exprimer.

1 Jean 4:10

« En ceci est l'amour, non en ce que nous ayons aimé Dieu ». C'est ce que la loi de Dieu demandait, mais n'a jamais obtenu, pas plus que l'amour du prochain. L'homme se trompe facilement dans l'estimation de son amour. Combien de Juifs ont essayé de faire croire qu'ils aimaient Dieu aussi bien que l'homme ! Mais c'était tristement en dessous du niveau requis par Dieu, comme le Seigneur Jésus l'a rendu évident quand Il était ici-bas. Jusqu'à ce que le cœur soit mis en liberté par la rédemption de Christ et qu'il ait la paix avec Dieu, il est impossible à l'amour de briser et traverser les barrières et enveloppes de mort. Même les saints sous la loi sont comme Lazare avec sur lui ses bandages servant de linceul, vivant mais ayant besoin d'être délié pour qu'on le laisse aller. Comment le cœur est-il gagné ? « En ceci est l'amour, non en ce que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aime, et qu'il envoya Son Fils pour être la propitiation pour nos péchés ». Plus il y a de conscience quand on est sous la loi en esprit, moins on est heureux. Les âmes exercées ne marchent pas mal habillées devant Dieu. Elles ressentent leurs carences, et sont sérieusement affligées sur elles-mêmes. Elles craignent que Dieu ait la même incertitude vis-à-vis d'elles que elles ne peuvent éviter d'avoir vis-à-vis de Lui. Le fait qu'Il justifie l'impie par la propitiation de Christ pour nos péchés, est la preuve complète de Son amour envers nous lorsque nous étions pécheurs.

La vie, comme nous l'avons vu, doit précéder la paix. Une personne peut être vraiment réveillée par bien des passages de l'Écriture, peut-être par les paroles solennelles de Dieu relatives au péché et aux pécheurs. Ceci est développé dans la parabole du fils prodigue qui fait suite à celle de la brebis perdue et de la drachme perdue. Dans la parabole intermédiaire, le Seigneur présente le perdu comme mort, tandis que dans la parabole précédente la brebis s'égarait activement. Il y a une vie mauvaise dans laquelle l'homme est actif, et s'égaré ; il y a une autre vie vis-à-vis de laquelle il est mort. Ces aspects de la mort se trouvent dans les premières paraboles. La brebis insensée qui s'éloigne, insouciant, et s'expose à tous les dommages, c'est l'homme actif à s'éloigner de Dieu. La drachme perdue, c'est celui qui est mort dans ses péchés. Le Berger a toute la peine pour chercher l'égaré. La lumière brille par le travail de l'Esprit jusqu'à ce que la pièce perdue soit trouvée. Et c'est loin d'être tout. Il faut le fils prodigue pour compléter le tableau, et on y trouve un double travail de Dieu. D'abord le prodigue « revient à lui », il est amené à la repentance. Il se juge lui-même comme pécheur ; il reconnaît qu'il a péché contre le ciel et devant son père, selon les expressions de la parabole. Maintenant il prend le bon chemin, il est à la recherche de Dieu. Jusque là, il cherchait ses

propres convoitises et ses passions ; maintenant qu'il est revenu à lui-même, « il se lève et vient vers son père ». Mais il n'a pas encore la paix. Il est encore en esprit sous la loi. « Traite-moi comme l'un de tes mercenaires ». C'est exactement ce que fait la loi ; au lieu de conduire à la liberté, elle ne fait que mettre en esclavage. L'évangile seul peut dire que tous les liens sont brisés par le Sauveur, et que l'esclave est mis dans la liberté de Christ. Ceci ressort du chemin de grâce du prodigue. « Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, et, courant à lui, se jeta à son cou et le couvrit de baisers ». Sans doute le prodigue était troublé quant à lui-même, et se demandait comment le père allait le recevoir. C'est le père, et non le fils, qui court à sa rencontre ; c'est le père qui l'embrasse sans tenir compte de son mal et de ses haillons. Quel triste spectacle que celui du fils, auquel il s'est réduit par la folie et par ses péchés ! Chez le père, l'amour surmonte tout. Le père ne lui permet pas de dire « traite-moi comme l'un de tes mercenaires ; on lui apporte la plus belle robe, on met un anneau à sa main, des sandales à ses pieds, on tue le veau gras et on fait une fête comme on n'en a jamais vu dans la maison. C'était un fils mort mais revenu à la vie, un fils perdu mais maintenant retrouvé.

Nous apprenons ainsi par ce tableau expressif ce qui est enseigné dogmatiquement dans l'Écriture : la bonté de Dieu qui mène à la repentance, tirant de la mauvaise direction vers la bonne, avec l'âme se jugeant elle-même, les marques certaines de la vie vis-à-vis de Dieu. Mais il n'y a eu de délivrance ni de la crainte ni de la loi avant d'être dans les bras du père, avant d'avoir le plein sens de la relation de fils par grâce. C'est alors, et alors seulement qu'il a su que tout était net. Le fait que son père l'embrasse le rendait parfaitement clair, et les voies du père à son égard en étaient tout le fruit. Il en est exactement de même dans l'évangile, mais beaucoup s'arrêtent sur le seuil. Ils sont sortis du pays où personne ne donnait rien, même pas quelque chose d'abject pour répondre à un besoin, mais ils ne sont pas allés auprès du père qui nous donne toutes choses avec le Fils (Rom. 8:32). Et c'est ce qu'on a ici aussi. « C'est ici l'amour », la vie pour le mort, la propitiation pour le coupable. N'est-ce pas une bénédiction encore plus grande que si l'on n'avait jamais été pécheur ? Adam au paradis n'avait rien de tel. Adam n'avait pas une vie pareille à celle de Christ. Ce n'était pas donné pour le paradis. Il peut l'avoir acquise plus tard, comme ceux qui ont cru, les saints de l'Ancien Testament ; mais il ne l'avait pas là en ce temps. C'est donc réellement quand l'homme est arrivé à son pire état, que Dieu a manifesté ce qu'il avait de mieux — non pas Christ venant simplement nous donner la vie, mais Christ mourant comme propitiation pour nos péchés.

Quand nous pensons à la gloire et aux souffrances de Celui qui est ainsi mort, spécialement de la part de Dieu, quand nous pensons à tous les péchés et iniquités qu'Il a portés en sacrifice, — ô quelle merveille que le gouffre séparant le pécheur d'avec Dieu ait été ainsi comblé (rien d'autre ne pouvait le combler) ! C'est ce qui est impliqué ici. « Non pas en ce que nous, nous ayons aimé Dieu », — on peut avoir essayé, et si oui, on a complètement échoué ; c'était la loi, mais ici c'est l'évangile — « Il nous aima, et envoya Son Fils pour être la propitiation pour nos péchés ». Tout a été fait dans cet acte unique de Sa part, dans cette souffrance unique qui a été la Sienne. « Christ a souffert une fois » (« une fois » suffisait) « pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'Il nous amenât à Dieu » (1 Pier. 3:18). Il était homme, mais n'était-Il pas Dieu ? Il était le Fils, et Il est ressuscité. C'est la preuve glorieuse qu'Il a triomphé. Effectivement Il ne pouvait échouer. Comment Dieu pourrait-Il échouer ? N'était-Il pas le Fils unique de Dieu ? Si nous croyons l'Écriture, nous ne devons pas avoir de doute à cet égard. La peur et les manquements sont quelque chose de naturel chez l'homme déchu. Celui-ci est pécheur, et en conséquence il redoute le jugement de Dieu. Mais Dieu ne demande pas de vous fier à vous-même. Il vous demande de croire au Seigneur Jésus Christ. Il sait que trop bien que vous ne L'aimez pas ; Il vous commande de croire en Son amour manifesté en Christ, et en mourant comme propitiation pour vous. Ne dites pas que vous êtes trop mauvais ; effectivement vous êtes aussi mauvais qu'il est possible de l'être, et bien pire que vous ne pensez. Prenez honnêtement la place de « perdu », et ce sera la fin de vos discours sur votre mauvais état. Or c'est pour les perdus qu'Il est venu et est mort.

Le prodigue pensait qu'il était descendu bien bas quand il s'est proposé de demander de prendre la place d'un mercenaire [ouvrier salarié]. En fait il n'était pas en état d'être un mercenaire. Pensez-vous que quelqu'un voudrait prendre un serviteur avec un tel historique ? Ce n'est pas du tout notre caractère qui est en cause. La grâce souveraine s'élève au-dessus de tout péché et de toute iniquité. Que l'âme prenne la place d'un pécheur, et de rien d'autre ; et laissez donc à Dieu le soin de ne montrer rien d'autre que Son amour. Ce qu'Il fait n'est pas simplement de me donner la vie (pour ressentir ce qui est dû à Dieu, et ce qui convient à Son enfant), mais Il donne aussi la propitiation qui pourvoit à tous mes péchés et en fait le nettoyage. Et rappelez-vous que si le traitement n'est pas fait sur tous les péchés, il n'est fait sur aucun. Si des péchés sont traités, c'est tous qui le sont. Telle est la manière d'agir de l'évangile par lequel Dieu règle la question ; c'est ce sur quoi tout croyant est appelé à se reposer.

Ô chers frères, vous reposez-vous ainsi en Christ ? parmi vous qui croyez en Jésus le Fils de Dieu, y a-t-il quelqu'un qui dit : « traite-moi comme l'un de tes mercenaires » ? Celui qui est venu comme homme, et apportant la vie éternelle, vous fait sentir vos péchés par ce don même de la vie, mais Il vous donne aussi de croire qu'Il est la propitiation pour ces péchés. Sous le système juif, il y avait des sacrifices continuels, des sacrifices répétés pour le péché ; mais maintenant dans l'évangile, du fait que le Fils s'est livré en sacrifice, il y a rémission de péchés, et il n'y a plus de sacrifice pour le péché (Héb. 10:18). Car par une seule offrande Il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. « Sanctifiés » veut dire que ceux qui le sont, sont mis à part pour Dieu, non par la loi maintenant, mais par le sang de Christ.

Bien-aimés frères, est-ce là votre foi ? Puisse le Seigneur accorder qu'il en soit ainsi, et que vous puissiez trouver vos délices dans ce que l'apôtre Jean développe quant à la manifestation de l'amour de Dieu dans l'envoi de Son Fils avec les deux objectifs qu'il mentionne. Y a-t-il rien qui manifeste aussi parfaitement le vrai caractère de l'amour qui est de Dieu ? et que cet amour n'a absolument rien à faire avec aucun effort venant de nous. La source d'où il jaillit est Dieu. Mais si nous sommes nés de Dieu, nous partageons la nature de Dieu ; et si nous partageons Sa nature, Il a pourvu à ôter tout ce qui entrave l'exercice propre de cette nature. Notre vieil homme est encore là en fait, bien que nous sachions qu'il est crucifié avec Christ, afin que la corps de péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché.

Cependant si votre œil n'est pas fixé sur Christ, la vieille nature est certainement une entrave. Nous avons donc besoin de savoir comment Dieu a traité nos péchés en Christ, et le péché, qui en est la racine. Il peut aussi y avoir un obstacle par le fait d'être inconséquent, de sorte que l'amour ne peut pas s'écouler selon Dieu vers ceux que Dieu voudrait qu'on aime. Son amour inspire l'amour à tous ceux qui sont Siens, à Ses enfants ; et Il y a pourvu par notre foi, par la nouvelle vie, et par l'Esprit qui demeure en nous. La question n'est pas de savoir si on aime telle qualité ou tel comportement, ou des choses de ce genre ; mais en face de toutes les difficultés, Il compte que nous les aimions de cet amour qui est de Dieu. Et Il introduit ces deux immenses manifestations de l'amour divin, auxquelles nous devons notre nouvelle relation et le lavage de nos péchés, afin de nous rendre propres à nous aimer l'un l'autre comme appartenant à la famille de Dieu.

Ceci n'est pas tout ; mais nous nous arrêtons là. Si le Seigneur le veut, nous verrons qu'Il a plus à nous dire, et quelque chose d'extrêmement important qui couronne Son amour. Nous avons eu l'amour descendant dans le Fils de sa hauteur céleste, et descendant dans les profondeurs sans fond pour nous ; et nous avons à attendre à ce qu'Il nous élève à cette hauteur. Entre temps, je citerai les vers d'un agnostique fameux, converti à Dieu avant sa mort. Combien il est triste de ce que personne n'était là pour l'assurer, par le moyen de la Parole, de l'amour de Dieu en Christ, et pour ainsi chasser ses doutes ! J.G.R avait besoin de Luc 15 plutôt que du Ps. 27.

Je ne demande pas ton amour, ô Seigneur ;
Les jours peuvent ne jamais venir où l'angoisse se taira ;
Il suffit pour moi que tu me montres ta compassion,

À moi qui suit comme une brebis frappée qui s'égaré
en criant sans cesse après les chemins qu'elle n'oublie pas.
Oh, fais-moi retourner aux pâturages que j'ai connus,
Ou trouve-moi seul dans le désert
Et tue-moi comme la main de grâce tue.

Je ne demande pas ton amour, et même pas
L'espoir de reposer sur ta poitrine ;
Mais que tu sois encore mon Berger — que tu le sois encore
Avec une compassion capable de s'attendrir, et avec un tel cri ;
De sorte que je puisse entendre Ton pied, et sentir que Tu me touches,
et entrevoir Ta face avant que je meure

Quatorzième méditation publique — 1 Jean 4:11-16

1 Jean 4:11-12

Nous avons vu dans les versets déjà considérés, que, pour donner son caractère propre à l'amour auquel nous sommes appelés, l'apôtre a rappelé la manifestation de l'amour de Dieu en Christ : d'abord quand nous étions morts, Il nous a donné la vie (4:9), et ensuite quand nous avons eu la vie et que nous avons ressenti le fardeau et le mal de nos péchés comme jamais auparavant, Il a accompli la propitiation qui a enlevé tous nos péchés (4:10). Tel est le vrai ordre de l'action de Dieu dans l'âme. Cela nous permet de voir la grande importance de la réception de la vie, car sans la vie il n'y a rien de capable d'écouter les choses divines ou d'y répondre ; la mort dans l'âme n'est pas encore ôtée, et la notion que l'Esprit de Dieu opérerait en lieu et place de la vie, ou plutôt sans elle, est réellement monstrueuse. L'Esprit de Dieu ne peut pas agir en l'absence de la vie sur laquelle il agit normalement.

Christ est sans doute la vie du croyant ; et par la foi, le vieux « moi » est traité comme n'existant plus devant Dieu. Il est là en fait, mais par la grâce de Christ il n'a plus de droits. Comme chrétiens, nous le renions au nom de Christ ; nous le reconnaissons comme entièrement sans valeur ; nous le délaissions comme entièrement mauvais maintenant à nos yeux, comme il l'avait toujours été aux yeux de Dieu, malgré tout ce son entourage a pu en penser de cette personne. Il peut avoir été un grand génie, il peut avoir eu l'énergie la plus merveilleuse qu'on puisse désirer, mais le moi est sans Dieu et contre Dieu, et ne pourra donc jamais entrer dans Sa présence. Comment dès lors le vieil homme pourrait-il jamais être un objet que le Saint Esprit prenne en charge et sanctifie pour Dieu ? C'est pourquoi l'Écriture ne parle pas de sanctifier la vieille vie dépravée, mais elle parle du vieil homme crucifié avec Christ, du péché dans la chair condamné par Dieu en Christ comme sacrifice pour le péché, afin que le corps de péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché (Rom. 6:6). Ce n'est plus le « moi » pécheur, mais « Christ vit en moi » (Gal. 2:20).

Il y a ainsi une nouvelle vie à laquelle, en vertu de la rédemption, le Saint Esprit peut s'attacher. Or sans la nouvelle vie, il n'y a rien sinon le vieil homme ; c'est pourquoi la nécessité de la nouvelle vie en Christ est manifeste. En fait, tous les personnages éminents de l'Ancien Testament avaient la vie, et comme tous les saints maintenant ont aussi la vie ; le croyant connaît-il une vie quelconque pour l'homme pécheur en dehors de la vie de Christ ? Comme l'incorruptibilité pour le corps bientôt, cette vie est mise en lumière par l'évangile (2 Tim. 1:10), mais elle opérait déjà dans tous les croyants avant l'évangile ; et il ne pourrait pas y avoir de saints sans cette vie. Quelles que soient les différences de forme intervenues, la part de ceux qui ont vécu après le temps où le Seigneur est devenu homme a été bien meilleure. Il a désormais été clair, comme jamais auparavant, ce qu'était la vie nouvelle, et qui étaient ceux à qui Il conférait la vie en croyant. Elle était pour les hommes, non pour les anges. « La vie était la lumière des hommes », et des hommes seulement, dans la mesure des indications de l'Écriture (Jean 1:4). Les anges élus ne sont jamais tombés ; ayant été préservés du péché, ils n'ont pas besoin d'une vie nouvelle ; pour les anges déchus, il n'y a ni repentance, ni don

de la grâce. Ils ont une vie, quelle qu'elle soit, qui ne nous est pas expliquée, et ce n'est pas à nous d'en pénétrer le secret. Qu'avons-nous à faire avec de telles investigations ? (voir Col. 2:18). C'est toujours une vaine poursuite quand l'homme s'occupe des anges. J'ai pourtant connu un chrétien qui en était tellement plein qu'il prenait courage à l'idée chimérique que les anges, bons ou mauvais, le voyaient toutes les nuits, de sorte qu'il s'imaginait connaître leurs noms ; mais tous cela n'était que de la sentimentalité et de l'imagination, bien qu'il s'agît d'un véritable saint de Dieu. Il n'y a guère de folies plus grandes que de pareilles spéculations sur ce qui ne se voit pas (Col. 2:18).

Mais ici on a la réalité bénie de l'intérêt profond que Dieu prend à l'égard de l'homme, et de Son amour actif envers lui. Tout d'abord il est dans le caractère souverain de l'amour de nous donner la vie quand nous étions morts ; et de nous délivrer de toute culpabilité quand nous recevons la vie ; car le même Seigneur Jésus qui nous a apporté la vie, c'est Lui qui est devenu la propitiation pour nos péchés. Car cette vie sainte faisait que le fardeau de nos péchés nous était insupportable. Mais l'expiation a été faite par Son sang versé une fois pour les péchés ; et nous sommes appelés à croire la grâce de Dieu, et à jouir de la vérité bénie qui s'y rapporte.

Mais il y a plus que ceci, bien que l'apôtre passe très progressivement pour en arriver au reste. Il l'a déjà abordé au dernier verset (24) du ch. 3 : « celui qui garde Ses commandements demeure en Lui, et Lui en cet homme ». Celui qui est ainsi béni est obéissant, mais qui obéit maintenant ? Personne bien sûr, hormis le chrétien. Seulement ce n'est pas quelques chrétiens, mais tous ceux qui le sont réellement. Ils obéissent à Dieu comme ayant Sa nature, la vie que Christ est, et qu'Il leur a donnée.

Cependant il ne donne pas plus d'explication dans ce v. 24, et laisse le reste pour le considérer en son temps. Il se borne à ajouter une indication petite mais importante dans la dernière partie du verset 24. « Par ceci nous savons qu'Il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné ». Le mot grec pour demeurer est ici *μεινει*, mais il existe un autre mot *οικει*. Dieu « demeure » en nous, c'est la force simple et certaine du verset (*). Ce n'est pas un acte passager, ni une visite de courte durée. Avec « demeurer », nous avons l'un des mots caractéristiques du christianisme, sa perpétuité. Israël connaissait très bien quelque chose qui avait été très bon pour un temps, mais qui leur avait été retiré ; comme le dit l'épître aux Hébreux (8:13), ce qui devient ancien et qui vieillit est près de disparaître. Tel était le judaïsme, qui devait céder sa place au christianisme qui reste permanent en lui-même et dans les âmes fidèles. Demeurer est le caractère stable de toute bénédiction chrétienne, sauf les bénédictions conditionnelles, et il y en a aussi. Mais le caractère éternel marque les choses nouvelles, spécialement la vie que nous avons en Christ ; pour cette raison elle est qualifiée par ce terme frappant d'« éternel », et nous faisons bien de nous en réjouir. En tout cas, c'est ce que nous avons tous l'habitude de faire quand nous avons beaucoup de compagnons qui la proclamaient et rendaient grâce pour elle sans mesure, alors que maintenant ils restent silencieux à l'égard de cette « vie éternelle » (**). — cela nous est douloureux.

(*) Note Biblique : nous avons conservé le mot « demeurer » utilisé dans la version J.N. Darby. Mais en anglais, ce passage de l'auteur dit sa préférence pour traduire le verbe par « to abide » et non pas « to dwell », c'est-à-dire par un mot dont le sens en français est plus proche de « habiter ». La suite du paragraphe explique justement cette nuance.

(**) Note Biblique : L'auteur fait allusion à des événements de l'époque où s'était développée une fausse doctrine sur « la vie éternelle » qui n'était plus considérée comme une possession présente.

Mais il y a plus que la vie éternelle, bien que l'essence de notre bénédiction soit caractérisée par la vie en Christ. Et cette vie n'est-elle pas Christ manifesté constamment dans tous les actes des Siens ici-bas ? — la dépendance de Dieu selon une obéissance sans faille. S'Il nous appelle à obéir comme Lui a obéi, s'Il établit des commandements, ceux-ci n'ont absolument rien à faire avec les dix commandements. La loi faisait appel à la chair ; on y trouvait la vie ici-bas offerte, mais jamais gagnée : « fais ceci, et tu vivras ». Mais les commandements de Christ sont des préceptes directeurs pour ceux à qui la vie nouvelle a déjà été donnée par grâce par la foi. Ceux-ci ont donc maintenant la plus grande de toutes les bénédictions en ayant Christ dans leur vie. Ce qui est tout à fait certain, c'est que Dieu a donné les croyants à Christ, et que Christ s'est donné Lui-même pour eux.

Merveilleuse vérité, et pourtant si simple ! C'est la parole de vérité, l'évangile de notre salut (Éph 1:13). Mais la vérité de l'évangile est vite perdue quand on spéculer au lieu de croire.

C'est justement la raison pour laquelle, du fait que cette vie est simplement une vie de dépendance, nous désirons en outre la présence et la puissance de Dieu ; car les dangers et les difficultés sur le chemin sont immenses. Spirituellement, nous avons besoin de puissance en plus de la capacité de vie. S'il n'y a pas cette force vive, nous n'arrivons pas à surmonter les obstacles. Autrement nous constatons notre inertie ou bien nous adoptons l'énergie de la chair. La dépendance a beau être bénie, elle n'est pas de la puissance. La vraie énergie du chrétien est l'Esprit de Dieu qui demeure en lui, non pas la vie de manière abstraite, bien que notre nouvelle position de vie en Christ soit essentielle. Il y a besoin de Lui pour l'opération de la puissance en nous. Lors de la création, le Saint Esprit y contribua. Quand tout fut jeté dans le chaos, l'Esprit Saint planait au-dessus de la scène de confusion et de ténèbres. Pareillement, quand Dieu voulut avoir une tente au milieu de Son peuple, Il ne permit pas qu'Israël en arrange une selon sa sagesse. Tout fut arrangé par Lui. Outre les directions pour l'ouvrage, Dieu donna puissance par Son Esprit même aux artisans qui avaient à y travailler. On n'est peut-être pas assez respectueux, et on devrait dire ceux qui travaillaient l'or et l'argent et les pierres précieuses, les menuisiers, les tapissiers, etc. qui avaient à faire avec la construction des différentes parties du sanctuaire. Rien ne fut laissé à l'initiative de l'homme, mais l'Esprit de Dieu opéra tout par l'homme.

Or l'Esprit de Dieu a maintenant un but incomparablement plus élevé. Il n'est pas question d'un tabernacle terrestre ni d'un temple magnifique, même si nous savons que l'inspiration de Dieu donna des directives à l'égard de tous les deux. Maintenant l'Esprit de Dieu daigne habiter dans ceux qui croient. Il est Celui qui scelle chaque croyant pour le jour de la rédemption. Les saints de l'Ancien Testament n'avaient pas un pareil privilège, et bien qu'ils eussent la vie, ils semblent n'en avoir rien su, ou presque. La particularité du christianisme est que nous pouvons dire maintenant : « nous savons que Dieu a révélé ce qui leur était caché ». « Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu », Il le révèle maintenant par Son Esprit (1 Cor. 2:9-10). Il n'est pas tellement pour nous un Esprit de prophétie, mais plutôt un Esprit de communion ; et aussi Il n'est certainement pas un Esprit de crainte, mais de puissance, d'amour et de sobre bon sens. En conséquence, comme c'était juste ce dont nous avons besoin, c'est aussi ce que Dieu nous a donné. « Par ceci nous savons qu'Il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné » (3:24).

L'apôtre prépare ici la voie pour la vérité nécessaire non encore abordée dans l'appel à aimer. « Bien-aimés », car tel est (4:11), ici aussi, le terme utilisé pour lancer son appel. C'était aussi le même terme (4:1) quand Dieu les avertissait contre les faux prophètes animés de mauvais esprits. C'est ce qui a été fait dans les versets du début du chapitre. Il parle aux saints avec amour du grand danger provenant de la puissance persuasive des mauvais esprits quand on s'oppose à eux en se confiant dans le premier homme, au lieu d'avoir foi en le Second homme. Seul Jésus est vainqueur de Satan ; et le croyant aussi est vainqueur, mais seulement par Celui qui l'a aimé et est mort pour ses péchés (Rom. 8:37). Aucun esprit mauvais ne confesse Jésus. Seul l'Esprit confesse Jésus venu en chair (4:2). Telle est la sauvegarde contre les faux prophètes : ils vantent l'homme déchu et rabaissent la Parole devenue chair. Mais l'apôtre répète « Bien-aimés » quand il exhorte les saints à s'aimer l'un l'autre à partir du verset 7 (ch. 4), à la fois parce que « l'amour est de Dieu », et sur la base de la preuve que cela fournit que celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu ; et aussi que quiconque n'aime pas, ne connaît pas Dieu, parce que Dieu est amour. Ici le même thème est poursuivi et le « Bien-aimés » est répété au v. 11.

« Bien-aimés, si Dieu nous aime ainsi, nous aussi nous devons nous aimer l'un l'autre » (4:11). L'apôtre ne dit jamais que nous devons aimer Dieu, car il est toujours supposé que nous L'aimons. C'est le cas de tout croyant qui connaît l'amour de Dieu pour lui lorsqu'il était dans ses péchés et dans l'inimitié contre Lui, et qui a appris dans l'évangile à connaître cet amour souverain pour nous lorsque nous étions sous notre culpabilité et dans l'état de perdition, — cet amour qui a donné Christ Son Fils pour mourir pour nous. « Car quand nous étions encore sans force, au temps convenable,

Christ est mort pour des impies » (Rom. 5:6). Le « temps convenable » pour l'amour dont nous avons tant besoin, cet amour si immense en lui-même, si digne de Dieu et de Son Fils, c'était quand l'homme — à la fois les Juifs et les Gentils — a joint ses mains pour crucifier le Sauveur, et s'est ainsi retranché de la miséricorde quelle qu'en soit la base, sauf Sa grâce illimitée. Les Juifs se vantaient de la loi, mais la violaient à tous égards, ils ne l'ont jamais violée de façon plus éhontée qu'à la crucifixion. Les Romains se vantaient de leur loi et de leur gouvernement, mais malgré toute leur hardiesse dont ils étaient fiers, ils condamnèrent Celui qu'ils savaient innocent, Jésus, par crainte du cri méchant du peuple qu'il méprisait et par crainte de perdre l'amitié de César. Les Juifs et les Gentils se sont joints pour commettre l'iniquité atroce contre Dieu. C'est là et alors que Dieu manifesta Son amour pour nous en ce que, quand nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous (Rom. 5:8). Quelle folie d'imaginer qu'Il désirât que le pécheur se recommandât à Dieu en accomplissant quelque bien ou quelque grande chose ! et d'oublier que c'est Lui qui a opéré dans Son Fils la seule chose excellente et grandiose qu'Il pouvait faire dans ce sacrifice parfaitement suffisant pour celui qui croit ! Quand ceci est reçu, le cœur le plus orgueilleux et le plus noir, ne manque pas à aimer.

Or ce n'est pas la seule raison pour laquelle le chrétien aime Dieu. En recevant Christ, il reçoit la vie éternelle. Il est né de Dieu, il devient Son enfant. Il aime Dieu comme Son Père. Si en temps ordinaire un enfant aime ses parents malgré beaucoup de fautes des deux côtés, combien plus la nouvelle nature pousse le chrétien non seulement à aimer le Père plein de bonté et de grâce, mais aussi ceux qui ont la même vie, le même Esprit.

« Bien-aimés, si Dieu nous aime ainsi, *nous* aussi nous devons nous aimer l'un l'autre » (4:11). Il est facile de voir que toutes les exhortations chrétiennes de l'Écriture présupposent qu'on possède déjà la grâce divine. Dieu ne nous a pas appelés à aimer avant d'avoir prouvé Son amour envers nous en Christ, et de nous avoir fait connaître Son amour. Et les deux besoins du pécheur que d'autres passages de l'Écriture viennent juste de nous montrer comme satisfaits, nous les avons vu mis en relief brièvement, mais de façon touchante, aux v. 9 et 10, un peu plus haut dans ce chapitre. Ce n'est pas exagéré de dire que celui qui est né de Dieu et qui a été racheté par le sang de Christ ne peut qu'aimer Dieu ; c'est d'ailleurs une raison claire et suffisante pour laquelle l'apôtre n'exhorte jamais à aimer Dieu ou Christ.

Il en va tout autrement de l'homme naturel au temps où nous étions inconvertis. Tous ceux d'entre nous qui ont eu la faveur d'avoir des parents croyants, et d'avoir entendu la Parole de Dieu et participé à la prière dès nos plus jeunes années, nous avons mauvaise conscience jusqu'à ce que la vérité se soit fait sentir à nos cœurs ; nous avons peur de Dieu à cause de nos péchés, et pourtant nous néglignons un si grand salut, et nous tremblions devant la mort et le jugement lorsqu'ils se présentaient à quelque peu à nos yeux. Impossible pour des âmes dans cet état d'aimer Celui dont le jugement éternel était un sujet d'effroi perpétuel pour nos âmes coupables, toujours en quête de plaisirs, de promotion dans le monde, de richesses et de toutes les autres vaines gloires possibles auxquelles nous aspirions. L'amour que nous avions alors était au mieux celui de la nature, sans aucune référence au cœur de Dieu. Un tel amour ne dépassait l'affection d'un chien ou d'un chat que dans la mesure où la nature de l'homme est plus élevée que celle des bêtes. Mais l'amour de la nouvelle nature est supranaturel, et il a son caractère, ses motifs et sa source en Christ. D'où l'erreur et le danger d'attribuer la bienveillance naturelle à la grâce. L'amour chrétien est apparenté à l'amour de Dieu pour nous, quand il n'y avait rien d'aimable en nous ; car nous lisons : « Car nous étions, nous aussi, autrefois, insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables, nous haïssant l'un l'autre » (Tite 3:3). Voilà ce que disait celui qui était sans reproche quant à la justice qui est par la loi (Phil. 3:6). Mais la lumière de la gloire de Christ brilla dans son cœur, en exposa la corruption ; et toutes ces choses et tout ce dont l'homme se glorifie, il le compta et continua à le compter comme des ordures en comparaison de Christ, de sorte qu'il ne lui importait pas d'avoir un chemin de souffrance en allant vers la résurrection d'entre les morts, c'est-à-dire vers Christ dans la gloire.

Notre apôtre dit que si Dieu nous a tant aimés, *nous* devons aussi nous aimer l'un l'autre. Car bien que nous partagions la même vie bénie en Christ, et la même propitiation pour nos péchés, la chair et le monde suscitent beaucoup de difficultés grandes et variées. C'est l'incrédulité la plus complète que de se dérober à Dieu, même quand nous cherchons à découvrir les folies et les torts dans lesquels nous avons pu glisser ; car c'est Lui qui tient à Sa relation de Père et à la notre en tant que Ses enfants, tandis que l'ennemi cherche à nous détacher de Lui. Mais les enfants de Dieu sont exposés à des pièges par la chair. Quand ils ne sont pas sur leur garde, ils sont enclins à espionner les fautes chez leurs frères ou à minimiser, voire occulter leurs propres fautes. Ce n'est pas s'aimer l'un l'autre du tout, et encore moins comme Christ nous a aimés, ce qui est la norme pour le chrétien comme la loi disait à Israël d'aimer leur prochain comme eux-mêmes : c'est une différence qu'il faut voir et sentir. Ils étaient un peuple dans la chair et sous la loi ; nous sommes dans l'Esprit (Rom. 8:9) et sous la grâce (Rom. 6:14), si du moins l'Esprit de Dieu habite en nous. Alors vient l'amour pour la famille de Dieu, qui découle de la grâce de Dieu pour nous personnellement. La loi n'a rien amené à la perfection (Héb. 7:19), et elle n'est pas faite pour le juste, mais pour l'inique et le hors-la-loi et ceux de ce genre, pour les condamner, et les conduire au seul refuge des pécheurs. L'usage de la loi par la chrétienté déchu, aussi bien ancienne que moderne, consiste à mettre le juste sous la loi, ce que l'apôtre déclare illégitime. Nous sommes expressément sous la grâce qui malgré tous les obstacles nous fortifie pour s'aimer l'un l'autre.

Nous ne pouvons qu'aimer Celui qui nous a aimés le premier, alors même que nous étions en haillons et dans la dégradation parmi les pourceaux, ne trouvant aucune pitié de la part de ceux qui se plaisaient à nous voir abonder dans le péché et la folie ; car quand on vient à être dans le besoin, personne ne donne rien. Tel est le monde, mais tel n'est pas le Père. Quand le prodigue jugea dans une mesure ses voies mauvaises et leurs terribles résultats, son cœur se tourna vers celui qu'il avait abandonné et oublié depuis si longtemps : « Je me lèverai [dit-il] et je m'en irai vers mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes mercenaires. Et se levant, il vint vers son père. Et comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, et, courant à lui, se jeta à son cou et le couvrit de baisers » (Luc 15:18-20). Voilà l'amour de Dieu décrit par Celui qui le connaissait le mieux, et qui fut présenté aux publicains et aux pécheurs qui s'approchaient pour entendre les merveilleuses nouvelles de la grâce, à côté des scribes et des pharisiens qui murmuraient. Non content de pardonner, et ne laissant pas le prodigue proposer de prendre place parmi les mercenaires, il déclara : « Apportez dehors la plus belle robe, et l'en revêtez ; et mettez un anneau à sa main et des sandales à ses pieds ; et amenez le veau gras et tuez-le ; et mangeons et faisons bonne chère ; car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé » (Luc 15:22-24). Voilà la grâce, non pas la loi ; elle montre ce que Dieu est comme Père dans des paroles dignes de Son Fils. Et s'Il est tel vis-à-vis du pécheur le plus relâché qui vient à Lui, qu'il est triste de mettre en doute la grâce dans laquelle se trouve le croyant, ou de douter de Son amour plein de pitié envers le chrétien qui s'égaré, Son enfant !

Hélas ! si Lui ne change pas, ses enfants sont changeants, de sorte qu'il était juste et nécessaire de les appeler à s'aimer l'un l'autre, comme l'apôtre le fait avec humilité, « *nous* devons nous aimer l'un l'autre ». Il se range parmi ceux qu'il appelle à cette obligation, qui n'est pas si facile en tout temps, comme certains le pensent. L'amour selon Dieu n'est pas simplement de l'« affection fraternelle », aussi excellente soit-elle quand elle est applicable. 2 Pierre 1:7 trace la ligne de démarcation, et met l'amour au-delà, comme étant plus profond et plus élevé. Quand la bonté fraternelle vient en aide, l'amour peut baisser en voyant un piège dangereux et un péché grave que la bonté fraternelle était trop préoccupée pour la discerner à la lumière de Dieu. L'amour divin regarde au côté divin, au lieu de céder à de simples émotions. Nous devons nous tenir à la source, pour ainsi dire, pour nous rafraîchir et être capables de rafraîchir, agissant avec un œil simple dans l'amour qui est de Dieu. Rien ne lui est plus opposé, que l'amabilité humaine qui ne met à l'épreuve aucune conscience et laisse faire la volonté de chacun. « Celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée » (Hébreux 12:6). Et il en est ainsi avec notre amour selon Dieu. Comme il est de Dieu, il

sent et agit pour Dieu. Or si Lui nous a « ainsi aimés, *nous* aussi nous devons nous aimer l'un l'autre ». Il savait tous les obstacles et les insuffisances en nous Ses enfants, comme Il connaissait et sentait tous nos péchés et iniquités quand nous étions enfants de colère ; cependant Il nous a aimés jusqu'à donner Son Fils pour nous. Dès lors *nous* devons certainement nous aimer l'un l'autre comme étant les objets du même amour.

C'est ainsi que l'apôtre Paul dit aux Éphésiens : « Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur » (Éphésiens 5:1-2). Rien ne fait autant jaillir l'amour que l'amour ; aucun amour n'est aussi efficace et ne produit autant de fruit que l'amour de Dieu en Christ, la perfection même de Son amour. Et nous connaissons cet amour, non en spectateurs comme les anges, mais comme étant nous-mêmes les objets de cet amour à la fois vers le bas et vers le haut, à un degré stupéfiant aux yeux des anges. Car n'étions-nous pas dans les profondeurs de la dégradation et d'une culpabilité aggravée et d'une audace sans force ? Pourtant Christ Son Fils est descendu ici-bas sous nos péchés dans le jugement de Dieu à la croix. Et n'est-Il pas ressuscité au dessus de toutes les principautés dans la gloire céleste, anges et autorités et puissances Lui étant soumis (1 Pierre 3:22) — Lui à qui nous sommes maintenant unis par le Saint Esprit, pour être un esprit avec le Seigneur ? (1 Cor. 6:17).

Le verset 12 est digne de toute considération. Il rappelle Jean 1:18 : « personne ne vit jamais Dieu ». Comment a-t-il été répondu à un besoin aussi grand chez l'homme ? Le Dieu de toute bonté n'a-t-Il pas eu compassion pour la carence de l'homme ? En envoyant Son Fils homme parmi les hommes, Il s'est fait connaître, très glorieusement pour Lui et Son Fils, très efficacement en soi, et avec égards et amour envers l'homme. « Le Fils unique qui est dans le sein du Père, Lui, L'a fait connaître ». Si on avait demandé à toute âme d'homme depuis Adam comment Dieu pourrait se faire connaître de la manière la meilleure et la plus sûre, et dans l'amour le plus complet pour l'homme selon tous ses besoins et sa misère, personne ne se serait risqué à proposer une manière telle que celle choisie par Dieu. Pourtant Satan trouva les moyens de faire ignorer et rejeter le Fils de Dieu, pour la ruine de l'homme, en se servant des convoitises et des passions de l'homme, de sa volonté, de ses intérêts mal compris, et en particulier de sa religion inventée.

Mais le Fils de Dieu venu en amour divin, est retourné à Son Père. Et l'apôtre répète « personne ne vit jamais Dieu », en se référant clairement aux mêmes paroles de l'évangile. Pourtant le Fils, le Fils rejeté n'est pas ici pour Le faire connaître. Quelle est dès lors la réponse à ce même besoin ? « Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et Son amour est consommé en nous ». N'est-ce pas un moyen frappant et solennel de répondre au besoin ? Ne s'adresse-t-il pas d'une manière directe et puissante à vous, mes frères, à moi et à tout enfant de Dieu ? Nous sommes ici et maintenant non seulement lavés de nos péchés par le Fils, mais faits fils de Dieu ; et par le moyen de notre amour mutuel selon Dieu, nous sommes là pour connaître et témoigner de Lui dans un monde qui ne Le connaît pas. Les enfants ont à refléter maintenant ici-bas l'amour de Dieu. C'est ce que le Seigneur a fait en perfection quand Il était ici-bas ; dans quelle mesure le connaissons-nous réellement et demeurons-nous ainsi dans Son amour ?

Mais jusqu'ici nous n'avons regardé qu'aux premiers mots de la réponse de l'apôtre. Écoutons le reste : « Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et son amour est consommé en nous » (4:12). L'amour mutuel des chrétiens est la preuve et la puissance de communion pour qu'Il demeure en nous et que Son amour soit consommé en nous, au lieu d'être étouffé par la chair ou attiré par les appâts du monde. Évangéliser l'incrédule ou le pécheur qui périt n'est nullement une réponse à la question soulevée, à savoir : Où et comment Dieu peut-Il être vu maintenant ? En face de tous les efforts de Satan pour dresser les enfants de Dieu les uns contre les autres, le fait de s'aimer l'un l'autre comme Dieu a aimé, et comme Christ l'a manifesté, cela fait connaître que Dieu demeure en nous, et que Son amour est consommé en nous. Quel encouragement pour une marche humble et discrète dans l'amour qui est de Dieu ! Quel réprobation sur tous ceux qui pensent que cela n'a guère d'importance ni qu'il en résulte guère de bénédiction ! Pourtant 1 Jean 4:12 ne peut

pas exister sans Jean 1:18, et plus encore — sans la mort de Christ pour nous et le don de l'Esprit en nous. Christ doit être la vie pour qu'un tel amour soit reproduit. Pourtant quand les disciples ont vu sa perfection en Christ, combien ils ont peu réalisé que Dieu était en Lui ! Une fois qu'il fut mort et ressuscité, ils comprirent mieux. Mais une fois oints du Saint Esprit, ils jouirent bien mieux de tout, et marchèrent en demeurant dans cet amour qui est l'énergie de la nature de Dieu. Il en est ainsi maintenant pour nous, en principe et en fait selon la mesure de notre spiritualité.

Ceux qu'on appelle les évangéliques pensent que le principal de leur amour consiste à aller chercher la conversion des âmes. C'est en effet une bonne œuvre si elle est faite dans la foi et l'amour pour Christ ; mais ce n'est pas ce que le Seigneur ordonne comme étant l'amour qu'Il a tellement à cœur ; et on ne peut pas douter que les évangélistes zélés et leurs alliés soient souvent peu sensible au nouveau commandement de nous aimer l'un l'autre. Ils ont tendance à être tellement occupés de leur travail qu'ils mesurent l'amour surtout par l'aide qu'on apporte à ce qui les intéresse. Et le système moderne des sociétés spéciales réclame pareillement de nouvelles méthodes, comme si les paroles de notre Seigneur étaient devenues obsolètes. Loin de mon cœur de dire des paroles désagréables envers qui que ce soit ; mais il faut voir les faits en face tels qu'ils sont, et je me réfère à des choses qui paraissent irréfutables.

On peut voir facilement combien cet amour de Dieu en nous envers nos frères s'élève au-dessus du devoir moral. Si le Saint Esprit n'avait pas ainsi écrit par le moyen de l'apôtre, nous aurions pu penser que c'était une exagération grossière de lui donner autant de valeur, jusqu'à dire que si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et Son amour est consommé en nous. Pussions-nous simplement et pleinement croire Sa Parole afin que nous soyons rendus capables d'aimer ainsi, et que nous assurions nos âmes que, comme l'amour est de Dieu, ainsi Lui demeure en nous pour marcher dans cet amour, à part du monde qui ne peut s'y mélanger que pour en détruire le caractère, au lieu que Son amour soit consommé en nous. Personne ne peut partager ni comprendre cet amour à moins d'être né de Dieu, et même alors il ne le peut qu'en marchant par la foi de Christ et en voyant ainsi l'invisible et l'éternel. La vue de nos yeux ou de notre esprit détruit son caractère.

Or nous sommes responsables de connaître Dieu, et nous qui croyons en Christ, nous avons la joie de connaître Dieu. Chaque mot, chaque action, chaque regard de Christ relatés dans la Parole nous font entrer dans cette intimité ; car les écrits inspirés ont beaucoup à nous dire, y compris dans toutes ces voies de Christ en rapport avec Dieu. Ils Le révèlent tous, le moindre détail comme la chose la plus grande. Mais maintenant notre Seigneur s'en est allé. Celui qui faisait connaître Dieu est dans les cieux. N'y a-t-il pas de témoignage présent et vivant au sujet de Dieu ? L'apôtre le répète ici dans son épître : « personne ne vit jamais Dieu ». Son amour fut en Christ en toute perfection. Il a été vu en contraste avec toutes les imperfections humaines. Quelle est la ressource ? « Si nous nous aimons l'un l'autre ». N'est-il pas très solennel que Dieu signale les chrétiens comme faisant contempler ce que Dieu est au monde dans les ténèbres ? Nous sommes spécialement appelés, par l'action de l'amour divin dans nos âmes et dans nos voies, à être les témoins de Dieu au monde qui doute de toutes les certitudes qui Le concernent. Quand Christ Le faisait connaître, Il était aussi parfait que Lui ; mais qu'en est-il dans notre cas, malgré toute notre infirmité ? « Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et Son amour est consommé en nous ». L'apôtre regarde ici encore au principe, non pas à la mesure dans laquelle les saints manquent ; c'est ce que nous avons vu être la manière de Jean. Il n'oublie jamais la source en Dieu et le canal en Christ qui manifeste l'amour ; et il met devant les saints l'épanchement de la grâce en harmonie avec la nouvelle nature.

Pourquoi se mettre à confesser continuellement que nous ne pratiquons pas la vérité ? Quand les chrétiens le font, n'y a-t-il pas quelque chose qui attriste le Saint Esprit ? C'est ce que nous ferons bien de rechercher et de juger devant Dieu. Nous sommes avertis de ne pas l'attrister. C'est la chair qui s'oppose surtout à l'Esprit. « Mais je dis : Marchez par [ou : dans] l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair [dit l'apôtre Paul]. Car la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit [est] contre la chair ; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez » (Galates 5:16-17). Il ne faut pas traduire comme le fait lamentablement

la version autorisée anglaise (« de sorte que vous ne pouvez pas pratiquer... ») ce qui fournit trop naturellement une excuse pour pécher. Il n'y a pas la moindre base pour traduire pareillement. La chair est toujours le grand adversaire de l'Esprit. La chair peut œuvrer quelquefois aimablement, ce qui n'est pas réellement de l'amour, quelque fois avec grossièreté et inconvenance, ce qu'on ne peut pas imaginer être de l'amour. Mais ici, si nous nous aimons l'un l'autre en face de tous les efforts subtils de l'esprit de fausseté et de malice, il sera d'autant plus vrai et manifeste qu'il s'agit de l'amour de Dieu, qui n'est pas fondé sur ce que nous voyons chez l'autre, mais sur ce que nous avons tous reçu de Dieu en Christ. Pensez un peu à ce que nous étions autrefois et que maintenant nous sommes enfants de Dieu ; nous étions aussi méchants que n'importe lequel de ceux qui négligent un si grand salut, quelques uns d'entre nous étant plus audacieux et plus fameux que d'autres. Tels nous étions ; et si nous étions moraux ou religieux selon la chair, nous étions orgueilleux de ce qui n'était rien de plus qu'un voile, et qui était, aux yeux de Dieu et à cause de la prétention, pire que tout le mal fait ouvertement. « Et quelques-uns de vous, vous étiez tels ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu » (1 Corinthiens 6:11). Ainsi l'apôtre écrivait, reconnaissant ce que l'amour de Dieu avait opéré chez beaucoup dans la ville corrompue de Corinthe, mais avec une réprobation aigüe de leurs graves inconséquences. Et il a eu la joie d'apprendre que son fidèle amour (qui s'attristait plus qu'eux) n'avait pas été en vain, mais qu'il les avait attristés à repentance, et une repentance à salut dont on n'a pas de regret (2 Cor. 7:10) ; bien qu'animé de sentiments conflictuels, il regrettait sa lettre en passant, mais pour s'en souvenir par grâce avec une joie qui demeure (2 Cor. 7:8). Car le grand amour qui était en lui pénétra leurs consciences et la vérité atteignit le peu d'amour qu'il y avait chez eux ; et alors quel zèle cela produisit en eux ! combien ils se purifièrent, quelle indignation et quelle crainte et quel ardent désir, quel zèle et quelle vengeance — à tous égards ils avaient montré qu'ils étaient purs dans ce qu'ils avaient eu tellement à subir le blâme (2 Cor. 7:11) ! Voilà une forme triste et douloureuse de s'aimer l'un l'autre ; mais c'en était vraiment une, quoiqu'il soit de loin plus heureux de tenir compte de la Parole, de manière à être préservé de tout mal.

« Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous ». C'est la manière normale, là où la foi opère, et non pas la chair. Et ceci conduit à déployer la grande vérité de l'Esprit qui nous a été donné, et par lequel Dieu demeure en nous ; mais ce n'est pas tout ce qu'il dit, car il ajoute que « l'amour de Dieu est consommé en nous ». Ceci a été dit antérieurement et dans un autre contexte. Au ch. 2 v. 5, l'apôtre déclare que « quiconque garde sa Parole, en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé ». Car garder Sa Parole est la marque du caractère le plus élevé et le plus profond de l'obéissance. Quiconque ne garde pas seulement Ses commandements en détail, mais Sa Parole comme un tout, « en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé ». Bien sûr cela ne se traduit pas l'erreur étrange de la perfection de l'homme. La chair n'est jamais extirpée tant que nous vivons ; mais Dieu s'en est occupé à la croix de Christ, et nous qui avons la vie en Christ, nous mortifions nos membres qui sont sur la terre (Col. 3). Mais la chair est en nous, bien que nous ne soyons plus dans la chair. La chair n'est jamais changée en l'Esprit, et elle ne disparaîtra pas tant que nous serons ici-bas dans ce corps, mais par grâce, nous ne sommes jamais tenus de la laisser agir, mais nous sommes tenus de la garder par la foi sous la puissance de la mort de Christ. Ainsi Son amour est consommé aussi bien en celui qui garde Sa Parole que dans le fait que nous nous aimons l'un l'autre. Nous sommes soumis à Sa parole, et nous marchons ensemble dans l'amour malgré toutes les difficultés. Ainsi l'amour de Dieu est consommé en nous ; il s'exerce selon la pensée de Dieu. Il n'y a aucun sujet de se glorifier, mais nous obéissons de cœur et nous aimons par la puissance de Son amour envers nous et en nous. Sans aucun doute cela suppose que, de manière habituelle, nous regardions à Dieu, et qu'Il répond à nos prières, et qu'ainsi Son amour est consommé en nous. L'obéissance est pratiquée et aussi l'amour selon Sa pensée.

[1 Jean 4:13](#)

Il aborde maintenant le don de l'Esprit. « Par ceci nous savons que nous demeurons en Lui et Lui en nous, c'est qu'Il nous a donné de Son Esprit ».

Cela s'élève plus haut que le ch. 3 v. 24. Ce n'est pas simplement « l'Esprit ». Dieu opère par l'Esprit chez beaucoup alors qu'on ne pourrait pas dire qu'il s'agisse « de Son Esprit ». Nous entendons souvent parler de l'Esprit qui travaille, à la fois dans l'Ancien Testament et encore plus dans le Nouveau Testament — nous l'avons vu. Hébr. 6:4, 5 parle de gens qui sont devenus participants du Saint Esprit et des miracles du monde à venir, et qui sont tombés loin de Dieu définitivement. Il n'est jamais dit de ceux-là qu'ils sont nés de l'Esprit, et encore moins que Dieu leur a donné « de Son Esprit ». Ceci implique une réelle communion avec Dieu ; et le Nouveau Testament donne une force plus grande à l'expression « de Son Esprit » que l'Ancien Testament. C'est de cette manière que Dieu habite dans le chrétien. Cependant même quand Dieu voulait agir de manière extérieure, Dieu opérait par la puissance de l'Esprit d'une manière ou d'une autre. En tout cas, c'était l'Esprit de Dieu ; et l'Esprit est un esprit de puissance. Il y avait par conséquent un effet absolument au dessus de l'homme, et au dessus même de ce que la vie éternelle pourrait faire sans l'Esprit.

Dieu demeure en nous, comme dit l'apôtre, et nous demeurons en Lui. Il commence par demeurer en nous, et non pas l'inverse (nous demeurant en Dieu), mais bien par Dieu demeurant en nous. On va montrer que c'est important de saisir la différence. Que Dieu demeure en nous, c'est Sa grâce envers nous quand nous nous reposons sur la rédemption de Christ. Que nous demeurions en Lui, c'est le fruit de la confiance en Dieu que Sa grâce nous inspire. Ainsi, pour ainsi dire, nous nous retirons du moi et de tout ce qui est de la créature autour de nous, et nous faisons de Dieu l'habitation de nos cœurs alors même que nous sommes encore ici-bas. C'est cela demeurer en Dieu ; et il nous convient de regarder à Dieu pour avoir ainsi habituellement la grâce de demeurer en Lui. Quand nous demeurons ainsi en Lui, Il agit en nous par voie de puissance en communion. C'est en accord avec cela qu'il est donc écrit qu'Il nous a donné de Son Esprit. « De Son Esprit » a quelque chose de particulier dans la manière de l'expression qui indique clairement que ce que nous partageons, nous le partageons avec Lui-même. Il est dit ici que nous partageons « de son Esprit ».

Cependant il y a un grand danger de se tromper sur un privilège aussi grand. Il y a beaucoup de personnes pieuses qui confondent un certain bonheur dans leur âme avec le fait que Dieu demeure en eux. Ce danger a généralement un caractère mystique. Ces personnes font de l'introspection et sont émotives. Tous ceux qui ont lus les écrits du fameux William Law sur l'âme savent ce dont je parle. Il était l'un de ces mystiques, mais il avait totalement tort de cacher ou même de perdre la grâce de Dieu en Christ sous l'efficace des sacrements et les sentiments intérieurs de l'homme. Il ne saisissait en aucune manière la ruine totale de l'homme, ni la plénitude de la rédemption, et encore moins la vie éternelle en Christ. C'était un effort d'aimer Dieu et une promptitude à accréditer l'effort fait dans ce sens ; ce n'était ni la foi en l'amour rédempteur de Dieu et le jugement impitoyable de la chair, pour trouver une part infiniment meilleure en Christ le Seigneur. Depuis lors on caractérise les communautés par ce qu'ils appellent la « sanctification chrétienne », qui n'est pas la sanctification de l'Écriture ; c'est plutôt une bonne opinion de leur état fondée sur un sentiment brillant dans leurs âmes ; la cause et l'effet en est qu'ils sont excessivement occupés d'eux-mêmes et de leurs expériences qu'ils se racontent les uns les autres pour leur édification mutuelle. Cela a une place si importante et régulière à leurs yeux, qu'ils ont des réunions régulières dans des classes, avec un meneur dans chacune, pour se communiquer l'un l'autre ce qu'ils pensent que l'Esprit de Dieu a produit dans leurs âmes de semaine en semaine. Ils ne peuvent pas montrer que le Nouveau Testament ait institué quoi que ce soit de ce genre.

Mais l'Esprit de Dieu glorifie Christ en prenant de ce qui est à Lui et en nous l'annonçant (Jean 16:14). Il est venu pour nous conduire dans toute la vérité. Ce genre de mysticisme glorifie le moi ; il est occupé de ses propres sentiments. Il est donc directement exposé à mener à l'adoration de soi-même chez certaines âmes et à plonger dans le découragement ceux qui ne se satisfont pas rapidement de ce à quoi ils sont parvenus. Il est salutaire d'apprendre qu'il n'y a rien en nous qui mérite la satisfaction spirituelle, de manière à faire de Christ notre tout, comme Il l'est en réalité. Mais être ainsi occupé de notre propre cœur, sauf pour nous humilier de ce qu'il est, est autant déshonorant pour Christ que dangereux pour nous. L'occupation de soi-même n'est pas seulement

dépourvue de profit, mais elle empêche la croissance dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ (2 Pierre 1:8). Il n'est pourtant pas douteux que bien des vrais chrétiens ont été attirés dans cette invention humaine qui met forcément l'occupation de soi à la place de l'occupation du Christ Jésus, et se réjouir dans sa propre joie à la place de se réjouir toujours dans le Seigneur.

1 Jean 4:14

Notez, dans les versets suivants, le soin avec lequel l'inspiration a mis des protections contre l'école mystique. La vérité bénie de Christ, les faits que révèlent les évangiles, voilà le meilleur correctif à cet abus d'introspection, parce qu'il place et établit le cœur sur son fondement divin, et la plénitude de la joie en Christ exclut de s'appesantir sur nous-mêmes ou sur notre bon état, selon l'estimation que nous en faisons. Ici le Saint Esprit nous ramène de nouveau à nous reposer sur ce que Dieu a opéré pour nous, au véritable fondement de l'évangile lui-même. Qu'y a-t-il de mieux pour corriger en profondeur toute introspection ? « Et nous, nous avons vu » (4:14 ; notez l'emphase mise sur le mot « nous » par les témoins inspirés) « et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils comme [ou : pour être le] Sauveur du monde ». De quoi que soit que d'autres fassent leur occupation (ils prétendent que ce sont beaucoup de choses élevées) « nous, nous avons vu et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils comme [ou : pour être le] Sauveur du monde ».

Quel est, quel devrait être l'effet d'une pareille vérité ? Ne nous remplit-elle pas de louange du Père et du Fils ? Ne nous remplit-elle pas de honte jusqu'à n'être rien quant à nous-mêmes ? Cela nous montre que nous ne sommes que des pécheurs, mais qu'il est aussi certain que nous sommes sauvés par la foi par la grâce. Une foi timide se demande si nous sommes si mauvais que cela et Dieu si bon. Mais si par le Saint Esprit nous croyons simplement, nous ne pouvons certainement rien trouver en nous-mêmes qui soit digne qu'on en parle, quand on compare avec une grâce si riche et éternelle. Ainsi Dieu nous détourne de nous-mêmes, du monde et de tout autre objet, pour que nous trouvions les délices de nos âmes en Lui-même et dans Son Fils. La connaissance enflé, mais l'amour, l'amour du Père et l'amour du Fils, édifie.

Il délivre également d'une autre école, une école opposée, où l'on est occupé de soi-même comme étant sous la loi, et qui au lieu de chercher du bien en soi-même, pense plaire à Dieu et être d'autant meilleur qu'on est dans une sorte de pessimisme désespérant qui ne s'élève que rarement au dessus de « misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » Ils ignorent complètement ce que dit l'apôtre au croyant en vertu de l'œuvre de Christ. Au lieu de travailler comme un mercenaire à brasser la boue de leur cœur souillé et enténébré, ils ont droit, grâce au Sauveur du monde, à « la plus belle robe » et au « veau gras » et à partager la joie du Père dans la gloire du Fils (Luc 15). « Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort » (Rom. 8:2). Et la consolation et la délivrance sont rendues d'autant plus frappantes si l'on observe que le « moi » libéré quand nous nous tournons de nous vers Christ, est le même « moi » qui juste auparavant gémissait sous la loi (Rom. 7:24). En face de ces écoles basées sur l'émotion et le gémissement, sur l'occupation de soi de différentes manières, combien il est meilleur de condamner la chair totalement et radicalement, comme Dieu l'a fait à la croix, et de trouver Christ digne de toutes nos pensées et source d'une paix et d'une joie qui ne s'affadissent jamais ! Nous prouvons là que nous sommes appelés à nous réjouir dans la volonté du Père et dans l'œuvre du Fils et dans le témoignage de l'Esprit, et nous le ferons éternellement.

Il y a un autre passage de l'Écriture qui se rattache de manière intéressante à ce sujet : c'est à Samarie qu'est le premier endroit où le Seigneur a été reconnu comme Sauveur du monde (Jean 4:42). Cela faisait suite à la scène merveilleuse du puits où la pauvre femme qui avait eu cinq maris, et celui qu'elle avait maintenant n'était pas son mari, — cette pauvre femme reçut la vie éternelle par la foi au Seigneur Jésus. Il lui parla aussi de la disparition des religions en conflit en Palestine. La montagne de Samarie allait s'effacer, comme aussi Jérusalem. Il y aurait dorénavant une adoration d'un tout autre caractère, dont le cœur fut alors divulgué par le Seigneur Lui-même : « l'heure vient,

et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent ».

C'est ainsi que fut révélée la plénitude de la grâce à une pauvre femme samaritaine en qui la grâce avait commencé à opérer. Elle fut frappée dans sa conscience et réveillée dans son âme ; et c'est ensuite qu'elle apprit qui était Celui qui parlait à son cœur de la part de Dieu (elle en reçut l'assurance) et qui fut reçu par elle avec une foi toute simple, tandis qu'elle devenait pour d'autres un messenger de Celui en qui elle avait cru. Le Seigneur plein de grâce s'occupa de ces Samaritains, et fit ce que nous ne trouvons nulle part ailleurs au cours de Son ministère : Il demeura avec eux deux jours. Eux-mêmes rendirent témoignage de Lui, qu'ils croyaient non pas à cause de ce qu'elle avait témoigné de Lui, à savoir qu'Il lui avait dit tout ce qu'elle avait fait, mais « parce qu'ils L'avaient entendu eux-mêmes, et qu'ils connaissaient que Celui-ci était véritablement le Sauveur du monde » (Jean 4:42). Les copistes ont rajouté « le Christ », mais ce n'est pas le mot authentique ni approprié. Ils reconnurent donc très tôt en ce temps-là le titre de « Sauveur du monde » donné ici en 1 Jean 4:14, sauf une chose nécessairement absente, le fait que le Père avait envoyé le Fils. Ils ne connaissaient pas cela et ne pouvaient pas le connaître, pas même par anticipation. Ni eux ni d'autres n'ont eu le Saint Esprit donné « par lequel nous crions Abba Père » ; mais ils reconnurent, et furent les premiers à le faire, la vérité que Jésus est « le Sauveur du monde ». Ce n'était pas une question de Juifs, mais de pécheurs, et c'était donc pour les Samaritains et n'importe qui d'autre. Cela se passait avant que le Seigneur commence Son ministère public. Ces chapitres de l'évangile de Jean montrent les actes du Seigneur avant l'emprisonnement de Jean Baptiste et avant qu'Il aille en Galilée, ce qui est du plus grand intérêt quand nous trouvons une vérité si grandiose que le fait qu'Il soit reconnu comme « le Sauveur du monde ».

C'était une anticipation brillante de l'évangile avec un vrai sens de la grâce du Seigneur personnellement. Il n'était pas seulement un Sauveur, et pas simplement pour le peuple d'Israël qui attendait le Messie : Il était « le Sauveur du monde ». Même alors la vérité brillait à travers les nuages, la lumière brillait dans les cœurs des Samaritains méprisés et ignorants, qui étaient les premiers à Le confesser de cette manière. Ici en 1 Jean 4, c'est le témoignage apostolique : « et nous, nous avons vu et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde »

1 Jean 4:15

Mais comment savoir si un pécheur s'est approprié ceci, la grâce et la vérité de Christ ? Comment connaître de manière satisfaisante que la vérité salvatrice de Dieu est entrée dans l'âme de quelqu'un et l'a introduit dans l'association intime avec Dieu dont l'apôtre a parlé ? La réponse est donnée au verset suivant : « Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu ».

N'est-ce pas là recevoir une assurance tout à fait étonnante ? Car nous venons d'avoir un croyant tout simple, mais vrai, qui se courbe devant la bonne nouvelle que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde. Ce n'est pas simplement se soumettre au Messie, le Roi d'Israël qui vient, mais c'est croire qu'Il est le Fils de Dieu. « Quiconque confessera ». Rien de plus vaste que ce « quiconque ». Il n'est pas dit seulement « croira », mais « confessera ». Il a surmonté toutes les difficultés, les doutes ou les craintes. Il a pesé la vérité, éprouvé la grâce, il s'est jugé lui-même, et n'a plus d'hésitation. Et maintenant la bénédiction du Seigneur vient richement sur sa tête. L'apôtre Paul dit de la même manière : « Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et que tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé » (Rom. 10), pour insister sur la réponse de Dieu à l'œuvre de Christ. Ici en 1 Jean 4, comme d'habitude, notre apôtre insiste sur la gloire de la personne du Fils, mais dans la plénitude de Sa grâce envers les perdus dans l'évangile. Et le pécheur qui se détourne de lui-même et de tout appui de la création, confesse que Jésus est le Fils de Dieu. Qu'est-ce qui s'ensuit ? « Dieu demeure en lui, et lui en Dieu ». Je pense qu'il s'agit de personnes qui ont une fois confessé en vérité qu'Il est le Fils de Dieu, mais qui ont aussi cru à l'œuvre de la rédemption qu'Il a opérée et que Dieu a acceptée. Tout cela est vague pour l'incrédulité. Les

gens peuvent se servir de mots sans réaliser la vérité qu'ils expriment. Bien sûr on suppose qu'il s'agit d'une confession vraiment faite selon Dieu. Il confesse que Jésus, l'homme que les multitudes ont pris pour n'être qu'un homme si grand soit-il, est le Fils de Dieu. Qui dès lors peut douter de l'efficacité de Sa rédemption ? Le fait frappant qui est souligné ici est que quiconque confesse Jésus comme le Fils de Dieu a non seulement la vie, et la rémission des péchés, et le Saint Esprit, mais Il a les privilèges spirituels les plus élevés qui peuvent se concevoir. Car qu'y a-t-il de plus élevé que Dieu demeurant en lui, et lui en Dieu ? Sans doute plus votre état est spirituel, plus vous le réalisez. Mais l'apôtre dit ici au chrétien qui confesse que telle est sa portion. Puissions-nous la chérir et en jouir ! Puisse-t-Il couper tout ce qui vient alourdir le sens et l'appréciation que nous en avons !

1 Jean 4:16

L'apôtre poursuit l'application de ceci au v. 16. « Et *nous* avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous ». Il n'y a pas d'incertitude dans la réponse au principe général selon lequel « *nous* [ce *nous* est emphatique], nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous » (début du v. 16). Son amour est non seulement *envers* nous, mais *en* nous. Nous apprécions et jouissons d'autant plus que Son amour *en* nous ait commencé par s'épancher *envers* nous lorsque nous étions enfants de colère. Il répète à nouveau que « Dieu est amour », mais maintenant il y rattache « celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu ». C'est une manière tout à fait nouvelle de parler de l'amour. Si je demeure dans l'amour qui vient de Dieu, je ne peux qu'être tout à fait chez moi avec Dieu. Son amour a découlé de Sa propre bonté et a donné Christ pour mourir afin que la justice de Dieu puisse être conférée de manière parfaite ; or c'est cet amour qui pardonne mes péchés et qui fait de moi Son enfant sans que je le mérite, et qui Le conduit à demeurer en moi. L'amour en Lui produit l'amour en moi — cela n'a rien d'étonnant ; et demeurant dans l'amour, je demeure en Dieu, et Dieu en moi. Ce n'est pas simplement une visite de temps en temps, mais c'est là que le chrétien demeure ; c'est son habitude et son « chez lui » de demeurer dans l'amour. Y a-t-il une bénédiction plus précieuse ? Combien tout cela est simple, si nous croyons. Cela jette par terre toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu (2 Cor. 10:5). L'apôtre n'écrit pas à des théologiens ou à des philosophes, ni à des scientifiques en matière de religion, mais à des enfants de Dieu, pour que personne ne reste en retrait, et que tous connaissent mieux l'amour de Dieu avec lequel ils ont commencé, et pour qu'ils jouissent de manière toujours croissante du Dieu d'amour.

Mais il est bon de souligner certaines différences importantes à faire entre le fait que nous « nous demeurons en Dieu » et que « Dieu demeure en nous ». Il y a trois formes séparées de bénédiction. La première du point de vue chronologique est que Dieu demeure dans le chrétien, et nous venons de voir que quiconque confesse Jésus comme le Fils de Dieu a cette bénédiction d'une double manière (4:15) ; Dieu demeure en lui, et lui en Dieu. Comment Dieu demeure-t-Il en lui ? Par l'Esprit qu'Il nous a donné, comme au ch. 3 v. 24, nous savons que Dieu demeure en nous. Alors le ch. 4 v. 13 va plus loin : « Par ceci nous savons que nous demeurons en lui, et lui en nous, c'est qu'il nous a donné de son Esprit ».

Ici nous avons le fait que nous demeurons en Lui, ce qui ne peut être que si, dans Sa grâce souveraine, Il daigne demeurer en nous par le don de l'Esprit, dont l'effet est de nous tirer pour demeurer en Lui. Comment alors expliquer l'ordre présenté au ch. 4 v. 13 ? Ce verset implique qu'en vertu de l'Esprit qui a été donné, Dieu demeure effectivement en lui ; mais par une puissance de communion en partageant « de Son Esprit », non seulement il demeure en Dieu, mais Dieu en lui dans la troisième forme de puissance spéciale. Et ceci est confirmé par l'autre indication spéciale du v. 16 : « celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui », comme au v. 13, impliquant la bénédiction précédente de Dieu qui demeure, mais ajoutant les deux autres. C'est la puissance spirituelle comme troisième résultat, ce qui est spécial. Dans le cas général de tous ceux qui confessent que Jésus est le Fils de Dieu, nous avons seulement la première et la deuxième forme de bénédiction, Dieu demeurant en lui et lui en Dieu ; mais la troisième n'est ajoutée qu'ici. Ici ce n'est pas simplement l'Esprit mais « de son Esprit », et cette manière marque fortement la communion.

La manière de Dieu de demeurer dans le chrétien, c'est par l'Esprit qui lui a été donné. C'est par ceci que nous savons que Dieu demeure en nous, un fait merveilleux, mais qui n'est pas toute la bénédiction. L'apôtre nous en donne la garantie, et cela suffit. C'est Dieu demeurant en nous. Il y a alors un effet attractif sur nous, de sorte que connaissant Son amour, nous demeurons en Lui. La première bénédiction [Dieu demeure en nous], nous pouvons l'appeler l'opération souveraine de Dieu, en l'honneur de l'œuvre de Jésus confessé comme étant Son Fils. Il nous scelle avec l'Esprit comme étant Ses propres rachetés, — rachetés par Son sang, si nous nous utilisons le langage de l'apôtre Pierre sur ce thème. Cela signifie que Dieu demeure en lui. La seconde bénédiction [nous demeurant en Dieu] est la réponse du cœur du chrétien, qui compte habituellement sur Dieu dans la soumission et la confiance de l'amour, au lieu de se tourner vers soi ou vers les autres pour résoudre ses difficultés. Voilà ce qu'est demeurer en Dieu, Lui apportant tout à Lui dont l'amour a fait de lui Son chez soi. Et comme Il a attiré si près, nous aussi, en face de Son accueil, nous faisons de Lui notre chez nous. C'est ce qui paraît être la différence entre Dieu demeurant en nous et nous demeurant en Dieu.

Ainsi il y a une troisième forme du privilège divin dans la puissance qui suit cette communion. La première est l'opération souveraine ; la seconde est l'effet par reflet et l'expérience de se fier à Lui ; et la troisième forme est la puissance de l'Esprit en puissance spirituelle, comme conséquence d'une bénédiction aussi grande. Et c'est là où est notre point le plus faible. Nous sommes effectivement enclins à nous arrêter avant d'atteindre le plein résultat dans ce monde en ruine, alors que nous ne devrions pas. C'est ce qui est humiliant pour nous. Car si vous ou moi n'avons guère de dévouement et de puissance spirituelle à montrer, nous en savons bien la raison, et que la faute en incombe entièrement et seulement à nous. Les fautes des autres ne sont ni la cause ni une excuse valable, mais c'est notre propre manquement qui est à l'origine. Si nous sommes provoqués, il a dû y avoir quelque chose à provoquer, et cela n'aurait pas pu avoir lieu si nous demeurions en Dieu et si Dieu demeurait en nous en puissance. Mais si le fait de Dieu demeurant en Dieu et le fait de nous demeurant en Dieu sont la portion de chaque chrétien, comme l'apôtre le montre clairement, quelle tristesse si ce n'est vrai qu'en principe, et qu'on en est loin en fait ! Exhortons-nous l'un l'autre pour que le principe aboutisse à une pratique fructueuse. Il y a là un encouragement extrême si nous regardons à Dieu de manière simple et constante, et que Sa grâce rend ce principe réel et manifeste en nous, à Sa louange, étant cependant prompt à nous jeter dans la poussière si nous sommes conscients de L'avoir déshonoré. Il ne convient pas à ceux qui sont si bénis comme chrétiens de n'avoir guère que des choses à se reprocher. Puissions-nous avoir la joie de prouver que Dieu est fidèle à Sa Parole en rendant effectif les privilèges si merveilleux que nous possédons de droit (malgré que peu de saints le croient), et qui sont là pour que nous en jouissions et que nous les pratiquions !

Quinzième méditation publique — 1 Jean 4:17-21

Comme le passage de la Parole considéré précédemment présente de par la nature du sujet plus de difficulté que d'ordinaire, la présente prédication fournit l'occasion de considérer la relation de ce passage avec celui qui attire maintenant notre attention, en s'en tenant simplement aux grandes lignes, sans s'arrêter aux détails. L'intention de l'Auteur divin était indubitablement d'intéresser et de fixer l'attention de tout chrétien sur ce qu'on a tendance à considérer comme tellement au-delà de notre portée, au point d'être pratiquement inaccessible. Comme ces passages font partie d'une Épître qui interpelle plus que d'autres tous les enfants de Dieu (d'autant plus qu'elle n'est adressée à personne en particulier), ceux-ci ne devraient-ils pas, ne devrions-nous pas, chacun, y faire d'autant plus attention ? Nous découvrirons certainement que la vraie foi de Christ autorise tout chrétien, en vertu de la vie qu'il a dans le Fils et en vertu de l'Esprit qui habite en lui, à re-lire et re-peser tout à nouveau cette épître dans la présence de Dieu, et à compter sur Son amour pour nous donner non seulement une compréhension spirituelle plus vaste, mais la réalisation de la bénédiction qu'Il répand devant nous pour que nous nous l'appropriions et que nous en jouissions. Beaucoup de nous ont goûté à l'occasion la douceur de voir telle ou telle partie de l'Écriture ouvrir ses trésors variés

sous l'effet de la puissance de l'Esprit, alors que jusqu'alors nous n'y avons rien vu. Or cela est d'autant plus à rechercher ici dans notre passage, que son but avoué est d'accroître et d'approfondir notre communion avec Dieu.

Après les doubles tests de vérité contre les faux prophètes dans les six premiers versets de ce ch. 4 — Jésus venu en chair, et la révélation apostolique (c'est-à-dire le Nouveau Testament) — le grand thème de l'amour est abordé selon la manière caractéristique de notre apôtre, quoique avec autant de poids que dans le passage Paulinien de 1 Cor. 13. Les enfants de Dieu ont à s'aimer les uns les autres, parce que l'amour est de Dieu, et tous ceux qui aiment ont été engendrés de Dieu, et connaissent Dieu. Nous voyons tout de suite qu'il considère l'amour comme lié indissociablement à la grande vérité de la vie éternelle en Christ, une relation donc avec Dieu Lui-même, et une connaissance spirituelle intelligente de Dieu. C'est donc une sphère pour le chrétien sur la terre, qui est non seulement au-dessus de la connaissance humaine, mais au-dessus des affections naturelles — qui a à faire avec les autres saints ici-bas, mais sur des bases non seulement supra-naturelles, mais divines, et directement avec Dieu et avec Sa présence, comme nous le verrons. Cependant en tout cela, tout chrétien est concerné directement, non pas en affectant une quelconque supériorité, ni en souhaitant briller à part comme une étoile isolée, mais dans la pleine intimité de Dieu demeurant en lui et lui demeurant en Dieu, pour marcher non pas simplement dans la lumière, mais dans l'amour de Dieu dont l'amour est la propre nature, la source de la nouvelle nature du chrétien.

Or comme ceci tend vers le côté subjectif des choses ou vers ce qui agit sur l'âme, et que cela peut avoir tendance à enfler (car c'est en effet autant merveilleux que vrai), un pas net est franchi entièrement en dehors du chrétien. C'est pourquoi il est confronté avec ce qui est absolument objectif. « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu dans notre cas, c'est que Dieu a envoyé Son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. En ceci est l'amour, non en ce que *nous* nous ayons aimé Dieu, mais en ce que *Lui* nous aima et envoya Son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (4:9-10). Une « imitation de Christ » est absolument insuffisante. Nous avons besoin de la réalité infinie de l'amour de Dieu en Christ, d'abord afin que ceux qui étaient morts puissent vivre par Lui ; ensuite pour qu'Il puisse être fait péché en sacrifice pour nous qui étions coupables et souillés. L'amour qui a opéré si efficacement n'était qu'en Lui, non pas en nous. Nous sommes donc disciples seulement de Jésus, non pas de l'école de Thomas à Kempis ni de celle d'aucun autre mystique. Il s'agit expressément de *fonder* la vérité sur ce que Dieu était pour nous, non pas sur ce que nous sommes ni sur ce que nous désirons être pour Dieu.

Ceci étant maintenant admirablement clair, l'apôtre insiste sur le fait que, si Dieu nous a ainsi aimés, *nous* devons nous aimer l'un l'autre. Nous aimons Dieu et nous ne pouvons qu'aimer si nous croyons Son immense amour en Christ à notre égard ; mais nous devons aimer ceux qu'Il aime comme Il nous aime, nous qui sommes pareillement Ses enfants. Ceci est suivi par l'allusion remarquable faite à l'application similaire dans sa substance faite au Fils en Jean 1:18 et aux enfants de Dieu en 1 Jean 4:12 [comment Dieu peut-Il être vu]. Christ a parfaitement fait connaître le Dieu invisible : dans quelle mesure notre amour l'un pour l'autre le fait-il aussi ? Si nous aimons ainsi, « Dieu demeure en nous, et son amour est consommé [rendu parfait] en nous » (4:12-13). Sans avoir la vie en Christ, c'était impossible : mais il fallait plus que cette vie, et cela a été donné : c'est « de Son Esprit » (4:13). Car le même Esprit qui est descendu sur Christ et y est demeuré, en vertu de Sa perfection personnelle et intrinsèque, demeure maintenant en nous, en vertu de Son œuvre pour nous sur la croix. C'est ainsi seulement que nous sommes gardés d'avoir une plus haute pensée de nous-mêmes que celle qu'il convient d'avoir (Rom. 12:3), tandis que par grâce nous avons libre accès à l'intimité divine au plus haut degré.

Cette même parole qui est montrée être au-dessus de la nature humaine, non seulement pour voir mais pour contempler, est maintenant prêchée par des témoins au v. 14. « Et *nous* avons contemplé [vu] et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde » (4:14) ; il s'agissait de voir non comme une vision ou comme un spectacle externe, mais en le réalisant dans le Saint Esprit par la foi. C'est pourquoi « quiconque confessera que Jésus est le Fils de

Dieu » fait un pas vers la bénédiction — « Dieu demeure en lui, et lui en Dieu » (4:15). Tel est l'ordre dans ce que Dieu opère en grâce. C'est remarquablement confirmé par le v. 16 où l'apôtre se joint à tous les autres chrétiens en ajoutant que « nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous » (4:16). Car qui pourrait limiter cela au collège apostolique ? — cette présentation de la communion chrétienne avec Dieu, fondée sur la vie nouvelle et une propitiation accomplie, se poursuivant dans la participation par l'Esprit aux délices de Dieu dans l'amour en tant qu'étant Ses enfants, selon les paroles « Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui » (4:16b). Tel est l'ordre de l'expérience et de la puissance spirituelles. Chaque élément est très réel quant aux rapports du chrétien avec Dieu, et chacun est affirmé ici juste à sa place ; autant cela est encourageant pour le simple saint, autant cela est une réprobation pour celui qui néglige ou qui est indifférent vis-à-vis d'une telle faveur et d'une telle joie divines. Et combien il est frappant qu'il n'y ait rien qui ressemble à un rêve ou à des visions, ni rien qui pourrait rendre le chrétien éminent aux yeux des autres ou à ses propres yeux.

1 Jean 4:17

On pourrait penser qu'il est impossible d'ajouter quoi que ce soit au-delà de ce qui a été si richement déployé devant nous. Car nous avons (1) le suivi à la trace de toute bénédiction depuis la source jusqu'à l'amour de Dieu nous donnant la valeur de la vie et de la mort de Christ quand nous gissions morts dans nos péchés ; (2) l'amour divin montré à l'œuvre en nous, l'un envers l'autre, aussi sûrement que nous sommes nés de Dieu et que nous Le connaissons, — le Saint Esprit demeurant en nous pour nous donner confirmation et pour nous élever, en nous rendant capables de demeurer en Dieu, et de jouir en puissance spirituelle du fruit qui en résulte. Le plus grand soin est pris pour montrer que tel est le droit en grâce de tout chrétien : seulement, pour que ce soit effectif, il faut que nos âmes soient en communion à ce sujet. Or au v. 17, une faveur plus grande est placée devant nous, comme un couronnement : « En ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, *lui*, nous sommes, *nous* aussi, dans ce monde ».

Voilà, révélé maintenant au chrétien, un progrès notable dans la bénédiction. C'est l'amour divin, non pas simplement manifesté à notre égard, quand nous étions absolument indignes et incapables d'aucun bien ; ni l'amour opérant en nous les enfants de Dieu, l'un envers l'autre, selon Son amour. Ce n'est pas tellement ici le Saint Esprit soupirant avec nous qui soupirons en tant que saints affranchis dans des corps non encore délivrés, au milieu de toute la création qui soupire après la délivrance qu'elle aura certainement lorsque le Seigneur Jésus apparaîtra en puissance et en gloire. Mais ici, Jean nous parle de l'Esprit en train de travailler déjà ici et maintenant dans les enfants de Dieu, dans la puissance de l'amour divin, et dans la jouissance de la présence de Dieu. Ceci, c'était l'amour consommé [rendu parfait] *en* nous. Maintenant l'apôtre nous parle de la faveur transcendante que l'amour a été consommé [rendu parfait] *avec* nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement. Cette « assurance » s'élève complètement au dessus de la pensée que quelqu'un qui a cru viendrait en jugement, un jugement aux conséquences éternelles, un jugement de justice s'appliquant à l'homme coupable et défaillant. Car le jugement divin que le Seigneur Jésus va exécuter tiendra compte des secrets des cœurs et des paroles de la bouche autant que des actes du corps. Quel enfant d'homme peut comparaître à ce jugement et en ressortir acquitté et indemne ?

C'est pourquoi dans l'Ancien Testament où l'on ne trouve que fort peu de lumière sur le jugement des morts comparativement à ce qu'on trouve dans le Nouveau Testament, nous entendons le psalmiste (143:2) dire : « n'entre pas en jugement avec ton serviteur, car devant toi nul homme vivant ne sera justifié ». Ceci nous enseigne que si l'Éternel entre en jugement non pas simplement avec un pécheur relâché, mais avec « Ton serviteur » (un saint, bien sûr), celui-ci ne peut pas être davantage justifié que n'importe qui d'autre. Car le jugement ne doit pas éluder les faits, ni excuser les péchés, et aucun homme ordinaire n'a jamais vécu sans péché. Dès lors, comment un homme pécheur serait-il justifié ou sauvé ?

Notre Seigneur, quand Il était ici-bas, a traité cette terrible difficulté dans un langage parfaitement simple et clair (Jean 5). Il parle de Lui-même le Fils de Dieu incarné comme ayant la vie pour la donner à quiconque croit en Lui, et comme ayant le jugement pour l'exercer sur tous les méchants qui Le rejettent ou Le méprisent. Il donne la vie au croyant ; Il jugera l'incrédule. Or les paroles qui montrent tout à fait clairement le chemin de la délivrance, sont au v. 24 : « En vérité, en vérité je vous dis que quiconque entend ma parole et croit Celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et ne vient pas en jugement, mais il est (ou : a) passé de la mort à la vie ». La version autorisée anglaise est tout à fait fautive ici en traduisant « condamnation » au lieu de jugement » pour s'adapter à l'erreur commune dans la chrétienté relative à un jugement universel des saints et des pécheurs. Le mot « jugement », qui est le seul vrai sens du terme, exclut cette idée ; et le Seigneur déclare ici que celui qui entend Sa Parole (les dix commandements ou quelque chose d'équivalent, ne suffisent pas), et qui croit Celui qui a envoyé le Sauveur (car il est essentiel de se courber devant Dieu dans cette grande mission de Son amour), a la vie éternelle, et *ne vient pas en jugement*, mais il est passé de la mort à la vie.

Le croyant n'est donc jamais mis en jugement à l'égard de sa culpabilité comme l'incroyant ; s'il croit le Seigneur, il est déjà passé de la mort à la vie, parce qu'en recevant Christ, il a reçu la vie éternelle. C'était honorer Christ ; mais du fait que l'incroyant Le déshonore Lui et Sa Parole, et ne croit pas que Dieu a envoyé Christ dans Sa mission d'amour, il doit ressusciter pour le jugement (« damnation » n'est pas le sens correct) ; inversement le croyant recevra une résurrection de vie, qui est mise ici clairement en contraste avec la résurrection de jugement. Néanmoins, une fois ressuscité, il rendra compte au Seigneur Jésus de tout ce qu'il aura fait dans le corps. Il est déjà enlevé au ciel quand il rend des comptes ; or cela est tout à fait incompatible avec un jugement dont le Seigneur lui donne l'assurance qu'il n'y viendra pas. Le Seigneur a porté sur la croix le jugement de ses péchés : C'est pourquoi cette question est réglée par grâce ; mais il sera manifesté (non pas jugé) devant le tribunal de Christ, afin qu'il connaisse comment il a été connu ; et cela remplira pleinement son sens de la grâce de Dieu dans le salut.

Un autre passage de l'Écriture ayant trait à ce sujet est Hébr. 9:27-28 où la mort et le jugement qui sont la portion de l'homme, sont mis en contraste avec ce que Christ fait pour le croyant ; au lieu de la mort, il y a le sacrifice de Christ pour porter ses péchés dans Sa mort ; et au lieu du jugement, il y a l'apparition de Christ sans péché (n'ayant plus rien à faire avec le péché) pour le salut. Autrement dit, le salut remplace le jugement pour ceux qui L'attendent une seconde fois.

En effet le chrétien n'a qu'à regarder quelle justification par la foi est selon l'Écriture d'une manière générale, pour voir que la notion de jugement commun des pécheurs et des saints, ou des saints, au sens réel de jugement, est une erreur inconciliable avec l'évangile, — bien que je ne connaisse aucun père de l'église qui tienne la vérité à cet égard, et encore moins un seul article de Conciles. Aucun credo ne confesse cette vérité caractéristique de Christ. Or l'anomalie qui en résulte est manifeste ; car comme personne ne peut nier que notre Seigneur viendra pour les chrétiens, pour l'église comme un tout, et aussi pour les saints de l'Ancien Testament, et que non seulement Il les recevra auprès de Lui en l'air, mais Il les prendra pour aller dans la maison du Père, dès lors une confusion étrange découle de cette notion de jugement universel (généralement basée sur la manière dont le Seigneur traite les bons et les méchants des nations à la fin du siècle, en Matt. 25:31-46) : on considère que ceux que Dieu a justifiés (car c'est Dieu qui justifie) doivent être mis en jugement après avoir déjà été dans l'état glorifié, et qu'ils doivent être jugés par leur Sauveur pour savoir si, après tout, ils ne doivent pas être perdus. Si cette alternative est niée (car tout croyant sérieux la repousse sans doute), ne voit-on pas qu'on rend le jugement des croyants insignifiant, si l'on enlève l'aiguillon de sa terrible réalité, et si on le formule de manière à le limiter à une proclamation qu'on est sauvé ? On ferait bien de chercher à voir si les Écritures, quand on les interprète correctement, ne sont pas en accord avec l'autorité de la parole du Seigneur selon laquelle le croyant ne vient pas en jugement, celui-ci étant réservé à l'homme, à l'homme sans Christ, qui est coupable et perdu.

Ainsi donc, le jugement universel, bien qu'il prétende s'appuyer sur le canon de Vincent de Lérins qui est confessé par l'église catholique, d'occident et d'orient, est sur ce point en opposition directe avec la Parole du Seigneur, laquelle (selon ce que le Seigneur déclare ; Jean 12:48) jugera au dernier jour celui qui ne reçoit pas les paroles du Seigneur. Ce jugement universel génère des ténèbres dans toutes les directions. Il prive ceux qui en tiennent compte, de la consolation que Christ et Son œuvre accordent à leur foi. Il déshonore le Père autant que le Fils, qui voudrait que les croyants soient assurés de la grâce pour eux, et qu'ils goûtent les fruits de leur amour, à la fois en vie éternelle et en rédemption. Il oublie que la résurrection et l'ascension seront la séparation triomphante vers Christ dans la gloire céleste de ceux qui sont maintenant dans un monde de mélange.

Notre apôtre ne place pas ici la faveur excellente de Dieu sur la base ou avec le caractère de justice, comme le fait l'apôtre Paul en 2 Cor. 5:21 : « Celui qui n'a pas connu le péché, Il (Dieu) l'a fait péché afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui ». Le Juge ne siègera jamais pour remettre en cause la valeur de la justice de Dieu qui a été faite nôtre en Christ. Il jugera tous ceux qui prétendent avoir une justice par eux-mêmes, car c'est une fausseté et une fraude. Il jugera tous ceux qui Le méprisent dans la voie opposée d'une injustice téméraire, et qui se plaisent dans ce qui est un défi à Dieu. Il agira encore plus sévèrement avec l'injustice des hommes, même s'ils tiennent ferme la vérité dans l'injustice, comme cela est fréquent dans la chrétienté et, dans leur mesure, chez les Juifs. Mais sur ceux qui sont de Dieu dans le Christ Jésus qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice et sainteté et rédemption. Il ne fera jamais souffler le vent glacial du jugement dans le ciel, après avoir effectivement, par le Saint Esprit, rempli nos cœurs de la chaleur de Sa grâce. Que le Juge conteste Lui-même notre justice dans ce jour-là est une énormité sans fondement.

Tout le contexte précédent en démontre la fausseté. Et la première moitié de 2 Cor. 5 est consacrée à démontrer la puissance de la vie de résurrection en Christ en ce qu'elle délivre le chrétien des deux grands sujets de terreur de l'homme naturel, la mort et le jugement. « Car nous savons (dit-il) que, si notre tabernacle terrestre est détruit, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieux. Car aussi, dans cette tente, nous gémissons, désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel, si toutefois, même en étant vêtus, nous ne sommes pas trouvés nus. Car aussi nous qui sommes dans ce tabernacle, nous gémissons, étant chargés ; non pas que nous désirions d'être dépouillés, mais [nous désirons] d'être revêtus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie. Or celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu, qui nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit. Nous avons donc toujours confiance, et nous savons qu'étant présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur (car nous marchons par la foi, non par la vue), nous avons, dis-je, de la confiance, et nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur. C'est pourquoi aussi, que nous soyons présents ou que nous soyons absents, nous nous appliquons avec ardeur à lui être agréables ; car il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses [accomplies] dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Corinthiens 5:1-10).

Le grand apôtre traite ici du fait que le chrétien peut et doit avoir conscience que toute crainte de la mort et du jugement est ôtée, puisque Dieu nous a fait ce que Christ est afin qu'Il soit premier-né entre plusieurs frères, tous conformes à Son image glorieuse. Par Son œuvre Il a désarmé pour nous la mort de ses terreurs qui règnent sur toute la race. Étant chargés d'un corps qui n'est pas encore racheté, nous gémissons ; et nous gémissons d'autant plus, mais d'une manière marquée par la grâce, du fait que nous sommes réconciliés avec Dieu, avec les bénédictions qui s'y rattachent. Nous désirons avec ardeur d'être revêtus d'un corps changé, et nous avons toujours bon courage, et nous reconnaissons que déloger et être avec Christ est de beaucoup meilleur, comme Paul l'écrivait aux Philippiens, — meilleur que d'être absent du Seigneur, et nous préférons être présents avec le Seigneur.

Or le jugement de Christ, malgré toute sa solennité, ne suscite pas l'anxiété parce que Lui a porté notre jugement. Déjà ici-bas Dieu fournit des occasions, par la maladie et par d'autres voies, de reconsidérer notre état et notre conduite, à l'écart du travail et des occupations en tout genre qui

nous absorbent ; et Dieu ne manque pas de sonder les blessures et de pénétrer les recoins les plus cachés du cœur. Il nous rend capables de nous écrier : « Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur, et regarde en moi s'il y a quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle » (Ps. 139). Un tel jugement de soi est éminemment salutaire, et si nous ne l'avions pas, nous manquerions beaucoup de bénédiction au passage. Or ce que cela représente maintenant pour le chrétien n'est qu'une partie de ce qui sera complet devant le tribunal de Christ : le perdre, si c'était possible, serait perdre une immense bénédiction. Bien loin de susciter l'effroi, et d'ébranler la constance et le courage, l'apôtre ne parle de nous que comme étant affligés par sympathie pour ceux qui ne sont pas réveillés, et comme stimulés pour persuader la race humaine de cesser son endurcissement et de se tourner vers le Seigneur. « Sachant combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes » (2 Cor. 5:11). Ils avaient de la crainte pour tous les autres, non pas pour eux-mêmes, ni pour le fait de savoir s'ils seraient agréés. « Car nous-mêmes » dit-il, « nous avons été manifestés à Dieu, et j'espère aussi que nous avons été manifestés à vos consciences ». La grâce donne déjà maintenant cette soumission à l'éclairage intérieur par la lumière de Dieu en Christ. La grâce qui nous approche de Dieu nous y amène. Il y a des obstacles à cela ; ce sera parfait quand nous serons manifestés devant le tribunal, sans fausse honte, étant dans un état glorifié, et capables sans un nuage de voir toute Sa gloire, si humiliante pour nous, et si glorieuse pour le Dieu de toute grâce, — et pour le Fils qui seul en a fait un moyen de bénédiction pour tout croyant, et pour le Saint Esprit dont la puissance constante et efficace a fait éprouver cette gloire, du début à la fin, à tous les saints.

Mais il faut d'autant moins chercher ailleurs [des preuves de l'absence de jugement des saints], que le verset qui est devant nous démolit entièrement cette idée étrange et antique, qui a fait autant de tort au témoignage de la vérité qu'à de nombreuses âmes pieuses qui ont souffert de ne pas connaître la vérité connue par d'autres. « En ceci est consommé [rendu parfait] l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement » (1 Jean 4:17). Méditez ces paroles, vous qui vous vantez de « l'enseignement de l'église », et qui n'avez jamais soupçonné qu'il s'agissait « d'un évangile différent, qui n'en est pas un autre ». Ainsi l'apôtre dénonce la même école qui se glorifie dans la croix comme d'une idole, et qui n'a jamais connu l'enseignement de Dieu sur Christ crucifié de manière à être délivré de l'homme et de ses vaines traditions, de sa philosophie, de sa science, et de tout ce qui s'élève contre la Bible et contre l'œuvre de Christ pour sauver les perdus. L'amour de Dieu a été manifesté aux pécheurs dans la vie de Christ donnée pour être notre vie, et dans Sa mort comme propitiation pour nos péchés, — pour que cet amour soit consommé [rendu parfait] en nous en tant que saints par Son Esprit opérant en nous. Mais même ceci n'était pas assez pour satisfaire notre Dieu pour l'honneur de Son Fils. L'amour a été consommé *avec* nous, « afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement ». « Quoi ! » vous écriez-vous, « est-il possible qu'il y ait de pareilles paroles dans la Bible ? Est-il possible qu'elles veuillent dire ce qu'elles disent ? » Je ne serais pas du tout surpris que vous pensiez cela, et que vous n'osiez guère exprimer votre incrédulité vis-à-vis de la Parole de Dieu.

Pourtant, est-il possible d'exprimer plus clairement ce que les paroles de notre apôtre attestent ici, quant à l'amour consommé avec nous, chrétiens, afin que nous ne soyons ni tremblants ni remplis de doutes, mais que nous ayons toute assurance « au jour du jugement » ? Faire reposer cette assurance sur quoi que ce soit d'autre que l'œuvre de Christ serait un blasphème. Mais en Christ, c'est le triomphe de l'amour divin, — le même amour qui revêtait de « la plus belle robe » le fils prodigue couvert de haillons, non pas comme Adam dans l'innocence, mais comme celui qui revêt de la robe de mariage, de l'habit de noces, en l'honneur du Fils du Roi. C'est Christ que nous revêtons, Christ mort et ressuscité tandis que les péchés et le péché sont une affaire complètement réglée pour la foi. Ô vous qui vous êtes enivrés jusqu'à perdre le sens en buvant aux eaux stagnantes et souillantes des pères de l'église, pourquoi n'écoutez-vous pas le Père et le Fils et le Saint Esprit, et ne prenez-vous pas gratuitement l'eau de la vie ? Christ a tellement glorifié Dieu, non seulement dans Sa vie d'obéissance, mais dans Sa mort, qu'Il peut délivrer de la crainte de l'heure de la mort et du jour du jugement même des gens comme vous qui avez trop efficacement instillé cette crainte chez les affamés, alors qu'ils s'attendaient à être nourris par vous, et qu'ils ne l'ont pas été. Oui, il

faut que tous pèsent ces paroles de Dieu. L'amour a été consommé [rendu parfait] « afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement ». Nous en voyons la source et le but — la source en Dieu par Son Fils, et le but pour Ses enfants en vue de ce jour-là. Quel contraste avec la misérable élégie, ou lamentation (n'appellez pas ça une hymne !), dont le titre est le « Jour de la Colère (« Dies Irae ») (*) que certains vantent à haut cris comme une composition chrétienne ! — Son amour chasse la crainte loin du cœur de tout chrétien.

(*) Note Bibliquest : séquence de la liturgie catholique des défunts.

Mais il y a beaucoup plus que cela. L'apôtre donne la raison ou le fondement de ce qui accentue immensément ce privilège : « car, comme Il est *Lui* (Christ), *nous* sommes nous aussi dans ce monde ». Si Dieu ne l'avait pas révélé, on oserait dire qu'une telle déclaration relève vraiment de la présomption la plus effrayante jamais sortie d'une bouche ou d'une plume humaine. Or on a tout lieu de penser, ne le cachons pas, que la raison pour laquelle personne n'est troublé par la vérité étonnante que nous communique cette déclaration, c'est que sa force n'est pas du tout reconnue dans les écoles théologiques. Car l'apôtre déclare que 'comme Christ est, ainsi *nous aussi*, nous chrétiens, nous sommes dans ce monde'. Il dit ceci selon la doctrine constante de son épître, « ce qui est vrai en Lui et en vous ». Car maintenant Il est mort et ressuscité, et Il porte beaucoup de fruit semblable à Lui. Notre vieux moi existe bien sûr en fait, mais « en ce jour-là [le jour de maintenant, depuis la Pentecôte], vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous » (Jean 14:20). Ceci n'avait jamais été vrai auparavant, et ne le sera jamais dans le jour [l'ère] à venir, mais c'est vrai aujourd'hui pour les chrétiens ici-bas.

En conséquence notre position et notre modèle ne sont plus dans le premier Adam, mais dans le second Homme, et Lui est le dernier Adam. Il n'y aura jamais d'autre chef [ou : tête — de race]. Le Fils de l'homme a glorifié Dieu dans la mort même quant au péché ; c'était le seul moyen de délivrance ; car dans Sa mort le péché a été pleinement jugé à la gloire de Dieu. Et maintenant Dieu a glorifié le Fils de l'homme dans la résurrection et dans l'ascension — Il Le glorifie dans le ciel, Il Le glorifie en Lui-même, comme personne d'autre n'a jamais été glorifié ici-bas, ni ne peut l'être (Jean 13:31-32). Il n'attend pas de Le couronner sur le trône de David en Sion, ni comme Roi sur toute la terre. Mais le jour même de la résurrection Il envoie ce message à « Ses frères » : « Je monte vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu ». Il nous prend dans notre nouvel être, hors de l'Adam déchu, et Il nous établit dans le Christ monté au ciel. Ainsi comme Il est Lui, nous sommes nous aussi dans ce monde.

Notez bien : Il n'est pas dit « comme Il *était* ». L'enseignement de l'église [anglicane] assez bien formulé par l'archidiacre R. Wilberforce et des centaines ou milliers d'autres est complètement faux. L'incarnation est une vérité bénie, essentielle pour la foi ; mais elle n'est pas notre union avec Lui. Elle est vraie sans aucun doute, mais elle n'est pas le christianisme. Vivant, Christ demeurait seul ; mourant Il porte beaucoup de fruit (Jean 12:24). L'union avec Lui ne pouvait pas avoir lieu tant qu'Il n'était pas mort pour nous et pour nos péchés. La phrase « mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu » a été prononcée en résurrection, après que le jugement de Dieu fût passé sur Lui à l'égard du mal de l'homme, et non pas avant ce moment-là. Le voile n'était pas déchiré avant Sa mort, et la sacrificature et les sacrifices terrestres et le sanctuaire terrestre avaient encore la sanction [approbation] de Dieu avant Sa mort. Mais Sa mort était leur mort ; et Sa résurrection est Sa vie en puissance. Le christianisme vient après, et le Saint Esprit vient pour sceller ceux qui sont lavés dans Son sang. « Comme Il *est* Lui, *nous* sommes nous aussi dans ce monde ». Nous n'ions aucune position devant Dieu sauf en Lui ; et c'est là notre position maintenant « dans ce monde ». Pensez-vous que quiconque enseigné du Saint Esprit à cet égard, puisse se satisfaire des impostures du papisme, de la lumière religieuse obscure du Puseyisme avec sa « voie moyenne », ou les compromis fluctuants des dénominations protestantes ? — Avons-nous une position chrétienne solide avec la bénédiction positive qui s'y rattache ? Une position plus élevée n'est pas possible ; or c'est là notre position, celle de tout vrai chrétien, « dans ce monde ». Il nous reste seulement à croire Dieu à cet égard pour nos

âmes, et à nous attendre à Lui pour avoir la grâce pour aimer et pour le vivre — Christ comme notre tout.

1 Jean 4:18

Les versets suivants montre l'importance immense de ce que nous avons gagné au verset 17. « Il n'y a pas de crainte dans l'amour, car l'amour parfait chasse la crainte ». Combien ces paroles de Dieu parlent au cœur ! Ce n'est pas du simple sentiment, mais c'est le Dieu de lumière et d'amour qui voudrait soutenir Ses enfants à l'encontre des doutes, afin qu'ils puissent jouir de ces paroles en toute simplicité et toute assurance. La crainte dont il est parlé ici est incompatible avec l'amour. Mêlez à cela l'erreur commune que Dieu va juger Ses enfants, et que les élus échapperont. Qui peut mesurer le tourment d'anxiété que cela suscite chez des âmes pieuses ? La lueur de consolation est alors cachée par le secret impénétrable de l'élection, au lieu que la vraie lumière brille avec éclat et constance en Christ pour tous ceux qui viennent à Dieu par Lui. Je ne doute pas plus que les Calvinistes que ceux qui viennent soient élus ; mais leur façon de présenter les choses est propre à jeter les âmes sur un récif sans espoir, tandis que la vérité chrétienne oriente toujours l'âme qui est dans le besoin vers Celui qui peut et veut révéler le salut au pécheur et lui donner du repos par la foi en Lui.

Quant au chrétien qui se pose ces questions, la crainte qui accompagne inévitablement un jugement à la fin de la course n'est-elle pas le meilleur moyen d'empêcher et d'étouffer ses affections ? Peut-on aimer à fond et de bon cœur quelqu'un qui peut vous jeter en enfer ? — ce qu'on ne peut éviter de craindre quelque fois ? « Il n'y a pas de crainte dans l'amour » dit l'apôtre ; « il y a de la crainte dans mon amour » dit le simple croyant, conscient de beaucoup de manquements, et dont certains sont suffisamment graves pour susciter de l'angoisse à la pensée de ce jour-là. Si sa façon de voir le fait régulièrement trembler, il voit au moins assez en Christ pour produire en lui ce qu'il appelle une humble espérance ; mais il reste tout à fait certain de ne jamais avoir d'assurance au jour du jugement. Il en est si loin qu'il redoute de penser à, ou d'entendre parler d'un objet qui remplit pareillement de terreur. Je présente le cas de manière à convaincre ceux qui sont sous l'influence de ces pensées tout à fait irréconciliables avec la révélation de Dieu. Si vous dites : Non, mais c'est avec ce que l'apôtre dit ici que ces pensées ne peuvent pas être réconciliées, permettez-moi de vous garantir que vous n'améliorez pas votre cas par une telle insinuation ; au contraire vous mettez votre âme en danger en donnant l'impression incrédule que l'Écriture n'est pas toujours cohérente avec elle-même, et qu'un autre passage peut modifier ce qui vous trouble ici, ou même vous en débarrasser.

Ce qui est fautif c'est l'erreur dont vous avez été imprégné dans une mesure, ou que vous avez tolérée — ce n'est pas la parole du passage devant nous, qui a pour but de chasser la crainte, non pas de la créer. Christ seul peut chasser votre crainte, car Il est le témoin divin et la preuve divine de l'amour parfait de Dieu. C'est là le but invariable du Saint Esprit ; Il conduit dans toute la vérité, mais Il le fait en glorifiant Christ, en prenant de ce qui est à Lui et en nous l'annonçant. Il peut nous aider indirectement en prenant ce qui est à nous pour nous en humilier et nous en affliger devant Dieu ; mais même dans ce cas, Il le fait pour nous occuper de Celui par qui sont venues la grâce et la vérité, et qui est la plénitude de tout dans Sa personne même.

Un autre danger, encore, guette ceux qui ne sont pas encore délivrés de la crainte. Ils ont recours au baptême ou s'adonnent à la Cène comme une ressource contre la crainte. Mais l'Écriture ne donne aucun crédit à une telle illusion. Au contraire, quand l'apôtre écrivit son épître aux Corinthiens où beaucoup étaient dans un état mauvais et dangereux, l'apôtre prit soin de les avertir contre les mauvais usages de ce genre. Au ch. 1 v.14, il rend grâce à Dieu de n'avoir baptisé personne, sinon Crispus et Gaïus, afin que personne ne puisse dire qu'il baptisait en son propre nom. Il avait aussi baptisé la maison de Stéphanas, et ne savait pas s'il avait baptisé quelqu'un d'autre. Car, disait-il, Christ ne l'avait pas envoyé baptiser, mais prêcher l'évangile. Imaginez-vous qu'il ait pu écrire cela si le baptême était le moyen de la vie éternelle ?! Au contraire Christ ne l'avait pas envoyé baptiser (il

laissait d'autres baptiser les nombreux Corinthiens qui avaient « entendu, cru et été baptisés » dans cette ville ; Actes 18:8). Et il leur dit au ch. 4 v. 15 : « Dans le Christ Jésus, je vous ai engendré par l'évangile ». L'évangile, la parole de vérité, était et est le moyen d'être engendré de Dieu, jamais le baptême, quelle que soit sa valeur à sa place.

Mais Paul va plus loin encore en 1 Cor. 10, car il avertit les Corinthiens, et tous les chrétiens depuis, en se servant de ce qui était arrivé à Israël : bien que tous fussent passés par la mer et que tous aient été baptisés pour Moïse dans la nuée et dans la mer, et que tous aient mangé la même viande spirituelle et que tous aient bu du même breuvage spirituel, néanmoins Dieu ne prit pas plaisir en la plupart d'entre eux, car ils tombèrent dans le désert. « Mais ces choses leur arrivèrent comme type, afin que nous ne convoitions pas des choses mauvaises comme eux aussi ont convoité ». Quant à la Cène du Seigneur, même des romanistes droits et capables comme le cardinal Cajetan, rejetaient la fausse interprétation de Jean 6:53-56 en rapport avec l'eucharistie. L'objet de notre foi, c'est Christ Lui-même dans la mort (tandis que le pain vivant était [l'image] de Lui incarné, avant la mort). Si on l'applique à la Cène du Seigneur, cela ne va pas pour deux raisons : Cela enseignerait que personne ne peut avoir la vie sans la Cène, et qu'inversement tous ceux qui y participent ont la vie : deux erreurs exécrables. Si on l'applique à Christ dans Sa vie et dans Sa mort, on a là deux précieuses vérités. Ainsi il est prouvé que la Parole de Dieu est plus forte que tous les arguments des hommes. Christ est le tout du chrétien.

L'apôtre nous fait maintenant savoir que Dieu, par Sa Parole, assure de Son amour tous ceux qui croient, et Il le fait ressortir dans Christ incarné, dans Christ souffrant dans l'expiation, et dans Christ dans la gloire, achevant le tout par la déclaration que « comme Il est *Lui*, nous sommes nous aussi dans ce monde » (4:17b). Car c'est ici-bas seulement que se trouvent Sa grâce et Sa vérité ; et comme Christ était plein de grâce et de vérité, Le recevoir c'est recevoir de Sa plénitude, comme c'est le cas de tout chrétien (Jean 1:16). Voilà maintenant la question qui vous est adressée, cher ami rempli de craintes et de doutes : Croyez-vous en Lui comme un pauvre pécheur coupable ? Croyez-vous que Dieu dans Son amour infini a donné Jésus Son Fils ? — Rejetez loin la vaine espérance qu'il y ait quelque chose de bon en vous qui convienne à Dieu ; sur la base de l'autorité de Dieu, et dans Sa grâce, recevez Celui qui a tout ce qui est bon non seulement pour Dieu, mais aussi pour vous, et qui a été envoyé pour être la propitiation pour les péchés. Alors, en recevant la bonne nouvelle de Dieu, vous avez le droit de dire, en pesant chaque mot devant Dieu : « par grâce, je crois que j'ai la vie, et la paix, et que je suis Son enfant ». Alors vous savez que vous êtes élu. Tout autre moyen de prétendre le savoir est humain et dangereux, incertain et mauvais, et le diable s'en sert pour vous tromper et vous ruiner. Christ est la vérité permettant de régler toute élection qui est vraie et bonne. Croyant en Lui et Le confessant, vous avez le droit de dire sans un atome d'argument : Dieu m'a choisi : sinon, laissé à moi-même et à ma raison, je n'aurais jamais cru d'une manière divine. Voilà cet « amour parfait qui chasse la crainte » et qui me donne par la foi, la paix avec Dieu, au lieu de ce châtement et de ce tourment que mon esprit ne connaît que trop.

Il est donc tout à fait certain que « celui qui craint n'est pas rendu parfait [= consommé] dans l'amour ». Tant que vous n'êtes pas certain de l'amour de Dieu, vous ne pouvez pas L'aimer réellement ; quand vous croyez la réalité de Son amour lorsqu'Il a donné Son Fils pour des impies, pour Ses ennemis, n'est-Il pas descendu à votre rencontre ? Prenez la femme pécheresse de Luc 7, et le brigand sur la croix : pourquoi ces cas extrêmes sont-ils relatés, sinon comme encouragement de la part de Dieu ? Autrement, ils auraient été passés sous silence. Mais ils sont écrits expressément pour répondre aux besoins d'hommes et de femmes qui doutent de l'amour de Dieu, qui ont autant voire plus de peine à croire cet amour que le pécheur le plus éhonté.

Ne soyez pas découragé si vous arrivez à la conclusion que vous n'aimez pas Dieu. Ce n'est pas là la vraie question, car Dieu ne désigne-t-Il pas Christ et Sa mort pour les péchés comme la meilleure preuve qu'Il pouvait donner de *Son* amour à vous et à moi ? Si vous courbez vos raisonnements devant une preuve aussi écrasante et convaincante de Son amour, vous aimerez certainement, même si vous êtes lent à vous y prêter : d'autres verront le changement en vous. Si vous vous

reposez sur le sacrifice de Christ pour vos péchés, votre cœur s'ouvrira à Dieu qui vous purifiera ainsi de toute tache par le sang de Christ, et vous serez alors prêt à dire « je L'ai trouvé », et vous apprendrez bientôt que c'est Lui qui vous a trouvé. Venez tel que vous êtes, afin qu'à Lui revienne toute la gloire. Et s'Il m'a aimé d'un amour si puissant sans qu'il y eût rien chez moi qui fût digne de Son amour, pas même la moindre pensée — s'Il m'a tant aimé malgré que tout mon être et toute ma vie fussent remplis de péchés, va-t-Il cesser de m'aimer quand je suis Son enfant, Son fils par la foi en Christ, et que par le Saint Esprit je crie « Abba, Père » ? Certainement pas : même mon père ne me jetterait pas dehors si j'étais errant, irréfléchi et insensé. Mais alors Dieu comme Père me juge comme Son enfant, Il juge ma conduite journalière, et Il me discipline selon que j'en ai besoin. N'est-ce pas là le fruit de Son amour persévérant et fidèle envers moi dans le désert ?

C'est aussi un immense réconfort pour un enfant de Dieu de savoir que, malgré toutes les carences, les peines, la honte, la crainte, Il veut que j'aie à Lui librement et sans délai pour rejeter tout mon souci sur Lui, car Il prend soin de moi et Il m'aime. Veillez à ce que Satan ne sème pas la méfiance dans votre cœur : elle n'est que du mensonge pour me faire du tort en Le déshonorant Lui. Il me faut penser à Christ, et à ce que ce passage me dit de Son amour, et cette atmosphère détestable disparaîtra. Non je ne suis pas rendu parfait [consommé] dans l'amour si je Le redoute ; et plus j'ai été séduit, plus j'ai besoin de m'épancher dans Sa présence en ayant confiance dans Son amour.

1 Jean 4:19

Qu'est-ce qui explique alors la racine de toute l'affaire ? ce sont les quelques mots par lesquels l'apôtre résume tout au v. 19 : « Nous aimons parce que Lui nous a aimés le premier ». Si brève que soit cette phrase (et elle est encore plus brève dans le texte critique qui est supporté par les meilleures autorités), elle est une source divine de repos pour le croyant. Il me semble que l'esprit naturel aurait été plus disposé à insérer le pronom (pour écrire « nous L'aimons »), qu'à l'omettre. Si l'original était « nous L'aimons », il aurait été audacieux de supprimer le pronom « L' » (ou le pronom « Lui ») de la part de tout copiste même s'il n'était chrétien que de nom. Mais si l'omission du pronom est correcte (et des preuves externes suffisantes rendent cette omission préférable), il est facile de comprendre qu'un scribe bien intentionné ait trouvé ce début de phrase boiteux par manque d'objet direct [du point de vue grammatical], et ait voulu insérer le pronom, sachant que c'était sans doute intrinsèquement vrai.

Tout bien considéré il me semble que le texte laissé dans sa formulation absolue est impressionnant en soi, et il gagne plus qu'il ne perd par l'absence d'objet exprimé pour le verbe aimer, l'ajout d'un objet ayant plutôt pour effet de limiter le sens que de l'élargir. Laissé tel quel sans objet pour le verbe, il signifie que nous aimons [à la fois Dieu et Ses enfants] parce que « Lui nous a aimés ». Christ a été, dans nos âmes, la source de l'amour divin, quel qu'en soit l'objet ou la direction. Il n'a pas jailli de nous, en aucune manière. L'amour est de Dieu. Dans notre incrédulité, nous pensons qu'il doit commencer en nous pour provoquer l'épanchement de Son amour. Mais il n'en est pas ainsi : nous étions morts, nous étions pécheurs, et en tout cas l'amour n'était pas et ne pouvait pas être de nous, ni jaillir de nous. Notre histoire spirituelle, notre existence par rapport à l'amour et à Dieu est simplement celle-ci : « Nous aimons parce que Lui nous a aimés ». Nous reconnaissons à notre honte que c'est la vérité ; nous sommes heureux de reconnaître que c'est la vérité à Sa gloire et pour notre bénédiction éternelle. L'Esprit ouvre nos cœurs par la parole adressée à Son Fils que le Père a envoyé pour nous donner la vie et le salut par Sa mort expiatoire, et pour que nous soyons maintenant un seul esprit avec le Seigneur glorifié (1 Cor. 6:17), pour être comme Il est Lui dans ce monde, demeurant maintenant et dorénavant dans l'amour, et ainsi demeurant en Dieu et Dieu en nous.

1 Jean 4:20

Nous avons ensuite au v. 20 la dernière des fausses professions ; elle est ici individualisée comme au ch. 2. « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, il est menteur ; car celui qui n'aime

pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (1 Jean 4:20). Un pareil langage et une pareille conduite trahissent le manque de réalité ; et l'apôtre n'a pas de scrupule pour stigmatiser une telle personne en tant que menteur. Nos sentiments à l'égard de notre frère sont un test de la vérité ou de la fausseté de notre profession vis-à-vis de Dieu. C'est une question actuelle et concrète. Voici mon frère à ma porte, revêtu de la vie de Christ, et purifié de ses péchés par le sang de Christ ; vais-je permettre sous aucun prétexte de la haine dans mon cœur tout en parlant d'aimer le Dieu invisible. Si tel est le cas, il y a la fausseté : Satan a fermé mes yeux. S'il y avait une foi vivante, la vie attirerait, et l'amour de Dieu ferait jaillir de moi l'amour. Le Saint Esprit de Dieu n'habite pas pour rien dans le saint ; et là où le cœur le traite comme n'étant rien chez l'autre, n'est-ce pas une preuve claire qu'il ne peut pas y avoir la jouissance de la communion l'un avec l'autre par le Fils par lequel vient toute bénédiction ? Si « menteur » est déjà un qualificatif tout à fait ignominieux parmi les hommes, n'est-ce pas bien pire dans la bouche d'un apôtre et dans les choses éternelles de Dieu ? C'est de cette manière que, dans le jour mauvais, le Dieu seul sage fournit à Ses enfants le moyen de ne pas être trompés. Car plus l'amour inspiré par la grâce divine est précieux, plus il est important qu'on ne nous impose pas quelque chose qui n'est pas vrai. Cela fait partie du gouvernement moral de Dieu sur Ses enfants de les mettre ici-bas à l'épreuve d'un grand nombre de manières. Mais l'amour qui est de Dieu se confie en Dieu, et demeure dans l'amour, que les autres y demeurent ou non, et il a la puissance de l'Esprit qui habite en nous pour faire sentir la présence de Dieu dans nos âmes, afin que nous restions paisibles et soumis quoi qu'il arrive.

1 Jean 4:21

Ici aussi, le même soin est pris que dans d'autres cas déjà vus, pour nous établir dans l'obéissance quant à l'amour de notre frère. Car qu'y a-t-il d'aussi humble que l'obéissance ? Qu'y a-t-il d'aussi actif dans le mauvais sens que l'orgueil ou la vanité, qu'un esprit léger ou passionné ? Et qu'est-ce qui donne autant de courage et de fermeté, même à l'âme timide, que la conscience d'obéir à Dieu ? D'où l'importance d'appliquer l'obéissance à l'amour de son frère qui, à cause de telle ou telle faute légère, pourrait être regardé comme purement *persona non grata*.

« Et nous avons ce commandement de sa part, que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère » (1 Jean 4:21). Notre Dieu ne nous laisse pas à nos propres pensées ou à notre arbitraire. Nous sommes sanctifiés pour l'obéissance, et pour l'obéissance selon l'amour filial de Christ, non pas pour l'obéissance à distance de Dieu du Juif sous la loi. Il enjoint à celui qui L'aime d'aimer aussi son frère. Car en effet, si Dieu aime Son enfant, qui suis-je, qui êtes-vous, pour ne pas l'aimer ? N'est-ce pas déjà honteux d'exercer sa volonté contre celle de Dieu ? Écoutez un peu Sa parole. Il la fait connaître comme un commandement faisant autorité, de sorte que si je résiste encore, je peux avoir dans mon âme la douleur cuisante d'être en train de combattre contre Dieu, d'autant plus qu'Il s'est révélé comme le Dieu de toute grâce. Vais-je persister à résister malgré une injonction si claire et qui s'accorde avec la vérité et avec un amour si précieux ? Ne ferais-je pas mieux de me juger moi-même, de juger ce que je suis et où je vais : car n'est-ce pas de la pure propre volonté contre le Dieu et Père du Seigneur ? Le frère peut avoir des voies ou des paroles qui ne me plaisent pas ; pourtant je peux tout à fait me tromper dans mon estimation, et la faute alors m'incombe à moi plus qu'à lui ; mais si j'objecte à Son commandement positif, comme puis-je avoir confiance en moi en quoi que ce soit ? N'est-ce pas de la rébellion ? et contre qui ?

C'était la gloire morale de Christ de toujours appliquer l'obéissance, quels que soient l'exigence et la difficulté. Au commencement, avant Son service public, Il s'en tint à cela, Il se soumit à cela, et il obtint par cela la défaite de l'ennemi dans chacune des trois grandes tentations. « Il est écrit », « Il est écrit » était ce qu'Il répondait dans l'entière soumission à Son Père. Satan osait-il citer l'Écriture, celle qui faisait référence à Lui, Il n'argumente pas, mais Il répond « Il est encore écrit ». Il ne doutait pas des soins de l'Éternel, ni de la tâche attribuée aux anges à Son égard ; Il n'était pas ici pour exécuter les ordres de Satan, et Il refusa de tenter Dieu comme s'Il doutait de Sa Parole. Nous trouvons la même obéissance inébranlable à la fin, publiquement : « Car moi, je n'ai pas parlé de moi-même ; mais le Père qui m'a envoyé, lui-même m'a commandé ce que je devais dire et comment

j'avais à parler ; et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses donc que moi je dis, je les dis comme le Père m'a dit » (Jean 12:49-50).

En donnant Ses dernières instructions aux Siens, Il manifestait la même obéissance, et elle était d'autant plus claire que s'approchait cette circonstance la plus solennelle de toutes, la mort. « Je ne parlerai plus beaucoup avec vous, car le chef du monde vient, et il n'a rien en moi ; mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » (Jean 14:30-31). En effet Il avait même dit ceci auparavant : « À cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre : j'ai reçu ce commandement de mon Père » (Jean 10:17-18). Cela ne montre-t-il pas de la manière la plus claire que notre précieux Seigneur ramenait tout dans le cadre de Son obéissance ? Or c'est là la plus haute spiritualité que le Saint Esprit peut opérer dans un saint quelconque. C'est pourquoi nous tenons compte de Ses paroles solennelles : « Celui qui affectionne sa vie, la perdra ; et celui qui hait sa vie dans ce monde-ci, la conservera pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et où je suis, *moi*, là aussi sera mon serviteur : si quelqu'un me sert, le Père l'honorera » (Jean 12:25-26). Précieux Seigneur, pour Te servir, nous voudrions Te suivre ; mais quelle irrégularité dans nos pas ! et quelle grande grâce que Ton serviteur puisse être là où Tu seras, avec Toi, et puisse avoir l'honneur du Père !

L'autorité de Dieu intervient ici dans le fait d'aimer, comme dans tout le reste de la vie chrétienne. Or, comme aimer son frère est particulièrement susceptible d'être freiné, voire érudé, Il en fait une question de commandement, joignant notre amour envers Lui à l'amour envers notre frère. Pourtant en ceci, la même bénédiction dirige la manière et tout ce qui s'y rattache. Seule Sa Parole peut guider sûrement et en sécurité, quelles que soient les circonstances qui modulent tellement les modalités d'application. Qui est suffisant pour ces choses ? Notre puissance est dans l'Esprit selon notre vie nouvelle en Christ, et dans l'obéissance à Dieu lorsqu'Il nous parle dans Sa Parole.

[Encore le v. 19 — Le vrai amour de Dieu. Contre le mysticisme](#)

Après avoir fait ressortir très complètement l'opération de l'amour divin *envers* nous comme pécheurs, et *en* nous maintenant que nous sommes des saints, et ceci tout droit vers le jour de gloire, la discussion se termine par ces mots : « Nous aimons, parce que Lui nous aimé le premier ». Sans doute « nous L'aimons », mais si l'omission critique du pronom « L' » est correcte, ce qui paraît être le cas, alors notre amour est mis sous une forme générale (« nous aimons », non pas seulement « nous L'aimons ») ; il comprends non seulement le fait de L'aimer Lui, mais le fait d'aimer tous les Siens autour de nous. « Nous aimons ». Il n'y avait pas d'amour réel dans nos cœurs avant que nous connaissions Son amour. C'est d'autant plus important de le dire à cause de l'abus sentimental qu'on en fait. Il y a une école de personnes pieuses qu'on appelle les mystiques et qu'on trouve surtout en France, en Allemagne et en Hollande, avec des adeptes en Angleterre ; ils ont inventé la théorie selon laquelle tout amour réel de Dieu ne peut qu'être totalement indépendant de soi. Cela paraît très beau, mais ce n'est pas correct, et il ne s'y trouve guère de réalité. Cela n'a jamais été le cas pour aucune âme depuis le commencement du monde. Cela ne veut pas dire qu'il ne peut pas y avoir d'expérience spirituelle s'élevant à un amour de Dieu indépendant de soi, et laissant le moi en arrière, pour nous perdre pour ainsi dire dans le sens de Son amour parfait, et de notre délice dans Sa nature et dans Ses voies.

Mais nous commençons toujours par le fait, qui est à la louange de Sa grâce, que Dieu nous a aimés quand nous étions morts et coupables. Cela a été pure miséricorde de Sa part que de nous sauver (Tite 3:4-7). On se trouve dans l'ignorance, l'incrédulité et la présomption les plus grossières, tant qu'on n'a pas vraiment trouvé en Christ et dans Son œuvre l'amour de Dieu envers nous lorsque nous étions dans la ruine complète et dans nos péchés. Se dérober à ces profondeurs, et s'efforcer de s'élever dans un amour de Dieu dépourvu d'égoïsme est non seulement sans valeur, mais c'est nuire par incrédulité à la vérité quant à Dieu et à Son Fils, et quant à nous-mêmes. Ce n'est qu'un

développement déguisé du « moi » — ce que les mystiques refusent d'admettre et dont ils voudraient se passer, et qui conduit à une grande admiration de soi, et à des extases sur leur état. Mais après tout, cela manque complètement de la communion décrite par les apôtres, basée sur la vie de Christ en nous, sur Sa mort expiatoire dans sa pleine dans sa pleine efficacité, à la suite de quoi l'Esprit de Dieu qui nous a été donné a fait Son habitation en nous ; tout ceci est la portion commune aux chrétiens, bien que peu le réalisent comme ils devraient. Il est en effet déplorable qu'un enfant de Dieu, quel qu'il soit, descende bas au point de penser que la chose très importante est l'amour qu'il peut ressentir pour Dieu, et d'y trouver un tel plaisir comme si c'était le meilleur état pour les saints sur la terre. C'est Son amour en Christ qui est la source et la plénitude de tout, et qui, par comparaison, fait ressortir le nôtre comme bien peu de chose.

Combien la Parole que nous avons devant nous est simple, douce et forte ! « Nous aimons parce que Lui nous a aimés le premier ». Assurément si nous sommes Ses enfants, nous aimons, et le changement est vaste pour ceux qui, autrefois remplis d'eux-mêmes sous une forme ou sous une autre, ont besoin d'être amenés à aimer d'un amour qui est de Dieu. Mais nous aimons Christ, et Dieu qui L'a donné, et les enfants de Dieu qui L'ont reçu comme nous-mêmes. Tout est inclus dans « nous aimons ». Pourtant rien [de cet amour] n'a été possible à moins de commencer dans la poussière de la mort, où et « parce que Lui nous a aimé le premier ». Ces paroles sont donc un correctif dont nos coeurs ont bien besoin pour nous vider de l'occupation de nous-mêmes et de l'admiration de nous-mêmes, de la folie d'imaginer que nous nous sommes débarrassés du péché par un sursaut spécial de foi nous amenant à un état de perfection morale. La notion que nous sommes parfaits dans un sens tel que celui-ci est la preuve la plus claire et la plus certaine de notre imperfection. Elle nous convainc de notre grande ignorance de l'Écriture qui est caractéristique de toutes les classes des écoles pratiquant l'introspection.

D'un autre côté, il est indéniable que l'effet d'être occupé de Christ, dans la Parole et par l'Esprit de Dieu, fait que Lui est notre tout, et que nous-mêmes nous ne sommes rien à nos propres yeux. Et ceci peut et doit aller, dans le délice que nos âmes trouvent en Lui et en Dieu Lui-même, jusqu'au point d'en finir totalement avec soi. Certains chrétiens sages et prudents n'aiment pas ceci, et disent qu'on ne peut pas être tout le temps en esprit dans le ciel, et qu'il faut descendre dans la vallée. Mais après tout, sont-ils sages, spirituellement parlant ? Aucun saint ne s'enfle quand il est consciemment dans la présence de Dieu. S'il quitte cette présence, le danger survient d'être fier d'y avoir été plus que les autres. Frères, si nous croyons l'apôtre, nous avons le droit de connaître que nous demeurons en Lui et Lui en nous, et nous avons le droit de connaître cela par Son amour qui a été versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné (Rom. 5:5 ; et non pas par nos sentiments qui changent comme la lune, et qui sont enclins à nous donner du crédit, à nous pauvres créatures insensées). L'effet béni en est qu'en toute simplicité « nous nous glorifions en Dieu » (Rom. 5:11) comme dit l'apôtre Paul, « par Jésus Christ notre Seigneur par qui nous avons reçu la réconciliation ».

Encore le v. 20

Observez aussi une autre caractéristique de notre apôtre : après avoir présenté ce qui est le plus élevé en nature, il ajoute quelques mots d'ordre pratique ; nous en avons bien besoin. C'est bon pour l'âme, et c'est ce que Dieu a écrit, sachant bien mieux ce qui est pour Sa gloire en nous.

« Si quelqu'un dit j'aime Dieu et qu'il haïsse son frère, il est menteur » (4:20). Ce qui était précieux aux yeux de l'apôtre, c'était de pratiquer la vérité, non pas d'en parler, mais avoir la sainte réalité. Or s'il hait son frère, il est menteur. Personne n'a parlé plus clairement et sans acception de personne quand c'était nécessaire, et pourtant personne ne peut nier que, même au milieu des apôtres, son amour était visible. Ne devons-nous pas agir ainsi quand cela est dû à Dieu ? Mais quelle différence immense d'avec ce qui passe pour de l'amour dans ces temps dégénérés, une singerie du monde où le grand but paraît être de laisser libre cours à la volonté de chacun, et de n'exercer la conscience de

personne. Combien cet idéal est loin de notre apôtre qui voulait ne prendre aucun ménagement vis-à-vis du mal parmi les chrétiens !

Or ce qui est pleinement à l'œuvre chez un professant sans réalité, peut opérer partiellement chez quelqu'un qui a la vraie confession de foi, et qui marche sans précaution ni vigilance. Le péché volontaire emporte l'incrédule qui devient une proie de Satan. Mais si un croyant pèche (non pas pèche continuellement), il est affaibli et le Saint Esprit est attristé ; dans cet état il peut agir de manière indigne vis-à-vis de son frère, ou en quelque autre manière inconvenante. Nous avons vu combien la grâce intervient et restaure, même si ce n'est pas toujours très rapide. Il peut ainsi y avoir de tristes inconséquences avant que l'âme soit restaurée. Si quelqu'un hait son frère, c'est une grave inconséquence, ou, pour se servir du langage du Lévitique, c'est une éruption dans la chair, sans qu'il y ait lèpre. Or Dieu peut se servir d'un tel mal pour le bien des autres, comme dit le Psalmiste : « la transgression du méchant dit, au dedans de *mon* cœur [non pas : au dans de *son* cœur] qu'il n'y a pas de crainte de Dieu devant leurs yeux » (Ps. 36:1). La grâce tire de l'inconséquence un avertissement. Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu (Rom. 8:28). Cela devient donc un point pratique, une leçon frappante mettant en garde contre le fait de dire et de ne pas faire. « Car celui qui n'aime pas son frère qu'il ne voit pas, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas » (4:20). La logique n'a jamais produit l'amour, ni ne s'élève au-dessus des déductions mentales. Mais la nouvelle nature sur laquelle Christ agit, produit un résultat selon Dieu.

Il est hors de question de parler de choses qui n'éprouvent pas le cœur ; mais Dieu dispose tout de manière à ce que nous ayons des tests pratiques autour de nous. Comment nous comportons-nous vis-à-vis de ces tests que sont nos frères ? Le sens de la vérité qu'avait l'apôtre — sens donné divinement — écarte de manière absolue la possibilité d'éluder les tests. Il introduit une illustration, d'une simplicité presque enfantine, mais non pas puérile ; elle est sainte et sage. L'orgueil des hommes la considérerait comme sans importance. Ils se considèrent comme parfaits, et revendiquent pour eux-mêmes la liberté de laisser éclater à l'envi leur déplaisir et leur aversion. Les circonstances peuvent rendre cela éprouvant, même pour un saint, car un frère peut agir à tort. Dois-je l'aimer ? certainement il le faut. Sa conduite peut amener votre amour à prendre une forme différente, mais l'amour doit toujours être en exercice dans la conscience que Dieu voit tout. Il peut ne pas se maintenir de la même manière, mais y a-t-il quelque chose qui montre davantage l'absence d'amour que de se détourner de mon frère, même fautif, avec mépris et dédain, avec la volonté de ne pas partager son fardeau ou de lui être indifférent ? L'amour se montre quand vous partagez sa douleur, même s'il manque à se montrer réellement humilié comme il le devrait. Manifester de la réprobation à son égard peut être perçu comme de la provocation, et c'est pourquoi l'amour agira autrement. Car pour savoir comment marcher dans l'amour, nous avons besoin de Dieu davantage que partout ailleurs.

Mais ceux qui aiment savent où se tourner dans les difficultés, et ils ont par l'Esprit les directions de Dieu à cet égard comme pour le reste. L'amour ne se comporte pas d'une manière inconvenante, il ne cherche pas son propre intérêt. Il sait comment supporter ou comment tout couvrir, comment espérer tout, croire tout, endurer tout. Qu'y a-t-il donc de plus persévérant que l'amour ? et si le reste fait défaut, l'amour ne périt jamais (1 Cor. 13). C'est à cela que nous sommes appelés en Christ, et nous avons tant d'occasions pour l'exercer. Il y a nos frères que nous avons vus, et beaucoup que nous voyons autour de nous. Si je me place dans des circonstances où je ne les vois pas et où je ne me préoccupe pas d'eux, où je m'occupe d'autres objets qui me plaisent, ce n'est pas l'amour ; et si c'est une habitude de s'abandonner à un tel état, la situation devient assurément dangereuse. C'est certainement une chose à juger, et il faut crier à Dieu pour avoir la délivrance. Que l'amour fraternel demeure (Héb. 13:1).

[Encore le v. 21](#)

Il y a une autre chose importante en relation avec cet amour ici. Le sujet en est en effet pleinement discuté, et il l'est selon la relation merveilleusement proche dans laquelle nous sommes

introduits avec le Père et le Fils. Il est appliqué ici aux affaires ordinaires de la vie journalière pour tester la réalité de l'amour ; mais il y a une autre manière de le faire sentir. « Et nous avons ce commandement de sa part, que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère » (1 Jean 4:21).

Beaucoup de chrétiens considèrent les commandements comme nécessairement légaux. Ils associent le mot « commandement » avec la loi, un ministère de mort et de condamnation. Mais ceux qui ont pesé l'évangile de Jean et cette épître que nous étudions, doivent être mieux au courant. L'appliquer ici serait une profonde erreur. La Bible abonde en commandements d'un autre caractère, aussi bien le Nouveau que l'Ancien Testament. La différence est claire. Les commandements de la loi s'adressent à l'homme dans la chair, pour lui prouver sa perversité et son caractère rebelle et, par suite, l'impossibilité de se tenir un seul instant devant Dieu sur ce terrain. Mais quand la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue, Christ s'est donné Lui-même pour nous afin de nous racheter de toute iniquité et de purifier pour Lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres (Tite 2:14). Nous avons alors besoin de recevoir ces commandements pour nous guider, une sorte de fil conducteur divin au travers de tous les embarras de la vie. Dans le monde d'ici-bas, s'il y a détresse et souffrance, Dieu commande l'amour, l'imposant à Ses enfants.

Supposez un mari qui tient des propos très forts à sa femme — appelez cela des commandements si vous voulez — pensez-vous qu'elle trouvera ennuyeux d'y obéir ? Si elle l'aime, ce sera une joie pour elle. Une autre qui n'est pas sa femme sera irritée de ce commandement qu'il n'a pas le droit d'imposer ; mais la différence entre les deux est immense. C'est la relation qui l'explique. Or nous chrétiens, nous sommes dans la relation la plus étroite avec Dieu qui impose à nos cœurs, comme un commandement, d'aimer notre frère.

Il y a aussi lieu de supposer que le mari sait certaines choses mieux que sa femme, et en tout cas il est là pour guider sa femme. Il a cette responsabilité, et ne peut s'y soustraire sans pécher. Bien sûr il est tenu de veiller à être guidé par Dieu dans ce qu'il dit ; et quand il le fait, il est tenu de constater que ses désirs sont exécutés, de sorte que la femme n'y voit pas seulement son devoir, mais y trouve son plaisir. Si c'est clair parmi les hommes, combien plus cela incombe à l'enfant de Dieu. Voici Quelqu'un qui m'aime parfaitement, qui fait de moi Son enfant, Qui n'a pas épargné pour moi ce qu'Il a de plus précieux, Son propre Fils, quand il n'y avait rien d'aimable chez moi. Et maintenant Il m'aime, non plus comme un pécheur coupable, mais comme Son enfant : un commandement va-t-il être pour moi autre chose que quelque chose à recevoir en heureuse confiance ? Avec Lui, tout n'est que plénitude de bonté et de sagesse dans Ses voies, c'est incontestable. On ne peut pas, à coup sûr, compter sur la même chose chez un mari ou un père. Mais comme nous sommes tenus d'honorer nos parents, et de leur obéir (sauf si c'est directement contraire à une parole positive de Dieu), combien plus sommes-nous appelés à être des serviteurs disponibles pour la volonté de Dieu, et remplis d'amour pour tous Ses enfants ?

Il n'y a pas de vraie exception dans notre relation avec Dieu. Nous sommes absolument tenus d'obéir. Dans la hâte où il se trouvait, Luther, qui avait tant à apprendre à cause de son ignorance de Romaniste, n'a jamais aimé l'épître de Jacques, parce qu'il ne la comprenait pas ; elle lui aurait pourtant tellement fait du bien s'il l'avait comprise. Il est vrai qu'il a été donné à Jacques d'écrire sur la justification devant les hommes, — non pas pour la croire, mais pour la montrer. Mais dans son épître, Jacques parle admirablement de ce qui guide et dirige l'enfant de Dieu maintenant en tant que « loi de la liberté ». Elle est en contraste avec la loi de Moïse, la loi de servitude. Ce que Dieu impose à Son enfant, c'est la loi de la liberté. Comment cela se fait-il ? c'est parce que la nouvelle nature désire par-dessus tout faire la volonté de Dieu ; et en conséquence, quand on lui dit ce qu'est cette volonté, le cœur s'y engage complètement. Il y a bien sûr besoin de prière et de vigilance contre la chair, et Satan peut entasser tous les obstacles possibles ; mais une fois que nous savons ce que notre Père nous met à charge, nous jugeons toute réticence comme étant du mal, et nous chérissons Sa volonté comme la loi de la liberté. C'est ce dont la nouvelle nature jouit, et Jacques parle de la nouvelle nature plutôt que de la rédemption dont Paul est rempli. Vous vous rappelez que dans le même chapitre dont nous avons déjà cité quelques extraits, il nous est dit qu'« Il nous a

engendré par la parole de vérité afin que nous soyons une sorte de prémices de Ses créatures ». C'est en substance ce que Jean appelle la vie, et Pierre la nature divine. Il a été donné à l'apôtre Paul, plus qu'à tout autre, de développer la rédemption opérée par Christ, et le puissant motif que donne au cœur la connaissance de l'amour de Christ qui nous étreint et qui se sacrifie lui-même. Mais Jacques nous parle de la nouvelle nature qui accompagne ce qui est montré comme étant la volonté de Dieu, et ainsi, de l'ensemble, nous obtenons une grande convergence de lumière pour nos âmes.

Il nous est inculqué ici qu'aimer nos frères n'est pas simplement l'instinct de la nouvelle nature, mais ce sur quoi Dieu insiste comme étant l'obéissance qu'on Lui doit. Qu'y a-t-il pour nous de plus saint que l'obéissance ? quoi de plus humble ? y a-t-il quelque chose qui convienne mieux, qui ressemble plus à Christ que l'obéissance ? C'est la place que Christ a occupé en toute perfection, jusqu'à même donner Sa vie en amour parfait pour nous. « J'ai reçu ce commandement de mon Père » (Jean 10:18). Le fait qu'il s'agit d'un commandement du Père, le rendait-il pénible à Christ ? Non — quel qu'en fut le coût, c'était un immense délice de plus pour notre Seigneur Jésus. Son amour parfait et le commandement de Son Père se fondaient ensemble, se rejoignaient dans ce délice ; et c'est le même genre d'appel qui nous parvient pour que nous aimions les enfants de Dieu : « Et nous avons ce commandement de sa part, que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère » (1 Jean 4:21). Non seulement nos cœurs doivent s'épancher en amour, mais nous savons que nous plaisons à Dieu et que nous faisons Sa volonté. Or « celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » dit notre apôtre un peu plus haut (2:17). N'oublions pas qu'Il lie ensemble le fait de L'aimer Lui, et le fait d'aimer Ses enfants, et qu'Il ne veut pas avoir le premier sans avoir le second. Si c'est Son amour et Son honneur, que ce soit aussi notre amour et notre devoir, par ce qu'Il nous aime chacun et tous du même parfait amour.

Seizième méditation publique — 1 Jean 5:1-5

1 Jean 5:1

L'apôtre met ici à nu la racine de toute l'affaire. Il y a dans ce cas une autre relation d'importance beaucoup plus profonde que la relation avec « son frère », c'est-à-dire celle d'un frère avec un autre frère. Quel rapport y a-t-il entre mon frère et Dieu ? Car on a ici la continuation du sujet du chapitre précédent. Il est très important d'avoir une réponse de la part de Dieu à la question soulevée : qui est mon frère ? Bien des personnes sérieuses et pieuses semblent avoir de grandes difficultés à donner une réponse. Sans doute la dispersion des enfants de Dieu, autrefois rassemblés en un, accroît la perplexité. Mes frères sont-ils les personnes composant la même communion religieuse ? Pour ceux qui pensent ainsi, l'amour que Dieu attend de nous s'épanche vers ceux qui font partie de la même communauté, qu'elle soit juste ou erronée. La communauté peut être erronée selon Dieu ; mais même si elle est correcte en elle-même, l'état présent de ruine de l'église est un opprobre jeté sur Dieu, et c'est ce qui rend le chemin glissant pour la plupart des gens. La raison en est qu'on peut s'enfermer dans une communion de parti, au lieu de regarder à la pensée de Dieu, à la peine que je devrais ressentir devant la confusion et le désordre dans les choses divines, et le danger de s'écarter de Sa volonté.

N'oublions pas l'aspect essentiel de ce qui convient à un saint dans sa séparation du monde, — une séparation pour Dieu, par Sa grâce, mais une séparation non seulement du mal, mais vers Lui, en Christ. La sanctification est tout à fait imparfaite si nous mettons Dieu de côté, et si nous nous bornons à éviter tel ou tel mal. Car on peut tout à fait être séparé de 500 sortes de mal, et malgré tout dans une seule chose, être attiré à des compromis fatals, et ainsi ne pas être en communion avec Dieu et avec Sa volonté. La séparation peut rester bien intentionnée, mais ne pas mériter confiance, quoique le séparatiste y trouvera probablement sa propre satisfaction. Car quand les âmes mettent de côté en bloc Dieu et Sa Parole, elles sont portées à avoir une très bonne opinion d'elles-mêmes. Mais quand Christ et Dieu Lui-même sont devant le cœur, n'est-ce pas là ce qui conduit à plus de réelle humilité ?

Voilà exactement ce dont nous avons tous besoin : être parfaitement heureux par grâce, et n'être pourtant rien à nos propres yeux. Or ce qui harmonise ces deux bénédictions, c'est de n'avoir rien que Christ pour nous-mêmes, consciemment, dans la présence de Dieu. Vous pouvez trouver une personne humble en apparence, mais elle n'est pas sainte, et une autre sainte en apparence, mais loin d'être humble. Ni l'une ni l'autre ne sont selon Dieu. Dans un cas ce n'est que de l'humilité affectée, dans l'autre cas ce n'est que de la bigoterie. Il n'y a qu'illusion dans les deux cas. Christ seul donne la réalité. N'ayez jamais confiance en ceux qui cherchent à se donner du crédit comme étant humbles et saints. Ils me rappellent l'expression de l'Ancien Testament : « juste à l'excès » (Eccl. 7:16). Il y a toujours de pareilles gens autour de nous, il n'y a pas à se fier à eux. La plupart d'entre eux sont ceux qui disent et ne font pas (Matt. 23:3).

Mais ici il s'agit du sujet de très grande importance : savoir qui sont ceux qu'on est appelé à aimer. L'apôtre répond à la question dans un temps où les choses devenaient de plus en plus difficiles ; or nous avons besoins d'être assurés quant à la volonté de Dieu. L'état de choses était alors critique, mais il était relativement en ordre par comparaison avec nos jours où l'état est anormal ; mais bien que cet état fût critique, le test donné n'est pas celui de la communion extérieure. Aujourd'hui nous voyons des enfants de Dieu dispersés ici ou là, et Satan ne réussit que trop bien à leur donner de participer ecclésiastiquement avec presque toutes les sortes de mal qui existent sous le soleil, de sorte que la vraie communion selon Dieu est complètement noyée. Même les enfants de Dieu se dérobent, pour la plupart, aux conséquences de la fidélité. Nous avons d'autant plus besoin d'un test absolument infaillible pour déterminer qui nous sommes appelés à aimer, et le voici : « quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu » ; et « quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui ». Il est à la fois enfant de Dieu et mon frère. Nous avons à aimer tous ceux qui sont nés [engendrés] de Dieu, autrement dit quiconque croit.

En outre, la manière dont la foi est décrite ici est remarquable. L'apôtre Jean ne regarde pas à Christ dans la gloire comme au ch. 4 v. 17. Il ne s'arrête même pas sur la mort et la résurrection de Christ. Il n'y a aucune déclaration sur la rédemption. C'est la personne de Jésus, et la personne de Jésus présentée sous sa forme la plus simple comme « le Christ ». Combien cela est bon et sage de la part de Dieu ! Nombreux sont ceux qui savent beaucoup de choses sur les paroles et les actes du Seigneur, et qui méconnaissent Sa personne. Ceux-là ne sont pas de vrais croyants. L'accent est spécialement mis ici sur le croyant le plus simple : est-il authentique quant à Sa personne ? celui qui ne croit pas que Jésus est le Christ n'est pas croyant du tout. Celui qui Le confesse véritablement et qui Le croit ainsi, peut tout à fait ignorer Ses nombreux offices, ignorer tous les propos et conseils de gloire de Dieu, mais l'objet de la foi devant son âme, quant à ce qu'elle croit, est correct. Il peut ne saisir que faiblement la sacrificature de Christ, ou Son office d'avocat, et pas du tout le fait qu'Il est la tête du corps de l'église, ni Sa suprématie sur toute chose, ni toutes les autres grandes vérités ou voies du Seigneur, — ce dont le Nouveau Testament est rempli. Un pareil manque de connaissance n'est pas une preuve qu'il n'est pas enfant de Dieu ; il a à apprendre progressivement ces choses.

Voici un test pour établir notre relation avec Dieu sur la bonne base, et donner à notre amour la direction qu'il faut. Quiconque croit que Jésus est le Christ, — l'Oint de Dieu — qu'Il a envoyé dans le monde pour donner la vie et pour être un Sauveur, c'est notre frère. L'apôtre a été inspiré pour descendre au plus bas niveau auquel on puisse considérer notre Seigneur avec justesse. Il ne s'agit pas du tout des particularités de Christ dans la gloire, ni de ce qui est présenté à la foi dans Son œuvre pour nos péchés. L'apôtre ne soutient pas la pensée que les seuls vrais chrétiens sont ceux qui sont conduits directement à l'évangile de la gloire de Christ ; il n'accepte pas non plus que les seuls objets de l'amour soient ceux qui ont cru comme Saul de Tarse sur le chemin de Damas. Jean a été inspiré en dernier, quand cette épître a été écrite, pour encourager la foi des âmes plus simples qui n'avaient encore jamais entendu parler de ces choses ; mais il voulait qu'elles soient reconnues, de la part de Dieu, comme Ses enfants, et qu'elles aient droit à cet amour sur lequel il est insisté ici auprès de tous les saints.

L'étroitesse est justement ce que l'Esprit de Dieu détecte ici, et qu'Il met de côté comme déshonorant Dieu. C'est la vie divine, non pas la communion ecclésiastique, qui recommande celui qui est né de Dieu à l'amour de tous ceux qui sont pareillement engendrés par Lui. Il établit un principe tout à fait opposé à l'étroitesse, un principe de grâce la plus vaste. Si Dieu a ouvert le cœur pour croire que Jésus est le Christ, s'il s'agit peut-être de quelqu'un placé dans des circonstances difficiles où il n'entend que rarement la vérité de Dieu, nous avons à l'accueillir et à le reconnaître de cœur, et à l'aimer comme engendré de Dieu. Jésus le Christ étant devenu l'objet de sa foi, nous avons à reconnaître heureusement celui qui a été tiré par là des ténèbres et de la mort pour être amené à la vie éternelle. Il peut n'y avoir guère de connaissance ; mais nous avons le devoir de mettre en valeur le plus possible une œuvre de Dieu réelle. Et c'est sûrement le cas si l'âme se repose sur la personne bénie de Jésus comme le Christ. Il est né de Dieu aussi réellement que ce frère qui paraît être entré très rapidement dans quelques-unes des vérités les plus profondes du Nouveau Testament. Ces deux-là, nous sommes appelés à les aimer l'un autant que l'autre, — à les aimer à la fois simplement, vraiment et divinement. Telle est la manière de l'amour qui nous est enjoint, bien que nous n'osions pas parler de la mesure dans laquelle nous le réalisons.

Ceci a une grande importance pratique ; car certains chrétiens ne sont pas du tout aussi plaisants ni agréables que d'autres ; mais ce genre de différences naturelles est tout à fait en dehors de l'amour dont parle le Saint Esprit. Christ donne et forme les objets de grâce indépendamment de la vieille nature et de son caractère ; si l'amour prévaut, c'est d'autant plus à la louange de Dieu là où naturellement il y avait tant pour repousser, tant à détester. Mais la vie en Christ se montre, par l'Esprit, supérieure à tout ce qui est de la chair ; ceci est à la gloire de Dieu, non à celle de l'homme. Beaucoup de chrétiens ont cependant été induits en erreur par des pensées erronées au lieu d'être confirmés convenablement dans la vérité. Telle âme n'a jamais été enseignée que les pensées de Dieu ne commencent à s'apprendre dans Sa parole qu'après la conversion. Telle autre âme a malheureusement été conduite à faire comme les Juifs, c'est-à-dire à admirer les beaux édifices et la grande musique dans le culte, et elle pense que ses prières sont mieux agréées dans une cathédrale. Si vous ne connaissez personne, même croyant, qui soit aussi stupide et ignorant de la liberté de l'évangile, il y en a au moins un ici qui se rappelle de ce qu'il était.

Il est banal et indubitable que beaucoup d'enfants de Dieu ne connaissent rien du tout des voies de Dieu, et qui ne connaissent rien de mieux. Vais-je manquer d'égards vis-à-vis d'une âme dans cette condition ? Certainement pas. Si c'est quelqu'un qui croit simplement et véritablement en Jésus comme étant le Christ, mon cœur doit s'épancher franchement et chaleureusement envers lui comme avec n'importe lequel de ceux qui sont familiers avec la vérité et fidèles dans les voies de Dieu. Seulement l'amour doit s'exercer selon l'état de la personne. Il faut les directions de l'Esprit avec du discernement et de la réflexion. La personne est-elle faible, est-elle facilement choquée et abattue ? Est-elle suffisamment forte pour supporter des propos très directs et en tirer profit ? Il est dangereux de déraciner des habitudes religieuses chez un croyant, et de les détruire sans remplir, par la vérité appropriée, le vide ainsi créé. « Ils seront tous enseignés de Dieu » dit l'Ancien Testament aussi bien que le Nouveau Testament (És 54:13 ; Jean 6:45). Nous avons besoin de Ses directions pour agir avec sagesse comme des instruments de la grâce en remédiant aux carences par une meilleure connaissance de Christ et de Dieu. N'est-ce pas là la bonne manière ?

Commencer par attaquer le caractère pompeux des cathédrales, leur faste et leur caractère attractif pour la nature humaine, risquerait de choquer un croyant pas assez mûr, qui a l'habitude de considérer ces « misérables éléments » comme quelque chose de correct. D'un autre côté il ne faut pas avoir le moins du monde l'air d'accepter les éléments juifs comme étant chrétiens ; ce serait manquer de franchise et être infidèle, encourager au mal la chair et la superstition de la personne. Mais tout cela montre combien il faut de la grâce pour agir avec un saint qui ne connaît guère la grâce. On manque si souvent sur ce point ! Si nous avons à faire avec ceux qui se tiennent réellement sur le terrain de la grâce, ils supportent facilement beaucoup de faiblesse ; mais vis-à-vis de ceux qui n'ont guère le sens de la grâce, nous avons besoin de beaucoup de grâce pour les traiter selon Dieu.

Du fait que Dieu les aime, il n'y a pas de raison que nous, nous ne les aimions pas, et il y a toutes les raisons pour que nous les aimions. Dieu aime tous ceux qui sont engendrés de Lui. Voilà le fondement de notre amour, et la clef de toutes les difficultés. « Quiconque aime Celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de Lui ».

Il ne faut pas chercher loin pour voir ce principe dans le cas de la famille. Si quelqu'un va dans un foyer où il y a beaucoup d'égard pour le chef du foyer, quel en sera l'effet sur cette personne vis-à-vis des enfants ? Assurément de les aimer tous. Un enfant peut être plutôt éprouvant, bruyant, taquin, enclin à être turbulent et trop souvent brouillé avec ses frères et sœurs. Un autre enfant peut être gentil et plus attirant que tous les autres. Mais la question est : est-ce que je les aime tous ? Si j'aime les parents, j'aimerai certainement tous les enfants.

La vie divine fait apparaître la bonté chez les enfants de Dieu, si l'on observe avec un œil simple et un regard d'amour. En règle générale l'amour que nous leur devons ne constitue pas une lourde épreuve ; mais inversement nous devons nous souvenir quelle épreuve nos carences leur font subir. Et si même ces épreuves seraient dix fois plus éprouvantes qu'elles ne le sont réellement, voici la parole qu'Il nous adresse malgré tout, à moi et à vous : si nous aimons Dieu, nous aimerons sûrement Ses enfants, — non seulement ceux que nous voyons chaque jour, mais aussi ceux que nous ne voyons pas. Les apparences étranges, les fautes ou le mal à blâmer, tout cela n'altère que la manière dont nous avons à montrer l'amour. Ne laisse jamais libre cours, même un seul instant, à la pensée que nous n'aurions pas à les aimer. Les circonstances peuvent être mauvaises au point qu'il ne reste plus qu'à prier, mais prions en amour devant Dieu. Pesons aussi la question de savoir dans quelle mesure notre amour répond positivement au test vis-à-vis des saints que nous croyons dans leur tort. Cherchons-nous leur bien ? Avons-nous à cœur que la vérité les atteigne et les délivre de tout préjugé ou de toute prévention ? Nous pouvons toujours exercer notre amour dans la présence de Dieu. Il n'y a guère d'amour si nous ne sommes pas exercés sur ces choses et sur les moyens à utiliser, à la fois avec Dieu et de nous-mêmes, selon ce qu'Il peut nous mettre à cœur. Il me semble que c'est la conséquence évidente du principe posé par l'apôtre dans ce verset-ci.

1 Jean 5:2

Un autre principe apparaît au v. 2. « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements ». On ne peut guère concevoir quelque chose de moins logique selon le système des écoles. Celui-ci le qualifierait d'argumentation circulaire, relevant d'un mauvais raisonnement. Mais qu'est-ce que la logique a à faire avec la vérité, avec la grâce de Christ, avec l'amour de Dieu et de Ses enfants ? Qu'est-ce que la logique a à faire avec la vie éternelle ? ce n'est pas une question de raisonnement, mais de foi. Il n'est pas étonnant que les hommes qui ne peuvent pas s'élever au-dessus de la logique ou du savoir ou de la science soient embrumés, et même aveugles devant les vérités caractéristiques de la Parole de Dieu, et qu'ils tiennent Son amour et ses fruits pour incompréhensibles et faux selon les règles de la dialectique. Car il n'y a pas de nourriture pour l'âme dans les disputes ; et si même l'homme trouvait du pain pour cette vie, « l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel » (Deut. 8:3). Par la Parole de Dieu le chrétien a trouvé le chemin de la vie et de l'amour divin, et les œuvres du Saint Esprit. Il s'incline donc devant cette parole remarquable : « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements ». C'est ainsi que les différentes vérités sont regroupées en un. C'est le raisonnement du cœur purifié par la foi, non seulement qui a Dieu pour point de départ, mais qui remonte vers Lui, en mêlant étroitement l'obéissance à l'amour de Dieu et de Ses enfants. C'est une sauvegarde tout à fait saine contre le risque de décevoir ou d'être déçu.

Cette manière de l'apôtre d'adresser un appel peut paraître étrange et tourner en rond pour des oreilles péripatéticiennes [la logique d'Aristote], mais n'est-ce pas là la manière vraiment divine et digne de Dieu ? L'homme ne peut le comprendre « parce que l'amour est de Dieu » ; et il nous faut avoir l'amour pour comprendre de telles paroles. Personne ne peut comprendre les voies pratiques

de Dieu sans avoir la nouvelle nature qu'Il communique au croyant, car c'est elle qui vit à la fois dans l'obéissance et dans l'amour. La vie en Christ est donnée à Celui qui croit en Lui. Quand le croyant en a l'assurance, l'intelligence suit ; et le Saint Esprit est la puissance d'intelligence qui opère dans le nouvel homme. Plus nous apprécions une pareille grâce envers nous, plus la vérité frappe et nous remplit de louange quand nous découvrons à quel point elle provient de la souveraine grâce en Christ, et que toute la Dété y participe, Père, Fils et Saint Esprit. Nous voyons comment la grâce passe de la simple foi en Jésus comme le Christ, aux profondeurs de la nature de Dieu, et comment elle nous contraint à ne pas recevoir la vérité sans peser les merveilles de grâce qui s'y trouvent, et sans que nos âmes en soient exercées journellement.

Y a-t-il aucune autre épître plus propre à agir sur le cœur du croyant que celle qui est devant nous ? Si nous la lisons avec foi, certainement rien ne nous dérangera pour demeurer dans l'amour. Ce dernier point est, pour la foi, une affaire réglée par Christ pour toujours. La vérité de l'évangile est la base pour que Dieu demeure en nous, et nous en Lui, tout autant que pour une réalisation pratique de l'amour des enfants de Dieu, — cet amour que nous connaissons quand nous aimons Dieu et que nous gardons Ses commandements. L'amour divin en Christ brille sur le pauvre pécheur, et lui donne la confiance d'être l'objet d'un amour parfait, totalement différent de la meilleure des affections humaines. Car il a été fait non seulement un saint, mais un enfant de Dieu. Dieu seul pouvait aimer pareillement ; et Christ, Son Fils, est venu le montrer pleinement ; et pour le faire, et pour effacer nos péchés, Il est mort en sacrifice pour nous. Ce n'est pas ainsi que l'homme ou le monde donnent ; et cet amour a été rendu parfait [consommé], non seulement en ce que le Saint Esprit est venu habiter en nous et avec nous, mais en ce que nous, actuellement dans le monde, nous sommes comme Christ est devant le Père. Car tout le mal provenant de nous et en nous est traité et ôté par Sa mort, et nous avons Sa vie de ressuscité comme notre vie, Son Père comme notre Père, Son Dieu comme notre Dieu, tandis que nous sommes dans ce monde qui a crucifié Christ. Bientôt Il va venir pour nous recevoir auprès de Lui afin que là où Il est, nous nous soyons aussi. En attendant, d'autres sont enfants de Dieu comme nous, et Il nous appelle à les aimer comme Lui les aime. Comme ils sont dans la même relation et dans la même position que nous, tout est clair. Si Dieu aime, ainsi nous aimons Ses enfants ; aimer nos frères et les aimer tous, — Il en fait une affaire de commandement. Si nous ne les aimons pas, nous n'aimons pas Dieu, mais nous nous trompons nous-mêmes. Voilà la fin de toute la question.

Mais comment montrer l'amour aux enfants de Dieu ? Il est inséparable du fait d'aimer Dieu et de garder Ses commandements. Nous ne les aimons pas vraiment, si nous manquons à aimer Dieu ou à garder Ses commandements. Ce caractère donné au fait de les aimer, n'est-il pas remarquable, et ne nous sonde-t-il pas ? N'est-ce pas un sujet méritant d'être considéré avec sérieux ? Quel coup d'arrêt à l'indifférence du laisser-aller ! Supposer un enfant de Dieu piégé dans une faute contre Dieu, soit dans une fausse doctrine ou dans quelque autre manière pratique ; qu'arrive-t-il ? Est-ce de l'amour que d'entériner le mal, de le traiter légèrement, ou de s'associer à quelqu'un dans le mal, même si c'est un frère ? « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements ». Il n'y a pas l'amour des enfants de Dieu quand nous montrons que nous n'aimons guère Dieu du fait de notre indifférence à Son injonction. Ainsi le principe d'obéissance est affirmé ici d'une manière nouvelle pour stopper l'abus d'amour vis-à-vis de ceux qui sont en train de pécher, et pour appeler plutôt à la réprobation. Si nous badinons avec le péché, si nous glissons sur le mal ou les torts faits à Dieu sous prétexte d'aimer les enfants de Dieu, nous ne pouvons pas savoir si notre amour pour les enfants de Dieu est une réalité, ou s'il est un piège pour nous et pour eux. Si pour quelque raison, nous tombons dans la désobéissance à la volonté de Dieu, tout est de travers dans nos âmes, et il n'y a plus de certitude dans nos voies ; car nous avons cessé de jouir de la communion avec Lui, et nous sommes en danger de ménager les personnes au lieu d'aimer les enfants de Dieu. Il n'est plus vrai que nous les aimons d'une manière divine. Mais si au contraire nous introduisons Dieu par la foi dans la question comme étant Celui que le cœur aime, alors garder Ses commandements suit, et cela interdit de céder de manière humaine là où Dieu est concerné, et nous avons confiance que nous aimons les enfants de Dieu comme étant

sous Son regard. Il s'agit donc d'un test important pour juger nos âmes devant Dieu. C'est une vérité qui va effectivement très profond, et qui termine la question par Sa Parole.

1 Jean 5:3

« Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions Ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles ». Ainsi le Saint Esprit nous donne non seulement un test au v. 2, mais un contre-test au v. 3. Il n'y a pas d'amour de Dieu ni de Ses enfants si nous sommes désobéissants. Le vrai amour de Dieu obéit, en même temps qu'il se montre dans l'amour porté à Ses enfants, — non pas à ceux de notre groupe ou de notre parti, mais à tous les Siens. Nous ne pouvons séparer l'obéissance de l'amour. Sans obéissance, pas d'amour. S'il y a amour divin, l'obéissance va de pair.

« Et ses commandements ne sont pas pénibles ». C'est l'estimation qu'en font l'apôtre, ainsi que tous ceux qui se tiennent devant Dieu en ayant confiance dans Sa grâce. C'est aussi la vérité prononcée par le Saint Esprit. Le Seigneur Lui-même déclarait déjà en Matt. 11 que Son joug est aisé et Son fardeau léger. Mais sur le chemin des enfants de Dieu, il y a un obstacle permanent, peut-être plus grand que n'importe quoi. À première vue vous penseriez que c'est la chair. Mais non : aussi proche de nous que la chair, il constitue une difficulté plus grave. Quand la chair éclate chez les chrétiens, ils sont conscients de la honte et sont sensibles au fait d'avoir tort. Mais le monde est une peste subtile autour de nous ; quand elle nous affecte insidieusement, nous pouvons rester inconscients de ce qui produit l'obscurcissement spirituel et l'incapacité à jouir de l'amour du Père ou d'y répondre. Voilà donc quelque chose qui aliène les enfants de Dieu les uns des autres de diverses manières, et qui corrompt en proportion de son influence. Si le cœur attribue une valeur au monde, le monde le vole et il s'éloigne des enfants de Dieu, de ceux que Dieu voudrait lier ensemble par les liens familiaux les plus étroits, et chez qui Il voudrait voir l'amour s'épancher dans la puissance de l'Esprit. Or c'est justement ce que le monde proscriit, car il aime ce qui est à lui de manière tristement égoïste et sans cœur. Ainsi de grands dangers guettent les saints qui cherchent leur aise et leur honneur. C'est une chausse-trappe où l'on se fait prendre pour ces raisons et pour d'autres encore. Si un chrétien désire une bonne situation avec le monde, il doit lui plaire et le Saint Esprit ne peut qu'en être attristé.

Les hommes ne peuvent pas tolérer l'amour des enfants de Dieu parce que cet amour condamne le monde. Ils ne veulent pas s'associer avec ceux qui aiment les frères, et ils vous demandent si ces gens de bas niveau sont réellement vos compagnons : « Comment pouvez-vous faire de pareils types vos proches amis ? » Si un saint désire maintenir une position dans le monde, il ressentira tout de suite la difficulté. Les hommes et femmes de la haute société que vous courtisez refusent que vous leur fassiez honte en étant les intimes de ceux qu'ils méprisent. Voilà l'esprit du monde, et il ne peut être autrement. Or vous, enfant de Dieu et héritier des cieux, voulez-vous avoir une position reconnue de ceux qui ont crucifié le Seigneur de gloire ? Et voilà qu'en leur présence, vous cherchez à éviter tout signe fraternel à l'intention des pauvres enfants de Dieu qui vont régner avec Christ et devant le monde ! Est-ce là l'amour envers Dieu et envers Ses enfants ? Ce souci d'être en bons termes avec le monde, est-ce de la loyauté envers Christ ? Dans un tel cas, Ses commandements sont pénibles, au moins dans une mesure, n'est-ce pas ? De quel côté penchez-vous ? Ces gens de la haute société, sont-ils enfants de Dieu ? Vous ne le prétendez pas, mais ils sont des gens bien ! Même si vous espérez qu'ils soient enfants de Dieu, ne savez-vous pas que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu ? « Quiconque pense être ami du monde se constitue ennemi de Dieu » (Jacq. 4:4). Ne poursuivent-ils pas les mêmes principes et mêmes pratiques qui ont chassé le Fils de Dieu du monde ?

Voilà le regard qu'il faut porter sur le monde, parce que c'est celui dont Dieu le regarde. Que la crucifixion soit récente ou ancienne, peu importe, c'est le monde qui l'a fait. Le péché est aussi frais maintenant devant Dieu qu'il l'était quand cet acte fatal a été commis. Rien n'a réellement changé du côté du monde depuis le jour de ce crime. Ou bien il revendique sa relation avec les chrétiens, ou bien il la nie à l'égard de ceux qui croient. On entend dire « quelle présomption d'appeler Dieu votre

père ! » Le Seigneur a bien dit : « Père juste, et le monde ne t'a pas connu » (Jean 17:25). Ils peuvent penser servir Dieu en persécutant (Jean 16:2) ces hommes présomptueux que Christ n'a pas honte d'appeler Ses frères, et qui revendiquent Dieu comme leur Père. « Le pire de tout, c'est que ces gens disent qu'Il n'est pas notre Père, seulement le leur ». Qu'y a-t-il de plus vexatoire pour le monde, que de voir tirer une ligne de démarcation par ceux qui sont présumés avoir des bénédictions et des privilèges célestes qu'il n'a pas ?

Soutenez-vous que ce n'est pas vraiment un tableau de vous-même ? mais que vous avez un fils ou une fille pour lesquels vous désirez une bonne place dans le monde ? vous dites y avoir renoncé pour vous-même, mais il y a les enfants, dites-vous ! C'est souvent ce qui fait voir la mondanité du cœur des parents. Il n'y a pas le désir ardent que l'enfant soit en Christ, qu'il soit le propre enfant de Dieu. Le but pratique est premièrement d'assurer une bonne place dans le monde, même si on prie pour que l'enfant soit sauvé. Entre temps on s'efforce constamment de faire avancer les enfants dans la vie présente. Qu'est-ce que cela sinon le monde, quelles que soient les formes variées qu'il endosse ? On ne le *dit* pas toujours, mais les *actes* prouvent où est le cœur. Voilà ce qui semble faire le lien entre les v. 3 et 4.

1 Jean 5:4

Les commandements de Dieu sont surtout pénibles par la mauvaise influence du monde. « Parce que tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde ». C'est un appel qui nous sonde, quand nous pensons combien les enfants de Dieu sont de connivence avec le monde. En général il y a un sens très vague de ce qu'est le monde. On a souvent été choqué parmi les vrais chrétiens, sobres, d'en trouver qui, lorsqu'on leur demande ce qu'est le monde, ils s'avouent incapables de répondre. Beaucoup pensent que, depuis que les masses ont été baptisées, hormis ceux qui sont ouvertement incroyables, le monde s'en est allé, et que la chrétienté l'a remplacé à la gloire de Dieu en tout cas au sens moral de l'expression, si ce n'est en vérité pour chaque individu. Ne soyons pas trompés par Satan ou par des apparences d'après lesquels le monde serait incomparablement meilleur qu'il n'est. Christ est toujours la pierre de touche de la vérité. Christ est-Il maintenant la vie, l'objet de l'humanité dans aucun pays sous le soleil ? Là où Il est tout ceci, et même davantage, là où Il l'est simplement et vraiment, ce n'est pas le monde. Christ donne une conscience vivante de l'amour du Père et du repos qui s'y trouve ; là où cela est goûté par l'Esprit Saint, ce n'est pas le monde. Mais là où d'autres objets que Christ attirent et gouvernent le cœur, et où l'amour du Père est inconnu ou considéré comme une impossibilité, le monde demeure dans son opposition inchangée. Peut-il y avoir une question plus importante, si nous ne l'avons pas encore décidée par la foi, que de nous examiner et de tester notre conscience, notre cœur et nos voies ? Car il est très facile de laisser le monde regagner l'avantage dans les détails, même là où nous cherchons à être fidèle pour le principal. Si nous nous sentons incertains, n'est-il pas dangereux de reculer devant le test de l'Écriture ? Assurément si nous avons une vue un peu plus claire, nous sommes tenus par l'amour divin de nous aider l'un l'autre, au lieu de céder à l'habitude dépourvue d'amour d'espionner les inconséquences des autres en ceci ou en cela, comme pour trouver une excuse de s'être mêlé au monde dans le culte divin et dans nos voies. Il n'y a là rien de Christ, en quoi que ce soit.

Ici nous avons l'assurance que ceux qui sont victorieux du monde ne sont pas des reclus mystiques, ni seulement des gens de haute spiritualité, mais que « tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde ». Cela ne stimule-t-il pas et n'encourage-t-il pas le plus simple des enfants de Dieu ? Le principe est posé clairement. Aucun vrai chrétien n'est exempté de ce privilège, pas plus que de la responsabilité. Tout vrai chrétien étant maintenant un objet de l'amour de Dieu et se trouvant dans la relation de Sa famille, il est dès lors « victorieux du monde ». « Et c'est ici la victoire qui a vaincu le monde (non pas le service, ni le sacrifice, ni même l'amour, mais) notre foi ». Chrétien, le crois-tu ? Ne sois pas incrédule, mais croyant. C'est par la foi en notre Seigneur Jésus que nous sommes amenés à Dieu ; ainsi aussi nous sommes gardés par Dieu ; c'est ainsi que nous discernons et repoussons l'ennemi ; et c'est ainsi que nous nous reposons avec obéissance dans Son amour qui daigne nous appeler Ses amis.

1 Jean 5:5

La foi est la victoire qui a vaincu le monde ; mais comment ? La suite nous le dit. C'est « celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ». Ce n'est plus simplement « le Christ » comme au v. 1. Il s'agit du même Jésus, mais l'apôtre va plus loin dans l'expression de Sa dignité personnelle. Or il en est toujours ainsi avec l'âme réelle. On peut commencer par croire qu'Il est Jésus le Christ, ou ce qui a été présenté à notre foi peut aller plus loin — mais c'est déjà une bien bonne nouvelle que d'entendre d'une autorité divine que Dieu a oint Jésus, L'ayant envoyé dans le monde pour le bien éternel de ceux qui croient ; cela, c'est le Christ. Mais ici il nous est parlé de Sa gloire au-dessus du monde comme le Fils éternel de Dieu. N'est-ce pas bien au-delà du fait d'être le Christ ou l'Oint sur la terre ? Il était Fils de Dieu avant que le monde fût, et cependant le monde et Son peuple terrestre L'ont rejeté, Sa gloire comme Fils de Dieu survivra aux cieux et à la terre. Celui qui est descendu était Dieu s'humiliant en amour ; et Celui qui est monté était l'homme exalté au-dessus de tout l'univers après la rédemption, Jésus le Fils de Dieu. Lui qui était Dieu et homme dans une même personne remplit le cœur du chrétien, et remplira toutes choses. Nous ne regardons plus à Lui comme à Celui qui était oint de l'Esprit Saint et de puissance, et qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance (Actes 10:38). Nous Le voyons dans la gloire céleste, nous sommes rendus capables de L'apprécier dans Sa relation éternelle avec Dieu, et avec nous-mêmes et avec tout le reste.

Voilà donc le titre choisi pour Lui pour expliquer le caractère de la foi victorieuse du monde. Comment pourrait-il en être autrement ? La grâce en Lui a attiré nos cœurs quand nous étions perdus, Lui qui nous a donné la vie et est mort pour nos péchés ; alors la vie nouvelle est appelée à s'exercer dans la connaissance de la gloire divine qui fait pâlir, et même annule la fausse gloire de l'homme et du monde, — et à s'exercer dans la connaissance de l'amour qui nous amène en relation effective avec le Père et le Fils, créant des devoirs correspondant, selon la position entièrement nouvelle dans laquelle la grâce souveraine a maintenant introduit le chrétien. La vie que nous recevons ne peut que s'élever à sa source, et comme la grâce mieux connue lui donne plus de puissance par l'Esprit, nous croissons dans notre appréciation de Christ et de Sa Parole. On voit donc la portée de la vérité qu'Il est non seulement l'Oint venant dans le monde par un effet de la miséricorde divine, mais Il est le Fils de Dieu dans une gloire personnelle, indépendante d'aucune mission particulière, et qui est seulement augmentée par le mépris ignorant du monde à Son égard, — un mépris qui aboutit à la ruine. Il est le Fils de l'homme qui est descendu dans toutes les profondeurs pour glorifier Dieu même quant au péché, et pour sauver les perdus. Mais comme Il était le Fils de Dieu avant que la terre et les cieux existent, ainsi Il le demeure après qu'ils auront péri. C'est pourquoi cette gloire du Seigneur Jésus est mise en avant comme ce qui fortifie la foi contre toutes les difficultés provenant du monde. Car « qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? » (1 Jean 5:5).

Une telle âme n'en est pas resté à la vérité reçue au début, à la conversion, mais en en ayant goûté le caractère précieux, elle a été conduite par l'Esprit à mieux connaître le [Seigneur] dans la relation avec Dieu et en rapport avec Sa gloire — pas seulement dans la relation propre à son cercle. « À celui qui a, il sera donné » ; et le diligent sera engraisé (Prov. 11:25 ; 13:4), et il aura donc d'autant plus la joie de saisir Son amour et Ses perfections. Ceci donne donc de la puissance bien au-dessus de tout ce que le monde pourrait faire dans sa haine et sa désapprobation, et encore plus dans ses attractions, ses aises et ses honneurs. La foi voit toujours dans le monde la haine meurtrière contre le Fils de Dieu. Allons-nous craindre ce dont nous devons avoir horreur ? « Vous aurez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage : Moi j'ai vaincu le monde » (Jean 16:33).

La foi qui va toujours en s'approfondissant dans la gloire de Christ, est la principale protection contre le monde. Comme Satan est son prince et n'en finit pas de ruser pour égarer et causer du tort, nous avons besoin de tout ce que notre Seigneur est, y compris comme Fils de Dieu, pour vaincre dans le conflit auquel nous sommes exposé et que nous subissons justement à cause de notre bénédiction en Lui. Être assurés que le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous nos pieds est excellent

(Rom. 16:20) ; mais se reposer seulement sur cette victoire finale serait un piège pour nos âmes. Nous sommes ici pour avoir la victoire sur lui maintenant et toujours, selon l'exhortation de Josué à Israël (Josué 23) ; et nous devons être fidèles dans les petites choses chaque jour, si nous voulons vaincre dans les grandes difficultés.

C'est pourquoi nous pouvons voir dans les épîtres aux sept églises d'Asie comment le Seigneur attend cette victoire dans chacune de ces épîtres, et comment Il donne des promesses spéciales et appropriées pour donner de l'énergie aux individus fidèles quand il ne pouvait plus compter sur les assemblées en déclin. Et lorsqu'il ne s'agissait plus seulement de l'esprit de Balaam avec les Nicolaïtes à Pergame, mais de la Jézabel bien plus effrontée à Thyatire, voyez comment Il se présente comme le Fils de Dieu, le Roc sur lequel Il construit Son assemblée, sur laquelle le pouvoir de la mort ne peut pas prévaloir. C'est la vie en Lui qui nous convient pour avoir communion avec le Père et Lui-même ; mais pour vaincre le monde et jouir de la communion, la foi au Fils de Dieu doit être rafraîchie et affermie par la grâce, et le monde soi-disant chrétien (comme beaucoup n'ont pas honte de l'appeler) devient plus pénible et détestable que le monde grossier ouvertement païen. Il est tel pour le Père comme pour le Fils. Les pères de l'église, corrupteurs de la vérité, avaient l'habitude d'enseigner que quelqu'un de baptisé, même s'il vivait dans la méchanceté, aurait des souffrances en enfer atténuées par le baptême ; pourtant le Seigneur avait établi le contraire, si seulement ils avaient eu des oreilles pour entendre : « Or cet esclave qui a connu la volonté de son maître, et qui ne s'est pas préparé et n'a point fait selon sa volonté, sera battu de beaucoup [ou : plusieurs] de coups ; et celui qui ne l'a point connue, et qui a fait des choses qui méritent des coups, sera battu de peu de coups » (Luc 12:47-48).

Oh ! que nous puissions voir cela, afin qu'étant simples et forts dans la foi que Jésus est le Fils de Dieu, nous puissions nous aussi être victorieux du monde !

Dix-septième méditation publique — 1 Jean 5:6-12

Résumé de 1 Jean 5:1-5

Les versets que nous venons de voir au début de ce ch. 5 indiquent ceux que nous avons à aimer selon Dieu, et ils nous disent que cet amour est inséparable de l'obéissance. L'amour divin chez le chrétien ne peut pas aller sans l'obéissance aux commandements de Dieu. Il n'en est pas ainsi avec l'affection naturelle, car celle-ci est entièrement indépendante de l'obéissance. L'amour chrétien est l'activité spirituelle du nouvel homme, et comme il s'épanche envers tous ceux qui sont enfants de Dieu parce qu'ils sont à Lui, il ne peut pas s'épancher sans la soumission à la volonté de Dieu. L'amour doit prendre une forme différente s'il a à faire à la désobéissance de ceux qui sont tenus d'obéir à Dieu. En tout cas l'amour divin et l'obéissance divine sont considérés comme inséparables chez le croyant.

Nous apprenons alors qu'il y a un ennemi actuel qui est contre nous à tous égards, un ennemi dont les enfants de Dieu risquent de méconnaître le caractère insidieux. Les plus jeunes ont raison de sentir que ce que l'Écriture appelle « la chair » est une source de mal haïssable et égoïste, bien qu'hélas ! il soit plus facile de détecter la malséance chez les autres que chez soi. En effet cela fait partie de son action trompeuse que nous soyons aussi prompts à discerner, voire à imaginer, sa nature offensante chez un autre, que lents à la juger chez nous.

Mais le monde est souvent un piège plus subtil. Il a son propre code de bienséance, tout en offrant bien des objets qui plaisent à la nature humaine et à beaucoup de vrais chrétiens ; sa religion (son pire côté aux yeux de Dieu) a une grande puissance d'attraction. Le monde est donc un ennemi bien plus dangereux que la chair. Une manifestation de la chair n'est pas seulement honteuse, mais humiliante et affligeante devant Dieu, même si l'on a une mesure de spiritualité relativement basse. Par contre le monde paraît respectable dans une large mesure, et il en résulte que la plupart des saints sont enclins à trouver des excuses pour être indulgents vis-à-vis du monde, alors qu'aucun d'eux ne manquerait de découvrir les œuvres ordinaires de la chair. Or le monde est l'ennemi direct

du Père, au point que l'amour du Père comme tel ne peut ni avoir de la puissance ni être goûté là où l'esprit du monde prévaut. On a souvent remarqué, et c'est évidemment vrai, que l'Écriture oppose le monde au Père, la chair à l'Esprit, et le diable au Fils de Dieu. Or l'opposition de Satan à la Trinité sous ces trois aspects fait son œuvre malveillante par le biais du monde et de la chair ; nous avons la consolation que Dieu le Père opère pour le bien par le biais du Seigneur Jésus par l'Esprit. Nous pouvons distinguer les diverses formes de mal, mais en fait et en pratique, elles agissent de manière combinée, et il en est de même des opérations de la Dété ; or Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde (4:4).

1 Jean 5:6

Ceci introduit devant nous le témoignage de Dieu dans le monde qui appelle l'homme et forme Sa propre famille. C'est donc par la foi en la Parole qui révèle Jésus le Fils de Dieu. Ce n'est pas une question de raisonnement ni d'affection, pas plus que de rite appliqué à une classe de personnes particulière. C'est par le témoignage de Dieu agissant sur la conscience du pécheur, purifiant le cœur par la foi qui, à l'égard de la propitiation, se repose sur la mort du Seigneur Jésus en sacrifice. « C'est Lui qui est venu par l'eau et le sang, Jésus le Christ, non seulement par (ou : dans la puissance de) l'eau, mais par l'eau et par le sang ». Car Dieu donne des témoignages spéciaux pour agir sur l'homme soumis à la pression de l'impureté et de la culpabilité, qu'il s'agisse de non croyants ou de croyants — sur les non croyants pour qu'ils se courbent devant Lui et devant la vérité ; sur les croyants pour qu'ils soient purifiés dans leur conscience, mis au large et fortifiés dans leur foi.

De la personne de Christ qui vient d'être placée devant nous, nous sommes ensuite conduits à l'œuvre de Christ qui caractérise Sa personne. Car c'est Son œuvre qui fournit les témoins. Dieu daigne nous donner plus qu'un témoignage suffisant. Deux témoins sont requis pour les affaires des hommes entre eux ; deux suffisent, trois c'est mieux. Ici Dieu fournit tout ce qu'il faut. Il présente à l'homme trois témoins, du poids le plus considérable possible, pour conduire dans la vérité. « C'est Lui qui est venu », ni par naissance, ni par puissance ou sagesse humaines, ni par puissance ou gloire divines. Ce n'a pas été par Son incarnation ni par Son ministère sans pareil. « C'est Lui qui est venu par l'eau et le sang, Jésus le Christ ». Il était le vrai Dieu et la vie éternelle, et Il est venu pour mourir aussi véritablement que n'importe quel homme, cependant comme personne d'autre ne pouvait mourir : Lui a été fait péché par Dieu pour sauver des pécheurs et pour les laver, non seulement pour les purifier intérieurement, mais pour les purifier aux yeux de Dieu jusqu'à être plus blanc que la neige par Son sang. Oui, Il est venu pour mourir, car Sa mort seule pouvait effacer nos péchés et glorifier Dieu vis-à-vis du péché (Jean 13:31, 32). C'est incontestablement une allusion à ce qui s'est passé sur la croix lorsque notre Seigneur, déjà mort, a été percé par un soldat pour s'assurer de Sa mort, et que du sang et de l'eau ont coulé de Son côté. Historiquement, bien sûr, le sang est ce qui a frappé l'œil en premier, et c'est pourquoi il est nommé en premier. Mais de l'eau qui coulait a aussi été observée. Qui a jamais vu ou entendu parler d'un fait aussi extraordinaire, que du sang et de l'eau aient coulé du côté d'un homme mort ? Pourtant, c'est ce qui eut lieu là.

L'évangile de Jean (19:33-37) avait davantage attiré l'attention sur ce fait que sur Ses miracles les plus prodigieux. « Mais étant venus à Jésus, comme ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais l'un des soldats lui perça le côté avec une lance ; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu rend témoignage ; et son témoignage est véritable ; et lui sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez » (Jean 19:33-37). C'est réellement d'un homme mort que cela a coulé. Dieu n'a fourni ce signe surnaturel que pour une œuvre spéciale du Fils incarné de Dieu ; et l'Esprit de Dieu l'a estimé tellement significatif pour Sa gloire et pour la réconciliation de l'homme qu'Il l'a d'abord consigné avec insistance dans le dernier évangile, puis qu'Il l'a appliqué à nous dans l'épître que nous considérons.

« C'est Lui qui est venu par l'eau et le sang ». Adam n'est pas devenu père de sa race avant que le péché soit entré et que la mort ait commencé à faire son œuvre. Pareillement notre Seigneur est devenu chef [= tête] de la nouvelle création après avoir porté nos péchés et être ressuscité comme

Premier-né entre plusieurs frères. C'est par la « mort » (non pas par la naissance comme l'affirment à la fois les Puseyites, les Irvingites, les rationalistes et d'autres meneurs d'erreur) qu'il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort (Héb. 2:14). Jusque-là, le système lévitique avec ses prêtres, ses sacrifices et son sanctuaire terrestre avait la sanction [approbation] de Dieu. L'œuvre n'a été achevée qu'alors, et le christianisme a commencé sur la base du seul sacrifice efficace et d'un Sauveur ressuscité, qui allait bientôt être glorifié dans le ciel. C'est pourquoi, de même que Paul rétablissant l'évangile auprès des Corinthiens versatiles, commença par Christ mourant pour nos péchés selon les Écritures (1 Cor. 15:3), ainsi aussi, quand l'apôtre Jean fait valoir le témoignage de Dieu, il passe par-dessus tout le reste et en vient directement à la mort du Seigneur pour la purification et l'expiation. — Il commence ici par l'eau, le symbole bien connu de la puissance purifiante de la Parole, comme nous lisons dans d'autres passages tels que Jean 3:5, où l'Esprit coopère avec l'eau, tandis que l'eau est suivie du sang en 1 Jean 5. La Parole de Dieu commence par s'occuper efficacement des âmes. Dieu parle par là à notre conscience, et introduit notre culpabilité. C'est Sa Parole, et non pas la tradition ni les discours des hommes, qui montre que nous sommes sourds, obstinés et souillés par le péché à Ses yeux. Mais dans ces conditions, combien est précieux ce qui découle de Lui !

En conséquence le lavage à l'eau provient du côté percé de Celui qui est mort pour les pécheurs. Ceci en accroît immensément la force. C'est ce qu'a établi le Seigneur avant de mourir : « celui qui a tout le corps lavé [c.à.d : baigné] n'a besoin que de se laver les pieds ». On ne reçoit qu'un seul lavage en entier, tandis que les pieds ont besoin d'être lavés tout le long du pèlerinage terrestre. Le service d'avocat de Christ, non pas la Cène, est ce qui fait réellement face aux fautes journalières (ce serait faire un mauvais usage de la Cène, un usage profane et ignorant) ; et le Saint Esprit applique Sa Parole sur la base de Sa mort chaque fois qu'il en est besoin ; mais le « lavage de la régénération » (Tite 3:5) n'a lieu qu'une fois pour le chrétien. Rien d'autre que la mort de Christ ne nous nettoie du péché. Nous pouvons en effet ressentir et haïr le péché, et nous juger nous-mêmes à cause de lui, mais nos âmes ne sont pas purifiées du péché indépendamment de la mort de Christ. « C'est Lui qui est venu etc. ». Telle est la grande vérité qui était devant Dieu dans la mort de Christ. Voilà le résumé de Christ pour le témoignage de Dieu : il est dans Sa mort ! Quelle profonde vérité ! Quelle grâce incomparable de nous parler ainsi !

Mais il n'est pas seulement vrai que ce soit là la puissance purifiante agissant sur nous dès notre entrée dans le christianisme ; Sa mort était absolument nécessaire autant du côté de Dieu que du nôtre. Du côté de Dieu bien sûr, il ne s'agissait pas de purification, mais d'expiation. Le péché avait tout disloqué et tout jeté par terre ici-bas dans le chaos moral. La croix établit l'ordre divin pour toujours. Sans elle, comment faire aller ensemble l'amour et la lumière, la grâce et la vérité ? Comment l'amour pourrait-il amener au ciel le pécheur dont la lumière montre qu'il ne mérite que l'enfer ? Si la grâce plaide pour la miséricorde, qu'est-ce qui peut aller à l'encontre de la vérité qui le dépeint comme un ennemi impie et sans cœur ? À la croix, la nature et les attributs de Dieu ont été parfaitement revendiqués et se sont trouvés en parfaite harmonie. Dieu y a été glorifié dans le Fils de l'homme ; et c'est Sa justice que de justifier le simple pécheur qui croit véritablement dans le Seigneur Jésus, même si c'est le pire pécheur.

Voilà pourquoi Il est venu par le « sang », et il est ajouté « non par l'eau seulement, mais par l'eau et le sang ». La majesté de Dieu, Son autorité, Sa Parole, Sa sainteté, Sa justice autant que Son amour, tout était en jeu. Mais maintenant, tout est harmonisé dans la mort du Fils de l'homme et tout y est glorifié en perfection absolue, comme rien d'autre ne pouvait le faire ; et si Dieu se repose en cela dans un délice éternel, Il opère par le Saint Esprit envoyé du ciel pour le révéler par Sa Parole à tous ceux qui reçoivent Christ et Sa Parole par la foi.

Or que nous dit au sujet de l'homme le fait que le Seigneur soit venu par l'eau et le sang (c'était la fin de Sa vie terrestre) ? La terrible vérité que l'homme était si complètement mauvais que, même un Bienfaiteur vivant et divin qui a daigné devenir homme par amour pour l'homme, n'a pas pu ni ne pouvait tirer l'homme de son mal et de son inimitié. Il fallait un Sauveur qui meure. « Vous ne voulez

pas venir à moi pour avoir la vie » (Jean 5:40). « À moins que le grain de blé tombant en terre ne meure, il demeure seul » (Jean 12:24). « Si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même » (Jean 12:32). La mort de Christ est la preuve écrasante de la mort morale de l'homme, et maintenant, par grâce, c'est elle la base des meilleures bénédictions de Dieu. Quelle démonstration de ce que la loi de Dieu ne pouvait que condamner l'homme ! Elle prouve également la ruine totale de la nature humaine dans toutes les classes. Bien que la plénitude de la Dité habitât en Jésus corporellement (Col. 2:9), elle ne pouvait quand même pas délivrer l'homme de ses péchés sans la mort de Christ qui, une fois ressuscité, est la plénitude et le modèle de l'état nouveau et céleste de l'homme selon les conseils divins de la grâce.

Il n'est pas facile de rendre correctement les deux prépositions du v. 6 que la version autorisée anglaise traduit toutes les deux par « par ». Car la première préposition utilisée une fois (dia), si on veut la distinguer de la seconde (εν), peut être rendue par « par le moyen de » ; quant à la seconde préposition, elle a davantage de force, et elle est bien rendue par « dans la puissance de », mais il est possible que « par » suffise. La première préposition voit symboliquement l'eau et le sang comme les moyens de faire face à l'extrémité de l'homme, et elle communique la pensée que le Seigneur Jésus est venu effectuer, par leur moyen, la délivrance du croyant de la souillure et de la culpabilité. Dans la proposition suivante, qui est emphatique, « dans » est employé avec son sens fréquent de « dans la puissance de », ce qui donne donc : « non pas dans la puissance de l'eau seulement, mais dans la puissance de l'eau et du sang ». L'homme était tellement perdu que Christ venu en sa faveur, bien qu'il fût à la fois Dieu et homme dans la même personne, n'était pas en mesure de purifier et d'expier, sinon par la mort. Mais en fait, dans Sa mort ou par Sa mort Il est venu dans la pleine puissance pour purifier et expier. Sa mort a été infiniment efficace en elle-même pour le plus infâme et le plus coupable des pécheurs, même si aucune âme n'avait cru. Mais la grâce de Dieu voulait opérer et elle a opéré pour qu'il y ait de la foi en Lui, et donc « par l'eau et le sang ».

Il y a alors un ajout de grande importance : « et c'est l'Esprit qui rend témoignage, car l'Esprit est la vérité ». Chacun sait que le Seigneur Jésus parle de Lui-même comme étant « la vérité » (Jean 14:6). Comment se fait-il donc que l'Esprit soit appelé la vérité, alors que Dieu le Père ne l'est jamais ? La Parole en tant que réponse écrite ou verbale à Christ est aussi désignée par cette expression (« ta parole est la vérité », Jean 17:17), ce que nous pouvons facilement comprendre s'agissant de la Parole que le Saint Esprit emploie pour glorifier Christ auprès des Siens et dans les Siens. Mais la différence d'avec 1 Jean 5:6 semble résider dans le fait que Jésus le Christ est la vérité objectivement devant nous, tandis que le Saint Esprit l'est comme puissance qui agit intérieurement dans le saint pour réaliser Christ et jouir de Lui. Pour être béni de Dieu, il faut faire face à deux carences graves. Nous avons besoin de la vérité de la part de Dieu pour la conscience, pour le cœur et pour les pensées : on la trouve ainsi pleinement et parfaitement dans notre Seigneur Jésus, qui est la vérité objectivement. Mais il y a du « péché » dans la vieille nature qui résiste à ce qui condamne ; et même quand un homme est né de Dieu, la vigilance contre les manifestations extérieures du péché est toujours nécessaire ici-bas. Comment cela est-il réalisé ? par l'Esprit de Dieu qui est donc la vérité en tant que puissance intérieure pour faire ressentir et pour appliquer la vérité qu'on trouve extérieurement en Christ. Le Saint Esprit fait que l'objet de la foi est reçu et apprécié intrinsèquement. Il est l'énergie d'appropriation pour le nouvel homme, pour la vie en Christ. En ceci qui est quelque chose de très réel et de très nécessaire, Lui aussi [le Saint Esprit] est la vérité intérieurement, quoiqu'il ne soit pas correct de dire qu'Il est la vérité subjectivement. Pour s'exprimer simplement, nous regardons au Seigneur tel que placé devant les yeux de la foi, et l'Esprit est la puissance à l'intérieur de nos cœurs. Comme la vérité révèle toutes les personnes et de toutes les choses telles qu'elles sont, nous pouvons comprendre pourquoi le Fils et le Saint Esprit sont tous les deux appelés la vérité, tandis que ni Dieu comme tel, ni non plus le Père ne le sont, parce que ni l'Un ni l'Autre ne sont Celui qui révèle, mais ils sont pleinement révélés par le Fils et par l'Esprit.

Si vous écoutez la théologie (c'est-à-dire la tentative de faire de la vérité révélée une « science », comme les rationalistes et les ritualistes aiment le faire au déshonneur de Dieu et à leurs tristes

dépens), on vous parle de Dieu comme étant la vérité. Je me rappelle, il y a bien des années, avoir rencontré un étranger célèbre de l'école romantique, un sceptique qui rejetait les Voltaire et les Rousseau, mais insistait par-dessus tout sur le fait que Dieu était la vérité. Il rapporta la différence qu'il voyait entre lui et moi à un ami de nous deux, et la résuma ainsi, même si cela manquait de respect : lui voyait Dieu par lui-même, et moi je Le voyais « par les lunettes de Jésus Christ ». En fait il se trompait en croyant qu'il voyait Dieu ou qu'il connaissait quelque chose de Lui en aucune manière. Dieu en Lui-même est entièrement hors de portée de la créature. L'homme a besoin d'un médiateur qui soit autant homme que Dieu pour être rendu capable, par l'Esprit, de Le connaître. La vérité ne peut être connue que de cette manière. Dieu comme tel n'est pas la révélation de Dieu (pas plus que la conscience de l'homme ni sa raison), mais Christ comme objet, et l'Esprit comme puissance intérieure pour la nouvelle nature le sont. Comment Dieu est-Il révélé ? en Christ. Christ est Celui qui révèle extérieurement, tandis que l'Esprit opère intérieurement, et la Parole est la révélation de Dieu ou la vérité. Christ peut être devant nous à tout moment de notre vie, sans que nous en soyons meilleurs, à moins que le Saint Esprit ne coopère avec la Parole pour nous rendre capable de la recevoir par la foi, et dès lors dans la vie nouvelle.

1 Jean 5:7-8

Mais l'apôtre a plus à dire dans ses paroles brèves mais riches : « Car il y en a trois qui rendent témoignage : l'Esprit, l'eau et le sang, et les trois sont d'accord pour un même témoignage ». On notera que l'ordre est ici inversé. Historiquement il y a eu le sang, l'eau et l'Esprit envoyé du ciel en honneur de la rédemption de Christ, pour donner aux saints le Paraclet habitant en eux, et pour répandre universellement la bonne nouvelle dans la puissance de Dieu et non pas de l'homme, bien qu'il opérât par le moyen de l'homme. Dieu donne trois témoins qui sont d'accord pour un même témoignage ; mais dans les faits spirituels l'ordre est « l'Esprit, l'eau et le sang » (5:8). Bien sûr, du point de vue littéral, le témoin personnel est le Saint Esprit, et Il est aussi la puissance présente vivante. L'eau et le sang ne sont qualifiés de témoins qu'à titre figuré, et ils sont ainsi personnifiés. Mais le Saint Esprit est une vraie personne dans la Dété ; et l'une de Ses fonctions spéciales est, comme celle du Fils, de rendre témoignage sur la terre, le Saint Esprit de Christ, et Christ de Dieu et du Père. « Et c'est l'Esprit qui rend témoignage, car l'Esprit est la vérité » (5:6).

Le texte a souffert ici, que ce soit par inadvertance ou volontairement. Disons directement que « dans le ciel » au v. 7 et « sur la terre » au v. 8, ce n'est pas l'Écriture, mais des interpolations. Il est possible que cela ait commencé par être une simple note en marge, puis que cela ait été copié comme étant le texte par des hommes qui ne comprenaient pas la vérité. L'histoire de cette affaire a été suivie complètement et en détail, et il en résulte que les mêmes raisons qui rendent le texte du Nouveau Testament certain ailleurs, prouvent avec certitude qu'on a affaire ici à une insertion humaine. Je vais essayer de montrer aux chrétiens qui ne connaissent pas le grec qu'ils ont à être persuadés que ces ajouts sont apocryphes. Il n'y a pas besoin d'être érudit ni d'avoir fait des recherches pour en avoir la conviction par soi-même. La Parole de Dieu est par elle-même amplement suffisante et parfaitement concluante.

D'abord quel sens y a-t-il à rendre témoignage « dans le ciel » ? Réfléchissez à cette idée, pas seulement d'après l'Écriture : n'est-ce pas une folie ? Comment y aurait-il là le besoin ou simplement le fait de « rendre témoignage dans le ciel » ? Les habitants naturels du ciel sont les anges qui n'ont pas besoin qu'il leur soit rendu témoignage. Ils sont élus et saints. Tout témoignage est superflu à leur égard. — Les anges déchus sont irrémédiablement perdus, ayant abandonné leur premier état, et certains sont liés dans des chaînes d'obscurité, tandis que d'autres, comme Satan, ont encore la permission d'accuser les saints, de les tenter, et de tromper la terre habitée toute entière (voire Jude et Apoc. 13). Il n'y a pas de témoignage pour eux. — Quant aux esprits des saints délogés pour être avec Christ, de quel témoignage auraient-ils besoin ? (*) — C'est sur la terre qu'il y a besoin d'un témoignage, et celui-ci est donné par la grâce de Dieu parce que les hommes sont plongés dans les ténèbres et le manque de vérité. Dans sa question « qu'est-ce que la vérité ? », Pilate ne faisait qu'exprimer l'ignorance du monde entier. C'était une question en l'air, et comme la plupart des gens,

il n'attendait pas de réponse certaine. Personne ne pouvait trouver la réponse à moins que Dieu ne donnât des témoins compétents ; et nous les avons ici, Ses trois témoins, « l'Esprit, l'eau et le sang ».

(*) Il y a une autre preuve interne de ce que « les trois qui rendent témoignage dans le ciel » sont une erreur humaine, et non pas la vérité révélée de Dieu. Aucun homme inspiré n'a jamais écrit « le Père, la Parole ». Il n'y a pas de corrélation entre ces termes. Dans l'Écriture, la « Parole » va avec « Dieu », et le « Fils » avec le « Père ». Les éditeurs de la Bible polyglotte de Complutense ont été les premiers à imprimer les mots illégitimes sur la base de manuscrits récents de peu de valeur, même si ces mots ont été écrits antérieurement à l'usage de l'imprimerie, peut-être pour authentifier la Vulgate latine à l'usage des catholiques, malgré leurs meilleurs manuscrits anciens. L'un des manuscrits grecs écrit ces versets dans un grec si mauvais que seul un ignorant ou un non-helléniste peut l'avoir écrit, allant jusqu'à omettre l'article là où il est nécessaire.

Au passage il peut être bon de signaler à ceux qui ne disposent que de la Bible anglaise, que le même mot grec pour « témoignage » est rendu par « record » au v. 7 et par « witness » au v. 8. Les deux mots anglais signifient le témoignage de Dieu rendu à l'homme ; de la même manière, en Jean 5:22-23, le mot grec est traduit correctement par « jugement » et incorrectement par « condamnation » et « damnation ». Il est dommage que le même mot dans le même contexte n'ait pas été traduit de la même manière, car cela conduit les gens à s'imaginer qu'il doit y avoir quelque différence manifestée par la présence de deux ou trois mots anglais différents. « Il y en a trois (*) qui rendent témoignage », mais il ne faut pas ajouter « sur la terre » qui est une interpolation. Ces mots ne sont pas nécessaires parce que Dieu ne rend pas Son témoignage ailleurs, et le but du témoignage est de présenter la vérité à ceux qui ne la connaissent pas. Les actions de grâces et la louange sont ce qui caractérise le ciel, non pas des témoignages rendus. Mais ici, si nous recevons nous-mêmes le témoignage de Dieu, l'amour de Christ nous contraint à rendre témoignage à d'autres qui sont encore pécheurs comme nous l'étions.

(*) C'était une idée malavisée de faire six témoins, trois pour le ciel et trois pour la terre. Cela suppose que l'Esprit dans le ciel répond à l'Esprit sur la terre. Il est fâcheux de concevoir donc le Saint Esprit comme un témoin terrestre, comme d'imaginer l'Esprit dans un second trio pour être un autre témoin, selon ce que soutiennent les partisans de l'interpolation contestée. Il est évident que le codex Ravianus ainsi que les copies de Wolfenbüttel à Berlin sont des faux copiant la polyglotte de Complutense dans ses fautes d'impression et ses inscriptions particulières. Le codex Regius Neapolitanus (173 dans la liste de Scholz) confirme le vrai texte, et donne la phrase sous sa forme correcte, mais seulement en marge. Les deux autres (Codex Ottob. ou Vat.298, et Codex Montfort. ou Trinity College de Dublin G.97) omettent grossièrement l'article et sont autrement entièrement dans l'erreur.

Mais venons-en à ce que l'Esprit a écrit. Il n'y a là que la vérité.

On a déjà montré la justesse de l'ordre du v. 6 qui met l'Esprit en dernier, parce que la présence de l'Esprit comme témoin divin sur la terre non seulement a suivi l'œuvre de Christ à la croix, mais depuis, Il est donné aussi individuellement, sur la base de la foi en la parole de vérité, l'évangile de notre salut (Éph. 1:13). En conséquence l'eau et le sang viennent en premier, comme dans les faits quand il s'agit de l'opération de la grâce chez le croyant. N'est-ce pas ainsi que l'on reçoit la vérité de l'évangile ? D'abord la parole de la vérité entre par une conscience réveillée, et la personne vient à Dieu comme pécheur au nom du Sauveur. Ensuite le sang de Christ lui est présenté en privé ou prêché en public comme le parfait sacrifice capable de résoudre son cas ; et si elle se soumet à la justice de Dieu au lieu de chercher à établir sa propre justice (Rom. 10:3), le Saint Esprit lui est donné comme Esprit de liberté et de communion — elle ne pourrait pas l'avoir sans se reposer sur le sang de Christ qui purifie entièrement. Ainsi l'ordre dans la bénédiction de l'âme, par grâce, correspond à l'eau, au sang et à l'Esprit, exactement selon les termes du v. 6. Pareillement dans la consécration des fils d'Aaron (Lév.8), les sacrificateurs, le lavage d'eau intervenait en premier ; puis le sang du bélier de consécration était mis sur l'oreille droite, sur le pouce droit et sur l'orteil droit (les organes servant à recevoir, à travailler et à marcher) ; et en dernier lieu intervenait l'onction d'huile avec une aspersion du sang de l'autel sur les sacrificateurs et sur leurs vêtements. Quel croyant pourrait ne pas voir à quel point le type se conforme à la réalité du Nouveau Testament chez les chrétiens qui sont constitués maintenant une sainte sacrificature pour offrir des sacrifices spirituels (1 Pierre 2), — ce sont là les seuls sacrificateurs et les seuls sacrifices de culte sur la terre qui soient agréables à Dieu par Jésus Christ.

Nous arrivons maintenant aux témoins considérés dans l'ordre non pas de l'œuvre historique de Dieu, mais dans l'ordre de l'opération dans le chrétien individuellement. Or quand nous parlons des trois qui rendent témoignage, l'Esprit vient nécessairement en premier parce que c'est Lui qui a non seulement la place d'honneur, mais qui est Celui qui fait connaître en puissance l'eau et le sang pour la bénédiction de l'âme. C'est la raison de la différence qui apparaît au verset suivant (v.7) : « Car il y en a trois qui rendent témoignage : l'Esprit, l'eau et le sang, et les trois sont d'accord pour un même témoignage » — trois témoins, mais un seul témoignage et un témoignage uni.

1 Jean 5:9-10

« Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand » (5:9a). Puis-je rappeler le soulagement divin et la délivrance divine que ces paroles apportèrent il y a plus de 60 ans à une âme convertie, mais fatiguée et profondément exercée par le sentiment du péché qui ternissait le repos de son âme sur Jésus ? Ces paroles dissipèrent tout doute, et lui firent honte de suspecter les témoignages de Dieu. Il ne s'agissait plus que de l'application de la vérité par Dieu à lui, et non plus de lui-même se l'appliquant à lui-même, bien qu'il ne doutât nullement de la valeur intrinsèque de la mort de Christ pour le pécheur. Il ne s'agit plus de ce que je devrais voir comme efficace du sang, mais il s'agit de se reposer par la foi sur le fait que Dieu voit cette efficace, et qu'Il l'apprécie comme elle le mérite.

Quel est donc le témoignage de Dieu dont il est parlé au début du v.9 ? Voilà la réponse : « car c'est ici le témoignage qu'Il a rendu au sujet de Son Fils » (5:9b). L'esprit est troublé justement parce qu'il n'est plus mort, et il est profondément inquiet du témoignage de Dieu à son égard, et cette agitation l'empêche d'écouter Dieu au sujet de Son Fils. Mais toute la question est de s'abandonner comme n'étant bon à rien devant Dieu, comme un simple pécheur perdu. Christ étant ainsi reçu sur la base du témoignage de Dieu, me rend capable d'en avoir complètement fini avec moi-même. Ce que Christ est et a fait donne la paix. La mort du Seigneur est la meilleure preuve qu'il n'y a pas de vie dans le premier homme ni dans sa race. Depuis Caïn jusqu'à la croix, aussi mauvais que soit l'homme déchu dans les autres domaines, le pire est quand il professe une religion, et qu'il y met sa confiance et qu'il s'en vante ; depuis le sang d'Abel jusqu'au sang infiniment précieux de Jésus, nous apprenons la haine de l'homme à l'égard de la grâce et de la vérité de Dieu en Christ. Mais tout devient clair pour la foi, même si ce n'est pas toujours d'un coup : « Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au dedans de lui-même ; celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur, car il n'a pas cru au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils » (5:10). Y a-t-il un témoignage plus simple, plus net, plus fort que celui de Dieu dans ces quelques paroles claires ? Ne sont-elles pas là pour amener chacun au sentiment du besoin qu'il a d'une telle grâce ? Oh ! quelle incrédulité que d'appeler la foi « de la présomption » ! de douter que, par la Parole de Dieu, on a le droit de prendre Dieu au mot et de Le reconnaître comme vrai et fidèle en recevant Son témoignage au sujet de Son Fils ! Y a-t-il une preuve plus complète que l'homme, si religieux soit-il selon la chair, croit Satan et n'accorde pas de crédit à Dieu ? Normalement personne ne penserait à douter du témoignage d'un homme sérieux. De manière tout aussi ordinaire, chacun doute du témoignage de Dieu pour lui-même, et qualifie le croyant de présomptueux, voire d'hypocrite.

Quelle folie aussi d'écouter ce que susurre l'ennemi, que vous êtes un trop grand pécheur pour être sauvé par Christ. Il est venu sauver les perdus : pouvez-vous être pire que « perdu » ? Qu'est-ce qui n'est pas couvert par le mot « perdu » ? Pensez à la Samaritaine ; à la femme pécheresse dans la ville ; à Marie de Magdala : tous des cas désespérés, tous différents les uns des autres ; toutes sont sauvées et cela leur est donné à connaître ; et tout cela est consigné pour que vous aussi vous croyez et soyez sauvés (Jean 20:31). Elles ont toutes été sauvées « par grâce », la grâce de Dieu, non pas la leur, et « par la foi », non par des sentiments ni par de l'amour ni par un service ni par des sacrements. L'apôtre rendait grâce à Dieu de ce qu'il n'avait baptisé presque personne parmi les nombreux Corinthiens qui avaient cru et avaient été baptisés. Christ, dit-il, l'avait envoyé, lui l'apôtre, prêcher l'évangile, non pas baptiser. C'était en Christ qu'il les avait engendrés par l'évangile, non pas par le baptême, aussi excellent soit-il quant à son but propre. Mais le baptême n'a jamais donné la

vie à une seule âme ; Christ est Celui qui donne la vie à tous ceux qui croient, opérant dans chacun individuellement par Sa Parole et par Son Esprit, comme aussi Il jugera tous ceux qui Le rejettent pour leur ruine. Que dira-t-Il à ceux qui annulent Sa Parole par la tradition, et qui, au lieu de croire Dieu, mettent un rite pour donner la vie, à Son grand déshonneur, et pour donner de l'importance à leur fonction, comme s'ils étaient médiateurs entre les vivants et les morts ? Voilà la réelle présomption ; elle n'est pas dans la foi qui rend gloire à Dieu.

La vie éternelle est dans le Fils de Dieu (5:11), le second homme. Telle est la doctrine de premier ordre des épîtres. Nous y revenons une fois de plus après l'usage si frappant qui a été fait du sang et de l'eau ayant coulé de Christ mort, avec le don du Saint Esprit pour conséquence — nous revenons à la caractéristique principale de notre épître, la vie éternelle dans le Fils de Dieu. C'est en effet l'une des plus grandes vérités de toute l'Écriture, et elle est d'une importance capitale pour les saints de nos jours. Nous avons appris par expérience le mal fait par ceux qui se sont laissé aller à saper ou obscurcir cette vérité (*), sous le vain prétexte d'une vérité nouvelle, alors qu'elle ne valait pas mieux qu'une vieille ordure ranimée, ce qui est un moyen fréquent de Satan pour accomplir ses desseins pervers.

(*) Note Bibliquest : allusion à l'hérésie de Raven

Et bien, « si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand » (5:9a). Qu'y a-t-il d'aussi bon, d'aussi sage, d'aussi certain ? qu'y a-t-il d'aussi satisfaisant que le témoignage de Dieu ? Il connaît toute la vérité, et comme le Dieu de toute grâce, Il a donné Son Fils à la fois pour nous la faire connaître et pour nous rendre capables de la recevoir dans une nouvelle vie ; et en outre, après la rédemption, Son Esprit est la puissance divine à la fois pour en jouir et pour la faire connaître à nos prochains. C'est pourquoi on peut comprendre le poids de cette expression « le témoignage de Dieu », — un poids plus grand que toutes les difficultés.

Et ce triple témoignage de Dieu est d'abord celui de la mort inscrite sur toute l'humanité par Celui qui a bu la coupe jusqu'à la lie, mais dans Son cas, d'une mort aboutissant à une vie sans péché pour nous, bien que ceci n'ait jamais été nécessaire pour Lui. Cette vie éternelle n'exigeait aucune œuvre pour elle-même. C'est notre état de péché et de mort qui ont nécessité Sa mort pour vaincre tout le mal à la gloire de Dieu.

« Car c'est ici le témoignage de Dieu qu'Il a rendu au sujet de Son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au dedans de lui-même » (5:9b-10a). « Vous ne recevez pas notre témoignage » (Jean 3:11), disait le Seigneur à Nicodème. L'homme doit naître de nouveau ; il est incapable autrement d'apprendre selon Dieu. Seule la foi en la Parole de Dieu conduit à être enseigné de Dieu. L'église devrait avoir été un témoin fidèle et véritable, comme le Seigneur (Apoc. 3:14). Mais son état est déjà devenu tel qu'on ne peut pas se fier à elle. Quelle consolation infaillible, spécialement pour le croyant, d'avoir le témoignage, le témoignage de Dieu « au-dedans de lui-même ».

Mais en face d'un tel besoin absolu, alors que par grâce nous avons « le témoignage de Dieu », quelle effronterie et quelle incrédulité d'appeler les âmes à « écouter l'église » ! Non, la Parole de Dieu qui montre ce que l'église était appelée à être dans le monde, c'est aussi elle qui montre que l'église allait tomber dans toutes sortes de désordres. Et il est bien remarquable qu'on trouve ces deux choses dans les deux épîtres à Timothée : dans la première épître, on a l'église en ordre, « colonne et soutien de la vérité » — dans la seconde épître, l'église dans un triste état de désordre. Mais l'église n'est pas la vérité que le chrétien est tenu d'écouter et de recevoir, bien qu'elle soit un témoin collectif à la vérité, comme le chrétien en est le témoin individuel. L'église aussi bien que le chrétien sont appelés à ne considérer comme la vérité rien d'autre que la Parole de Dieu qui fait autorité. En 2 Timothée nous apprenons que la profession chrétienne est devenue comme une grande maison remplie de vases à honneur et à déshonneur. C'est pourquoi quand on accepte et soutient le levain au lieu de l'ôter (1 Cor .5), on en vient au besoin de se purifier soi-même de toutes

ces sortes de mal radicalement établies, pour être un vase à honneur. Ce n'est pas pour s'isoler, mais pour être « avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (2 Tim. 2:22).

L'Écriture est tellement loin d'accepter la prétention de devoir écouter l'église, que nous apprenons dans le dernier livre, l'Apocalypse, que toute âme fidèle est tenue d'écouter, non pas ce que l'église dit, mais « ce que l'Esprit dit aux assemblées », et ceci est répété dans chacun des messages aux sept églises [ou : assemblées]. Y a-t-il quelque chose de plus opposé à la pensée du Seigneur que d'admettre qu'il faut écouter l'église alors qu'elle sombre dans la ruine ?

Quel que soit l'état de la chrétienté, la Parole de Dieu demeure toujours vraie et applicable pour le chrétien. « Celui qui croit... a le témoignage au dedans de lui-même » (5:10a). Si le croyant était dans un pays où il ne peut pas jouir de la communion avec les saints, où il n'aurait aucune occasion d'entendre un prédicateur chrétien, où il ne connaîtrait pas un seul frère dans le Seigneur, le Fils de Dieu en qui il croit demeure exactement le même ; et il a le témoignage au dedans de lui-même aussi sûrement que s'il était environné de tous les privilèges chrétiens possibles sur la terre. Il ne dépend de personne sous le soleil ; il a le Fils. Combien ce témoignage de la part de Dieu est profondément sage et plein de grâce ! Or dans un tel cas, nombreux seraient ceux qui crieraient « quelle présomption effrontée ! ». Mais Dieu Lui-même dit : « Celui qui croit a le témoignage au dedans de lui-même ». L'effronterie est dans l'incrédulité qui rejette ce témoignage : « celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur, car il n'a pas cru au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils » (5:10b). Quoi de pire ? C'est déjà suffisamment mauvais de mentir au sujet de soi-même, comme un Brahmaniste accompli qui dit qu'il n'a pas péché, bien que ce soit faire mentir la Parole. Faire Dieu menteur est pire, non pas seulement négativement, mais positivement, et pourtant c'est ce que font tous ceux qui rejettent le témoignage de Dieu à l'égard de Christ, Son Fils.

1 Jean 5:11

« Et c'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans Son Fils » (5:11). Y a-t-il quelque chose de plus clair et de plus précis ? « Dieu nous a donné », à chaque chrétien, « la vie éternelle ; et cette vie est dans Son Fils ». Même un incrédule, aussi endurci soit-il, ne peut entendre sans émotion l'assurance claire et brillante que donnent la foi et la profession [de foi]. Il connaît sa propre misère, s'il y pense tant soit peu. La paix du croyant est entièrement centrée sur le fait d'avoir le Fils de Dieu et la vie éternelle en Lui. Certains (*) ont beaucoup insisté récemment sur le fait que la vie est dite être « dans Son Fils » et non pas en nous. Cette idée paraît leur plaire parce qu'ils en tirent la conclusion qu'ils veulent, à savoir que le chrétien *n'a pas* la vie éternelle. On a de la peine à comprendre pourquoi cela les rend contents, si l'on ne se rappelait pas le pouvoir d'aveuglement de l'ennemi ; et c'est avec tristesse que je me souviens (je ne l'oublierai jamais) de l'époque où leur joie semblait être dans la vérité que maintenant ils nient. N'est-ce pas horrible de pervertir un passage de l'Écriture pour le mettre en contradiction avec un autre ? Il est écrit ici que cette « vie est dans Son Fils » parce que l'Esprit voudrait encourager le croyant par le moyen de la sécurité qui ne dépend pas de lui ni d'aucune autre créature. C'est dans le Fils qu'est cette vie, là où aucun mal ne peut l'atteindre, ni aucun danger ne peut l'approcher. C'est la joie du croyant de savoir que sa vie, la vie éternelle, est en Lui qui en est non seulement la source infaillible, mais le préservateur divin contre toutes les ruses de Satan ; et c'est d'autant plus sa joie s'il est en communion avec Dieu le Père, l'objet de son amour et de son honneur, plus que jamais depuis la rédemption.

(*) Note Biblique : de nouveau une allusion à l'hérésie de Raven.

Jean 5:24 nous assure également que *nous avons* cette vie, et que Dieu *nous l'a donnée* ici-bas ; et une foule d'autres passages de l'Écriture montrent qu'avec la rédemption, cette vie est essentiellement à nous comme la seule vie sur laquelle et en laquelle l'Esprit estime bon d'opérer. La vie naturelle peut aider à expliquer. La vie agit du sommet de la tête jusqu'au bout des doigts et des orteils. Mais les doigts et les orteils ne sont pas le siège de la vie, ni même le bras ni la jambe ; on peut enlever ces derniers sans nuire au siège de la vie. Mais en Christ, il n'y a pas de perte de ce genre.

En Christ la vie nouvelle s'élève bien au dessus de la vie naturelle. Christ est le siège central de la vie éternelle ; et même les petits enfants ont absolument et vraiment la vie, et ils ne périront jamais. Notre bénédiction réside dans la certitude que la vie est dans le Fils de Dieu. C'est ce qui la maintient selon toute la confiance que cela inspire à tout croyant ; mais retourner ce fait que la vie est « dans Son Fils » pour en tirer une preuve que le croyant n'a pas maintenant la vie éternelle, cela témoigne non seulement de l'incrédulité personnelle, mais d'une application erronée de la Parole de Dieu.

1 Jean 5:12

« Celui qui a le Fils a la vie » (5:12a). Elle est inséparable du Fils. Personne ne peut avoir la vie à moins d'avoir le Fils, qui est le chemin, la vérité et la vie. Non seulement Il est Dieu pour la donner, mais en tant qu'ayant glorifié Dieu, Il est aussi le Fils de l'homme qui est et était aussi le Fils de Dieu. Et Dieu rend témoignage de ce que cette vie est en Lui et en aucun autre. Le croyant honore le Fils en croyant (Jean 5:23), et il reçoit la vie éternelle (Jean 5:24). L'incroyant déshonore le Fils et rejette le don de la vie pour sa propre perdition, mais il devra se courber lors de la résurrection de jugement. S'il avait été possible de détacher la vie du Fils de Dieu, au point qu'elle soit en nous seulement, et non pas dans le Fils, on pourrait concevoir qu'elle soit détériorable ou ruinable ; mais dans la mesure où elle est dans le Fils, elle demeure sainte et impérissable ; et c'est ainsi que nous l'avons, et nous savons que nous l'avons d'après Sa Parole. Toute bonne œuvre, toute affection juste, tout vrai service et toute adoration acceptable, découlent de la vie éternelle dans la puissance de l'Esprit. Il est impossible que le chrétien puisse plaire au Dieu et Père du Seigneur Jésus sans l'action de la vie éternelle ; car maintenant que cette vie est venue dans la personne du Fils de Dieu, le Père a Ses délices dans le fait que nous ayons cette vie, et il en rejette toute autre ; car cette vie trouve sa joie à connaître, servir et adorer le Père et le Fils, selon ce que le Saint Esprit conduit.

Mais que personne n'oublie l'autre côté solennel : « celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie » (5:12b). Vous qui lisez ces paroles, si vous êtes un non croyant, faites attention, je vous en supplie. Pourquoi périr éternellement ? Pourquoi rejeter l'amour de Dieu donnant et envoyant Son Fils ? Pourquoi rejeter Celui qui a goûté la mort pour vous ? Pourtant Il ne vous a jamais fait que du bien, et qu'avez-vous jamais montré à l'égard de Son nom, sinon de la négligence, de la répugnance et du mépris, autant que vous pouviez ? Oh ! croyez ce que Dieu vous dit au sujet de Son Fils. Si vous croyez en Lui, vous L'avez. Il est impossible d'avoir le Fils de Dieu et de ne pas avoir la vie éternelle ; mais « celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie ». Ceci est aussi vrai que terrible : le non croyant « ne verra pas la vie ». « Le Père aime le Fils, et a mis toutes choses entre ses mains. Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit (ou : ne croit pas) au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean 3:35-36).

Avant de terminer, remarquons deux points intéressants et importants. Le premier est le soin pour présenter la vie éternelle objectivement dans la Parole de vie, le Fils de Dieu, au premier chapitre. L'apôtre a abondamment présenté le Seigneur dans l'évangile comme donnant la vie éternelle au croyant dans les ch. 3, 5, 6 et 10 ; mais ici il commence par la Parole elle-même comme étant la vie sans encore la moindre indication que cette vie nous soit communiquée. C'était pourtant une vérité familière avant même que cette épître soit écrite. C'est donc pour satisfaire un propos divin que pas un mot n'est dit ici de notre réception de la vie, bien que ce fût déjà connu de l'écrivain et des saints. Ici donc le but semble d'être de Le présenter comme un objet, de sorte que nous puissions trouver le délice de nos âmes en Lui comme la vie éternelle dans un être divin auprès du Père, et manifestée dans sa perfection quand elle nous a été manifestée ici-bas comme un Homme parmi les hommes. Quelle immense perte s'il n'y avait pas eu effectivement cette manifestation objective de la vie éternelle, qui fait le charme particulier de l'évangile de Jean tout du long de cet évangile ! Et c'eût aussi été une perte doctrinalement pour cette épître si Christ n'en avait pas été le point de départ et la base. C'est très graduellement que nous arrivons à ce que soit traitée ouvertement la question de la communication de la vie éternelle à nous ; en fait ce sujet n'est traité explicitement qu'au ch. 5, à la fin de son enseignement, comme le fait que la vie se trouve objectivement en Christ soit le commencement de l'épître.

Le second point est aussi très parlant. S'il y a quelque partie de l'Écriture qui est consacrée plus que tout autre au déploiement de la vie éternelle en Christ et en ceux qui sont Siens par grâce, c'est bien l'évangile et la première épître de Jean. Pourtant on n'y trouve ni le baptême chrétien ni la Cène. Cet évangile et cette épître s'occupent de la vie éternelle dans toute sa plénitude et sa puissance en Jésus le Fils de Dieu, plus que tout autre évangile ou épître ; et plus que tout autre, ils rendent témoignage à sa communication au croyant. Pourtant ni l'un ni l'autre ne parle de cette institution chrétienne [le baptême] à qui la communication de la vie est attribuée là où on altère la vérité, à l'Est et à l'Ouest, chez les anciens comme chez les modernes, chez les épiscopaliens comme chez les presbytériens. La seule nuance qui différencie les presbytériens de tous les autres, est que, selon leur code de doctrine, l'efficace du baptême pour donner la vie dépend de l'élection, mais comme tous les autres cette efficace dépend du baptême par désignation divine. La position écossaise est aussi nette que celle des Réformés avec Calvin en Europe ; et bien sûr Luther est allé aussi loin et même plus loin.

Or si le baptême chrétien était réellement ce que la tradition a largement enseigné depuis longtemps, c'est-à-dire le moyen de vivification des âmes, comment se fait-il qu'il n'en est jamais parlé dans l'Écriture la plus complète au sujet de la vie éternelle et au sujet de ce qui donne la vie, et que celle-ci en reste exclusivement au fait que donner la vie est une opération directement divine par le Saint Esprit utilisant la Parole pour révéler Christ au croyant ? Car il faut dire clairement que c'est autant une erreur grossière de furrer le baptême dans l'eau de Jean 3:5 que dans l'eau de 1 Jean 5:6, 8. L'apôtre laisse absolument les institutions de côté, et s'en tient à la vérité vitale avec ses conséquences éternelles ; il ne fait allusion qu'en passant au baptême des disciples durant les jours du ministère de notre Seigneur en Jean 4:1-2, prenant bien soin de mentionner que Jésus Lui-même *ne baptisait pas*, bien qu'il fût Celui qui vivifie les morts. Et le baptême avant Sa mort et Sa résurrection était si différent de celui à l'égard duquel Il donna une mission après Sa résurrection, que les personnes déjà baptisées de cette manière furent baptisées à la manière chrétienne même par le grand apôtre (Actes 19:5), lequel remerciait Dieu de n'avoir baptisé que peu de personnes à Corinthe, avouant que Christ ne l'avait pas envoyé baptiser, mais prêcher l'évangile (1 Cor. 1:14, 17), et il déclarait que lui les avait engendré dans le Christ Jésus par l'évangile. Le baptême chrétien est réellement pour la mort de Christ, selon l'enseignement clair de Rom. 6 et si nous croyons la Parole de Dieu ; il n'a rien à faire avec le fait de conférer la vie à l'âme morte dans ses péchés.

Dix-huitième méditation publique — 1 Jean 5:13-21

Il est remarquable à quel point l'Esprit de Dieu insiste à plusieurs reprises auprès des croyants non seulement sur le fait qu'ils ont la vie éternelle, mais sur le fait qu'ils savent qu'ils l'ont. Il serait possible, comme c'était le cas avant Christ, d'avoir la vie éternelle sans le savoir, et assurément maintenant encore il y a des opérations et des effets clairs de cette vie avec et pour bien des personnes qui ne savent pas qu'elles possèdent cette vie. Or le manque de discernement d'une influence délétère expose toujours celui qui est ignorant d'un si grand privilège, non seulement à une grande perte de bonheur pour son âme devant Dieu, mais au résultat pratique d'abaisser le niveau de sa marche. Quelqu'un qui n'a pas la paisible certitude d'avoir la vie éternelle, comment peut-il éviter l'inquiétude, quand la conscience exige, pour ainsi dire, de son cœur qu'il cherche à voir s'il est vraiment un chrétien, après tout, vu toutes les défaillances dans ses voies, — et quand il a affaire au tentateur qui cherche continuellement à l'amener à déshonorer le Seigneur, puis à susciter la méfiance vis-à-vis de la grâce de Dieu ?

Une autre raison pour laquelle l'Esprit de Dieu insiste tellement, et en se répétant, non seulement sur la connaissance (γιν.) d'avoir la vie éternelle, mais sur la connaissance consciente (εἰδ.), c'est que dès les jours de l'apôtre, il y a toujours eu des adversaires de la vérité qui ont contesté la possibilité de connaître la vie éternelle, jusqu'à rendre la chose très incertaine. Telle est la manière d'agir habituelle de l'incrédulité dans tous les temps : voiler la certitude, souvent en arguant de manière spécieuse de notre ignorance, de notre indignité et de la facilité dont nous nous trompons, ce qui est

vrai et incontestable. Mais la question n'est pas là ; il s'agit simplement de savoir si Christ a ou n'a pas pleinement et clairement révélé le fait qu'Il donne maintenant la vie éternelle à tout croyant. Il est complètement faux de soutenir que ce privilège serait réservé seulement à certains membres favorisés et hautement spirituels de la famille de Dieu. Le Nouveau Testament révèle que savoir qu'on a la vie éternelle est censé être la part de tous ceux qui croient au Fils de Dieu.

Rien n'est plus certain que cet amour de Dieu envers tous les enfants de Sa famille. C'est pourquoi la Parole de Dieu est tout à fait explicite sur le fait que ce privilège est destiné à être connu intérieurement, à être goûté et exercé dans la communion, l'adoration et la marche personnelles de tout chrétien même dépourvu de maturité ; inversement pour l'autre vie, la chair toujours entièrement haïssable pour Dieu, est plus que jamais rendue haïssable pour le chrétien, par Christ et par le Saint Esprit qui a été donné. C'est pourquoi le chrétien a à désavouer et mettre de côté la vie déçue, et par la foi à marcher dans sa nouvelle nature selon le seul modèle parfait de Christ, appelé la « vie éternelle » ici et dans l'évangile correspondant. C'est la vie de Christ, et c'est maintenant « notre vie » par grâce.

C'était la tâche spéciale de l'apôtre Jean de déployer, non pas tellement l'œuvre de rédemption du Sauveur (bien qu'il en parle, pour la gloire céleste, et pour le grand propos futur de Dieu quant à l'univers, et pour Ses conseils), mais plutôt la dignité et la grâce personnelles de Celui dont la gloire a donné toute sa valeur à la vie qu'Il confère et à Son œuvre. C'est avec justice et selon tout ce qui est en Lui que Dieu peut trouver Ses délices dans ces conseils qui ne sont pas encore accomplis. En conséquence toute base pour se reposer soit sur notre dignité soit sur notre indignité est ôtée. Ce n'est plus une question du premier homme, mais c'est entièrement une question du Second, Christ le Seigneur. Notre fondement est ce que Christ est et a fait comme donné à nous par Dieu. Qu'est-ce que Sa personne et Son œuvre réclament de la part de Dieu qui, plus que tout autre, L'apprécie à Sa juste valeur ; et pour qui ? Non pour Lui-même, certainement, car Il n'a besoin de rien, étant le Fils qui est un avec le Père, l'objet de l'amour du Père de toute éternité. Il est venu et s'est livré Lui-même pour revendiquer la gloire de Dieu et donner effet à l'amour parfait de Dieu en réponse au mensonge de Satan, qui après s'être rebellé contre Dieu Lui-même, a cherché à amener l'homme sous le déplaisir de Dieu, et a réussi selon toutes les apparences. Mais les conseils de Dieu ne pouvaient pas manquer, et Dieu veut sûrement les accomplir sur le terrain de la rédemption. Car la rédemption n'était pas une idée après coup, et les conseils de Dieu n'ont pas été formés à cause d'une défaillance dans ce qu'Il avait institué. Ces conseils nous ont en effet été donnés à connaître à nous qui croyons, après l'échec total de l'homme ici-bas. Mais les conseils de Dieu étaient avant la création, tout comme l'amour de Dieu, et c'est ce que l'apôtre Paul montre en Éph. 1:3-14 et Col. 1:26 et 2 Tim. 1:9 et Tite 1:2.

Jean a spécialement été donné pour entrer profondément dans la nature de Dieu, et c'est pourquoi il s'appesantit beaucoup sur la personne éternelle du Seigneur et sur Sa condition incarnée, de manière à fixer le cœur et à élever le croyant au dessus du triste fait qu'à l'extérieur l'église s'est écartée jusqu'à une confusion et une ruine complètes, et à tomber sous le jugement de Dieu qui approche parce qu'il commence par Sa propre maison. La défection croissante de la chrétienté n'est pas une raison pour ébranler ou affaiblir notre confiance en Christ d'un iota. Comment dès lors le Saint Esprit va-t-Il fortifier le cœur ? En nous dirigeant vers la vie éternelle auprès du Père avant qu'aucune créature existât et avant que Dieu descendît, vrai homme dans la personne du Seigneur Jésus, afin que la vie éternelle soit notre portion connue aussi réellement qu'au jour de la gloire. Bien sûr elle est maintenant nôtre en Lui par la foi. Or c'est une doctrine étrange qu'une chose « présente » ne soit pas nôtre maintenant par la foi aussi véritablement qu'une chose « future » que nous attendons (1 Cor. 3:22). La seule différence est que le cas de la vie en Christ est bien plus fort.

Les mots ne peuvent pas être plus clairs que ceux du Seigneur en Jean 5:24 ou en 1 Jean 5:12 qui est maintenant devant nous. Nous pouvons acquérir la connaissance (γιν.) de ce que nous nous attendons à recevoir, mais nous ne pourrions pas être conscients intérieurement de ce que nous ne possédons pas effectivement. Aucun Pélagien n'est jamais allé jusqu'à nier qu'aucun chrétien puisse

avoir la vie éternelle maintenant, bien qu'il puisse donner une explication satisfaisante de cette vie éternelle. Mais discréditer tous les deux était réservé à des modernes qui ressuscitent de vieilles hérésies gnostiques auxquelles notre épître n'accorde aucune grâce. Aucune secte orthodoxe n'a jamais adopté cette erreur mortelle.

Or l'erreur mortelle est rampante maintenant plus que jamais ; et l'incrédulité ne connaît plus de honte de nos jours. On aurait peine à trouver une société de chrétiens professants ayant la réputation d'être une dénomination ecclésiastique, où, dans le temps présent, il ne se trouverait aucun scepticisme plus ou moins actif contre l'Écriture. Je me rappelle pourtant l'époque où un mal aussi fatal était inconnu sinon en dehors de ces dénominations. L'incrédulité n'avait pas alors recouvert son opposition à l'autorité de Dieu du voile de « la science de l'investigation littéraire et historique ». Ils rejetaient ouvertement Sa Parole, refusaient de signer des articles de foi qui affirmaient celle-ci, et renonçaient aux fonctions et salaires comme sanction [punition]. Mais la race présente met de côté l'honnêteté commune et garde les honneurs terrestres et le profit. À quoi cela va-t-il aboutir ? À l'apostasie et à l'homme de péché, tandis que les ritualistes aboutiront au mystère de Satan, la grande Babylone, la mère des prostituées et des abominations de la terre.

1 Jean 5:13

Considérons maintenant les remarque de conclusion de l'apôtre : « Je vous ai écrit ces choses [ou je vous écris, comme un aoriste épistolaire] afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu » (5:13). La grâce n'a trouvé en nous que péché et mort : la grâce nous donne le meilleur de ce que Dieu pouvait accorder, et ceci par la foi dans le Seigneur Jésus Son Fils. Et qu'y avait-il d'aussi approprié et de si nécessaire que la vie éternelle, une nature divine qui aime Dieu et Son Fils et tout ce qui est bon et saint ; qui hait le péché et aime la justice selon la loi parfaite de la liberté, obéissant à Dieu, non pas sous la contrainte comme un Juif, mais de manière filiale comme notre Seigneur a obéi. Combien est sinistre l'école qui abandonne les anciennes convictions pour des idées nouvelles et folles, qui dit non seulement que vous ne pouvez pas savoir que vous avez la vie éternelle, mais qu'elle ne peut être pour personne maintenant ! La vie éternelle est le bon fondement indispensable à ce qu'un autre apôtre appelle « les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance pour que nous marchions en elles » (Éph 2:10). Bien loin de laisser aucune excuse à ceux qui doutent ou ne croient pas, l'apôtre, ici comme au début de l'épître, dit tout ce qui doit nous établir en Christ à l'encontre de ceux qui égarent. Il a montré l'excellence suprême et la plénitude de cette vie en Christ comme objet de la foi et de l'amour pour les âmes au commencement ; maintenant au dernier chapitre, il insiste sur le fait que le croyant possède cette vie, et qu'il la possède ici-bas dans une connaissance consciente. N'est-ce pas là justement ce qui devrait être ? C'est dû au Fils ; c'est les délices du Père ; et cela accroît d'autant plus le privilège du croyant. Sachant que c'est le premier don de grâce aux âmes jusqu'ici, - que c'est ce dont la communion avec le Père et le Fils dépend, - que c'est ce sur quoi et en quoi le Saint Esprit le Paraclet agit en puissance à chaque moment de notre vie chrétienne dont nous sommes conscients, - quelle perte immense, quelle erreur incalculable font tous ceux qui sont imbibés du poison, et tous ceux qui sous n'importe quel prétexte traitent légèrement cette question, ou ne s'en dissocient pas ou cherchent à l'excuser !

La traduction de ce verset 13 donnée ci-dessus est très proche de meilleur texte qu'on peut déterminer de ce que l'apôtre a écrit. Comme au v. 12, le Texte Reçu et la version autorisée anglaise sont malheureusement confus et induisent même en erreur. C'est pourtant aussi simple qu'important.

1 Jean 5:14-15

Nous arrivons maintenant à un autre point important pour la confiance et la hardiesse du cœur dans nos relations avec Dieu comme Ses enfants. Sans la conscience d'avoir la vie éternelle et la relation d'enfant, il serait impossible d'avoir cette confiance et cette hardiesse. Quant à ceux qui ne croient ni à la vie éternelle ni à la conscience de l'avoir comme étant des privilèges existant et goûtés

présentement, il ne faut pas s'étonner qu'ils critiquent une pareille hardiesse comme étant tout à fait impropre. Comment peuvent-ils lire sérieusement ces versets, et bien d'autres dans le même sens, et ne pas apprendre que c'est ce que Dieu attend de Ses enfants, et qu'Il a donné de telles paroles écrites pour les encourager dans ce sens, et pour qu'ils jugent eux-mêmes tout ce qu'ils pourraient laisser comme obstacle sur le chemin ? C'est le principe majeur animant la prière du chrétien. Il devrait imprégner toutes nos requêtes. Cela ne veut pas dire que, quand la hardiesse confiante manque, on devrait suspendre la prière. Car nous ne devons pas oublier la parabole du Seigneur (Luc 18:1-8) exprimée aux disciples que eux (non pas les « hommes » comme dans la version autorisée anglaise) devraient toujours prier et ne pas se lasser. Prier autrement n'est pas l'esprit qui convient pour la prière du chrétien. Celui-ci devrait chercher sérieusement à ce que tout poids mort soit ôté, et qu'une sainte hardiesse lui soit donnée. Le fait même d'avoir la vie divine et la rédemption, aussi bien que la relation la plus étroite possible avec Dieu au milieu d'un monde d'incrédulité (qui n'a aucune part réelle à aucun de ces privilèges, et qui pourtant se trompe lui-même en pensant que la position religieuse est assurée collectivement, si ce n'est individuellement) crée constamment une foule de dangers, de difficultés et de manques pour nous-mêmes et pour nos frères. La ressource est la prière que Dieu encourage, même si ce n'est pas toujours la prière de la foi, et trop souvent de la pure perplexité. Si notre œil était simple, nous prierions plus librement par le Saint Esprit ; mais nous pouvons toujours nous encourager nous-mêmes à crier à Lui comme notre Père, qui nous a aimé quand il n'y avait rien d'aimable, et qui nous aime maintenant comme Ses enfants revêtus de la plus belle robe, déjà comme chrétiens ici-bas dans ce monde. S'il nous avait été laissé le choix des preuves les plus fortes de Son amour envers nous, qu'aurions-nous pu demander de comparable à ce que Sa parole assurée déclare qu'Il nous a donné en Christ ?

Demeurant donc dans l'amour, demeurons en Dieu, et Dieu en nous. Par Sa grâce, ceci chassera les obstacles petits ou grands, et nous donnera d'avoir hardiesse par l'amour qui est immuable au milieu de tous les changements. Dieu se plaît dans cette hardiesse qui compte sur Ses soins pour nous au milieu de nos épreuves, de notre faiblesse, de nos besoins, dans la peine qu'apporte la maladie, dans les circonstances douloureuses, dans toutes les voies par lesquelles nous sommes mis à l'épreuve de jour en jour. Quel doit être alors notre sentiment ? Avons-nous la hardiesse de la foi dans nos relations présentes avec Dieu, et comptons-nous sur Lui par la grâce qui nous a délivrés de la mort et des péchés, et qui nous a donné la vie et le Saint Esprit ? Sommes-nous tremblants et dans le doute dans les petits troubles de cette vie ? N'est-ce pas indigne, et une étrange inconséquence ? Si nous avons de la hardiesse en rapport avec les meilleures bénédictions, n'ayons pas moins de hardiesse sur ces choses moindres de la vie journalière. Ne doutons pas que Celui qui nous aime entre dans tout ce qui est permis ou envoyé pour nous éprouver. Voici les paroles : « c'est ici la hardiesse [JND : confiance] que nous avons en Lui, que si nous demandons quelque chose selon Sa volonté Il nous écoute » (5:14). Sûrement nous devrions avoir honte de demander quelque chose contre Sa volonté. Sa Parole nous fait savoir ce qui est Sa volonté, et ce qui ne l'est pas. Mais il y a plus : « et si nous savons qu'Il nous écoute, quoi que ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les demandes que nous lui avons demandées » (5:15). Oh ! ne doutons pas de Lui dans ces épreuves relativement petites, après qu'Il ait prouvé Son amour infini dans les plus profondes nécessités qui pouvaient être ! Quelle preuve nous en avons par le ch.4 selon lequel, en Christ, rien n'est trop grand pour l'homme, et dans ces versets du ch. 5 selon lesquels rien n'est trop petit pour l'amour de Dieu ! Combien nous oublions facilement d'agir au moment où il pourrait y avoir une réponse, et ensuite les appels arrivent quand ce n'est plus possible ! La prière est due à notre Dieu, et une riche bénédiction pour nous et pour les autres. Mais s'il n'y a pas la hardiesse qui honore l'amour de Dieu pour nous, la prière n'est pas comme elle devrait être.

Sachant que nous sommes Ses enfants, et que nous avons la vie et la rédemption, jugeons tout ce qui fait obstruction. Malgré le péché et Satan, nous avons déjà maintenant ces privilèges incomparables, les précurseurs de la gloire éternelle, et mieux que tout, nous avons le Fils et le Père et le Saint Esprit. Nous sommes bénis avec Celui qui bénit. Les croyants qui diffèrent cette bénédiction jusqu'au jour de gloire peuvent avoir raison quant à ce jour-là, mais ils ont entièrement

tort d'exclure leur propre joie jusqu'à ce moment-là. C'est maintenant le temps où nous avons besoin de ces bénédictions : elles sont spécialement nécessaires au mauvais jour, à la fois pour la gloire de Dieu et pour Ses enfants. Quand le jour de gloire sera là, il n'y aura besoin d'aucune exhortation à la hardiesse dans la prière, car tous feront monter la louange. Il y a un urgent besoin pour de telles prières maintenant dans ce monde avec ses difficultés et ses dangers ; en outre c'est le jour de la plus riche bénédiction pour le chrétien quand nous connaissons que Christ est dans le Père, nous en Lui et Lui en nous. C'est donc juste le temps opportun pour cette hardiesse pratique qui demande à Dieu tout et n'importe quoi qui soit selon Sa volonté : ce qui ne le serait pas, nous ne devrions même pas le souhaiter. Et nous savons qu'Il nous entend. Quel tort d'en douter ! Dieu n'a-t-Il pas prouvé son amour parfait et constant à notre égard ? Il peut trouver bon de nous éprouver par une épreuve sévère. Il peut faire perdre au chrétien (qui peut-être se préoccupe de l'argent plus qu'il ne faudrait) ses moindres centimes dans un monde où chaque centime est utile. Il peut ne pas savoir d'où viendra son prochain petit-déjeuner. Mais va-t-il douter de Dieu après tout ce qu'il connaît de Sa bonté et de Sa sagesse, aussi bien que de sa propre folie ? Il va Lui demander de faire comme Il veut, assuré qu'Il l'écoute, et que nous avons les demandes que nous lui avons demandées.

Je me rappelle, il y a peut-être un demi-siècle, un ex-membre du clergé, pieux, qui était interrogé en pleine rue par un ami sur la manière dont il vivait, lui et sa famille. Sa réponse était qu'il ne pouvait pas bien dire comment, et que pourtant ils étaient bien vivants par la grâce de Dieu. Voilà qu'à ce moment-là le facteur arrive sans un mot, juste un billet de banque, et l'ex-membre du clergé le montre alors à celui qui l'interrogeait, y ajoutant la remarque suivante : « ceci vous dira peut-être comment je vis ». Notre Dieu est un Dieu vivant, et Il répond à la foi comme Il le juge approprié, quelles que soient les circonstances. Une lourde épreuve est un honneur pour le chrétien maintenant, comme autrefois pour Abraham. Certains peuvent n'être guère éprouvés dans leur foi par le Seigneur, parce qu'ils sont faibles en foi et ne peuvent pas supporter davantage. Mais celui qui est fort dans le Seigneur est sûr d'être mis à l'épreuve, pour sa bénédiction. « Il ne retire pas Ses yeux de dessus le juste » (Job 36:7). Or nous sommes environnés de besoins, de misères et de douleurs. Nous n'avons pas à être centrés sur nous-mêmes avec un sentiment aigu de nos propres épreuves, en restant sourd aux épreuves des autres. Nous connaissons plusieurs qui sont dans la même relation de grâce et qui souffrent sévèrement d'une manière ou d'une autre. Ne dois-je pas demander de tout cœur comme pour moi-même, et ne dois-je pas agir comme il convient à un frère en Christ ?

Mais la confiance hardie en Dieu en accord pratique avec Son amour est absolument pour chacun. En accord avec cela, nous apprenons à nous défier de notre propre volonté, et à ne demander que ce que nous savons être selon Sa volonté. Quel en est le résultat ? « Il nous écoute ». C'est un privilège (et nous sommes même pressés de le faire) de demander en confiance en Celui qui aime et qui sait tout, et nous sommes enseignés à compter sur Sa réponse de grâce. Et si nous savons qu'Il nous écoute (ce n'est pas une connaissance objective, mais une connaissance intérieure et consciente), quoi que ce soit que nous demandions, nous savons (il s'agit de la même connaissance intérieure) que nous avons les demandes que nous Lui avons demandées. Qu'est-ce qui pourrait mieux encourager la hardiesse du croyant ? Ce peut ne pas être notre pensée, mais Sa réponse d'une manière plus sage, plus profonde et plus intime.

Tout est fondé sur l'amour de Dieu qui a donné Christ pour nous comme pécheurs, et à nous comme saints, avec le Saint Esprit pour nous le faire éprouver dans nos cœurs et dans nos voies. Mais si Dieu nous encourage à demander avec hardiesse, nous sommes constamment exposés à manquer de demander selon Sa volonté, à moins que nous croissions dans la connaissance de Sa Parole. C'est là que réside la valeur pratique de cultiver une compréhension spirituelle plus profonde de l'Écriture. Dieu exalte Sa Parole au-dessus de tout son nom (Ps. 138:2) ; c'est aussi ce qu'ont fait le Seigneur et les apôtres, et c'est ce qu'il nous faut faire. Quel misérable rendu pour Son amour, et pour l'abondance de vérité dans l'Écriture et pour le don du Saint Esprit qui nous a été fait et qui a inspiré les écrivains de l'Écriture, quand on ne fait cas guère que du salut personnel, et qu'on s'en tient à la famine spirituelle, restant aveugle aux richesses de grâce sans fin qui nous sont révélées !

1 Jean 5:16-17

Aux versets 16 et 17, l'apôtre aborde le cas délicat où l'on peut bien faire ou ne pas bien faire en demandant à Dieu. « Si quelqu'un voit son frère pécher d'un péché qui ne soit pas à la mort, il demandera [pour lui] ; et Il lui donnera la vie, [savoir] à ceux qui ne pèchent pas à la mort. Il y a du péché à la mort : pour cela, je ne dis pas qu'il demande. Toute injustice est péché, et il y a du péché qui n'est pas à la mort » (1 Jean 5:16-17).

Ce passage a souvent suscité des difficultés à cause des idées préconçues qu'y mettent ceux qui oublient que le gouvernement moral reste toujours en vigueur pour les croyants. C'est une question discutée dans le livre de Job, où ses trois amis ont manqué si visiblement. Le Nouveau Testament le fait ressortir clairement : voyez entre autres Jean 15:1-10 et 1 Cor. 11:27-32 et Hébr. 12:5-11 et 1 Pierre 1:17. Et c'est aussi le cas ici. Il n'est pas question de seconde mort, mais d'un saint qui est retranché de ce monde pour un péché ayant un caractère tel, ou commis dans des circonstances telles que Dieu le châtie par la mort. Ce peut-être comme autrefois, le retranchement de saints auparavant en grand honneur, comme Moïse et Aaron qui causèrent un grand déplaisir à l'Éternel à Kadesh (Nomb. 20) ou son exécution immédiate comme sur Ananias et Saphira en Actes 5. Le principe en est expliqué par l'apôtre aux saints de Corinthe, dont beaucoup étaient non seulement faibles et malades, mais un assez grand nombre s'était endormi. « Mais si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés [comme tous ceux-ci furent jugés à divers degrés]. Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde » (1 Cor. 11:31-32). Il s'agissait alors de péché à la mort, c'est-à-dire du châtiment du Seigneur sur des saints égarés dans le but formel qu'ils ne soient pas condamnés à la seconde mort comme le monde.

Ce serait donc tout à fait mal comprendre la pensée du Seigneur que de prier pour que la vie d'un frère soit prolongée quand il a péché au point que le Seigneur prévoit pour lui la mort à titre de châtiment. Le monde qui ne fait que pécher et qui refuse le Sauveur est réservé pour le châtiment terrible de la seconde mort, le jugement éternel. Introduire ceci dans ces versets ne fait que jeter de la confusion sur l'intelligence spirituelle. Mais d'un autre côté, ces versets soulignent la manière pleine de grâce par laquelle Dieu daigne maintenir notre hardiesse libre et sans faille, tout en nous préservant de l'erreur qui pourrait nous atteindre.

Un mensonge est un grand péché, particulièrement chez un chrétien. Mais depuis les jours d'autrefois, il est arrivé trop souvent sans qu'il soit suivi de la mort. L'Esprit qui venait d'être donné, la grande grâce qui était sur eux tous (Actes 4:33), et la puissance remarquable qui prévalait, tout cela a fait que le mensonge d'Ananias et Saphira a eu un caractère spécialement mauvais aux yeux de Dieu. L'hypocrisie jointe à un pacte délibéré conclu par le couple, chacun niant l'accusation solennelle de Pierre à son égard, tout cela a aggravé le cas jusqu'à en faire un cas manifeste de péché à la mort. Car la bénédiction merveilleuse que Dieu venait de donner en l'honneur de Son Fils rendait le mensonge d'autant plus intolérable. Combien il était alors odieux de prétendre à un degré de dévouement qui était entièrement faux ! Tel était aussi le cas à Corinthe : ils profanaient la Cène par leur mauvaise conduite.

Ceci rappelle un cas frappant que j'ai connu il y a des années. Un frère qui paraissait fort dans sa santé fut subitement mis de côté ; j'allai le voir. En tant que médecin, il était probablement meilleur juge que les autres. Mais il me dit calmement, avec gravité, et une gravité sentie, qu'il allait mourir. Il n'y avait aucune manifestation de maladie, et on ne pouvait pas dire ce qu'il avait ; mais lui était certain que son dernier moment sur la terre était venu, et il ajouta : « j'ai péché d'un péché à la mort », et il me dit ce dont il s'agissait. Il ne souhaitait plus vivre, ni prier ni me demander de prier pour cela. Il se courbait devant le châtiment du Seigneur, peiné seulement du péché qui l'avait provoqué, et tout à fait heureux de déloger pour être avec Lui. Là-dessus, il s'endormit. Il reconnaissait la main juste du Seigneur, et mourut en l'acceptant sans aucune réticence.

Sans doute, c'est une voie solennelle du Seigneur, mais il n'y a aucune raison de confiner le péché à la mort à une époque particulière.

Qu'est-ce qui fait la grande différence ? Non pas l'énormité du péché, mais le fait qu'il soit commis dans des circonstances qui le rendent grossier aux yeux de Dieu ; cela devient une question d'intelligence spirituelle si la personne elle-même (le sujet) ne désire pas qu'on prie pour elle et n'a plus de désir de vivre. Dans le cas que j'ai mentionné, il savait que ce n'était pas bien de prier pour lui. Je ne me rappelle pas qu'on ait prié pour lui, et effectivement il mourut rapidement. Ordinairement, la prière est justement ce que nous devons faire. Nos affections s'épanchent envers une personne malade. Nous aimons à penser qu'elle va rester avec nous un peu plus longtemps. Nous nous réjouissons de savoir qu'elle a le caractère chrétien, d'entendre dire que sa foi est éprouvée d'une manière ou d'une autre, et de voir sa patience dans l'épreuve. C'est pourquoi nous avons besoin d'être corrigé pour agir autrement en cas de péché à la mort.

« Il y a du péché à la mort » plutôt qu'« un péché ». « Toute injustice est péché ». Tout acte inconséquent avec notre nouvelle relation est péché. Nous sommes laissés ici pour faire la volonté de Dieu. Mais un acte devient péché à la mort seulement quand il est aggravé par des circonstances spéciales qui en font un affront fait à Dieu en public ou en privé. Ce n'est pas le cas ordinaire.

1 Jean 5:18-21

Les versets 18 à 21 forment une conclusion digne de l'épître. Dans ces temps du commencement où certains qui avaient semblé bien commencer à marcher, démontraient leur absence de foi et de vie en abandonnant Christ au profit de la connaissance (gnosis) fausement ainsi nommée, et finissaient par être hostiles au Père et au Fils, l'apôtre se met du côté des croyants que la grâce rend capables de dire « nous savons » (οἶδαμεν). Ils avaient une connaissance intérieure bien qu'ils l'aient appris initialement de l'extérieur. Pour les autres qui n'étaient pas nés de Dieu, la connaissance n'était jamais devenue une conscience incrustée dans l'esprit, contrairement à ce qui est le cas chez tous les enfants de Dieu. Ces derniers n'ont aucune estime ni de désir pour cette connaissance externe qui séduit et enchante l'homme naturel. Les autres étaient simplement des gnostiques, et leur gloire était dans ce qui est réellement une honte (Phil. 3:19), comme les fables et la philosophie, qui caractérisaient non seulement les antichrists, mais aussi les premiers pères de l'église, comme Clément d'Alexandrie et d'autres semblables. Mais il n'en est pas ainsi pour les vrais disciples qui trouvent en Christ (vu sur la terre, ou bien dans les cieux où apparaît « le mystère » selon les épîtres de Paul) tous les trésors autrefois cachés de la sagesse et de la connaissance divines (voir Col. 2:3). Et dans cette recherche, ils ont le Saint Esprit pour les guider dans toute la vérité, la vérité ancienne mais toujours nouvelle, et toujours fraîche comme aucune connaissance terrestre ne peut l'être ; car le Saint Esprit est le seul à recevoir ce qui est de Christ et à nous le communiquer, comme c'est maintenant dans la Parole écrite (Jean 16:14).

« Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas » (5:18). Il s'agit ici de la connaissance consciente opérée divinement pour tout individu, et que le chrétien tient à cœur immédiatement et profondément pour la garder brillante dans son cœur. Dans la forme, c'est une déclaration d'ordre général et abstrait, et rien de plus ; cependant la foi peut y entrer et l'appliquer. Il y a une nuance qui différencie les expressions « né de Dieu » de la première proposition et de la seconde, bien qu'il s'agisse dans les deux cas de la même personne, le chrétien. La première est l'effet continu d'être ainsi né, la seconde c'est simplement le fait lui-même sans idée de continuité. Si le péché était quelque chose de peu d'importance aux yeux des gnostiques (ils l'ignoraient ou l'acceptaient comme une nécessité déplaisante — il y avait d'assez grandes différences entre eux), c'est une chose grave pour les enfants de Dieu, comme elle l'est pour Dieu. Leur dire solennellement que celui qui est né de Dieu ne pèche pas, et que le méchant ne le touche pas, c'était à la fois une consolation et un avertissement. Car la Parole de Dieu est vivante et opérante, comme aucune autre parole ; et le Saint

Esprit habite dans chaque chrétien pour lui donner de la puissance. La communion et la marche, le service et l'adoration, remplissent la vie ici-bas.

« Nous savons que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît dans le méchant » (5:19). Il n'y a rien d'indéfini ici, ni aucune atténuation du contraste absolu tracé fermement et sans hésitation entre nous, la famille de Dieu d'un côté, et le monde entier de l'autre côté, avec son terrible assujettissement au méchant. C'est la même conscience intérieure qui fait connaître au chrétien à la fois que son nouvel être a sa source en Dieu Lui-même, et que le monde entier gît sous la puissance du méchant. Quoi de plus net de chaque côté ? Dieu, la source de tout, d'un côté ; l'assujettissement complet à Satan de l'autre. Ce n'est pas l'église par contraste avec les Juifs et les Gentils et subissant leur opposition, ni l'église à laquelle les Juifs et les Gentils s'opposent ; mais « nous sommes de Dieu » dans notre conscience, et le monde entier est inconsciemment asservi au méchant, comme nous ne le savons que trop bien. Il appartient à la vie nouvelle de réaliser, de s'approprier par la foi les bénédictions connues, ce qui est la volonté de Dieu.

« Or nous savons que le Fils de Dieu est venu, et il nous a donné une intelligence [ou : compréhension] afin que nous connaissions le Véritable, et nous sommes dans le Véritable, [savoir] dans son Fils Jésus Christ : lui est le Dieu véritable et la vie éternelle » (5:20). L'objet de la foi connu consciemment, du fait qu'il est déjà venu, est aussi important que la nouvelle nature et sa source divine ; ici il est déclaré qu'il est à nous pleinement. Nous avons ici la même connaissance intérieure que plus haut ; « nous savons que le Fils de Dieu est venu » en contraste manifeste avec les Juifs qui attendent un autre qui doit venir (Jean 5:43), entièrement inférieur à tous égards ; et en contraste avec les Gentils qui sont encore plus ignorant, si l'on peut dire, car ils ne connaissent pas Dieu et adorent des démons. Mais Lui, le Fils de Dieu, qui a donné l'existence à toutes choses, est devenu homme dans Son amour infini, non seulement pour nous donner la vie éternelle, mais pour se livrer Lui-même à la mort expiatoire pour nos péchés, selon le témoignage rendu ailleurs. C'était grand de parler pour tirer le monde du néant, c'était plus grand de racheter. Mais ici il est dit qu'Il est venu pour nous donner une intelligence afin que nous connaissions le Véritable, le Dieu véritable. Car Lui seul était capable d'être l'image parfaite du Dieu invisible dans un monde de ténèbres et de honte et d'ombres, avec des puissances du mal par derrière pour donner de la couleur à la fausseté, et pour aveugler les hommes contre la vérité. Sa personne n'est pas une idée (comme les trompeurs se plaisent à le concevoir), mais c'est une personne divine réelle, la vie éternelle comme un fait vivant, sur laquelle est basée la vérité profonde, élevée et sainte connue en Christ, dont l'église est le témoignage collectif et responsable — défaillante déjà en ce temps-là, et combien plus depuis. Mais il y a une ressource pour la foi dans le jour le plus sombre, et cette épître joue un grand rôle en la signalant plus clairement et plus pleinement que jamais, avec une divine autorité en Jésus Christ, Lui qui est le même hier, aujourd'hui et éternellement, pour le croyant individuellement comme aussi en Lui-même.

Ce privilège immuable est exprimé brièvement mais puissamment : « et nous sommes dans le Véritable, [savoir] dans son Fils Jésus Christ » (5:20). C'est ainsi qu'est expliquée la manière pour nous d'être dans la sécurité infaillible du vrai Dieu : c'est d'être dans Son Fils ; or nous savons ceci déjà d'après Ses propres paroles en Jean 14:20 : « en ce jour-là, vous connaîtrez que Je suis en Mon Père et vous en Moi et Moi en vous » — non seulement être en Lui, mais connaître ceci [que Je suis en Mon Père et vous en Moi et Moi en vous] et tout le reste de ce qui est déclaré ici [en 1 Jean 5]. Ce jour-là, c'est le jour de maintenant. Pouvait-il être fait davantage que de nous donner une nature divine en Christ, et de nous donner de demeurer en Dieu par le Saint Esprit habitant en nous ? cela est d'autant plus frappant que ceux qui, contents ou mécontents, poursuivent leur course avec une chrétienté mondaine, ne semblent jamais avoir même la simple notion des privilèges que tous les enfants de Dieu sont censés réaliser et vivre. Quelle richesse de sens et quelle plénitude de bénédiction il y a dans les versets de la fin de ce paragraphe ! « Lui [Jésus Christ Son Fils] est le Dieu véritable et la vie éternelle » (5:20). Lui de qui nous sommes, et en qui nous sommes, Il est Le Véritable, par opposition à tous les faux dieux, ou à la fausseté de ne pas avoir Dieu ; en fait, Dieu est

inconnu sauf dans Son Fils Jésus Christ, car Dieu veut être connu à travers Lui seul, Lui qui a tout abandonné pour faire que nous soyons en Lui, et pour nous en rendre capables en nous donnant Sa nature. Lui est le Dieu Véritable ; et Il est aussi la vie éternelle, sans laquelle, maintenant qu'elle nous est donnée, nous ne pourrions connaître ni le Père ni Celui que le Père a envoyé. En Christ ressuscité nous avons le plein caractère de cette vie pour nos âmes maintenant ; lors de la résurrection ou du changement [ou : transmutation] à Sa venue, nous l'aurons pour nos corps.

Un avertissement bref et solennel est joint à la vérité et à la grâce qui nous sont ainsi présentées de manière si frappante : « Chers enfants, gardez-vous des idoles » (5:21). Tout objet en dehors de Christ, que le cœur de l'homme met en place pour s'y attacher, Satan en fait une idole. Aujourd'hui, elle peut ne pas être en or ou en argent, en pierre ou en bois, mais de nature plus subtile. Pourtant le jour approche rapidement où la masse des Juifs, aussi improbable que cela paraisse, retournera à leur ancien péché, et pareillement la chrétienté, y compris là où elle s'est vantée de son protestantisme et de sa haine invincible pour l'idolâtrie romaine. Elles se mélangeront pareillement dans l'apostasie à venir, et comme toutes les deux adoreront l'homme de péché, l'antichrist quand il s'assiéra au temple de Dieu, se disant être Dieu, elles seront jetées dans la perdition avec son grand allié politique, la bête romaine de ce temps-là. Le Seigneur est proche.

Exposé sur la Deuxième épître de Jean

Original en anglais publié en 1905 et réimprimé en 1970 par Bible Truth Publishers

Verset 1a

Note WK : Dès les temps suivant les apôtres jusqu'à nos jours, il y a eu toutes sortes de point de vue sur l'adresse de cette épître. Pour les uns, Eclecta est un nom propre ; pour d'autres c'est Kyria ; une troisième classe penche pour dire qu'il s'agit de l'église de manière voilée, pour ne rien dire de ceux qui y voient la vierge Marie. Il me semble que c'était une sœur en Christ, vivante, à qui l'Esprit Saint a voulu qu'une lettre soit écrite par l'apôtre sans que son nom soit donné. L'expression « ta sœur élue » au v. 13 en est une forte confirmation, alors qu'elle démolit la notion selon laquelle il s'agirait de « l'église » (cette notion plaisait à Jérôme (Ep. 123 à Ageruchiam), le Schol. I. dans Matthaei et Cassiodorus ; parmi les modernes, Calovius, Hammond, Michaelis, etc.). Je suis même enclin à penser que l'intention de l'auteur était celle du sens le plus littéral « à une dame élue », bien que je n'insiste pas car il ne semble pas que d'autres aient eu cette pensée.

Tout lecteur attentif de l'Écriture doit être frappé de voir une épître apostolique adressée expressément à une femme et à ses enfants. Sachant l'attitude réservée des apôtres et le caractère inhabituel d'une telle adresse, il faut certainement se demander pourquoi le Saint Esprit se démarque de Sa manière habituelle, surtout si l'on considère la portée expressément générale et vaste de la première épître de Jean, qui s'adresse à toute la famille de Dieu, pour autant qu'on puisse déterminer des destinataires. Elle ne vise aucune association locale, il n'y a rien de personnel au sens ordinaire de ce qui est individuel, autrement dit de ce qui appartient à des personnes spécifiques. La première épître de Jean est assez large pour embrasser tout membre de la famille de Dieu, où qu'il se trouve, plus que toute autre épître, sauf peut-être celle de Jude. Or le même Jean a été conduit à s'adresser, ultérieurement semble-t-il, à une personne individuelle, et même pas à un homme, mais à une femme et ses enfants. Plus tard encore, dans sa troisième épître, il écrit à un homme, et il est facile de voir combien ceci est approprié, tout comme le sujet traité pour son bien et le nôtre. Le nom de cet homme est donné, tandis que la seconde épître est adressée à la dame comme telle, sans indication de nom, en quoi nous percevons de la délicatesse de convenance. Bien que cela corresponde sans aucun doute aux besoins de cette dame, il lui était pourtant épargné la peine d'une publicité inutile, tout en permettant de partager avec tous les saints d'alors et de tous les temps cette épître inspirée de la plus grande valeur.

En tout cas, il y a là des faits, et nous avons le droit d'exprimer un jugement qui ne sera pas nécessairement suivi si l'on n'est pas convaincu que l'explication s'impose à la compréhension. C'est une lettre brève, mais l'une des plus solennelles du Nouveau Testament, plus fondamentale que l'épître si intéressante et instructive adressée à Gaius ultérieurement. Pourtant cette lettre a été écrite à une femme avec ses enfants. Des raisons d'importance permanente et urgente ont donc dû l'emporter sur d'autres considérations ordinaires pour que le Saint Esprit, par le moyen de l'apôtre, envoie une épître si spécialement sérieuse à la dame élue et à ses enfants ; c'est ce que nous sommes forcés de discerner dans le contenu de l'épître. Or celui-ci corrobore ce fait que le Saint Esprit est sorti des sentiers battus, et pour des raisons décisives s'est adressé à une femme et à ses enfants, les rendant responsables directement et au plus haut degré d'agir selon la vérité transmise par cette lettre.

Un vrai Christ ou un faux, c'était là la question. Qu'y a-t-il de plus important que cela dans toute la Bible, spécialement depuis que Christ a été manifesté ? Avant qu'Il apparaisse, le but de l'ennemi était d'occuper les pensées des croyants avec des objets présents ou accessoires. Or maintenant le vrai Christ était présenté selon la promesse ; maintenant il était rendu au Fils de Dieu un témoignage irréfragable, portant aussi bien sur la grâce que sur la vérité de sa Personne, et Il avait donné une intelligence pour que nous connaissions le Véritable, Celui qui a aussi été déclaré être « le vrai Dieu et la vie éternelle » (1 Jean 5:20). Satan savait très bien cela, et a osé induire des chrétiens professants à falsifier la vérité au sujet de Christ, pour opposer une idole à Christ, comme autrefois il faisait des idoles pour les opposer à l'Éternel, quand il avait à faire à Israël selon la chair et sous la loi. Maintenant que le Fils de Dieu était venu en grâce et en vérité, l'activité de Satan devint une

entreprise très subtile, mais du même genre, consistant à décrier la vérité comme trop élémentaire, et à présenter un Christ entièrement faux pour polluer la source de toute bénédiction, et pour détruire les âmes égarées vers un Christ qui n'est pas le bon, un autre que Celui qui est non seulement vrai, mais qui est aussi la vérité. C'est exactement ce que Satan essayait de faire en ce lieu et en ce temps-là au moyen de plusieurs antichrists, et c'est la raison de l'appel extraordinaire du Saint Esprit dans cette épître.

L'apôtre se présente comme l' « ancien ». Il descend ainsi de la première place dans l'église de Dieu, qu'il était tout à fait en droit d'occuper, mais l'amour choisit instinctivement le chemin bien plus excellent (1 Cor. 12:31), et le Saint Esprit a inspiré cette épître pour répondre à un besoin spécial. C'est ce que l'apôtre Paul faisait alors, et aussi l'apôtre Jean dans toutes ses épîtres. C'est ainsi aussi que Dieu se sert même du moindre changement dans l'Écriture, tant dans ce qui est dit que dans ce qui ne l'est pas, — et Il nous enseigne ainsi plus parfaitement que par aucune autre manière. Nous ne devons donc pas douter qu'il y avait une raison particulièrement sage et valable pour l'apôtre Jean de se présenter lui-même sous l'appellation d' « ancien » plutôt que d'apôtre, à la fois à la dame élue et à Gaïus.

Notons un autre point. Il ne dit pas « la dame bien-aimée ». Certains chrétiens aiment beaucoup des expressions chaudes envers les individus, même en l'absence d'occasion suffisante pour le faire. Ce n'est pas une bonne habitude, spécialement quand une femme est en cause. Ce n'est pas imprudent d'écrire ainsi à un frère. Quand on sait ce que sont les hommes et les femmes, on se rend compte de la sagesse de Dieu par laquelle l' « ancien », si âgé soit-il, évitait ce genre d'expression envers une femme, et donnait le bon exemple aux autres à cet égard. S'il avait agi autrement que de cette manière aussi sainte, beaucoup l'auraient imité. Mais en l'état de ce verset, tout est ordonné avec sagesse ; il est bon pour nous de tirer profit de ce que nous lisons ici.

« L'ancien à la dame élue ». Il fait attention d'écrire avec respect, mais sans flatterie. Il ne se recommande pas lui-même, il n'y a pas de recherche de soi. Il préfère qu'on le considère comme froid plutôt que de se tromper en matière d'expressions fortes.

« L'ancien à la dame élue ». La position de la dame n'est pas minimisée, mais ce que l'un et l'autre estimaient, c'était le titre donné par la grâce divine, non pas ce qui était dû à la providence. Elle était élue de Dieu, choisie en Christ par et pour Dieu Lui-même. Y a-t-il aucune considération plus touchante pour le cœur purifié par la foi ? L'apôtre était conduit à se servir d'une expression qui reconnaissait l'action souveraine de Dieu. Dieu avait choisi la dame en dehors de toutes ses associations naturelles, et l'apôtre se plaît à reconnaître que même sur la terre elle était introduite dans une relation nouvelle et divine. Qu'il est précieux de savoir qu'il en est encore ainsi pour tout vrai chrétien ! On peut noter même dans ces paroles introductives combien chaque épître est vraie vis-à-vis de ce que Dieu vise en elle. Le but ici est de préserver la dame élue et ses enfants des pièges séducteurs d'un antichrist. Le but dans l'épître à Gaïus est de l'encourager, en face des obstacles, à persévérer dans le chemin de grâce où il s'était engagé. « Élu » mettait Dieu devant la dame, comme « le bien-aimé » encourageait Gaïus à ne pas faire attention aux désapprobations de Diotrèphe. Souvent les gens se lassent de faire le bien quand ils découvrent qu'ils sont trompés par ceux qu'ils auraient pu servir en amour, et qu'ils sont rabroués par les critiques de ceux qui ont l'habitude de s'opposer sans faire d'efforts sérieux pour aider dans les difficultés. Christ nous rend capables de résoudre ces énigmes.

« L'ancien à la dame élue et à ses enfants ». Qui peut douter qu'à l'occasion de leurs rencontres dans des circonstances ordinaires, l'apôtre Jean abordait ces enfants avec affection, et eux connaissaient la tendresse de ses sentiments à leur égard. Mais il était en train d'écrire sur un sujet très solennel en face duquel une dame et ses enfants se réduisaient à peu de chose, si l'enjeu n'avait été le nom du Seigneur et le titre donné par la grâce. L'apôtre met ici devant eux avec une extrême insistance l'obligation de veiller jalousement à la gloire de Christ. Cela n'admettait aucun compromis. Satan était réellement en train de saper la vérité de Christ. Ils étaient en danger, l'apôtre le savait, et

écrit pour les mettre en garde. Tout ce qui est ordinaire devenait accessoire par rapport à l'honneur de Dieu. Ce qui était en cause était la réalité de Christ, et Jean craignait le danger de négliger involontairement la gloire de Christ. C'est pourquoi il parle relativement peu, mais de manière claire et décidée. Il arrive vite au cœur du sujet et parle de manière qu'un chrétien ne devrait jamais le comprendre mal. Cependant il les assure de son amour dans la vérité, car ceci manque toujours là où Christ est perdu. « Que j'aime en vérité ». Quel poids dans cette expression, et combien elle nous sonde ! Ce n'est pas des qualités personnelles qui le faisaient aimer. Il pouvait n'avoir jamais vu pareille douceur que la leur, mais il n'en dit rien, sauf qu'il « aimait en vérité ». Cela va plus loin qu'aimer « dans la vérité » ; il aimait « en vérité ». Sans aucun doute, ils avaient la vérité. Comme il ne peut jamais y avoir de vérité sans la vérité, en vérité signifie vraiment.

Verset 1b

Au milieu du vide créé par l'affaiblissement de la vérité, l'apôtre ressentait l'importance de les assurer de la réalité divine de son amour. Il y avait des âmes que Dieu avait amenées à Lui par la vérité ; « et non pas moi seul, mais aussi tous ceux qui connaissent la vérité » (v. 1b). Quelle chose merveilleuse que de compter sur l'amour qui est de Dieu dans un monde de vaines apparences comme le nôtre ! Jean pouvait se porter garant de l'amour inchangé de tout chrétien. Comme Christ était leur vie, il pouvait compter avec assurance que tout chrétien aimait cette dame élue et ses enfants, comme lui-même le faisait. Son autorité apostolique n'empêchait nullement son amour pour ces enfants avec leur mère. Ils étaient enfants de Dieu, pas seulement de la dame, et l'apôtre disait les « aimer dans la vérité » ; il pouvait rajouter que non seulement lui les aimait, mais aussi tous ceux qui connaissent la vérité. Chers frères, n'est-ce pas là les liens qu'il faut retenir et apprécier ? L'apôtre pouvait alors compter que tous ceux qui connaissaient la vérité aimeraient la dame et ses enfants dans la vérité. Cela aurait été impossible sans la vie en Christ, et sans l'Esprit qui nous a été donné après la rédemption pour la manifester en dépit de tous les obstacles. Cette vie a été vue en perfection en Christ, et elle est reproduite dans le chrétien.

Verset 2

« À cause de la vérité qui demeure en nous et qui sera avec nous à jamais » (v. 2).

C'est une manière bien frappante de parler de la vérité. L'apôtre personnifie ici la vérité comme l'apôtre Paul le fait pour l'évangile en Phil. 1. L'apôtre était ministre de l'assemblée aussi bien que de l'évangile, et bien qu'il écrivît au sujet de l'assemblée comme nul autre ne l'a jamais fait, néanmoins il prêchait aussi l'évangile comme nul autre ne l'a jamais fait. Il trouvait ses délices dans la bonne nouvelle de la grâce de Dieu et celle de la gloire de Christ. Il n'a jamais opposé ni l'une ni l'autre à la vérité de l'église. Au contraire, il les a administrées toutes les deux dans la profondeur de la grâce et dans l'élévation de la gloire. Il avait les sentiments de l'apôtre Jean exprimés ici « à cause de la vérité qui demeure en nous et qui sera avec nous à jamais ». Ces deux apôtres n'auraient jamais dit cela d'aucune institution chrétienne aussi importante soit-elle. Une institution a sa place que personne ne peut mépriser ou méconnaître sans en éprouver une perte réelle ; mais qu'y a-t-il de comparable à « la vérité » ? L'institution n'est que pour un peu de temps, et peut se terminer définitivement dans un instant. Mais la vérité ! Elle, elle demeure en nous et sera avec nous à jamais. Elle est supposée avoir une puissance croissante sur le cœur pendant tout le temps que nous sommes ici-bas, et ce n'est que dans le ciel et dans l'éternité que nous l'aurons pour en jouir en perfection.

Verset 3

On a ensuite sa salutation bien appropriée : « La grâce, la miséricorde, la paix, seront avec vous » : « La grâce », la source de l'amour divin envers le pécheur ; « la paix », le fruit de l'œuvre de Christ en faveur des croyants — les deux sont en général souhaités aux saints ; « la miséricorde » répond aux besoins individuels dans la faiblesse et dans l'épreuve. C'était le cas ici pour la dame élue et ses

enfants. Nous voyons combien elle est à sa place ici, car le fait même de lui écrire à elle et à ses enfants, l'impliquait. Chaque fois qu'on pense à nous individuellement, on ressent le besoin de la miséricorde de Dieu. Quand nous parlons de l'église, et de ses privilèges, et de l'élévation dans la gloire à laquelle elle est destinée en Christ et avec Christ, le besoin est absorbé dans la gloire de la grâce de Dieu. Mais l'individu a des besoins qui font encore appel à la « miséricorde » de manière évidente.

La grâce et la paix sont pour l'église dans son ensemble tant qu'elle est ici-bas. « La grâce, la miséricorde, la paix, seront avec vous de la part de Dieu le Père et de la part du seigneur Jésus Christ le Fils du Père » : cette affirmation a dû être d'autant plus encourageante pour la dame et ses enfants qu'elle a la forme d'une assurance donnée, plutôt que d'un vœu ou d'une prière. Il est dit « le Fils du Père » : pourquoi seulement ce titre ? Au déni de Sa gloire par l'ennemi, il était répondu par une affirmation inhabituelle de cette gloire. L'Esprit de Dieu brandit la bannière éclatante en face de Satan pour fortifier la famille chrétienne appelée à rester loyale. « Le Fils du Père », quel titre glorieux ! Les chrétiens sont souvent appelés des fils ou des enfants, mais nul, en dehors de notre Seigneur n'est appelé « le Fils du Père ». Pour eux tout leur est assuré en vérité et en amour, mais c'est Lui seul qui l'assure. Sans Lui nous n'aurions jamais été amenés des ténèbres à la lumière de Dieu. C'est à Lui que nous sommes redevables de la connaissance du Père et de Lui-même. Il est la plénitude de vérité et d'amour, que, par Sa grâce et par son œuvre, Il nous a fait connaître et posséder, nous établissant aussi dans leur jouissance.

Verset 4

« Je me suis fort réjoui d'avoir trouvé *de* tes enfants ».

Il ne dit pas seulement *tes* enfants : pourquoi ? Parce qu'un ou plusieurs d'entre eux pouvaient ne pas avoir encore confessé le Sauveur et Seigneur. Peut-être aussi qu'un ou plusieurs avait glissé sous l'influence néfaste des séducteurs. L'apôtre a quelque bonne raison pour ne pas en dire plus que « de tes enfants marchent dans la vérité ». C'est un point majeur, parce qu'une limite est nécessaire, et celle-ci n'est pas simplement de connaître la vérité, mais d'y marcher, ou comme l'apôtre le dit dans l'évangile, « celui qui pratique la vérité » (Jean 3:21).

L'apôtre poursuit : « comme nous en avons reçu le commandement de la part du Père ». Comme certains chrétiens sont enclins à penser qu'un commandement doit nécessairement être légal, il est bon qu'ils en soient détrompés. Personne ne parle plus de commandements que notre Seigneur, y compris dans l'évangile de Jean, qui répète souvent ce mot dans ses épîtres, alors que la loi est entièrement laissée de côté, et qu'il n'y est jamais fait allusion. Le Fils de Dieu brille là comme nulle part ailleurs, et pourtant le Fils de Dieu aimait parler de commandements tant pour Lui que pour nous sur la base de principes entièrement différents de la loi, comme en Jean 10:18 ; 12:49 ; 13:34 ; 14:15, 21, 31 ; 15:10.

Pourquoi en est-il ainsi ? Parce qu'Il a pris la position d'homme, c'est-à-dire une position d'entière dépendance et même d'obéissance. Quoiqu'Il fût le Fils du Père, Il « s'est anéanti Lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes ; et, étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, *étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix* » (Philippiens 2:7-8). Il n'a pas renoncé à Sa Dité, et Il ne le pouvait pas, mais Il a renoncé à la gloire propre à Sa dignité personnelle dans le but de justifier Dieu et de bénir l'homme ; et pour accomplir cette œuvre, Il a été le serviteur parfait, l'homme dépendant, recevant tout de Dieu Son Père. C'est pourquoi comme il est dit au Ps. 40 « Tu m'as creusé des oreilles » en devenant incarné. En outre, Ses oreilles étaient ouvertes chaque matin (És. 50:4) pour écouter ce que Son Père avait à Lui dire. Et finalement, comme le vrai serviteur hébreu d'Exode 21, au lieu de sortir libre, Il est resté serviteur à toujours, ce dont l'oreille percée devant le juge était le signe, mais pour le Seigneur le signe a été celui plus profond de la mort. Il a été seul à être tel. Mais nous qui étions autrefois des pécheurs perdus, nous avons reçu la vie de Christ et l'onction du Saint Esprit ; nous aimons Ses

commandements, comme Il a aimé ceux du Père (Jean 15:10), et nous sommes ainsi censés manifester Ses perfections excellentes. Pour quoi d'autre sommes-nous laissés ici-bas ? Le Seigneur Jésus a toujours dépendu du commandement de Son Père (Jean 14:10). En Lui, l'amour et l'obéissance ont été absolument parfaits ; et nous Le suivons, mais avec des pas tellement irréguliers !

Le Seigneur Jésus a appris l'obéissance par les choses qu'Il a souffertes (Héb. 5:8). Nous, nous apprenons à obéir, tout en jugeant notre réticence à le faire ; et le Saint Esprit fait de cela la liberté au moyen de la grâce de Christ. Christ a appris l'obéissance, parce que, comme Dieu, c'était quelque chose d'entièrement nouveau pour Lui. Nous, nous apprenons l'obéissance parce que nous sommes naturellement désobéissants, ce qui est tout autre chose. Par grâce nous aimons la Parole, et nous honorons de tout notre cœur le Dieu qui nous aime. Maintenant, c'est avec reconnaissance que nous recevons un commandement du Père. Y a-t-il quelque chose de bon qui ne soit pas basé sur une autorité divine ? Faire disparaître cette autorité divine produirait une perte inexprimable. Certes, il y a plus que l'autorité divine, il y a l'amour divin ; mais tandis que l'amour a toujours été en Dieu et nous a été manifesté lorsque nous étions impies et méchants (Rom. 5:8), nous commençons toujours, après la conversion, par l'autorité divine et la soumission de cœur, étant horrifiés de notre état précédent de rébellion. Dans la conversion, l'homme se soumet vraiment à Dieu pour la première fois de sa vie, et il le fait, selon la volonté de Dieu, en s'inclinant devant le Seigneur Jésus.

Versets 5-6

« Or maintenant, ô dame, je te prie, non comme t'écrivant un nouveau commandement, mais celui que nous avons eu dès le commencement, que nous nous aimions les uns les autres » (v. 5).

Il y a moins à dire sur ce sujet parce que nous l'avons déjà tellement considéré. Il est quand même toujours bon de se rappeler que s'aimer les uns les autres est non seulement une grande caractéristique de la nouvelle nature et de l'enseignement divin, mais que c'est inséparable de l'obéissance, qui caractérise pareillement ceux qui sont engendrés de Dieu, comme le v. 6 l'établit : « et c'est ici l'amour, que nous marchions selon ses commandements ». Il n'y a que la méchante propre volonté de l'homme déchu que l'apôtre cherche à séparer. Non seulement les deux [s'aimer les uns les autres et l'obéissance] sont des commandements de Dieu, et aussi de Christ, mais ils sont identifiés dans ces expressions frappantes au point d'être inséparables de la vie que nous avons en Christ. À nouveau dans la suite du verset, ils sont tous liés ensemble dans ce que Christ enjoint à Ses disciples : « C'est ici le commandement, comme vous l'avez entendu dès le commencement, afin que vous y marchiez ». Cette expression « entendu dès le commencement » est rajoutée pour rappeler à tous de tous les temps que cette injonction datait du temps où Christ a été manifesté ici-bas.

Adam a été le commencement de la race humaine sur la terre. Mais pour le chrétien, le commencement c'est Christ : c'est avec Lui que vinrent la grâce et la vérité, et la source de l'obéissance chrétienne et de l'amour mutuel. Avant que Christ vînt et avant Sa manifestation ici-bas, comment aurait-on pu connaître la vérité sur Lui ? Certes le fidèle regardait à l'avance vers Sa venue pour la bénédiction de l'homme et de la terre ; mais combien cela restait vague pour leur foi ! Les précisions étaient réservées pour le futur. Les esprits mondains pensent à Lui en rapport avec leurs aspirations humaines et terrestres ; mais ce n'est que dans la révélation de Dieu que ceux qui étaient nés de Dieu trouvaient plus ou moins l'attente de la foi. Avant la venue de Christ, même les saints ne pouvaient qu'être vagues dans leurs anticipations. Mais quand le Fils de Dieu est venu et a été manifesté en chair comme prédit, la grâce et la vérité vinrent en Lui. La lumière a jugé tout ce qui était incompatible avec la nature de Dieu, et la vérité a manifesté tout homme et toutes choses selon leur état réel. « C'est ici le commandement, comme vous l'avez entendu dès le commencement, afin que vous y marchiez ».

Verset 7

Mais les pires maux nous pressent de tous côtés. Non content de corrompre, Satan était en train de nier la vérité par le moyen de ceux qui l'avaient professée un temps. D'où l'appel urgent à l'affirmer clairement et à vivre fidèlement plus que jamais. « Car plusieurs séducteurs sont sortis dans le monde » (non pas « entrés » comme dit le Texte Reçu et la version autorisée du Roi Jacques). Ils avaient été un temps dans l'église, puis en étaient sortis pour poursuivre leur œuvre profane, bravant la Parole de Dieu et niant le Fils. « Entrés dans le monde » n'exprime nullement ce fait, et n'est juste en aucun sens. Une fois trompés par Satan pour nier la vérité de Christ, ils abandonnaient ceux qui confessaient Christ. Ils portaient le terrible caractère de séducteurs « qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair ». « Celui-là est le séducteur et l'antichrist ». Dans l'épître de Jude, le mal mortel provenait de ceux qui étaient dedans, tout en se tenant à part ; mais les épîtres de Jean envisagent un temps ultérieur, « la dernière heure », où ils sortaient pour résister comme des opposants ouverts. Quelqu'un qui entre dans l'église de Dieu, et y participe pour un temps comme chrétien, en ressort bien pire qu'il n'y est entré. Désormais il hait la vérité et ceux qui y tiennent. Égarer les saints, diffamer la vérité et nier Christ, voilà ce qui devient son activité positive.

Nous apprenons ici que ceux qui sont sortis dans le monde étaient « ceux qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair ». La venue de Christ est exprimée maintenant de manière présente et abstraite, plutôt qu'au passé comme en 1 Jean 4:2 (le présent résulte de l'action passée). Cela ne change rien pratiquement quant à la vérité, qui dans les deux cas est la confession de Sa personne ainsi désignée. En conséquence, il est mieux, dans ces deux passages, de ne pas reprendre les mots « Jésus Christ *qui est* venu » [mais d'écrire « Jésus Christ venu en chair » en 1 Jean 4:2 et « Jésus Christ venant en chair » en 2 Jean 7] : la force du passage est ainsi mieux rendue qu'en utilisant ces expressions comme dans la version autorisée du Roi Jacques, et la version Révisée. Ces séducteurs ne croyaient pas à la vérité de Sa personne. Ils ne le confessaient pas. Peut-être ne niaient-ils pas forcément le fait historique de Sa naissance, mais ils ne confessaient pas la personne de Christ venue ou venant en chair. Car la vérité profonde et merveilleuse est que Celui qui était le Fils de Dieu de toute éternité devait ainsi venir en chair. Telle est la confession de tous ceux qui ont la vie et qui sont oints de l'Esprit de Dieu. Il aurait pu venir comme un ange, ou de n'importe quelle autre manière, mais pour la volonté et la gloire de Dieu, Il s'est plus à venir en chair. C'est ce contre quoi s'opposaient les séducteurs. C'est la confession de Celui dont les natures humaine et divine étaient unies en une seule personne. Ce n'est pas tout ce que signifie le christianisme, mais c'est la base sans laquelle aucune rédemption n'est possible. Car quelqu'un qui ne confesse pas Jésus venu de cette manière est le séducteur et l'antichrist.

Verset 8

« Prenez garde à vous-mêmes, afin que nous ne perdions pas ce que nous avons opéré, mais que nous recevions un plein salaire » (v. 8).

Ce n'est pas seulement un avertissement sérieux, mais un appel à l'amour, entièrement selon la manière de l'apôtre, comme en 1 Jean 2:28. En ne s'apercevant pas de cela, les copistes anciens, et les éditeurs et traducteurs modernes n'ont pas saisi le point-clef de l'argument, et l'ont réduit à un lieu commun. La version autorisée du Roi Jacques, à la suite du Texte Reçu, est bien soutenue par le texte original, et fait une allusion extrêmement touchante : « Veillez à vous-mêmes afin que *nous* (non pas *vous*) ne perdions pas... » etc. C'est un appel émouvant à leur amour. De la même manière 1 Jean 2:28 fait appel à toute la famille de Dieu, comme ici l'apôtre à la dame élue et à ses enfants.

Verset 9

La version autorisée du Roi Jacques fait commencer ce verset par « Quiconque transgresse » ; ceci n'exprime pas le sens du passage ; la loi n'a rien à y voir, et le mot « transgresser » n'est pas bon. Il faut traduire « Quiconque va en avant » ou « au-delà » de la vérité de Christ. C'est un coup

supplémentaire porté à ceux qui sont entichés de progrès, comme si la vérité révélée pouvait être susceptible de développement, comme les sciences humaines. Au contraire, celui qui n'est pas content de la vérité que Dieu a donnée en Christ, et qui par conséquent va au-delà de cette vérité, en réalité il abandonne la vérité et la perd au profit de produits de l'imagination de l'esprit humain. « Quiconque va en avant (*) et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, *celui-là* a le Père et le Fils ». Quelles que soient les prétentions à une lumière ou une vérité plus élevées, quelle que soit la confiance mise en ces conceptions nouvellement brouillées, celui qui s'avance hors de la Parole inspirée dans des idées tirées de sa propre tête ou de l'imagination des autres, « n'a pas Dieu ». Il est en dehors de toute relation présente avec Dieu, mais de nature très distante. À l'inverse, « celui qui demeure dans la doctrine [de Christ], *celui-là* a le Père et le Fils » — la révélation de la Dêité la plus haute, la plus profonde et la plus intime qui soit.

(*) note Bibliquest : JND traduit « [vous] mène en avant » là où Kelly traduit « va en avant ».

Versets 10-11

« Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas, car celui qui le salue participe à ses mauvaises œuvres ».

C'est bien là l'un des devoirs les plus affligeants dont un chrétien ait jamais été chargé, ou dont il puisse être chargé ; or le voilà mis à charge de façon péremptoire sur une dame et ses enfants. Prenons un exemple. Il y a bien des années, une de mes chères amies fut peinée de ce qu'elle était dans une assemblée chrétienne qui évitait de juger une erreur de ce genre. Cette sœur vint vivre en un lieu où l'assemblée jugeait entièrement ce mal ; mais elle fut lente à admettre sa responsabilité à cet égard, plaidant qu'elle n'était qu'une femme, et que pouvait-elle dire ou faire ? De telles excuses ont belle allure et paraissent raisonnables ; les femmes peuvent agir ainsi de manière louable dans des questions où d'habitude elles n'ont pas toute la réserve qu'elles pourraient. Qui espérerait ou s'attendrait à voir le mal dûment jugé sur cette base ? Je lui rappelai la « dame élue » de 2 Jean. Elle arrêta d'argumenter, car elle était intelligente et avait de l'expérience aussi bien que de la crainte de Dieu. Le résultat fut qu'elle fut convaincue d'avoir manqué au devoir auquel elle était tenue.

Quand la doctrine de Christ est en jeu, il ne faut pas hésiter : un compromis est une trahison du Seigneur ; si nous ne sommes pas vrai vis-à-vis de Christ, nous ne le serons jamais en rapport avec rien de ce que Dieu nous a révélé. L'honneur de Dieu est centré sur Celui par qui la grâce et la vérité sont venues à nous. C'est pourquoi, si quelqu'un venait et n'apportait pas cette doctrine, même si auparavant il avait été le plus cher ami chrétien de la terre, la dame et ses enfants avaient l'obligation la plus solennelle de l'ignorer par égard à Christ. C'est là ce à quoi Dieu appelle présentement. Si l'on n'apporte pas la doctrine de Christ, fermez la porte et n'ayez rien à faire avec un antichrist. À ceux qui n'attribuent pas de valeur au nom et à la Parole de Christ, cela doit paraître outrageant, spécialement dans ces temps de libéralisme, où l'homme est tout et Christ peu de choses, voire rien du tout ; même les chrétiens professants sont prêts à n'en rien dire. « Quel dommage de perturber l'unité par ce genre de questions ! N'est-ce pas notre devoir principal de tenir ensemble et d'éviter la dispersion qui est le mal qui choque ? De plus cet homme est un cher et bon frère, qui serait prêt à laisser ses notions particulières, si vous ne souffliez pas dessus pour en faire tout un feu ». Voilà les neutres, plus dangereux encore que les séducteurs trompés.

Non mes frères, par grâce nous devons tout au Fils de Dieu et au Père qui L'a envoyé et L'a donné. S'il y a quelque chose sur quoi nous sommes appelés comme chrétiens à être résolus et inflexibles à tout prix, c'est bien quand la gloire et la vérité de Christ sont sapées et renversées.

Versets 12-13

Les derniers versets sont un beau témoignage à l'amour saint et sincère qui liait ensemble les saints du commencement, comme nous le voyons ici entre cet apôtre âgé et ce foyer chrétien.

« Ayant beaucoup de choses à vous écrire, je n'ai pas voulu le faire avec du papier et de l'encre, mais j'espère aller vers vous et vous parler bouche à bouche, afin que notre joie soit accomplie. Les enfants de ta sœur élue te saluent ».

Cet espoir d'aller vers eux et cette salutation font tous les deux penser que l'apôtre comptait bien que ceux à qui ils s'adressaient auraient à cœur de mettre en œuvre sans faille l'exclusion du traître à Christ qui allait ça et là piéger les autres dans ses mauvaises œuvres. Aucune menace n'était faite quant aux conséquences, sinon l'avertissement que faire un compromis dans un tel cas c'était avoir communion avec celui qui faisait le mal. L'apôtre ne cherche non plus à obtenir que ses interlocuteurs se conforment à son injonction en faisant appel à sa position ou à leur amitié intime jusqu'alors. Tout dépend de savoir si la grâce nous a fait sentir ce qui est dû à Christ. Même le plus jeune peut être inébranlable, alors que d'autres qui auraient dû le sentir bien plus profondément se sont impliqués dans de petites choses mauvaises, et sont devenus progressivement insensibles à la valeur infinie de Christ, jouant l'amitié au moment où il fallait rigueur et décision pour Son nom. Car en réalité le choix est entre le Fils et Satan. On voit bien que l'apôtre s'attendait à ce qu'ils restent fidèles à Christ, car il dit qu'il désirait leur parler de leur joie accomplie lorsqu'il viendrait vers eux. Il n'aurait pas pu leur parler ainsi s'il avait eu des doutes sur leur fidélité.

Il peut être bon d'ajouter ici qu'il n'est pas du tout selon l'Esprit de Dieu d'appliquer à des différences mineures du domaine de la discipline, la rigueur qui est un devoir absolu lorsqu'il est question d'un vrai Christ ou d'un faux Christ. Une telle erreur est utilisée par le grand ennemi pour disperser ceux pour lesquels Christ est mort afin de les réunir en un. Même la doctrine en général, à moins d'être fondamentale, n'est pas une base scripturaire pour une mesure aussi extrême. Encore moins la faut-il quand il s'agit de différence sur les institutions chrétiennes, que ce soit le baptême ou la Cène. Mais la doctrine de Christ requiert que tous les saints y adhèrent, et celui qui sape Sa personne doit être à tout prix mis à l'écart, non seulement publiquement, mais même dans la considération à accorder de manière privée.

Exposé sur la Troisième épître de Jean

Original en anglais publié en 1905 et réimprimé en 1970 par Bible Truth Publishers

On ne peut concevoir d'épître présentant des points en contraste plus fort avec la deuxième épître de Jean, que cette troisième épître qui est devant nous. Elles ont néanmoins une racine commune, et le fruit qui en résulte ne diffère en couleur qu'à cause des différences de besoins des chrétiens. En Christ il n'y a pas de réelle discordance, mais une adaptabilité infinie à tous nos besoins. Néanmoins le but de ces deux épîtres diffère de manière bien frappante. La deuxième épître communique un avertissement très solennel, et ce qui à la fois lui confère un caractère spécial et rend son application générale, c'est qu'elle est adressée à une femme chrétienne dont le nom n'est pas donné, et non pas à un surveillant ou à des gens comme Timothée et Tite, qui ont représenté l'apôtre dans une région limitée et pour une raison particulière, pour une mission dépassant les charges locales de surveillant ou d'ancien. À une dame élue, et à ses enfants, il est enjoint à eux tous ensemble un devoir qu'ils sont tenus d'accomplir. Ce n'est pas une question d'action publique ou ecclésiastique, mais de loyauté individuelle à Christ, d'application si rigoureuse qu'il leur était interdit de recevoir un faux docteur à la maison, ou même de le saluer de manière ordinaire, car c'était un antichrist.

La troisième épître est l'épanchement de la plus profonde affection chrétienne, adressée à un chrétien déjà bien connu pour son amour, spécialement parce qu'il prenait soin de ceux engagés dans l'œuvre du Seigneur. Son cœur les recevait, et les accompagnait dans leur service pour les seconder et faciliter leur œuvre selon tout ce qui était en son pouvoir. C'est pourquoi le mot-clé de l'épître est « recevez », comme celui de la deuxième épître était « ne recevez pas ». Cela peut paraître incohérent et arbitraire à l'homme naturel, mais que peut-on attendre de lui ? L'homme naturel ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie (1 Cor. 2:14). Ici au contraire, la direction est entièrement opposée : il y a réellement une harmonie parfaite, et ce qui fait l'harmonie, c'est Christ. Il y avait et il y a des âmes qui s'identifient avec la vérité de Christ ici-bas ; aussi la parole dans la troisième épître est-elle « recevez-les ». Il suffit qu'ils apportent la doctrine de Christ, étant toujours admis que leurs voies sont selon Christ. Il n'est soulevé aucune question de position de ministre. Dans ce temps-là, l'église ne s'était pas encore arrogée le droit d'interférer avec les droits de la Tête. La libre action du Saint Esprit que les apôtres maintenaient dans les premiers temps était encore honorée. Dans ces jours où les limites paroissiales n'avaient pas encore été inventées, la mesure et le caractère des dons pouvaient varier beaucoup. Un prédicateur pouvait être lent à voir ce qui se rapportait à Christ dans chaque partie de la Bible, alors qu'un autre pouvait saisir les choses promptement et brillamment. D'autres pouvaient être enclins à la sentimentalité et à l'émotion sans être réellement chrétien, tandis que d'autres s'adonnaient à la dialectique ou à l'érudition. La foi et l'amour sont des choses très différentes ; or c'était elles qui étaient à l'œuvre dans le service fatigant et accompli dans le renoncement, dont Gaïus faisait grand cas à cause du Seigneur.

La première épître s'élève par le Saint Esprit au-dessus des questions de personnalités, et lie tous les saints ensemble, dans la foi et l'amour, en vue de la personne de Christ, et dans la communion avec le Père et Son Fils Jésus Christ, le Seigneur Jésus. Aucune épître ne prend en compte plus complètement et à tous égards l'ensemble de la famille de Dieu ; aucune n'est moins en rapport avec un temps ou un lieu particulier. Mais la deuxième s'adresse à une dame élue et à ses enfants, comme la troisième au bien-aimé Gaïus ; malgré un contraste aussi marqué avec la première épître, la deuxième et la troisième épître ne sont pourtant que des applications particulières de la même vérité et du même amour en Christ que la première épître nous a fait connaître.

Dans la troisième épître, on a une largeur de cœur formée divinement. « L'amour dans la vérité » est ce qui gouverne ici comme dans les autres épîtres. Gaïus refuse de dévier de ce qui est dû à Christ sous l'effet soit de la flatterie soit de la frayeur. L'autorité, effective ou prétendue, œuvrait pour critiquer la vérité et l'amour. Quelqu'un étroit de cœur s'élevait lui-même, dans l'assemblée même

où était Gaïus, semble-t-il — or il ne cherchait pas à gouverner selon l'Écriture, mais à sa manière à lui. Beaucoup le suivaient ; on ne manque pas de successeur dans ce genre de ligne de conduite. Les apôtres et prophètes ont fait leur travail, puis sont délogés, laissant leur témoignage incontestablement inspiré. Mais les hommes animés par leur volonté propre n'ont jamais manqué à aucune époque.

C'est pourquoi il nous est donné une instruction de valeur inestimable, ce qu'il faut penser de tels hommes et comment il faut se comporter à leur égard. C'est l'une des leçons si utiles de cette épître, de ne pas se préoccuper d'eux, mais de poursuivre soi-même le chemin de Christ. Le Seigneur ne manque pas, dans Ses voies, de rappeler l'œuvre dépourvue d'amour et les racontars (v. 10), et de manifester par une censure méritée, le néant égoïste qui écartait l'autorité apostolique, s'opposait au témoignage actif de l'évangile, et usait de fausses prétentions pour chasser de l'assemblée ceux qui résistaient à de telles pratiques. Nous faisons bien de ne pas nous occuper outre mesure de ce qui est inconvenant, ni de nous laisser dévier du vrai chemin de dévouement à Christ. Nous n'avons pas non plus à craindre les paroles de grandes apparences, habituelles chez ceux qui cherchent à s'exalter eux-mêmes et leur parti, plutôt que de suivre Christ. S'attacher à Christ est le seul vrai moyen d'être délivrés de nous-mêmes. Il y a une manière orgueilleuse de mépriser un Diotrèphe, sans même avoir pitié de son âme ; Christ n'a pas de tels sentiments, mais il l'avertit.

Le grand principe pour l'église comme pour le chrétien, c'est l'obéissance, spécialement quand il n'y a guère de force. La soumission à la Parole est du Seigneur ; qu'y a-t-il de plus humble et de plus ferme que cela ? Elle donne du courage et de l'humilité, avec une entière dépendance de Celui en qui nous croyons, dont les oreilles sont attentives, et qui défendra Sa propre Parole. Il est indispensable d'avoir des principes, mais ce n'est pas tout. Les principes à eux seuls n'ont jamais rendu le croyant humble ou aimant. Ils sont souvent pris en compte de manière sèche, dure et légale. Or nous ne pouvons jamais nous passer d'un Christ vivant ; Il est accessible à tous ceux qui s'attendent à Lui, et Il est actif envers eux, aussi précieuse que soit la vérité, et Dieu nous donne le droit d'avoir toutes les ressources de Christ dans Son amour, comme étant dans Sa main et dans celle du Père.

Verset 1a

« L'ancien à Gaïus, le bien-aimé ».

Il laisse ici épancher son cœur, ce qu'il ne faisait pas envers la dame. Il y a une sagesse divine dans le langage de l'Écriture. On a trop souvent vu des expressions pleines d'une grande douceur conduire à la folie, voire au péché. L'expression « la dame élue » était un rappel à Dieu, tandis qu'envers Gaïus l'affection pouvait se déverser sans risque en toute simplicité. L'apôtre était donc conduit à utiliser le bon mot « élue ». Si Dieu avait choisi cette dame, Il ne l'avait pas fait pour qu'elle cède au diable, mais pour qu'elle lui résiste, et alors il s'enfuirait (Jacq. 4:7). Le chemin dans lequel cette dame était éprouvée était très difficile pour elle. Une dame a tendance à éviter instinctivement tout ce qui serait inconvenant pour un dame. Combien il était choquant de refuser de recevoir sous son toit un monsieur peut-être convenable, probablement même une connaissance de longue date. Ne même pas lui donner la salutation ordinaire ! Cela semble dur en effet à tous ceux qui n'aiment pas notre Seigneur ; pourtant c'est justement ce que l'Esprit de Dieu enjoint. Pouvait-il en être autrement quand Christ est attaqué de manière fondamentale, et que nous sommes appelés à être Ses bons soldats ?

« Une dame élue » est tenue d'honorer Christ tout comme chacun de ceux pour lesquels Il est mort et est ressuscité. Aucun chrétien ne peut être déchargé de ce devoir. En tout cas, c'est ce qui semblait bon à l'Esprit de Dieu autrefois. La question est de savoir ce qu'on fait et ce qu'on enseigne maintenant. L'homme pouvait avoir été l'instrument de la conversion d'elle ou de ses enfants, et il lui serait dur pour elle — une dame — d'ignorer cet homme. Mais les circonstances avaient changé, et il était devenu maintenant un ennemi de Christ au lieu d'annoncer vraiment Christ. Peut-être qu'en secret l'homme était un opposant. Car il nous faut garder à l'esprit que ces séducteurs étaient eux-

mêmes séduits, étant aussi conduits par Satan à penser qu'ils étaient de meilleurs amis de Christ que les vrais chrétiens, et que leur doctrine était dans le droit-fil de la vérité, suprêmement belle et nouvelle.

Mais dans la troisième épître, il y a un tout autre devoir. Si nous n'avions que la deuxième épître, nous serions en danger de devenir rigides, durs et soupçonneux. Alors la troisième épître nous recevons des exhortations au sujet de qui recevoir, le faisant de tout notre cœur. Si d'un côté des gens dangereux vont ça et là, cherchant à entrer, nous ne devons pas oublier les hommes vrais sérieusement occupés à diffuser la vérité de Christ. La dame élue devait se méfier des hommes méchants sous des apparences spécieuses ; le frère est appelé à persévérer dans l'amour sincère pour le bien et pour la vérité. Il arrive quelquefois qu'un tel frère soit rebuté parce qu'il a été déçu une ou deux fois. Il déteste être piégé, et de telles circonstances lui sont en pierre d'achoppement, en sorte qu'il est bien décidé à ce que cela ne se reproduise plus.

Versets 1b-2

Quoi qu'il en soit, l'apôtre écrit à Gaïus pour l'encourager dans le chemin de l'amour. Il ne suffit pas de bien commencer : il y a un but encore plus grand, qui est de croître dans l'amour, sans jamais se lasser de faire le bien. C'est pourquoi l'apôtre dit de Gaïus « qu'il l'aime dans la vérité ». C'est la base commune aux deux épîtres ; quelles que soient les différences d'application et de but recherché, l'amour dans la vérité est une caractéristique que les deux épîtres soulignent pareillement.

« Bien-aimé, je souhaite qu'à tous égards tu prospères et que tu sois en bonne santé, comme ton âme prospère » (v. 2). Que cela est simple, vaste et cordial !

Il n'y a pas de hâte à aborder le sujet, et c'est bien là un beau trait de l'Écriture. Il y a en général des considérations mutuelles de grâce, à moins qu'un grave danger ne requiert un appel immédiat, comme nous le voyons dans l'épître aux saints de Galatie. Mais en l'absence d'un tel danger, Gaïus est assuré de l'intérêt personnel de l'apôtre envers lui. Il lui souhaite de prospérer en toutes choses. La version autorisée du Roi Jacques exprime qu'« il lui souhaite par-dessus tout de prospérer » : cela va trop loin. Peut-être que certains ont adopté l'idée extravagante qu'il importe peu si nos affaires vont mal ou si notre santé est mauvaise, et que la seule question intéressante est de savoir si l'âme prospère. L'apôtre inspiré ne favorise pas un tel fanatisme. Un frère peut prospérer ou non dans ce qu'il entreprend. L'apôtre avait un vrai sentiment fraternel, mais bien sûr il prend bien soin de donner la première place à la bonne santé de l'âme. Si celle-ci est préservée et réelle, nous pouvons compter en règle générale sur l'intérêt porté par le Seigneur à l'égard tant de nos affaires ou de nos entreprises que de notre santé corporelle. Si l'âme prospère, notre Dieu de grâce prendra à la fois plaisir en nous et en toutes nos affaires. Les cheveux même de notre tête sont tous comptés. Si aucun passereau ne tombe en terre sans Lui (Matt. 10:29), s'Il s'occupe des corbeaux et des lis des champs, à quel Père avons-nous à faire chaque jour et en toutes choses !

Nous savons que, si notre maison terrestre est détruite, nous avons un édifice plus glorieux de la part de Dieu, et si l'homme extérieur dépérit, l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour (2 Corinthiens 4:16 ; 5:1). C'est ce qui est le plus élevé à considérer, et qui devrait l'être de très près. Malgré cela, il s'agissait ici de ce bon frère qui avait démontré sa bonté dans ses soins envers les autres, spécialement ceux qui avaient renoncé à tout pour servir le Seigneur Jésus. Comme il prospérait dans son âme, l'apôtre lui souhaite de prospérer en toutes choses, et d'être en bonne santé, de manière à être réjoui, libre et sans entrave.

Pour que l'âme prospère, il arrive que Dieu fasse flétrir ce qui nous accapare trop ; et si cela ne suffit pas, il nous discipline avec une maladie corporelle. Le Seigneur ôte les idoles et les brise en morceaux. C'est une grâce de Sa part. Bien sûr, cela peut être douloureux, mais nos cœurs s'associent à ce que le Seigneur fait pour enlever un piège et regagner l'âme pour qu'elle L'honore et se réjouisse en Lui. Quelquefois un homme zélé est mis de côté pour apprendre que le Seigneur peut

faire Son œuvre sans lui. Il a été absorbé à enseigner les autres et à leur prêcher, et il s'est laissé aller à diminuer sa vigilance à l'égard de la communion de son âme. Dans Sa bonté et Son amour, le Seigneur corrige, et un peu de maladie est tourné en beaucoup de bien. Mais ici, comme Gaius prospérait dans son âme, l'apôtre lui souhaite la prospérité dans tout le reste, et aussi dans son corps.

Verset 3

« Car je me suis très fort réjoui quand des frères sont venus et ont rendu témoignage à ta vérité, comment *toi* tu marches dans la vérité » (v. 3).

La vérité réjouissait le cœur de l'apôtre. Gaius marchait dans la vérité. C'était un indice de la prospérité de son âme. La bonté envers les frères, les égards envers les autres, la prospérité dans ses affaires et dans la santé de son corps : quel était le rapport de tout cela avec tenir ferme la vérité — « ta vérité », et sa propre marche dans la vérité ? Or c'était le témoignage que les frères portaient à son égard, et cela produisait une très forte joie pour l'apôtre ; Gaius cherchait premièrement le royaume de Dieu et Sa justice, et tout le reste lui était donné par-dessus (Matt. 6:33). Son cœur n'était pas fixé sur ses propres affaires. Il n'y avait pas de compromis à l'égard de Christ, il ne faisait pas de la vérité une question secondaire, mais il persévérerait à marcher fidèlement. Le témoignage en était rendu très clairement de la part des autres. « Des frères sont venus et ont rendu témoignage à ta vérité [ou : à la vérité qui est en toi] ». Si c'était Gaius qui en avait parlé, cela aurait pu être sujet à caution ; car qui a jamais vu des gens dont l'amour pour la vérité est inébranlable et qui font beaucoup de bruit au sujet de leur fidélité et de leur service ? Plus on aime et apprécie la vérité, plus on juge ses propres manquements dans le service et la vie journalière.

Versets 4-6

« Je n'ai pas de plus grande joie que ceci, c'est que j'entende dire que mes enfants marchent dans la vérité ».

Ce n'est plus les enfants de la dame, ou « les enfants de la sœur élue ». Il est question ici de « mes enfants », ceux qui étaient apparentés spirituellement à l'apôtre et dont Gaius faisait partie : c'est pour cela qu'il était cher à l'apôtre. Gaius n'avait pas seulement bien commencé, mais il continuait bien en face du mal. Il y avait alors le besoin de l'encourager à continuer ; cette question est amenée d'une manière fort délicate. « Bien-aimé, tu agis fidèlement dans tout ce que tu fais envers les frères, et cela [envers ceux-là même qui sont] étrangers, qui ont rendu témoignage à ton amour devant l'assemblée ; et tu feras bien de leur faire la conduite d'une manière digne de Dieu » (v. 5-6).

Les qualificatifs que la plupart des chrétiens auraient utilisés auraient été : bienveillant, prévenant, généreux, affectueux. Avec Gaius, c'était avant tout une question de foi devant Dieu. La foi introduit toujours Dieu d'un côté, comme l'amour l'introduit de l'autre. La foi introduit la Parole de vérité, et l'amour est l'énergie de la nature divine dans des affections de grâce.

Dans la dernière phrase du v. 5, le texte de la version autorisée du Roi Jacques est non seulement défectueux, mais contraire au vrai sens. Il comporte en effet la notion qu'il y a deux objets : « ce que tu fais envers les frères et envers les étrangers ». Le texte correct, tel qu'attesté par les meilleurs manuscrits est « ce que tu fais envers les frères, et cela [envers ceux-là même qui sont] étrangers ». Le point important est que l'amour était montré, avec foi, aux frères, non pas les anciens amis, mais ceux qui étaient étrangers. L'Écriture indique expressément la valeur que Dieu attache à l'amour envers les étrangers, bien qu'ici avec le lien supplémentaire de frères. Les enfants de Dieu sont plus près de Dieu que les anges ne pouvaient l'être ; et on peut dire ainsi qu'il devrait nous être plus précieux de loger des frères, notamment des étrangers, que de loger des anges. Combien la superstition a renversé la vérité, et la nature a obscurci le sens de nos relations avec Dieu !

Beaucoup de saints sont attirés par l'amour pour les ouvriers qu'ils connaissent et admirent, mais ils sont réservés vis-à-vis de frères étrangers dont ils n'ont rien entendu. L'amour de Gaïus pour les frères étrangers a l'approbation bien marquée de l'apôtre. Ils ont « rendu témoignage de ton amour » devant l'assemblée. La « charité » (terme utilisé par la version autorisée du Roi Jacques au v. 6) a un autre sens inconnu de l'Écriture, et entièrement étranger au cas qui est devant nous, et en-dessous de l'affection divine envisagée ici. Sans doute l'usage qui en est fait en 1 Cor. 13 dans la version anglaise l'élève bien au-dessus du sens conventionnel, mais le terme « amour » n'est pas équivoque sauf à celui qui est vil. C'est un mot qui fait bien partie de notre langue maternelle, alors que le mot « charité » nous vient du latin. L'Esprit de Dieu utilise un mot qui, dans la bouche d'un païen, avait une portée de sensualité, et il lui donne un sens béni et saint, en le christianisant et le sanctifiant pour toujours.

Mais l'apôtre voudrait plutôt ajouter qu'enlever, au courant d'amour quand il écrit « et tu feras bien de leur faire la conduite d'une manière digne de Dieu » (v. 6b). Même si on avait abusé de l'amour de Gaïus, l'apôtre ne voulait pas penser qu'il puisse s'arrêter. Ces frères étaient en train d'aller ailleurs, et la parole donnée par l'apôtre est « si tu leur fais la conduite d'une manière digne de Dieu, tu feras bien ». La force de l'expression est complètement ramollie si l'on traduit (selon la version autorisée du Roi Jacques) « d'une manière pieuse », ce qui est une expression affaiblie. Certes, une conduite pieuse est, en soi, précieuse et excellente, mais c'est plus sûr de s'en tenir aux mots utilisés effectivement par l'Esprit de Dieu, et c'est faire preuve de plus de révérence. Il n'y a rien de plus intelligible que de faire la conduite, non pas d'après une pensée humaine de piété, mais d'une manière « digne de Dieu ». Car Dieu est amour, et l'amour est de Dieu. Cela peut être en rapport avec de petites choses ici-bas, mais cela met l'âme en relation, dans la foi et l'amour, avec ce qui est invisible et en dehors d'elle, avec Dieu qui bénit pour toute éternité.

Pourtant, dans sa suggestion, l'apôtre n'en dit pas plus que « tu feras bien ». Ce langage prudent du Saint Esprit est la simplicité quant à Christ, car il évite toute approche avec des pressions, et toute exagération, bien que la chose tînt au cœur de l'apôtre. On se rappelle quelque chose de ce genre en Hébr. 13 (v. 15-16) où l'apôtre parle de deux sortes de sacrifices : « le sacrifice de louanges offert sans cesse à Dieu, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent Son nom » ; « mais n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices ». Le premier a une importance et une valeur incomparables ; quant à la forme inférieure qui consiste à faire du bien, et à faire part de ses biens ici-bas, elle découle de la même foi et du même amour, « car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices ». Les sacrifices spirituels font les délices de Dieu ; ceux qui se rapportent au côté humain Lui font plaisir.

Verset 7

« Car ils sont sortis pour le nom, ne recevant rien de ceux des nations ».

C'est ici ce qui rendait ces ouvriers spécialement chers à l'apôtre. Ils s'abstenaient eux-mêmes totalement de profiter des ressources du monde. Quels que fussent leurs besoins, ils gardaient la dignité céleste de l'évangile, et prouvaient qu'ils cherchaient le plus grand bien des Gentils, non pas à leur prendre leurs biens. Qu'est-ce qui dégrade le plus l'évangile que de laisser l'église ou ceux qui le prêchent se mettre à mendier au monde ? N'est-ce pas nier ouvertement la foi que le Seigneur a soin de Son œuvre ? Inversement, qu'il est rafraîchissant de voir quelqu'un qui, dans son dévouement au Seigneur, est au-dessus de l'inquiétude pour lui-même ! Combien le cœur de Gaïus était attaché à ceux « qui étaient sortis pour le Nom » ! Ils n'étaient pas envoyés par l'homme. L'église n'a pas d'autorité pour choisir les serviteurs du Seigneur, les établir ou les envoyer au dehors. C'est une erreur de l'église et des serviteurs — erreur présomptueuse et indigne — d'usurper la place de Christ. Christ est la tête, la source des dons pour le ministère, et Celui qui les envoie, et Lui seul l'est. Les charges locales sont une toute autre chose

L'Église devrait pourtant être heureuse de reconnaître ceux que le Seigneur envoie. C'est ce que nous trouvons à Antioche (Actes 14:27) au retour de Paul et Barnababas de la mission dans laquelle l'Esprit de Dieu les avait envoyés. Les frères « les laissèrent aller » (απελυσαν) ; mais ils étaient « envoyés » (εκπεμφθεντες) par l'Esprit Saint (Actes 13:3, 4). Le Seigneur Lui-même « envoya » les douze et les soixante-dix (Luc 9:2 ; 10:1) quand Il était ici-bas : et maintenant qu'Il est en haut, par l'Esprit de Dieu, Il continue toujours à donner et à envoyer ceux qui sont vivants, qu'Il a qualifiés pour Son œuvre quelle qu'elle soit. Il n'a pas abdiqué Ses droits, ni ne les a légués à l'Église, ou à des individus en elle. Néanmoins Actes 13:3 nous dit que leurs compagnons de travail avaient communion avec les envoyés du Saint Esprit, et le signifièrent en leur imposant les mains comme signe, ce qu'ils paraissent avoir répété plus tard, non pas pour Barnababas, mais pour Paul quand il est reparti une autre fois (Actes 15:40). Cela n'a aucun rapport avec ce qu'on appelle l'ordination. C'était simplement un signe solennel de recommandation à la grâce de Dieu : on l'a aussi fait récemment dans des occasions appropriées, sans prétendre à quoi que ce soit. Mais il n'y avait dans ces affaires aucune pensée d'autorité de l'Église. La mission, comme le don, appartiennent au Seigneur ; Lui demeure encore le même, ce que la chrétienté a oublié ; l'Esprit de Dieu est ici-bas pour donner efficace au don en nous, aujourd'hui comme alors. Il peut ne pas y avoir la même puissance manifestée selon ce que nous trouvons maintes fois dans les Actes des apôtres. Mais Dieu sait comment faire valoir le même principe divin par des voies adaptées à l'état présent de l'Église, ce qui demande de l'humiliation de notre part. Mais c'est manquer de foi que de délaisser le chemin de Dieu pour une invention de l'homme dépourvue d'autorisation divine.

Verset 8

« *Nous* donc, nous devons recevoir de tels hommes ».

Que cela est plein de grâce et de sagesse ! Ce n'est pas seulement un appel à Gaïus et à d'autres saints pour qu'ils reçoivent ou accueillent de tels hommes. *Nous* donc, dit l'apôtre, nous devons recevoir de tels hommes. Quelle beauté morale il y a là. Il aurait pu sembler suffisant d'insister en disant « *Vous*, recevez de tels hommes » ; combien c'est plus fort quand tous sont inclus dans ce « *nous* » ! L'apôtre ne prenait pas une place supérieure, comme si se joindre aux autres était au-dessous de lui. Il donne ainsi son approbation et ses encouragements à ceux qui sortent humblement pour l'œuvre, même si aucun autre n'avait une position comparable à la sienne dans l'Église : voilà qui sollicitait la grâce de Christ de manière remarquable, et était une réprobation du cléricalisme naissant qui méprisait ces ouvriers zélés, et c'était une preuve publique pour tous qu'ils bénéficiaient entièrement de l'appui et de l'amour de l'apôtre.

Non content de cela, qui était déjà beaucoup, l'apôtre va encore plus loin jusqu'à dire « afin que nous coopérions avec la vérité ». Mes chers frères, puis-je vous recommander chaudement ces paroles à tous ! Quel honneur ! La vérité est ici personnifiée comme étant haïe par le diable et par le monde, par lequel il opère de mille manières pour contrecarrer Christ et tous ceux qui s'identifient en ce qu'ils Lui rendent témoignage. C'est ce que faisait Diotrèphe, quoi qu'il ne soit pas dit qu'il sympathisât avec l'antichrist ou ceux qui tenaient quelque autre hérésie. C'est une forme de mal tout à fait différente. Son état était affreusement mauvais, en sorte qu'on fait bien de ne pas en dire plus. — Tout chrétien peut coopérer avec la vérité, et c'est juste de le faire. Certains ne peuvent pas prêcher, mais nous pouvons et devons, vraiment et pratiquement, sympathiser avec ceux qui font l'œuvre. Prions-nous pour eux habituellement ? Veillons-nous à les servir selon toute manière que nous pouvons ? Si oui, nous sommes des coopérants, non seulement avec eux, mais « avec la vérité ». On ne peut pas supposer qu'il y ait une difficulté réelle pour aucun saint de coopérer avec la vérité. L'amour de Gaïus était remarquable, mais pour tous ceux qui sont sérieux devant Dieu, il y a le même appel d'amour. « Si la promptitude à donner existe, elle est agréable selon ce qu'on a, non selon ce qu'on n'a pas » (2 Cor. 8:12). D'une manière ou d'une autre, tous peuvent aider de manière agréable au Seigneur, ce qui fait d'eux, dans Sa grâce, des coopérants de la vérité.

Verset 9

« J'ai écrit quelque chose à l'assemblée ».

Nous apprenons par là que c'est une erreur de croire que les apôtres n'ont jamais écrit d'autres épîtres que celles que nous avons. Dieu a pris soin que celles utiles pour la bénédiction permanente des croyants ne soient pas perdues ; c'est Lui qui les a inspirées pour un service continu, et en conséquence c'est Lui qui a veillé sur elles. Nous n'avons pas besoin d'imaginer que les apôtres n'ont jamais rien écrit d'autre. Pourquoi donc ? Sans même insister outre mesure sur l'allusion faite ici, on ne peut nier qu'il y a eu des communications écrites par des hommes inspirés sans être nécessairement inspirées pour faire partie des Écritures. Nous trouvons la même chose dans l'Ancien Testament, avec les livres de Salomon par exemple, ou d'autres. Si Dieu n'a pas tout préservé, Il a mis à l'abri ce qui était inspiré pour un usage permanent, ce dont Ses prophètes ont reçu compétence pour en juger. Quand une telle inspiration a cessé aussi bien pour l'Ancien Testament que pour le Nouveau Testament, les prophètes ont aussi cessé.

La sélection divine est quelque chose à admirer au lieu d'y voir une source de difficultés. Si tous les livres qui peuvent être écrits l'avaient été, le monde entier ne pourrait les contenir, déclare notre apôtre (Jean 21:25). Les paroles et les œuvres de notre Seigneur à Lui seul, si elles étaient écrites comme elles le méritaient, rempliraient le monde, et plus encore. Combien est précieuse cette sélection parfaitement sage, caractéristique de l'inspiration ! Dieu est le seul juge de ce qui fera le meilleur profit. Même la Bible telle qu'elle est, combien en réalité elle est peu connue par ceux-là même à qui elle est plus chère que la vie ! Puissent tous les enfants de Dieu la connaître tous plus complètement ! Si même vous lisiez la Bible souvent chaque jour de votre vie, et pas seulement d'une manière pieuse et studieuse, tout vrai chrétien vous dira combien vous serez encore loin d'en sonder les profondeurs. Cela dépasse toujours le meilleur des professeurs. S'il y avait seulement autant de livres qu'il y a de versets ou même de chapitres, et avec une longueur égale, il est évident que la difficulté serait déjà considérablement accrue pour le lecteur sérieux.

Admirons la sagesse divine qui a choisi par inspiration ce qui était pour usage perpétuel dans le cadre limité de la Bible telle qu'Il nous l'a donnée. Selon un adage assez correct, en matière de bonnes choses, on peut aussi bien avoir trop que trop peu. Dans la Bible, nous n'avons ni trop ni trop peu, mais ce que le Dieu seul sage a estimé le meilleur pour Sa gloire et notre bénédiction. Il était de toute importance que Sa Parole soit aussi brève que possible tout en conservant la plénitude de la vérité révélée. « J'ai écrit quelque chose à l'assemblée ; mais Diotrèphe, qui aime à être le premier parmi eux, ne nous reçoit pas ». Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi nous n'avons pas la lettre que Jean a écrite. Il semble que Diotrèphe montrait son mauvais esprit en soustrayant cette lettre à l'assemblée, et que de cette manière l'apôtre n'a pas été reçu par lui.

Verset 10

« C'est pourquoi, si je viens, je me souviendrai des œuvres qu'il fait en débitant de méchantes paroles contre nous ; et, non content de cela, lui-même il ne reçoit pas les frères et il empêche ceux qui veulent [les recevoir], et les chasse de l'assemblée » (v. 10).

Quelle qu'ait été sa doctrine, ses œuvres étaient mauvaises. « C'est pourquoi, si je viens, je me souviendrai des œuvres qu'il fait ». L'esprit que Diotrèphe montrait en rejetant ce que l'apôtre écrivait — si tel est le sens de ne pas recevoir l'apôtre — ce même esprit se manifestait dans son mépris des frères qui allaient prêcher ça et là. Il semble qu'il pensait comme suit : « À quoi sert-il qu'ils viennent ici ? Je suis ici. C'est à moi à veiller à la vérité ; je n'ai jamais pensé de demander leur aide, surtout du fait que ce sont des étrangers qui viennent sans avoir été envoyés dans ce but, ou de toute autre manière. Ce sont des intrus ». Ce sentiment n'est pas rare, et même si certains ne l'expriment pas, combien souvent n'est-il pas ressenti ! Il imprégnait l'esprit et la conduite de cet homme, si élevé à ses propres yeux qu'il faisait preuve d'un manque total de respect vis-à-vis de l'apôtre. Qui s'étonnera de son hostilité à l'égard des frères humbles qui s'adonnaient à prêcher

largement et au loin ? Sans doute estimait-il qu'il eût été meilleur pour eux de s'en tenir à gagner honnêtement leur vie au lieu d'aller là où lui au moins ne les désirait pas.

Verset 11

« Bien-aimé » — cela est signalé solennellement — « n'imité pas le mal, mais le bien ».

Diotrèphe faisait clairement ce qui était mal ; Gaius devait éviter d'imiter le mal, car le mal contamine. Qu'il s'en tienne au bien. « Celui qui fait le bien est *de Dieu* ; celui qui fait le mal n'a pas vu Dieu ». Nous ne pouvons pas affirmer que Diotrèphe était absolument visé par ce caractère terrible, mais il suscitait de sérieuses craintes dans ce sens. Le langage est général, et mesuré. L'apôtre établit simplement le principe sûr — faire le mal n'est pas de Dieu. Celui qui le fait comme une habitude de vie n'a pas vu Dieu. Combien l'autre côté est consolant ! Lui *est* de Dieu. Voir Dieu laisse une empreinte sur l'âme pour toujours. On ne peut pas avoir vu Dieu et être un faiseur de mal. Faire le mal était vrai de Diotrèphe jusqu'à un certain point assez grave. Laissons de côté la question de savoir si cela le caractérisait.

Verset 12

« Démétrius a le témoignage de tous et de la vérité elle-même ; et *nous* aussi, nous lui rendons témoignage : et tu sais que notre témoignage est vrai ».

Voici un beau caractère dont n'avions pas encore entendu parler. La vérité elle-même, et tous en même temps, rendaient témoignage à Démétrius ; et *nous* aussi, nous lui rendons témoignage, ce que Gaius savait bien être vrai. « Nous aussi, nous lui rendons témoignage ». Gaius pouvait être en complète communion avec Démétrius. Il semble qu'une raison pour laquelle l'Esprit de Dieu parle de cette manière de Démétrius est que, comme dans nos jours mauvais, nous pouvons chercher d'autres qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. Ainsi ici, s'il nous est parlé d'un (1) Diotrèphe, il y en avait deux (2) à louer, Gaius et Démétrius, pour ne rien dire des frères fidèles, quoiqu'étrangers, dont Diotrèphe n'avait rien de bon à dire. L'apôtre voudrait que nous ne soyons pas trop accablés par le sentiment du mal ou de ceux qui médissent, mais que nos cœurs soient encouragés dans la vérité et dans l'amour.

Versets 13-15

« J'avais beaucoup de choses à t'écrire, mais je ne veux pas t'écrire avec l'encre et la plume, mais j'espère te voir bientôt et nous parlerons bouche à bouche. Paix te soit. Les amis te saluent. Salue les amis, chacun par son nom ».

Il ne faut pas que nous tombions sous une accumulation de mal. Il y a toujours le danger de lever les bras au ciel en déclarant que tout est perdu. Je ne pourrais jamais sympathiser avec une pensée aussi incrédule. Que le pire mal prévale, que beaucoup de ceux qui avaient semblé fidèles s'écroulent, ce sont là d'autant plus de raisons de nous défier de nous-mêmes, et de demeurer malgré tout dans le Seigneur d'un cœur résolu. N'oublions jamais que l'Esprit Saint demeure en nous et avec nous pour toujours, plus même pour rassembler à Son nom que pour convertir des pécheurs, bien qu'Il fasse les deux.

Quelles paroles simples et vraies dans la conclusion de la troisième épître comme de la deuxième ! Les grands artistes ont l'habitude de représenter le Seigneur, les apôtres et les saints avec une auréole sur la tête. L'Écriture parle de tous avec une simplicité sans prétention : le Seigneur a été le plus débonnaire et le plus humble des hommes ; et les apôtres diffèrent des autres frères par une abnégation plus profonde et un sens plus vif de demeurer en Dieu, — c'est le privilège de Sa grâce. On ne manquera pas de discerner ici la dignité de n'être qu'un « esclave de Jésus », comme le plus grand d'entre eux aimait à se désigner, — une dignité de quelqu'un dont les pensées sont célestes. Le Saint Esprit donnait l'énergie d'opérer des signes et des prodiges et des miracles, tout en

travaillant comme si l'on n'était rien. L'homme inspiré avait beaucoup de choses à écrire avec l'encre et la plume, mais il espérait voir son bien-aimé Gaius et alors ils parleraient bouche à bouche. Il préférait une communion vivante, et lui souhaitait la paix entre temps. Nous avons ici des amis se saluant mutuellement, non pas de manière vague, mais « chacun par son nom » ; de la même manière dans la deuxième épître il y avait une salutation familiale : « les enfants de ta sœur élue te saluent ».